This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

US 45.10
✓

Harvard College
Library

By Exchange

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

US 43.10

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

NOUVELLE SÉRIE — TOME IV — NUMÉRO I

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

61, RUE DE BUFFON, 61

1907

Digitized by Google

PRINCIPAUX ARTICLES PARUS

DANS LE

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DEUXIÈME SÉRIE

Tome I

L. Diguet. Le Chimalhuacan et ses populations avant la conquête espagnole (3 pl., 2 cartes). — Dr Rivet. Étude sur les Indiens de la région de Riobamba. — H. Froidevaux. Nordenskjöld Américaniste. — L. Lejeal. Le Congrès de New-York. — L'exposition de la mission française de l'Amérique du Sud (2 pl.). — G. Marcel. Un texte ethnographique inédit du xviiie siècle. — R. de La Grasserie. Les Langues de Costa Rica. — Eugène Beauvois. La Grande Irlande (1 carte). — Jules Humbert. L' « Archivo » du Consulat de Cadix. — La première occupation allemande du Vénézuéla au xvie siècle (1528-1556). — Henry Vignaud. La maison d'Albe et les archives colombiennes. — Désiré Charnay. Les explorations de Téobert Maler (2 fig.)

Actes de la Société. — *Nécrologie* (Charles Maunoir; Thomas Wilson; Guido Boggiani; John Wesley Powell; l'abbé Casgrain). — *Bulletin critique.* — *Mélanges et Nouvelles.*

Tome II

Ed. de Jonghe. Histoire du Mechique, manuscrit français inédit du xvie siècle (1 fig.). — Lucien Adam. Grammaire de l'Accawai. — E. Boman. Migrations précolombiennes dans le Nord-Ouest de l'Argentine (11 fig.). — L. Diguet. Notes d'archéologie mixtéco-zapotèque (1 pl., 2 fig.). — Mme S. Rink. Sur l'origine du mot « Kălâlek ». — Dr Rivet. Les Indiens Colorados (5 pl., 1 carte). — Dr W. Lehmann. Les peintures mixtéco-zapotèques. — H. Froidevaux. Un épisode ignoré de la vie du P. Hennepin.

Actes de la Société. — *Nécrologie* (Domenech, Baz, Nadaillac, Gravier, Quiroga, Bastian). — *Bulletin critique.* — *Mélanges et Nouvelles.*

Tome III

E.-T. Hamy. Sur une statuette mexicaine de la déesse Ixcuina (1 pl.). — Henry Vignaud. Sophus Ruge et ses vues sur Colomb. — Léon Diguet. Le Mixtécapan (1 carte). — Jules Humbert. La plus ancienne ville du continent américain. Cumaná de Vénézuéla. — Mme Jeanne Roux. Excursion aux Pyramides

Digitized by Google

Digitized by Google

Figure des B

L'ESBAT AM

Digitized by Google

rifilians.

MÉRICAIN (1550)

Digitized by Google

Digitized by Google

LE BAS-RELIEF
DE L'HOTEL DU BRÉSIL
AU MUSÉE DÉPARTEMENTAL D'ANTIQUITÉS DE ROUEN

Notes et figures réunies

PAR LE Dr E.-T. HAMY

Président de la Société.

Tantôt licite et tantôt interdit par des ordonnances royales publiées pour apaiser les réclamations des Portugais ; arrêté par des mesures brutales en 1531, rétabli presque aussitôt ; défendu de nouveau en 1538 et repris bientôt après [1] ; le commerce de nos ports avec les côtes du Brésil avait créé, malgré ces conditions fâcheuses, des relations assez faciles avec les indigènes du littoral, malgré leur barbarie, pour qu'il ne fût pas trop malaisé d'en amener une cinquantaine en Normandie pour les fêtes célébrées à Rouen à l'occasion de l'Entrée du Roi et de la Reine les 1er et 2 octobre de l'année 1550 [2].

Parmi les spectacles organisés à cette occasion par la municipalité rouennaise, le long des berges de la Seine, l'*Esbat Americain* figurait au premier plan. « Le long de ladicte chaussée [3], qui s'es-

1. Cf. E. de Fréville, *Mémoires sur le commerce maritime de Rouen depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du XVIe siècle.* Rouen, 1857, in-8°, t. I, p 32 ; t. II, p. 437. — Ch. de la Roncière, *Histoire de la marine française.* Paris, 1906, t. III, p. 278, 290. — Etc.

2. Cf. F. Denis, *Une fête brésilienne célébrée à Rouen en 1550, etc.* Paris, 1850, br. in-8° de 104 pages.

3. C'EST LA DEDU/ction du sumptueux ordre plaisantz spe/CTACLES ET MAGNIFIQUES THEATRES/DRESSES ET EXHIBEES PAR LES CITOI-/ens de Rouen ville metropolitaine du pays de Normandie. A la/sacre Majesté du Treschrestien Roy de France, Henry secōd/ leur souuerain Seigneur, et à Tresillustre dame, ma Dame/Katharine de Medicis.

Digitized by Google

tend depuis le devant de la porte des ditz Emmurées, jusques au bord de la rivière de Sayne, dit le narrateur officiel, sied vne place ou prarye non édiffiée de deux cens pas de long et de trente-cinq de large, la quelle est pour la plus grande partie naturellement plantée et ombragée, par ordre, d'vne saussaye [1] de moyenne fustaye et d'abondant fut le vuyde artificiellement remply de plusieurs autres arbres et arbrisseaux, comme genestz, geneure, buys et leurs semblables entreplantez de taillis espes. Le tronc des arbres estoit peint et garny en la cyme de branches et floquartz [2] de buys et fresne, rapportant assez près du naturel aux fueilles des arbres du Bresil. Autres arbres fruictiers estoient parmy eulx chargez de fruictz de diverses couleurs et especes imitant le naturel. A chascun bout de la place à l'enuiron d'vne quadrature estoient basties loges ou maisons de troncs d'arbres tous entiers, sans doller [3] ni preparer d'art de charpenterie, icelles loges ou maisons couuertes de roseaux et fueillarts fortifiés à l'entour de pal [4] au lieu de rampart ou boulleuerd en forme et maniere des mortuabes [5] et habitations des Bresilians. Parmi les branches des arbres volletoient et gazoulloient a leur mode grand nombre de perroquetz [6] esteliers et moysons de plaisantes et diverses couleurs. Amont les arbres grympoient plusieurs guenonez, marmotes, sagouyns [7], que les navires des

La Royne son espouze, lors de/leur triumphant ioyeulx et nouuel aduenement en/ icelle ville, qui futes iours de Mercredy et ieu/dy premier et secnd iours d'octobre, Mil/cinq cens cinquante, Et pour plus ex-/presse intelligence de ce tant ex-/cellent triumphe, les figu-/res et pourtraicts des / principaux aorne-/mentz d'iceluy / y sont apposez chascun en son lieu comme l'on pourra veoir / par le discours de l'histoire.

Auec privilège du Roy. / On les vend à Rouen chez Robert le Hoy, Robert et Jehan dictz / du Gord tenantz leur boutique, Au portail des libraires. 1551. —

On lit à la fin ces mots : « Nouuellement imprimé Par Jean le Prest audict / lieu le IX. iour de ce moys / de Decembre / 1551. » 1 vol. pet in-4°.

1. Plantation de saules.

2. Flocards.

3. *Doler*, blanchir à la doloire.

4. On voit de ces maisons d'Indiens et de ces palissades dans Thévet (*Singularitez de la France antarctique*. Paris, 1558, in-4°, f° 76 v°, 83 r°), et dans Jean de Léry (*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, autrement dit Amérique*. Paris, 1594, in-12, p. 235).

5. *Mortugabes*, Thévet, p. 84.

6. Cf. Léry, p. 246, etc. Thévet, f° 85 v°. — Ce dernier a vu notamment l'*Ara/rauna* qu'il nomme *Corinde* (f° 92 v°) et l'*Ara/macao* dont on peut déjà admirer une si belle reproduction dans la carte de Canerio.

7. *Monnes*, Thévet, f° 92.

Digitized by Google

bourgeois de Rouen auoient naguerez apportez de la terre du Bresil.

« Le long de la place se demenoient çà et là jusques au nombre de trois centz hommes tous nuds, hallez et herissonnez, sans aucunement couurir la partie que nature commande, ils estoient façonnez et equipez en la mode des sauvages de l'Ameriqne dont saporte le boys du Bresil [1]. Du nombre desquelz il y en auoit bien *cinquante naturelz sauvages* freschement apportez du pays, ayans *oultre les autres scimulez*, pour decorer leur face, les ioues, lèures et aureilles percées et entrelardeez de pierres longuettes, de l'estendue d'un doigt, pollies et arrondies, de couleur d'esmail blanc et verde emeraude.

« Le surplus de la compagnie, ayant frequenté le pays, parloit autant bien le langage et exprimoit si nayfvement les gestes et façons de faire des sauuages, comme s'ilz fussent natifs du mesmes pays.

« Les uns s'esbatoient à tirer de l'arc aux oyseaulx, si directement ejaculantz leur traict faict de cannes, jong ou roseaux, qu'en l'art sagiptaire ils surpassoient Merionez le Grec et Pandarus le Troyen. Les autres couroient apres les guenones, viste comme les Troglodytes apres la sauvagine : Aucuns se balançoient dans leurs lictz subtilement tressez de fil de coton attachez chacun bout à l'estoc de quelque arbre [2], ou bien se reposoient à l'umbrage de quelque buysson tappys. Les autres coupoient du boys [3] qui, par quelques uns d'entre eulx, estoit porté à un fort construict pour l'effect sur la riviere, ainsi que les mariniers de ce pays ont accoustume faire quand ils traictent avec les Brisilans : lequel bois iceulx sauvaiges troquoient et permutoient aux mariniers dessusditz, en haches, serpes et coings de fer, selon leur usage et leur manière de faire. La troque et commerce ainsi faits, le boys étoit batellé par gondoles et esquiffes [4] en un grand navire à deux hunes ou gabyes radiant sur ses ancres, laquelle estoit bravement enfusaillée et close sur son belle de paviers aux armaries de France, entremes-

1. *Oraboutan*, Thévet, f° 116.
2. Thévet, f° 85 r° et 88 v°. — Léry, p. 204, 301.
3. Thévet, f° 117.
4. *Id*, f° 57.

Digitized by Google

lées de croix blanches, et pontée devant arrière : l'artillerie rangée par les lumieres et sabortz tant en proue qu'en poupe et le long des escottartz [1].,. les bannieres et estendarz de soye tant hault que bas estoient semées d'ancres et de croissanz argentez [2], undoyant plaisamment en l'air. Les matelotz estoient vestus de sautembarques et bragues de satin, my-partis de blanc et noir, autres de blanc et verd, qui montoient de grande agilité le long des haultbancs et de l'autre funaille [3]. Et sur ces entrefaictes, voicy venir une trope de sauvaiges qui se nommoient en leur langue Tabagerres [4], selon leurs partialitez lesquels estans accroupiz sur leurs tallons et rangez à l'environ de leur Roy, autrement nommé par eux Morbicha. Avec grande attention et silence ouyrent les remontrances et la harangue d'iceluy Morbicha, par un agitement de bras et geste passionnés, en langage bresilian. Et ce fait, sans replique, de prompte obeissance, vindrent violentement assaillir une autre troupe de sauvaiges qui s'appeloient, en leur langage, Toupinabaulx [5]. Et ainsi joinctz ensemble se combatirent de telle fureur et puissance, à traict d'arc, à coups de masses et d'autres batons de guerre, desquels ils ont accoutumé user, que finablement les Toupinambaulx desconfirent et mirent en [de]routte les Tabagerres, et non contens de ce, tous d'une volte coururent mettre le feu et bruler à vifve flamme le mortuabe et forteresse des Tabagerres; leurs adversaires, et de faict, ladicte seyomachie [6] fut exécutée si près de la vérité, tant à raison des sauvages naturelz qui estoient meslés parmy eux, comme pour les mariniers qui par plusieurs voyages avoient traffiqué et par longtemps domestiquement résidé avec les sauvages qu'elle sembloit estre veritable et non simulée; pour la probation de laquelle chose plusieurs personnes de ce royaulme de France, en nombre suffisant, ayant frequenté longuement le pays du Bresil et Cannyballes, attestèrent de bonne foy l'effect de la figure precedente estre le certain simulachre de la vérité. »

Une reproduction aussi fidèle de la vie indienne ne pouvait manquer d'intéresser vivement le Roi.

1. *Escot*, angle inférieur de la voile.
2. Hommage à Diane de Poitiers qui assistait à la fête.
3. Cordages.
4. Tabajares (Alfonce, *Cosmogr.*, p. 412), Tabaiares, Thabaiares (Thévet, f°s 70-79).
5. Topinabaux (Alfonce, *Cosmogr.*, p. 412), Tououpinambaoults (Léry, p. 52).
6. Sciomachie, de σκία, ombre et μαχὴ, combat; combat simulé. — F. Denis, *op. cit.*, p. 63.

Digitized by Google

Phototypie Berthaud

L'enseigne de l'Hôtel du Brésil, à Rouen.

(Milieu du XVIe Siècle).

Digitized by Google

Digitized by Google

On lui avait montré successivement les produits naturels des pays visités par nos navigateurs, les villages avec leurs maisons et leurs palissades, les Indiens eux-mêmes couchés dans leur hamac, ou bien chassant et combattant. On avait surtout mis sous les yeux du monarque, les éléments du commerce que l'on pouvait faire avec ces sauvages : animaux vivants, oiseaux surtout au plumage éclatant et singes à fourrures, plantes alimentaires, pharmaceutiques et autres, mais surtout les *bois de teinture* et le fameux *Oraboutan* en particulier, dont les Portugais auraient voulu s'assurer le monopole. Henri connaissait maintenant les divers aspects du commerce du bois de Brésil ; il avait vu le simulacre de la coupe des arbres dans la forêt, de leur transport, de leur embarquement.

« Quand les chrestiens, soyent Françoys ou Espagnols, écrivait Thévet quelques années plus tard, vont par delà pour charger du *Brasil*, les sauvages du païs le couppent et depècent eux mesmes et aucune fois le portent de trois ou quatre lieues iusques aux navires : je vous laisse à penser à quelle peine et ce pour appetit de gaigner quelque pauure accoustrement de meschante doublure ou quelque chemise [1]. »

Une gravure jointe au livre de la municipalité rouennaise avait fixé d'une manière générale ces divers souvenirs qui n'ont pas peu contribué, c'est bien certain, à provoquer quatre ans plus tard l'expédition de Villegagnon, dans la baie de Rio-de-Janeiro (1554) [2].

Mais un autre monument contemporain, d'une valeur artistique et documentaire fort supérieure à la gravure de 1550, nous a gardé tout le détail de ce commerce du bois de Brésil au XVIe siècle. C'est l'enseigne que l'on a longtemps vue au-dessus de l'entrée d'une vieille maison n° 17 de la rue Malpalu à Rouen et qui est aujourd'hui conservée au Musée départemental d'antiquités [3]. Cette enseigne, qui n'a jamais été fidèlement reproduite et dont je donne ci-joint une très bonne photographie, est composée de deux panneaux de $0^{m}06$ d'épaisseur et $0^{m}54$ de hauteur et qui, assemblés bout à bout, atteignent une longueur totale de $3^{m}87$.

1. Thévet, f° 117.
2. Cf. Arth. Heulhard, *Villegagnon, roi d'Amérique, un homme de mer au XVIe siècle*. Paris, Leroux, 1897, in-4°. — C'est la reproduction de l'*Esbat Americain*, exécuté avec beaucoup de soin pour ce bel ouvrage que M. Leroux a bien voulu mettre à la disposition de la Société qui l'en remercie vivement.
3. *Ann. des Mus. Scient. et Arch. des départements*. Paris, 1900, in-12, p. 320. — F. Denis, *op. cit.*, p. 25.

Digitized by Google

Le premier, qui est en même temps le plus long, mesure 2 m 19; toute la moitié droite en est occupée par une forêt en partie coupée, dans laquelle des Indiens abattent et préparent les bois ; au milieu, une sorte de Samson à la longue chevelure, à la musculature puissante, soulève une lourde cognée qui va retomber sur le tronc déjà entamé d'un gros arbre. A droite, un autre Indien non moins vigoureux, arrache à la main les branches d'un autre arbre déjà coupé et obliquement appuyé, tandis qu'à gauche un troisième, tenant à la main une forte raclette, blanchit un tronc complètement dépouillé. Un quatrième Indien agenouillé achève de préparer un arbre.

Plus à gauche, un robuste porteur, les deux épaules chargées, se dirige vers la mer tandis qu'un homme plus jeune, une bille sur l'épaule droite, le précède, tenant de la main gauche un enfant qui paraît porter un oiseau. Une femme, dans l'angle gauche, travaille accroupie ; un homme barbu et chevelu, vu de dos, contemple la scène. Des perroquets volètent lourdement dans les arbres.

Dans le second panneau, plus raccourci (1 m 68) les bois sont amassés à la droite du spectateur sous la surveillance d'une jeune fille accompagnée d'un enfant, et un Indien présente une poutre à l'un des deux marins qui arriment un canot, tandis qu'un peu plus loin surgit dans les flots une barque à deux mâts avec ses châteaux de proue et de poupe et quelques hommes sur le pont.

La scène, dans son ensemble, est toute pleine de mouvement et de vie ; les petits personnages dont la taille est d'un peu plus de 30 centimètres, sont d'un dessin élégamment tourmenté, avec des mouvements presque toujours justes et des formes à peine exagérées. Mais il ne faut pas leur demander cette vérité ethnique qui échappe encore alors à la plupart des artistes, peintres ou sculpteurs, et qui ne nous apparaîtra que lorsque soixante ans plus tard, d'autres Tupinambas poseront à Paris devant le crayon de Joachim du Vien.

Je reviendrai dans une prochaine étude sur les gravures indiennes de 1614, qui n'offrent plus seulement l'intérêt pittoresque du document que nous venons d'examiner, mais nous mettent en présence de véritables sauvages, à peine un peu académisés par un restant de routine d'atelier, et dont la précieuse relation de Claude d'Abbeville nous montrera de fort beaux spécimens.

Digitized by Google

LES SAUVAGES DU CANADA

ET

LES MALADIES IMPORTÉES DE FRANCE AU XVIIe ET AU XVIIIe SIÈCLE :

LA PICOTE ET L'ALCOOLISME

PAR ÉMILE SALONE

Pendant les cent cinquante années que leur domination a duré dans l'Amérique du Nord, les Français n'ont pas cessé d'avoir une conception très généreuse de leurs devoirs à l'égard des indigènes et, avec une persévérance qu'aucun échec n'a découragée, ils se sont efforcés de les remplir. Ils ont traité leurs Sauvages plutôt en alliés qu'en sujets. Ils ont tout mis en œuvre, non seulement pour les convertir, mais encore pour les civiliser. Ils ont même tenté de provoquer par des mariages la fusion des deux races. On est pourtant obligé de reconnaître que l'établissement de nos colons au Canada a contribué, et cela pour une part assez considérable, à cette dépopulation que rien n'a pu enrayer depuis trois siècles et qui menace de destruction totale les tribus de l'ancienne Nouvelle-France. Et d'abord, nous leur avons apporté la variole.

La variole ou, pour se servir du nom usité encore aujourd'hui au Canada, la picote a été apportée en Amérique par les Européens. Elle fait son apparition à Saint-Domingue en 1517, au Mexique en 1518 [1]. Elle accompagne en Nouvelle-France le premier convoi de colons.

La maladie débute dans le bassin du Saint-Laurent en 1634 [2], au

1. Dechambre, Lereboullet, Hahn, *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*. 5e série, article Variole.

2. *Relation des Jésuites*, 1634, p. 90. — Pour les Relations des Jésuites de la Nouvelle-France, nous renvoyons à l'édition en trois volumes publiée à Québec en 1858, chez Coté.

Digitized by Google

moment même où débarquent à Québec les émigrants percherons de Robert Giffard [1]. Elle devient « universelle » en 1635 [2]. En 1637, elle sévit dans toutes les missions des Jésuites, et particulièrement à Ossossané [3]. L'épidémie a son maximum de violence dans le voisinage de Québec, en 1639 et en 1640. Les Hospitalières de Dieppe qui viennent d'arriver et dont la petite salle est remplie tout de suite, sont obligées de dresser des cabanes dans leur jardin. Du mois d'août au mois de mai, elles soignent trois cents varioleux [4] Un si grand nombre a succombé que les Sauvages épouvantés s'enfuient loin de « la maison de mort » [5]. Mais la picote les poursuit. Elle se répand du Saguenay aux grands lacs et au pays des Iroquois.

Dans les missions, encore que les Jésuites fassent tout ce qui est en leur pouvoir pour soulager les malades [6], le désastre prend des proportions effroyables. Sur plus de mille Sauvages atteints, et les missionnaires ne donnent que le chiffre de ceux qu'ils ont baptisés, « une bonne partie est sortie de ce monde », parmi lesquels près de cinq cents petits enfants [7]. Cette épidémie de six années a porté à la nation huronne un coup dont elle ne pourra pas se relever [8].

1. Giffard et ses colons débarquent à Québec le 4 juin 1634. *Relation des Jésuites*, 1634, p. 88.

2. *Relation des Jésuites*, 1635, p. 32.

3. *Relation des Jésuites*, 1637, pp. 125, 131-132.

4. *Relation des Jésuites*, 1640, pp. 38-39.

5. « J'ai veu quelquefois des pigeons effarés battus d'un faucon; ces pauvres oyseaux voloient qui de ça, qui de là à l'endroit de leur colombier sans oser y entrer... voilà justement l'idée du pitoyable estat auquel se trouvoient l'an passé nos sauvages; la maladie les poursuivoit comme à tire-d'aile... » *Relation des Jésuites*, 1640, p. 7.

6. « Voicy l'ordre que nous tenions : nous les visitions deux fois le jour, le matin et le soir et leur portions des bouillons et de la viande... Nos médecines ont eu des effets qui ont esclatté par tout le pays, et cependant je vous laisse à penser quelles médecines; un petit sachet de séné a servi à plus de cinquante personnes... Simon Baron a rendu de bons services en ceste occasion, car ayant appris autrefois.,. en pareille nécessité à manier la lancette, il n'a pas manqué icy de pratique... » *Relation des Jésuites*, 1637, p. 125.

7. *Relation des Jésuites*, 1640, p. 52.

8. « Ces bourgs et ces cabanes estoient bien autrement peuplés autrefois, mais les maladies extraordinaires et les guerres depuis quelques années en ça semblent avoir emporté le meilleur, ne restant que fort peu de vieillards... » *Relation des Jésuites*, 1640, p. 62. — « Les autres maladies, disent les sauvages, n'enlèvent qu'une

Digitized by Google

D'où vient cette homicide picote? Sans hésitation, les Hurons accusent les Français. Les Jésuites ont apporté dans le pays un capot empoisonné. Les indigènes vont même jusqu'à se persuader qu'ils sont victimes de la méchanceté de ce généreux Champlain qui les a tant aimés, que le fondateur de Québec est mort avec la résolution de détruire tout le pays [1]. La conséquence, c'est que, durant les épidémies, il arrive souvent aux missionnaires de se voir refuser l'entrée des cabanes [2].

Les Jésuites sont obligés de reconnaître que les Sauvages s'en prennent à eux avec « une sorte de fondement ». Le Père Vimont constate que « ceux qui avaient été les plus proches » des missionnaires s'étaient trouvés « les plus ruynés des maladies et que les bourgs entiers de ceux qui les avaient reçus se voyaient maintenant du tout exterminés » [3].

L'auteur de la relation de 1640 fait une remarque intéressante, et c'est que, si les colons récemment débarqués échappent à la contagion, les enfants nés dans le pays, et même les colons tout à fait acclimatés « en sont attaqués aussi bien que les Sauvages » [4].

Les grands convois d'émigrants envoyés, de 1659 à 1672, par Louis XIV, introduisent de nouveau au Canada les maladies populaires. Mais, cette fois, la scarlatine ou fièvre pourprée est du voyage. C'est elle qui, en 1659, tue le Père Dequen [5]. Est-ce la picote ou la fièvre pourprée qui, en 1662, réduit d'un tiers les cent engagés qu'amène Pierre Boucher [6], et qui, en 1663, sur deux

ou deux personnes par famille. Les pertes causées par les anciennes maladies se réparaient en peu d'années, nous n'y pensions plus ensuite. Celle-ci demanderait des siècles entiers pour repeupler le pays. » Bressany, *Relation abrégée de quelques missions des Pères de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France*, traduit de l'Italien par le Père Martin, pp. 161-162.

1. *Relation des Jésuites*, 1637, p. 132.

2. *Relation des Jésuites*, 1650, p. 12.

3. *Relation des Jésuites*, 1640, p. 55. « — Ce sont les Robes Noires qui nous font mourir par leurs sorts..... Ils se sont logés dans tel village où tout le monde se portait bien, sitôt qu'ils s'y sont établis, tout y est mort... Ils ont changé de lieu, et il en est arrivé de même. Ils sont allés visiter les cabanes des autres bourgs et il n'y a que celles où ils n'ont point esté qui aient esté exemptes de mortalité. » Marie de l'Incarnation, *Lettres. Lettres historiques*, XIX, 13 sept. 1640, p. 340.

4. *Relation des Jésuites*, 1640, p. 55.

5. Marie de l'Incarnation, *Lettres. Lettres historiques*, LVII, 1659, p. 544.

6. Arrest du 17 octobre 1663, *Jugements et délibérations du Conseil souverain de la Nouvelle-France*, t. I, p. 31.

Digitized by Google

cent vingt-cinq émigrants que le roi destine à la Nouvelle-France, en emporte quatre-vingt-deux [1]? Cela est bien difficile à savoir. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans la région du Saint-Laurent, l'une et l'autre n'ont plus grand mal à faire aux Sauvages. Nomades ou domiciliés, ils sont tombés à un chiffre insignifiant [2]. La picote s'acharne pourtant sur ces misérables débris. En 1681, elle fait cent trente victimes dans la bourgade huronne de Sillery [3] qui, au recensement de 1685, comptait quatre cent quatre-vingt-huit âmes [4]. Mais l'année terrible par excellence, c'est 1703, où le fléau apporté de la Nouvelle-Angleterre par un sauvage, enlève deux mille Québeçois [5], alors que l'ensemble de la colonie n'atteint pas à dix-sept mille habitants [6]. Mais pour cette épidémie, comme pour celles de 1733 [7], de 1746 et de 1747, et ces fièvres dévorantes qui, de 1755 à 1759, déciment une population si éprouvée déjà par la guerre et la famine [8], nous n'avons aucun renseignement qui nous permette dans la masse des morts de distinguer les blancs et les rouges.

La picote ne devait point se renfermer dans les limites étroites de la région colonisée sur les deux rives du Saint-Laurent. Avec nos missionnaires, nos soldats et nos traiteurs de pelleteries, elle a pénétré jusqu'au cœur du continent. A la vérité, nous n'avons pas beaucoup de renseignements sur les ravages qu'elle a exercés parmi les Illinois, les Miamis, les Sauteux, les Outagamis, les Sioux. Au moment même où la défaite des Iroquois a ouvert aux Jésuites les routes de l'intérieur, ils cessent de publier

1. Lettre de M. de Villeray au Roi au nom du Conseil souverain de Québec, le 28 juin 1664, *Jugements et délibérations du Conseil souverain de la Nouvelle-France*, t. I, pp. 201-203.

2. 1.538 sauvages domiciliés en 1685, *Censuses of Canada*, 1665 to 1871; statistics of Canada, vol. IV, p. 16.

3. « Il est mort en trois mois plus de cinq cents Français et deux cents sauvages. » Mémoires de Denonville et Champigny, 6 novembre 1687, *Archives coloniales*, Canada. Mémoires, 1681-1690, f° 295. — Denonville, Mémoires de l'Estat présent des affaires du Canada, 27 octobre 1687, *Archives coloniales*, Canada. Correspondance générale, 9. 1687, f° 121.

4. Recensement de 1685, *Censuses of Canada*, *loc. cit.*

5. Casgrain, *Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec*, pp. 339-340.

6. 15.355 habitants au recensement de 1698, 16.417 à celui de 1706, *Censuses of Canada*, *1665 to 1871*, vol. IV, pp. 40-48.

7. *Archives coloniales*, Canada. Correspondance générale, 60. 1733, f° 37.

8. *Journal du Marquis de Montcalm*, 13 nov. 1757, p. 317.

Digitized by Google

leurs Relations annuelles. Du moins, nous pouvons suivre la marche envahissante de la picote jusqu'au Saut Sainte-Marie où le Père Gabriel Druillettes l'introduit en 1670 [1].

Souvent aussi, les sauvages viennent chercher la maladie à Montréal ou à Orange. Lorsque, en 1701, Callières convoque à Montréal cette grande assemblée des nations qui pacifie pour cinquante ans la Nouvelle-France, la variole, elle aussi, est au rendez-vous [2]. Enfin, pendant la guerre de sept ans, en 1757, après la capitulation du fort William Henry, nos barbares alliés [3], qui violent les tombes des Anglais pour y prendre des chevelures, rapportent la terrible contagion dans leurs bourgades. Cette épidémie, la dernière de la domination française, est très meurtrière; elle a presque entièrement détruit les Poutéotamis [4].

Si considérable qu'ait été la part de la variole dans la destruction des nations indigènes du Canada, on peut se demander si l'alcool ne leur a pas fait encore plus de mal. L'alcool, c'est aussi le Français qui l'apporte, et, cette fois, hélas, le Français n'a pas l'excuse de propager le fléau involontairement.

En paiement de leurs pelleteries, que donner à ces Sauvages qui ne veulent d'aucune sorte de monnaie, et qui, même encore aujourd'hui, après trois siècles de domination européenne, ne consentent à négocier que par voie de troc? On leur donnera des armes, des ustensiles de ménage, des objets de parure, des vêtements, des vivres et surtout de l'eau-de-vie.

Dès le premier contact avec les Français, les indigènes du Canada

1. « Il n'eut pas plustôt mis pied à terre icy qu'une fâcheuse maladie se jetta parmi la plupart de nos sauvages. » *Relation des Jésuites*, 1670-1671, p. 28.

2. « Cependant la maladie s'était mise dès le commencement parmi les sauvages et plusieurs des plus considérables en étoient déjà morts. Les Hurons avaient été les plus maltraités et s'étoient imaginés que c'étoit l'effet d'un sort qu'on avoit jetté pour les faire tous périr. Il y en eut même qui allèrent trouver le Père Anjelran pour l'engager à obtenir des ecclésiastiques du séminaire qu'ils levassent le prétendu maléfice. » Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*, t. III, pp. 413-414.

3. Dix-huit nations et trente-huit tribus sont représentées au camp de Montcalm par dix-sept cent quatre-vingt-dix-neuf guerriers. Il y a là des Hurons, des Algonkins, des Iroquois, des Abenakis, des Têtes de Boule, des Outaouais, des Micmacs, des Malékites, des Loups, des Sauteux, des Mississagués, des Miamis, des Folles Avoines, des Puants, des Renards, des Sakis, des Ayoas. *Journal du Marquis de Montcalm*, pp. 261-264.

4. Casgrain, *Montcalm et Levis*, édit. Mame, 112-118.

Digitized by Google

témoignent d'un goût effréné pour l'alcool. Tout de suite cela devient leur passion dominante. Ils aiment mieux ne pas boire que de ne pas boire avec excès. Ils ne veulent boire que pour s'enivrer[1].

Quand on parle aux Français de France des ravages de l'ivrognerie de l'autre côté de l'Atlantique, ils se reportent aux spectacles qu'ils ont sous les yeux. En France, l'ivrognerie est un vice d'hommes faits. Dans les tribus américaines ils s'enivrent tous : hommes, femmes, enfants. Les Ursulines de Québec ont fait voir aux filles des Hurons et des Algonkins qui fréquentent leurs classes, en externes, « le mal où elles se précipitent en suivant l'exemple de leurs parents », et, du coup, ces sauvagesses qui ont été, jusque-là, les plus dociles des catéchistes, ne reviennent plus chez les religieuses[2]. Rien de plus instructif que le dialogue qui s'engage entre Colbert et M. Dudouyt, le grand vicaire de l'évêque Laval. Colbert ne peut concevoir que les Hurons et les Algonkins soient plus ivrognes que les Allemands ou les Bretons. M. Dudouyt lui riposte que : « s'il y a dans une bourgade de la boisson à la discrétion des Sauvages, ils s'enyvrent ordinairement tous, vieux, jeunes, grands, petits, femmes et enfants, de sorte qu'à peine en reste-t-il quelqu'un qui ne s'enyvre, que s'il y a de la boisson pour deux jours, l'ivognerie durera deux jours, s'il y en a pour une septmaine, elle durera une septmaine ; s'il y en a pour un mois, elle durera un mois, que nous ne voyons pas que parmy les peuples d'Europe toute une ville s'enyvre, ny que cela dure les septmaines et les mois[3]. »

L'ivresse des Sauvages a des suites effroyables. « Ils sont pris tout aussitôt et deviennent furieux. Ils courent nuds avec des épées et d'autres armes et font fuir tout le monde..... Il s'ensuit de là des meurtres, des violences, des brutalités monstrueuses et inouïes[4]. »

1. « Il est constant qu'ils ne veulent boire que pour s'enivrer ». Arrest du conseil souverain de Québec, 28 sept. 1663, *Jugements et délibérations du Conseil souverain de la Nouvelle-France*, t. I, p. 8. — « Si on leur baille une bouteille à six ou sept... ils l'abandonnent à deux ou trois afin qu'ils se puissent enivrer et les autres s'en privent. » M. Dudouyt à Mgr Laval, 1677, *Rapport sur les Archives canadiennes*, 1885, p. XCIX.

2. Marie de l'Incarnation. *Lettres. Lettres historiques*, 10 août 1662, LXIII, p. 571.

3. M. Dudouyt à Mgr Laval, 1677, *Rapport sur les Archives canadiennes*, 1885, p. XCVIII.

4. Marie de l'Incarnation. *Lettres. Lettres historiques*, 10 août, 1662, LXIII, p. 571.

Digitized by Google

Marie de l'Incarnation n'ose point décrire la scène dans toute son horreur. Un des notables habitants qui prennent part à l'assemblée du 20 octobre 1678, dont nous parlerons plus loin, Dombourg, se charge de compléter le tableau. « Ils commettent beaucoup de crimes et incestes, les enfants tuent leurs pères, violent leurs sœurs, les mères tuent leurs enfants et les femmes se prostituent pour une chopine d'eau-de-vie [1] ». Aussi bien le sauvage qui boit sait qu'il ne sera pas tenu pour responsable des crimes qu'il commettra alors qu'il aura « perdu l'esprit [2] ». Il arrive même qu'un sauvage s'enivre, de propos délibéré, afin de pouvoir exercer une vendetta avec la certitude de l'impunité [3].

Parmi les indigènes du Canada l'alcoolisme exerce ses ravages ordinaires. Les missionnaires s'aperçoivent vite qu'il va anéantir cette race vigoureuse. Dès 1611, le Père Biart a jeté le cri d'alarme pour l'Acadie [4]; en 1634, le père Lejeune le répète pour le Canada proprement dit [5].

L'alcoolisme prépare la voie à la tuberculose. Parmi les sauvages dont les auteurs des Relations racontent la mort édifiante, beaucoup succombent à des maladies de langueur qui durent de deux à trois ans, à des inflammations de gosier, à des vomissements de sang [6].

1. Procès-verbal de l'Assemblée tenue au château Saint-Louis de Québec, le 10 octobre 1678 et jours suivants, au sujet des boissons enivrantes que l'on traite aux sauvages, *Archives coloniales*. Canada, Mémoires, 1677-1678, f°s 75-83.

2. « Ont-ils cuvé leur vin, ils sont entre eux aussi grands amis qu'auparavant, se disant l'un l'autre : « Ce n'est pas moi qui t'ai blessé, mais la boisson qui s'est servi de mon bras. » *Relation des Jésuites*, 1632, p. 10.

3. « Il est très certain que les sauvages ne boivent point par délicatesse, ni par nécessité, mais toujours pour quelque mauvais dessein. » Boucher, *Histoire véritable et naturelle de la Nouvelle-France*, pp. 93-95.

4. *Relation des Jésuites*, 1611, pp. 14-15.

5. « Les sauvages... sont devenus tellement yvrognes qu'encore qu'ils voyent bien que ces nouvelles boissons de vin et d'eau-de-vie qu'on leur apporte dépeuplent leur pays... ils ne sauroient s'abstenir... Il est vray qu'ils meurent en grand nombre, mais je m'estonne comme ils peuvent si longtemps résister. » *Relation des Jésuites*, 1634, p. 33.

6. *Relation des Jésuites*, 1643, p. 41-42 — et 1671, p. 29. — Voici tirée de la *Relation de 1658*, pp. 24-25, la description d'un cas de consomption. Il s'agit, il est vrai, d'une jeune fille huronne qui a mené une vie exemplaire, a été admise à prendre le voile chez les Hospitalières et ne peut, en aucune façon, être considérée comme victime de son intempérance. Elle meurt « d'une maladie assez commune aux sauvages,

Digitized by Google

Champlain, dès 1633, c'est-à-dire dès le moment où il reprend possession de la colonie restituée par les Anglais, est frappé de l'étendue, de la gravité du mal [1]. Il tente de l'enrayer par des mesures de rigueur. Avec beaucoup d'équité, il reconnaît que le plus coupable n'est pas celui qui boit, mais celui qui fait boire [2]. En 1636, s'inspirant des mêmes principes, Gand fait savoir aux Sauvages que lorsque l'un d'eux se serait enivré, on lui demanderait « estant retourné à son bon sens, qui luy avait donné et vendu cette boisson », et le Français paierait l'amende. Si le sauvage se taisait, on lui défendrait l'entrée des habitations. Cette même année, un colon est condamné à cinquante livres d'amende [3]. Ce qu'il est advenu des défenses de Champlain et de Gand pendant les vingt terribles années de la guerre iroquoise, on le devine. Mais, dès que le péril est passé, on recommence le bon combat contre l'alcoolisme, et, cette fois, ce sont les missionnaires qui le mènent.

Il y a un intérêt capital pour les Jésuites à s'opposer avec la dernière énergie à la propagation d'un mal qui rend impossible, qui rend inutile l'exercice de leur apostolat. « Nous perdons en un mois les sueurs et les travaux de dix et vingt ans », s'écrie douloureusement le Père Lalemant [4]. Cela va si loin en Acadie que les missionnaires sont obligés d'abandonner « deux ou trois fois des églises de sauvages, d'autant qu'il n'y avait point de juge ou de personne d'authorité pour réprimer les désordres [5] ».

Dans cette campagne qui sera si longue et si rude, ils prennent pour chef l'évêque de la colonie, M. de Laval. Le 26 ou le 27 novembre 1659, il y a réunion à l'évêché « pour résoudre le cas si vendre de la boisson de vin et d'eau-de-vie aux Sauvages était péché ». Il faut croire qu'il y a des hésitations, car c'est seulement le 6 mai 1660, jour de l'Ascension, que l'on publie l'excommuni-

qui est une espèce de langueur jointe à une fièvre lente qui la consumoit de telle sorte qu'elle diminuoit à veue d'œil, avec une fluxion accompagnée d'une grosse toux, qui luy gastoit toute la poitrine, en sorte que son poumon se dessechoit peu à peu. »

1. *Relation des Jésuites*, 1632, p. 10.
2. *Relation des Jésuites*, 1633, p. 32.
3. *Relation des Jésuites*, 1636, pp. 54-55.
4. Faillon, *Histoire de la colonie française en Canada*, t. III, pp. 30-31.
5. M. Dudouyt à Mgr Laval, 1677, *Rapport sur les Archives canadiennes*, 1885, p. c.

Digitized by Google

cation contre ceux qui donnent à boire aux Sauvages[1]. Les prêtres excommunient « nominatim » les coupables et ils leur imposent une pénitence publique[2]. Mais ils avaient trop compté sur la docilité des colons. Si bons catholiques qu'ils soient, ceux-ci n'accepteront pas d'être privés de leur principal moyen de commerce avec les indigènes, et « à cause des troubles et des désordres extraordinaires », au mois de février 1662, on est obligé de relever l'excommunication[3]. Elle est renouvelée en janvier 1663. Il est vrai, et l'aveu se trouve dans le *Journal des Jésuites*, qu'elle est suivie « de peu d'amendements »[4].

Si les traiteurs d'eau-de-vie se défendent si bien, c'est qu'ils sont soutenus en haut lieu. Le gouverneur d'Argenson ne consent pas à interdire la vente des boissons. Les Jésuites le font partir. Son successeur d'Avaugour est, au début, tout à fait d'accord avec M. de Laval, puis, soudain, il change d'avis. Le Père Lalemant a fait relacher une sauvagesse emprisonnée pour ivrognerie. Blessé, sans doute, de voir le missionnaire entreprendre sur son autorité, le gouverneur déclare qu'il ne peut y avoir deux poids et deux mesures, et que, puisque cette femme a été mise en liberté, il ne fera plus arrêter personne pour le délit qu'elle a commis[5]. Les Jésuites se débarrassent de M. d'Avaugour. M. de Mézy qui est leur homme, qu'ils ont désigné au roi, publie, le 15 septembre 1663, un arrêt qui condamne les délinquants, pour la première fois à trois cents écus d'amende, dont un tiers au fisc, un tiers à l'Hôtel-Dieu, un tiers au dénonciateur, et, pour la récidive, au fouet et au bannissement[6].

Louis XIV prononce la déchéance des Cent-Associés, il cède la Nouvelle-France à la Compagnie des Indes Occidentales, il la reprend définitivement dans son domaine, mais la répression de la traite des boissons ne fait aucun progrès. On continue à légiférer

1. *Journal des Jésuites* publié d'après le manuscrit original conservé aux Archives de Québec par Laverdière et Casgrain, pp. 268 et 282.
2. *Journal des Jésuites*, avril 1661, p. 295.
3. *Journal des Jésuites*, février 1662, p. 305.
4. *Journal des Jésuites*, janvier 1663, p. 315.
5. Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*, édit. in-12, 1744, t. II, p. 121.
6. Faillon, *Histoire de la colonie française en Canada*, t. III, p. 70.

Digitized by Google

sans résultat. A la vérité, on n'est pas parvenu à s'entendre sur le choix du remède. Les prêtres réclament l'interdiction absolue de la traite, les colons et les administrateurs, en tête Talon [1], l'homme de confiance de Colbert, estiment qu'il suffira de châtier l'usage immodéré des boissons. Le Conseil souverain de Québec essaie, tour à tour, de l'un et l'autre système. Par l'arrêt du 17 avril 1664, il a défendu « à toutes personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient, de traiter ny donner, pas même le moindre coup, aucunes boissons enyvrantes aux Sauvages, sur peine de confiscation de leurs biens et de banissement, et si le cas y eschet, de fouet ». Par l'arrêt du 10 novembre 1668, il « permet à tous les Français habitans de la Nouvelle-France de vendre et débiter toutes sortes de boissons aux Sauvages », mais il « enjoinct aux dicts Sauvages d'en user sobrement, et en cas qu'ils viennent à s'enyvrer », il les condamne « à estre attachés par le col pendant deux heures à un carcan ou pilory et en deux castors d'amende », et, enfin, s'ils « commettent dans leurs yvresses quelque insolence, désordre ou crime », à être punis « selon les rigueur des ordonnances [2] ». Les Jésuites qui sont décidés à briser toute résistance et qui ne peuvent arracher à Colbert la disgrâce de Talon, arrivent au même résultat, en rendant la place intenable au grand intendant. Mais c'est une victoire inutile. Le désaccord persiste, la controverse se poursuit.

Les arguments que font valoir les deux partis sont exposés très complètement dans une audience que M. Dudouyt, le grand-vicaire de l'évêque Laval, obtient, à Sceaux, de Colbert en 1677 [3], et aussi, dans une assemblée des principaux habitants qui est, l'année suivante, convoquée à Québec [4].

Colbert reçoit assez mal M. Dudouyt. Il ne croit pas que le commerce avec les Sauvages puisse se faire sans le troc des boissons contre les pelleteries. Il a peur que les Sauvages, si on leur refuse

1. Thomas Chapais, *Jean Talon, intendant de la Nouvelle-France*, pp. 243-244.

2. *Jugements et délibérations du Conseil souverain de la Nouvelle-France*, t. I, pp. 171 et 535.

3. M. Dudouyt à Mgr Laval, 1677, *Rapport sur les Archives canadiennes*, 1685, pp. XCVIII-C.

4. Procès-verbal de l'Assemblée tenue au château Saint-Louis de Québec, le 10 octobre 1678 et jours suivants au sujet des boissons enivrantes que l'on traite aux sauvages, *Archives coloniales*. Canada, Mémoires, 1677-1678, f°s 75-83.

Digitized by Google

à boire, n'aillent vendre leurs castors aux Hollandais. Il reproche aux prêtres du Canada « de vouloir porter les choses à un trop grand degré de perfection ». Il n'accepte pas le cas réservé. Il menace l'évêque de Québec de l'appel comme d'abus.

L'assemblée réunie le 10 octobre 1678 au château Saint-Louis, va nous donner l'opinion de la colonie sur cette irritante question des boissons enivrantes. Des vingt notables qui répondent à l'appel de Frontenac, c'est tout au plus si trois, la Valtrie, Gastineau, Dombourg, se rangent, sans aucune réserve, du côté des missionnaires. Berthier et Saurel, deux capitaines de Carignan « n'ont pas de connoissance qu'il se soit commis aucun crime depuis six ans causé par l'ivrognerie des Sauvages ». Repentigny et Bécancourt soutiennent que « l'intérêt même de la religion est de les faire boire ». Faute de trouver l'eau-de-vie chez les Français, ils iront la chercher à Orange, et, dans ce cas, ne court-on pas le risque de les livrer à l'hérésie ? Cavelier de la Salle s'irrite fort de la prétention des ecclésiastiques de décider dans une affaire de commerce. Au surplus, il veut bien qu'on interdise la vente des boissons dans les habitations, l'important c'est qu'on les porte librement dans les tribus. La Salle est un coureur de bois. Crevier qui demeure, sans doute, sur sa concession, demande au contraire, qu'on ne puisse donner à boire que dans l'intérieur de la colonie.

En résumé, du plus grand nombre des opinions exprimées à l'assemblée du château de Saint-Louis, il résulte très nettement qu'aux yeux des colons, la question est mal posée et qu'il ne s'agit pas de savoir si les Sauvages boiront ou ne boiront pas de l'eau-de-vie, mais s'ils boiront de l'eau-de-vie française ou de l'eau-de-vie hollandaise.

Cette consultation des notables affermissait Colbert dans sa résolution de ne point troubler, plus qu'il ne convenait, un commerce qui faisait « la liaison » des Français avec les indigènes. Il importait toutefois de ne point refuser toute satisfaction aux religieux si puissants à Québec et à Versailles. L'ordonnance du 24 mai 1679 [1] condamne ceux qui porteront des boissons aux Sauvages, à cent livres d'amende pour la première fois, à trois cents livres pour la seconde, à une punition corporelle pour la troisième ; mais il faut bien

1. *Archives coloniales*, Canada. Correspondance générale, 5, 1672-1681, f° 119.

Digitized by Google

remarquer qu'elle n'apporte aucune entrave à la vente dans les habitations. Quand, par l'ordonnance du 28 septembre 1684 [1], le successeur de Frontenac, Lefebvre de la Barre prétend abolir cette tolérance, le roit écrit à l'intendant de Meulles que l'ordonnance de M. de la Barre pour empêcher les cabaretiers de débiter des vins et eaux-de-vie est contraire à la sienne qui défend seulement de les porter dans les bourgades des Sauvages éloignées des habitations, et qu'il lui donne pouvoir de la révoquer [2].

L'ordonnance de 1679 a-t-elle été appliquée consciencieusement? On n'en est point sûr. Au surplus, elle est inapplicable. Quelle surveillance peut-on exercer à travers ce demi-continent que parcourent les coureurs de bois, de Montréal à la baie des Puants, de la baie d'Hudson au pays des Illinois? Puis, la guerre va recommencer avec l'Anglais et l'Iroquois, et il faut prendre garde à ne point mécontenter nos Sauvages.

Après la paix de Ryswick, on recommence à légiférer. Mais on ne s'en prendra plus aux traiteurs français. L'arrêt du conseil du 12 janvier 1699 punit le sauvage qui s'enivre d'une amende qui sera, en cas de rechute, de deux castors gras [3]. En 1710, Jean Raudot croit avoir trouvé le bon remède en limitant le nombre des cabarets. Naturellement, cela aboutit à la création de monopoles. C'est ainsi qu'aux Trois-Rivières, le sieur Grandmesnil, notaire, et le sieur Dubois ont seuls licence de donner à boire, le premier aux Abenakis, le second aux Algonkins [4].

Où en est-on au début du XVIIIe siècle? Vraiment le résultat est maigre. Les Hurons de Lorette sont devenus des modèles de tempérance [5] mais combien y a-t-il de Hurons à Lorette? deux cents tout au plus. Pour les autres, pour tous les Sauvages de l'empire français d'Amérique du Nord, ils ne sont rien moins que corrigés. Il faut lire dans la Relation par lettre de l'Amérique du Père Silvy ce que sont les suites de l'ivrognerie des Sauvages vers 1710 :

1. *Archives coloniales*, Canada. Mémoires, 1681-1690, f° 142.
2. 10 mars 1685, *Archives coloniales*. Canada, Mémoires, 1681-1690, f° 217.
3. *Archives coloniales*, Canada, Mémoires, 1697-1705, f° 89.
4. Ordonnance de J. Raudot, du 5 nov. 1710, *Archives de Québec*, Ordonnance des Intendants, f°s 121-122.
5. *Relation par lettres de l'Amérique septentrionale* (*années 1709 et 1710*), éditée et annotée par le Père de Rochemonteix. *Lettre*, LXXXIX, pp. 210-211.

Digitized by Google

« Quand ils sont yvres... ils se poignardent les uns les autres, se mangent le nez et les oreilles, jettent leurs enfans dans le feu et font tous les désordres dont un homme furieux et fou peut être capable. » Et, pas plus que par le passé, ils ne sont tenus pour responsables des crimes qu'ils commettent en état d'ivresse. « Un Sauvage yvre, dit à un autre qui ne l'est point, je viens pour te tuer. Celuy qui n'a point bu baisse la teste et attend avec une patience qu'on ne peut concevoir le coup de la mort dont il est menacé. Quand ce malheur arrive, cet yvrogne en est quitte pour dire qu'il n'avoit pas d'esprit et que la boisson luy avoit osté la raison [1]. »

En 1730, l'évêque de Québec rentre soudain en scène. Il défend aux confesseurs d'absoudre ceux qui contribuent à enivrer les indigènes [2]. Cette reprise de cas réservé soulève de vives protestations dans la colonie. Aussi bien, les temps sont changés. Mgr Dosquet n'a pas sur ses ouailles l'autorité d'un Laval ou d'un Saint-Vallier. C'est un échec complet.

En résumé, quel résultat ont donné tous ces mandements épiscopaux, toutes ces ordonnances du roi et du gouverneur, tous ces arrêts du Conseil d'État ou du Conseil souverain? Sans doute, à la fin de la domination française, il faut reconnaître que quelques petits groupes de Sauvages domiciliés sur les bords du Saint-Laurent ont été arrachés à cet alcool qui tue les races [3]. Mais, partout ailleurs, les indigènes boivent avec frénésie. Pour s'en convaincre, il suffit de suivre Bonnefons dans le voyage qu'il fait à travers l'Amérique française de 1751 à 1761, et aussi de lire dans le « Montcalm et Levis » de Casgrain, comment une distribution de rhum faite à nos alliés provoque l'horrible massacre du fort William Henry en 1757 [4]. Voici enfin un témoignage de Montcalm. Il décrit le départ des Sauvages de Montréal. Ils viennent de recevoir à La Chine ce qu'on appelle les présents du village qui consistent

1. *Relation par lettres de l'Amérique septentrionale* (*années 1709 et 1710*), éditée et annotée par le Père de Rochemonteix. *Lettres*, LXXXVIII, p. 190.

2. Mandement du 26 novembre 1730, *Mandements des évêques de Québec*, t. I, p. 535.

3. J.-C.-B., *Voyage au Canada dans le nord de l'Amérique septentrionale fait depuis l'an 1751 à 1761*, pp. 144-147.

4. Casgrain, *Montcalm et Levis*, édit. Mame, pp. 112-118.

Digitized by Google

en tabac, vermillon et eau-de-vie. « Ils nageaient dans cette liqueur à pleins barils et ne quittaient le baril que lorsqu'ils tombaient ivres-morts. Selon eux, ce seroit une belle mort que de mourir d'ivresse ; leur paradis est de boire [1] ».

1. *Journal du Marquis de Montcalm*, 29 août, 1757, p 299.

Digitized by Google

LE " PEYOTE " ET SON USAGE RITUEL CHEZ LES INDIENS DU NAYARIT

PAR M. LÉON DIGUET

Membre de la Société des Américanistes.

De la série de végétaux, qui jouissaient jadis au Mexique d'une grande réputation comme plantes sacrées à cause des effets enivrants ou hallucinants que l'on en obtenait, le peyote est le seul dont l'usage se soit encore un peu conservé jusqu'à nos jours [1].

Le mot peyote est une castillanisation du terme nahuatl, *peyotl* [2], nom qui est maintenant courant dans tout le nord du pays, quoique les tribus indiennes qui font encore usage de cette plante pendant leurs fêtes populaires, ou dans l'exercice des cérémonies religieuses, emploient une désignation spéciale à leur idiome. C'est ainsi que dans la Sierra-Madre et au Nayarit les *Tépéhuanes* désignent le peyote sous le nom de *kamaba*, les *Coras* sous celui de *huatari*, les *Huichols* sous celui de *hicouri*, terme également employé selon Lumoltz par les Indiens tarahumares. Dans le nord du Mexique, aux confins de la frontière des États-Unis, on

1. Les principales plantes employées comme succédanées du peyote pour se procurer des hallucinations étaient : le *toloache* ou *datura*, l'*ololiuhqui* convolvulacée du genre *ipomœa* et le *yetl* ou *tabac*; ces trois genres de plantes ont de nombreux représentants dont les effets physiologiques sont différents ou nuls suivant les espèces.

2. Manuel Urbina, dans son mémoire sur le peyote (*Anales del Museo de Mexico*, t. VII, 1900), dit à propos de l'origine du mot peyote : Selon la respectable opinion de l'abbé Hunt y Cortes et le dictionnaire mexicain de Molina et Palma, *peyotl* provient probablement de *peyona-nic* qui signifie stimuler, aiguillonner ou encore de *Peyutl*, cocon de ver à soie ; par ces deux noms les anciens Mexicains désignaient cette plante soit par ses effets stimulants sur le cerveau, soit parce que certaines parties de la plante sont recouvertes d'une laine gris-jaunâtre qui rappelle l'aspect laineux de certains cocons.

Digitized by Google

le désigne, suivant les localités, sous le nom de *Ho* ou de *Wokowi*, enfin dans l'état de Queretaro, il est connu sous le nom de *Señi*.

Le peyote est une cactacée de petite dimension, à racine pivotante, napiforme, s'enfonçant assez profondément dans le sol, ne laissant émerger à la superficie qu'une tige aérienne, haute seulement de quelques centimètres; on rencontre assez abondamment cette plante dans certaines régions du nord du Mexique, principalement dans l'état de Zacatecas; elle appartient au genre *Artocarpus* (Scheidweiler) ou *Analonium* (Lemaire)[1], petit groupe de cactacées ne contenant jusqu'ici que six ou sept espèces connues; celle qui nous intéresse et qui paraît avoir les propriétés les plus actives est l'*A. lewini* ou *Wiliamsi*.

Les propriétés du peyote se trouvent plus ou moins mentionnées dans les relations des premiers missionnaires qui eurent à évangéliser les peuplades nomades ou sauvages du nord du Mexique; ces missionnaires, comme bien on le pense, s'efforcèrent de supprimer, parmi leurs néophytes, l'usage d'une plante qui produisait des effets réputés diaboliques. Le père Sahagun, dans son ouvrage sur les choses du Mexique, est celui de tous les anciens missionnaires qui nous renseigne le plus en détail sur les vertus de ce cactus que le père Ortega qualifiait de *raiz diabolica*.

Ce bon moine franciscain s'exprime en ces termes au paragraphe 2 du chapitre XXIX qui traite de toutes les races qui sont venues peupler ce pays :

« Les *Téochichimèques* avaient une grande connaissance des plantes et des racines, de leurs qualités et de leurs vertus. Ils furent les premiers à découvrir et à mettre en usage la racine appelée peyotl qui entrait dans leur consommation à la place du vin. Ils faisaient de même avec une sorte de champignon vénéneux appelé *nacatl*, dont ils fabriquaient une boisson. Après l'avoir bue, ils se réunissaient sur un plateau où ils se livraient au chant et à la danse de jour et de nuit tout à leur aise, le premier jour surtout, car le lendemain, ils pleuraient tous abondamment en disant

1. Le peyote avait primitivement été placé dans le genre *Echinocactus*, mais lorsque la plante fut mieux connue, on en fit un groupe à part qui possède plusieurs synonymies, c'est ainsi que l'on fit les genres ou sous-genres *Artocarpus*, 1838, *Anhalonium*, 1841, *Coryphanta* (Lemaire) 1868, *Stromatocactus* Karw., ex Fœster, 1885.

Digitized by Google

que les larmes servaient à laver leurs yeux et leur visage. » — Et plus loin le même auteur ajoute au chapitre des plantes qui enivrent : « Il y a une autre plante qui rappelle la truffe. On l'appelle peyotl, elle est blanche, elle se produit dans les parties les plus septentrionales du pays. Ceux qui la mangent ou boivent voient des choses effrayantes et risibles. Cette ivresse dure deux ou trois jours et disparaît ensuite. Cette plante entre dans la consommation habituelle des Chichimèques. Elle les soutient et leur donne du courage pour le combat en les mettant à l'abri de la peur, de la soif et de la faim. On croit même qu'elle les préserve du danger. »

En dehors de l'usage rituel, pendant les fêtes populaires ou les cérémonies religieuses dont nous parlerons plus loin, le peyote avait la réputation lorsqu'il était consommé en quantité modérée d'être un puissant stimulant permettant de produire un grand effort physique. Les Indiens, affirmait-on, en faisaient usage pour supporter d'extrêmes fatigues, la faim, la soif ; le peyote leur tenait lieu de provisions, leur permettait de traverser sans inconvénient les immenses plaines désertiques où croît cette merveilleuse plante.

C'est du moins sous ce jour que nous le présente Hernandez et cette opinion a prévalu jusqu'à ce que des recherches chimiques et physiologiques ainsi que des essais infructueux en thérapeutique aient démontré l'opinion erronée que l'on avait sur les propriétés de cette plante, dont l'effet physiologique n'est peut-être pas sans avoir quelque ressemblance avec celui du chanvre employé par les Orientaux.

Du reste l'effet physiologique du peyote varie quelque peu selon les conditions physiques et surtout selon le degré d'intoxication chronique de celui qui en fait la consommation.

Le premier effet du peyote est de produire une surexcitation assez vive, accompagnée de visions colorées parfois effrayantes ; manifestations assez pénibles pour que certains Indiens du Nayarit n'aient pu s'y accoutumer et aient dû renoncer à son usage qui leur était cependant prescrit par leur religion.

Il y a un fait digne de remarque, c'est que chez les Indiens adonnés au peyote, l'ivresse et la surexcitation produites sont bien différentes de celles que leur donne l'alcool ; en général ce dernier leur procure une humeur batailleuse, tandis que le peyote, tout en les

Digitized by Google

surexcitant, leur donne une certaine tristesse qui les rend plutôt craintifs et les porte à éviter les querelles.

Pour ce qui est des effets sur les personnes non intoxiquées, le Dr W. Prentiss, le premier, a fait des recherches et des expériences avec le concours de personnes de bonne volonté ; les résultats obtenus ont été méticuleusement mentionnés dans la *Terapeutic Gazette* de 1895.

Les manifestations physiologiques, que l'on constate chez les Indiens chroniquement intoxiqués, lorsqu'ils font aux jours de fête usage d'une certaine dose de la plante sacrée, sont les suivants :

Au début une surexcitation très vive qui permet à ces Indiens d'exécuter sans fatigues apparentes des danses très animées et des chants à haute voix pendant toute une nuit.

A cette période d'ivresse délirante, succède une profonde torpeur, pendant laquelle le patient, insensible à ce qui se passe autour de lui, les yeux démesurément ouverts, est en proie aux hallucinations pendant lesquelles il s'imagine être en relation avec les dieux; au sortir de cette torpeur le patient conserve une hébétude dont la durée peut être de un ou deux jours.

L'usage du peyote s'étendait quelque peu en dehors de sa zone de végétation ;on sait d'après le père Sahagun que les hordes nomades que l'on confondait sous le nom vague de Chichimèques étaient les importateurs des plantes enivrantes sur les marchés des centres civilisés.

Après la conquête espagnole, cette exportation cessa complètement et les missionnaires qui évangélisèrent et réduisirent à la vie sédentaire les tribus indigènes du nord du Mexique, s'appliquèrent à empêcher la consommation du peyote parmi leurs néophytes.

Les pratiques religieuses auxquelles donnait lieu le peyote, aux époques précolombiennes, ne se sont maintenues, à peu près intactes, que parmi les indigènes de la sierra du Nayarit. Cette région, comme on le sait, est habitée par deux tribus, les *Coras* et les *Huichols*. La tribu Cora étant en grande partie christianisée, a quelque peu délaissé le peyote, du moins en ce qui touche les cérémonies auxquelles la plante sacrée donne lieu à une certaine époque de l'année. Quant aux Huichols, ayant conservé pour la plupart leur ancienne religion, ils sont restés fidèles au culte du peyote, que selon leur tradition, ils avaient apporté dans la sierra

Digitized by Google

Phototypie Berthaud

Huichols en costume de fête au retour de la récolte du peyote.

Digitized by Google

Digitized by Google

à l'époque où ils s'y établirent. Pour ces Indiens, le peyote est la plante sacrée par excellence, aussi dans les chants, où ses vertus sont exaltées, la désigne-t-on métaphoriquement par *foutouri* qui signifie fleur.

Considéré comme un don divin, le peyote est l'aliment de l'âme comme le maïs est celui du corps.

Comme ce dernier, il a ses divinités tutélaires, et la déesse *Hatzimouika* est spécialement préposée à sa garde.

Les Huichols distinguent deux sortes de peyote, un est beaucoup plus actif et d'une saveur plus amère, c'est le *Tzinouritéhua-hicouri*, il appartient aux dieux, l'autre qui est celui dédié aux déesses, est désigné sous le nom de *Rhaïtoumuanitarihua-hicouri*[1], il ne possède que peu d'amertume et son effet physiologique est assez faible.

Ces deux sortes de peyotes, qui sont maintenant connues comme les variétés d'une seule et même espèce botanique[2], se différencient assez facilement par l'aspect extérieur de la plante, les spécimens les plus actifs ou des dieux ont un mamelonnement de la surface plus nombreux et plus petit.

La légende de la création du peyote, ou plutôt l'origine de la fête à laquelle il donne lieu, est la suivante, d'après les chants huichols :

Lorsque leur grand chef *Majakuagy* eut réuni parmi les tribus *Guachichiles* ses partisans pour aller fonder son royaume sur les sites peu accessibles et naturellement bien défendus de la sierra du Nayarit, il fut, lui et ses partisans, poursuivi par les adversaires de ses doctrines.

On les dispersa et on leur détruisit les ustensiles qui servaient pour puiser l'eau et préparer les aliments. Les dieux voulant se

1. *Tzinourité hua — hicouri : Tzinourité* varié, différent d'aspect, *ri* chose, *hua* d'eux (des dieux), *hicouri* peyote — *Rhaïtoumuanitarihua — hicouri : Rhaïtoumuani* nom d'une localité, *ta* abondance, *ri* chose, *hua* d'eux, d'elles (les déesses), *hicouri* peyote.

Les Huichols reconnaissent encore une troisième sorte de peyote qui appartient à une autre espèce (*Analonium prismaticum*) et qui est consommé parfois pendant les fêtes à titre commémoratif d'un événement passé pendant leur pérégrination. Les Huichols le désignent sous le nom de *Rhouhouiri*, *Rhou* affirmation, *huarikota* nom d'une localité.

2. M. Roland Gosselin, qui aux environs de Nice, cultive une riche collection de cactacées, a obtenu dans les semis provenant d'un même échantillon d'*Analonium Wiliamsi* les deux variétés de peyotes.

Digitized by Google

montrer compatissants aux infortunes de ceux qui étaient restés fidèles aux préceptes du législateur, leur procurèrent le moyen de poursuivre leur pérégrination ; pour cela, ils transformèrent les débris des ustensiles en une plante merveilleuse qui leur permit d'affronter les marches les plus pénibles à travers le désert sans avoir à se préoccuper des nécessités de la vie.

La fête du peyote, telle qu'elle se pratique encore aujourd'hui, est en grande partie la commémoration de l'expédition de Majakuagy.

Cette fête a lieu chaque année après la saison des pluies et après la récolte du maïs, dont les réjouissances de la fin de la moisson comptent comme prélude du départ pour la récolte du peyote.

Comme la plante ne croît pas spontanément dans la sierra du Nayarit, les indigènes sont obligés d'aller s'en approvisionner dans les solitudes, où pour la première fois, les vertus de ce végétal leur ont été révélées.

Les Huicholes, les Coras et aussi parfois les Tépéhuones qui doivent prendre part à l'expédition se réunissent au *tokipa* du village huichol de Santa Catarina Tohapourié.

Sous la conduite d'un chef qui a été élu, on commence l'expédition, laquelle, aller et retour, doit durer un mois; chaque jour on s'arrête à une étape, toujours la même, qui représente une station de l'antique pérégrination; pendant la halte, les pèlerins exécutent tout le cérémonial religieux qui leur a été prescrit par le législateur.

L'endroit que les chants huichols désignent pour avoir été le lieu où les disciples de Majakuagy connurent le peyote, était situé entre le Real de Catorce et la ville de San Luis Potosi, il se nommait *Rhaïtoumuany*; c'est là que jadis on allait en faire la récolte, mais depuis longtemps l'itinéraire de l'expédition s'est modifié, on va le récolter à une station moins éloignée qui se nomme la Mojonera, laquelle est désignée en langue huichole sous le nom de *Huarikita*. Les localités, qui doivent fournir à ceux qui prennent part à l'expédition les quinze stations de halte, ont, en outre de leurs noms espagnols actuels, conservé pour les pèlerins leurs anciennes appellations en langue huichole, ce sont :

1° *Houhiouripa* (*houhiouri*, oignon ; *pa*, locatif) ; éminence des contreforts de la sierra du Nayarit désignée sous le nom de Chonacata.

Digitized by Google

2° *Mekitzata* (*Meki*, mezquite ou prosopis; *tzata*, locatif); village de Mezquitic.

3° *Haquikoni* (*haqui*, rivière ; *koni*, profonde); c'est une localité de la sierra de Monte Escobedo.

4° *Houkoumayéhoué* (lieu où est le pin élevé), localité de la sierra de la Laguna grande.

5° *Jourahoue-mouyaka* (*jourahoue*, étoile ; *mouyaka*, lieu où existe); hacienda de los Cuervos.

6° *Arahouira*(?), ville de Xeres.

7° *Rhurahuarita* (*Rhurahouari*, jardin ; *ta*, locatif) ; village de Sieneguitos.

8° *Ourjata* (*ourja*, herbe ; *ta*, locatif); c'est la ville de Zacatecas dont le nom aujourd'hui déformé de Zacatzoutla avait en nahuatl la même signification.

9° *Nirkamamona* (*Nirka* ou *Nierka* et *mamona* sont des emblèmes religieux); village de Troncoso.

10° *Aïkatzica* ou *Rhamokahione* (*Aïkatzi*, tecomate, *ta*, locatif; *Rha*, eau, *mokahione*, suintement d'eau); localité appelée Tierras coloradas.

11° *Ramaya*, nom espagnol huicholisé de l'hacienda de Ramos; on s'arrête rarement à ce point qui du reste ne rappelle rien d'historique.

12° *Tateimatiniéré* (*ta*, notre, *teï*, mère, déesse, *matiniéré*, qui existe) ; hacienda de la Hedeonda.

13° *Ikitzaroumahie* (*ikitzarou*, colonne, pilier, *mahie*, lieu où est) ; village de San Juan del Sal.

14° *Huakourikiteni* (*Huacouri* est un des dieux de la chasse ; ce même mot prononcé en accentuant sur la dernière syllabe signifie tépéhuane; *kiteni*, porte), hacienda de la puerta de San Raphael.

15° *Houirikata*. Cette dernière localité qui est le terme du voyage signifie en langue huichole « par derrière la déesse du peyote »; la localité aujourd'hui est connue, je l'ai déjà dit, sous le nom de la *Mojonera*. Là, les jeûnes et les privations que l'on s'était imposés prennent fin, les pèlerins se dispersent et s'occupent toute la journée à la récolte de la précieuse plante ; le retour ensuite s'exécute en suivant le même itinéraire.

Durant les marches ceux qui conduisent l'expédition vont en tête, les autres suivent en file les uns à la suite des autres, réci-

Digitized by Google

tant et psalmodiant des mélopées; le reste de ceux qui accompagnent l'expédition à titre d'auxiliaires ferment la marche en conduisant les bêtes de charge qui doivent servir à rapporter la provision de peyote.

Cinq jours avant d'arriver à l'endroit convenu, les chefs de l'expédition pratiquent un jeûne et une abstinence des plus rigoureux.

Le retour de l'expédition donne lieu à un grand festival dans tous les villages de la sierra du Nayarit; ceux qui ont pris part au pèlerinage sont les héros de la fête; pour la circonstance ils revêtent leurs plus beaux vêtements, s'ornent de plumes la chevelure ou le chapeau et se peignent sur le visage les attributs distinctifs de leur caste ou de leur dieu tutélaire. Les réjouissances durent un mois pendant lequel les Indiens font usage de la plante, soit en la consommant seule pour se procurer des hallucinations, soit en la mélangeant aux aliments pour obtenir un peu d'ivresse. Pendant toute la durée de la fête le peyote est offert aux divinités et ensuite aux amis des parents : une partie de la récolte est vendue à ceux qui n'ont pas pris part à l'expédition, une autre partie est plantée pour se conserver et être utilisée pendant les fêtes religieuses qui auront lieu pendant le cours de l'année.

Comme le peyote n'est pas une plante annuelle (il en est ainsi du reste de toutes les cactacées), une récolte inconsidérée ne tarderait pas à le faire disparaître des endroits où il croît naturellement et où, suivant les rites liturgiques, on doit en faire le prélèvement. Les Indiens ont alors grand soin, pour ne pas priver la région de sa production, de ne prendre que la partie supérieure de la plante, laissant ainsi en terre une grande partie du pivot ou tige souterraine qui, pendant le cours de l'année, bourgeonnera et fournira un rejeton que l'on pourra utiliser lors de la prochaine moisson[1].

1. Selon M. R. Roland Gosselin (ex litteris), après qu'un pivot d'*Analonium* resté en terre a été sectionné, il repousse autour de la cicatrice un ou souvent plusieurs bourgeons qui donneront en deux ans à la plante l'aspect de plusieurs peyotes se touchant.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages généraux mentionnant le peyote et son usage.

SAHAGUN. — *Histoire des choses de la Nouvelle-Espagne* (édition française).
ARLEGUI. — *Cronica de la provincia de Zacatecas.*
ANDRES ESTRADA FLORES. — *Relacion y mapa del partido de San Pedro Teocaltiche.* Manuscrit 1659.
ORTEGA. — *Historia del Nayarit.*
ALEGRE. — *Historia de la compañia de Jesus en Mexico.*
HERNANDEZ. — *Cuatro libros de la naturaleza y virtudes de las plantas y animales* que estan recevidos en el uso de la medicina en la Nueva España. Opera quam edita tum inedita ad autographi fidem et integritatem expressa imprensu et jussu regio. 1790.
LUMOLTZ. — *Symbolism of the Huichols indians. Unknown Mexico.*

PUBLICATIONS SPÉCIALES

LEWIN AND HENNINGS. — *The terapeutic Gazette.* Détroit. Mich, Philadelphia. Pa ; third series, vol. XI, n° 9.
LEWIN. — *Archiv für experimentale Pathologie und Pharmacologie*, 1888, XXIV, p. 401, in Heffters'archiv of experimental pathologie, 1888 et 1894.
Terapeutic gazette, 1888.
Int. Garten flora, 1888.
KAUDER. — *Archiv der Pharm.*, 1893.
D. W. PRENTISS AND MORGAN. — Reprint from the « *medical record* » *mezcal bottons.* August 1896.
Terapeutic gazette. Septembre 1895.
THOMPSON. *Report of the Missouri botan. garden*, IX, 1898.
HEFTER. — *Archiv für experimental Pathologie und Pharmacologie*, 1894, t. XXXIV, p. 65.
Voir également le *Journal de chimie et de pharmacie.* 1895, t. I, p. 505, 519 ; 1898, t. VIII, p. 519.
MANUEL URBINA. — *El peyote y el Ololiuhqui* (*Anales del Museo nacional de Mexico*, t. VII, Julio y Setiembre 1900).

Digitized by Google

Digitized by Google

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE

DES

LANGUES COLORADO ET CAYAPA

(RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR)

PAR M. HENRI BEUCHAT

ET M. LE Dr RIVET

Médecin de la Mission géodésique française de l'Équateur.

Lorsque les Espagnols firent la conquête des territoires occupés actuellement par la République de l'Équateur, les populations indigènes parlaient des idiomes variés. La langue quichua, importée par les vainqueurs incasiques, n'avait pas encore eu le temps de se généraliser parmi les peuplades soumises de la vallée interandine ; à plus forte raison, était-elle complètement ignorée des peuplades, restées indépendantes, des régions situées à l'est de la Cordillère orientale et des tribus vivant entre la Cordillère occidentale et le Pacifique, où la suzeraineté des souverains de Cuzco fut toujours nominale.

Des documents, qui attestent d'une façon indiscutable la diversité des langues parlées à cette époque dans le pays, ont été publiés par Gonzalez Suarez, le savant historien de l'Équateur[1]. Ce sont des demandes de cures où le solliciteur donne comme titre à cette faveur sa connaissance soit de la langue des Cañaris, soit de la langue des Puruhaes, etc., en outre de la langue générale, le quichua. Ces requêtes datent toutes de la deuxième moitié du XVIe siècle et les originaux en sont conservés aux Archives des Indes de Séville.

1. Federico Gonzalez Suarez. *Historia General de la República del Ecuador*. Quito, 1890, t. I, ch. 5, note de la p. 170.

Digitized by Google

Dans les *Descripciones Geográficas de Indias*, dont quelques-unes ont été publiées et dont la plupart sont encore inédites parmi les manuscrits de la *Real Academia de la Historia* de Madrid, on trouve également à chaque instant la preuve que des langues différentes existaient non seulement dans chaque province, mais même dans les diverses tribus d'une même peuplade.

Enfin, le manuscrit du premier Synode diocésain réuni à Quito en 1583 par l'évêque Don Fr. Luis Lopéz de Solis, manuscrit dont l'original se trouve aux Archives ecclésiastiques de la Curie métropolitaine de Quito, renferme la décision suivante : « Chapitre 3 : *Qu'il soit fait des catéchismes dans les langues maternelles, là où les Indiens ne parlent pas la langue de l'Inga.*

Par expérience, nous savons que, dans notre évêché, il y a diversité de peuples qui ne parlent pas la langue du Cuzco ou la langue aymará, et pour qu'ils ne soient pas privés d'enseignement chrétien, il est nécessaire de faire traduire le catéchisme et le livre confessionnaire dans leurs propres langues ; pour cette raison et nous conformant aux ordres du Concile Provincial dernier, et nous étant informés des meilleurs interprètes capables de faire ce travail, il nous a paru bon de le confier à Alonso Núñez de San Pedro et à Alonso Ruiz pour la langue des plaines ou « atallana » ; à Gabriel de Minaya, prêtre, pour la langue Cañar et Puruhay ; à Fr. Francisco de Jerez et à Fr. Alonso de Jerez, de l'ordre de la Merced, pour la langue des Pastos, et à Andrés Moreno de Zúñiga et Diego Bermudez, prêtres, pour la langue Quillacinga ; et nous recommandons à tous ces traducteurs le plus grand soin et la plus grande rapidité..... »

Actuellement, la plupart de ces langues ont disparu ; tous les Indiens de l'Inter-Sierra et les Indiens du haut Napo parlent le quichua ; ce sont les missionnaires qui, par une anomalie singulière, ont propagé ou introduit cette langue, au lieu d'imposer et de répandre la langue espagnole. De ce fait, les idiomes primitifs ont cédé presque partout la place à la langue péruvienne et, malheureusement, les catéchismes rédigés par les prêtres des premiers temps ne nous sont pas parvenus. Pourtant, soit sur le versant amazonien, soit sur le versant du Pacifique, des tribus, ayant eu de rares contacts avec les missionnaires ou avec les Blancs, ont pu

Digitized by Google

conserver jusqu'à ce jour, à peu près intacte, leur langue maternelle : ce sont, dans la première région, les Jíbaros, les Záparos, etc..., dans la seconde, les Colorados et les Cayapas. Au cours d'un séjour de cinq ans en Équateur, l'un de nous a pu réunir des vocabulaires plus ou moins abondants de chacun de ces idiomes ; pour l'instant, nous ne occuperons que des langues du second groupe : de la langue colorado et de la langue cayapa. Quant à l'idiome des Esmeraldas, dont Wolf put faire recueillir, en 1877, un vocabulaire de 450 mots et phrases qui fut étudié par Seler [1], il est à l'heure actuelle complètement éteint.

I

LANGUE COLORADO

Les Indiens Colorados ayant été étudiés ici même par l'un de nous [2], nous renvoyons le lecteur à ce mémoire pour tout ce qui concerne leur répartition actuelle et leur ethnographie. Cette tribu, en raison de son isolement, a conservé jusqu'à nos jours sa langue originale. Quelques mots quichuas s'y retrouvent pourtant. Ce fait s'explique aisément, des missions ayant été établies par les Jésuites, au cours du XVIIe siècle, dans cette région, où deux petits villages appelés Llichipe et Calope existaient encore en 1694 [3].

La langue colorado a été déjà étudiée par M. Seler [4] au moyen de documents que lui avait fournis Wolf. On pourrait donc contester l'utilité de la publication actuelle. Cependant, notre vocabulaire présente l'avantage d'avoir été réuni par une seule personne, alors

1. Eduard Seler. *Die Sprache der Indianer von Esmeraldas. Gesammelte Abhandlungen zur Amerikanischen Sprache und Alterthumskunde.* Berlin, Asher et Co, 1902, t. I, p. 49-64.

2. Dr Rivet. *Les Indiens Colorados. Récit de voyage et étude ethnologique. Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouv. série, t. II, no 2, 1905, p. 177.

3. F. Gonzalez Suarez. *Op. cit.*, Quito, t. VI, 1901, note de la p. 146.

4. Seler (Eduard). *Notizen über die Sprache der Colorados von Ecuador.—Originalmitheilungen aus der ethnologischen Abtheilung der Königlichen Museen*, no 1. Berlin, 1885, p. 44-56, in-8o ; article reproduit dans *Gesammelte Abhandlungen zur Amerikanischen Sprache und Alterthumskunde*, Berlin, Asher & Co, 1902, t. I, p. 3-18. — Seler. *Die verwandten Sprachen der Cayapa und der Colorados von Ecuador. Gesammelte Abhandlungen*, p. 18-48.

Digitized by Google

que celui de M. Seler est formé de tronçons recueillis par des auteurs de nationalité différente, qui n'ont pas adopté une phonétique uniforme. De plus, nous nous sommes entourés de toutes les garanties d'exactitude possibles. Chaque mot était écrit un jour sous la dictée d'un Indien intelligent et complètement apprivoisé, puis le lendemain, le même mot était prononcé devant le même interprète ou, si possible, devant un autre individu, qui indiquait l'objet que ce mot désignait. Cette contre-épreuve nous semble indispensable, et nous pensons que les auteurs qui ont fourni les documents de M. Seler n'ont peut-être pas eu la patience ou le temps de se livrer à ce travail de vérification.

Telles sont les deux raisons pour lesquelles nous pensons que ce vocabulaire ne fait pas double emploi avec celui qu'a publié le savant linguiste allemand.

Digitized by Google

PHONÉTIQUE

La phonétique du Colorado et des langues du même groupe ne présente pas de difficultés : tous les sons qu'on y trouve se rencontrent en espagnol ou en français. Cependant, vu la diversité d'origine de nos informateurs indiens, il est nécessaire de comparer parfois les mots ensemble pour pouvoir découvrir quels sont les sons réels qu'indiquent les graphies différentes.

Voyelles

a, e, ẹ, ė, i, o, u, ã, ẽ

Toutes ces voyelles ont un son clair et plein : l'*a* se prononce toujours comme dans le français « pas »; on trouve dans un vocabulaire publié par M. Seler, la notation d'un *ă* qui correspondrait peut-être au son de l'*a* dans le mot français « mare », mais notre expérience personnelle ne nous a pas fait découvrir ce son.

L'*e* possède trois sons : *e*, comme dans le français « mère », *ẹ*, comme dans « pitié » et *ė*, son terminal indiquant un *e* long qui se termine sur un son analogue à *i* (*e*ⁱ). L'*i* n'a pas besoin d'être expliqué. L'*o* a le même son que dans le mot « pose » ; il n'a jamais celui de l'*o* fermé dans « note ». L'*u* a un son qui se rapproche parfois de celui de l'*o*, avec lequel il permute volontiers.

ã représente une nasale assez analogue à *an* dans les mots français « an », « ange »; cependant cette nasale n'a pas la sécheresse de celle du français, et se rapproche davantage de *ã* portugais ou de *ą* polonais.

ẽ correspond, sous les mêmes réserves, à *in* dans les mots « industrie », « fin ».

Les voyelles ne forment pas de diphtongues; elles doivent toujours être prononcées clairement et séparément : *ui* ne sonne pas comme dans le mot « oui », mais comme *ou-i*.

Consonnes

	Sonnantes	Sourdes	Aspirées	Nasales
Gutturales	*g*(*ʔ*), *h*	*k*	*ḥ*	*ṅ*
Dentales	*d*	*t*	—	*ñ*

Digitized by Google

Palatales	—	*č*	—	*n*
Labiales	*b*	*p*	*f*	
Sibilantes		*s*	*š*	
Semi-voyelles	*y*, *ṛ*, *v*			

Le *g* se change en *k* avec la plus grande facilité. *h* représente une aspiration douce et *ḥ* une aspiration forte, un peu plus faible que la jota espagnole ; *ṅ* est un son analogue à *ng* dans les mots allemands « enge », « bringen ». *d*, *t* ne demandent aucune explication ; *ñ* est un *n* mouillé, plus doux que l'*ñ* espagnol. *Č* représente le *ch* espagnol, le *tsch* allemand ; *š* le *ch* français. *ṛ* est un *r* vibrant, prononcé avec la pointe de la langue, comme dans l'espagnol « corazón ».

Comme toutes les langues qui n'ont pas été fixées par l'écriture, le Colorado montre peu de stabilité dans sa phonétique. Nous avons déjà fait allusion à la mutation de l'*o* en *u*, du *g* en *k*. Le même échange existe entre *p* et *f*, *b* et *v*, *mb* et *m*. Un certain nombre de ces mutations ont un but euphonique, comme nous le verrons plus loin ; d'autres ont lieu par assimilation ou confusion de sons (*o* et *u*, *mb* et *m*), d'autres enfin n'existent peut-être pas en fait, mais sont dues à la nationalité de celui qui a recueilli le vocabulaire. Telle est l'apparition simultanée du *b* et du *v* dans les mêmes mots. Les Espagnols de l'Équateur, de même que les Catalans, confondent constamment ces deux sons, aussi ne doit-on pas y attacher une importance considérable.

Accentuation

La question de l'accent reste très obscure. Nous avons marqué avec le plus grand soin l'accentuation du mot tel qu'il nous était donné ; cependant, dans un grand nombre de cas, il occupe une position très différente de celle que lui attribuent les vocabulaires publiés par M. Seler. Nous avons cru reconnaître certaines règles de l'accentuation dans les mots composés ; nous en parlerons dans la partie lexicologique, à propos des accidents phonétiques.

Les mots disyllabiques sont, pour la plupart, accentués sur la dernière syllabe. C'est cependant loin d'être une règle générale, et un certain nombre d'entre eux portent l'accent sur la première.

Nous avons marqué l'accentuation par un (ʹ). Les mots polysyllabiques qui ne portent aucun accent doivent être prononcés comme en français, c'est-à-dire avec un accent égal.

La phrase est prononcée de façon analogue aux phrases françaises.

Digitized by Google

REMARQUES SUR LA LEXICOLOGIE

Accidents phonétiques. — Nous y avons déjà fait allusion ; certaines mutations de sons que l'on rencontre en Colorado ont un but euphonique :

Mutation de *k* en *g* dans les mots composés : *kalá* « argent » ; *lakę́gala* « or » ; *kuh* « sein », *hualagupí* « lait » (*huala* = vache ; *pi* = liquide) ; *tęńka* « poitrine » ; *tęńga-fr̥otikihenahe* « j'ai mal à l'estomac ». La mutation contraire s'opère dans un cas unique et douteux : *fiogę-de* « siffler » ; *fioki-nę-ohe* « je siffle ».

Mutation du *b* en *p* dans les mots composés ; un seul exemple : *umbaluga* « 4 » ; *umpalu-čuńga* « 40 ».

Mutation du *t* en *g*. Exemple douteux : *nir̥iatio* « comment » ; *nir̥iagiotoh* « comment allez-vous ? ».

Les voyelles changent assez souvent ; on en a déjà vu un exemple (*fiogę, fioki*) ; en voici un autre : *mantę́* « 5 » ; *manta-čuńga* « 50 » ; *manta-patsa* « 500 ». Ces mutations ne semblent répondre à aucune règle et peuvent provenir de différences individuelles de prononciation.

Ajoutons que lorsque l'on suffixe la particule *-oę*, dont il sera plus loin question, à un mot finissant par un *a* ou un *o*, on interpose entre celle-ci et la particule un *y* euphonique : (*an-oę* « venir », *kan-oę* « emporter », mais : *fua-y-oę* « arriver » ; *šu-y-oę* « courir » ; *lo-y-oę* « sortir », etc.) ; après un *ę* ou un *i* la consonne interposée est un *h* ou une aspiration très douce que l'oreille ne décèle pas toujours : *ašinę-h-oę* « je respire » ; *pipikęr̥ę-(h) -oe* « cracher » ; *sę-(h)oę* « être bon », *adi-h-oę* « noyer », etc.

Position de l'accent. — Dans les formes verbales qui nous ont été données avec la terminaison *-de*, on observe les particularités suivantes : dans les formes disyllabiques, l'accent se porte toujours sur la première syllabe : *dó-de* « fermer », *pá-de* « aviser ». Dans les trisyllabes, l'accent occupe la même place, c'est-à-dire qu'il précède toujours directement le suffixe *-de* : *telé-de* « lier, attacher » ; *męr̥á-de* « entendre, comprendre » ; nous trouvons cependant *háli-de* dont l'accent porte sur l'antépénultième syllabe. Dans les mots contenant quatre syllabes et plus, l'accent se porte sur l'antépénultième : *kamę́r̥a-de* « attendre » ; *kuágę-de* « filer » ; *tulípo-de* « pousser » ; *tapegáši-de* « balayer » ; *ar̥ále-de* « arroser » ; *fiógę-de* « siffler » ; *adę́di-de* « appeler, hêler » ; *padęsę́gar̥-de* « punir » ; *pipía-de* « se baigner ».

Digitized by Google

Nous n'avons trouvé qu'une exception à cette règle ; c'est le verbe *nósa-ɾa-de* « taire ». En tout cas et quoi qu'il en soit de la valeur d'une règle tirée de si peu de faits, on peut dire, sans craindre de se tromper, que le suffixe *-de* ne porte jamais l'accent[1].

Nous n'avons pu trouver aucune trace de système d'accentuation dans les formes verbales, qui nous ont été fournies, accompagnées du suffixe *-oẹ* ([*y*]*oẹ*, [*h*]*oẹ*). La seule particularité qu'elles présentent en commun avec les précédentes est que le suffixe ne porte jamais l'accent.

Les substantifs primitifs présentent une remarquable uniformité dans l'accentuation ; l'accent se porte presque toujours sur la dernière syllabe, comme on le verra par l'examen du vocabulaire, et cela que le nom ait deux syllabes, comme c'est le plus souvent le cas, ou davantage. Ex. : *kaɾán* « araignée » ; *kẹɾẹ́* « espèce de poisson » ; *tsabó* « étoile » ; *babutú* « tambour » ; *puẹnkó* « âme » ; *mubã́* « espèce d'oiseau », etc.

Cependant, un certain nombre de substantifs ont l'accent placé sur une autre syllabe que la dernière. Pour certains d'entre eux, nous sommes incapables de découvrir la raison de ce déplacement ; peut-être, malgré tout le soin apporté à la confection de notre vocabulaire, avons-nous mal placé l'accent ; peut-être aussi ce déplacement vient-il de différences dans la prononciation des individus.

Dans les substantifs composés, l'accent est encore déplacé ; c'est généralement le premier mot qui porte l'accent, sur la deuxième syllabe s'il est disyllabique. Ex. : *mamá-pini* « myriapode » (de *màmá* « grand'mère ? » *pini* « serpent » ; *huá-kẹla* « jaguar » (de *hua* « grand » et *kẹlá* « félin ») ; *lú-kẹla* « puma, couguar » (de *lu*[*bã́*] « rouge » et *kẹla*) ; *tẹdẹ́-šʲili* « veine » (de *tẹdẹ́* « avant-bras » et *šilí* « corde, lien ») ; *kinfú-foɾo* « fosses nasales » (de *kinfú* « nez » et *foɾo* « trou »). Il y a cependant quelques exceptions, qui peuvent êtres dues à des erreurs de notation : *hualpa-ná* « veau » (de *hualpá* « bœuf » et *na* « petit » ; *hualagu-pí* « lait (*pi* = liquide), etc.

Les mots empruntés à d'autres langues n'ont pas d'accentuation bien définie. Ex. : *kučí* « porc » qui porte l'accent à la façon des mots colorados, vient du quichua *kúči* ; au contraire l'espagnol *ovéja* « mouton » a donné *opísa*.

Composition des mots. — Les substantifs primitifs ont généralement

1. L'accentuation telle qu'elle est donnée dans le vocabulaire de M. Seler donne des résultats un peu différents de ceux que nous venons d'exposer : sur quatre verbes disyllabiques, trois agréent avec nos résultats ; ce sont *dó-de* « schliessen » ; *tá-de* « kaufen » ; *woa qué-de* « säen » ; sur onze verbes trisyllabes, trois seulement portent l'accent sur la pénultième, quatre sur l'antépénultième et trois sur la syllabe suffixe *-de* ; enfin les mots de quatre syllabes et plus ont tous l'accent sur l'antépénultième.

Digitized by Google

deux ou trois syllabes ; les monosyllabes sont assez rares. Ex. : monosyllabes : *pí* « rivière, eau, liquide » ; *tó* « terre », *tóh* « village » ; *du* « colline, hauteur » ; *ní* « feu » ; *šua* « pluie » ; *yó* « soleil » ; *pé* « lune » ; *má* « jour » ; *fu* « laine, poil, toute chose lanugineuse » ; *šu* « chien » ; *díḥ* « fourmi » ; *sóḥ* « vulve » : *pę́* « excrément » ; *yę́*, *hię́* « écureuil ».

Disyllabes : *háli* « maison » ; *tamó* « mur » ; *lopo* « cendre » ; *ita* « champ, plantation » ; *tsabó* « étoile » ; *kępę́* « nuit » ; *ṛuntó* « grêle » ; *ḥuęlę́* « singe » ; *męsęḥ* « chat » ; *mana* « chevreuil, *cervus Virginianus* » ; *piní* « serpent » ; *kęṛę́* « poisson campechito » ; *halá* « guêpe » ; *išu* « cigale » ; *bęšu* « *cancer crangon*, camaron » ; *kalá* « argent » ; *soná* « femme » ; *náo* « fils » ; *ako* « frère » ; *tędę́* « la main » ; *nędę́* « le pied » ; *asán* « le sang ».

Trisyllabes : *čunino* « siège en bois de forme basse » ; *kotola* « enclos pour les bêtes, *corral* » ; *pituka* « fuseau » ; *kę́bina* « coucher du soleil » ; *čibana* « chaleur » ; *tsalędę* « léopard » ; *kęlana* « jaguarondi, *tigrillo* » ; *mátaṛa* « iguane ».

Les racines verbales sont généralement monosyllabiques ou disyllabiques. Nous n'avons pu les obtenir, la plupart du temps, qu'accompagnées d'un suffixe (*oę*, *dę* ou *sa*) qui indiquent des modes d'existence ou d'action et dont il sera question plus loin. Ex. : Monosyllabes : *fi* « manger » ; *lua* « avaler » ; *ni* « brûler = feu » ; *po* « poser » ; *kà* « prendre » ; *fu* « sécher » ; *mi* « mesurer » ; *pa* « parler », etc.

Disyllabes : *sona* « vivre » ; *katso* « dormir » ; *kibú* « se moucher » ; *naakęę* « enfanter » ; *męṛá* « entendre » ; *pitá* « s'étendre » ; *čudi* « s'asseoir » ; *kęṛę* « jeter » ; *naṛi* « s'appuyer » ; *puṛę* « couper » ; *amã* « embrasser » ; *tala* « toucher » ; *šia* « bluter ».

Quelques verbes nous ont été donnés comme ayant quatre ou cinq syllabes, mais nous ne pouvons croire qu'ils soient primitifs ; et, manquant d'informations quant à leur composition, nous préférons ne pas nous en occuper ici.

Le nombre des noms composés est considérable. Dans ceux qui sont formés de deux substantifs ou d'un substantif et d'un adjectif, l'attribut occupe généralement la première place. Ex. : *mačętę-lili* « pointe (*lili*) de machete » ; *kuči-kotola* « tect à porcs » (*kuči* « porc ; *kotola* « étable, corral ») ; *kaḥalu-męḥ* « queue de cheval » (*kaḥalu* « cheval », *męḥ* « queue ») ; *bantu-piní* « espèce de grand lézard » (*bantu* « espèce de poisson », *pini* « serpent ») ; *lakę-gala* « or » (*kala* « argent ») ; *ano-pta* « rondelles de bananes frites » ; *ano-ila* « boudin de bananes » (*ano* « banane ») ; *lu-kęla* « puma » (*kęla* « félin ») ; *ḥua-kęla* « jaguar » (*ḥua* « grand ») ; *ḥua-du* « montagne » (*ḥua* « grand », *du* « colline »), etc.

Quelques substantifs désignant de jeunes animaux et, en général, les

Digitized by Google

diminutifs, *suffixent* la syllabe *na-*. Ex. : *kęla-na* « jaguarondi » (*kęla* « félin »); *ḥuala-na* « veau » (*ḥuala* « bœuf, vache »), etc.

Nous avons cru trouver quelques exemples de composition avec apocope ; ce sont les suivants : *lu-šidi* « tourterelle rouge » de *lu(bā)* « rouge » et *šidi* « tourterelle » ; *tę-mišuka* « doigt » de *tę(dę́)* « main » et *mišuka* « tête » ; *nę-mišuka* « orteil » de *nę(dę́)* « pied » et *mišuka* « tête » ; *pa-čuńga* « vingt », de *pa(luga)* « deux » et *čuńga* « dix » ; *peima-čuńga* « trente » de *pima(ńga)* « trois » et *čuńga* ; *umpálu-čuńga* « quarante » de *umbaluga* « quatre » et *čuńga*.

Nous n'avons pu relever que deux mots composés comprenant trois vocables primitifs; ce sont : *huala-ku-pi*, *huala-gu-pi* « lait », de *huala* « vache », *ku(h)* « sein, mamelle », *pi* « liquide » et *kala-te-š(i)li* « bracelet d'argent », de *kala* « argent » ; *tę(dę́)* « main, avant-bras » et *šili* « lien ».

Nous avons relevé une classe de verbes composés ; ce sont tous des verbes indiquant des actions spatiales ; ils contiennent tous la racine *-i* ou *-ide* dont le sens propre semble être « aller » ou « venir ». Ex. : *huęka-i-de* « se mouvoir », *šu-i-de* « courir », *ma-i-de* « revenir », *lo-i-de* « monter » ; *pat-i-de* « descendre » ; *bęnę-i-de* « suivre ».

REMARQUES SUR LA MORPHOLOGIE

Catégorie du nombre. — Le nombre des substantifs n'est indiqué d'aucune façon ; nous ignorons même s'il existe un mot pour marquer la pluralité.

Catégorie du genre. — Même observation que pour le nombre.

Relation possessive. — Ainsi que l'avait déjà remarqué M. Seler, la relation dite du génitif s'exprime en suffixant la particule *-či* après le sujet. Les pronoms possessifs sont formés d'après ce procédé : *laá-či* « mon » (*lá* « moi, je »); *nu-či* « ton » ; *číkala-či* « notre » ; *nula-či* « votre ».

Pronoms personnels : Je, moi : *lá*; tu, toi : *nú*; il, lui : *yá*; nous : *čikuiláh* ; vous : *nulá*; ils : *nulá*. — Celui-là : *anaha* (cf. l'expression « il est malade » : *anaha-kiēp-ohę*).

Le verbe.

Les verbes nous ont été généralement donnés accompagnés du suffixe *-oę* ou du suffixe *-de*. Le premier joue un rôle particulier ; il transforme la racine

Digitized by Google

verbale en un adjectif, ou plutôt en un gérondif indiquant la façon d'être, l'existence. Ce suffixe jouerait ainsi le rôle de verbe substantif dans la langue colorado; aussi, notre vocabulaire donne-t-il le terme *yoę* comme équivalent du verbe être [1]. Ex. : *sona-y-oę* « vivre, étant vivant »; *katso-y-oę* « dormir », *lua-y-ohę* « avaler »; *pupakiɣa-oę* « sentir »; *an-oę* « venir », *šu-y-oę* « courir »; *adi-oę* « noyer »; *mi-ohę* « mesurer ». Un certain nombre de vocables, que nous avons laissés au chapitre « adjectifs » qu'ils occupaient dans notre vocabulaire primitif, sont aussi des expressions verbales : *amobi-oę* « haut, étant haut »; *lupa-oę* « rouge, étant rouge, qui est rouge »; *sęo-y-oę* « beau, bon, honnête » *oa-ohę* (*hua-y-oę*) « grand »; *tsanba-h-uę* « amer »; *puba-h-uę* « odorant »; *náfɣ-ohę* « étroit », etc. Le suffixe *-de* sera considéré un peu plus loin.

Conjugaison. — Nos renseignements sur la conjugaison sont des plus vagues et nous craignons fort qu'il n'y ait eu beaucoup de malentendus entre nous et nos informateurs indiens. On jugera de la confusion des renseignements par les exemples suivants :

Verbe *manger*

INDICATIF PRÉSENT

Je mange	*là fioę*	Nous mangeons	*čikuilah filagęoę*
Tu manges	*nu fide*		
La femme mange de la banane	*fię sona ano* femme banane	Ils mangent	*nulah filagędę*

IMPARFAIT

Je mangeais	*lafikačuna*
Nous mangions	*fiša*

Verbe *venir*

INDICATIF PRÉSENT

Je viens	*la ayoę*

IMPARFAIT

Je venais	*la ayoę, anaę*
Il venait	*ačunae, ačuna*
Ils venaient	*ačunae, ačuna*

PARFAIT

Je vins	*la ayuę*
Ils vinrent	*ahę*

1. Rappelons à ce propos que M. Seler dit que la langue colorado ne possède pas de verbe substantif et que le suffixe *-oē* joue un rôle de renforcement (Bekräftigung), ce que nos documents ne confirment pas.

Digitized by Google

Seul l'impératif est marqué d'une façon bien nette ; le suffixe, qui indique ce temps à la deuxième personne du singulier est *-de*. Un grand nombre de verbes nous ont été donnés sous cette forme [1]. Ex. : *oši-de* « vendre, vends » ; *padeségaɣ-de* « punir, punis » ; *mu-de* « peindre, peins » ; *teɣakę-de* « danser, danse » ; *odi-de* « pleurer, pleure » ; *méɣa-de* « comprendre, comprends », etc.

La Maison.

yá,	maison.
tamó,	paroi, mur.
yábuɣi,	toit.
čidę́,	poutre.
loapę,	planche.
tamodokanpua,	porte.
tamodokanpua,	fenêtre.
sęláḥ,	cour (*patio*).
huiɣápę,	voliges.
tomači,	chambre.
tsakaná,	escalier.
ni-fu,	cuisine.
ḥáli ; *aalí* ; *loa*,	lit.
ḥáli,	couverture.
čunino,	siège bas, de bois.
mišiá (cf. esp. : *mesa*),	table.
čudidę,	siège, banc.
ni-da,	assiette.
huišla,	cuiller.
lęmita (quichua)	bouteille.
huaṅka ; *huaṅga*,	pot.
ni-ṅala,	charbon.
tę́ḥę,	bois à brûler.
ni-ṅkuma,	braise.
lopo ; *ni-fu* (cf. cuisine),	cendre.
ni-boyo ; *ni-vista*,	fumée.
baku,	bol fait du fruit du mate (*Crescentia cujete*).
sanó,	corde ou ficelle de *cabuya* (*Agave*).
ḥuala-šlí (*huala* : vache, bœuf ; *šili* : corde, lien),	corde en cuir de bœuf (*cabresto*).
kabo-šili,	corde.
bętá,	pelle de *chonta*.
boli-boli ; *boli*,	calebasse.
boli-ga,	grande calebasse.
tsala,	corbeille (*canasta*).
šikiẽ,	passoire.
ḥihua,	appareil pour piler le riz.
liɣunsa,	appareil pour réduire la banane en purée.
kotópę,	espèce de corbeille pour recueillir le caoutchouc.
čipa,	râpe.
tsalá,	espèce de hotte qui sert aux

1. M. Seler avait déjà remarqué le caractère impératif du suffixe *-de*. Il attribue la même fonction au suffixe *-ɣa* (*-sa*).

Digitized by Google

	Indiens pour transporter des fruits, etc.
čitẹno; *tolá*,	appareil pour tisser.
štampẹ,	appareil pour filer (*bastidor*).
pituka,	fuseau.
labí,	clef.
kasă,	balai.
piranči,	planche sur laquelle on aplatit la tête de l'enfant.
pila-kida,	papier.
kotola,	enclos pour les bêtes (*coral*).
kuči-kotola,	écurie des porcs
ḥualpa-kotola,	poulailler.

La Terre et la Campagne.

pii,	rivière.
uá-pi (*uá*, *hua* : grand),	fleuve.
na-pi (*na* : petit),	ruisseau.
naa-pi,	vallée, ravin.
dú,	colline.
hua-du; *du-butu*,	montagne.
hẹlẹ,	forêt, montagne.
aḥáto,	plaine.
ḥukẹ-ḥoẹ,	campagne.
nẹa-de,	bois (*monte*).
minu (esp. : *camino ?*),	chemin.
ui-ta,	champ de culture.
anoi-ta,	champ de bananiers.
pima,	pont.
foṛṛo,	trou.
tóh,	village.
ni-tóh,	ville.
tsanla,	sable.
pipá,	boue.
vuú,	vent.

Le Monde.

tó,	terre.
vuú (= vent),	air.
ní,	feu.
pii,	eau.
šúa; *šua*,	pluie, eau de pluie.
yo-kido,	ciel.
yó,	soleil.
pẹ́,	lune.
tsabó,	étoile.
má,	jour.
kẹpẹ́,	nuit.
yo-lanaẹ,	lever du soleil.
yo-tuṛa,	le soleil à midi.
kẹ́bina,	coucher du soleil.
kẹ́bina,	soir.
kúnta,	tonnerre.
pinda-kẹ,	éclair.

Digitized by Google

kunta,	foudre.	*ɣuntó*,	grêle.
sabę́,	lumière.	*tó-hękę* (*to* : terre),	tremblement de terre.
nęmęyę,	ténèbres.		
poyo,	nuage.	*idán-ae*,	froid.
poyó,	brume.	*čibana*,	chaleur.

Temps, Divisions du temps.

huata (quichua),	année.	*tomiṅgo* (esp. : *domingo*, dimanche),	semaine.
mam-pę́ (*pę́* : lune),	mois.		

Animaux mammifères.

kahalu (v. cheval),	animal.	*lú-kęla* (*lu*[*bą́*] rouge),	*puma* (*Felis concolor*).
kahalu (esp. : *caballo ?*),	cheval.	*biali*,	renard, *lobo* (*Canis azaræ*).
méh,	queue.	*munúh*,	ours.
kahalu-méh,	queue de cheval.	*pinki*,	*chucuri* (*Mustela*, *Ictis aureoventris*).
kahálu-pé (*pe* : excrément),	crottin.		
huala,	bœuf, vache.	*yu*,	rat (*Oryzomys*).
huala-na (*na* : petit),	veau.	*yęh*; *hię́*,	écureuil, *ardilla* (*Sciurus versicolor*).
opísa (esp. : *oveja*),	mouton.		
fu,	laine.	*šupúe*,	chauve-souris.
kučí (quichua),	porc.	*paɣáh*,	*puerco sagin* (gr. espèce) (*Dicotyles labiatus*).
šu; *šu-šú*,	chien.		
męsę́h,	chat.	*męlę́h*,	Id. (pet. espèce).
kęlá,	chat sauvage.	*hualę́*,	*guanta*, *puerco de agua* (*Cœlogenys paca*).
kęla-na (*na* : petit),	*tigrillo* (*Felis pardalis*, *Tigrina macroura*).		
tsalędę,	léopard.	*maná*,	chevreuil (*Cervus virginianus*).
huá-kęla (*hua* : grand),	tigre (*Felis onça*).	*huęlę́*,	singe.

Digitized by Google

huásáh; *huasá*,	*tutamono*, *azymbo* (*Potos flavus brachyotus*).
húɣuńgu,	singe hurleur (*Mycetes*).
hodó; *odó*,	armadille (*Dasypus sp.*).
kuɣú,	*guatusa* (*Dasyprocta aguti*).

Oiseaux.

pičú,	oiseau.
pam-pęču; *pambędę*,	aile.
fu (cf. *fu* : laine),	plume.
luli (= fleur),	crête.
tasí,	nid.
pipoga,	œuf.
bóń-koɣo; *bóń-goɣo*,	perdrix de montagne.
šidi,	perdrix.
tokó,	oiseau-tigre (*Tigrisoma lineata*)
hualpa-apaga; *hualpa-apaka* (quichua : *huallpa*),	coq
hualpa,	poule.
hualpa-ná (*na* : petit),	poulet.
šidí (= perdrix),	tourterelle (*Osculatia purpurea*).
kimi,	oiseau-mouche.
baɣo,	*gallinazo* (*Cathartes* sp.).
huatu; *huatúh*,	perroquet (*Psittacus* sp.).
olihó,	*gavilan* (*Falco* sp.).
ęlę,	*pava* (*Penelope cristata*).
kukó,	*Euchorystes Wagleri*.
olintso,	espèce d'oiseau.
bolimbo,	*Trogon collaris* et *atricollis*.
lóntutu,	*Cephalopterus ornatus*.
fofó-lili,	*Myiozetetes cayennensis*, *Myiarchus nigriceps*, *Tyrannus niveigularis*.
kiętsa,	*Spermophila ophtalmica*, *Formicivora consobrina* et *boucardi*, *Buarremon spodionotus*, *Vireosylvia flavoviridis*, *Myrmotherula surinamensis*.
čupęh,	*Tanagra*, *Calliste leucoptera*, *Tanagra melanoptera*, *Procnias tersa*.

Digitized by Google

nańga-piču,	*platanero* (*Rhamphocœlus icteronotus*, *Buarremon spodionotus*).
lu-šidi (*lu*[*ban*] : rouge, *šidi* : tourterelle, perdrix),	tourterelle rouge (*Zenaïda auriculata*).
kihui,	*catarnica* (esp. de perroquet).
mantsa,	*perico* (*Psittacula* sp.).
kiro,	*Ramphastos Swainsoni*.
dękia,	*Piaya* { *cayana*. *minuta*.
dękiá-na (*na*: petit)	*Piaya minuta*.
hoga-piču,	*Dendrocincla olivacea*, *Malacoptila panamensis*, *Dendrornis érythropygia*.
bišuńgá,	*Myiobius stellatus*.
hútu,	*Urospatha martii*.
te-ko,	*Aulacorhamphus hœmatopygius*.
pišł,	*Pteroglossus*.
tońgi-piču (*tońgi* : escargot),	*Rupicola peruviana*.
tílo,	*Cacicus affinis*.
šimā,	*Embernagra striaticeps*.
polólo,	*Bucco radiatus*, *Pipreola melanolaema*.
toli,	*Pithys leucaspis*.
čidę-mari,	*Glyphorhynchus cuneatus*, *Mionectes olivaceus*.
hóroro,	*Dysithamnus semicinereus*, *Myrmotherula surinamensis*.
bę-bo,	*Picus melanoleucus*.
tara-tara,	*Prionirhynchus platyrynchus*, *Urospatha martii*.
šipiri,	*Tyrannus melancholichus*, *Myiozetetes cayennensis*.
holio,	*Accipiter*.
tsambiriga,	*Dacnis egregia*, *Chlorospingus flavigularis*, *Euphonia xanthogastra*.
poronkimi,	*Chlorostilbon pumilus*, *Metallura tyrianthina*.
fúto,	Espèce d'oiseau.
čukuru,	*Creciscus albigularis*, *Synallaxis pudica*.
mubā,	*Certhiola luteola*.
anó-pačumi (*ano* : banane, *pačumi* : celui qui suce),	*Todirostrum sclateri*.
bembę-piču (*bębę* : *palos caidos*),	*Galbula melanogenia*.
tirido,	*Calliste ruficervix*.

Digitized by Google

čičim-pi,	*Arremon aurantiirostris.*	*šim-piču-ču* (*šim-pi* : mousse),	*Myiobius stellatus, Basileuterus coronatus.*
huala-malun-kimi, (*huala* : bœuf),	*Cassidix oryzivora.*	*muh-piču* (*muh* : *achiote*).	*Pyrocephalus rubineus.*
lopó-čupę (*lopo* : cendre, *čupe* : *Tanagra*),	Espèce d'oiseau.	*tsęribęlbo*,	*Melanerpès pucherani.*
dih-piču (*dih* : fourmi),	*Merula serrana.*	*hipia*,	*Copurus leuconotus.*

Reptiles.

hóm-pi,	tortue.	*hamo-pini*,	couleuvre verte (*Oxybilis brevirostris*).
lámpalo,	lézard.		
díloh,	petit lézard vert.		
bantú-pini (*bantu* : esp. de poisson),	espèce de grand lézard.	*kaka-pięńga* (*kaka* : œil),	*culebra ciega* (*Amphisbœna fuliginosa*).
dómęlę,	caméléon.	*tsáha-pini*,	serpent *equis* (*Trimeresurus atrox*).
mátaŋa,	iguane (*Iguana tuberculata*).		
maatę,	crocodile.	*nifu-pini* (*nifu* : cendre),	autre espèce de serpent.
pini,	serpent.	*či-pini*,	serpent *vejuquillo* (*Dryophis* sp.).
ǫua-pini (*hua* : grand),	serpent boa.		
huím-pini,	serpent corail (*Elaps affinis*).		

Poissons.

huatsa,	poisson.	*huilí*,	*boca-chica* (esp. de poisson).
naká-bili,	*damita* (esp. de poisson).	*bantú*,	*vieja* (esp. de poisson).
kęŋé,	*campechito* (esp. de poisson).	*hualí*,	*barbudo* (esp. de poisson).

Amphibies.

kotóto,	crapaud.	*kikika*,	petite espèce de crapaud.

Digitized by Google

Invertébrés.

nęló; *nęlo*,	crabe.
bęšú,	*camarón* (*Cancer crangon*).
tóńki; *tońgi*,	coquillage, escargot.
kaŋã,	scorpion.
kaŋã,	araignée.
išu,	cigale.
dih,	fourmi.
mamá-pini,	cent-pieds.
činí-goŋo,	chenille.
halá,	guêpe.
činá,	abeille.
pumpu; *pumbu*,	papillon.
fufu,	moustique.
ištiti,	moustique qui pique (*zancudo*).
múh (= *achiote*),	pou.
čipi,	puce.
dipi,	*tábano* (diptère).
hui-lili,	*tábano* (autre espèce qui pique).
mololó,	*cucuyo* (coléoptère phosporescent) (*Amydetes vigorsii?*).
tsęŋí,	grande fourmi (*hormiga brava*).
ḥulúka,	termite (*comejen*, *polilla*, ou animal analogue) (*Termes*, sp.).

Végétaux.

čidá,	arbre.
pó,	épine.
lulí,	fleur.
čidę-ali,	branche.
čide,	bâton, tronc d'arbre.
kidó,	écorce.
apišu (= cheveu)	feuille.
puka,	graine.
šimpi,	mousse.
kítę,	champignon qui vit sur les troncs.
aŋáh,	fougère (*Nephrodium*, *Nephrolepis cordifolia*).
lalansa-ka,	orange.
limon-pęlę (esp. : *limon*),	citronnier.
lemun-ga,	citron.
papayo-ka (esp.),	papaye.
kakao-ka (esp.),	cabosse de cacao.
alaṅga,	*aguacate* (*Persea gratissima*).
tiŋi,	corrozo, *cadi* (*Phytelephas macrocarpa*).
tiŋi-apišu,	feuille de *cadi*.
lakę,	*moral* (*Morus alba*).
totę,	*barbasco* (espèce active) (*Tephrosia emarginata*).

Digitized by Google

kaḥáli,	*barbasco* (espèce moins active) (*Jacquinia armillaris*).
kinta-ga,	granadille (*Passiflora* sp.).
aḥue,	*chonta* (*Bactris* et *Iriartea* sp.).
išpombo,	*pambil* (*Iriartea* sp.).
kati,	*palma real* (*Cocos butyracea*).
taako (esp. : *tabaco*),	tabac.
lę,	*camote* (*Convolvulus batatas*).
paki,	*guadua*(*Bambusa angustifolia*).
népi,	*Banistèria caapi*.
kúa,	coton.
tán-tâmo ; *bísala*,	palmier.
lú-ano (*lu*[*bā*] : rouge; *ano*, banane),	*platanillo*(*Heliconia bihai*. L.).
piri,	*bijao*(*Heliconia latispatha*).
puti,	*Solanum*.
piáh,	*Acalypha* (euphorbiacée).
la-pa ; *lapáh*,	*Callisia ciliata* HBK (commélinacée).
toṅgi-tapę (*toṅgi* : escargot),	*Vitis*.
šiši,	*Dichronema glabra*.
pi-lapá (*pi* : eau ; *lapá* : *callisia*)	*Panicum* (graminée).
kototo-sofo (*kototo* : crapaud),	*Isolepis*.
gua-arah ; *oa-aráh* (*hua* : grand),	fougère arborescente (*Asplenium marginatum*. L.).
tapę ; *tapęh*,	herbe.
čilę-pęlę,	plante herbacée déjà élevée.
šili,	liane.
kučú,	*yuca* (*Manihot aipi*).
anó,	banane.
šumba,	vanille.
ilā ; *elā*,	canne à sucre.
ampóh,	herbe que mâchent les Indiens pour se noircir les dents (pipéracée).
múh ; *mu-puka* (*puka* : graine),	*achiote*(*Bixa orellana*).
arroši(esp. : *arroz*),	riz.
toṛali,	*mani*(*Arachis hypogea*).
tú,	piment(*Capsicum* sp.).
pulú,	pomme de terre.
pió,	maïs.
čiuila(*ka*),	ananas.
lalansa-pęlę,	oranger.
pitsā,	*guabo* (*Inga* sp.).
dongilá,	*guayaba* (*Psidium* sp.).
káh,	chou palmiste.
managa,	*palo de balsa* (*Ochroma piscatoria*).
kamá,	*camacho* (*Xanthosoma*, aracée).

Digitized by Google

šili-luli (*šili* : liane; *luli* : fleur),	*Lautana* (verveinacée), *Eupatorium* (composée).
kimi-luli,	*Siphocampylus?* (lobéliacée).
čine-luli (fleur de bâton ?)	*Begonia foliosa* HBK.
asá-apišú (*asá*[*n*] : sang),	*Escobadia scabrifolia* (scrofulariacée).
šinó-tapé,	*Alternanthera paniculata* HBK, *Achyranthes hirtiflora* HBK (amaranthacées).
kaɣá-tapę; *kaɣa-tapę* (*kaɣã* : araignée),	*Ageratum* (composée), *Desmodium* (légumineuse).
yó-kansa (*yó* : soleil),	*Eupatorium* (composée).
dé-bi; *déh-bi*,	*Sida rhombifolia* L. (malvacée).
guaita,	*Tagetes erecta* L.
apékasa,	*Sida acuta* Burm. (malvacée).
anó-lapa; *anó-lapáh* (*ano* : banane; *lapa* : *callisia ciliata*),	*Panicum* (graminée).
kiɣi-tapę (*kiɣi* : gale),	*Witheringia* (solanée).
to-kantsa,	*Jussiæ* (id.).
ta-pęh,	id.
pió-lapa,	*Paspalum* (graminée).
fofó-tapę,	*Erechtites?* (composée).
huá-lapah; *hua-lapáh* (*hua* : grand),	*Paspalum conjugatum* (graminée), *Commelina agraria* Kunth. (commélinacée).
otópitsẽ,	*Physalis*.
kukúnla,	*Costus comosus* Rosc.
hua-huaɣo,	*Phytolacca*.
lupã-tapę (*lupã* : rouge),	*Commelina agraria* (commél.).
to-aɣáh,	*Stellaria* (caryophyllée).
čiči-koɣo,	*Dichronema* (cypéracée).
ama-fu,	*Bideus*.
kuɣu-aɣah,	fougère (*Asplenium*).
asa-puiaha (*asa* : essoufflé),	id., *id.*
šili,	*Mikania* (composée), *Desmodium* (légumineuse).
tsabo-kasã (*tsabo* : étoile; *kasã* : balai),	*Scoparia dulcis* L (scrofulariée).
seláh-tape (*seláh* : cour),	*Spilanthes sessilifolia* Hemsl..
yú-tapę (*yu* : rat),	*Spilanthes*.
sán-šilu,	piperacée.
tapé,	piperacée.
tsęlę-šlia,	aroidée.
ašúnšu,	monocotylédone.
kotutu,	monocotlédone.
dębmo,	commélinacée.
ęlę-pambędę (*ele* : *pava*; *pambede* : aile),	*Dicliptera* (acanthacée).

Digitized by Google

apišu-luli (*apišu* : cheveux; *luli* : fleur),	mélastomacée.
lúli (= fleur),	mélastomacée.
piči-liči,	mélastomacée.
piči-ṛiči,	mélastomacée.
tapéks(ę),	*Cuphea spicata affinis* (lythracée).
kifuasaha,	gesneriacée.
laṛini,	*Porophyllum ellipticum* Cass.
eskansęlę (espagnol),	acanthacée.
pi-sán-šīlu,	acanthacée.
hualupo-pambędę (*hualupo* : poule; *pambede* : aile),	acanthacée.
elę-na-šli (*ele* : *pava*; *na* : petit; *šli* : liane),	*Ipomœa* (convolvulacée).
čišli,	cucurbitacée.
lęmo-šli,	*Mikania?*
tsáso; tsáhaso,	*Hypsis*.
botó-šilu; botó-šili,	*Spilanthes fimbriata?* HBK (composée).
pumbú-tapę (*pumbu* : papillon),	*Spilanthes?*
panšīpaki,	plante indéterminée.
okómolo,	id.
buṛušino,	id.
apišu-tapę (*apišu* : cheveux; *tapę* : herbe),	id.
kóta,	id.
kóta-luli,	id.
boli,	calebasse.
sabę,	caoutchouc.
máli,	couleur noire provenant d'un fruit (servant pour le tatouage).
tsotsola,	copal.
fuka,	*sandi* (gomme donnée par une esp. de *Siphonia*).

Minéraux et Métaux.

hęro-dę (esp. : *hierro*),	fer.
kalá,	argent.
šu, šu-ka,	pierre.
lakę-gala (*lakę* : *moral*; *gala* : argent),	or.
tsę-hoę,	verre.

L'Être humain.

onila,	homme.
sóna,	femme.
hua-hoę (*hua* : grand),	homme adulte.
ná-naka (*ná* : petit),	homme jeune.
na-tsoka,	enfant, bébé.
uniga,	vieillard.

Digitized by Google

uniga-uniga,	homme très vieux.
mama (cf. grand' mère),	vieille femme.
tatá,	grand-père.
mamá,	grand'mère.
apá,	père.
ayén,	mère.
akó,	frère.
šokę́,	sœur.
ná-o,	fils.
na-má,	fille.
atsio,	oncle.
tíbi,	neveu.
akó (cf. frère),	cousin.
ná-mi,	beau-frère.
na-lasna,	femme non mariée.
kalasa-yá,	femme mariée.
suna-lat-s"na,	épouse.
tsatsi (cf. chrétien),	nom que les Indiens se donnent entre eux.
amadé,	embrassade.

Le Corps humain.

mišuká,	tête.
apišu,	cheveux.
káka,	œil.
kaká-puka (*puka* : graine),	cils.
kaká (=œil),	sourcils.
lęęšu,	tempe.
láiču,	front.
puńgi,	oreille.
kínfu,	nez.
kínfu-foɣo (*foɣo* : trou),	fosse nasale.
fiki-foɣo,	bouche.
tęfú,	dent.
tę́fu,	molaire.
fike-kido (*kido* : peau),	lèvres.
niki-aga,	langue.
tęodę,	mâchoire.
pi-pi (*pi* : liquide),	salive.
amoči,	palais.
tęsę́,	barbe.
kuddán,	cou.
kudan-šili (*šili* : corde),	gorge.
fupę,	cerveau.
teńkia (cf. poitrine)	cœur.
ęmpo-kaná,	estomac.
pe-š(i)li (*pe* : excrément ; *šili* : corde),	intestin.
šiɣa-pi-kalíńga (*šiɣapi* : urine),	vessie.
na-koloɣnu,	placenta.
šiɣa-pi (*pi* : liquide),	urine.
takí,	bras.
pánči,	épaule.
šídám-bala,	aisselle.
tę-dę́,	avant-bras.
tę-buńga,	coude.
tę-dę́,	main.
tę-paɣańga,	paume de la main.
tai-mišuká,	doigt (de la main).
tę-huębuę́,	ongles.
teńká,	poitrine.
kúb,	sein, mamelon.
tsači-puká,	corps.
botę-buńga,	ceinture.

Digitized by Google

pę́-kolo,	ventre.	*fuh* (= laine, plume),	poils.
numi,	pénis.	*čiki*,	pet.
sóh,	vulve.	*aɣę́*,	rôt.
numi-fuh,	poils des organes génitaux.	*pę*,	excrément.
botę,	jambe.	*čidę́* (= bâton),	os.
botę́,	cuisse.	*kilinči*,	côte.
nę-dę́,	pied.	*asán*,	sang.
nę-dę-kači,	plante du pied.	*tędę́-š(i)li* (*tę́-dę́* : avant-bras, main ; *šili* : corde).	veine.
nę-bolońga,	genou.		
nę-pontsoka,	mollet.		
nę-mišuka,	orteils.		
piká-foɣo [1],	fesses.	*búnta-dękę*,	ombilic.
kidó (= écorce),	peau, cuir.		

La Vie physique. — La Maladie.

kapiana,	sommeil.	*hámpę-pi* ; *ampę-pi* (*pi* : liquide),	remède.
kápuɣa,	fièvre.	*hampę-mi* ; *ampę-mi*,	médecin.
puka (= graine),	petite vérole.		
kiɣi,	gale.		
huičo,	maladie du sommeil (?)		

Alimentation.

mala,	*chicha*.	*išam-pi* (*pi* : eau, liquide),	eau fraîche.
maláḥ,	breuvage fermenté fait avec le sucre de canne (*guarapo*).	*sę-pi-hoę* (id.),	eau potable.
		loba-m-pi (id. ; *loba*(*dę*) : chaud),	eau chaude.
túm-pi (*pi* : liquide),	bouillon.	*pi* (id.),	suc, jus.
huala-ku-pi ; *huala-gu-pi* (*huala* : bœuf, vache ; *kuh* : sein ; *pi* : liquide),	lait.	*lukú*,	farine.
		vibú,	pain.
		mulúh,	graisse.
		tsatsi-ga (cf. *tsači-puka* : corps),	viande.
		ano-pta (*ano* : banane),	rondelles de bananes frites.

1. anus ?

Digitized by Google

ano-ila (id.),	boudin allongé de banane verte bouillie et réduite en purée.
pimba,	sel.

Vêtements et toilette.

paló,	espèce de caleçon des sauvages.
sẹndoɣẹ (esp. : *cintura?*),	ceinture rouge qui retient le vêtement.
umba-tsopa,	pièce de toile qui recouvre le bas-ventre.
mampẹ́-tsampa,	pièce de toile qui entoure le bassin.
tapi,	petit *poncho* très court qui couvre à peine les épaules.
tunán ; *tuna*,	pièce de toile qui prend à la taille et descend à mi-mollet.
puín-nu,	pièce de toile rouge en forme de châle portée par les femmes.
mi-šʲli (*mi-šuka* : tête ; *šili* : corde, lien),	couronne en fil de coton.
kóɣba,	chaussure.
kala-tẹ-š(i)li ; *kala-de-š(i)li* (*kala* : argent ; *tẹ-(dẹ)* : main, avant-bras ; *šili* : corde, lien),	bracelet d'argent.
hui,	collier de grains de verre, à plusieurs rangs.
huin-kiana,	collier.
huin-tẹdẹ (*hui* : collier ; *tẹdẹ* : main),	bracelet en grains de verre petits, faisant plusieurs fois le tour du bras, au-dessus du coude.
kanto-piga,	graine dont les femmes font des colliers en les associant à des perles de verre.
tolá,	boucle d'oreille.
sopẹ́,	petit instrument d'argent que les Indiens se piquent dans le lobule du nez.
minudẹ,	tatouage.
paɣẽ,	peigne.
pẹpẹ́,	éventail.
toló,	bourse.
panu (esp. : *pañuelo*),	mouchoir.
tẹsẹla,	ciseaux.
akusa (esp. : *aguja*),	aiguille.
kua-š(i)li (*kua* : coton ; *šili* : corde, lien),	fil.

Digitized by Google

Religion.

pueńkó,	âme.	*tsatsi* (cf. *tsatsi* : nom que les Indiens se donnent entre eux),	chrétien.
Dioš (esp. : *Dios*),	Dieu.		
yukan,	diable.		
poné; *puné*,	sorcier.		

Attaque et défense.

paya-y-oa,	ennemi.	*ḥámpę*,	poison.
piti-dę,	assassin.	*ilapa*,	fusil.
taɾęinpu	voleur.	*tsatsaka*,	noix pour mettre la poudre.
ḥęlękęę,	peur.		
pukuna,	sarbacane.	*kękaatsna*,	bouclier.
tó-puka (*tó* : terre; *puka* : graine),	boulettes d'argile durcie qu'on met dans la sarbacane.	*tiɾíkia*; *tiɾiga*,	sifflet en corrozo pour appeler la *guatusa*.
		kúlę,	canot.
fęlętsa-dę,	arc.	*da-dá*,	filet.
fęlętsa,	flèche.	*bęɾú*,	hameçon.
čiḥuila (= ananas),	venin des flèches.	*fuda-yoę*,	plaie.

Musique, Danse.

babutú,	tambour.	*maɾimba* (mot espagnol),	grand instrument de musique.
čidę (= bâton),	archet.	*maɾima-čide* (*čidę* : bâton),	marteau en caoutchouc pour jouer de la *marimba*.
lakę-čidę,	archet fait de *moral*.		
sanó,	corde de violon.		
ḥuęló,	flûte de *guadua*.	*masaya*,	sorte de bal chanté.

Adjectifs.

amobi-oę,	haut.	*okó*,	blanc.
tobi,	bas.	*lupa-oę*; *lubã*; *lupan*,	rouge.
lošimba-huę,	vert.		

Digitized by Google

pabán,	noir.
luba-huę (cf. rouge),	jaune.
lošimba-huę (cf. vert),	bleu.
sęo-yoę,	beau (en parlant de l'homme).
nalásna,	beau (en parlant de la femme).
lobadę,	chaud.
mulu-ohę,	gras.
ad-ohę́,	lourd.
pępaiga,	fatigué.
baɾę-oę́,	long.
sę-oę (cf. beau),	bon.
yuka-huę,	mauvais.
ná-naka,	petit.
kiemp-oę,	maigre.
oa-ohę (*hua-oę?*),	grand.
sę́t-ohę,	vilain.
miḥ-ohę,	sage, docile.
pap-uę,	méchant.
ęlánčina,	doux (au goût).
šiiba-huę,	acide, aigre.
tsanba-huę,	amer.
puba-huę,	odorant.
pętę-puba-huę,	fétide.
išapu,	mesquin, avare.
nínpoka,	rôti.
lęinsnabęnę-naę,	qui vit en concubinage.
sono-yoa,	gai.
adi-hoę,	noyé.
túh,	droit.
sę-ohę (cf. beau et bon),	honnête.
náfɾ-ohę,	étroit.
oɾato,	propre.
oɾato-kędę (*oɾato* : propre),	sale.
ok-ohę,	riche.
biči,	galeux.
pukakaya-y-ohę (*ɒuka* : variole),	variolé.
kiempú ; *kiẽpu* (cf. maigre),	malade.
asa,	essouflé.
kuiná,	ivre.
lamp-oę,	paresseux.
sei-sona-huę (*sę* : beau; *sona* : femme),	jolie femme.
mánga,	un.
paluga,	deux.
pimanga,	trois.
um-báluga (cf. : deux),	quatre.
mantę́,	cinq.
sta (quichua : *sogta*, *soχta*),	six.
čuńga (quichua : *čuńka*),	dix.
čuńga-mańga,	onze.
pa-čuńga,	vingt.
pęima-čuńga,	trente.
umpálu-čuńga,	quarante.
manta-čuńga,	cinquante.
sta-čuńga,	soixante.
patsa (quichua : *pačag*),	cent.
palę-patsa,	deux cents.
peiman-patsa,	trois cents.
palu-patsa,	quatre cents.
manta-patsa,	cinq cents.

Digitized by Google

Pronoms.

lá,	je, moi.	*nú-či,*	ton, tien.
nú,	tu, toi.	*čika-la-či,*	notre.
yá,	il, lui.	*nulá-či,*	votre.
čiki-láh,	nous.	*ya-či ; ya-la-či,*	d'eux.
nu-lá,	vous.	*anahá,*	celui-là.
nu-lá,	ils.	*mohana,*	qui ?
laá-či,	mon, mien.		

Fonctions de la vie physique.

yoę,	je suis, être.	*šilapi pe-kečinę-hua* (*šiɾapi* : urine),	uriner.
šukę-ę,	naître.	*pę-kečinę-hua,*	déféquer.
sona-yoę (*sona* : femme),	vivre.	*čikilon-ahę* (*čiki* : pet),	je fais un pet.
pu-yaę,	mourir.	*lá aɾękinę-ohę* (*aɾę* : rot),	je fais un rot.
la fioę,	je mange.	*ofógęna,*	tousser.
nu fi-de (?),	tu manges.	*ačinanaę,*	éternuer.
fię sona ano,	la femme mange de la banane.	*fiogę-de,*	siffler.
čiki-lah filagę-oę,	nous mangeons.	*fiokinę-ohę,*	je siffle.
nu-lah filagę-dę,	ils mangent.	*kapi-ana,*	avoir sommeil.
ayuna fikačuna,	je mangerai demain.	*lua-y-ohę,*	avaler.
fíša,	nous mangerons.	*foɾoponaę,*	ronfler.
kiši fioę la,	j'ai mangé hier.	*kibú,*	se moucher.
la finę-hua,	je suis en train de manger (mangeant).	*fuɾipun-oę,*	je souffle.
		átię,	aboyer.
		šuatię,	le chien aboie.
kuči-de,	boire, humer, absorber.	*son-yoa* (cf. vivre),	ressusciter.
ašinę-ohę,	je respire.	*kia-hoę,*	tomber malade.
katso-yoę,	dormir.	*la kiempu-ohę* ; *kiẽpu-yoę,*	je suis malade.
kipigęhę,	rêver.	*anaha kiemp-hoę* (*anahá:* celui-là),	il est malade.
oipunęi-hua,	trembler.	*só-kisa* (*sóh* : vulve),	avoir des relations sexuelles avec une femme.
čibana,	suer.		
lá čibana,	je sue (suis suant).		
nuča čibana,	ils suent.		
pipikęɾę-ohę ; pipi (*pipi :* salive),	cracher.	*naakę-ę,*	enfanter.

Digitized by Google

Sens et Sensations.

kiṛiasa,	voir.	*laki-aę,*	avoir mal.
męṛá-de,	entendre.	*teṅga fṛotiki-hęna-hę* (*teṅka* : poitrine),	j'ai mal à l'estomac.
meṛa-yoę,	j'entends, j'entendis.		
pupakiṛa-oę,	sentir.		

Phénomènes.

nęmęię,	se faire nuit.	*šuakinę,*	pleuvoir.
niahę,	brûler (verbe actif).	*guaṛanaę,*	bouillir.

Repos et Mouvement.

pitá-gue (*gue* = *hoę*),	se coucher, s'étendre.	*ahe,*	ils vinrent.
čudi-dě,	s'asseoir.	*ade,*	viens !
kupa-de,	se lever.	*ade itsęntsi,*	viens ici !
huękai-de,	se mouvoir.	*in-á-yoa,*	s'en aller.
an-oę,	venir.	*ę-yoę,*	je vais, je marche.
la a-yoę; la mofa-yiua,	je viens.	*ya-minu ina-yohę* (*ya* : maison; *minu:* chemin),	je vais à la maison.
la-hán-aę,	je viens toujours.		
la-a-yoę,	je viendrai.	*ayuna šaṛa nuči ya minu,*	demain, nous irons à ta maison.
ayuna an-aę,	je viendrai demain.		
tučin-aę,	je ne viendrai jamais.	*ide,*	va !
		ma-ide,	va-t-en !
ačun-aę,	il viendra.	*huęhuę-h-ide,*	va vite, cours vite.
ayuna ačuna sona,	la femme viendra demain.	*šu-yoę; šui-ohę,*	courir.
ačun-aę,	ils viendront.	*šui-de,*	cours !
ayuna ačuna compañeṛo,	les compagnons viendront demain.	*fua-ioę,*	arriver.
		mai-de,	revenir (ou reviens !)
la ayuę,	je vins.	*nęna-de,*	se promener.

Digitized by Google

šula-yohę,	nager.
aahię,	voler (avec des ailes).
šupati-ohę,	sauter.
išia,	cheminer.
pati-oę,	tomber.
lo-de,	monter.
pati-de,	descendre.
lo-yoę,	sortir.
kan-oę,	emporter.
tāha-de; *taadĕ,*	apporter.
ka-de,	enlever, prendre.
kęrę-de,	jeter.
bęnęi-de,	suivre.
nenabinomkę,	marcher.
la nęna-yiua,	je marche.
la nęna-yiua,	j'ai marché.
nęnabinęua,	je marcherai.
i-de (cf. va !),	marche !
telein-de,	s'agenouiller.
uli-de,	s'incliner.
naŋi-de,	s'appuyer.
po-de,	poser.
puionokapolęua,	échapper (ou j'échappe ?).
tsoŋa-de,	abandonner, laisser.
šui-de,	se retirer.
kaméŋa-de,	attendre.
huębuę-ide (cf. va vite, cours vite !),	se hâter.

Actions matérielles.

kisa-aiasa,	faire.
huitakin-oę,	travailler.
huakę-de,	semer.
ka-de,	récolter.
kuágę-de (*kua* : coton),	filer.
toa-de,	creuser.
meina-de,	enterrer.
puŋę-de,	couper.
tęlę-de,	lier, attacher.
mišuga-tęlę-de (*mišuka* : tête),	attacher la planche pour aplatir la tête des enfants.
ka-de (cf. enlever et récolter),	prendre.
aalita-de,	lever, soulever.
tua-de,	remplir.
amā-de,	embrasser.
la ama-y-ohę,	je donne une embrassade.
uolę-de,	ouvrir.
do-de,	fermer.
sei-de,	vêtir.
tala-de,	toucher.
talátunę,	ne touche pas.
o-de,	se couvrir.
lobai-de,	chauffer (verbe actif).
šia-de,	bluter.
pupu-kęrę-de (*kęrę-de* : enlever),	écumer.
koŋbopo-de,	incliner.
tui-de,	redresser.
toŋę-de,	tordre.
fu-de,	se sécher.
lači-de,	peler.
tuli-de,	allumer.
daa-de,	cuisiner.
tulipo-de,	pousser.
ama-de,	ramer.
tsodi-de; *pitan-aę,*	gratter.

Digitized by Google

tapęgáši-de,	balayer.	*aɣalę-de,*	arroser.
tęašu ; tęya-de,	affiler.	*lači-de,*	piler.
puɣa-de,	nettoyer.	*mumu-de,*	se peindre.
ata-y-ohę,	mouiller.	*paɣẽkisa,*	se peigner.
ki-ohę,	toucher, palper.	*tagočunaęua,*	fumer.
ili-ohę,	moudre.	*kasala-yoa,*	se marier.
huilokaɣi-hoę,	suspendre.	*ⁱɣilę-ua,*	rompre.
hálihę,	piquer.		

Attaque et Défense.

kękaasa,	lutter.	*tu-de,*	viser.
fę-yoa,	vaincre.	*piti-de,*	saisir, capturer.
to-tę,	tuer.	*háli-de,*	mordre.
adi-oę,	noyer.		
sępę-de,	pendre (strangu-ler).		

Quantité et Transactions.

kua-de,	donner.	*mašui-kua,*	donne-moi moins.
kua-yoę,	je donne.	*oši-sa,*	acheter.
kua-yoę,	je donnerai.	*oši-de,*	vendre.
kua-yoę,	j'ai donné.	*faɣi-sá,*	prêter.
kua (de ?),	donne !	*mi-ohę,*	mesurer.
layęn-kua,	donne-moi plus.	*pagaɣa-kęde,*	payer.

Actes et Moyens.

taɣiṅge,	voler, dérober.	*nęnępaę,*	mentir.
ampęgęę,	soigner.	*padęségaɣ-de,*	punir.

Éducation, Étude et Jeux.

tęisa-sa,	jouer.	*pilá-kina* (cf. pa-pier),	écrire.
asapuana,	se fatiguer.	*mu-de,*	peindre.
kędé,	jouer d'un instru-ment.	*pipła-de* (*pi :* eau, rivière),	se baigner.

Digitized by Google

mi-de,	apprendre.	*aialama-tęrakí-ne*,	ils dansent.
tęrakę-de,	danser.	*la pepaiga-hoę*,	je suis fatigué.
tęrakę-činęua,	je danse.	*huatsa-gabi-de* (*huatsa* : poisson),	pêcher.
numa-tęrakę-de,	tu danses.		
nu-tęrakę-de,	il danse.		
sona tęrakę-de,	la femme danse.	*marimba-kę-de*,	jouer de la marimba.
čikila-tęraki-sa,	nous dansons.		
		huiná-yoa,	s'enivrer.

Expression.

adędi-de,	appeler, héler.	*odi-de*,	crier.
pá-de,	aviser.	*kari-ohę*; *ka-kari-ohę*,	rire.
nósara-de,	taire.		
mit-ohę,	hésiter.	*guarę-oę*,	pleurer.
pa-de; *pa-yohę*,	parler.		

Intelligence et Mémoire.

męrá-de,	comprendre.	*peńgaka-y-ohę*,	penser.

Sentiments et Impressions.

uępanę-yua,	avoir peur, s'effrayer.	*teńga-ka-yoę*,	je sens, j'éprouve, je regrette.
ęlękęę,	j'ai peur.	*munai-yo*,	aimer.
lakię-guare-oę,	avoir de la peine.	*gi(n)-aę*,	prier.
teńga ka-yoa,	se repentir.		

Prépositions, Adverbes, Conjonctions.

inte,	ici.	*dúkę-hoę ?*	combien ? *cuantos ?*
leiręgar-oę,	beaucoup.		
hahá,	oui.	*niriatio ?*	comment ?
yapę́,	non.	*matuši ?*	quand ?
unči,	ailleurs.	*akusa*,	maintenant.
layęn,	plus.	*inalę*,	après.
našni,	moins.	*matuišlę*,	avant.
fęęči,	en haut.	*ayuna* (cf. lendemain),	demain.
tępę,	en bas.		
tičupanto ?	pourquoi ?	*itsęntsi*,	là (*acá*).

Digitized by Google

unči,	là (*allá*).	*amana*,	aujourd'hui.
huębuę tanba-dę,	promptement (viens vite ?)	*barę-buę*,	loin.
		kęl-obę,	près.
tsapatoi-dę,	vite.	*ami-dę*,	lentement.
kiši,	hier.		

LOCUTIONS.

inalęmankirisa; inalamankiria-sa,	jusqu'à bientôt, au revoir.	*nutimmoto?*	comment vous appelez-vous ?
		nubisonto?	où vivez-vous ?
tsarã kipę-bua,	bonne nuit.	*bare-biagamanša*,	allons à une autre maison.
tsara kębinę-bua,	bonsoir.		
niriaga-metsayato ?	comment allez-vous ce matin ?	*sę-boę*,	ça y est.
		bare bisunę-bua,	je vis loin.
niriagio toh ?	comment allez-vous ?	*kilo bisunę-bua*,	je vis près.
		iná,	prends.
sę-buę,	cela va bien.	*it-obę*,	il n'y a pas, il n'y en a pas.

II. — LANGUE CAYAPA.

Les Indiens Cayapas vivent sur les rives du rio Cayapa, depuis le confluent du rio Onzole jusqu'au pied des contreforts élevés de la Cordillère. Seules, quelques familles se sont établies dans les forêts des rives du rio Santiago. Wolf [1], qui les a visités en 1877, pense que leur nombre ne dépasse pas 2 à 3.000 individus.

Nos sources sont :

1° Un vocabulaire communiqué par le chanoine italien Metalli qui, dans le cours de ces dernières années, a entrepris la conversion de ces sauvages, et qui, du fait de son contact prolongé avec eux, est arrivé à bien connaître leur langue et leurs coutumes.

2° Un petit vocabulaire publié par Santiago M. Basurco [2]. Il est certain que ce vocabulaire, recueilli au cours d'un voyage d'exploration et de prospection, ne saurait avoir la valeur de celui de Metalli. Il semble de plus que l'auteur se soit souvent inspiré des listes de mots recueillies antérieurement par Wolf.

1. Dr T. Wolf, *Memoria sobre la Geografía y Geología de la Provincia de Esmeraldas*. Guayaquil, Imprenta del Gobierno. 1879, p. 52.

2. Santiago M. Basurco. *Viaje á la Región de los Cayapas. Revista de Ciencias*, Lima, 1903, 7e année, n° 1, p. 9-13.

Digitized by Google

La langue cayapa ayant été étudiée par M. Seler conjointement avec le colorado, notre vocabulaire n'a d'autre prétention que d'ajouter quelques mots nouveaux à la liste déjà fort longue publiée par lui.

pasta (M.),	soleil.
pí (M.),	eau.
šua [*sciua* (M.); *shúa* (B.)],	pluie, averse.
či (M., B.),	arbre.
veńgúla (M.); *beń-gola* (B.),	hameçon.
kúle (B.),	canot.
tuña (M.),	vêtement de la femme.
malava (M.); *ma-laba* (B.).	diable.
sapa (M.),	Dieu.
pęño (M.),	âme.
ma-wata (M.),	année.
ambuda (M.),	sorcier.
ɣuko (M.) [quichua],	grand-père.
nięvęvę (M.); *nięvę* (B.),	éventail.
pespękuna (M.),	embrassade.
ispi-pí (M.),	eau fraîche.
pi-kuisdę́ (M.),	eau potable.
pi-luno (M.),	eau chaude.
skala (M.); *iškala* (B.),	eau-de-vie.
ḥuɣo [*juɣo* (M.)],	trou.
okońgúlę (M.),	cercueil.
čęčitóno (M.),	assassin.
mutęlę (M.),	araignée.
nipę (M.),	sable.
nętišo [*netiscio* (M.)],	animal.
nenno (M.),	échafaud, estrade.
inčęči (M.),	ami.
mhú (M.),	*achiote* (*Bixa orellana*).
piɣama (B.),	pot.
kučas (B.),	chien.
guayapas (cf. quichua : *huallpa*),	poule.
ḥagua [*jagua* (B.)],	arbre dont la sève entre dans la composition d'une couleur noire usitée pour le tatouage.
tiú (B.),	piment.
išua (B.),	air.
peḥpeḥ [*pejpej* (B.)]	bras.
tęipu (B).,	barbe.
čombola (B.),	siège.
pęčua (B.),	liane.
čopoka (B.),	bateau.
paski (B.),	*bijao*.
pikápe (B.),	bouche.
aḥęà (B.),	ventre.
pičuɣa (B.),	sarbacane.
nępapa (B.),	*cepo* (instrument de torture pour les pieds).
komañimasa (B.),	compagnon.
huaɣa (B.),	caleçon.
koto (B.),	cou.
hęla (B.),	canne à sucre.
lumustęiba (B.),	chaleur.
tagobia (B.),	cigare.
kikataḥo [*quicatajo* (B.)],	cigarette.
kamuči (B.),	*chonta* (*Bactrix iriartea*).

Digitized by Google

ęḥikivę [*ejikive* (M.)],	aile.
čuya (M.) ; *pišiṅgi* (B.),	moule.
kuá (M.),	coton.
tiunéŋa (B.),	métier à tisser.
na-pipo (B.),	œufs.
andaŋo (B.),	pot d'argile de grande taille.
ačoa (B.),	cheveu.
teḥsku [*tejscu* (B.)],	dents.
čatuiš (B.),	jour.
yapi (B.),	échelle, escalier.
tiapu (B.),	natte.
makáŋa (B.),	étoile.
nimbęla (B.),	foyer.
lęči (B.),	front.
niṅguma (B.),	feu.
ḥamuka (B.),	hamac.
ombręla (B.),	homme.
iḥna (B.),	fils.
iḥnal-fála (B.),	frère.
ensúkę (B.),	sœur.
ñiska (B.),	langue.
čučú (B.),	lait.
pupaḥta (B.),	lune.
pišu (B.),	maïs.
púmbu (B.),	papillon.
muillę (B.),	graine.
kaila (B.),	petit garçon.
sulla (B.),	*mate*.
ḥuḥú (B.),	moustique
supúla (B.),	femme.
máma (B.),	mère.
tę-mišu (B.),	main.
giḥo (B.),	nez.
kępęto (B.),	nuit.
ka-púka (B.),	œil.
punḥiú (B.),	oreille.
kuŋę (B.),	or.
ya (B.),	maison
ka-puga (B.),	sourcils.
álla (B.),	viande.
piš-kali (B.),	corbeille.
seṅgíla (B.),	agave.
yambapa (B.),	rame.
ḥuallę[*jualle*(B.)],	chemise.
mišbuka (B.),	tête.
tuiliḥino (B.),	levier.
pandabala (B.),	champ de bananiers.
panda (M.), *pando* (B.),	banane.
kuči (quichua),	porc.
čupipę (B.),	poulet.
láči (B.),	argent.
ápa (B.),	père.
la-pišu (B.),	oiseau.
čaṅgu (B.),	poisson.
tembápu (B.),	poitrine.
népa (B.),	jambe.
néaḥŋka [*nearjca* (B.)],	pied.
pandafino (B.),	pain.
nę-bumbuka (B.),	genou.
avim-pi (B.),	rivière.
huako (B.),	soif.
tello (B.),	sel.
tago (B.) (esp. : *tabaco*).	tabac.
tuiña (B.),	vêtement.
čuḥátę (B.),	toit.
čipa (B.),	planche.
tú (B.),	terre.
kúlla (B.),	tempête.
teḥki (B.)	ongles.
kučo (B.),	manioc (*yuca*).
ištápę (B.),	herbe.
pikiga (M.),	corde de *cabuya* ou autre lien.

Digitized by Google

tę-tęla (B.),	bracelet.	*piaṅgua* (M.),	mollusque qui fournit une teinture.
šupuga (B.),	pierre.		

VERBES.

mídi (M.),	marcher.	*pęyando* (M.),	asphyxier.
ta-hoskęna (M.),	il veut.	*sun-o* (B.),	se coucher.
tel-no ; tel-dę (M.),	attacher.	*bęlagę-no* (B.),	danser.
guai-no (M.),	aviser.	*koši-no* (B.),	boire.
amaṅgę-no (M.),	embrasser.	*fino* (B.),	manger.
tapadugesto (M.),	adorer.	*ęidi* (B.),	acheter.
teiḥę-no (M.),	affiler.	*bensenlesto* (B.),	chanter.
pi-pię (M.),	noyer.	*tęḥiesto* (B.),	courir.
ianga-no (M.),	pendre.	*koš-no* (B.),	dormir.
kępęvę (M.),	se faire nuit.	*huato* (B.),	pleurer.
ḥulli-no (M.),	arrêter.	*pimbučę* (B.),	sentir, avoir une odeur.
akato (M.),	étayer.		
miḥa-no (M.),	apprendre.	*koito* (B.),	battre.
tęḥę-no (M.),	viser.	*bohokhto* (B.),	rire, se moquer.
ḥalikukaistěvę (M.),	vêtir.	*šučo* (M.) ; *paḥta* (B),	siffler.
ḥulli-no (M.) (cf. arrêter),	saisir, capturer.	*viṅgęḥsto* (B.),	se battre.
		musgesto (B.),	tousser.
pienę-guensę (M.),	se repentir.	*muḥę* (B.),	prendre.
tano (M.),	nettoyer.	*áiga* (B.),	vendre.

ADJECTIFS.

fęka (M.),	haut.	*fioḥallę* (B.),	blanc.
esmo (M.),	mesquin, avare.	*atakabę* (B.),	beau.
biṅgę-no (M.),	rôti.	*uɣaba* (B.),	bon.
suḥę-no (M.),	qui vit en concubinage.	*yupaḥállę* (B.),	rouge.
		ḥatentiú (B.),	petit.
obuɣakę-no (M.),	gai.	*péṅguma* (B.),	malade.
iupo-pi-pię (M.),	noyé.	*ištemba* (B.),	froid.
uišivę [*uiscive* (M.)],	acide, aigre.	*ḥoastok* (B.).	vilain.
		hagua (B.),	grand.
iusalve, iusai (M.),	amer.	*foɣsúa* (B.),	mauvais.
lakilili (M.),	jaune.	*pęto* (B.),	mort.
dusapa, dusápa (B.),	saint.	*pepaḥallę* (B.),	noir.
		uɣátę (B.),	vif (*vivo*).

Digitized by Google

Adverbes.

fęka (M.),	en haut.	*kiši* [*kisci* (M.)],	hier.
kuaṅga (M.),	en bas.	*ḥutiú* (B.),	non.
huma (M.),	maintenant.	*nek* (B.),	oui.
iomatimbuno (M.),	avant.		

Pronoms.

kumunči (M.); *miḥtiuę* (B.),	celui-là.	*ęmęséndiu* (B.),	celui-ci.
		niú (B.),	tu.

Numération.

main (M.); *mai* (B.),	un.	*paita-pallo* (B.),	douze.
		mančaloṛa (B.) (?),	vingt.
pallo (M.); *pallo* (B.),	deux.	*pen-či-uṅga* (B.),	trente.
		tupa-i-čuṅga (B.) (?),	quarante.
pęma (M.); *pęma* (B.),	trois.	*man-čuṅga* (B.),	cinquante.
talpayo (M.); *taufallo* (B.),	quatre.	*mandi-ši-ma-i-čuṅga* (B.),	soixante.
mandá (M.); *manda* (B.),	cinq.	*mandi-ši-pa-i-čuṅga* (B.),	soixante-dix.
mandi-ši-malli (B.),	six.	*mandi-ši-pę-i-čuṅga* (B.),	quatre-vingts.
mandi-ši-palli (B.),	sept.	*mandi-ši-taipa-i-čuṅga* (B.) (?),	quatre-vingt-dix.
mandi-ši-pęma (B.),	huit.	*man-bača* (B.),	cent.
mandi-ši-taufalli (B.),	neuf.	*pa-i-pača* (B.),	deux cents.
		pę-i-pača (B.),	trois cents.
paita (B.),	dix.	*taupai-bataša* (B.), (400 ? : *taupa-i-bača ?*),	mille.
paita-mai (B.),	onze.		

Locutions.

timana ḥanensoto ? (B.),	quand t'en vas-tu ?	*min sollo* (B.),	je m'en vais.
		ápęi maḥatę (B.),	viens vite !
himo pi-muḥę (B.),	je veux de l'eau.	*nan guęno* (B.),	oui, monsieur.

Digitized by Google

uṅga giti (B.),	va-t-en par là !
guaga ḥindo ? (B.), *nokokindo ?* (M.),	où vas-tu ?
muḥtuę,	je ne veux pas.
ičimbo pęvę minavę, imbeín pęvę muḥę ! (M.),	ma femme est morte, je pleure et veux mourir aussi.
mindę suyoooo (*sic !*) (M.),	(je vais) me promener.
ambuda ḥadę, patęɣę ḥadę (M.),	notre père s'en va, le sorcier vient.
sapa la lapa inči (M.),	Dieu pardonne ainsi mes péchés.

III. — Comparaison du Colorado et du Cayapa.

M. Seler a établi d'une façon indiscutable l'étroite parenté du colorado et du cayapa. Les listes suivantes de mots, où nous avons éliminé de parti pris toutes les ressemblances sujettes à discussion, en donnent une nouvelle preuve.

Colorado.	Cayapa.	
pli,	*pi*,	eau.
šúa,	*šua*,	pluie.
čidá,	*či*,	arbre.
kúlę,	*kúle*,	canot.
tuna,	*tuña*,	vêtement de la femme.
iš-am-pi,	*is-pi-pi*,	eau fraîche.
ampę-mi,	*ambu-da* (sorcier),	médecin.
kúa,	*kuá*,	coton.
pipo-ga,	*na-pipo*,	œuf.
múh,	*mhú*,	*achiote*.
tú,	*tiú*,	piment.
elá,	*héla*,	canne à sucre.
yá,	*ya*,	maison.
kaká-puka,	*ka-puga* (sourcils),	cils.
mišuká,	*mišbuka*,	tête.
teḥú,	*teḥsku* (?),	dent.
laiču,	*lęči*,	front.
ninkuma,	*niṅguma* (feu),	braise.
sokę́,	*en-sú-kę*,	sœur.
pumbu,	*púmbu*,	papillon.
mulúh,	*muillę* (?),	graisse.
fufu,	*ḥuḥú*,	moustique.
mamá,	*máma* (mère),	grand'mère.

Digitized by Google

tai-mišuká,	*tę-mišu* (main),	doigt de la main.
kępę́,	*kępę́-to,*	nuit.
puṅgi,	*punḥiú,*	oreille.
šu-ka,	*šu-pu-ga,*	poivre.
apá,	*ápa,*	père.
pičú,	*la-pišu,*	oiseau.
nę-bolón-ga,	*nę-bumbu-ka* (?),	genou.
tó,	*tú,*	terre.
kučú,	*kučo,*	manioc.
ta-pę,	*iš-tápę,*	herbe.
foɣɣo,	*ḥuɣo,*	trou.
tęlę́-de,	*tel-dę,*	attacher.
amã-de,	*amaṅ-geno.*	embrasser.
tęya-de,	*teiḥę-no,*	affiler.
kuči-de,	*koši-no,*	boire.
la fi-oę (je mange),	*fi-no,*	manger.
gua-ɣę-oę,	*hua-to* (?),	pleurer.
šii-ba-hue,	*ui-ši-ve,*	amer.
kiši,	*kiši,*	hier.
nú,	*niú,*	tu.
máṅ-ga,	*main,*	un.
palu-ga,	*pallo,*	deux.
pimaṅ-ga,	*pęma,*	trois.
manlę́,	*manda,*	cinq.

IV. — Toponymie.

Le groupe colorado-cayapa, aujourd'hui si réduit, devait occuper autrefois un territoire bien plus étendu. Wolf[1] est le premier qui, ayant noté que le mot *pi*, en colorado comme en cayapa, signifie *eau*, essaya de déterminer la région où l'on rencontre des noms de fleuves présentant la terminaison *pi* ou *bi*. Cette région peut être délimitée de la façon suivante[2] : sa frontière méridionale est le parallèle 1° 20 de latitude sud; sa frontière occidentale suit d'abord le méridien 81° 20 (longitude occidentale de Paris), puis passe à peu près au confluent des rios Daule et Peripa (par 1° de latitude sud et 82° de longitude), suit le méridien 82° pour venir aboutir à la côte vers l'embouchure du grand rio Esmeraldas;

1. Wolf, *op. cit.*, p. 58.
2. Voir la carte schématique de l'Équateur publiée dans le *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouv. série, t. III, n° 2, 1906.

Digitized by Google

la frontière orientale est constituée par la Cordillère occidentale des Andes jusqu'au parallèle 0°30 de latitude sud, qu'elle suit vers l'est jusqu'au 80°22' de longitude; à ce niveau, elle remonte vers le nord jusqu'au parallèle 1° de latitude nord, puis s'incline vers l'est pour rejoindre le rio Patía par 1°30 de latitude nord et 79°50 de longitude environ.

Au nord de ce rio, c'est-à-dire en Colombie, la même région se prolonge entre la Cordillère occidentale et le Pacifique jusqu'au parallèle 5° de latitude nord; mais les noms de rivière en *pi* y sont bien plus disséminés. Deux affluents de la rive gauche du rio Atrato présentent encore cette terminaison, ce qui reculerait la limite septentrionale jusqu'au 7e degré de latitude.

Il est à remarquer que la fréquence des noms de fleuves en *pi* ou *bi* atteint son maximum sur la rive gauche du rio Patía.

En résumé, il semble que les Colorados, et leurs proches voisins, les Cayapas, aient occupé autrefois le vaste espace compris entre le rio Patía et le rio Esmeraldas, qu'ils soient remontés au Nord, le long du Pacifique, jusqu'aux sources de l'Atrato, qu'ils aient pénétré à l'est dans la vallée interandine en suivant les cours des rios Mira et Guallabamba (affluents de l'Esmeraldas), et peut-être dans la région amazonienne vers les sources du Maspa et du Napo et enfin qu'ils avaient envahi au Sud les hautes vallées des premiers affluents des rios Daule, de Quevedo et de Babahoyo, qui tous trois vont former le rio Guayas.

Sans vouloir en tirer de conclusion hâtive, il est intéressant de signaler dès maintenant que la région ainsi délimitée se superpose exactement *en Équateur* à la zone où l'on rencontre les *tolas* ou sépultures en tumuli.

Voici en effet ce que nous lisons textuellement dans Gonzalez Suarez [1] :

« Les *tolas* ou monticules artificiels ne se trouvent pas dans tout le territoire équatorien, mais seulement dans les provinces de l'Imbabura, du Pichincha et d'Esmeraldas, dans une aire circonscrite à l'est par la grande Cordillère des Andes, à l'ouest par le Pacifique, au nord par le rio Chota (affluent du Mira), au sud par le rio Guallabamba (affluent de l'Esmeraldas), en un mot tout l'espace compris entre le rio Mira et l'Esmeraldas, depuis leur source jusqu'à leur embouchure. »

V. — Affinités linguistiques du groupe colorado-cayapa.

Jusqu'ici nos recherches sont restées vaines et nous n'avons pu trouver

1. Federico Gonzalez Suarez, *Los aborígenes de Imbabura y del Carchi. Investigaciones arqueológicas.* Quito. 1904, note 1 de la page 13.

Digitized by Google

de parenté évidente entre nos idiomes et les idiomes déjà connus de l'Amérique du Sud.

Le Colorado et le Cayapa appartiennent à la famille linguistique *Barbacoa*, constituée par Brinton[1]. Ils forment la branche occidentale et méridionale de cette famille dont les autres branches seraient celle du nord-ouest avec la langue des Cuaiquers de l'embouchure du rio Patía et la branche orientale, comprenant les idiomes des Moguexs, des Totoros et des Coconucos du haut Cauca.

1. Brinton, *American Race*, New-York, 1893, pp. 196-199.

Digitized by Google

BAHIA EN 1847

DEUX LETTRES DE M. FORTH-ROUEN

Envoyé et Chargé d'Affaires en Chine.

PUBLIÉES PAR M. HENRI CORDIER

J'ai donné ailleurs[1] les motifs qui ont décidé le gouvernement de LOUIS-PHILIPPE à créer une légation en Chine à la tête de laquelle fut placé en qualité d'Envoyé et Chargé d'Affaires, M. Forth-Rouen, secrétaire de la Légation de France à Lisbonne.

M. FORTH-ROUEN[2] mit à la voile sur la corvette la *Bayonnaise* à Cherbourg le 24 avril 1847 ; après avoir fait escale à Falmouth, à cause du mauvais temps, à Lisbonne, aux Canaries, la *Bayonnaise* arriva enfin à Bahia le 7 Juillet 1847 où elle resta jusqu'au 23 ; elle se rendit ensuite à Simon's Town (Cap de Bonne Espérance).

Ce sont les deux lettres relatives au séjour de la *Bayonnaise* à Bahia écrites au Ministre des Affaires étrangères à Paris par M. Forth-Rouen que nous donnons ici.

Dom PEDRO II de Alcantara, né le 2 Décembre 1825 à Rio-Janeiro, régnait sur le Brésil depuis l'abdication de son père, Dom Pedro I, le 7 avril 1831 ; le 30 mai 1843, il avait épousé Thérèse Christine Marie des Deux-Siciles.

1. La première légation de France en Chine (1847). Documents inédits publiés par Henri Cordier (*Toung Pao*, Juillet 1906, p. 351/368).

2. *Sophie-Elie-Alexandre*, baron Forth-Rouen, né en mai 1809 ; surnuméraire à la direction politique, 19 avril 1830; attaché à Londres, 15 juin 1831 ; commis à la direction politique, 1er Mai 1833 ; attaché payé au cabinet, 1839 ; secrétaire à Lisbonne 15 décembre 1841 ; envoyé chargé d'affaires en Chine, 19 janvier 1847 ; ministre plénipotentiaire à Lisbonne, 20 février 1851, mais nommé à Athènes, 2 avril 1851 ; à Dresde, 29 novembre 1854 ; en disponibilité en 1868 ; mort à Paris, 13 décembre 1886 ; grand-officier de la Légion d'honneur depuis 1869.

Digitized by Google

Il pourra être intéressant de rapprocher les lettres de M. Forth-Rouen de la relation du voyage de la *Bayonnaise* donnée par le Commandant (depuis Amiral Jurien de la Gravière)[1] pour ce qui concerne l'Extrême-Orient, car ce dernier ne fournit aucun détail sur les débuts de la navigation.

I

Bahia, 16 juillet 1847.

Monsieur le Ministre

La *Bayonnaise* est arrivée à Bahia le 7 de ce mois, à cinq heures du soir, juste un mois après son départ de Lisbonne. La traversée a été aussi heureuse que rapide. Nous avons eu constamment le vent favorable et nous n'avons rencontré que quelques jours de calme sous la ligne, ce qui nous a permis d'atteindre promptement et sans fatigue notre destination. Nous avons déposé Monsieur le Vicomte et Madame la Vicomtesse de Barral, qui sont descendus à terre le jour même de notre arrivée.

Par suite d'un singulier oubli de la part des constructeurs de la *Bayonnaise*[2], nous avons été forcés de prolonger notre séjour à Bahia. Il paraît que l'eau qui s'introduit dans la cale ne trouvait pas d'écoulement ; elle s'accumulait dans cet endroit, y croupissait, et répandait une odeur infecte dans tout le bâtiment. Indépendamment de cette cause d'insalubrité, due à la négligence et l'incurie des constructeurs du Port de Cherbourg, il pouvait en résulter un danger réel pour le navire, et, dans le cas où il se serait fait une voie d'eau, le jeu des pompes eût été immédiatement paralysé. On

1. Voyage en Chine et dans les mers et archipels de cet empire pendant les années 1847-1848-1849-1850 par Jurien de La Gravière Capitaine, commandant la Corvette *La Bayonnaise*, expédiée par le Gouvernement français dans ces parages, avec une belle carte gravée sur acier. Paris, Charpentier, 2 vol. in-8. 2me éd. 1864.

2. *La Bayonnaise* avait été construite par l'ingénieur M. de Moras. « Malgré un tirant d'eau peu considérable, elle portait sans fléchir vingt-huit canons obusiers du calibre de 30 et un équipage de deux cent quarante hommes. Souple et docile comme un cheval de race, on éprouvait à la guider, dans un détroit sinueux, ou à travers les embarras d'une rade encombrée de navires, je ne sais quelle secrète émotion de plaisir jaloux et de fierté satisfaite » (Jurien, I, p. 5). Il est regrettable que le Commandant Jurien ne nous ait pas fait part de ses impressions à Bahia.

Digitized by Google

a profité de la relâche pour réparer ce vice et prévenir les accidents qu'il aurait pu déterminer. On l'a mise également à profit pour remplacer les vivres qui avaient été consommés par l'équipage, et l'on a procédé chez le Consul de France à l'adjudication publique des fournitures qu'il y avait nécessité d'embarquer.

La prolongation de notre séjour dans cette ville peut être considérée comme un contre-tems très fâcheux, car nous ne pouvons plus arriver maintenant dans les mers de Chine qu'à l'époque de la plus mauvaise saison et nous allons rencontrer partout des vents contraires qui exerceront sur la durée de notre voyage une influence regrettable. J'ignore quels sont les projets du Commandant Jurien, et je ne sais pas encore quelle route il se propose de suivre. V. E. se rappelle ce que j'ai eu l'honneur de lui écrire au sujet de la conversation que j'ai eue avec l'amiral PARKER [1], et le conseil qu'il donnait de prendre par la Nouvelle-Hollande et de passer à Sidney, pour aller de là gagner les îles Mariannes. M. Jurien a paru frappé de ces observations, et peut-être se décidera-t-il à s'y conformer. Quant à moi, ce que je désire le plus ardemment, c'est de perdre le moins de tems possible, d'éviter toutes les causes de retard, et d'arriver promptement à mon poste. J'ai hâte de m'y trouver, et de pouvoir remplir d'une manière utile les honorables fonctions, dont la bienveillance du Roi a daigné me charger.

Rien n'est pittoresque, rien n'est curieux, pour un Européen arrivant pour la première fois dans une ville d'Amérique, comme la vue de Bahia. Cette terre du Brésil, dont la végétation est si vigoureuse, cette variété d'arbres particuliers au climat des Tropiques, dont la forme et le feuillage sont si différents de ceux qu'on rencontre dans les climats tempérés produisent un effet merveilleux. C'est le coup d'œil que présente l'entrée de la rade de Bahia, et, en apercevant la terre, on peut jouir immédiatement de ce beau spectacle. Quant à la ville, elle offre un aspect de malpropreté et de misère qui cause une impression pénible. On est saisi d'une sorte de tristesse, en voyant ces esclaves, hommes et femmes, demi-nus, qui forment

1. Vice-Amiral *William Parker*, né le 1er déc. 1781, mort le 13 nov. 1866, avait pris part à la guerre de Chine (1842); il était alors Commandant en chef de la Méditerranée; la plupart de ses navires étaient alors à Athènes, mais lui, avait hiverné dans le Tage sur l'*Hibernia*, pendant la première moitié de 1847.

Digitized by Google

la plus grande partie de la population de Bahia, la seule qu'on aperçoive dans les rues, espèce de bêtes de somme qu'on emploie à tous les transports, et qui circulent chargées de pesants fardeaux. Toutefois, il faut le dire, ces esclaves paraissent forts, gais, bruyants et bien portants ; il faut si peu de chose pour les nourrir, pas plus physiquement que moralement. Mais lorsqu'on descend un plus avant, on reconnait que cette apparente insouciance cache quelquefois un fond de chagrin, et que le désir de la liberté germe dans leur cœur, aussi bien que dans celui des hommes plus civilisés. Beaucoup de ces malheureux s'affranchissent des peines de la vie en se suicidant. Près du Consulat, il existait un arbre, qui présentait sans doute plus de facilité qu'aucun autre pour accomplir cet acte de désespoir, et qui avait été témoin d'un si grand nombre d'accidents de ce genre que le propriétaire s'est vu dans l'obligation de le faire abattre pour éviter le retour de ces scènes pénibles, qui se passaient journellement sous ses yeux.

La traite continue à s'opérer avec la même activité. Près de dix huit mille esclaves sont entrés cette année dans Bahia ; on en attend un plus grand nombre encore. L'Europe peut-elle faire plus d'efforts qu'elle n'en a faits jusqu'ici pour arriver à l'extinction complète de ce honteux trafic ? Cela me paraît impossible. Il y a donc tout lieu de croire que ce commerce durera encore longtemps. Il serait difficile du reste de trouver un Brésilien qui partageât, au sujet de la traite, les idées des Européens. Non seulement, au point de vue de leurs intérêts, elle leur parait indispensable, et ils sont persuadés que du jour où elle aurait cessé, l'existence du Brésil, dont toute la la richesse consiste dans ses plantations, se trouverait perdue ; mais, au point de vue de l'humanité, ils ne la regardent même pas comme illicite, car ils sont convaincus que les noirs ne sont pas aptes à autre chose que ce qu'ils leur font faire et qu'ils sont mieux traités chez eux qu'ils ne le seraient dans leur propre pays. Je vais citer un fait qui peut donner une idée exacte de la manière de voir des Brésiliens à cet égard. Dans une église de Bahia, parmi un grand nombre *d'ex-voto*, j'ai vu un tableau représentant un vaisseau négrier sous pavillon brésilien, deux vaisseaux, l'un français et l'autre anglais, lui donnent la chasse. Dans le ciel apparait la figure du Christ qui, de sa main puissante, protège le vaisseau brésilien.

Digitized by Google

Ce vaisseau échappe au danger qui le menace et entre paisiblement dans la rade. Cette peinture est toute récente.

La population nègre de Bahia est devenue tellement considérable qu'elle peut donner de sérieuses inquiétudes et chaque année le gouvernement est obligé d'en faire sortir un certain nombre de la ville. Rio et Bahia sont les deux grands foyers de la traite; mais les noirs qu'on introduit à Rio sont généralement d'une nature paisible. Bahia, au contraire, ne reçoit et ne veut recevoir que des Nègres, désignés sous le nom de *Naojo*, qui viennent de l'intérieur de l'Afrique et qui ont une intelligence plus développée que les autres. Ils ont un commencement de civilisation et, pour la plupart ils savent lire et écrire l'arabe. Ils ont beaucoup de fierté dans le caractère. En raison même de ces qualités, ils sont plus dangereux pour le gouvernement et déjà, en 1835, on a eu à réprimer une insurrection qui pouvait avoir des conséquences terribles. Un complot avait été formé, et si bien ourdi que tous les fils avaient échappé à la surveillance des autorités. Les conspirateurs s'entendaient au moyen de proclamations écrites en arabe, imprimées par eux clandestinement, et qu'ils faisaient circuler parmi la population noire de la ville. Le hasard seul mit sur la trace de cette conspiration; on parvint à s'emparer à temps de tous les imprimés, et avant que le jour où devait éclater l'insurrection fut arrivé, on avait eu le bonheur de saisir les chefs qui payèrent tous de leur tête cette tentative coupable.

Bahia joue dans ce moment un grand rôle dans les affaires du Brésil. Sur six ministres, quatre appartiennent à la Relação de Bahia. J'ai, au surplus, retrouvé ici l'image frappante du Portugal. Comme dans ce dernier royaume, le pouvoir est sans force; il est miné par les factions. La province de Bahia se considère comme étant tout à fait indépendante du Gouvernement, et l'on peut prévoir qu'un jour elle secouera le joug, et se séparera de la Métropole.

Ce qui m'a étonné, et ce qui prouve peu en faveur des Brésiliens, c'est que tout le commerce intérieur de Bahia se trouve entre les mains des Portugais. Il y a à peu près dix mille individus de cette nation qui forment toute la population commerciale et industrielle du Pays. Les Brésiliens plus vaniteux encore, et plus paresseux que

Digitized by Google

les habitants du Portugal qu'ils méprisent, vivent dans une apathie et dans une ignorance complètes. C'est peut-être à ces deux causes de corruption qu'il faut attribuer la profonde immoralité qui règne dans toutes les classes de la société, et dont le clergé n'est pas plus exempt que les autres.

Je manquerais à tous mes devoirs si je ne faisais connaître à V. E. l'accueil que le Personnel de la Légation a reçu de M. MAUBOUSSIN [1], gérant le Consulat de France à Bahia, et que j'ai trouvé ici dans une position des plus honorables, aimé et respecté de chacun.

Veuillez, etc.

FORTH-ROUEN.

II

Bahia, 22 Juillet 1847.

Monsieur le Ministre,

Les réparations et les approvisionnements de la corvette *la Bayonnaise* étant terminés, nous comptons mettre à la voile aujourd'hui. M. le Commandant Jurien compte se diriger sur Obart-Town [*sic* Hobart-Town] (Van Diemen), où il se propose de relâcher, à moins de circonstances imprévues. J'ai hâte, je le répète à V. E., d'arriver à Canton, mais nous nous trouvons malheureusement dans de bien mauvaises conditions. En nous rendant directement à la terre de Van Diemen, nous évitons la relâche du Cap, toujours mauvaise à l'époque où nous nous trouvons.

J'ai employé quelques jours à parcourir, dans un assez grand rayon, et par des chemins dont on ne peut se faire une idée, les environs de Bahia. La Province, dont cette ville est la capitale, ne possède aucune industrie; elle se livre uniquement au commerce de sucre, et dans les campagnes on ne cultive que la canne. J'ai visité plusieurs *Engenhos* (sucreries) ; j'ai vu près et j'ai étudié le travail des esclaves. De la manière dont ce travail est entendu sur tous les lieux que j'ai visités, il est impossible qu'il soit plus couteux

1. Depuis Consul-Général à Chang-haï.

Digitized by Google

et qu'il ait des résultats moins favorables pour les propriétaires. Plus des deux tiers des produits sont absorbés par les dépenses premières, et le sucre du Brésil est d'une si mauvaise qualité qu'en ce moment à Londres, où il s'en trouve une grande quantité, il est impossible de l'écouler. Il m'a semblé que derrière ces propriétaires possédant d'immenses terrains qui feraient la fortune de plusieurs familles en Europe, il existait une misère affreuse, augmentant sans cesse et très menaçante pour l'avenir du Brésil. La main d'œuvre de l'esclavage est très couteuse et il est impossible, d'ici à longtemps, de songer à la remplacer par le travail libre. Un Français, qui possède des terres aux environs de Bahia, avait fait venir, il y a quelques années, une vingtaine d'Européens pour essayer du travail libre, il s'en est fort mal trouvé, et il n'a pas tenté de recommencer. Les Français, les Allemands, qu'il avait fait venir à grands frais, l'ont quitté l'un après l'autre, et je n'en ai plus trouvé un seul. Les charrues, les outils aratoires de l'Europe, dont il avait acheté une grande quantité, n'ont pu lui être d'aucune utilité. J'ai assisté à une plantation de canne à sucre : *dix-huit bœufs et trois ou quatre nègres* tiraient la charrue, et c'est à peine s'ils pouvaient tracer un sillon de quelques pouces, tant les terres sont fortes. Quelques propriétaires ont essayé d'introduire dans leurs sucreries des machines à vapeur pour remplacer les anciennes. Les frais d'installation ont été immenses. Les machines ont été envoyées d'Angleterre avec des Ingénieurs pour les mettre en place, et lorsqu'une pièce vient à s'user, ou à se briser, on est forcé de s'adresser de nouveau en Angleterre. Aussi les innovateurs sont-ils loin de se féliciter d'avoir suivi l'exemple de l'Europe. Les moyens que possèdent les propriétaires d'Engenhos sont si restreints et si couteux que des terres immenses restent incultes.

Il n'existe aucune route, et il ne peut en exister. La pierre manque entièrement. Les voyageurs marchent, pour ainsi dire, à l'aventure, dirigés par des nègres qui vont à droite et à gauche tâter le terrain. Armés de grands coutelas, ces mêmes nègres vous fraient un passage à travers bois, et vous tirent souvent de bourbiers, où vous resteriez enfoncés avec vos chevaux. Notre tournée a duré plus de 8 jours, et nous avons regagné Bahia très fatigués, mais très enchantés de notre voyage et de ce que nous avions vu. La crainte d'impor-

Digitized by Google

tuner V. E. m'empêche de m'étendre plus longuement sur mon excursion dans l'intérieur de la province de Bahia. Je n'ajouterai qu'un mot. Dans les propriétés que j'ai visitées, j'ai trouvé des maîtres fort durs pour leurs esclaves, et d'autres qui étaient plutôt les esclaves de leurs esclaves. Parmi ces derniers, je citerai le Vicomte de Pedro Branco, père de Mme. la Vicomtesse de Barral, qui a longtemps exercé des fonctions diplomatiques à Paris. Ce bon et aimable vieillard ne vit que pour ses esclaves et, dans la crainte qu'ils ne soient maltraités pendant son absence, il ne se résoudra pas à suivre sa fille à Paris. Ses esclaves se mettent au travail à 9 heures et le quittent à 3. Chacun possède une portion de terre qu'il choisit où il veut, et qu'il cultive quand et comme il l'entend. Ils ont tous un cheval ; quelques-uns en ont plusieurs qu'ils louent à leur maître. Ils ont également des bœufs, des moutons, etc. On prend de leur santé tous les soins possibles. Une femme qui a un certain nombre d'enfants reçoit sa liberté.

Pendant le séjour de la *Bayonnaise* sur la rade de Bahia, deux négriers brésiliens, après avoir échappé à nos stations sont venus déposer leur chargement sur l'île de Itapurica, qui occupe le milieu de la baie de Bahia. L'un de ces bâtiments avait chargé 900 nègres sur les côtes d'Afrique et n'en possédait plus à son arrivée à Bahia, que 780. Cent-vingt de ces malheureux étaient morts pendant la traversée. Le second de ces bâtiments, qui n'avait chargé que 400 nègres, en avait perdu également près d'une centaine.

On attendait à Bahia un troisième négrier le *Brasiliense*, mais on a appris par le navire français le *Yoloff*, qui est arrivé hier sur la rade, et qui avait à son bord le capitaine et l'équipage du *Brasiliense* que ce navire avait été capturé par les Anglais sur les côtes d'Afrique, au moment même où il venait de jeter l'ancre, et avant qu'il eut commencé son opération. Il paraît que le brick anglais qui a arrêté le *Brasiliense* avait été prévenu de l'arrivée de ce navire par un bâtiment sarde. Les Anglais ont permis au capitaine brésilien et à son équipage de prendre passage à bord du *Yoloff*.

Un Portugais que j'ai connu en Portugal, et qui se trouve actuellement à Bahia, après avoir séjourné quelque temps à Rio, me disait que dans les environs de cette ville, il avait assisté à plusieurs débarquements, qui avaient été si nombreux cette année que les nègres avaient baissé de prix.

Digitized by Google

Le jour de notre arrivée à Bahia, on venait d'y recevoir la nouvelle de la mort du fils unique de l'Empereur du Brésil, et hier on annonçait par des salves que l'Impératrice venait de donner le jour à une Princesse[1]. Ces deux événements ont trouvé les habitans de Bahia complètement indifférents, tant est grand le détachement de cette province des intérêts de la monarchie brésilienne.

Veuillez, etc.

FORTH-ROUEN.

1. *Léopoldine*, née le 13 juillet 1847 ; † 7 février 1871 ; épousa le 15 déc. 1864 le prince Louis-*Auguste*-Marie-Eudes de Saxe-Cobourg Kohary ; sa sœur aînée *Isabelle*, née 29 Juillet 1846, a épousé le Comte d'Eu le 15 oct. 1864. — Les deux fils de Dom Pedro sont morts en bas âge : l'un, Alphonse-Pierre-Chrétien-Léopold-Philippe-Eugène-Michel-Gabriel-Raphaël-Gonzague, Prince impérial, né le 23 février 1845, est le prince qui venait de mourir ; l'autre, Prince impérial, est né le 19 juillet 1848.

Digitized by Google

Digitized by Google

TEXTES ET DOCUMENTS

INSTRUCCION

Formada por el Coronel Don Fernando de la Concha, Governador que ha sido de la Provincia del Nuevo Mexico para que su Subcesor el Teniente Coronel Don Fernando Chacón adopte de ella lo que le paresca conbeniente al bien, tranquilidad, y fomento de la misma Provincia.

Año de 1794.

TEXTE HISTORIQUE INÉDIT PUBLIÉ D'APRÈS LA VERSION CONSERVÉE AUX ARCHIVES HISTORIQUES DE MEXICO

PAR M. LE COMTE DE CHARENÇEY
Membre de la Société des Américanistes.

1. Rara ó ninguna providencia se puede tomar con acierto, quando se ignora lo local del territorio que ocupan las Poblaciones del Pais que se bà à mandar. Para lograr este conocimiento en la Provincia del Nuevo Mexico me parece mui conducente que el actual Governador desde luego que entre en primera Población de ella, nombrado Savinal, procure seguir su marcha pausadamente, reconociendo, y examinando los establecimientos que hay à vna y otra vanda del Rio grande del Norte, hasta llegar à la villa Capital.

Puesta en ella, y despues de haver descansado el tiempo que le paresca necesario, emprehender á igual operación en los propios terminos y con iguales exámenes hasta el Pueblo de Taos que es el ultimo al N. de ella.

Para que el nuevo segundo Teniente adquiera tambien estos conocimientos, será conveniente acompañe á su Governador, y se haga cargo de los terrenos para poder desempeñar cumplidamente qualquier comisión que se ponga à su cuidado.

Regresado el Governador al lugar de su residencia, le será mui facil comprehender al Parage de donde salen los Partes de las Justicias, que con frecuencia recibirá. Podrá dictar sin confusión sus disposiciones,

Digitized by Google

segun lo exijan los casos, y la naturaleza de asumptos que se traten en ellos, distribuyendo sus ordenes por las Cordilleras que se hallan establecidas, ó variando estas, si le pareciesen subsceptibles de mejora.

2. Poseido de estos conocimientos aplicará toda su atención á los tres ramos interesantes de la Provincia; 1° a comprehender el carácter, costumbres, genio, e intereses de las Naciones Barbaras que la circundan; 2° a la conducta interior que deve guardar con los havitantes de ella; 3° y último al manejo de la compañia Presidial : para su logro le trasladeré las noticias que la practica de siete años de manejo me han facilitado.

PRIMERA PARTE

3. Cinco son las Naciones mas immediatas à la Provincia, colocadas á diferentes cumbos de ella. Las quatro primeras se miran y tratan como amigas, y aliadas, y la última la suele ser y ha estado en muchas ocasiones en los mismos terminos que las otras, pero en la actualidad, segun noticias extrajudiciales, comprehendo ha sufrido alguna alteración su amistad. Bamos detallandolas.

Nación Cumanche.

4. Esta havita los terrenos fronterizos del N. E. al S. E. Es la mas fuerte, y por consiguiente la mas temible por su inmédiación y número. Se compone de quatro Parcialidades conocidas baxo el nombre de *Cuchanticas*, *Jupes*, *Yamparicas* y *Orientales*. Todas ellas estan mandadas por vn Capitan General, y vn Teniente General, nombrados por pluralidad entre sus compatriotas, y aprovados por mi. El primero se nombra *Encaguané*, y es *Cuchantica*, y el segundo *Paruaranimuco* que es *Jupe*. Todos los otros Capitanes, y el total de la Nación los reconoce por tales, y les obedece á su modo esto es (explicandome como ellos) oyen sus consejos, y los siguen de buena fé.

En esta Nación se encuentra fé en los tratados que estipulan, verdad constante, buena hospitalidad, y costumbres modestas. En la Guerra son intrepidos, y sumamente arrojados en sus empresas. No tienen con alguna otra Nación que con la Española, y mantienen una Guerra incesante con todas las demas que se les aproximan. Se aman entre si perfectamente y jamas los disgustos interiores pasan los limites de pequeñas disputas que terminan entre particulares. Todas las quatro Parcialidades viven en una estrecha unión, y sucede frecuentemente que los de las unas pasan à vivir entre las otras : De modo que los intereses son comunes, y corren

Digitized by Google

en ellos una igual suerte. En la actualidad se hallan cuasi reunidas las tres primeras, con el fin de auxiliarse reciprocamente contra la Guerra activa que sostienen con la Nación *Panana*.

Esta reunión, lejos de sér perjudicial à la Provincia, se deve mirar como ventajosa. La necesidad de que se les franquee en auxilios de Armas, y Municiones por nuestra parte, les hace reconocer alguna dependencia.

Nación Yuta.

5. Esta se compone igualmente de varias Parcialidades, que solo se distinguen en el nombre, pues en todo lo demas viben en vna perfecta union como los Cumanches. Las mas inmediatas á la Provincia, y que muchas vezes ocupan terrenos en ella, son las nombradas *Moachis*, *Payuchis*, *Tabiachis*, *y Sogupp*. Antiguamente todas quatro eran numerosas, pero en el dia se hallan considerablemente disminuidas. A espaldas de estos, y á la distancia como de doscientas Leguas de la Villa de Santa Fé havitan otros *Yutas* nombrados *Sahuahuanas* cuyo numero es de mucha consideración. Asi estos, como los primeros, han seguido de muchos años á esta parte la suerte de la Provincia, y son los mas antiguos aliados de ella.

El trato ó comercio que mantienen con el Vecindario és él de Peleteria, que por repetidos Vandos expedidos en virtud de ordenes de la Superioridad, está prohivido à los vltimos bayan a practicarlo al terreno de los primeros, para precaver los engaños y mala fé con que se efectuaban, y de que está Nación ha dado varias quejas; por lo que se acostumbra, y esta mandado vengan ellos a formalizar sus rescates à Orillas del Rio del Norte, é inmediaciones del Pueblo de *Santa Clara* donde concurre el Alcade Mayor de la Jurisdiccion para entretener la *Justicia* la equidad, y el buen orden.

Los *Sahuahuanes* suelen venir una vez anualmente, por el mes de Octubre, al mismo punto, y con el propio fin que los otros Yutas, y se conservan en la Provincia hasta el Mayo siguiente que derritiendose las Nieves de las Montañas les proporciona su regreso.

Nación Navajo.

6. Esta havita la parte del S. O. de la Provincia. Sus establecimientos tienen una forma bastante regular, y por la mayor parte estan mui inmediatos à nuestros Pueblos de Indios situados à este rumbo. Poseén muchos Ganados mayor y menor con la proporcionada Caballada. Ocupan en lo general mesas ásperas, y de dificil acceso, y pastan sus Ganados á las margenes del Rio Puerco, y en el cañon de Chelli. Cultiban las tierras

Digitized by Google

con esmero. Siembran siempre de temporal por la escasés de aguas que se nota en sus terrenos, pero apesár de este incombeniente, cojen en lo general abundantes cosechas y viven con unas comodidades que no conocen los demás Yndios Bárbaros.

Su origen es Apache, y como tales siempre han estado aliados, y unidos con las Parcialidades de esta clase que havitan en las Sierras de Gila y mimbres, destruyendo, y asolando las Provincias del *Nuevo Mexico*, *Viscaya y Sonora* hasta que en el año pasado de ochenta y ocho logré su separación, y tambien indisponer los de suerte que en la actualidad, se hacen una Guerra incesante.

No ignora esta Nación que para disfrutar tranquilidad y las ventajas de su industria les es mui conbeniente nuestra amistad y alianza, por lo que no hallo gran dificultad en que exista sobre el mismo pie que se alla en él dia que es igualmente proficuo à todos nuestros establecimientos.

Nación de Apaches.

Xicarillas.

7. Despues que fué arrojada esta Nación por la de los Cumanches del Monte de la Xicarilla, distante treinta leguas del Pueblo de Taos, siempre ha vivido entre el, y él de Pecuries, sembrando las Cañadas de la Sierra que divide los dos, y buscando el abrigo de nuestras Poblaciones, donde dejan sus familias quando los hombres van á la caza de cibolo.

Estos *Apaches* se diferencian mui poco de todos los demas conocidos bajo el mismo nombre, aventajandolos solamente en la industria de cultivar la tierra y curar la Peleteria.

Los havitantes de la Provincia les suelen atribuir algunas infidencias, pero estas deven ser mui raras, ó supuestas, respecto á que en mi tiempo, ninguna se les ha justificado, y siempre han salido inciertos quantos partes me han dado sobre la materia.

Nación conocida por puramente Apaches.

8. Los fronterizos à la Provincia, desde el Rio de Pecos hasta el terreno que ocupan los Navajos, son conocidos bajo diferentes parcialidades con el Nombre de *Natagés*, *Faraones*, *Mimbreños*, y *Gilteños*, pero su conducta es inconsecuente y sus costumbres perversas. A pesár de estas malas calidades logré reducir y colocar de paz a las inmediaciones del Sabinal una gran porción. En el mes de Diciembre proximo pasado se hallaban situados en aquel punto como trescientas Almas de todas las Parcia-

Digitized by Google

lidades referidas, à las quales se les asistia con vna corta ración de Mais y carne semanariamente de cuenta del Rey. En el dia creo, segun noticias extrajudiciales que ha havido, algunas familias deven sér en corto número.

ADVERTENCIAS GENERALES

9. Para entenderse y manejarse con los *Cumanches* tiene y paga el Rey *quatro Ynterpretes*. De estos deven residir dos en el Pueblo de Taos que es de constante concurrencia de los primeros, el mas inmediato à los terrenos que ocupan al *N. E.* de la Provincia, y por consecuencia proporcionado à pasarles por medio de los Ynterpretes qualesquiera aviso, ó noticia que interese. Los otros dos deven vivir en la Villa Capital para tratar, é interpretar à los *Cumanches* que bienen á ella; y al mismo tiempo ser destinados quando convenga al Pueblo de Pecos, que és tambien el mas inmediato à los *Cumanches* que havitan la parte del E. Bien entendido que siempre deve existir uno de ellos en la Nación para observar y dar cuenta de sus operaciones. Este deve ser relevado luego que concluya su temporada de existencia, pero no puede verificarse este relevo hasta que haya regresado y dado noticia del Parage en que quedavan las rancherias á su salida; y qual deven ocupar en lo subcesivo, pues como ambulantes jamas tienen residencia fixa.

Con el proprio fin paga el Rey otros dos Interpretes con destino à entretener la *Nación Navajó* los quales deven igualmente tener su residencia en la Villa, alternando entre si, de modo que siempre haya uno en la Nación.

La de *Yutas* no tiene Ynterprete pagado por el Rey, como las otras, pero hace, y sirve de tál el *Genizàro Manuel Mestas*, Vecino de la Cuchilla, quien los conoce á todos, y tiene bastante influxo sobre ellos. A este se le gratifica anualmente con cinquenta pesos del Caudal destinado á gastos extraordinarios de la Provincia; haviendo le impuesto la precisa obligación de que concurra siempre con ellos á la Villa Capital, y tambien la de pasar à sus rancherias (que regularmente están colocadas à la inmediacion del Puesto de su residencia) quando las circumstancias lo exijan.

Tampoco tienen Ynterprete señalado los *Xicarillas*, pero como hay mui raro entre ellos que dexe de hablar algo el *Castellano* no es dificil entenderse, y desembarazarse de lo que ocurra, sin necesidad de aquel auxilio.

Para los *Apàches Natages*, *Gilteños*, y *Mimbreños* que han estado, y pueden estar de Paz, tampoco hay Ynterprete con sueldo señalado; pero

Digitized by Google

se han considerado como tales el Vecino del Savinal Lereto Tores, y el Genizaro de Belen, nombrado Matias. A este ultimo se le ha gratificado siempre en los mismos terminos que al de los *Yutas*; pero al primero nunca se le ha señalado, ni dado cosa alguna, sin embargo, de haver trabajado incesantemente con mucho fruto, por cuya razon lo contemplo acrehedor à que se le auxilie con todo lo posible.

10. *Entre las Naciónes* referidas reinan distintos intereses. *Los Yutas* y *Xicarillas* tienen amistad entre si, y aborrecen á los *Cumanches* por la que actualmente tienen con nosotros. Esto les priva hacer sus robos, como lo practicaban bajo la capa de aliados nuestros, quando los ultimos estaban de Guerra con la Provincia. Sin embargo de esta circunstancia suelen obrar de acuerdo por hacer sus hostilidades contra ellos. Como la situacion de los primeros les proporciona abrigarse inmediatamente é introducir por la Provincia lo robado es necesario manejar este punto, de modo que los *Cumanches* no sospechen jamas que les ayudamos al intento. Para lograr este fin, estipulé con unos y otros que siempre que qualquiera de ellos atrabesase por la Provincia con Bestias robadas, y destino á sus rancherias, haria prender y entregar los agresores à la parte ofendida. Con efecto asi lo he practicado en varias ocasiones que ha sucedido; pero para lograr lo en lo subcesivo se necesita mucho vigor, y actividad, por que el Vecindario de las Fronteras por la corta ventaja de comprar vn caballo barato, ó hacerse impunemente de alguna parte del robo, acostumbra negar los echos, y dexa de poner el remedio, que repetidas vezes les está prevenido de detener los agresores, quitar las bestias, y dár cuenta al Govierno para que tome las providencias que se hallen justas, conforme á lo estipulado en las mismas Naciones. Por este medio se logra una especie de autoridad sobre todas, y se consigue al mismo tiempo contener un abuso que seria muy perjudicial à la misma Provincia.

Tambien la *Nación Nabajó* tiene estrecha amistad con la de *Yutas*. De ella no resulta perjuicio à nuestro establecimiento ni tampoco zelos à los *Cumanches*. La situacion de vnos y otros les obligaria precisamente en caso de hostilizarse à atrabesar por el centro de la Provincia, que de ningun modo se lo permitiria. Ademas de que los *Navajos* no se expondrán nunca à dexar sus familias y Bienes expuestos à la discrecion y furor de los *Apaches* de *Gila*.

Estos, y las demas parcialidades de su especie no tienen amistad, ni alianza con algunos de las quatro Naciónes relacionadas, y siempre están experimentando persecucion y castigo de los *Cumanches* y *Navajos*. Para que los ultimos no buelban jamas á formar nueva alianza con ellos, es necesario no perdonar medio alguno. Este es el unico arvitrio de que no solo se

Digitized by Google

halle acubierto de sus irrupciones la parte que se nombra del Rio Abajo, sino de que faltandoles tal abrigo dexen de cometerlas en la *Sonora* y *Viscaya*. Para conseguir tan importante fin y conserbarlos en las mismas buenas disposiciones con que han obrado en mi tiempo, hay varios Capitanes *Navajos* como son *Carlos*, *Vicente* que lo pueden facilitar manejandolos con havilidad. Del nombre y calidades de otros que se pueden emplear al mismo fin, informará completamente el Alcade mayor *Don Antonio Joseph Ortiz* al nuevo Governador.

Del mismo modo puede dar bastante luz para el manejo y arreglo ; en caso de presentarse de paz alguna de las parcialidades de los *Apàches* referidos, pues haviendome acompañado en distintas ocasiones que he ocurrido á tranquilizarlos y admitirlos de paz en el *Puesto del Sabinál*, tendrá bien presente los medios que he puesto en practica. Pero en este asunto se necesita precisamente obrar á la vista, segun las ocurrencias y circumstancias, conforme á las ordenes que se pasen de la Superioridad.

Como las cinco Naciones referidas concurren con frecuencia á la Villa Capital, y hay varias ocasiones en que suele hallarse todas reunidas, es preciso aplicar la mayor atencion à su entretenimiento y regalos al regreso.

Deve haver vn sugeto encargado de su manutencion y asistencia, á quien se le abonarán dos reales por cada vno durante los dias de su residencia que hagan en ella, se cuidara igualmente de que no alojen unidos, y se distribuiràn, segun y en los terminos que se halla establecido.

Luego que se disponen para regresar á sus Rancherias, es la practica regalarles alguna ropa, sombreros, espejos, azarcon, añil, cuchillos, cigarros, piloncillo, etc.

En estas dadivas deve preferirse à los *Cumanches* siempre que no se hallen en concurrencia con las demas Naciones, pues en este caso deve ser igual la distribucion para que no sea notada la preferencia, y resulten celos entre vnas y otras.

Este expendio deve hacerse por la misma mano del Governador, para que le sea mas grato. Ha de efectuarse con discreccion, y conocimiento del merito y calidad del individuo á quien se gratifica. En vna palabra, ha de ser con tanta prudencia que sin perder de vista la economia se logre pasar por generoso. Teniendo presente, que el buentrato, y agasajo en las expresiones es el ege principal sobre que deve girar, y ha girado en mi tiempo la buena armonia que se ha conservado, y deve conservar con ellas.

Como estos gastos se exogan de cuenta del Rey, se hace indispensable expedir en el oportuno tiempo los Libramientos correspondientes á favor del sugeto encargado de los efectos, à fin de que por ellos se formalice la

Digitized by Google

relacion que anualmente se deve pasar à la superioridad, y de que acompañando à esta se acredite la justa imbersion.

Al tiempo de remitir la, se solicitarán caudales para el subcesivo, precediendo vn presupuesto, ó calculo con presencia de las atenciones que puedan ocurrir.

SEGUNDO PUNTO

11. Nada es tan dificil como conocer al hombre, y solo el vso de observar su conducta de cerca proporciona en ocasiones formar alguna idea de su caracter. La que la experiencia me há echo formar en general de los havitantes de la Provincia del nuevo Mexico (exceptuando los Yndios del Pueblo) es poca ventajosa. Bajo vna simulada apariencia de ignorancia ó rusticidad, encierran la malicia mas refinada. Hay mui raro en quien no concurran à vn mismo tiempo los vicios del robo, y de la mentira. La dispersion de sus establecimientos, la mala educacion que de esto resulta, la proximidad y trato de las Naciones Barbaras en que se hallan sumergidas, mas de dos mil brazos que trasplantados á otra parte pudieran ser mui utiles à la sociedad, y al estado, es el origen que conserba, y hace propagar cada dia mas tales vicios. Estos no se pueden cortar, sino bajo vna nueba constitucion, y por medio de vna variacion total del actual Sixtema que rige. No está en mano del Governador esta grande obra, y asi es necesario que ciña su cuidado à minorar los daños en la parte que le sea possible : à cuyo fin le expondré los medios que me dicta la prudencia, la razon, la equidad, y la practica de cerca de siete años que he mandado la Provincia.

12. La vigilancia sobre la conducta de los Alcaldes mayores, sus Tenientes, y comisarios de las Plazas, asegura quasi siempre la administracion de Justicia, y el buen orden. Sostener á estos empleados en todo lo que fuere justo, y mantener los en sus destinos siempre que el manejo corresponda á los fines indicados, deve ser la primera atencion del Govierno. Cuasi todos los que hay en el dia se hallavan en posesion quando yo entré en la Provincia. El vecindario ha echo repetidas representaciones infundadas contra ellas. Todas las he examinado con la mayor prolixidad, y jamas hán podido calificar las acusaciones que les han intentado. Buscando el origen de estas, he descubierto con facilidad no dimanar sino de falta de obediencia, voluntariedad, y deseos de vivir sin sugecion, y en vna completa livertad, á imitacion delos Yndios Barbaros que ven à su proximidad.

13. Con el deseo de hacer distincion y fomentar en algun modo la emu-

Digitized by Google

lacion entre aquellos havitantes, que con mui corta diferencia son iguales en fortuna y Nacimiento, formó mi antecesor el Coronel *Don Juan Bautista de Anza* tres Compañias de Milicias, nombrando Oficiales, Sargentos, y Cabos, entre el mismo Vecindario. Con igual fin y propios deseos, no solo las mantube yo, sino que por el acrecentamiento de Yndividuos aumentan otra quarta. Lexos de conseguir las ventajas que nos haviamos propuesto, ha resultado del establecimiento havilitar vnos hombres que bajo el caracter de oficiales todo la conmueben, forman Partidos y alborotan la Provincia siempre, y quando les acomoda en sus ideas particulares. Añadiendose a este mal el de substraerse de concurrir á las varias faenas que para entretener la Policia se necesitan practicar, y á las quales acuden los demas havitantes que no estan condecorados con el caracter de oficial.

Soy de sentir se extinga esta orden de Milicias, y que se ponga el Vecindario sobre el mismo pie en que se hallava anteriormente. Esto es, governados, regidos, y conducidos á las Compañias por los Alcaldes mayores y sus Tenientes, que siempre deven gozar una distincion bajo el nombre de Capitanes, y Tenientes, sin que por pretexto alguno se amplifique semejantes titulos à otros sugetos.

Como la superioridad aprovó el establecimiento de estas Milicias, es indispensable se solicite la aprovacion del Señor Comandante General para suprimirlo.

14. De qualquier modo que se arregle el punto referido, se deve hacer con la mayor equidad el nombramiento de Vecinos é Yndios que concurren à las Campañas ; los primeros por nombre y apellido, y los segundos por numero. Para lograr lo sin confusion, y no dejar al arvitrio de los Alcaldes de los Partidos esta nominacion, deve disponer el nuevo Governador desde luego que se introduzca que le pasen vn Padron general de todos los hombres que hay en las Jurisdicciones, con expresion de edades, y disposicion para Guerra, por cuio medio conseguir á poder formár por si las listas de los que les toque, y pasar las con antelacion á los Alcaldes respectivos, para que estos hagan avisar á los elegidos el dia, Parage y circunstancias donde se deven reunir. Ya se supone que para esta operacion se necesita una lista general donde se anote á cada vno sus salidas para que se haga con igualdad esta clase de Servicio. Deve desterrarse para el, lo que se nombra sostitutos, esto es el que lo hagan vnos por otros. Esta condescendencia es sumamente perjudicial á causa de que los pudientes señalan una corta gratificacion á los mas bagamundos para que concurran en su lugar. El avío y bastimento de estos ultimos corresponde en todo á su conducta, y lejos de sacar alguna ventaja de semejantes hombres, resulta ser nociba su asistencia, pues desde el

Digitized by Google

primer dia les empieza á faltar todo, atrasan las marchas, y suelen ser causa de que se malogren las empresas. Todas estas dificultades con algunas otras de consideracion se pulsaron en la primera Campaña que salió desde luego que entré en el Govierno y el medio unico de precaverlas es ceñir lo de sostitudo à solo los hijos por los Padres, ó unos hermanos por otros.

15. No deve auxiliarse á los elegidos para concurrir à Campaña, mas que con Municiones, las que deve recivir el Comandante de la Partida para hacer su distribucion en los casos necesarios. Los Yndios de los Pueblos nunca solicitan otro, por las comodidades que gozan, pero los vecinos olgazanes, y de mala conducta, se hacen importunos pidiendo Caballos ó Bastimento.

Ni los primeros, ni los segundos, contribuyen con cosa alguna al Rey, que ha gastado su erario desde el tiempo de la reconquista con el fin de sostener los, mas de cinco Millones y medio de pesos, sin que aora ni en algun otro tiempo pueda esperar reintegro alguno. Las partidas de campaña que se disponen nunca llevan otro obgeto que el de cubrir y resguardar sus mismos establecimientos, y asi graduo como precisa obligación de cada uno la concurrencia de todos, como asunto à su propio interes.

No deben contarse para este servicio los seis Pueblos de la Nación Jeres, ni los vecinos del Vallecito, y cañada de Cochiti. Estos se emplean en mantener un Destacamento al pie de la Sierra de San Pedro que cubre la entrada de los Apaches en su Jurisdicción en la de la Villa y Ranchos adyacentes. Ningun cuidado, ni vigilancia bastaba para libertarse de los daños que ocazionaban estos enemigos en los Parages referidos, hasta que tomé la providencia de colocar dicho Destacamento el qual se compone de quinze Yndios, un Vecino del Vallecito, ó la cañada segun le toque y vn caravinero de la compañia Presidial que manda el todo.

Segun la escala, y arreglo que forme con presencia de la fuerza total de los Yndios, y vecinos, resulta tocar á cada vno de los primeros cada dos años quinze dias de fatiga, é igual numero de dias cada seis años á los ultimos. De modo que estando exemptos de las Campañas mensales bienen à quedar con mui corta diferencia al nivel con los demas havitantes.

En poder del Carabinero Comandante del Destacamento se halla la Ynstrucción que formé conseqüente al servicio que se deve hacer en el cuyo destino es cortar los terrenos que se señalan en la misma Ynstruccion, dár parte à los rastros, y otra novedad que noten etc.

16. El repuesto de Caballada que siempre ha havido en la Provincia de cuenta del Rey, no deve tener otro destino que el de auxiliar á las Naciones Barbaras aliadas que voluntariamente se presentan, para concurrir

Digitized by Google

en union de nuestras Partidas destinadas à Campaña. Para llenar este obgeto nunca deve exceder su numero de cien caballos, y diez mulas, pues si pasase de el solo se consiguirian constantes perdidas, sin sacar fruto alguno.

17. Siempre que con antelacion anuncien los *Cumanches* y *Yutas*, que dentro de tales dias se hallaran en los Pueblos de *Taos* y *Pecos* los primeros, y á las inmediaciones de *Santa Clara* los segundos para formalizar sus rescartes, pasará aviso al Governador, á todas Jurisdicciones para que acudan á hacer su negociacion los Yndividuos que la desearen, y tambien orden al Alcalde mayor respectivo, para que acuda á presenciar esta especie de feria. En ella deve el Alcalde hacer observar con la mayor exactitud la mayor armonia, sin permitir sufran daño, ó perjuicio estos aliados que constantemente obran con la mejor fé. No se deve separar del punto hasta que hayan verificado su salida dichos Yndios y siempre vigilará con constancia que no se les haga robo, ni estrabie bestia alguna. Si no obstante este cuidado se verifica (como las mas veces sucede) que algunos vecinos perjudicales robasen algunas bestias, dara cuenta inmediatamente al Govierno para que las haga buscar, y castigue á los agresores segun las circumstancias.

Sera mui conbeniente concurra el Governador en persona la primera vez que en su tiempo se presenten los rescates. Este medio le facilitará reconocer personalmente á la mayor parte de los capitanes de las mismas Naciones, y tambien el metodo y orden con que se efectua la feria mejorandolo si acaso estubiese viciado.

18. A consecuencia de varias ordenes de la superioridad, se han expedido por el Govierno repetidos Vandos, prohiviendo que los havitantes de la Provincia pasen á tratár al territorio de los *Yutas*. Apesar de estas justas providencias que han tenido por obgeto privar á los primeros la facilidad con que engañaban en sus tratos á los ultimos, no ha sido posible desarraigar enteramente semejante vicio. Para precaver este abuso en lo subcesivo, es necesario reiterar los mismos Vandos, y sostener con vigor, y firmeza, lo que se dispone en ellos, sin atender en estos casos à los clamores y vrgencias que suponen y representan los infractores.

19. Desde luego que se formalizó la paz con los *Cumanches*, permiti pasaran á los terrenos que ocupan todos los vecinos é Yndios que solicitaban su comercio. Facilité esta livertad con la idea de adquirir vn completo conocimiento de los Aguages y tierras en que están situados, para poder hacer la Guerra con esta ventaja en caso de que sufriese alguna alteracion la paz verificada. Esta livertad duró dos años, al cavo de los quales fue necesario moderarla, tanto para precaver los inconvenientes

Digitized by Google

se havian tocado con los *Yutas*, quando por que las especies que vertian los concurrentes siempre eran contrarias á la deseada buena armonia.

Por estas razones havia establecido posteriormente fuesen pocas veces; y las mas de ellas solicitadas por los propios *Cumanches*, pero siempre concedida la Licencia con la precaucion de que vno de los Ynterpretes, ó otro sugeto de confianza que devia responder del manejo, y conversaciones que tubiesen en las rancherias los Yndividuos que pasasen á ellas, se hiciese cargo de governar las, y me diese cuenta al regreso de lo ocurrido. Este medio me parece que es el que se deve seguir para conserbar con pureza una paz tan interesante.

20. Es costumbre inbeterada de los havitantes de la Provincia, à la entrada de nuevo Governador renovar pleytos y solicitudes substanciados en tiempos mui atrazados. Para inteligencia del actual en esta materia, es necesario advertirle, que todos los puntos de semejante naturaleza han quedado determinados por escrito y verbalmente en la visita general que han practicado sus antecesores, en cuyo acto se ha prevenido generalmente á las partes, que siempre que no queden satisfechos y se consideren agraviados, se pueden presentar à la Audiencia del distrito á producir las razones que tengan en su abono : por consiguiente nada tiene que entender, ni mezclarse en estos asuntos si no es para facilitarles, y advertirles el conducto por donde deven hacer sus apelaciones.

21. No es menos comun el acudir directamente al Governador los Vecinos de las Jurisdicciones distantes de la Villa, represantando agravios, perjuicio, etc. Estas presentaciones las hacen en papel comun, sin embargo de los Vandos expedidos contra este vso. Nunca la practican ante la Justicia territorial que es quien deve poner à continuacion el auto ó providencia que encontrare justo, sin cuyo requisito es de moral imposibilidad al Governador dictar con acierto sus disposiciones. Nada ha bastado à conseguir de ellos este paso tan natural, y el unico medio que encuentro para cortar tál desorden, es de que no se admita, ni de giro á ningun recurso que carezca de las formalidades referidas.

22. Para determinar en las materias y casos que ocurren, despues de procedidos los informes necesarios, no tiene otro medio el Governador que valerse de la prudencia, sano juicio, y buena razon. Este es del que se hán valido por falta de Letrado con quien consultar todos sus antecesores : pero el actual deve estár en la inteligencia de que nunca, ó rara vez asiste la razon al primer sugeto que pone las demandas, y de que qualesquiera encuentra con la mayor facilidad y sin gratificacion alguna los testigos falsos que necesita.

23. No sucede asi con los Yndios de los Pueblos, cuyo proceder en esta parte es diametralmente opuesto al del Vecindario. Siempre se encuentra

Digitized by Google

en ellos la verdad, se les persuade facilmente con la razon, y jamas se les encuentra, ni contribuyen à robo alguno. Sin embargo de estas buenas calidades, promueben constantemente varias solicitudes, para que se remueban sus Ministros Doctrineros, ó las Justicias que los goviernan. No suelen tener otro obgeto para esta pretencion que el complacer á los Religiosos que solicitan aquel destino, reuniendose con el Vecindario anexo á la administracion de los mismos Pueblos, para cuyo efecto, unos y otros les hacen suponer y alegar con los que están en posesion una porcion de hechos que generalmente salen falsos. Por esta razon se necesita mucho pulso para proceder en la materia. Es necesario hacer un prolixo examen, y tomar individuales noticias del interes que muebe á los Religiosos y Vecindario para semejante conducta. Regularmente siempre resulta de este paso manejado con cordura, una confesion franca de parte de los mismos Yndios que aclara la verdad y deja descubiertas las ideas con que se promovió el empeño. Ni estas circunstancias, ni el rubor que de ellas resulta es lo bastante para que se corte, ni intimiden los promotores, que pasados los primeros procedimientos y despues de vna corta calma repiten, ó hacen repetir las propias instancias.

24. En ningun Pais es mas dificil que en el Nuevo-Mexico la remozion de los Alcaldes mayores, por la imposibilidad que se encuentra en su remplazo. Hay pocos sugetos que sepan escrivir y dár vn parte, y muchos menos desempeñar vn encargo de tanta consideracion, que poco ó nada lo utiliza; á que se deve añadir, que la igualdad de fortunas que reina en la Provincia, dispone los animos de los Naturales á obedecer con violencia y repugnancia a un particular que poco antes en nada les aventaja. La continuacion en el oficio, y la imbariable costumbre de obedecer en todos tiempos a un mismo Yndividuo, llega al cavo de cierto tiempo á dár á este algun ascendiente sobre los demas, y proporciona que miren con respecto y consideracion sus providencias.

Apesar de estas dificultades no se deve conservar alguno cuya conducta no corresponda al objeto á que esto dedicado. Los que yo dejé en las Jurisdicciones al tiempo de mi salida llenaban sus obligaciones. El unico que yá en aquel tiempo dava malas ideas, y que posteriormente llegó á hacer abuso de sus facultades, es el del Partido de la Alameda, por lo que juzgo combenientisimo se le deponga del empleo, colocando en su lugar otro Yndividuo de disposicion, y honrado modo de proceder. No me acuerdo actualmente quien sea aproposito para ello, pero el Alcalde mayor de la Capital Don Antonio Joseph Ortiz, en quien reciben los conocimientos necesarios de todos los havitantes, podrá indicar al nuevo Governador sugeto de desempeño para semejante encargo.

El mismo Ortiz me ha pasado posteriormente aviso de haver depuesto

Digitized by Google

el comandante accidental al Alcalde mayor de la *Laguna* Don Juan Cristoval *Sanchez*, de resultas de algunas quejas dadas por la Nación *Navajó*. Es mui dificil comprehender que el Alcalde supusiera hechos inciertos por nuestra parte contra aquella Nacion que la tiene tan inmediata, y que solo su amistad, y la reciproca buena armonia les pueden facilitar algunas ventajas, y auxilios. Este punto pide nuevo examen que aclare los echos que á mi entender han de ser imbentados por los Ynterpretes de *Navajó*. De qualquier modo que resulte, jamas combiene que el sugeto que ha pasado á remplazarle subsista en el destino. Ya ha servido en calidad de Teniente de aquella Jurisdiccion, y por la mala conducta, y desareglo, prohivi que alguno de los dos fuese jamas a dichos Pueblos.

25. Ningun asunto sufre en aquel Parage tantas dificultades, como contener los vicios que dominan á los Religiosos de la Custodia. La mayor parte de ellos viven amancevados. El interes dirige sus maximas. Ponen quantos medios sugiere la malicia para transtornar, ó destruir las buenas disposiciones que dicta el Govierno, siempre que se dirigen á contener sus excesos. Tienen un absoluto imperio sobre los havitantes. No es posible creer hasta donde llega el descaro y osadía con que manejan toda clase de asuntos, ni tampoco la facilidad con que conmueben á los mismos havitantes, siempre que meditan sus fines particulares. En una palabra es tal la influencia sobre todos, que la general expresión que se vsa en el Pais es : *En diciendolo el Padre no hay que dudar.*

Para que los males sean menos (suponiendo moralmente imposible desarraigar los vicios) soy de opinión se deven seguir los medios que durante mi Govierno han producido buenos efectos. Estos han sido desentenderse, y no tomar parte alguna en las disputas y Pleytos que entre ellos se originan. No condescender jamas con sus molestas solicitudes para mejorar destino. Oponerse con firmeza á los pasos que dan constantemente para destruir el buen orden, correr con buena armonia con su Prelado si la Persona de este fuese menos relajada. Añadiendo à esta conducta lo de intimidar los por medio de las amenazas, de que serán extrahidos de la Provincia, como perjudiciales en ella, siempre que no arreglen su proceder. Para realizar este paso si las circunstancias lo exigieren, es necesario caminar de acuerdo con el Prelado, como previene la Ley, y mas que todo el que el Superior Govierno sostenga la providencia en terminos que no se halle expuesto, ni compremetido á la critica el honor del Governador.

Es mui dificultoso señalar detalladamente los acaecimientos que puedan ocurrir con los Religiosos, por la variedad de negocios que les anima y govierna, pero mirandolos bajo el aspecto que llevo indicado, manejandose con pulso, firmeza, penetración y prudencia, y acudiendo con

Digitized by Google

oportunidad á contener los en su justo dever, se logrará sin duda el apreciable obgeto de quietud, y tranquilidad en lo interior de la Provincia.

26. El Nuevo Governador debe aplicar toda su atención á formalizar la total reunión de la Villa Capital. En el año pasado de ochenta y nueve se me pasó orden executiva por la superioridad, para que sin demora, ni oir recursos la practicase. Yo conociendo las dificultades que se tocaban para ello en aquel tiempo representé los medios que me parecieron oportunos para que se verificase sin grave perjuicio de los havitantes, adoptando el prudente medio de no permitir redificacion, reparo, ó composición de las casas que hallavan dispersadas. Aprovaronlo los Gefes, y à su conseqüencia expedi Vando que explicava esta prohivisión, sopena de que los infractores incurririan en la pena señalada en él. De estos procedimientos ha resultado ya darle vna forma regular pero no se completará jamas la obra si padece el menor descuido, y no se vigila, y sostiene la providencia que rige sobre la materia. Los havitantes son desidiosos. Aman la distancia que les proporciona la independencia ; y si conocen las ventajas que resultan de la union, se desentienden de ellas, para adoptar la livertad y desaliño que leen y notan en sus Vecinos los Yndios Barbaros.

A proporción que ban descaeciendo, é inutilizandose las cosas que se hallan dispersadas, y colocadas en la otra vanda del Rio, se ven los propietarios precisados á solicitar nuevo solar en el punto que se les señale, para construir con regularidad nuebas Abitaciones. Asi lo han practicado varios desde que se puso en vso la disposición. Pero buelvo à repetir, que sin una suma vigilancia, y rigor, nunca se consiguirá el obgeto.

27. No es de menos importancia la conserbación de los Puentes nuebamente hechados sobre el *Rio grande del Norte*, y la de los Caminos que se acaban de formalizar y abrir. No hay fondo ni derechos municipales algunos que se puedan aplicar al entretenimiento de estos dos ramos, tan utiles, como necesarios. Para que se conserben siempre en buen estado, no hay otro medio que el de las faenas personales. A estas deven concurrir indistintamente los Vecinos, è Yndios, segun y en los terminos que les sea menos gravoso ; y como quiera que todos disfrutan del beneficio, ninguno deve exceptuarse del trabajo, conforme á la citación que se haga por el Govierno.

Siempre que estos mismos reparos no pidan mucha concurrencia, se pueden practicar por medio de la aplicación à ellos de los presos que generalmente hay en la carcel, quienes conducidos por un Cavo ó Caravinero de la compañia, y mantenidos con el auxilio de algunas pequeñas multas sobre otros delinqüentes, perfeccionarán esta utilidad publica.

Para concurrir desde luego á semejantes obras, si lo necesitaren, exis-

Digitized by Google

ten en la actualidad ochenta y tantos pesos en poder del oficial Avilitado con destino á este ramo de Policia ; cuya distribución deve hacer en virtud de ordenes que para ello le pasará él Governador.

Tercero y ultimo Punto.

28. La fuerza de la Compañia Presidial asciende à ciento veinte y una Plazas. Pasan tambien revista de ella tres oficiales, y un Sargento retirado con el sueldo correspondiente; y ádemas, diez y ocho Soldados Ymbalidos. Vnos y otros deven ser empleados en los casos necesarios, y todos se hallan sugetos, como los vivos à las Leyes penales, en virtud de Real orden.

El estado de Devidos y creditos que acavo de entregar al nuebo Governador, y está formalizado por fin de Diciembre de 93, acredita hallarse alcanzando la compañia en aquel tiempo.

Para que subsista siempre sobre el mismo pie, no deve permitir el Governador se subministre á ningun individuo de ella cantidad que no sea por su Libramiento. Para egecutarlo en los casos que lo exijan, deve tener siempre á la mano el referido estado, á fin de que lo pueda practicár sin confusión y con conocimiento del estado de alcanzes en que se halla el solicitante.

29. Cada primero de mes se pasa la Revista de todos los individuos indicados, y se formalizan las Listas correspondientes, extendiendo al mismo tiempo el *Diario* de novedades ocurridas en la Compañia y el estado de fuerza, montura, etc. todo segun, y en los terminos que constan en los originales colocados en el Archivo.

Estos Documentos se dirigen en la primera ocasión de seguridad al Señor Comandante General.

Ademas de dicha Revista, podrá quando haya necesidad, pasar otra general, como Sub-Ynspector que es de aquella tropa, para imponerse á fondo del estado en que se hallan los Yndividuos, cortar los abusos que se hayan introducido, y establecer las reglas de economia que le parescan combenientes.

30. El Alferez Don Pablo Sandoval está encargado de hacer dentro de la Provincia la Remonta, à proporción de las necesidades y sin señalarse tiempo para ella. Si la poca actividad de este oficial no llenase cumplidamente semejante encargo, se puede dár la comisión à algun Sargento, ó Cavo que la desempeñe con acierto.

El unico medio de que se acopien caballos varatos, y de buena calidad, es de que al comisionado se le entreguen efectos de la *Avilitación*, de aquellos que vsan los Yndios de los Pueblos, y que con ellos recorra

Digitized by Google

todos los Partidos. En ellos hay mucha cria de Caballada ; y en el de Taos, y Pecos hay porción considerable que los Naturales rescatan de la Nacion *Cumanche*. Ademas de que no hay dificuldad en que el comisionado pase á las Rancherias de estos en compañia de vn Ynterprete, y á cambio tambien de efectos, los compre tambien de primera mano.

Desde el año de 91 se hace la Remonta dentro de la Provincia, y segun consta en las Libretas de los Sol.lados, siempre ha salido el costo de cada caballo á ocho pesos poco mas ó menos. Este conocimiento puede seguir de guia para lo subcesivo.

Sin embargo de los Bandos Publicados, en virtud de orden de la Superioridad, que prohiven, é imponen castigos á los Soldados que cambien, ó vendan Caballos, y de que sugetan igualmente á pena los compradores, no ha sido posible cortar este abuso. La condescendencia de los Sargentos y Cavos, la falta de disciplina, dificil de establecer completamente en aquel pais, y las liaciones que tienen sus individuos con el resto del Vecindario, privan al Gefe adquirir los conocimientos necesarios para obrar con vigor en la materia. Apesar de estas dificultades, no se deve perdonar medio para corregir el desorden. Ninguno será de tanta eficacia, siempre que se justifique el fraude, como castigar al comprador en los terminos que previenen los Bandos, y despedir del servicio el delinqüente ó vendedor.

Nada es tan deseado en aquella Provincia como el obtener una plaza en la compañia y ninguna cosa puede mortificar tanto á los que gozan, como verse expelidos de ella. Baxo este concepto que se puede realizar, no solo en el caso que se versa, sino en quantos ocurran de otra especie, no es dificil conseguir la obediencia y subordinación.

31. La tropa de la compañia es generalmente de buena calidad. Los oficiales que dejé no corresponden à ella, pero el merito material que han contrahido algunos, y la antiguedad de otros, los hace acrehedores á que se les sufran algunas pequeñas faltas : pero de ningun modo á que se les toleren ciertos vicios, de que están sindicados.

32. El actual oficial Avilitado no tiene la mejor disposición para el destino. Padece frecuentemente descuidos, y la mayor parte de ellos proceden de algunos desarreglos. Para precaver su mala versación de los intereses que corren á su cuenta, le destiné bajo mi dirección á Don Joseph Garcia Griego, á fin de que los distribuyese, llevase cuenta formál, realizara los Ajustamientos en tiempo oportuno, y tubiese en corriente todas las operaciones anexas aquella comisión. Este mozo es de buen desempeño, educado en la casa de Don Francisco Manuel de Elguea, y de vna conducta sin tacha ; calidades que dan alguna sugeción al mismo Avilitado, quien

Digitized by Google

para obrar arbitrariamente es mui natural procure separarlo de su lado, poniendo en su lugar a un tal *Don Antonio Ruiz* su compañero en los excesos, y mas torpe é ignorante que el Avilitado. De ningun modo combiene esta variacion, por las funestas conseqüencias que puedan resultar; y asi es necesario que subsistan las cosas sobre el propio pie que se hallan establecidas.

Debe efectuarse un Balance que acredite el estado en que se halle la Avilitacion al tiempo que se introduzca el Gobernador. Si de esta operacion resultase quiebra, por falta de metodo, ó mala versación, se suspenderá de su egercicio al Avilitado, tratandolo como está prevenido por una orden posterior de la Superioridad, que se halla colocada en el Archivo.

Ninguno de los otros oficiales es aproposito para Avilitado; y asi el vnico recurso que queda (en caso de que las cuentas del presente no esten arregladas) es que se nombre vno de los tres Sargentos, que ayudado, y governado por el mismo *Garcia* y vna poca de atención á este ramo que ponga el Gefe, no es posible se verifique jamas quiebra alguna.

Para obviar recursos infundados, que constantemente hacian los Soldados, sobre cargos de raciones, libramientos etc., estableci Voletas por separado correspondientes á cada ramo. En estas constan las Libranzas, y tiempo en que se dán. Paran siempre en poder del interesado, y por medio de ellas es facil aclarar qualquier duda que ocurra al tiempo del Ajustamiento.

33. El servicio en que se emplea la compañia se ciñe vnicamente à la Guardia de Caballada, compuesta de treinta hombres, cuyo mando se confia á uno de los tres Sargentos alternativamente. Si acaso se hubiese minorado este numero, es necesario que buelva à subsistir, tanto por exigir lo la seguridad de la misma Caballada, por su crecido numero, que constantemente pasa de dos mil bestias, quanto por que de otro modo vibirian los soldados en vna ociosidad que los enerbaria.

Los oficiales no hacen otro servicio que el de las Compañias contra *Apaches*; y como estas no se pueden practicar por razón del clima, si no en quatro meses en el año, viven con vna completa comodidad, y quasi en la total inacción.

Soy de sentir que siempre que buelvan à establecerse de paz en el Sabinal los mimos *Apaches* se ponga en aquel Puesto un Destacamento de vn oficial y veinte hombres para que cuiden del orden, manejo, raciones y demas ocurrencias que sobrevengan con ellos; todo conforme á las Ynstrucciones que le dé su Governador. Este Destacamento puede ser relevado cada vno, ó dos meses, segun le parezca mejor al Gefe; en inteligencia de que el recargo de semejante trabajo nunca privará á la tropa el goze de la

Digitized by Google

mitad del tiempo de descanso en la Capital, donde solo se mantiene una Guardia de..... compuesta de vn cavo, y cinco hombres.

34. Con el deseo de que saliesen en mejor estado que obrasen con utilidad las Partidas destinadas á campaña, dispuse dejar la Guardia de Caballada con vn Sargento y quatro Soldados, á los quales se añaden quarenta ó cinquenta Vecinos de los menos aviados, y que estaban nombrados para concurrir á ellas. Este método lo considero ventajoso por no duplicar trabajo, y llenar perfectamente los dos obgetos.

35. Para mantener el aseo y buen entretenimiento del Quartel de la Compañia, es preciso no dispensar la mas pequeña falta. En poder de cada oficial existe copia de la instrucción, que formé relativa á este punto. En ella se detalla lo que corresponde observar à cada Yndividuo en su casa, y frente respectiva; y asi mismo la vigilancia con que deven proceder para su logro los Oficiales, Sargentos, y Cavos. Nada es bastante á conseguir el efecto, si el Gefe por falta no lo vé y examina personalmente con frecuencia.

36. En el mès de Noviembre sale el cordón anual para esta Villa, compuesto de muchos y varios Yndividuos de la Provincia. Con el viene el Avilitado para introducir la memoria correspondiente al Presidio. Este oficial trae el mando general sobre todas las Personas que lo componen. Le acompañan quinze hombres, y un Sargento, para custodiar la misma memoria. El servicio que deven hacer estos, y el Vecindario, durante las marchas de venida, y buelta, se halla explicado en la Ynstrucción que le presentará el actual Avilitado para que por ella le sea facil las correspondientes à los años subcesivos.

Chihuahua 28 de Junio de 1794.
Fernando de la Concha.

Es copia de la Ynstrucción que dió el Coronel Don Fernando de la Concha á su Subcesor en el Govierno de la Provincia del nuevo Mexico, y de la qual entrego copia en la Secretaría de la Comandancia General de mi cargo.

Chihuahua 22 de Junio de 1797.
Manuel Merino.

Sacado del tom. 41 Seccion historica.
Documentos. Colima. Archivo general de Mexico.

Mexico 10 de Mayo de 1866.
S. L. Reinisch.

Digitized by Google

Digitized by Google

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

SÉANCE DU MARDI 3 AVRIL 1906

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr E.-T. HAMY, MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

La séance est ouverte par la lecture du procès-verbal de la séance du 6 mars qui est adopté sans modifications. Le secrétaire dépouille ensuite la correspondance manuscrite qui comprend, outre six lettres d'excuses, plusieurs lettres relatives à la rédaction du *Journal* (MM. de Loubat, Protat, Lehmann), à l'organisation de la séance (MM. Boman, le Dr Hamy), et aux échanges (*Smithsonian Institution*, *Geographical Society* de New-York, *Sociedad cientifica Antonio Alzate*, Journal ethnologique *Anthropos*).

La correspondance imprimée se compose des périodiques suivants : *Globus* (t. 89, n° 9, 10, 11, 12) ; *Zeitschrift für Ethnologie* (H. I, n° 11) ; *Report of the Library of Congress* (1905); *American Geographical Bulletin*; Mémoires *de la Sociedad cientifica Alzate* (t. 22, nos 1-6; 9-12); *Annales del Museo Nacional de Mexico* (t. 11, n° 1); *Revue de l'École d'Anthropologie* (mars 1906) —, enfin, la traduction espagnole (2 volumes) de l'*Unknown Mexico* par Lumholtz.

M. le Président communique une lettre par laquelle M. Émile SALONE, docteur ès lettres, professeur agrégé d'histoire et de géographie au lycée Condorcet, pose sa candidature à la place de membre titulaire actuellement vacante. Le vote de cette candidature, appuyée par MM. le Dr Hamy et Désiré Pector, aura lieu à la réunion mensuelle de mai. M. Hamy donne ensuite des nouvelles de l'état de santé de M. le duc de Bassano et rappelle la part brillante faite à la *Société des Américanistes*, dans la récente promotion dite des explorateurs (nominations de MM. le comte de CRÉQUI-MONTFORT, Léon DIGUET et le comte Henry de LA VAULX comme chevaliers de la Légion d'Honneur).

Puis, conformément à l'ordre du jour, il retrace la carrière de Louis Choris, peintre, naturaliste et explorateur. Il montre d'abord le jeune artiste et savant russe prenant part de 1815 à 1818, à la circumnavigation du brick RURIK, commandée par Otto de Kotzebüe et analyse rapidement le contenu du *Voyage pittoresque autour du monde*, dont les cent planches, inspirées à Choris par cette expédition, constituent encore aujourd'hui des documents ethnographiques fort appréciés. Choris, fixé à Paris, prit ensuite une part active à l'illustration de l'œuvre de Humboldt, pour un album, intitulé *Vues et Paysages des régions*

Digitized by Google

équinoxiales. Enfin, en 1827, il obtenait du gouvernement français une mission officielle dans les deux Amériques, avec le titre de correspondant du Muséum d'Histoire naturelle. La seconde partie du mémoire de M. Hamy est consacrée à ce voyage qui amena successivement Choris à la Martinique, à la Guadeloupe, dans plusieurs Antilles et à Cuba où il fit une ample moisson de pièces d'histoire naturelle et de dessins. Passant au Mexique par la Nouvelle-Orléans et Vera-Cruz, il s'apprêtait à gagner l'intérieur des terres, lorsqu'il mourut assassiné par des voleurs de grand chemin.

Après cette lecture, l'ordre du jour appelle la communication de Eric Boman intitulée : *Mines préhispaniques de Cain dans la Puña de Jujuy*.

Ayant remercié M. Boman de son intéressant exposé, M. Hamy donne la parole à M. Lejeal qui communique une courte biographie de notre collègue, M. Henri de Saussure, membre correspondant de la *Société*. M. Lejeal, au nom de M. le Dr Preuss, fait hommage d'un mémoire intitulé : *Der dämonische Ursprung der griechischen Dramas erläutert durch mexikanische Parallelen* extrait des *Neue Jahrbücher für das Klassische Altertum, Geschichte und Deutsch Literatur*.

Après avoir délégué M. Boman, pour le représenter au Congrès de Québec, la *Société* lève la séance à 5 heures 50.

SÉANCE DU 8 MAI 1906

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.

Le procès-verbal de la réunion du 3 avril est d'abord lu et adopté; le secrétaire dépouille ensuite la correspondance manuscrite et imprimée. La première comprend : 1° une lettre de la Société de numismatique et d'archéologie de Montréal à laquelle est jointe une médaille commémorative du bi-centenaire du château de Ramezay; 2° une lettre du Dr Boas relative à l'organisation du Congrès international de Québec; 3° des lettres de MM. de Jonghe, Lehmann, Van-Panhuys concernant soit la rédaction du *Journal*, soit quelques faits américanistes intéressants (en particulier la nouvelle organisation de la section américaniste du Musée de Berlin et de récentes expéditions ethnographiques dans le Surinam); 4° une lettre de Mme Roux au sujet de bijoux funéraires trouvés par le Dr Léon en pays mixtéco-zapotèque; 5° des accusés de réception ou lettres relatives aux échanges (*Museo nacional de Montevideo*, *Academy of National Sciences of Philadelphia*, rédaction de la revue *Anthropos*; 6° les excuses de quatre membres empêchés d'assister à la séance.

A propos de la lettre de M. Georges Protat, M. Lejeal signale la mort regrettable de M. Jules Protat et annonce qu'il a déjà exprimé à la famille de notre excellent collaborateur les condoléances de la Société. M. Lejeal explique ensuite la série

Digitized by Google

d'événements malheureux qui ont retardé jusqu'ici et retarderont sans doute encore l'apparition du 1er fascicule de l'année 1906.

Sur la proposition du secrétaire, l'échange du *Journal* avec *Anthropos* est voté.

La correspondance imprimée se compose de *American Anthropologist*, *Globus*, *Zeitschrift für Ethnologie*, *Cuerpo de Ingenieros de Minas del Perú*, *Anales del Museo Nacional de México*.

Sur la proposition de M. le Dr Hamy, la Société vote sur la candidature précédemment posée de M. Émile Salone. M. Émile Salone, professeur agrégé d'histoire et de géographie au lycée Condorcet, docteur-ès lettres, présenté par MM. Hamy et Désiré Pector, est élu membre titulaire de la Société des Américanistes.

M. Hamy reprenant la parole présente à l'assemblée un spécimen des reproductions des peintures murales de Chichen-Itza, entreprises par Miss Adela Breton. Il attire l'attention des membres présents sur le caractère de ce travail, très minutieux et très artistique à la fois, dont les délégués français au Congrès de Stuttgart ont pu contempler les aquarelles originales. La planche présentée, que l'auteur destine au Musée du Trocadéro est en elle-même ethnographiquement très curieuse par ses personnages aux cheveux rouges et armés de massues de pierre d'une forme spéciale.

M. Hamy présente ensuite la pièce qu'il a désignée dans la communication inscrite à l'ordre du jour sous le nom de *Hache d'Antoine de Jussieu*. Cette arme néolithique, tirée des collections du Trocadéro, correspond assez bien à une de celles qu'a décrites rapidement Jussieu l'ancien, comme « provenant des Caraïbes » dans le célèbre mémoire sur *l'origine et les usages de la Pierre de Foudre*.

Après M. Hamy, M. Lejeal parle des *Hymnes mexicains de Sahagun*. Il fait brièvement l'histoire des manuscrits d'Italie et d'Espagne qui en contenaient les originaux et après avoir comparé à la traduction fantaisiste de Brinton celle beaucoup plus solide du Dr Seler, s'efforce en considérant spécialement « l'hymne à Tlaloc » de montrer les indications d'histoire et de liturgie qu'une étude méthodique de ces textes pourrait fournir. L' « hymne à Tlaloc », ajoute quelques données assez nouvelles à ce qu'on sait des opérations magiques usitées pour appeler la pluie. Les noms géographiques de lieux qu'il renferme ne sont peut-être pas sans signification pour l'histoire des migrations. Les noms de personnages semblent se rapporter à toute une série de prêtres et de chefs primitifs et correspondre à une série de faits rapportés par Chimalpahin, Tezozomoc, etc... Enfin l'ensemble du morceau confirme une théorie déjà courante en matière d'américanisme que le récit des miracles obtenus par sorcellerie et magie passait aux yeux des croyants pour avoir une vertu propre.

Après quelques observations de MM. Hamy et Verneau sur cet exposé, notamment au sujet de l'emploi liturgique du sang et du rôle des bandelettes de papier dans les rites de Tlaloc, la séance est levée à 6 heures 5 minutes.

Digitized by Google

SÉANCE DU MARDI 19 JUIN 1906

PRÉSIDENCE DE M. HENRY VIGNAUD, vice-président.

Le procès-verbal de la séance du mardi 8 mai est lu et adopté; le secrétaire analyse la correspondance. La correspondance manuscrite comprend, avec les lettres d'excuses de cinq de nos collègues : 1° une lettre de démission de M. de LA GRASSERIE et des lettres de M. HAMY et LEJEAL, relatives à cette démission qui est acceptée; 2° des lettres de MM. HAMY et CHARNAY concernant l'administration de la Société et du *Journal* et l'organisation de la séance; 3° des lettres de MM. VIGNAUD, PROTAT, KOCH, de JONGHE, MARCEL, Désiré CHARNAY relatives à la rédaction du *Journal*. La correspondance imprimée comprend : 1° les périodiques suivants : *Ymer*, de Stockholm, *Bulletin de la Société d'Anthropologie*; 2° des tirages à part offerts en hommage par M. Ch. P. Bowditch (*Mayan Nomenclature*) et Mme Z. Nuttall (*Some unsolved Problems in Mexican Archeology*); 3° l'envoi d'une nouvelle revue, *Cultura española*, accompagnée d'une lettre de M. Jules HUMBERT, demandant l'échange avec cette publication, rédigée par M. Altamira et autres savants espagnols notables. Cet échange est voté.

M. le Président rappelle en quelques mots la mort récente de M. le duc de BASSANO, rend compte des obsèques auxquelles les membres de la Société ont assisté en grand nombre et fait un éloge ému du regretté défunt. Avant de le remplacer dans les fonctions de trésorier qu'il remplissait avec tant de zèle, M. LEJEAL expose que le Bureau a cru qu'à cette époque avancée de l'année, un *intérim* serait préférable. Le Secrétaire, qui avait déjà été délégué auprès de la famille de M. de Bassano, pour prendre livraison des livres de compte et de la correspondance financière, se chargera, avec l'assentiment de l'assemblée, du service de la trésorerie jusqu'à l'élection du successeur. Cette proposition ayant été adoptée, M Lejeal résume la visite qu'il a faite à Mme la duchesse de Bassano dont il a reçu quelques renseignements biographiques en vue du nécrologue et donne sommairement l'état de la caisse au 19 juin 1906.

M. Désiré CHARNAY prend ensuite la parole pour une communication intitulée les *ruines de Tuloom, d'après John L. Stephens*. S'aidant de la description du grand voyageur et de quelques documents peu connus, M. Charnay établit à nouveau, à propos de Tuloom, sa thèse de la modernité relative des ruines yucatèques

Après cette lecture, qui a provoqué un échange de vues entre MM. CHARNAY et LEJEAL, sur Pio Perez et sa véracité, M. le Dr VERNEAU, conformément à l'ordre du jour, expose l'état actuel de la question de l'homme ancien en Amérique. Il explique d'abord la difficulté du problème, en insistant sur l'absence de synchronisme entre les évolutions géologiques du Nouveau Monde et celle de l'Ancien Continent. Il résume ensuite les différentes découvertes et les diverses théories ou polémiques suscitées au sujet de l'âge de l'homme américain (découvertes et

Digitized by Google

travaux de Koch, d'Abbott et de Whitney dans le Nord-Amérique; de Lund, d'Ameghino, de Moreno et de Roth dans le continent sud; travaux et critiques de Quatrefages, Gaudry et Hamy). De cet exposé se dégage la conclusion, que seuls les vestiges somatologiques fournis par les gisements de Trenton et de Lagóa-Santa peuvent être retenus, jusqu'à nouvel ordre, comme documents incontestables. Il semble, d'ailleurs, n'y avoir que des probabilités quant à l'âge quaternaire de l'homme de Lagóa-Santa; on paraît être moins réservé quant à l'homme de Trenton.

M. Vignaud, après avoir remercié M. Verneau de sa communication, fait connaître que revenant sur sa première décision, le ministère français de l'Instruction publique a résolu d'être officiellement représenté au Congrès international de Québec. M. Lejeal a été chargé de cette mission, au défaut de M. Hamy, d'abord désigné et que sa santé a empêché d'accepter. M. Lejeal représentera en outre la Société avec le R. P. Lacombe, précédemment délégué à cet effet. On règle quelques points de détails relatifs à l'envoi des mémoires et à la recette des cotisations des sociétaires adhérents au Congrès. Enfin, la société s'ajourne au premier mardi de novembre et la séance est levée à 5 heures 45.

SÉANCE DU MARDI 6 NOVEMBRE 1906

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.

Lecture est faite du procès-verbal de la réunion du mardi 19 juin 1906, qui est adopté. Le secrétaire dépouille ensuite la correspondance qui comprend : 1° une lettre du Comité du Congrès de Québec relative à l'organisation de la publication et aux dates extrêmes d'arrivée; 2° des lettres de MM. de Jonghe et Koch-Grünberg concernant la publication du *Journal*, de MM. Protat, Demoulin, Berthaud, au sujet de l'impression du Journal, de M. Mirabaud relative à la comptabilité de la Société ; 3° le programme de l'École d'Anthropologie.

La correspondance imprimée comprend : *Rendiconti de la R. Ac. dei Lincei*, *Württembergische Jahrbücher*, *Proceedings of the American Antiquarian Society*, *Journal of Anthropological Institute*, *Revue de l'École d'Anthropologie*, *Anales del Museo Nacional de Mexico*, *Anthropos*, *Cultura Española*, *The Franklin bicentennial celebration*.

L'échange du *Journal* et du *Bulletin du parler français* est voté.

Après avoir offert à ses collègues ses souhaits de rentrée, M. le Dr Hamy donne lecture d'une petite notice due à M. Berthin sur les *momies boliviennes*. Ce travail qui accompagne deux pièces originales offertes par ce voyageur aux collections de l'État tendrait à démontrer qu'au rebours de l'opinion couramment acceptée, les *chulpas* boliviennes auraient été des habitations et non des

Digitized by Google

tombeaux. Le principal argument de l'auteur est tiré de l'abondance du matériel ethnographique trouvé dans ces monuments.

Conformément à l'ordre du jour, M. le Dr Rivet présente ensuite la riche collection rapportée par lui de son nouveau voyage dans les régions équatoriennes et avec pièces à l'appui il expose les principaux résultats ethnographiques et anthropologiques auxquels il pense être parvenu, sur la juxtaposition de races indigènes et de races conquérantes péruviennes dans tout le territoire de la République de l'Équateur. Il y a lieu de signaler en particulier les plans de forteresses et de « tambos » recueillis par notre collègue dans les diverses régions parcourues.

M. le Dr Hamy, en quelques mots, fait ressortir l'importance de cette communication qui attire aussi quelques observations de M. G. de la Rosa.

En fin de séance, M. Lejeal communique deux notices nécrologiques de MM. Oppert et Girard de Rialle.

La séance est levée à 5 heures 40 minutes.

SÉANCE DU MARDI 4 DÉCEMBRE 1906

Présidence de MM. Gabriel Marcel,
puis Manuel de Peralta, vice-président.

En l'absence de M. le Dr Hamy, retenu à l'Académie de Médecine par une une séance de commission et de M. Henry Vignaud, empêché par son service à l'Ambassade, M. Gabriel Marcel, membre du Conseil, veut bien prendre la présidence qu'il cèdera au cours de la séance à M. le marquis de Péralta, vice-président.

Le secrétaire donne lecture du procès-verbal de la réunion du mardi 9 novembre qui est adopté. M. Lejeal dépouille ensuite la correspondance. La correspondance manuscrite, outre les excuses de MM. Hamy, Vignaud, Boman, de Charencey et Froidevaux, comprend : 1° des lettres de MM. Koch, de Jonghe, Lehmann relatives aux publications ; 2° une note du Ministère de l'Instruction publique, concernant le service des échanges : 3° une lettre de M. Carl Lumholtz, demandant l'envoi d'un numéro du *Journal* ; 4° une lettre de M. Chazaud de Granges, avocat à la Reyze (Hte-Vienne) et proposant divers travaux de traduction. Sur cette dernière lettre, la Société décide de passer à l'ordre du jour.

La correspondance imprimée comprend les périodiques suivants : *Zeitschrift für Ethnologie*, *Proceedings of the Numismatic and Antiquarian Society*, *Revista de la Faculta de Letras y Ciencias* de la Havane, *American Antiquarian*.

En outre, la Société a reçu les hommages suivants : 1° *Recent Cave Explorations in California*, par M. John C. Merriam ; 2° *Evidence of the work of man in objects from Quaternary caves in California*, par M. le professeur Putram ;

Digitized by Google

3° *Observaciones a dos Estudios del señor Eric Boman* (*sobre palethnologia del Noroeste Argentino*), par M. Félix Outes.

Sur la proposition de MM. Marcel et Lejeal, appuyés par M. Salone, l'assemblée, en réponse à une demande antérieure, vote l'envoi de la nouvelle série et des numéros courants du *Journal* à la Bibliothèque de l'École Normale de Montréal.

Après l'expédition des affaires courantes, M. le Président annonce la perte que l'américanisme vient de faire en la personne de MM. Ernst Förstemann et Alfred Chavero, tous deux membres correspondants de la Société. Il rappelle en quelques mots les services rendus à la science par les défunts, dont le *Journal* insérera la biographie. M. le Dr Lehmann a déjà offert, ce qui est accepté, de se charger de celle du Dr Förstemann.

La parole est donnée à M. Gonzalez de La Rosa, pour rendre compte, conformément à son désir, de l'inauguration du nouveau Musée archéologique de Lima. M. de La Rosa demande, d'abord, à revenir sur le désaccord scientifique qui s'est produit entre lui et M. Jules Humbert au sujet de la date de fondation de Cumaná de Venezuela. Après une discussion à laquelle prennent part outre M. de La Rosa, MM. de Peralta, Marcel, Charnay et Lejeal, il est convenu que (comme le mentionnait, du reste, le procès-verbal du mardi 4 janvier 1906) M. de la Rosa voudra bien rédiger ses objections sous la forme d'une note ou mieux d'une « lettre au Directeur » (du *Journal*), qui sera communiquée à M. Humbert, et, s'il y a lieu, publiée.

M. de la Rosa donne ensuite l'analyse du discours prononcé par le nouveau directeur du Musée de Lima, le Dr Max Uhle, dans la cérémonie d'ouverture de l'établissement. Les conclusions de M. Uhle, contraires à beaucoup d'idées reçues sur l'âge respectif des diverses civilisations péruviennes, ont été traduites par M. de La Rosa en vue de l'insertion au *Journal*.

L'ordre du jour appelle le scrutin pour l'élection d'un trésorier. M. le comte G. de Créqui-Montfort, sur la proposition du bureau, est désigné à l'unanimité pour remplacer M. le duc de Bassano. D'autre part, M. le juge Sicotte, de Montréal, président de la Société des Américanistes du Canada, présenté par MM. le Dr Hamy et Lejeal, est élu membre ordinaire de la Société.

Enfin, M. Lejeal donne communication de son travail sur les *Images et le récit de Lionel Wafer*, dont il s'efforce de montrer l'importance pour l'ethnographie du Darien, au début du XVIIIe siècle. Médecin d'un bâtiment de commerce anglais, forcé par une blessure grave de séjourner de longs mois au milieu des Cisnos et Chocos du Darien, Wafer a étudié ces tribus avec beaucoup plus de soin et, surtout, d'esprit scientifique qu'on n'en rencontre chez la généralité des voyageurs de son temps. Les renseignements physiologiques et médicaux qu'il nous a transmis, les données qu'il a réunies relativement à l'état social et religieux des populations isthmiques témoignent d'une remarquable faculté d'observation et sont d'autant plus précieux que la famille ethnique en question, très difficilement abordable, commence à disparaître.

La séance est levée à 5 heures 50 minutes.

Digitized by Google

SÉANCE DU MARDI 8 JANVIER 1907

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr E.-T. HAMY, MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

La séance est ouverte par la lecture du procès-verbal de la réunion du mardi 4 décembre 1906, qui est adopté. Le secrétaire dépouille ensuite la correspondance. La correspondance manuscrite, outre les lettres d'excuses de trois membres empêchés, comprend une note de service du ministère, relative aux envois de périodiques par voie d'échange international, et des correspondances concernant le numéro en cours du *Journal*, émanées de MM. Protat, de Jonghe, Lehmann, Koch, Charnay, Boman. La correspondance se compose de onze numéros des revues habituelles et, en outre des hommages suivants.

De Orbe Novo (Traduction P. Gaffarel, offerte par M. le duc de Loubat);

Commentaire du *Manuscrit maya de Dresde*, par E. Förstemann (Traduction anglaise de la Collection du Peabody Museum);

The Temple of the Cross (par Ch. Bowditch);

Annual Report (1905-1906) de la « Smithsonienne », don de M. le Dr Hamy;

Decorative art of the Huichol Indians, par C. Lumholtz (envoi d'auteur).

Après avoir exprimé à ses collègues les vœux qu'il forme pour chacun d'eux en particulier et pour la prospérité de la société en général, M. le Président attire l'attention de l'Assemblée sur un vase céramique, soumis à l'examen du laboratoire d'anthropologie par M. Choquet, qui l'a reçu d'un de nos compatriotes, fixé à Teffe (Brésil amazonien). Cette très belle pièce, qui affecte la forme cubique, était accompagnée d'un autre vase tripode malheureusement brisé et d'une hache à gorge d'un type connu. M. HAMY insiste sur l'analogie que révèle, surtout au point de vue du décor, l'objet principal de l'envoi Choquet avec d'autres pièces, mises au jour par M. Netto.

Un échange de vues s'engage à ce propos entre MM. HAMY, VERNEAU, HÉBERT et plusieurs autres membres. Pour M. HÉBERT, tout le travail décoratif qu'accuse la pièce, notamment les champlevés, a été fait avant la cuisson, mais à un degré relatif de dessication. Il semble y avoir eu, d'ailleurs, des retouches postérieures à la pointe. Quoi qu'il en soit, il est convenu qu'une note sera consacrée dans le *Journal* à ce beau spécimen, après que le propriétaire aura donné des détails plus précis sur le lieu d'origine et les circonstances de la trouvaille.

La parole est ensuite donnée à M. LEJEAL qui communique, de la part de M. Humbert, un compte rendu de l'ouvrage posthume de Garcia Icazbalceta, publié par son fils, notre collègue, L. G. Pimentel et intitulé : *Vocabulario de los Mexicanismos.*

M. LEJEAL lit les notices nécrologiques sur Washington Matthews et le duc de Bassano, qu'il a rédigées au nom de la Société et qui doivent prochainement paraître au *Journal.*

Digitized by Google

Enfin, M. Émile Salone donne communication de son étude, portée à l'ordre du jour, sur « Les Sauvages de la Nouvelle-France et les maladies importées d'Europe ».

Ce travail qui sera inséré dans notre périodique, au premier numéro de 1907, est une histoire résumée, mais très documentée des causes qui, à l'époque coloniale et surtout pendant la domination française, peuvent expliquer la décroissance rapide de l'élément indigène au Canada. M. Salone analyse les principaux documents statistiques, nombreux surtout pour le XVIIe siècle. Puis il entre dans le détail des plus violentes épidémies (variole, rougeole, scarlatine) qui, au même temps, décimèrent les Indiens. En ce qui concerne l'alcoolisme, il insiste sur les conflits soulevés entre l'autorité civile et les missionnaires ou le pouvoir ecclésiastique au sujet de la traite de l'eau-de-vie.

Cette communication soulève, de la part de MM. Hamy et Verneau, quelques observations sur l'identification scientifique de certaines des maladies épidémiques importées dans l'Amérique du Nord par les colons français.

La séance est levée à 5 heures 50.

SÉANCE DU MARDI 5 FÉVRIER 1907

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.

Après lecture et adoption du procès-verbal de la séance du 8 janvier, M. Lejeal, dépouille la correspondance manuscrite et imprimée.

La correspondance manuscrite comprend des lettres de MM. Boman, Lehmann, de Jonghe, Protat, relatives à la publication du *Journal*; une circulaire de la banque Mirabaud, Pruzari et Cie annonçant un changement de la raison sociale ; une note du Ministère de l'Instruction publique, au sujet du prochain congrès des sociétés savantes qui doit se tenir au mois d'avril à Montpellier ; enfin, outre les lettres d'excuses de plusieurs collègues, une communication de M. Charnay dont M. le Président tient à faire part lui-même à l'Assemblée.

La correspondance imprimée dont le secrétaire présente alors la liste comprend :

1° Les périodiques *Museon*, *Etnologisches Notizblatt*, *Mitteilungen der Anthrolopologischen Gesellschaft* de Vienne, *Proceedings* et *Transactions of the Royal Society of Canada* (Le dernier ouvrage offert par M. Hamy).

2° Les hommages suivants : *Boturini*, par le Dr G. Callegari de Padoue (envoi d'auteur) ; *Contribution to the physical Anthropology*, par Alèš Hrdlička (*Publication of University of California*); *The earliest Relations between Mexico and Japon*, par Mme Z. Nuttall (extrait de l'*American Anthropologist*, envoi d'auteur); *The Mandans*, par les Drs Will et H. J. Spindon (*Papers of Peabody Museum*).

M. Hamy expose alors que l'état de santé de M. Charnay fait craindre à notre

Digitized by Google

collègue de ne plus pouvoir suivre aussi assidûment qu'autrefois les travaux de la Société. M. Charnay exprime le désir de se retirer, mais la *Société des Américanistes* ne veut pas se séparer de son doyen et, puisqu'une place de membre d'honneur est actuellement vacante par suite du décès du général Mitre, puisque, d'autre part, aucune raison règlementaire n'empêche de donner à un savant français ou habitant la France la succession d'un membre d'honneur américain, M. le Président propose, au nom du Bureau, la candidature de M. Désiré Charnay sur laquelle, d'après l'ordre du jour, il y a lieu de voter sur-le-champ.

M. Charnay est élu et proclamé membre d'honneur à l'unanimité.

M. le Dr Hamy reprend la parole pour poser la candidature aux places de membres correspondants actuellement vacantes, de notre collaborateur, M. Walter Lehmann, assistant au Musée royal d'Ethnographie de Berlin, de M. Lafone-Quevedo, le nouveau directeur du Musée réorganisé de La Plata et de M. Fewkes, ethnologiste en charge du bureau d'Ethnologie de Washington.

M. Rivet présenté par MM. Hamy et Verneau, pose sa candidature comme membre titulaire. Il sera statué sur ses candidatures à la réunion du mois de mars.

Enfin, sur la proposition du Président, il est décidé que des félicitations seront adressées à M. le prince Roland Bonaparte, vice-président de la Société, pour son élection comme membre libre de l'Académie des sciences.

La parole est donnée à M. Léon Diguet qui communique le travail porté au programme sur le « Peyote et ses usages liturgiques chez les Indiens du Nayarit ». Après avoir résumé les renseignements de l'ethnographie quant à la nature, la préparation et l'emploi du *peyote* dans l'antiquité mexicaine, l'auteur résume les observations qu'il a recueillies lui-même sur la question dans le Mexique septentrional. Il indique les différentes variétés de *peyote*, en insistant surtout sur l'*Analonium Lewini* qui est la plus usitée, étudie les effets narcotiques ou excitants de la plante et présente un tubercule de *peyote*, provenant des serres du Muséum. Enfin, M. Diguet fait connaître l'extension géographique des rites du *peyote*.

Cette lecture provoque quelques questions de M. Lejeal qui demande en particulier à M. Diguet ce qu'il faut penser du caractère magique attribué par M. Lumholtz à certaines cérémonies du *peyote*. M. Diguet répond qu'à sa connaissance, chez les peuples de l' « unknown Mexico », le *peyote* est une boisson sacrée dont l'emploi a la valeur d'un rite simplement et nettement religieux.

Lecture est donnée ensuite : 1° par M. Hamy, d'une note de M. Philéas Gagnon de Québec, intitulée : *Un épisode ignoré de la vie du père Hennepin* ; 2° par M. Boman, d'une note relative à l'organisation nouvelle du Musée national de La Plata ; 3° par M. Lejeal, au nom de M. Lehmann, d'un éloge de M. le Dr Förstemann, membre correspondant de la Société.

M. Lejeal expose qu'il a reçu du Dr G. V. Callegari, bibliothécaire du cabinet géographique et privat-docent d'ethnographie à l'Université royale de

Digitized by Google

Padoue, des photographies de terre-cuites mexicaines (vases et statuettes) sur lesquelles l'expéditeur a sollicité son opinion. Ces pièces appartiennent au « Museo Civico » de Padoue auquel elles ont été offertes par le professeur Battistin qui les tenait de l'empereur Maximilien. M. Lejeal a déjà répondu que plusieurs d'entre elles lui semblaient apocryphes, mais il serait heureux d'avoir l'avis circonstancié de ses collègues, en particulier, de M. Hamy.

Après examen détaillé de ces céramiques, M. Hamy conclut à la fausseté de toutes les pièces dont M. Callegari a envoyé des photographies. Il profite de la circonstance pour étudier, d'une manière très complète, la question des fausses antiquités mexicaines et péruviennes, rappelant notamment l'histoire du fameux vase de Texcoco dont Longpérier avait si curieusement découvert l'origine. Au Pérou, également, il y a une fabrication, malheureusement active et florissante, de fausses antiquités, dont le centre le plus connu est Chancay. A ce propos, M. Diguet remarque que l'État mexicain de Guadalaxara s'est fait, en ces derniers temps, une spécialité de ce genre d'industrie.

En fin de séance, M. Lejeal annonce l'élection de M. Hamy comme membre étranger de l'Académie royale des sciences de Stockholm. C'est une distinction peu prodiguée et fort rare en France; la Société s'en réjouit pour son Président.

La séance est levée à 6 heures 15 minutes.

SÉANCE DU MARDI 5 MARS 1907

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.

Le procès-verbal de la séance du 5 février est lu et adopté. Le secrétaire dépouille ensuite la correspondance imprimée et manuscrite.

La correspondance manuscrite comprend : 1° une lettre du Prince Roland Bonaparte, remerciant des félicitations qui lui ont été adressées à l'occasion de son entrée à l'Institut; 2° une lettre de M. Désiré Charnay remerciant de son élection comme membre d'honneur; 3° une lettre de démission de M. Paul Mirabaud.

La correspondance imprimée comprend :

1° Les périodiques : *American Anthropologist*, *Ymer*, *Revista de la Faculta* de la Havane, *Rendiconti di R. Ac. dei Lincei*, *Bulletins et mémoires de la Soc. d'anthropologie.*

2° Hommage de M. Gonzalez de la Rosa, *Diccionario castellano enciclopédico*

Sur la proposition du Président, il est procédé aux élections annoncées à l'ordre du jour. M. le Dr Rivet, présenté par MM. Hamy et Verneau, est élu membre titulaire. Sont élus membres correspondants : MM. le Dr Walter Lehmann, assistant au musée royal d'Ethnographie de Berlin, présenté par MM. le

Digitized by Google

duc de Loubat et Lejeal ; Lafone-Quevedo, directeur du musée de La Plata, présenté par MM. le Dr Hamy et Boman, Fewkes, Ethnologiste en charge du *Bureau of American Ethnology*, présenté par MM. le Dr Hamy et Henri Vignaud.

M. le Comte de Charencey, en faisant hommage du *Bulletin des séances de la Société Philologique* (t. IV), attire l'attention de la société sur un travail récent du licencié Belmar, à propos duquel il croit pouvoir conclure à l'affinité d'un certain nombre de termes des langues de famille mixtéco-zapotèque et de la famille sioux.

Cette observation fournit à M. le Dr Hamy l'occasion de faire remarquer incidemment que l'anthropologie conclut nettement à la parenté entre les Mixtèques, les anciens Othomi, les constructeurs des Mounds et les Cliff-Dwellers.

M. Jules Hébert donne lecture de son mémoire intitulé : *Survivances décoratives au Brésil*, dans lequel il montre, avec figures à l'appui, la connexion entre certains motifs ornementaux figurés sur le vase de l'Amazone, précédemment présenté à la Société au nom de M. Choquet, et les dessins de tatouage usités chez quelques peuples du Brésil central. Ce mémoire sera publié au *Journal*.

M. le Dr Rivet communique un travail sur *les Croyances et l'organisation sociale des Indiens Jibaros* au point de vue religieux, il insiste sur la croyance à l'*iguanchi*, diable des missionnaires, sur le rôle des *Huishinos*, médecins-sorciers, sur la fête du tabac et des *tsantsas*, têtes réduites, à propos desquelles il donne des détails de préparation. L'orateur parle ensuite de l'usage des narcotiques, en particulier du *natema*. Enfin, il rend compte de ses observations sur l'organisation de la famille, la polygamie et la séparation des sexes en pays Jíbaro.

Plusieurs questions sont posées à M. Rivet par MM. Hamy et Verneau, au sujet de la statistique actuelles des tribus Jíbaros que notre collègue évalue à 25.000. M. Lejeal rapproche des usages matrimoniaux des Jíbaros certaines coutumes correspondantes des Guaranis.

En fin de séance, M. le Président annonce que la Société de Géographie de Paris a décerné la grande médaille d'or au Colonel Bourgeois, en sa qualité de chef de la mission géodésique française de l'Équateur ; le prix Logerot à M. Rivet, et le prix Jomard à M. Salone. La société s'associe aux félicitations adressées aux lauréats.

Sur la proposition de M. le Dr Hamy, vu la date de Pâques, la réunion d'avril est fixée au mardi 16 par exception. On y procèdera au renouvellement du bureau.

La séance est levée à 6 heures 20.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE

Félix RÉGAMEY

Nous retracerons quelque jour la carrière de notre ami Félix Régamey, qui est mort à Juan les Pins, près Antibes, le dimanche 5 mai 1907 : il était né à Paris le 7 août 1844. Je désire seulement rappeler ici par quels liens il se rattachait à nos études et à notre Société.

Régamey visita les États-Unis une première fois (1873) au lendemain de la guerre avec l'Allemagne et de l'incendie de Chicago, en octobre 1871. Le *Tour du Monde* nous a conservé la relation de cette visite [1]. En 1881, il fit partie de la mission à la tête de laquelle était placé le général Boulanger, invitée à représenter la France aux fêtes du Centenaire de la capitulation de Yorktown, qui assura l'indépendance des États-Unis. Régamey rapporta de ce voyage un *Rapport sur l'enseignement du dessin aux États-Unis d'Amérique*, une foule de croquis, et parmi eux le portrait du général Sherman et un grand dessin qui orne aujourd'hui le principal salon de l'Ambassade des États-Unis à Paris, représentant la statue en pied du général Washington, exécutée par Houdon, qui était arrivé à Mount Vernon le 3 octobre 1785 pour étudier son illustre modèle. La statue, achevée en France par l'artiste en 1788, fut transportée à Richmond en 1796 et placée dans le vestibule du Capitole de l'État de Virginie. En 1879, Régamey, chargé d'une mission relative à l'enseignement du dessin aux États-Unis, en avait vu une reproduction en bronze dans le parc de la ville de Saint-Louis.

Pendant des années et à différentes reprises, Régamey s'efforça de faire élever en France une copie du chef-d'œuvre du grand statuaire : il semblerait que ses vœux vont être exaucés. En effet, au mois de septembre 1905, avait lieu à Angers la réception officielle du moulage de la statue de Thomas Jefferson par David d'Angers, offert à la ville natale du sculpteur par M. Jefferson Lévy. M. Jefferson Lévy, mis au courant à cette époque de l'existence de l'œuvre de Houdon, déclara à M. Henri Jouin qu'il offrirait au Louvre un bronze du

1. A Chicago il y a vingt ans. Texte et dessins par M. Félix Régamey (*Tour du Monde*, 20 mai 1893).

Digitized by Google

Washington de Houdon, le chargeant de prendre les mesures nécessaires à l'exécution de sa volonté.

Régamey a continué de s'occuper de cette affaire jusqu'à ses derniers jours et il a raconté dans une brochure l'histoire de l'œuvre de Houdon, trop ignorée en France [1].

Henri Cordier.

1. La statue de George Washington, par Houdon. — Traduit de l'anglais de Sherwin Mc Rae par Félix Régamey. — Paris, E. Bernard, 1905, in-4, pp. 43.

Ernest FOERSTEMANN

La science américaniste vient d'être, encore une fois, cruellement éprouvée par la mort presque subite (à Charlottenbourg, le 4 novembre 1906), du professeur Ernest Förstemann, ex-premier bibliothécaire (Ober-Bibliothecär) de la Bibliothèque royale de Dresde. Né à Dantzig en 1822, M. Förstemann avait étudié la linguistique et la grammaire comparée sous les auspices de savants comme Grimm, Bopp et Pott. De ces premières études sortit l'ouvrage fondamental sur les noms propres et les noms de lieu allemands.

Il fut attaché à la Bibliothèque de Dresde en 1867. Il eut dès lors à sa disposition l'inappréciable trésor qui s'appelle le *Codex Dresdensis* et consacra les vingt dernières années de sa longue vie au déchiffrement du plus beau des manuscrits mayas. Il le publia en chromotypie à deux reprises (1880, 1892). En même temps, il consacrait de nombreux mémoires à l'interprétation du *Dresdensis* et des autres pictographies subsistantes de même origine ou à des questions plus générales de calendrier, d'astronomie, de chronologie dans l'ancienne Amérique moyenne.

D'une sagacité vraiment extraordinaire, il détermina le premier leur caractère essentiellement arithmétique. Il reconstitua la méthode de combinaison des nombres et fixa la position des cinq signes numériques dont la valeur relative est 1, 20, 360, 7.200 et 144.000. Il découvrit l'emploi, l'apparition et la disparition du zéro pour presque tous les calculs et reconnut le jour *4 ahau 8 cumku*, si important, puisqu'il est la base de la plupart des inscriptions chroniques sur pierre. Cette découverte nous a permis de préciser l'âge relatif de ces monuments épigraphiques, si mystérieux avant les beaux travaux de Förstemann. A l'heure actuelle, grâce à lui, nous savons que bon nombre des stèles et tables hiéroglyphiques trouvées dans les ruines yucatèques et guatémaltèques commémorent des faits groupés dans un espace de quelques siècles.

A Förstemann, on doit une autre trouvaille non moins heureuse : celle du calcul des périodes (584 jours) de la planète Vénus qu'il réussit à interpréter

Digitized by Google

sur les feuilles célèbres 46-50 du *Codex Dresdensis*. Aux dernières années de notre vénérable confrère, on doit le commentaire en forme des trois Codices de Dresde (1901), de Madrid (*Tro-Cortesianus*, 1902), de Paris (*Parisianus*, 1903). Beaucoup d'autres écrits de M. Förstemann sont dispersés en des journaux scientifiques, tels que *Globus*, *Zeitschrift für Ethnologie*, *Weltall*, etc. Treize d'entre les plus considérables ont eu, avec quelques-uns du Dr Seler, les honneurs de la traduction anglaise dans le « Bulletin » 28 (Washington, 1904) du *Bureau of American Ethnology*. Förstemann était membre correspondant de la *Société des Américanistes*.

Il laissera le souvenir d'un chercheur infatigable, dont la modestie n'avait d'égale que sa bonté à l'égard des débutants.

Dr Walter LEHMANN.

Digitized by Google

BULLETIN CRITIQUE

R. Zürn : *Die Ruinen von Mitla in Mexiko* (E. de Jonghe). — Hermann Woolley : *A chapter in the history of the exploration of the Canadian Rocky mountains* (E. de J.). — Prof. Carlos E. Porter : *Literatura antropológica y etnológica de Chile* (E. de J.). — Dr Alfred Rühl : *Ueberblick über die geographischen und geologischen Verhältnisse Alaskas* (E. de J.). — Gén. Alfredo Arent : *Das heutige Argentinien und seine Zukunft* (E. de J.). — Emil S. Fischer : *Der Bau und die wirtschaftliche Bedeutung des Kanals von Panama und über meine Reise nach Costa-Rica (1904)* (E. de J.). — K. T. Preuss : *Die Hochzeit des Maises und andere Geschichten der Huichol-Indianer* (E. de J.). — Pater E. Nagel : *Meine Erlebnisse unter den Araukanern* (E. de J.). — Roberto Almagia : *De presenti condizioni naturali ed economiche dell' Alasca* (E. de J.). — V. Frič : *Sambaqui-Forschungen im Hafen von Antonia* (E. de J.). — Félix F. Outes : *Instrumentos y armas neolíticos de Cochicó* (Dr Rivet). — Felix F. Outes : *Instrumentos modernos de los Onas* (Dr R.). — Felix F. Outes : *Los supuestos túmulos del Pilar* (Dr R.). — Jose Segarra y Joaquin Julia : *Excursión por América. Costa-Rica* (Dr R.). — H. Jannasch : *Labrador, Land und Leute* (E. de J.). — G. F. Will and H. J. Spinden : *The Mandans, a study of their culture, archaeology and language* (Cte de Charencey). — John R. Swanton : *Haida texts and myths* (H. Beuchat). — J. Delebecque : *A travers l'Amérique du Sud* (Dr R.).

R. Zürn. *Die Ruinen von Mitla in Mexiko.* (*Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik*, XXIX, oct. 1906.)

Après un court aperçu sur la littérature ancienne concernant les ruines de Mitla, M. Zürn les décrit assez en détail. Les trois gravures qui accompagnent son texte ajoutent peu à la clarté de sa description.

A quelle époque remontent ces ruines ? Qui les a bâties? A quelle fin ? L'auteur constate que ces questions sont loin d'être éclaircies. Il pense pour sa part que les monuments dont nous admirons aujourd'hui les ruines ont été construits entre le viie et le xve siècles et sont dus aux Zapotèques. Ceux-ci ont emprunté tout leur art aux Toltèques qui entrèrent dans la terre d'Anahuac (qui serait le plateau de Mexico!) au viie siècle. Quant aux pyramides, l'auteur n'admet pas la théorie ancienne, d'après laquelle elles constitueraient le signe d'une parenté avec l'Égypte, mais il les met en rapport avec les collines en terre recouvertes de pierre qu'on trouve à Ceylan !

Digitized by Google

Inutile de dire que nous ne partageons pas toutes ces interprétations. M. Zürn ne semble pas avoir connaissance des derniers résultats des études mexicaines, puisqu'il en est encore à considérer les esquisses de voyage de Ratzel (1874-1875) comme « noch immer das beste deutsche Buch über Mexiko ».

E. DE JONGHE.

Hermann WOOLLEY. *A chapter in the history of the exploration of the Canadian Rocky mountains* (*The Journal of the Manchester Geographical Society*, vol. XXII, 1906, p. 65-72).

M. H. Woolley décrit une expédition qu'il a faite en 1898 en compagnie du professeur Collie et de M. H. E. M. Stutfield pour reconnaître la région des sources de l'Athabasca (Canada occidental). Dans cette région, le botaniste Douglas, en 1827, avait signalé l'existence des monts Brown et Hooker. Au lieu de ces deux montagnes qu'il faut, semble-t-il, désormais considérer comme légendaires, nos explorateurs trouvèrent les glaciers de la Colombie entourés de hautes montagnes.

Depuis 1898 on signale encore une série d'expéditions semblables que facilite singulièrement le « Canadian Pacific Railway » établi en 1886.

E. DE J.

Prof. Carlos E. PORTER. *Literatura antropológica i etnológica de Chile* (*Revista chilena de Historia Natural*, X, 1905, n° 2, p. 101 ss).

Cet article de 36 pages constitue le deuxième chapitre de l'*Ensayo de una Bibliografia Chilena de Historia natural* que l'éminent directeur de la *Revue d'Histoire naturelle du Chili* fit paraître en 1900 (*ib.*, IV, n° 4). Nous y trouvons signalées et rapidement analysées une centaine d'études dues à une cinquantaine d'auteurs différents. Les ouvrages sont groupés par ordre alphabétique des noms d'auteurs. La plupart se rapportent à l'ethnographie du Chili; quelques-uns traitent d'autres régions : tels l'île de Pâques, le Pérou, etc. Il semble que l'auteur s'est surtout attaché à montrer l'activité de ses compatriotes dans le domaine de l'anthropologie et de l'ethnographie.

E. DE J.

Dr ALFRED RÜHL. *Ueberblick über die geographischen und geologischen Verhältnisse Alaskas* (*Petermanns Mitteilungen*, LIII, 1907, p. 1-16).

Cet article a son point de départ dans le livre de BROOKS : *The geography and*

Digitized by Google

geology of Alaska. Professional papers of the U. S. geological Survey, n° 45, Washington, 1906.

Il traite successivement des côtes, de l'orographie, de l'hydrographie, de l'histoire des découvertes, du climat, de la géologie et de la géomorphologie. Ces renseignements sont complétés par deux esquisses et une belle carte au 5.000.000e composée par V. C. Böhmer sous la direction de Habenicht et en grande partie d'après la « map of Alaska » de E. C. Barnard, United States Geological Survey.

C'est seulement aux débuts du XVIIIe siècle que les Russes pénétrèrent dans l'Alaska par l'ouest. Les Espagnols l'abordèrent par le sud dans la seconde moitié du siècle. La première grande expédition de découverte fut celle de Cook en 1776; elle rapporta des cartes et des renseignements précieux. A partir de ce moment les Russes, les Espagnols et les Anglais se disputèrent la prédominance du pays. En 1788, la Compagnie commerciale russe Schélikoff obtint du gouvernement la suprématie exclusive des régions qu'elle occupait. En 1799, elle changea de nom et de caractère, et depuis lors son histoire est celle de l'Alaska. Des stations météorologiques et magnétiques furent établies et l'exploration du pays fut poursuivie activement. En 1867, quand l'Alaska fut repris par les États-Unis, la plus grande partie des côtes était déjà connue et fixée sur cartes. Entre 1867 et 1883 se placent le voyage au plateau central de Raymond et celui de Popoff dans le versant de Yukon et de la Kuskokwim. C'est alors que l'exploration de Frédéric Schwatka au cours supérieur du Yukon inaugura la série des expéditions officielles et privées qui traversèrent le pays dans toutes les directions.

E. DE J.

GÉN. ALFREDO ARENT. *Das heutige Argentinien und seine Zukunft. (XXIV und XXV Jahresbericht* (1905-1906) *des Württembergischen Vereins für Handelsgeographie und Förderung deutscher Interessen im Auslande*, Stuttgart, 1907, p. 89-90).

Dans une conférence à la Société de Géographie commerciale, le général Arent donna un aperçu de l'histoire, de la géologie et du climat de l'Argentine. A quoi faut-il attribuer le fait que ce pays recommandable pour sa fertilité et la douceur de son climat est si peu peuplé? Le conférencier en trouve la cause principale dans l'aversion pour tout travail des « Gauchos » qui forment le gros de la population. Pour l'exploitation des ressources naturelles du pays, il ne faut rien attendre d'eux; ce sont les Anglais, les Allemands, les Français et les Italiens qui sont à la tête de l'industrie. Le général Arent estime que si l'Allemagne voulait diriger ses émigrants vers ces contrées, elle dépasserait bien vite tous les autres Européens et exercerait une influence déterminante sur l'avenir de l'Argentine.

E. DE J.

Digitized by Google

EMIL S. FISCHER. *Der Bau und die wirtschaftliche Bedeutung des Kanals von Panama und über meine Reise nach Costa Rica* (1904) (*XXIV und XXV Jahresbericht* (1905-1906) *des Württ. Vereins für Handelsgeographie*, p. 115).

A la séance du 10 janvier 1906, M. E. Fischer de Vienne a fait à la Société de Géographie commerciale du Wurtemberg une conférence accompagnée de projections lumineuses sur le Costa Rica qu'il a traversé de l'ouest à l'est en 1904. Il s'est étendu longuement sur l'historique du canal de Panama, les difficultés que rencontre ce gigantesque travail et les avantages qui en résulteront pour les États-Unis.

E. DE J.

K. T. PREUSS. *Die Hochzeit des Maises und andere Geschichten der Huichol-Indianer* (*Globus*, XCI, 1907, n° 12, p. 185-192).

Dans une troisième lettre datée de San Isidro, 14 octobre 1906, M. Preuss parle de ses travaux chez les Coras et les Huichols. Il s'est fixé chez les Coras, à six jours de marche au nord de Tepic et y est resté jusqu'en juin 1906. Il visita ensuite les Huichols qui se montrèrent plus abordables que les Coras. Chez chacun de ces peuples, M. Preuss a recueilli de son mieux autant de mythes, de légendes et de chants qu'il put. Il nous présente aujourd'hui la traduction allemande et l'interprétation du « Mariage du maïs » et de l' « origine des nuages ».

Toutes les observations faites chez ces peuplades confirment M. Preuss dans les théories qu'il a émises sur l'origine de la religion et de l'art. Malgré nous, nous nous demandons si, comme cela arrive trop souvent, les faits n'ont pas été observés à travers le spectre des théories. Attendons les résultats complets de l'expédition Preuss avant de nous prononcer sur cette question de critique.

E. DE J.

PATER E. NAGEL. *Meine Erlebnisse unter den Araukanern* (XXIV *und* XXV *Jahresbericht* (1905-1906) *des Württembergischen Vereins für Handelsgeographie*, p. 127).

A la séance du 14 mars 1906, a eu lieu une conférence du R. P. Nagel sur ses aventures chez les *Araucaniens* au Chili. Depuis le XVIe siècle, ce pays est occupé par les Espagnols. Les indigènes leur opposèrent une vaillante résistance pendant 300 ans. Les efforts des missionnaires catholiques ont fini par avoir raison de cette résistance. Les habitations sont très primitives, les règles de l'étiquette très compliquées. Les Araucaniens croient à l'immortalité de

Digitized by Google

l'âme et à la magie. En général, le peuple manque de franchise et de confiance envers l'Européen. Les hommes sont paresseux, mais intelligents, courageux et fidèles.

E. DE J.

ROBERTO ALMAGIA. *De presenti condizioni naturali ed economiche dell' Alasca* (*Bollettino della Società Geografica Italiana*, série 4, vol. VIII, 1907, p. 181-200).

L'Alasca, que les États-Unis achetèrent à la Russie le 30 mars 1867 pour la somme de 36 millions, occupe aujourd'hui une place importante dans le mouvement économique de ce pays. Elle est, selon toutes les apparences, destinée à recevoir un courant d'émigrants qui y trouveront des moyens de subsistance.

Pour le moment la population est très peu dense. Les Indiens — les Américains comprennent sous ce nom même les Esquimaux — ne forment pas une unité ethnique mais se divisent en plusieurs familles différentes par leur origine et par leur caractère. Les Esquimaux représentent plus de la moitié de la population indigène, ils habitent la partie septentrionale de l'Alaska et les îles Aléoutes. Apparentés aux Groenlandais et aux Esquimaux de la Sibérie, ils se répartissent en deux groupes, les *Innuit* sur le continent et les *Aléoutes* dans les îles.

Quant aux Indiens du bassin du Yukon, les *Tinneh*, ils font partie de la grande famille des Peaux-Rouges dont le centre de propagation se trouve plus au sud, au cœur de l'Amérique septentrionale. Les Indiens de la côte du Pacifique et des îles adjacentes sont des *Haida* et des *Tlinkit*.

La condition des indigènes est plutôt triste, et, malgré les mesures de protection prises par le gouvernement des États-Unis, telle l'introduction du renne domestique, on peut prévoir que les progrès de la pénétration des blancs auront pour effet fatal dans un avenir prochain de les faire disparaître.

E. de J.

V. FRIČ. *Sambaqui-Forschungen im Hafen von Antonia* (*Paranà*), (*Globus*, XCI, 1907, p. 117-122).

M. Frič décrit les trois Sambaquis qu'il a pu fouiller et étudier aux environs d'Antonia dans l'état du Parana. Ces Sambaquis sont aujourd'hui exploités pour la fabrication de la chaux. Une croyance populaire que l'auteur croit devoir combattre et qu'il fait remonter, sans trop dire pourquoi, à l'époque des Jésuites, met ces amoncellements de déchets de cuisine en rapport avec le déluge : les squelettes auraient appartenu à des pêcheurs du temps de Noé !

Ils se composent de plusieurs couches qui se répètent à des intervalles réguliers.

Digitized by Google

Ces couches fournissent à l'auteur l'indication, soit de périodes différentes de civilisation soit de l'occupation du pays par des peuples différents. On pourrait regretter de ne pas trouver des indications plus précises au sujet de la disposition et de la composition de chacune de ces couches. L'argumentation du critique pourrait être aussi plus serrée. Ne lisons-nous pas que les couches indiquent soit une population, soit une étape de civilisation différente? Or, à la page suivante (120), il semble argumenter de l'existence des différentes étapes de civilisation à l'occupation des Sambaquis par des peuples différents.

Les Botocudos (pas ceux du Brésil septentrional) auraient participé à l'établissement des Sambaquis. Pour le démontrer, l'auteur tire argument de la poussée en avant de certains Botocudos vers le Municipio de Guarotuba. Cette marche ne peut s'expliquer d'après lui que par le désir de rentrer en possession des huitres. A propos de la poussée des Botocudos, l'auteur a une longue tirade sentimentale où il prend violemment à parti les colons allemands et polonais qu'il rend responsables des massacres d'Indiens dont ces derniers sont victimes.

Quels sont les autres peuples qui ont contribué à l'amoncellement des Sambaquis? Il les trouve un peu partout au Brésil. Il les reconnaît à leurs haches en pierre et à leur cannibalisme : signes pourtant bien peu caractéristiques!

L'auteur semble avoir voulu présenter son article comme l'introduction à une étude systématique des populations Botocudos. Voici comment le problème se pose pour lui : ceux qui nous ont laissé les Sambaquis des bords de l'Amazone, de Punto 14 de Mayo, de Punto Casado et de la côte orientale du Brésil; ceux qui nous ont laissé les pétroglyphes de l'Orénoque, du Rio Negro, du Rio Araguaya, de Santo Domingo en Bolivie et d'Antonia ne forment-ils pas, avec leurs armes en pierre taillée ou polie, leurs idoles en pierre, leurs poteries et leur cannibalisme, un seul et même peuple (apparemment ce mot n'a pas ici le même sens que précédemment)? Ce peuple, ne peut-on pas l'identifier avec les Botocudos modernes? Ne sont-ce pas les restes de ce peuple (ou de ces peuples) que le Dr Lund a découverts à Minas Geraes et qu'il considère comme la race américaine primitive? Le problème est formulé : qui le résoudra?

E. DE J.

FELIX F. OUTES. *Instrumentos y armas neolíticos de Cochicó* (*Provincia de Mendoza*). (*Anales del Museo Nacional de Buenos-Aires*, série III, t. VI, 1906, p. 277.)

La station néolithique de Cochicó se trouve aux environs immédiats d'une source située au sud-ouest de Mendoza, dans la région où le rio Atud se perd, à la limite des provinces de Mendoza et de la Pampa. Il y a été recueilli des lames, des racloirs, des perforateurs, des couteaux et des pointes de flèches; ces dernières étaient particulièrement abondantes. La pierre employée est presque toujours le jaspe et le silex. Plusieurs de ces instruments sont finement

Digitized by Google

retouchés. Outes signale une grande analogie entre tous ces objets et les objets néolithiques des territoires patagonais. Cette ressemblance ne rend que plus intéressante la découverte de cette station dans une région encore inconnue au point de vue préhistorique.

Dr Rivet.

Felix F. Outes. *Instrumentos modernos de los Onas.* (*Anales del Museo Nacional de Buenos-Aires*, série III, t. VI, 1906, p. 287.)

La tribu des Onas est restée jusqu'à nos jours à peu près fermée aux influences civilisatrices étrangères. Réfugiés dans les régions les plus abruptes de la Terre de Feu, ils ont conservé, en grande partie, leurs armes et instruments primitifs. Pourtant, ils savent utiliser les objets que, à la suite des naufrages, ils trouvent sur les grèves de la mer. Ce sont quelques-uns de ces outils que Outes décrit ici. C'est un racloir fait à l'aide d'un fragment de verre de bouteille, un perforateur fait d'une fine tige d'acier emmanchée, deux couteaux dont la lame est composée d'un fragment de cercle de tonneau, trois ciseaux à froid, pour lesquels ont été utilisées des lames de rabots; le dernier objet décrit est une pierre à aiguiser.

Il est curieux de voir comment les procédés d'utilisation restant les mêmes, les indigènes savent profiter des rares débris que la civilisation leur fournit d'une façon accidentelle.

Dr R.

Felix F. Outes. *Los supuestos túmulos del Pilar* (*Provincia de Buenos-Aires*). (*Anales del Museo Nacional de Buenos-Aires*, série III, t. VI, 1906, p. 251.)

En 1896, E. Lynch Arribálzaga décrivit dans les *Anales de la Sociedad científica Argentina*, des *tumuli* qu'il avait examinés au point appelé *El Pilar*, dans la province de Buenos-Aires. Or il résulte d'une étude plus approfondie qu'en fit ultérieurement Outes, que ces petites collines ne sont autres que des vestiges d'une construction militaire espagnole antérieure à 1751. La rectification de Outes est intéressante en ce sens qu'elle montre combien il faut apporter de prudence dans les recherches archéologiques, et combien il est facile de confondre à un examen un peu rapide des constructions relativement récentes avec les œuvres des fameux Mounds-builders.

Dr R.

Jose Segarra y Joaquín Julia. *Excursión por América. Costa-Rica.* San José de Costa-Rica, 1907.

Dans ce livre qui n'est ni de l'histoire, ni de la géographie, ni de l'économie

Digitized by Google

politique, ni de l'ethnographie, l'ethnographe, l'économiste, le géographe ou l'historien trouveront des renseignements intéressants sur un petit pays d'Amérique centrale qui, à bien des points de vue, mérite l'attention bienveillante du voyageur. La République de Costa-Rica n'a jamais connu les querelles politiques qui, trop souvent, ont ensanglanté les autres États américains et compromis leur développement intellectuel et économique. Il en résulte qu'à l'heure actuelle elle peut être considérée comme une des plus avancées de l'Amérique centrale.

Segarra et Julia nous font connaître tour à tour les villes florissantes et civilisées du pays qui s'égrènent le long du chemin de fer de Limón à San José, et les régions encore inexploitées, septentrionales ou méridionales, qui s'étendent jusqu'aux frontières des Républiques de Panama et de Nicaragua. Il faut lire en particulier les péripéties de la traversée de l'isthme de Cabecár à Puerto Viejo, à travers les territoires des Cabecares, des Bribris, des Terrabas, des Brunkas et des Guatusos. Le voyageur, malgré les fatigues et les dangers, a pu recueillir des détails intéressants sur la religion et les coutumes de ces curieux Indiens.

Mais ce que liront avec plaisir tous ceux qui ont visité l'Amérique latine, ce sont les chapitres où les auteurs, avec une ironie qui jamais ne blesse, nous peignent la société hispano-américaine avec ses coutumes spéciales, ses habitudes de vie nouvelles, ses provincialismes savoureux. Seul, un Espagnol pouvait saisir ces curieuses transformations des habitudes castillanes transportées en Amérique ; le portrait de l' « Indiano », dessiné par Julia y Segarra avec une grande finesse d'observation et de touche, est une des esquisses les mieux venues de ce livre qui n'a d'autre prétention que d'être un récit de voyage sincère et vécu.

Dr R.

H. Jannasch. *Labrador, Land und Leute.* (XXIV und XXV. *Jahresbericht* (1905-1906) *des Württembergischen Vereins für Handelsgeographie und Förderung deutscher Interessen im Auslande.* Stuttgart, 1907, p. 95-100.)

C'est le résumé fait par l'auteur lui-même de deux conférences présentées à la Société de Géographie commerciale du Wurtemberg, séances du 8 mars et du 12 décembre 1905. Quelques renseignements généraux sur le climat, la flore et la faune servent d'introduction à une étude plus étendue de la population indigène. Celle-ci se compose d'Esquimaux qui sont sous l'influence des missionnaires depuis 1780. Eux-mêmes s'appellent *Innuit* (hommes) tandis que les missionnaires sont des *Kablunat* (étrangers). Ils seraient d'origine mongole, auraient émigré de l'Asie et auraient chassé la population aborigène, les *Tunnit.* Ces derniers, d'après les légendes des Esquimaux, auraient émigré au Groenland et auraient laissé sur la côte des vestiges de leurs habitations en pierre.

Digitized by Google

Les Esquimaux se nourrissent à l'européenne. Cependant la chasse continue à fournir leur principale alimentation. Ils savent lire et écrire. M. Jannasch vante leurs aptitudes pour les arts du dessin et de la musique. Il s'étend plus longuement sur les moyens de transport qui sont le traîneau en hiver et le canot en été.

E. DE J.

G. F. WILL and H. J. SPINDEN. *The Mandans, a study of their culture, archaeology and language* (Vol. III, n° 4 des *Papers of the Peabody Museum of American Archeology and Ethnology*. Harvard University, Cambridge, Massachussetts, Août 1906.)

Le présent ouvrage mérite d'être considéré comme ce qui a paru de plus complet sur l'intéressante nation des Mandans qui habitait dans le nord du pays Dakotah, sur les rives du Heart river. Bon nombre de voyageurs l'étudièrent et en parlent dans leurs relations. Le premier en date fut de la Verendrye, agent de la Compagnie canadienne des fourrures, qui les visita vers la fin de 1738. Signalons ensuite Clarke et Lewis, lesquels visitèrent les villages Mandans, dans les derniers mois de 1804, Alexandre Henry, trafiquant de la Compagnie du Nord-Ouest (1806) et spécialement Georges Catlin, dont l'expédition en pays Mandan date du printemps de 1833. Il consacre environ 200 pages de son livre « North American Indians » à ses habitants. Terminons en citant le nom du Prince Maximilien de Wied-Neuwied, lequel passa chez ces Indiens une partie de l'hiver de 1833-34. Ses descriptions et récits se distinguent par leur précision et leur caractère d'exactitude.

En tout cas, les Mandans ne se distinguaient guère moins de l'ensemble des peuplades peaux-rouges environnantes par leur type physique que par leurs mœurs et état social. Sans doute, Catlin semble (p. 102) se laisser aller à une allégation fort risquée lorsqu'il signale chez eux la présence d'individus à yeux bleus ou verts et à cheveux fins et de nuance claire. Peut-être se laissait-il influencer sur ce point, sans même s'en rendre compte, par la croyance à d'anciennes immigrations galloises dans l'Amérique du Nord. La vérité, c'est que les cas d'albinisme semblent avoir été particulièrement fréquents chez eux aussi bien que chez les Hidatsas et Minétaries et les Crows. Aucun autre voyageur, du reste, ne vient corroborer son témoignage au sujet de la couleur bleue des yeux des Mandans.

On ne saurait nier, somme toute, que ces Indiens ne l'emportassent de beaucoup sur la plupart des autochthones de l'Amérique du Nord au point de vue de l'humanité comme à celui du développement au moins relatif de la civilisation. L'usage de torturer les prisonniers si répandu chez les habitants des prairies, tout aussi bien que chez les riverains de l'Atlantique, n'existait pas chez eux. Tout captif, une fois amené dans un de leurs villages, était traité en concitoyen (p. 123). Jamais on ne les vit animés de l'esprit de conquête (p. 122),

Digitized by Google

cela ne les empêchait pas de repousser courageusement les agressions venant du dehors. La valeur de leurs guerriers était reconnue des tribus avoisinantes. Enfin, nul en pays Mandan ne pouvait aspirer à être reconnu chef, s'il n'avait signalé son courage en tuant au moins un ennemi.

D'autre part, ils avaient déjà dépassé la période de ce que l'on peut appeler le nomadisme. Occupant des villages fortifiés, ces hommes tiraient une grande partie de leur subsistance du travail de la terre. On les voyait cultiver le maïs, les haricots, certains cucurbitacées, le soleil dont les graines leur servaient à fabriquer des gâteaux estimés. Ils auraient même initié à la vie sédentaire et agricole leurs voisins et congénères, les Hidatsas, lesquels menaient jadis une vie errante (p. 117). Grâce à la supériorité de leur industrie, notamment en fait de céramique, ils faisaient un véritable commerce d'exportation avec les tribus voisines.

L'histoire ultérieure des Mandans nous fournit une preuve bien frappante des funestes résultats qu'eut souvent pour la race cuivrée son contact avec les blancs. Ce sont bien eux qui ont introduit la variole dans le Nouveau-Monde. Cette maladie si terrible pour l'homme rouge et qui, plus encore que la cruauté des conquistadores, a contribué au dépeuplement des Grandes Antilles, visita à deux reprises différentes les villages mandans. Elle leur enleva les dix-neuf vingtièmes de leur population, pour le moins. Les restes de l'infortunée nation cherchèrent asile chez les tribus voisines et finirent même par perdre l'usage de leur ancien idiome. Aujourd'hui, l'on peut dire que s'il reste encore des descendants plus ou moins purs de ces Indiens, ils ont cependant cessé d'exister comme peuple distinct. C'est, du reste, surtout au point de vue philologique que nous avons à nous en occuper. Les renseignements fournis spécialement par le prince de Wied-Neuwied attestent qu'ils étaient apparentés étroitement par la langue, aussi bien, sans doute, que par le sang, aux autres tribus de race siouse. Sans doute, leur parler semble avoir offert certains caractères le différenciant de celui des autres tribus de même race. Cela ne pourrait-il pas s'expliquer par l'époque relativement reculée à laquelle ils se seraient séparés du tronc commun ? Notre auteur estime que leur établissement dans le Nord-Dakotah ne saurait être postérieur au xve siècle de notre ère. Toutefois, rien n'empêcherait qu'ils ne se soient constitués à l'état de tribu séparée, plusieurs centaines d'années auparavant. On peut se demander même s'ils n'auraient pas reçu des anciens *Mount-Builders* quelques-uns des éléments de leur civilisation. Ce qu'il y a d'ailleurs de plus curieux, à notre avis, ce sont certaines affinités lexicographiques à signaler entre les dialectes sioux, en général, et certaines langues chichimèques du sud du Mexique. Bornons-nous à quelques exemples :

UN ; Catauba, *dube*.
Zapotèque, *tobi* — Chatino, *dipe* — Papabuco, *tibi*.

DEUX ; Hidatsa, *dopa*.
Zapotèque, *topa* — Chatino, *tobe* — Papabuco, *chopa*.

Digitized by Google

QUATRE ; Mandan, *tohpa* — Hidatsa, *topa* — Omaha, *duba* — Dakotah, *topa*.
Osage, *toba*.
Zapotèque et Chatino, *tapa*.

CINQ ; Mandan, *kexu* — Hidatsa, *kihu*. Winebago, *Sate*.
Zapotèque, *kaayo* — Chatino, *kaye* — Papabuco, *gueye* — Othomi, *keta*.

CHIEN ; Dakotah, *shonka*.
Chatino, *chuenne* — Trike, *shoe* — Chocho, *slonia*.

Ces affinités, qu'un examen d'un instant nous a permis de signaler, ne semblent pas dues au pur hasard. Elles ne sont guère sensibles dans les dialectes septentrionaux du groupe Chichimèque, tels que l'Othomi et le Mazahua. Ne serait-ce pas là une preuve qu'il faudrait voir plutôt en elles des traces d'emprunt que d'une parenté à établir entre des idiomes si séparés par l'espace ?

Cte DE CHARENCEY.

John R. SWANTON. *Haida texts and myths* (Skidegate dialect) Washington, Government printing office, 1905, in-8 de 448 p. (29th *Bulletin of the Bureau of American Ethnology*).

Ce volume apporte une contribution importante à la connaissance de la langue des Haïdas. Les textes qui le composent furent recueillis à Skidegate, la plus méridionale des villes indigènes des îles de la Reine-Charlotte, au cours de l'hiver de 1900. Pour la collection de ces légendes, M. Swanton a eu recours aux offices d'un interprète haïda de sang pur, qui depuis lors est devenu le chef d'un des principaux clans de la nation.

Une partie seulement des légendes sont accompagnées du texte haïda (14 sur 72) ; les deux premières sont publiées avec une traduction interlinéaire ; les douze autres ne comprennent qu'une version libre. Dans les versions qui ne sont pas accompagnées du texte indigène, l'auteur a cherché à serrer d'aussi près que possible le haïda, d'où une certaine obscurité qui déroute parfois. Le système de transcription usité est celui employé par les membres de la « Jesup expedition » et dû à l'invention de M. Franz Boas.

Comme toutes les langues du Nord-Ouest américain, le Haïda possède une riche phonétique : nous y trouvons trois sortes d'*a*, quatre variétés d'*e*, trois d'*i*, deux d'*o* et deux d'*u*. Cependant le système vocalique ne paraît pas être très fixé : les *e* se changent volontiers en *i*, les *o* en *u* et vice-versa. Le système des consonnes est très riche, par suite de l'existence, en plus des sourdes et des sonnantes, d'une classe particulière d'explosives appelées fortes, qui sont non pas des aspirées, mais des « détonnantes » comme il en existe dans certaines autres langues américaines. Comme dans les autres idiomes du Nord-Ouest américain, les « latérales » jouent un grand rôle ; ce sont des sons tout particuliers

Digitized by Google

dont on trouve l'équivalent en Eskimo (le son transcrit *gdl* ou *dl* par les Danois). La syntaxe, autant qu'on en peut juger par les textes des traductions interlinéaires, est assez simple ; la particularité la plus remarquable qu'elle présente est la position du régime direct, qui est toujours placé entre le sujet et le verbe. Nous n'insisterons pas davantage sur la partie linguistique du livre de M. Swanton et nous examinerons brièvement son contenu du point de vue de l'ethnographie.

Les légendes haïdas ont un tout autre aspect que celles des Kwakiutls ou des Bella-Coolas : elles ne nous racontent pas, comme ces dernières, comment le grand ancêtre du clan acquit d'un être surnaturel les danses et les trésors de son groupe. Ce sont des mélanges, en proportions variées, d'épisodes empruntés aux mythes des deux clans primaires (ou phratries) de l'Aigle et du Corbeau entre lesquels se répartissent tous les clans haïdas. Le mythe du Corbeau y tient surtout une place importante : le Corbeau est le créateur de tous les biens de la Terre ; c'est lui qui a façonné les îles de la Reine-Charlotte et les a dotées de fleuves, de lacs et de rochers. Outre ce caractère de créateur, le Corbeau possède aussi celui de trompeur et d'être malicieux. Tout ce cycle mythique ne peut être considéré comme spécifiquement haïda : il est commun à tous les peuples du Nord-Ouest américain et, partiellement, à ceux du Nord-Est de la Sibérie.

Trés intéressants sont les textes relatifs aux pratiques shamanistiques ; on y voit très nettement que le shaman est considéré comme un possédé, « à travers » lequel parle un être surnaturel. Mais ce don doit être acquis au prix d'un entraînement sérieux et douloureux : le plus puissant des moyens d'entraînement consiste à jeûner et à prendre des bains d'eau de mer.

Les histoires d'hommes qui se transforment en animaux abondent, comme ou pouvait s'y attendre ; nous n'avons cependant pu découvrir qu'une seule histoire qui ait les caractères d'un mythe totémique bien caractérisé. L'auteur a donné une grande place aux récits pseudo-historiques et on y trouvera quantité d'indications précieuses sur la vie domestique et publique des Haïdas. Ce livre est indispensable à tous ceux qui s'intéressent aux peuples de l'Amérique du Nord et nous souhaitons que M. Swanton nous donne bientôt une étude ethnographique qui en éclaircira les points obscurs.

H. Beuchat.

J. Delebecque. *A travers l'Amérique du Sud*, Paris 1907, Plon-Nourrit et Cie Imprs Editrs.

La traversée du Continent américain a toujours tenté les voyageurs avides d'émotions et d'imprévu pittoresque. M. J. Delebecque vient de l'effectuer à nouveau en compagnie de son frère ; en six mois, nos compatriotes ont pu, grâce au perfectionnement des voies de communication, visiter la République de l'Équateur, la capitale du Pérou, puis après avoir passé la Cordillère des Andes

Digitized by Google

par le chemin de fer central du Pérou, dit *de la Oroya*, gagner le haut Pachitea, descendre ce torrent en canot, puis l'Ucayali en chaloupe à vapeur pour aller finalement s'embarquer à Manaos sur les paquebots qui font le service du Bas-Amazone. — Voyage rapide, trop rapide, serais-je tenté de dire, car les impressions recueillies à la hâte, en cours de route, ne peuvent être fatalement qu'un peu superficielles. Ce n'est pas en huit jours qu'un observateur, si perspicace soit-il, peut porter un jugement sûr et juste sur les habitants d'un pays, les mœurs, la vie publique, l'administration, etc..... Il est certain que M. Delebecque aurait atténué certaines appréciations un peu sévères sur le caractère sud américain, s'il avait pu, par un contact plus prolongé avec les populations, en apprécier les qualités réelles et noter les progrès évidents que toutes ont accomplis dans ces dernières années. Dans un avant-propos très fin, l'auteur résume parfaitement les opinions diverses des Européens sur l'Amérique du Sud; le jugement optimiste d'un touriste ayant parcouru ce continent en amateur indulgent et averti y est opposé au jugement sévère d'un ingénieur aigri ayant cherché vainement la fortune dans la même région. M. Delebecque ne se range à aucune de ces deux opinions. J'imagine qu'une étude plus approfondie l'aurait fait pencher vers la première.

Ce qu'il faut louer sans réserve dans le livre de notre compatriote, c'est un style alerte, spirituel, imagé, qui en rend la lecture particulièrement attrayante. De la première page à la dernière, l'intérêt ne se ralentit à aucun instant. M. Delebecque a vu en artiste les pays qu'il a parcourus, il a su trouver avec un rare bonheur les mots expressifs et colorés pour rendre avec justesse les impressions très vives qu'il a éprouvées. Qu'il dépeigne les solitudes glacées des hauts plateaux andins, les vallées riantes de l'Inter-Sierra, l'aspect pittoresque des rues de Quito, ou la splendide monotonie des forêts tropicales, il réveille chez ceux qui ont eu la chance de contempler ces spectacles divers, des souvenirs précis et des impressions vécues ; à ceux qui ignorent ces pays lointains il donnera une idée exacte et poétique de l'infinie variété des aspects que la nature y revêt.

Le livre de M. Delebecque est un livre bien français ; il continue une heureuse série de récits de voyages qui commence avec Castelnau et Marcoy et se continue avec Ordinaire et Monnier. A ce titre, il a sa place marquée dans la bibliothèque de tous ceux qui s'intéressent aux études américaines.

Dr. R.

Digitized by Google

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

Momies boliviennes. — Au pays du Curare. — Traditions des Indiens des Prairies. — Travaux récents sur le rituel des Indiens des Prairies. — Immigration aux États-Unis. — Nouvelles acquisitions des Musées (Cambridge et Hambourg). — *Les Indiens du Paraguay. — Correspondance.*

Momies boliviennes. — Sur presque toute l'étendue des Hauts-Plateaux boliviens, mais principalement au Nord, on rencontre tantôt isolées, tantôt groupées, de petites constructions d'un aspect uniforme appelées *chullpas.* Quatre pans de mur en boue argileuse rougeâtre, qui servent de soutien à une voûte de même matière, une entrée basse et étroite, qui, de loin, offre l'aspect des fenêtres en ogive de l'architecture gothique, c'est ce qu'on appelle un *chullpa.* Sont-ce d'anciennes habitations ou d'anciens tombeaux? On n'est pas bien fixé. Un archéologue nord-américain qui a longuement étudié la *Puna*, région des Hauts-Plateaux boliviens, incline à croire que ces constructions servaient d'habitations aux Indiens Chullpas. Voici ses arguments :

Il a souvent trouvé dans les fouilles exécutées à l'intérieur des *Chullpas* des objets familiers de la vie quotidienne, des ustensiles de cuisine, des anneaux, des ponchos, et même une étoffe incrustée dans la muraille qui servait de lit. De ce que les portes de ces constructions sont généralement ouvertes du côté de l'Orient, on ne peut, dit-il, conclure que ce soit là une règle que la superstition ou la religion aient imposée à l'art d'édifier les tombes. La présence d'ossements et de momies entières n'implique pas forcément qu'on soit en présence de tombeaux, tandis que celles d'ustensiles de la vie courante ne s'expliquerait pas ailleurs que dans d'anciennes demeures. Aujourd'hui même les Indiens du Beni n'ont-ils pas cette coutume de vivre *sur* leurs morts?

La compétence de M. Bandelier est incontestable, mais on peut, peut-être, lui objecter que si des conditions de climat ont pu influer sur l'orientation des portes, ce qui, dans le cas présent, est encore contestable, la présence d'objets familiers n'implique pas forcément l'idée que l'on ne se trouve pas en présence de tombes. Tous les peuples, à toutes les époques, ont eu, plus ou moins, la coutume d'enterrer avec le mort les objets qui lui étaient chers ou qui lui faisaient honneur. Si chez certaines peuplades de l'Afrique, on immole les femmes sur les tombeaux de leur mari pour les enterrer avec lui, et pour obéir sans doute au désir de voir le mort partir sans regrets, il ne faut voir dans cette pratique qu'une exagération barbare du même culte des morts. Les peuples modernes trouvent

Digitized by Google

tout naturel d'enterrer les morts avec leurs insignes, un soldat par exemple avec ses armes.

A notre humble avis, le meilleur argument que l'on puisse fournir en faveur de cette hypothèse est le suivant :

Les seuls monuments que l'on trouve dans la *puna* pour représenter l'architecture des anciens habitants sont : les *chacas* qui étaient des lieux de réunion et de conseil, les *pucaras* qui étaient des forteresses, et les *chullpas*. Si ces dernières constructions ne sont que des tombes, où sont les vestiges des anciennes demeures? Comment supposer que, seules, ces constructions n'aient pu résister à l'action du temps et du climat?

Quoiqu'il en soit, c'est dans les *chullpas* que l'on trouve les momies boliviennes. A vrai dire ce ne sont pas des momies proprement dites, en ce sens qu'on ne leur a appliqué aucun procédé d'embaumement et que, seules, la sécheresse du climat et l'imperméabilité des terrains argileux dans lesquels on enterrait les morts semblent s'être chargées de leur conservation. On croit cependant que les Indiens de certaines contrées employaient le suc antiseptique du fruit appelé *tara* pour momifier leurs cadavres. Ainsi s'expliquerait la couleur claire de la peau de leurs momies. L'une d'elles, qui offrait le type d'un crâne néo-calédonien (étant fortement dolichocéphale). fut, paraît-il, expédiée à Paris en 1897 d'*Ayopaya* (près Cochabamba).

M. Bandelier dit qu'en général, la grandeur de ces restes est normale et que sur une grande quantité de crânes qu'il a pu observer, 5 °/₀ avaient subi l'opération du trépan.

En général les momies boliviennes sont accroupies, les bras croisés, les coudes sur les genoux. Quelques-unes d'entre elles sont enfermées dans des paniers de forme ovale.

Nous avons personnellement vu des cités *chullpas* près de *Sicasica*, près de *Caracollo*, sur la route qui va de ce village à *Cochabamba*, à travers la Cordillère, sur la route de La Paz à Oruro et près d'*Ulloma*.

C'est de cette dernière région que proviennent les deux momies que le Laboratoire d'Anthropologie nous fait l'honneur d'accepter.

Paris, le 7 août 1906.

Ange BERTHIN.

Il y a à La Paz un homme versé sur tout ce qui se rattache à l'histoire et à la géographie de cet intéressant pays. C'est M. Vicente Ballivian, Ministre des Colonies et président de la Société de Géographie de La Paz ; il a consacré sa vie à faire connaître son pays et a publié de très intéressants documents. A une grande érudition il joint une égale amabilité, et donne toujours à qui les lui demande, et avec une inépuisable bonne grâce, des renseignements qu'il a bien contrôlés.

Digitized by Google

Au pays du Curare[1]. — San-Fernando de Atabapo constitue une véritable ville dans la région quasi inhabitée qui touche au Brésil, à la Colombie et au Vénézuéla. Sa population est d'environ cinq cents habitants. Ce bourg emprunte son importance à sa situation géographique. Placée au confluent de deux des plus grands fleuves qui se jettent dans l'Orénoque, le Guaviare et l'Atabapo, à quelques kilomètres de l'endroit où vient déboucher dans le Guaviare l'importante rivière de l'Inidira, à quelques jours seulement de navigation du confluent du Ventuari, le plus important des tributaires de droite de l'Orénoque, cette petite ville constitue absolument le carrefour des voies navigables de la région. De plus, pour le but spécial de la Compagnie de l'Orénoque, elle allait devenir le point central de tous les territoires concédés par le gouvernement du Vénézuéla.

Le Guaviare, navigable sur presque toute son étendue, par l'un de ses affluents l'Ariari, met San-Fernando en communication avec une des provinces les plus riches de la Colombie.

L'Atabapo qui prend sa source à quelques kilomètres du Rio Guainia et l'Inirida traversent des contrées d'une fertilité renommée dans la région ; le plateau de l'Atabapo, notamment, a toujours eu cette réputation et avait été choisi pour sa fertilité et son climat par les anciens missionnaires espagnols qui y avaient fondé des établissements et qui y ont laissé des traces de civilisation.

A une centaine de kilomètres seulement, vers l'est de San-Fernando, l'Orénoque reçoit par un large delta le Rio Ventuari, qui descend de la Sierra-Maigualida et parcourt une région réputée par ses richesses aurifères.

Enfin San-Fernando peut encore être considéré comme le port naturel où doivent se rendre les riches produits qui, du Rio Negro, affluent de l'Amazone, peuvent passer par le bassin du Casiquiare, sorte de canal naturel, d'environ 300 kilomètres, reliant le bassin de l'Amazone à celui de l'Orénoque ; en effet, chose curieuse et rare par l'importance des rivières, le Rio Guainia avant de devenir le Rio Negro, affluent de l'Amazone, est relié à l'Orénoque par le Casiquiare, canal dont les eaux vont en partie vers l'Amazone, en partie vers l'Orénoque.

1. Le docteur A. Gaillard de Tiremois, auteur de cet article, était à bord du premier bateau à vapeur qui atteignit San-Fernando de Atabapo, village situé à plus de 1.000 kilomètres de Ciudad-Bolivar.

Gaillard était parti en mission dans cette lointaine contrée, à titre de botaniste, engagé par le Syndicat français du Haut-Orénoque, organisé grâce à l'intelligente initiative d'un homme d'action hautement patriote, le lieutenant de vaisseau Delort qui, en obtenant du gouvernement vénézuélien la concession importante et exclusive du commerce du vaste territoire dit du Haut-Orénoque, avait rêvé de mettre en valeur les richesses naturelles de ce pays au profit de la France.

Après avoir franchi, au prix de difficultés sans nombre, les rapides dangereux qui entravent la circulation du fleuve, Gaillard est arrivé à San-Fernando de Atabapo.

M. le Dr Labesse rapporte en ces termes ses impressions d'après ses récits et son journal.

Digitized by Google

Au moment où nous arrivons dans ce centre important, San-Fernando venait d'être fort éprouvé; la situation était même critique. Le village sortait d'être razzié par des bandes de pillards venus du Brésil, précisément par le Rio Negro et le Casiquiare. Il ne restait ni animaux, ni bœufs, ni chevaux, ni provisions. C'était une véritable disette. Les denrées alimentaires atteignaient une valeur fabuleuse: une boîte de conserve de saumon d'une demi-livre se vendait huit francs, et le tout à l'avenant. Cet état de choses devait être d'ailleurs profitable à la Compagnie.

A côté de notre case, se trouve l'habitation du général Gallaraga, auquel nous allâmes rendre visite. Ce général est le gouverneur du territoire, dit du Haut-Orénoque « Alto Orinoco », mais pour le compte du gouvernement du Vénézuéla. San-Fernando de Atabapo est un territoire contesté. La Colombie revendique des droits sur cette rive de l'Orénoque que le Vénézuéla ne lui conteste d'ailleurs que faiblement et le général gouverneur, quoique vénézuélien, est bien plus là pour faire la police générale au compte des deux gouvernements que pour affirmer une prise de possession quelconque au nom des gouvernants de Caracas.

C'est, en tous cas, un homme extrêmement aimable, connaissant admirablement le pays et ses usages et qui se met entièrement à ma disposition pour tous les renseignements que je voudrai bien lui demander.

Il n'y avait pas un quart d'heure que nous avions fait connaissance que, pour honorer notre arrivée, il donna l'ordre à ses troupes de se préparer pour une revue.

Jamais je n'ai vu autant de dignité que chez ce petit vieux à la moustache et à la barbiche blanches, à la peau jaune et ridée, qui prenait avec un tel sérieux son titre de gouverneur et montrait une telle affabilité, toute naturelle cependant, que nous n'avions nulle envie de rire malgré le costume galonné, doré et bigarré dont le général était revêtu.

Au bout de quelques minutes, le général nous prévint que la revue allait commencer; toutes les troupes, disait-il, étaient rangées sur la place.

En effet, il y avait là une vingtaine d'hommes pieds nus ou chaussés d'espadrilles, pantalons rouges, habillés de vestes de diverses couleurs, et coiffés de képis en mauvais état, armés de vieux fusils dont ils ne savaient d'ailleurs pas se servir, mais véritablement amusants par la façon sérieuse et bruyante avec laquelle ils paradèrent devant nous; la revue terminée, nous prîmes congé du général, qui nous salua avec la dignité exigée d'un gouverneur et d'un commandement sonore fit rompre les rangs à ses soldats déguenillés.

Pour moi, je fus heureux de trouver parmi ces nobles guerriers un perruquier qui contre deux bolivars procéda à une coupe sévère de mes cheveux et au sacrifice de ma barbe. Mes compagnons en firent autant : de longtemps notre militaire ne touchera une solde semblable au bénéfice qu'il se fit ce jour-là en raclant avec un mauvais rasoir nos pauvres joues irritées par les piqûres des moustiques.

C'est au général Gallaraga que je dois en grande partie les notions que j'ai

Digitized by Google

transmises à feu M. Planchon et qui ont servi à ce dernier à jeter quelque lumière dans la question encore si obscure de l'histoire du curare. Le général en possède une grande quantité d'échantillons; j'ai même eu la bonne fortune de me voir offrir plusieurs gourdes du redoutable extrait que j'acceptai avec empressement et qui allèrent rejoindre dans ma collection les spécimens que j'avais pu me procurer à Atures et à Maipures.

En effet, quelque temps auparavant, lors de notre séjour à Atures, au-dessous des rapides de ce nom, pendant que le chef de l'expédition et tout le personnel étaient occupés aux travaux de la voie à préparer par terre pour nos vapeurs, j'avais utilisé fructueusement mes loisirs en excursionnant dans les environs, presque toujours en compagnie d'un indien mi-civilisé nommé Carrillo, comme guide.

Dans ces excursions j'ai retrouvé le Strychnos Gubleri ou plante à noix toxique maintes fois; il est extrêmement commun dans la région. Carrillo m'a affirmé que ces lianes servaient à la préparation du curare faible. Elles étaient couvertes de fruits ressemblant à de petites oranges. Au cours de notre première excursion, Carrillo en ouvrit une : l'intérieur est rempli d'une pulpe blanche se teintant légèrement en rose sous l'action de l'air. Il enleva soigneusement les graines plongées dans cette pulpe et m'invita à les goûter. J'assure que j'eus un moment d'hésitation, mais ne voulant rien laisser paraître de ma méfiance à cet indien qui avait déjà rendu de signalés services et qu'on disait fidèle à l'expédition, j'avalai cette pulpe de fruit de strychnée. Je n'en fus d'ailleurs nullement incommodé.

Cette pulpe est très agréable; j'en ai mangé bien souvent depuis, bien entendu en ayant le plus grand soin d'écarter les semences ou noix vomiques qui s'y trouvent englobées : sa saveur douce, sucrée, légèrement parfumée, rappelant celle de l'Anona squamosa, est véritablement exquise et rafraîchissante.

Si je m'étends sur ce point en précisant les détails, c'est qu'aucun ouvrage de matière médicale ne fait mention de ce fait d'une manière certaine et qu'il est intéressant de signaler l'existence d'un fruit comestible chez une plante dont toutes les autres parties et les graines elles-mêmes sont si éminemment toxiques.

D'après Cleghorn, la pulpe du fruit du Strychnos nux vomica est mangée avec avidité par le Buceros malabaricus; Roxburgh dit que plusieurs sortes d'oiseaux la mangent et qu'elle est inoffensive, assertion soutenue également dans la *Flora Sylvatica*, publiée à Madras en 1872 par Beddome; cette assertion n'a pas élé sans soulever de nombreuses critiques et Flucxiger et Hambury notamment semblent élever des doutes sur la comestibilité de cette pulpe, à la suite de quelques expériences faites sur des fruits à eux adressés par le docteur Bidie de Madras et le directeur du Jardin Zoologique de Ceylan, le docteur Twaites.

Pour moi, ma conviction est maintenant absolument assurée sur ma propre et multiple expérience ; la pulpe du fruit du Strychnos Gubleri, strychnos dont l'écorce, le bois, les feuilles, les semences sont riches en strychnine et brucine, est très comestible et constitue un aliment agréable.

Dr Gaillard de Tiremois.

Digitized by Google

Traditions des Indiens des Prairies. — Les attachés des musées américains continuent leurs investigations parmi les peuples des Prairies. M. Kroeber nous avait déjà donné une monographie de la nation des Arapahos; il a collaboré avec M. George Dorsey à l'édition — entreprise par le Field Columbian Museum, de Chicago — des « traditions » de cet important groupe de tribus. La Société de Folk-lore américain a, de son côté, entrepris la publication des récits traditionnels recueillis par M. G. Dorsey chez les Skidi Pawnees.

On sait que les Anglais et les Américains entendent par « traditions » quelque chose d'assez vague et de mal délimité , ainsi trouvons-nous dans les deux volumes en question des choses de tout ordre : mythes, légendes et contes plus ou moins amusants.

Les traditions des Arapahos ont été récoltées dans les deux groupes que forment aujourd'hui cette nation ; M. Dorsey opéra parmi les Arapahos méridionaux de l'Oklahoma, M. Kroeber parmi ceux-ci et aussi chez les Arapahos du Nord, établis aujourd'hui dans le Wyoming. Quant aux Skidi Pawnees, ou Pawnees Loups, ils constituent une des quatre « bandes » pawnees; ils sont alliés de près aux Arikaras et prétendent que ceux-ci ne sont qu'une partie d'eux-mêmes. Leur tradition place leur site originel sur les bords de la Loup River, dans le Nebraska central, avec extension jusqu'à l'Arkansas. En 1858, on leur attribua une « réserve » dans la même région; mais quelques-uns d'entre eux ayant visité en 1872 les Wichitas, installés par ordre du gouvernement fédéral dans l'Oklahoma, ils se transportèrent peu à peu dans ce territoire où une « réserve » leur fut attribuée.

Les légendes qui nous sont présentées dans les deux volumes ont un air de parenté évidente : les héros des histoires se comportent à peu près de même, le milieu dans lequel ils se meuvent est semblable ; nous y rencontrons les mêmes sentiments, les mêmes métaphores, les mêmes facéties. Cependant, les mythes présentent une différence considérable, en raison de l'origine dissemblable des deux peuples. C'est surtout dans la cosmogonie que cette différence est accusée : les mythes arapahos conservent encore l'empreinte de l'origine algonquine des peuples qui les narrent, tandis que les mythes pawnees sont purement spécifiques. Les Skidi ont aussi sur les Arapahos la supériorité de posséder une mythologie bien développée ; la plupart des dieux sont des dieux astronomiques (le soleil, la lune, les étoiles et surtout Vénus-étoile du matin) ou atmosphériques (le vent, le nuage, l'éclair, le tonnerre); ils sont hiérarchisés, d'une façon assez peu formelle, il est vrai, et dépendent tous du dieu suprême, *Tirawa* : « la Voûte des cieux ». Au-dessous de ces dieux et beaucoup plus bas dans l'échelle mythologique, viennent les dieux de la Terre, qui président les quatre « loges des animaux ».

La création du monde est l'œuvre de *Tirawa* : il assigna à chacun des points cardinaux un dieu-gardien, puis plaça des dieux-étais pour soutenir le ciel. Ensuite les divinités battirent le chaos avec leur massue et la masse nébuleuse qui en résulta fut fertilisée par l'éclair ; puis, les hommes furent placés sur la Terre, et furent instruits dans les arts de la vie par les dieux des loges d'animaux. Chez les Arapahos, le créateur du monde est : « Pipe-plate » ; à l'ori-

Digitized by Google

gine des temps, il flotte sur les eaux ; désirant créer la Terre, il assemble tous les animaux aquatiques, oiseaux et reptiles, et les fait plonger, pour rapporter un peu de la boue du fond ; trois des animaux qu'il envoie échouent dans cette tâche difficile ; enfin, la Tortue ramène un peu de terre, que Pipe-plate jette aux quatre points cardinaux ; cette pincée de glèbe s'accroît jusqu'à former le sol sur lequel vivent aujourd'hui les animaux et les hommes et sur lequel poussent les végétaux. Le rôle joué par la Tortue appelle de suite l'attention : on sait en effet que la plupart des légendes algonquines considèrent la Terre comme une immense tortue étendue sur les eaux. Une tradition odjibwē rapportée par Kahkewaquonaby (Peter Jones) est même presque identique à celle des Arapahos ; les seules différences qu'on y constate sont la nature du créateur (qui est chez les Odjibwē *Manabozhu* « le Grand Esprit ») et celle de l'animal plongeur (le rat musqué au lieu de la tortue).

Les légendes pawnees contiennent une version du déluge dont la fin porte fortement l'empreinte des idées chrétiennes. Les hommes ne sont pas encore nombreux sur la Terre, qui est surtout peuplée de monstres animaux ; *Tirawa* excédé des crimes de ces derniers fait détruire tous les êtres vivants par la Pluie ; il envoie ensuite des oiseaux pour voir si elle est desséchée ; il replace alors les hommes sur le sol.

Il ne faut d'ailleurs pas attacher une valeur absolue à ces mythes cosmogoniques : les textes arapahos nous donnent deux, et les textes pawnees au moins trois versions différentes de la création des hommes. Il est nécessaire de se souvenir que, la plupart du temps, chaque clan, chaque société secrète possède sa version particulière. De là aussi les rôles divers joués par les divinités. A ne considérer que certains mythes, on serait tenté de croire que le Bison-galeux, par exemple, est considéré par les Arapahos comme un dieu très puissant, alors qu'il ne joue ce rôle que vis-à-vis de ceux qui sont affiliés à la loge du Bison ; pour ceux qui font partie des loges de l'Étoile, ce rôle est tenu par Renard-volant, etc.

Les dieux suprêmes, tels que le *Tirawa* des Pawnees ou le « Grand-Père » des Arapahos paraissent avoir une physionomie mieux définie ; on pourrait croire qu'ils sont le produit d'une synthèse des notions indigènes sur les divinités. Mais ces dieux sont trop loin des autres, ils sont trop transcendants pour qu'on ne voie pas en eux des produits immédiats de la prédication chrétienne. Ce sentiment est confirmé lorsque l'on voit, chez les Arapahos, une légende racontant, d'une façon très corrompue il est vrai, la vie du Christ. Nous nous refusons à croire, jusqu'à plus ample informé, à l'autochtonie de la notion de Grand-Esprit chez les indigènes de l'Amérique du Nord.

On ne saurait donner une idée du contenu de deux gros volumes de folk-lore aussi devons-nous nous borner à indiquer quelques-uns des traits curieux qu'on y rencontre.

Les histoires d'animaux y tiennent naturellement une grande place. Les animaux des légendes peaux-rouges sont d'un type spécial : ce sont souvent des esprits, quelquefois des hommes qui mettent le « vêtement » d'un animal, toujours des êtres doués de pouvoirs surnaturels. Ce sont eux qui enseignent aux hommes la plupart des rites à accomplir pour obtenir la reproduction du gibier,

Digitized by Google

qui leur donnent des remèdes contre les maladies et les diverses infortunes, etc.

Cependant, ils jouent quelquefois un rôle malicieux ou ridicule dans ces contes facétieux où se complaît l'esprit sarcastique des Indiens. C'est surtout le coyote qui est le héros de tels contes chez les Pawnees; les Arapahos lui substituent un personnage assez énigmatique, *Niha^{n}ça^n* qui a été autrefois, si nous en croyons une note de M. Kroeber, un esprit puissant, mais qui n'est plus aujourd'hui qu'un sujet de *joking*.

Les thèmes de contes sont ceux que l'on rencontre chez tous les Indiens des Prairies et même d'ailleurs : la fuite magique, où un objet effrayant, poursuivant une personne, est arrêté par le jet d'objets de toilette qui se changent en lac, en forêt ; les faits merveilleux accomplis par des enfants anormaux (très sales, très pauvres, etc.), les subsistances placées miraculeusement sous les pas de jeunes filles se rendant à la rivière, etc.

Nous pensons avoir montré, par ce court exposé, quel intérêt considérable présentent ces livres pour tout américaniste.

H. Beuchat.

Travaux récents sur le rituel des Indiens des Prairies. — Ces dernières années, l'activité des ethnographes américains s'est surtout exercée chez les peuples des Prairies. On doit s'en applaudir, car, là plus que partout ailleurs, les coutumes indigènes meurent rapidement et, même aujourd'hui, il est impossible de trouver une seule tribu qui ait conservé pures les mœurs et la religion de ses ancêtres. M. Dorsey a particulièrement bien mérité de l'ethnographie pour les peines qu'il s'est donné de réunir, avant leur entière disparition, les rites de la Danse solaire chez tous les peuples de la Prairie. Il a publié jusqu'ici les résultats de ses investigations chez les Arapahos [1], les Cheyennes [2] et les Poncas [3].

La danse solaire n'est plus que rarement célébrée, et ce pour plusieurs raisons : par suite du caractère sanglant de certains de ses rites, les agents américains qui surveillent les Indiens des « réserves » n'en permettent la célébration qu'avec la plus extrême répugnance; les frais considérables qu'exigent les préparatifs empêchent les Peaux-Rouges, qui vont toujours s'appauvrissant, de se réunir aussi souvent qu'ils le désireraient, enfin, la prédication, activement menée par les missionnaires protestants, détache peu à peu les tribus de leur ancien culte.

On peut définir en quelques mots l'objet de cette cérémonie : elle a pour but principal de redonner à la Terre de la vigueur pour la croissance des substances végétales et de garantir la multiplication du gibier. C'est donc une fête du type

1. Geo. A. Dorsey. — *The Arapaho sun-dance; the ceremony of Offerings Lodge* (*Field Columbian Museum*, Anthropological series, vol. 4).

2. *The Cheyennes. I. Ceremonial organization. II. The Sun-dance* (*Field Col. Mus.* vol. 9).

3. *The Ponca Sun-dance* (*Field Col. Mus.*, vol. 7, n. 2).

Digitized by Google

de celles appelées « agraires ». Mais son efficacité ne se borne pas à ce but général et quelque peu abstrait : elle s'exerce pour le plus grand bien des individus qui l'entreprennent, comme on le verra par la suite.

Originaire des Prairies, c'est chez les Poncas, peuple de langue dakota, que la Danse solaire a conservé le mieux son caractère primitif. Elle est nommée par eux : Danse du Soleil-voyant (voulant indiquer par là que le soleil en est spectateur) ou Danse sacrée (ou du mystère). Comme il convient à une cérémonie agraire, elle a lieu annuellement, à une époque fixée par les Hommes Tonnerre (prêtres de la Danse solaire), rassemblés dans ce but au printemps par le chef de la tribu. Le temps fixé est généralement la pleine lune de juin ou de juillet. Les prêtres choisissent alors les hommes qui seront les danseurs. Être ainsi désigné est un grand honneur, aussi les élus indemnisent-ils largement les hommes-médecine ; cette indemnité est considérée comme une rétribution pour les conseils que les Hommes-Tonnerre donnent aux danseurs pendant le cours de la cérémonie. A l'époque fixée, toute la tribu se transporte au lieu choisi. Là, on nomme les Porteurs-de-pipe et un messager ou crieur, personnages subalternes qui, plus tard, seront désignés pour remplacer les danseurs manquant. On établit quatre tentes, aux quatre points cardinaux intermédiaires (Sud-Est, Sud-Ouest, Nord-Ouest, Nord-Est) du camp ; c'est dans ces tentes que les danseurs se prépareront, se peindront, etc. Vient alors l'érection de la « loge » où auront lieu les rites qui constituent la cérémonie : c'est une construction très simple, de forme circulaire, d'un diamètre de 75 pieds, avec une ouverture regardant l'Est. Pendant que l'on construit cette sorte d'enclos, les danseurs vont dans la forêt pour « capturer la poutre centrale » ; ils choisissent un arbre, qu'ils frappent chacun à leur tour d'un coup de hache en racontant un de leurs exploits guerriers ; puis la poutre est abattue et laissée sur le sol du camp pour la nuit. Hommes-tonnerre et danseurs rentrent sous leurs tentes où ils se livrent à des rites spéciaux qui ont pour but d'initier les danseurs. Le lendemain matin, ils vont chercher la poutre centrale, qu'ils frappent à nouveau, puis qu'ils peignent et qu'ils dressent ; les femmes nettoient alors l'aire de la « loge » sacrée et les cérémonies débutent. On élève un autel, dont la partie principale se compose d'un crâne de bison peint ; on place auprès une pipe et la danse commence. On cesse de danser vers le milieu de l'après-midi pour recommencer au coucher du soleil. Le crépuscule tombé, on adresse au soleil une longue et fervente prière, à laquelle succède une danse en l'honneur de la lune ; cette danse est reprise à minuit. Le lendemain se passe également en danses et en prières adressées au soleil ; l'excitation devient intense parmi les danseurs qui restent parfois quelque temps à fixer en face le soleil ardent. Enfin, le cinquième jour, un peu après midi, a lieu la danse finale qui est des plus agitées. Les danseurs se retirent alors sous les tentes où les Hommes-tonnerre leur font exécuter certains rites de purification ; tous mangent alors, puis font une offrande de maïs au soleil.

Cet ensemble de cérémonies se passe uniquement devant les chefs et les membres de la société guerrière des Soldats-Chiens. Les autres membres de la tribu passent leur temps à festoyer, à se distribuer des cadeaux et à faire des courses à pied et à cheval.

Digitized by Google

Les rites chez les Cheyennes et les Arapahos sont peu différents de ceux des Poncas, mais le symbolisme en est plus formel : il s'agit de représenter la création de la Terre, des espèces végétales et du bison. Les Cheyennes pratiquent encore quelques tortures : on fait des incisions parallèles dans la peau du dos et sous les bandes de peau ainsi formées, on passe une corde à laquelle sont attachés des crânes de bison, en nombre variable mais toujours impair, que le patient traîne après lui. La durée de la cérémonie est indéfinie ; elle est surtout déterminée par la prospérité générale de la tribu au moment où elle doit avoir lieu. Une autre différence avec la Danse solaire des Poncas est la suivante : les danseurs poncas portent pour chaque phase de la fête des peintures toutes semblables, tandis que, chez les Cheyennes et les Arapahos, un certain nombre d'individus portent des « peintures de rêve », c'est-à-dire des décorations qui leur ont été révélées durant leur sommeil.

Mais la différence principale gît dans la façon dont le personnel de la cérémonie est recruté. La Danse solaire est le résultat d'un vœu individuel : un homme ou une femme qui tombe soudainement malade, ou qui a dans sa famille quelqu'un de gravement atteint, ou qui a fait un mauvais rêve, ou qui craint la foudre fait le vœu. La Danse solaire possède ainsi une série d'efficacités : c'est celui qui a fait le vœu qui reçoit la plus grande part des bienfaits qu'elle confère, puis vient la société de Guerriers à laquelle il appartient, puis toute la nation, enfin le monde entier.

M. Dorsey nous dit (*Ceremonial organization*) que la Danse solaire était autrefois chez les Cheyennes, l'apanage d'une des fractions de la nation, les *Sutayos* ou demi-Cheyennes, qui sont considérés en quelque sorte comme des étrangers ; c'est très possible : peut-être les Sutayos appartiennent-ils à une nation des Prairies où la danse était pratiquée de temps immémorial.

L'autre fraction des Cheyennes possédait une cérémonie spéciale, celle des Quatre Flèches-Médecine. Ces flèches furent données par Grand-Médecine (le Grand-Esprit) au Prophète des Cheyennes ; elles assurent la perpétuité de la nation et sa suprématie finale sur toutes les autres nations. Les cérémonies dont elles sont l'objet durent quatre jours ; elles sont secrètes et annuelles. Aujourd'hui, la Danse solaire et l'exhibition des Flèches-médecine sont faites par des fonctionnaires choisis dans la nation tout entière, sans égard pour l'ancienne division.

Miss Alice Fletcher a pu recueillir un rituel entier des Pawnees [1], connu sous le nom de *Hako*. Le but de cette cérémonie, qui est accomplie par deux groupes de gens appartenant à des clans différents, est double : 1° elle doit établir un lien d'amitié entre les deux groupes de participants ; 2° elle doit leur assurer une abondante descendance. Le rituel nous est donné tout entier, même pour les rites secrets, en pawnee et en traduction anglaise. Nous en connaissons trop peu encore sur la mythologie et les cultes des Pawnees pour pouvoir bien en saisir tout l'intérêt.

1. A. Fletcher. — *The Hako, a Pawnee ceremony* (*22d Annual Report of the Bureau of American Etnhology*).

Digitized by Google

Il faut souhaiter que ces études se continuent et soient poussées avec activité; nous devons en tout cas adresser à M. Dorsey et à Miss Fletcher tous nos remerciements pour les beaux travaux qu'ils ont accomplis.

H. B.

L'Immigration aux États-Unis. — Pendant la période qui s'écoule de 1776 à 1820, on estime qu'environ 250.000 immigrants sont arrivés aux États-Unis, tandis qu'entre 1820 et 1904, ce chiffre monte à près de 22.000.000. Avant d'aller plus loin dans cette étude, il est entendu qu'en parlant d'année, nous comprenons l'année fiscale commençant le 1er juillet et se terminant le 30 juin. En 1903, les immigrants étaient 857.046; en 1904, 812.870; en 1905, 1.026.499 et en 1906, 1.100.735. Quel sera le total de la présente année, c'est ce qu'il est impossible de dire, car depuis le mois de mars dernier, les États-Unis traversent une sorte de crise financière qui peut, jusqu'à un certain point, avoir son influence sur le nombre des arrivants; il est à noter en effet, que dans le passé il en a toujours été ainsi. Si nous consultons les tables du *Annual report of the commissioner general of immigration*, nous voyons qu'aux années 1857, 1873 et 1893, années de crises, succéde une très notable diminution d'immigrants. De 191.942 en 1858, ce nombre tombe à 129.571 en 1859. De 459.803 en 1873, ce nombre tombe à 313.339 en 1874, 227.498 en 1875, 169.986 en 1876, 141.857 en 1877 et il faut attendre 1880 pour retrouver le chiffre de 457.257. En 1892 ils sont 579.663, en 1893 ils ne sont plus que 439.730, 285.631 en 1894, 258.536 en 1895 et il faut de nouveau attendre 1900 pour trouver 448.572 unités. A partir de ce moment, la progression est pour ainsi dire toujours ascendante. Peut-être que la crise actuelle, qui est d'un tout autre genre que les précédentes, n'aura pas la même influenee, c'est ce que l'avenir nous dira. Quoi qu'il en soit, au chiffre 1.100.735 immigrants, arrivés l'année dernière aux États-Unis, il convient d'ajouter plusieurs milliers d'individus qu'une nouvelle classification comprend : 1° comme ayant été précédemment dans le pays et revenant pour s'y installer de nouveau; 2° comme voyageurs et touristes. Cependant dans cette dernière catégorie, beaucoup d'entre eux ne sont pas de simples promeneurs ou des négociants venus en Amérique pour en repartir après un court séjour; un assez grand nombre se fixent dans le Nouveau-Monde, comme aussi inversement, des immigrants véritables retournent dans leur pays natal. En sorte que le total général se chiffre pour l'année 1906 par *1.166.353 personnes admises dans l'Union.*

Revenons cependant pour la clarté des calculs qui vont suivre au chiffre de 1.100.735, l'Europe fournissant à elle seule 1.018.365 unités, nous allons examiner quels sont les pays qui donnent le plus fort contingent à ce flot toujours grandissant. Pendant de longues années, les pays occidentaux du nord étaient à la tête de cette moderne invasion, c'était l'Irlande, l'Allemagne, la Scandinavie (Suède, Norvège, Danemark). Maintenant c'est l'Italie, l'Autriche-Hongrie et la Russie; des chiffres feront mieux, que de longues phrases, toucher du doigt le vaste mouvement en éventail, dont la Scandinavie et l'Allemagne seraient le

Digitized by Google

point de départ initial, la base du manche; là, ce mouvement sans s'éteindre, subit un ralentissement, tandis que vers les extrémités, l'activité est de plus en plus grande.

En 1881, la Scandinavie envoyait 81.582 personnes; en 1882, 105.326; en 1898, nous ne trouvons plus que 19.282 émigrants; mais ce chiffre remonte en 1903 et 1904 à 77.647 et 60.096, en 1906 ils sont 52.781. L'Allemagne figure sur les tables pour 210.485 immigrants en 1881; en 1882, 250.630; à dater de ce moment, les chiffres vont toujours en décroissant, ils tombent à 17.111 en 1898, remontent à 46.380 en 1904; en 1906, ils ne sont plus que 37.564. La situation plus prospère de l'agriculture et de l'industrie en sont la cause; puis aussi, il faut bien dire que le gouvernement impérial a fait tout ce qui était en son pouvoir pour enrayer l'émigration qui, chaque année, lui enlevait, sans espoir de retour, le meilleur de ses hommes, les plus travailleurs, les plus énergiques et les plus intelligents. Par contre, l'Italie fournissait un contingent de 15.401 personnes en 1881, de 178.375 en 1902, de 230.622 en 1903, de 193.296 en 1904, de 221.479 en 1905 et de 273.120 en 1906. Il est à remarquer que sur ce dernier chiffre 231.921 venaient du sud de l'Italie. En 1861 l'Autriche-Hongrie ne figure dans les statistiques qu'avec 13 immigrants, 27.935 en 1881, 171.989 en 1902, 206.011 en 1903, 177.156 en 1904, 275.693 en 1905 et 265.138 en 1906, qui se subdivisent en 43.803 Polonais, 42.848 Hongrois, 43.157 Croates, 34.848 Allemands, 36.550 Slovaks, 14.884 Juifs, 15.690 Ruthènes, et le reste en Dalmates, Italiens, Bulgares, etc. La Russie n'envoyait en Amérique en 1861 que 129 personnes, 10.655 en 1881, 107.347 en 1902, 136.093 en 1903, 145.141 en 1904 et 215.665 en 1906 qui se décomposent en 125.234 Juifs, 46.204 Polonais, 13.461 Finnois, 10 279 Allemands, 13.697 Lithuaniens, 937 Scandinaves et seulement, chose remarquable, 5.282 Russes. La Grèce elle-même n'est pas restée indifférente à cette poussée de travailleurs vers le Nouveau-Monde; avant 1884, le chiffre de ceux qui allaient chercher fortune au loin variait de l'unité à la centaine, en 1905, ils étaient 10.515, en 1906 19.489. Le mouvement s'étend de la Morée à la Thessalie; dès 1904, le délégué anglais à la commission financière pour la Grèce remarquait que le départ de cette grande quantité d'hommes n'était pas sans causer un préjudice sérieux à l'agriculture, en élevant le taux des salaires; cependant il se demandait si cette perte ne serait pas largement compensée par les envois d'argent faits par les émigrants et provenant de leur épargne aux États-Unis. En 1903, une somme d'environ 20.000.000 de francs était entrée par cette voie en Grèce.

Pendant que nous venons de voir le foyer d'émigration s'étendant, s'épanouissant sur l'Europe, des bords de la Baltique aux rivages de la mer Noire, de la Méditerranée, pénétrant jusque dans les montagnes et étant même beaucoup plus actif dans les contrées montagneuses que dans les pays de plaines (la Russie faisant exception à cette remarque), parce que ces régions sont plus pauvres et nourrissent plus difficilement leurs habitants; aux États-Unis, au contraire, nous assistons à un spectacle inverse, il y a pléthore dans les états qui avoisinent New-York, la grande porte d'entrée.

Il a débarqué dans ce port, de juillet 1905 à juin 1906, 608.647 hommes et

Digitized by Google

271.389 femmes ou 880.036 immigrants; 62.229 à Boston, 54.064 à Baltimore, 23.186 à Philadelphie, 23.186 à San Francisco, etc. Dans les autres ports, le chiffre des arrivées est insignifiant, Galveston venant le premier des ports secondaires est représenté par 6.201 entrées. Cette constatation a son importance, car les immigrants arrivant aux points les plus rapprochés des lieux où ils doivent s'établir ensuite, nous allons voir qu'une tendance, remontant déjà à plusieurs années, va en s'accentuant. L'État de New-York absorbe à lui seul, en 1906, 374.708 personnes, c'est-à-dire 34 °/₀ de la totalité de l'immigration, 2 °/₀ de plus qu'en 1904; 198.681 ou 18.1 °/₀ ont été en Pensylvanie et 160.220 ou 13.43 °/₀ en New-Jersey, New-Hampshire et deux autres États voisins qui forment ce que le bureau « of immigration » intitule « North atlantic Division ». Nous trouvons que 752.370 personnes, 68.3 °/₀ des immigrants, sont restées confinées dans cette partie des États-Unis.

« Le North Central Division » : États d'Illinois, d'Ohio, de Michigan, de Wisconsin, etc., reçoit en 1906, 242.930 personnes, 22.1 °/₀; 48.125, 4.4 °/₀ vont dans le Wester Division, États de New Mexico, Névada, Idaho, Arizona, Montana, Utah, Wyoming, Orégon; 31.539, 2.9°/₀ vont dans le « South atlantic Division » et 14.693, 1.3°/₀ vont dans le « South central Division »; 130.103 Italiens sont restés dans le seul État de New-York, ainsi que 22.937 Allemands. Nous sommes donc loin maintenant de ce qui se passait autrefois, au bon temps de l'immigration allemande, quand la plus grande partie des immigrants venait aux États-Unis avec le désir de s'y fixer pour toujours; ils s'en allaient surtout où il y avait des terrains avantageux à cultiver, et beaucoup gagnaient l'ouest ou le nord-ouest; à l'heure actuelle, la rapidité, la commodité, le bon marché relatif des moyens de transport, l'exemple du voisin, revenant après un court séjour à l'étranger avec plus d'argent qu'il n'aurait été possible d'en gagner pendant bien des années en restant chez soi, n'ont pas été sans déterminer cet immense va-et-vient que nous voyons se produire entre le vieux et le nouveau monde. Le gouvernement de Washington ne tient pas compte des retours en Europe, mais d'après certaines informations, il n'est pas exagéré d'admettre qu'un grand nombre d'immigrants, au-dessus de la centaine de mille, reviennent toutes les années en Italie; si beaucoup d'entre eux s'en vont dans l'Amérique du Sud pour faire la moisson, un plus grand nombre encore se rendent aux États-Unis pour les travaux de chemins de fer, constructions, etc., etc. C'est la recherche du travail temporaire à longue distance et le moins loin possible quand ils sont arrivés sur les lieux de destination.

Les Juifs, eux au contraire, arrivent en Amérique sans esprit de retour au pays d'origine; ils sont entrés pendant la dernière année au nombre de 153.748, dont 125.234 venant de Russie contre 77.544 en 1904, 14.884 d'Autriche-Hongrie, 3.872 de Roumanie, etc., etc. Ils viennent avec femmes et enfants, dans un état de pauvreté qui confine à la misère, et les sociétés de bienfaisance israélites ont bien de la peine à secourir et à trouver de l'occupation pour un aussi grand nombre de leurs coreligionnaires.

Il faut songer que 95.261 sont restés dans le seul état de New-York et qu'il a

Digitized by Google

été nécessaire de pourvoir, au cours d'une seule année, aux premiers besoins de ce véritable exode. Je n'ai pas entre les mains les toutes dernières statistiques, indiquant la répartition entre les États des Israélites arrivés en Amérique, mais pendant les six années qui précèdent 1904, nous voyons qu'ils formaient en Maryland 27 °/₀ de l'immigration totale, 23 °/₀ dans l'État de New-York, 23 °/₀ en Géorgie, 19 °/° en Kentucky, 15 °/₀ en Tennessee, 12 °/₀ en Virginie, 11 et 9 °/₀ dans les deux Carolines, puis ces chiffres tombent à 7, 6, 5, 4, 3 °/₀ dans beaucoup d'États, soit du littoral de l'Atlantique, soit du centre ou du sud. Très peu s'en vont directement dans l'ouest.

Je n'ai pas parlé jusqu'à présent de l'immigration française, et pour cause, car elle n'entre dans les chiffres que pour une petite quantité ; en 1881, ils étaient 5.227, 1.694 en 1899, 5.578 en 1903, 9.406 en 1904 et 9.386 en 1906.

Sur les 1.100.735 personnes admises aux États-Unis sous la rubrique « immigrant », 913.955 avaient des âges variant entre 14 et 44 ans, 136.273 étaient au-dessous de 14 ans et seulement 50.507 avaient 45 ans ou plus. 265.068 ne savaient ni lire ni écrire, 4 755 savaient lire seulement ; si nous ne nous occupons que des personnes âgées de plus de 14 ans, nous trouvons qu'en 1906 la proportion des illettrés atteint 28 °/₀, 2 °/₀ de plus que pendant le cours de l'année précédente qui, elle-même, dépassait de 1°/₀ l'année 1904. Cette proportion toujours croissante du nombre des illettrés tient en grande partie au déplacement des foyers de l'émigration en Europe ; ces foyers tendent à se reporter de plus en plus vers le sud, le sud-est et l'est, tandis qu'ils diminuent dans le centre et le nord de l'Europe où l'instruction a toujours été plus développée. Aux États-Unis on se plaint très fort de cet état de choses, et l'envahissement du pays par des races complètement différentes, complètement étrangères à la race anglo-saxonne, n'est pas sans troubler beaucoup de bons esprits qui se demandent sous quelle forme et en combien de temps il sera possible d'assimiler ces nouveaux éléments.

Au nombre des formalités qu'un immigrant a à remplir, avant d'être admis à pénétrer librement aux États-Unis, chacun doit montrer au commissaire du service de l'immigration, l'argent qu'il a sur lui. 698.401 avaient moins de 250 francs, 112.672 avaient plus que cette somme et la totalité de l'argent montré par eux dépassait 125.000.000 de francs pour l'année 1906. La répartition de cette somme a été, suivant les races, très inégalement partagée. Ainsi, par exemple, tandis que les Juifs, trois fois plus nombreux que les Anglais, n'avaient que 11.810.625 francs, ces derniers apportaient 13.052.195 francs. Les 144.954 Allemands, Scandinaves avaient 25.916.990 francs, les 15.463 Écossais avaient 4.103.795 francs, tandis que les 36.550 Slovaques n'étaient nantis que de 2.630.140 francs. En 1906, l'entrée aux États-Unis a été refusée à 12.432 personnes pour des causes que nous allons examiner ; en 1905 cette interdiction pour les mêmes motifs n'avait portée que sur 11.480 immigrants. Les causes de refus sont les suivantes : 7.069 pour extrême pauvreté, 2.273 pour maladies contagieuses (tuberculose et maladies des yeux), 2.314 « contract laborers », et le reste pour folie, immoralité, criminels avérés, etc. etc. Les lois américaines, toutes de protection et qui étendent cette protection des objets aux travailleurs

Digitized by Google

nationaux, sont très sévères contre ce qui peut toucher de près ou de loin à la situation de « contract laborers ». Sont qualifiées comme faisant partie de cette classe toute personne sollicitée d'immigrer aux États-Unis, *avec promesse préalable d'emploi orale, écrite* ou *imprimée*, toute personne dont le prix de passage a été payé par l'argent d'autrui ou par une association, une municipalité, un gouvernement. Les exceptions qui ne tombent pas sous le coup de la loi sont les acteurs, les chanteurs, les artistes, les conférenciers, les ministres des différents cultes, les professeurs et les domestiques particuliers.

Il y a une source d'immigration dont il a été beaucoup question pendant ces derniers mois, c'est de l'immigration japonaise dont je veux parler; les premiers chiffres officiels remontent seulement à 1893 : à ce moment nous ne trouvons que 1.380 personnes seulement, mais ce nombre passe à 5.269 en 1901, à 14.270 en 1902, à 19.958 en 1903, il redescend à 14.264 en 1904, époque du commencement de la guerre entre le Japon et la Russie; en 1905 ils sont 10.331, en 1906 13.835; ces derniers chiffres n'ont cependant qu'une valeur très relative, car depuis quelques années le gouvernement de Tokio, afin d'éviter des difficultés, limitait le nombre des passeports pour les États-Unis proprement dits. Cependant il se montrait plus large vis-à-vis de ses nationaux qui allaient aux îles Hawaï. Un grand nombre de Japonais arrivèrent donc à Honolulu, importés par des agences; ils y passaient quelques jours, une semaine ou deux, etde là se rendaient en Californie, en Orégon ou en Washington, travaillant aux chemins de fer d'abord, puis s'établissant pour leur propre compte ensuite. Le « Report of Immigration » estime qu'il en arrivait de 1.000 à 3.000 par mois, soit par cette voie, soit par le Canada. La question vient d'être réglée sous une forme ambiguë pour le commun des mortels, mais claire entre les gouvernements de Washington et de Tokio qui veulent vivre en paix l'un avec l'autre, autant qu'il le sera possible? Les immigrants d'une manière générale (il était nécessaire de généraliser pour ne pas froisser l'opinion publique au Japon), devront avoir des passeports de leurs gouvernements. Le Président des États-Unis, malgré cette formalité, aura le droit de refuser l'admission. Au Japon, on va se montrer particulièrement sévère pour la délivrance des passeports, aussi bien à destination des îles Hawaï qu'à destination de la côte américaine; l'arrivée des coolies va être enrayée, et pendant un temps plus ou moins long cette cause d'irritation va disparaître.

Pendant de longues années l'immigration chinoise a été le sujet d'une vive agitation en Amérique; à la vérité, la question électorale était en jeu, les ouvriers de l'ouest ne voulaient plus de la concurrence qui leur était faite par les travailleurs de race jaune, demandant de faibles salaires et produisant beaucoup de besogne; sans eux il aurait cependant été impossible autrefois de construire les lignes de chemins de fer dans la région du versant du Pacifique. Cédant aux récriminations des populations, le gouvernement de Washington a interdit, il y a bien des années déjà, la libre entrée des Chinois aux États-Unis; seuls, les étudiants, les marchands, ceux qui sont naturalisés et quelques autres catégories clairement définies peuvent pénétrer sur les territoires de l'Union. Malgré des lois de plus en plus strictes, il semble à peu près impossible d'en-

Digitized by Google

rayer complètement ce mouvement. Les Chinois débarquant en plein jour, sous les yeux des agents du gouvernement, sont une très grande minorité ; la plupart arrivent clandestinement par les frontières du Mexique et du Canada. D'autres débarquent la nuit en un point quelconque de la côte et se dispersent aussitôt dans le pays ; il n'est pas de ville, aux États-Unis, qui n'ait ses Chinois ; il n'est pas de grosse bourgade qui ne possède ses deux blanchisseurs mystérieux ne sachant que juste assez d'anglais pour ne pas répondre aux questions indiscrètes pouvant être posées — quand l'un d'eux a gagné assez d'argent, il disparaît, mais il est aussitôt remplacé par un autre — or, comme ils n'ont aucun rapport de voisinage avec la population, qu'un Chinois pour nos yeux ressemble prodigieusement à un autre, les habitants constatent le lendemain matin qu'il y a toujours deux Chinois à la blanchisserie, mais y en a-t-il un nouveau parmi les deux, personne ne serait capable de le dire.

En résumé, à l'heure actuelle, les points les plus saillants de l'émigration et de l'immigration sont les suivants : 1° en Europe, diminution très marquée dans les foyers, il y a quelques années les plus actifs, c'est-à-dire diminution des émigrants de race allemande, scandinave, anglo-saxonne, augmentation considérable des émigrants italiens (surtout du sud de l'Italie), de l'empire Austro-hongrois, de l'empire Russe et de la Grèce ; 2° Véritable exode des Israélites vers le nord du Nouveau-Monde ; 3° Transformation du but de l'émigration, qui consistait autrefois, comme l'indique le sens du mot, à quitter son pays pour aller s'établir d'une façon définitive dans un autre. Dans une proportion considérable, nous n'avons plus devant nous que de simples travailleurs allant d'une manière momentanée chercher au loin des salaires plus élevés et cela, grâce à la rapidité des moyens de communication et au bon marché des prix de passage ; 4° Pléthore d'immigrants dans l'État de New-York et les États voisins, au détriment du sud et de l'ouest des États-Unis ; 5° Afflux des immigrants dans les villes ou les lieux industriels pour le grand dommage des campagnes et de l'agriculture de plus en plus délaissée par eux ; 6° Problème nouveau se dressant devant le gouvernement de l'Union, comment va-t-il assimiler le plus rapidement possible les éléments de races nouvelles qui arrivent maintenant aux États-Unis ; 7° Quel sera l'effet sur le pays de cette constante introduction de sang étranger.

Dans ce bref résumé d'une si vaste question, il ne m'a été possible que d'indiquer à grands traits les lignes principales du gigantesque mouvement qui porte vers l'Amérique tant d'habitants de notre vieille Europe. Intéressant, il l'est au plus haut point, car aux chiffres répondent des causes, et ces causes touchent de leurs racines les plus profondes à l'état économique de notre continent, elles touchent aussi à la vie intérieure des États-Unis, dont plus que jamais nous ne pouvons et nous ne devons nous désintéresser, si l'on songe que plus de 84.000.000 d'âmes en *peuplent* le sol, et que tous les jours, grâce aux richesses accumulées par la nature et grâce aussi à la force de travail de ses habitants, sa puissance commerciale augmente à pas de géant.

Comte Jean de Kergorlay.

Digitized by Google

Le musée d'archéologie et d'ethnographie de Cambridge (Moss.), sous la direction du baron von Hügel, a fait l'acquisition d'une vingtaine d'objets se rapportant à l'ethnographie américaine et parmi lesquels nous remarquons deux figures sculptées sur bois, un Alligator incisé sur ivoire, une petite coupe de Colombie et un uluri, vêtement embryonnaire des femmes Bakairi sur le Kulisehu (*Cambridge University Reporter*, 1906-1907).

E. DE J.

Le musée de Hambourg a acquis au cours de l'année 1905 deux massues, dont l'une soi-disant de la Guyane, quelques flèches et arcs du Brésil, deux haches qui semblent provenir des Botocudos.

Il a fait aussi l'acquisition d'une petite collection d'os incisés de l'Alaska. Cette collection est complétée par un drille dont le Dr Dehn a fait cadeau au musée. La poignée en est ornée de dessins qui reproduisent des scènes de chasse.

E. DE. J.

Le comte Enrico STATELLA envoie à la Société de géographie (*Boll.* 1907, p. 229) de Rome une lettre datée du 12 janvier 1907 et qui contient des renseignements intéressants concernant les populations du Paraguay. Ces populations sont des Indiens avec un léger mélange de sang espagnol. Les femmes ont généralement la peau plus foncée que les hommes. Les vêtements sont assez sommaires. Les trois passions principales de l'habitant du Paraguay sont le jeu, les danses et la femme.

La viande, fraîche ou séchée au soleil, constitue le fond de l'alimentation. La racine de manioc remplace le pain. La religion très souvent est un prétexte pour se divertir, boire et danser ; elle se mêle à une foule de croyances superstitieuses. Les femmes fument à toutes les heures du jour et tout en se livrant à leurs occupations domestiques. Les hommes fument aussi, mais préfèrent mâcher le tabac.

La langue est le guarani. La numération ancienne n'avait de nombres spéciaux que pour les quatre premières unités ; pour cinq, on disait : une main ; pour six, une main plus un ; pour dix, deux mains, etc. Aujourd'hui, les quatre premiers nombres s'expriment en termes guaranis ; pour les autres, on a adopté les termes espagnols. Les jours de la semaine et les mois se désignent également par les noms espagnols.

E. DE J.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE

I

Monsieur le Président,

Tout le monde est libre de soutenir toutes les théories philosophiques que le cerveau peut concevoir ; mais quand il s'agit d'*histoire*, de *faits réels et positifs*, les plus beaux discours ne valent rien à côté d'un document authentique, d'un récit contemporain, dont la simple lecture tranche sur-le-champ la question.

C'est pourquoi quand nous entendons soutenir sérieusement, pour la *première* fois, que la ville de Cumaná est la plus *ancienne* du *Continent* américain, et cela sans en donner même un semblant de preuve, nous avons le droit de nous inscrire en faux et de protester contre un tel paradoxe historique. Nous avons au moins le droit de demander à l'auteur ses preuves, puisque son affirmation dogmatique n'a aucune valeur à côté de ce que disent les plus anciens historiens et les documents primitifs.

Pour traiter une telle question, il faut étudier aux nombreuses sources connues le cours suivi par les conquérants au commencement du XVIe siècle et voir où se sont fixés tout d'abord les grands chefs de chaque région continentale. Découvrir une côte, ce n'est pas la même chose que de fonder des villes et de coloniser. Le Vénézuela a été découvert de très bonne heure, mais n'a été colonisé que bien plus tard.

En échange, allez plus à l'ouest, vers la région isthmique appelée Darien ou *Castilla del Oro*, et vous y trouverez avec les chefs autorisés : Ojeda, Enciso et Pedrarias, les premières villes américaines, toutes antérieures à Cumaná, à savoir : San Sebastian, La Antigua, Acla, *Panamá*, *Natá* et, au Mexique, *Vera Cruz*, toutes fondées de 1510 à 1520, quoiqu'il n'existe plus aujourd'hui que celles qui sont en *italique*, c'est-à-dire les *trois* dernières et c'est assez pour notre but.

Ouvrez les historiens primitifs ou les recueils de documents des Archives et vous les trouverez toutes : San Sebastian de Urabá, fondée par Ojeda en 1510, à l'est de l'embouchure du Darien ou Atrato ; en face, à l'ouest, La Antigua, fondée en 1511 par Enciso, et d'où partit Balboa ; Acla, port plus loin au nord fondé par Pedrarias en 1515, où il fit exécuter le dit Balboa. Ces villes durèrent trop peu de temps, mais ont une importance historique qu'on ne doit pas oublier.

Quelques mois après la mort de Balboa, Pedrarias traversa l'isthme et fonda le *15 août 1519* la ville de Panamá. On croyait avant, d'après Alcedo, que la fondation avait eu lieu en 1518, mais notre distingué collègue, le marquis de Peralta, a trouvé la date exacte dans ses longues recherches aux Archives de Séville et l'a mentionnée dans les intéressants volumes qu'il a publiés [1].

1. V. Peralta, *Costa-Rica, Nicaragua y Panamá*. Madrid, 1883, v. p. 816. — *Límites*

Digitized by Google

Vers le milieu de l'année 1519, les conquérants du Mexique avaient aussi fondé une autre ville importante, que nous appelons Veracruz, et qui alors porta le nom de *Villa Rica de la Vera-Cruz*. Voir là-dessus les historiens anciens et modernes du Mexique, et sur les autres villes : Oviedo, Las Casas, Herrera, Pedro Simon, Castellanos, etc. La chose est si claire pour tous ceux qui sont habitués à manier les sources, qu'il nous semble superflu d'en citer quelques noms : c'est à la partie contraire de fournir ses preuves d'une si nouvelle théorie.

Mais son auteur s'est borné à nous dire dans son article, qui *a sept pages* de notre Journal, ces simples mots sur la question qa'il s'agissait de résoudre : « Iacomé de Castillon *partit* de la Española à la fin de 1521, etc.... et dans le voisinage de la Nueva Toledo, à l'ouest du Cerro Colorado, il éleva la *Nueva Cordoba*, qui fut le fondement de la ville actuelle de Cumaná. »

Il finit l'alinéa suivant avec ces seuls mots qui rappellent le titre de l'article ou thèse à démontrer : « et laissa debout une ville où bientôt les indigènes rassurés vinrent se joindre aux Espagnols et, par la culture de la terre, contribuer à la prospérité de la *première cité* fondée *sur le Continent américain* » (*sic*, et c'est tout).

Et les preuves qu'exigeait le titre pompeux de l'article, et l'affirmation dogmatique que nous venons de citer? Il semble qu'elles ne sont plus nécessaires aujourd'hui pour que les juges les plus autorisés disent le fameux : *il est acquis que*, etc.

Nous pouvons aussi, de notre côté, dire que tant qu'on ne prouvera pas que les chiffres 1519-20 doivent se compter après 1522 (ou plutôt 23), il restera acquis et incontestable, pour les historiens sérieux du moins, que les villes actuelles de *Veracruz*, *Panamá* et *Natá* ont été fondées avant celle de *Cumaná*, qui date de 1523.

Veuillez agréer, monsieur le Président, etc., etc.

M. González de La Rosa.

Paris, 20 avril 1907.

II

Monsieur le Président,

Les rapports que j'ai entretenus jusqu'ici avec mes collègues de la *Société des Américanistes*, m'avaient habitué à des échanges de vue empreints de la

de Costa-Rica y Colombia. Madrid, 1890, v. pp. 14 et 631. — Id. *Exposé*, etc. Paris, 1898, p. 9. — *Jurisdiction terr.*, etc. Paris, 1899, voir p. 22 la traduction de l'Ordonnance royale de 1521 qui fixe les limites de la ville de Panamá, à la demande de ses habitants.

Digitized by Google

plus grande courtoisie et du tact le plus parfait. Je laisse aux « historiens sérieux » le soin de juger le ton de la note ci-dessus, et je ne m'abaisserais pas à répondre aux violences de son auteur, si je ne me plaisais à donner quelques explications aux hommes éminents qui ont apprécié avec tant de sympathie la méthode scientifique que j'ai toujours suivie.

Je n'ai jamais, en effet, consigné dans mes ouvrages ou dans mes simples articles aucun fait historique nouveau, sans le justifier par un renvoi précis à la source directe ou à une autorité reconnue. Or, *je ne suis pas le premier* à dénommer Cumaná « la plus ancienne ville du continent américain ». La phrase incriminée est entre guillemets ; c'est une citation de M. Aristides Rojas, et ma note indique exactement le passage d'où elle est extraite (A. Rojas, *Estudios históricos*, p. 86-87) [1].

M. Rojas s'est fait un renom incontesté par ses recherches sur les origines américaines ; non seulement il s'était nourri, pendant sa vie de labeur et sa longue carrière de bibliothécaire à la Nationale de Caracas, des chroniqueurs espagnols dont l'auteur de la note prétend sans doute nous apprendre les noms, mais encore il avait pratiqué, en historien scrupuleux, les sources directes, et nous avons pu maintes fois constater la concordance parfaite des indications données par ce savant avec les documents des Archives. M. A. Rojas n'ignorait donc pas plus que nous qu'un certain nombre de postes espagnols avaient été fondés avant Cumaná ; mais parmi ces établissements, les uns furent d'une courte durée, les autres, situés dans des contrées malsaines, furent abandonnés temporairement ou changèrent d'emplacement : ce fut le cas de Panama, notamment (v. Herrera, *Décad.*, II, 4). En qualifiant Cumaná de plus ancienne ville du continent américain, M. Rojas a voulu parler de la ville américaine, la plus ancienne de fondation dont l'emplacement resta définitif.

Dans mon mémoire de *sept pages*, je n'avais pas à remettre en question un fait qu'après les conclusions d'Aristides Rojas, je considère comme définitivement acquis ; j'ai voulu simplement apporter sur l'histoire de Cumaná et de sa province quelques détails nouveaux, fruits des recherches que j'ai faites personnellement dans les Archives des Indes. L'accueil fait à cette monographie par les savants compétents de l'Europe et de l'Amérique m'est une preuve suffisante que ces *sept pages* (je regrette qu'il n'y en ait pas davantage) n'ont pas été perdues pour la science historique.

Jules Humbert.

Bordeaux, le 2 mai 1907.

1. *Journal*, t. II, p. 48.

Digitized by Google

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

Au 31 décembre 1906

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

Président d'honneur.	M. le duc DE LOUBAT, correspondant de l'Institut.
Vice-président d'honneur..	M. G. MASPERO, membre de l'Institut.
Président..... ..	M. le Dr E.-T. HAMY, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.
Vice-Présidents.....	S. A. le Prince Roland BONAPARTE, membre de l'Institut.
—	M. le marquis DE PERALTA.
—	M. Henri VIGNAUD.
Secrétaire général.....	M. Léon LEJEAL.
Trésorier.....	M. le comte G. DE CRÉQUI-MONTFORT.

MEMBRES DU CONSEIL

MM. le comte DE CHARENCEY.
Désiré CHARNAY.
Henri CORDIER.
MM. Gabriel MARCEL.
Désiré PECTOR.
le comte Louis DE TURENNE D'AYNAC.

COMMISSION DE PUBLICATION

MM. le Dr HAMY.
le comte DE CHARENCEY.
Henri CORDIER.
MM. Gabriel MARCEL.
Léon LEJEAL.

(Les lettres *H.*, *D.* et *C.* qui figurent après certains noms distinguent les *membres d'honneur*, *membres donateurs* et *membres correspondants*.)

ADAM (Lucien), ancien magistrat, 30, quai St-Cast, Rennes.

ALVARADO (Alejandro), attaché à la Légation de Costa-Rica, 53, avenue Montaigne, Paris.

AMBROSETTI (Juan), *C.*, Museo nacional, Buenos-Ayres.

ARMOUR (AllisonV.), Room 900, 87, Wabash Avenue, Chicago, Ill., U. S. A.

Digitized by Google

BENNETT (James Gordon), 120, avenue des Champs-Élysées, Paris.
BLANC (Édouard), 52, rue de Varenne, Paris.
BOMAN (Eric), 68, avenue de Villiers, Paris; et 20, Upsalagatan, Stockholm (Suède).
BONAPARTE (Prince Roland), 10, avenue d'Iéna, Paris.
BOURGEOIS (Lieutenant-Colonel), chef de la section de géodésie du Service géographique de l'Armée, 40, avenue Bosquet, Paris.
BOVALLIUS (Carl), *C.*, Stockholm.
BOWDITCH (Charles-P.), 28, State Street, Boston, Mass., U. S. A.
CAMERON (Mme), 50, avenue du Bois-de-Boulogne, Paris.
CAPITAN (Dr), professeur à l'École d'Anthropologie, 5, rue des Ursulines, Paris.
CHARENCEY (Comte H. de), 72, rue de l'Université, Paris.
CHARNAY (Désiré), 46, rue des Marais, Paris.
CORDIER (Henri), professeur à l'École des Langues orientales, 54, rue Nicolo, Paris.
CRÉQUI MONTFORT (Comte G. de), 58, rue de Londres, Paris.
DIGUET (Léon), 16, rue Lacuée, Paris.
DORADO (Alejandro), secrétaire à la Légation de Bolivie, 3, boulevard Delessert, Paris
EHRENREICH (Paul), *C.*, Dr med. et phil., 29, Lutherstrasse, Berlin.
FABRE (Hector), commissaire général du Dominion Canadien, 10, rue de Rome, Paris.
FROIDEVAUX (Henri), docteur ès lettres, bibliothécaire-archiviste de la Société de Géographie, 47, rue d'Angivillers, Versailles.
GARCIA Y PIMENTEL (Luis), 24, rue de Berri, Paris; 9, calle de Donceles, Mexico.
GATSCHET (Albert S.), *C.*, 1331, F Street, Washington, D. C. (U. S. A.).
GÉNIN (Aug.), *C.*, Mexico.
GIGLIOLI (Enrico), *C.*, professeur à l'Institut des Études supérieures, Firenze.
GONZALEZ (Général Manuel), *C.*, Mexico.
HAMY (Dr E.-T.), professeur au Muséum, directeur honoraire du Musée d'Ethnographie, 36, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, Paris.
HÉBERT (Jules), inspecteur au Musée d'Ethnographie, 22, rue des Belles-Feuilles, Paris.
HERRERA (Carlos), *C.*, Mexico.
HOLMES (W.), *C.*, Chief of the Bureau of American Ethnology, Smithsonian Institution, Washington, D. C. (U. S. A.).
HULOT (Baron J.), secrétaire général de la Société de Géographie, 41, avenue de La Bourdonnais, Paris.

Digitized by Google

HUMBERT (Jules), docteur ès lettres, professeur agrégé au Lycée, 5, rue Cousin, Bordeaux.

HYDE (James H.), *D.*, 18, rue Adolphe-Yvon, Paris.

IZCUE (José A. de), *C.*, Lima.

JONGHE (Édouard de), docteur en philosophie et lettres, 29, rue Saint-Quentin, Bruxelles.

KERGORLAY (Comte Jean de), 6, rue Mesnil, Paris.

LACOMBE (R. P.), *C.*, Edmonton Alta, N. W. T. (Dominion Canadien).

LAUGIER-VILLARS (Comte de), 250, boulevard Saint-Germain, Paris.

LEHMANN-NITSCHE (Dr Robert), chef de la section anthropologique au Muséum d'Histoire naturelle, La Plata (Argentine).

LEJEAL (Léon), chargé du cours d'Antiquités américaines au Collège de France, 14, avenue du Maine, Paris.

LEVASSEUR (Émile), *H.*, membre de l'Institut, administrateur du Collège de France, Paris.

LOUBAT (Duc de), *H.*, *D.*, 53, rue Dumont-d'Urville, Paris.

LUMHOLTZ (Carl), *C.*, New-York. American Museum of Natural History, 8th Avenue.

MALER (Capitaine Teobert), *C.*, Ticul, Yucatan (Mexico).

MARCEL (Gabriel), conservateur à la Bibliothèque nationale, 97, avenue du Roule, Neuilly-sur-Seine.

MARIN (Louis), député, professeur au Collège libre des Sciences sociales, 13, avenue de l'Observatoire, Paris.

MASPERO (G.), *H.*, professeur au Collège de France, directeur général du Service des Antiquités égyptiennes, Le Caire.

MAUDSLAY (A. P.), *C.*, 32, Montpelier-Square, S. W., London.

MIER (S.-B. de), ministre plénipotentiaire du Mexique, 19, boulevard Victor-Hugo, Neuilly-sur-Seine.

MIRABAUD (Paul), 42, avenue de Villiers, Paris.

MOIREAU (Auguste), agrégé de l'Université, 61, rue de Vaugirard, Paris.

MONNIER (Marcel), 7, rue de Martignac, Paris.

MONTANÉ (Dr L.), *C.*, professeur à l'Université, 14, calle san Ignacio, La Havane.

MORENO (Fr.), *C.*, directeur du Museum d'Histoire naturelle, La Plata (Argentine).

NUTTALL (Mme Zelia), *C.*, Casa de Alvarado, Coyoacan, D. F. (Mexico).

PANHUYS (Jonk h. L. C. von), chef de bureau titulaire au ministère royal des Colonies, 157, Paramaribo Straat, La Haye (Hollande).

PASO Y TRONCOSO (Francisco Del), *C.*, director del Museo nacional de Mexico (en mission), offizio delle Caselli (Posta centrale), Firenze.

PECTOR (Désiré), consul général, 95, rue Jouffroy, Paris.

Digitized by Google

PERALTA (Marquis M. de), *D.*, ministre plénipotentiaire de Costa-Rica, 53, avenue Montaigne, Paris.

POIX (Mme la princesse de), 6, rue Paul-Baudry, Paris.

PUTNAM (F.-W.), *H.*, curator of the Peabody Museum, Harvard University, Cambridge, Ma., U. S. A.

RÉGAMEY (Félix), 21, rue du Cherche-Midi, Paris.

REISS (W.), *C.*, Dr Phil., Geh. Regierungsrath., Schloss Könitz, Thüringen (Deutschland).

ROCKHILL (W. W.), *C.*, ministre plénipotentiaire des États-Unis, Pékin (Chine).

ROSA (Manuel Gonzalez de La), ancien conservateur de la Bibliothèque nationale de Lima, 157, rue de la Convention, Paris.

SALONE (Émile), professeur agrégé d'histoire et de géographie au lycée Condorcet, docteur ès lettres, 68, rue Jouffroy, Paris.

SANZ DE SANTA MARIA (Dr), 54, rue de Ponthieu, Paris.

SAVILLE (Marshall H.), *C.*, professeur d'Antiquités américaines à Columbia University, New-York.

SCHMIDT (Waldemar), *C.*, professeur à l'Université, Copenhague.

SELER (Dr Eduard), *C.*, professor an der Universität in Berlin, 3, Kaiser Wilhelmstrasse, Steglitz b. Berlin (Deutschland).

SICOTTE (M. le Juge), président de la Société des Américanistes du Canada, 14, avenue Laval, Montréal.

STEINEN (Karl von den), *C.*, Dr med. et phil., Prof.-Direckt. Assist. am Königl. Museum für Volkerkunde, 1, Friedrichstrasse, Steglitz b. Berlin (Deutschland).

STREBEL (Dr Hermann), *C.*, 79, Papenstrasse, Hamburg (Deutschland).

THAYER (S. van Reusselaer), villa Curial, 11, avenue Thiers, Compiègne.

TURENNE D'AYNAC (Comte Louis de), 9, rue de la Bienfaisance, Paris.

VANDERBILT (W.-K.), *D.*, 10, rue Leroux, Paris, et 660, 5th Avenue, New-York.

VAULX (Comte Henry de La), 120, avenue des Champs-Élysées, Paris.

VERNEAU (Dr), professeur assistant au Muséum, directeur de l'*Anthropologie*, 16, rue Ferrus, Paris.

VIGNAUD (Henry), premier secrétaire de l'Ambassade des États-Unis, 18, avenue Kléber, Paris.

VILLIERS DU TERRAGE (Baron M.), 30, rue Barbet-de-Jouy, Paris.

Le Gérant : ERNEST LEROUX.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

Digitized by Google

de San Juan Téotihuacan (1 pl.). — Dr Theodor Koch-Grünberg. Les Indiens Ouitotos, étude linguistique (2 pl.). — Désiré Charnay. Les ruines de Tuloom, d'après John L. Stephens (1 pl.). — Ed. de Jonghe. Le calendrier mexicain. — Dr Rivet. Cinq ans d'études anthropologiques dans la République de l'Equateur (1 carte). — Textes et documents. Un mémoire du XVIIIe siècle relatif au Texas, publié par le baron M. de Villiers du Terrage. — Dr Walter Lehmann. Traditions des anciens Mexicains, texte inédit et original en langue nahuatl avec traduction latine et notes.

Actes de la Société. — *Nécrologie* (Andrews, Chapman, Hatcher, Philippi Stolpe, Saussure, Washington Matthews, Girard de Rialle, Jules Oppert, le duc de Bassano). — *Bulletin critique.* — *Mélanges et Nouvelles* (Le Congrès de Stuttgard. Ethnographie moderne et questions précolombiennes, par L. Lejeal; Les voyages du Dr Koch, par Ed. de Jonghe, avec 1 pl.; Sur un document céramique péruvien relatif à la lèpre précolombienne par le Dr W. Lehmann, avec 1 pl.; Les volcans de l'île Jan Mayen et la Relation du Zeni, par L. Lejeal; Ethnographie religieuse des Indiens Pueblos, par L. Lejeal; Les ruines de « Quie-ngola » en 1854 par G.-E. Trusson, etc...).

VIENT DE PARAITRE :

Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, professeur au Muséum, président de la Société des Américanistes de Paris. *Lettres américaines d'Alexandre de Humboldt* (*1798-1807*), précédées d'une notice de J.-C. Delamétherie, et suivies d'un choix de documents en partie inédits, publiées avec une introduction et des notes. Un volume in-8°, broché, avec une carte et l'itinéraire de Humboldt (Paris, Guilmoto)... ..... **7 50**

Joseph Dombey, médecin, naturaliste, archéologue, explorateur du Pérou, du Chili et du Brésil (*1778-1785*). Sa vie, son œuvre, sa correspondance, suivis d'un choix de pièces relatives à sa mission. Un volume in-8°, avec une carte et cinq planches hors texte (Paris, Guilmoto)..... **7 50**

Aimé Bonpland, médecin et naturaliste, explorateur de l'Amérique du Sud. Sa vie, son œuvre, sa correspondance, avec un choix de pièces relatives à sa biographie, un portrait et une carte. Un volume in-8° broché (Paris, Guilmoto)..... **7 50**

Émile Salone, docteur ès lettres, professeur agrégé d'histoire au lycée Condorcet. *La colonisation de la Nouvelle-France.* Étude sur les origines de la Nation canadienne-française. Un vol. in-8°, broché, avec une carte (Paris, Guilmoto).

Digitized by Google

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU 15 AVRIL 1907

TEXTE

Pages

Le Bas-relief de l'hôtel du Brésil au musée départemental d'antiquités de Rouen (Dr E.-T. Hamy) 1

Les sauvages du Canada et les maladies importées de France au XVIIe et au XVIIIe siècle : La Picote et l'alcoolisme (Émile Salone) 7

Le « peyote » et son usage rituel chez les Indiens du Nayarit (Léon Diguet) 21

Contribution à l'étude des langues colorado et cayapa (République de l'Équateur) (Henri Beuchat et Dr Rivet) 31

Bahia en 1847. — Deux lettres de M. Forth-Rouen (Henri Cordier) ... 71

Textes et documents. Instructions du colonel Don Fernando de la Concha (texte espagnol) (comte de Charencey) 81

Actes de la Société (avril 1906-mars 1907) 101

Nécrologie (Régamey, Förstemann) 113

Bulletin critique 116

Mélanges et Nouvelles 129

Liste des membres de la Société au 31 décembre 1906 149

ILLUSTRATIONS

L'Esbat américain (1550) (planche hors texte) 1

Bas-relief de l'hôtel du Brésil à Rouen (planche hors texte) 4-5

Huichols au retour de la récolte du peyote (planche hors texte) 24-25

Les communications concernant la RÉDACTION doivent être adressées à M. Léon LEJEAL, secrétaire, au siège de la Société, 61, rue de Buffon, Paris.

Les demandes d'ABONNEMENT ou de NUMÉROS ISOLÉS sont reçues à la Librairie Ernest LEROUX, 28, rue Bonaparte, Paris.

Chaque numéro se vend séparément 10 francs. — Abonnement d'un an : 20 francs.

Un certain nombre de collections de la première Série du Journal est mis en vente au prix de 15 francs le volume in-4°.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

Digitized by Google

US 45.10

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

NOUVELLE SÉRIE — TOME IV. — NUMÉRO II

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

61, RUE DE BUFFON, 61

1907

Digitized by Google

PRINCIPAUX ARTICLES PARUS

DANS LE

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DEUXIÈME SÉRIE

Tome I

L. Diguet. Le Chimalhuacan et ses populations avant la conquête espagnole (3 pl., 2 cartes). — Dr Rivet. Étude sur les Indiens de la région de Riobamba. — H. Froidevaux. Nordenskiöld Américaniste. — L. Lejeal. Le Congrès de New-York. — L'exposition de la mission française de l'Amérique du Sud (2 pl.). — G. Marcel. Un texte ethnographique inédit du xviiie siècle. — R. de La Grasserie. Les Langues de Costa Rica. — Eugène Beauvois. La Grande Irlande (1 carte). — Jules Humbert. L' « Archivo » du Consulat de Cadix. — La première occupation allemande du Vénézuéla au xvie siècle (1528-1556). — Henry Vignaud. La maison d'Albe et les archives colombiennes. — Désiré Charnay. Les explorations de Téobert Maler (2 fig.)

Actes de la Société. — *Nécrologie* (Charles Maunoir; Thomas Wilson; Guido Boggiani; John Wesley Powell; l'abbé Casgrain). — *Bulletin critique.* — *Mélanges et Nouvelles.*

Tome II

Ed. de Jonghe. Histoire du Mechique, manuscrit français inédit du xvie siècle (1 fig.). — Lucien Adam. Grammaire de l'Accawai. — E. Boman. Migrations précolombiennes dans le Nord-Ouest de l'Argentine (11 fig.). — L. Diguet. Notes d'archéologie mixtéco-zapotèque (1 pl., 2 fig.). — Mme S. Rink. Sur l'origine du mot « Kălâlek ». — Dr Rivet. Les Indiens Colorados (5 pl., 1 carte). — Dr W. Lehmann. Les peintures mixtéco-zapotèques. — H. Froidevaux. Un épisode ignoré de la vie du P. Hennepin.

Actes de la Société. — *Nécrologie* (Domenech, Baz, Nadaillac, Gravier, Quiroga, Bastian). — *Bulletin critique.* — *Mélanges et Nouvelles.*

Tome III

E.-T. Hamy. Sur une statuette mexicaine de la déesse Ixcuina (1 pl.). — Henry Vignaud. Sophus Ruge et ses vues sur Colomb. — Léon Diguet. Le Mixtécapan (1 carte). — Jules Humbert. La plus ancienne ville du continent américain. Cumaná de Vénézuéla. — Mme Jeanne Roux. Excursion aux Pyramides

Digitized by Google

DEC 1 1908
a a a s

RECETTES MAGIQUES ET MÉDICALES DU PÉROU ET DE LA BOLIVIE

PAR M. LE BARON ERLAND NORDENSKIÖLD

Assistant à la Section ethnographique du Musée royal d'histoire naturelle de Stockholm.

La contribution que j'apporte à la Société des Américanistes a pour but principal d'augmenter notre connaissance des idées des Indiens Quichuas et Aymaras, christianisés aux XVIe et XVIIe siècles, sur la manière de conjurer les puissances de la nature, sur la cause des maladies, sur la façon de les guérir. Pendant mon voyage dans le Pérou et la Bolivie, en 1904-1905, j'ai acheté dans les villes un certain nombre de drogues magiques et talismans, vendus aux gens du peuple par des professionnels de sorcellerie. J'ai recherché et étudié chez les indigènes de la campagne l'emploi de ces moyens magiques. Au cours de ces recherches, je pus observer diverses coutumes curieuses, plus ou moins connues de la magie, relevant, en tout cas, du folk-lore, et qui me semblent intéressantes à examiner aussi. En général, je me suis efforcé d'obtenir des gens, qui me fournissaient les substances et les objets magiques ou les recettes en question, tous les détails propres à en éclairer l'emploi et les croyances ou superstitions qui s'y rattachent. C'étaient, le plus souvent, des *cholos*, surtout des *cholas*. Il serait donc nécessaire, je suis le premier à l'avouer, de confirmer mes données par les indications que peuvent avoir recueillies ou pourront recueillir les autres ethnographes, explorateurs comme moi du haut plateau andin. Il serait aussi d'un grand prix pour la science que, dans le même sens, les Péruviens et Boliviens instruits consentissent à observer ces si curieux Quichuas et Aymaras. Fréquentant habituellement les naturels, ils ont des occasions beaucoup meilleures et plus sûres d'amasser des matériaux précieux qu'un étranger,

Digitized by Google

qu'un passant dont l'attention est attirée sur toutes sortes de sujets et dont le temps et la curiosité se dispersent forcément sur une foule de matières très variées. Quoi qu'il en soit, je crois, dans les développements qu'on va lire, avoir apporté la confirmation de maints faits épars dans la littérature ethnographique des diverses époques. On est prié de se souvenir, une fois pour toutes, qu'une partie des recettes magiques ou médicales, plus bas décrites, et des préjugés ou idées y relatifs, est commune aux Aymaras et Quichuas et aux métis.

En contact pendant plusieurs siècles avec les Blancs, les Indiens leur ont naturellement beaucoup emprunté. Mais, inversement, les *Conquistadores*, gens pour la plupart illettrés, ont, de leur côté, emprunté aux indigènes beaucoup de pratiques et de superstitions. Pour ces motifs, il est bien difficile, sinon impossible, de distinguer, dans ce que je consigne ici, ce qui est proprement indigène, du fond médico-magique particulier aux basses classes d'origine blanche et de sang européen pur ou mêlé.

En terminant cet avant-propos, je dois mentionner que les échantillons, drogues, instruments, etc., qui m'ont servi de base, appartiennent aujourd'hui à la section ethnographique du musée royal d'histoire naturelle de Stockholm. La détermination des substances végétales a été faite par le Dr R. Fries. Quelques-unes sont restées indéterminables ; ce n'étaient souvent que des morceaux infimes de racines, de tiges, d'écorces, difficiles à analyser.

I. — Vente de la pharmacie et des recettes magiques ou médicales.

En Bolivie et au Pérou, ces divers objets donnent lieu à un commerce très important. Il est exercé soit par des *medecine-men* quichuas, appelés *callahuaya*, soit par de vieilles femmes surtout métisses. Plusieurs voyageurs ont parlé des *callahuaya*. Ainsi Miller (13), les appelant *collavuayas* ou *yungueños*, dit qu'ils voyagent depuis Quito jusqu'aux Pampas de l'Argentine. Bollaert (5) les décrit sous le nom de *chiritmanos*. Selon lui, ils circulent depuis le Pérou supérieur jusqu'à Buenos-Aires pour vendre leurs remèdes. L'auteur ajoute une liste de beaucoup de remèdes que je mention-

Digitized by Google

nerai plus tard. Weddel (25) mentionne qu'ils habitent Curvas et Charazani (province de Muñecas) et qu'ils trafiquent de leur pharmacopée « jusqu'aux extrêmes limites de la République Argentine ». Weddel signale aussi le respect dont ils sont entourés comme médecins et sorciers. Ainsi personne n'oserait dévaliser un *callahuaya*, même ivre-mort. D'après Weddel, ils seraient poètes aussi et on trouvera, dans cet ethnographe, le texte d'une chanson très poétique de leur composition. Selon Markham (12, p. 247) qui trouva quelques-uns de ces médecins ambulants dans les forêts vierges de Caravaya, ils vont à pied « as far as Quito and Bogota, in one direction, and to the extreme limits of the Argentine Republique in the other ». Ambrosetti (3) affirme leur existence en Argentine avec le nom de *Coyas yungueños*.

Dans les ouvrages des anciens chroniqueurs espagnols que j'ai eus à ma disposition, ils ne sont pas nommés. Garcilaso de la Vega (9) les eût, cependant, mentionnés, s'il avaient existé de son temps, puisqu il parle avec détails de l'art médical chez les Incas. On devrait rencontrer aussi quelques faits relatifs à ces *callahuayas* chez Acosta (1), Cieza de Leon (7), Molina (14) et Las Casas (6). Le silence de Forbes (8) à leur sujet est également digne de remarque, son admirable ouvrage sur les Aymaras traite, en effet, assez longuement de la médecine.

La pacotille pharmaceutique des *callahuayas* renseigne sur l'étendue de leurs pérégrinations. Personnellement, l'occasion m'a manqué d'examiner de ces pharmacies. Mais j'ai vu celles de quelques *cholas* de La Paz, revendeuses de remèdes magiques et médicaux. Et cela doit revenir à peu près au même, car elles m'ont déclaré que la plupart de leurs articles, ceux du moins provenant des régions éloignées de La Paz, leur sont cédés par les *callahuayas* ambulants. Ces *cholas* de La Paz vendaient ainsi des plantes, algues marines et animaux marins ou aquatiques du pays des Yungas, des îles du Titicaca, de Sorata, de Coro-Coro, de Copacabana, Oruro, Cochabamba, Sucre, Cuzco, Santa Cruz de la Sierra, de la côte du Pacifique, du Nord de la République Argentine. On voit l'ampleur du périmètre de provenance. Les *callahuayas* qui arpentent cette vaste zone et en colportent les produits, peuvent donc passer pour un peuple migrateur très remarquable. De Cuzco

Digitized by Google

aux provinces septentrionales de l'Argentine, il y a environ dix degrés de latitude. On mesure également un bon bout de chemin entre Santa Cruz de la Sierra et le Pacifique. D'ailleurs, plusieurs auteurs supposent que les pérégrinations de ces colporteurs sont encore plus vastes et c'est aussi l'opinion générale en Bolivie et au Pérou.

Les *callahuayas* de Curvas et de Charazani (N.-E. de la Bolivie), sont des Quichuas (Paredes, 18). J'ignore leur nombre. Charazani avait, en 1898, 4.096 habitants et Curvas, 4.261 (21). Tous, évidemment, n'étaient point *callahuayas*. Ceux-ci ne doivent représenter que quelques centaines d'individus. Par malheur, je ne puis dire quand ils ont commencé à voyager et je ne sais pas non plus les raisons déterminantes de leurs habitudes migratives. Mais leur rôle dans la propagation de certaines coutumes est incontestable.

Les vieilles vendeuses de La Paz, Aymaras ou *cholas*, occupent dans la *recoba* des éventaires, des étalages en plein air où sont exposées leurs marchandises dans de petits sacs et boîtes. Le même trafic s'exerce aussi, quoique sur une moindre échelle, dans toutes les localités d'une certaine importance. Ainsi, à Santa Rosa, située dans une région de Quichuas, j'ai pu faire provision d'échantillons et d'explications magico-médicales, tâchant, d'ailleurs, de me garantir par l'allure *socratique* de mes questions, contre les racontars et les inexactitudes. Beaucoup de mes renseignements, je les tiens d'une vieille femme aymara à laquelle servait de truchement une très brave *chola*. Après plusieurs visites, j'étais devenu très familier avec ces femmes et je n'ai nulle raison de me défier de leur véracité. J'avais, du reste, à La Paz comme à Santa Rosa, un moyen de contrôle très sérieux. Je demandais toujours la provenance des drogues végétales qu'on me vendait. Il était facile de vérifier les réponses par ce que nous savons de la distribution géographique des plantes en question. Mes observations personnelles parmi les Indiens me fournissaient un autre critérium.

II. — Objets qu'on enterre quand on construit une nouvelle maison.

Pendant mon séjour en Mojos (N.-O. de la Bolivie), les Indiens quichuas et les *cholos* construisaient une maison. Lorsque la charpente fut prête, ils enterrèrent un fœtus de lama mort-né, une

Digitized by Google

plante *huiracoya*, de la graisse de lama et de la coca. Si l'on construit un moulin de canne à sucre en Mojos, on enterre également, sous le poteau du milieu, un fœtus de lama, chargé de petits flacons pleins de *chicha*, de vin, d'eau-de-vie, avec de la coca. Les diverses choses à enterrer, lors de la construction d'une maison nouvelle, se vendent couramment au marché de La Paz : de très petits pots pour mettre la *chicha*, les fœtus déjà cités, de la graisse de lama, une espèce de trousse, composée de mica, perles en verre, antimoine, des graines de *Piptadenia macrocarpa*, des graines de *Ormosia sp.* et de petites figures fondues d'étain. Celles-ci, paraît-il, sont fabriquées par des Indiens du district des mines d'Oruro. Notre illustration n° 1 reproduit plusieurs de ces derniers objets.

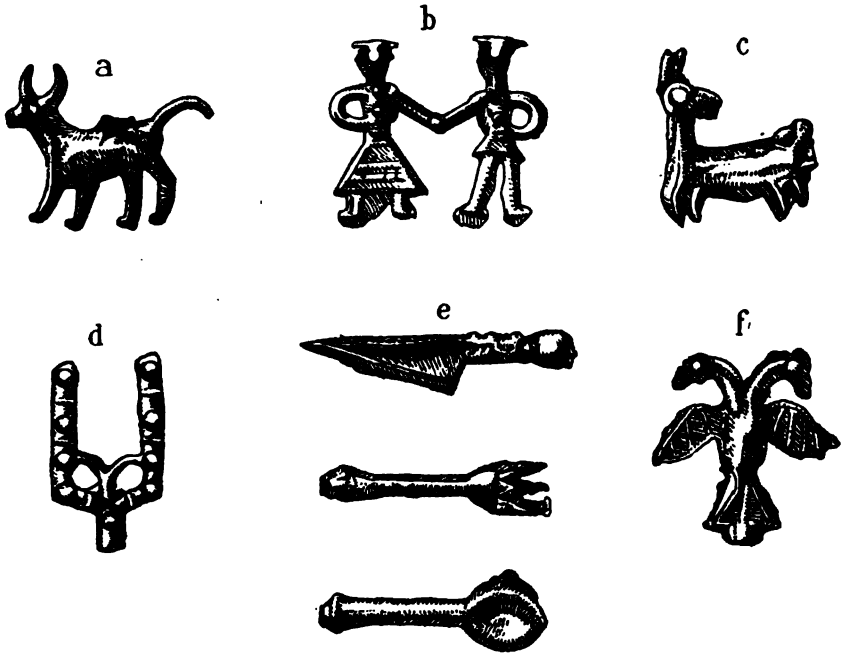


Fig. 1. — Figures en étain (1/2 grandeur naturelle) — a) Chien avec oreilles en forme de cornes ; *b*) Couple humain ; *c*) Lama ; *d*) Chandelier (d'un type fréquent dans les églises) ; *e*) Couteau, fourchette et cuiller ; *f*) Aigle double.

Nous possédons en outre des figures représentant une sirène (?), motif emprunté aux blancs ; un homme à cheval ; un oiseau ; une assiette (?) ; une table ; une chaise ; une plaque ornemen-

Digitized by Google

tale, provenant peut-être d'une *monstrance* et représentant, à ce qu'il semble, une façade d'église avec ses fenêtres; un arbre; un homme et une femme portant les chapeaux plats des Indiens; un pot ou une écuelle à deux anses; une guitare; la lettre H (?); une fronde (?); un aigle double schématisé; une clef, etc.

Je n'avais pas rencontré l'aigle double parmi ces figures d'étain quand je publiai mon article : « Der Doppeladler als Ornament auf Aymarageweben » (16). Comme sur les tissus, l'aigle double doit ici être copiée d'une monnaie espagnole de la fin du XVIIIe siècle. Forbes (8, p. 225) a observé, à San Andres, l'aigle double sculptée sur une chaise ancienne et il suppose que cette aigle fut inspirée par les marques, inscriptions et étiquettes que portaient les flacons ou touries métalliques contenant du mercure, qu'on envoyait d'Idria en Pérou-Bolivie pour l'amalgamation de l'argent. La sirène est, bien entendu, empruntée aussi aux Blancs. A titre de curiosité, je raconterai qu'une vieille femme quichua de Corani (Pérou), en m'expliquant les ornements de sa *manta*, me soutenait que l'un de ces ornements, tout à fait linéaires, représentait également une sirène.

Peut-être quelques-unes des figures d'étain dont il vient d'être parlé, ont-elles été fabriquées, pour la vente, par un Blanc. A cette hypothèse s'oppose, toutefois, leur caractère purement indien. A Santa Rosa, des *cholas* vendaient des trousses de figurines semblables à celles que nous avons décrites. On m'y a dit que ces objets provenaient des mines d'étain d'Oruro.

D'après Bandelier (10), il semble qu'au Pérou, en construisant des palais et des bâtiments d'importance, on y emmurât des « cœurs », composés d'objets en métal. Les trésors péruviens les plus considérables qu'on ait découverts, paraissent provenir de ces cœurs. On peut considérer comme une survivance de cet usage la coutume actuelle que nous étudions ici au sujet des maisons. Forbes, au surplus, signale (8, p. 232) que les Aymaras, en bâtissant des églises, enfermaient des « small idols » dans les murs, voire dans la maçonnerie de l'autel. Selon lui, cette habitude avait pour but d'attirer sur l'édifice la protection des anciens dieux. Le fait d'enterrer des objets quand on construit une maison est, à mon sens, un sacrifice. Mais je n'ai pu obtenir là-dessus aucune réponse précise des Indiens.

Digitized by Google

Ils m'apprirent seulement que c'était une précaution prise pour que la construction fût stable.

III. — Fumigation des cases.

Beaucoup d'ingrédients sont débités par les *cholas* de La Paz pour *fumiger* les cases ou maisons. Ces ingrédients sont : *titilipichi* (peau de chat sauvage), plusieurs drogues végétales parmi lesquelles *Rosmarinus officinalis* d'Europe, et *unto* (graisse de lama). Le but de ces fumigations est inconnu. Même pour les Indiens, l'odeur de la peau de chat brûlée ne peut être agréable ! Les fumigations jouent, du reste, un rôle important dans l'art médicinal de ces pays. J'ai vu, à La Paz, un Aymara acheter un jour, pour *fumiger* son visage gonflé, des graines d'une espèce d'*Anona*, un morceau de tige d'une espèce d'aristoloche, des feuilles d'une *synanthérée*, telles que le *Lepidophyllum quadrangulare*, *Loricaria stenophylla*, etc., des fragments d'astérie, des débris d'un nid d'insectes. Contre la tuméfaction du scrotum, les *cholas* recommandaient des fumigations de la partie malade avec des fleurs de *Lavandula spica*. On retrouvera la fumigation parmi les moyens d'obtenir une bonne récolte.

IV. — Défense des maisons et de leurs habitants contre la grêle et la foudre.

Presque toutes les cases des Aymaras et Quichuas sont surmontées, en général, de croix chrétiennes. Ces croix sont presque toutes formées de deux simples chevilles de bois. Mais certaines sont très abondamment décorées. J'ai vu, par exemple, à Corani (Pérou) une croix découpée en tôle et accompagnée d'un soleil, d'une lune, d'étoiles, d'un coq, d'une échelle, etc. Toutes ces croix sont considérées comme un préservatif contre la foudre. Les *cholas* de La Paz vendent de petits pains (qu'elles nomment « pan de San Nicolas ») et qu'on doit jeter en l'air lorsqu'il grêle ou qu'il tonne. Ce sont de petits pains ronds (fig. 2), d'à peu près 2 ou 3 cm. de diamètre. Des sept que j'ai rapportés, quatre et même cinq portent

Digitized by Google

le même dessin estampé, mais pour le cinquième, on s'est servi d'une autre empreinte. La figure du sixième est peu claire ; elle représente probablement la Vierge et l'Enfant Jésus. L'estampage

Fig. 2. — « Pain de Saint-Nicolas ». (1/2 grandeur naturelle).

du septième pain paraît d'origine purement indienne ; je ne puis l'interpréter. Cette dernière coutume est-elle une coutume indigène modifiée ou une coutume empruntée aux Espagnols ?

V. — Autre talisman préservatif des habitations.

Les *cholas* de La Paz vendent des recettes de feuilles encore fraîches d'une broméliacée, la « savela » qui vient des Obrajes et qu'il est utile de suspendre dans les maisons. J'ai moi-même constaté cet emploi en Caupolican (Bolivie), dans la case d'un Indien aymara, marié à une femme quichua. La « savela » se maintient fraîche très longtemps sans eau. L'échantillon que j'ai rapporté se conserva pendant près d'une année entière entre des papiers d'herbier. C'est peut-être cette propriété qui fait considérer la plante comme protégeant les habitations de la foudre.

VI. — Moyens d'obtenir la pluie ou le beau temps et une bonne récolte.

Dans deux revues qui ont publié le compte rendu de mon voyage,

Digitized by Google

j'ai déjà décrit une curieuse coutume indienne pour obtenir du beau temps et de la sécheresse. D'une façon générale, les Quichuas et les Aymaras du Pérou et de la Bolivie croient qu'on empêche de pleuvoir en fouillant dans un ancien tombeau. Les Indiens de la Puna de Jujuy (nord de l'Argentine), nous rendaient ainsi responsables du manque d'eau, à cause de nos recherches funéraires, en 1901-1902. Par un préjugé analogue, les naturels, pendant mon séjour dans les vallées de Ollachea et de Corani (Pérou) me disaient qu'il ne pleut jamais, quand un cadavre est laissé sans sépulture. Par conséquent, on exhume les crânes des tombes modernes et on les place sur des poteaux pour éviter la pluie. A Limpucuni, près de San Juan del Oro, dans le nord-est de la Bolivie, j'ai vu un crâne humain placé de cette manière. C'était celui d'un nommé Blas Bellido, Quichua chrétien, originaire d'Inchupalla (Pérou) et décédé cinq ans auparavant. On lui avait orienté les orbites oculaires vers le nord-ouest. Il était exposé depuis deux semaines. Parfois ces crânes sont réinhumés; parfois aussi, on les laisse s'effriter aux intempéries.

A San Fermin, dans la même région bolivienne, comme je voulais explorer quelques sépultures modernes de Quichuas, je fus averti que l'opération n'en valait pas la peine, tous les crânes ayant été enlevés « pour faire du beau temps ». A Corani, dans ce but, les indigènes ne respectent même pas le cimetière chrétien.

Dans la même localité, pendant mon séjour, j'ai assisté de mon lit, — j'étais malade — à une conjuration faite par les Indiens, en jouant de la flûte, pour obtenir la pluie. La cérémonie était fort bruyante. Mon état m'empêcha malheureusement de la suivre d'assez près. J'ai compris toutefois que la participation des enfants était un point très important.

A ces procédés, il faut ajouter celui relaté par Forbes (8, p. 237), au dire duquel la pluie est provoquée par des images de grenouilles et autres animaux aquatiques qu'on fixe sur le sommet des montagnes.

Les rites en question peuvent procurer une bonne récolte. Mais, dans ce but, on peut aussi pratiquer la fumigation des champs en brûlant certaines plantes. A La Paz, les *cholas* préconisent et vendent aux Aymaras les tiges et les feuilles de la plante *koa*. A Pelechuco, une autre plante *huiracoya*, est recommandée et vendue aux

Digitized by Google

Quichuas pour le même objet. Elle provient du *chemin d'Arequipa* et la *koa* vient de Coro-Coro où sont situées les fameuses mines de cuivre. D'après Tschudi (22), les Indiens du haut-plateau péruvien enterrent du sang humain pour obtenir une récolte satisfaisante. Il serait intéressant de savoir s'il ne faut point rattacher à une idée analogue les petites colonnes en pierre qu'on rencontre parfois au milieu des champs des Indiens Aymaras.

VII. — Comment obtenir des poulains et des ânons vigoureux.

Les Indiens avaient certainement nombre de coutumes intéressantes concernant l'élevage. Je n'ai pu malheureusement en apprendre grand'chose. A Huarina (Bolivie), je rencontrai une fois deux Aymaras conduisant une ânesse et une jument, chargées de pierres. Je m'étonnais de voir ainsi transporter de grosses pierres communes dans un pays où tout n'est que pierres. L'un des conducteurs, un *cholo* qui parlait l'aymara et l'espagnol, me répondit que c'était le meilleur procédé pour obtenir des femelles pleines de rejetons vigoureux. Je me suis aussi souvent demandé si les pompons multicolores qui ornent les lamas, les moutons et les ânes dans tout le haut plateau, en Argentine, Bolivie et Pérou, ne sont que des ornements et non pas plutôt des amulettes pour le bétail. Ces pompons sont aussi vendus dans les officines populaires que nous étudions. Ils se placent ordinairement sur les oreilles des animaux. A La Paz, chez les Cholas, on vend des carapaces de crabes pulvérisés qu'on brûle près des bêtes malades, spécialement de celles qu'infeste la vermine.

VIII. — Manière d'expulser la maladie et de l'amadouer avec des présents.

Molina (14, p. 21) décrit une fête qui avait lieu à Cuzco, dans le mois d'août, pour expulser la maladie des malades. Les personnes présentes poussant de grands cris, la maladie était portée d'un endroit à un autre et finalement expulsée au moyen d'un bain. Forbes (8, p. 237) raconte qu'on poursuivait le même résultat en

Digitized by Google

chargeant les effets du patient aspergés d'eau-de-vie sur un lama qui, laissé en liberté, emmenait la maladie dans la montagne. Tschudi (23) décrit la façon dont les Aymaras amadouent la maladie par des cadeaux. A Ulloma, près du Desaguadero, les indigènes déposent ces cadeaux près du chemin qui sort du village. Ces offrandes consistent en comestibles et boissons ; on va jusqu'à offrir du champagne payé un bon prix à La Paz. Et l'on me raconta que le *gobernador* et le *cura* de Ulloma se régalèrent, une fois, d'une de ces offrandes rencontrées dans la campagne. Un usage, constaté par Rivet (19) sur le haut-plateau de la République de l'Équateur, trahit évidemment le même but. C'est quand les Indiens, avant de se coucher, déposent un peu de viande dans un trou de leur maison, afin que la maladie de la nuit ne les saisisse point.

Lorsque les Quichuas fouillaient des sépultures pour mon compte, ils apaisaient les morts (les *chulpas*), pour que ceux-ci ne leur entrassent pas dans le corps, les rendant malades de cette manière. Ainsi, pour les Indiens, même actuels, la maladie est un être personnel qu'on peut fléchir avec des cadeaux. On va voir qu'elle est étroitement dépendante des relations de l'homme avec ses ancêtres.

IX. — Quelques causes attribuées aux maladies.

Selon Molina (14, p. 64), la maladie, pour les Indiens de Cuzco, provenait souvent de leur négligence à l'égard des ancêtres (*huacos*) qu'on avait laissé souffrir de la faim. Aussi bien les Quichuas comme les Aymaras, gravement malades, expliquent leur état en disant que le *chulpa* (le mort) est entré en eux. Et je vis aussi, une vieille femme aymara de La Paz acheter des remèdes contre la *chulpa*, c'est-à-dire contre le mort. C'étaient des ingrédients destinés à préparer un bain, chose tout à fait extraordinaire dans la vie d'une Indienne.

Par tout ceci s'explique la crainte superstitieuse qui éloigne les Indiens des anciennes tombes. A Mollendo, sur la côte péruvienne, un vieillard motivait une plaie ouverte qu'il avait au dos par le fait qu'il avait dévalisé des sépultures : la *chulpa* s'était vengée en s'emparant de lui.

Et voici de cet ensemble d'idées une conséquence curieuse. On

Digitized by Google

peut, en dérangeant les morts de leurs sépultures, déchaîner la maladie sur quelqu'un. Il suffit d'enterrer dans un tombeau une mèche de ses cheveux, un morceau de ses ongles. La *chulpa* s'empare de lui. A Corani, j'ai su que ce genre de maléfices avait souvent pour suite des meurtres commis par ceux qui en avaient été les victimes (voir mon récit de voyage, cité n° 17). Il n'est pas surprenant, dès lors, qu'on ait souvent tant de peine à obtenir des Indiens des échantillons de leurs cheveux ou leur photographie. « I found, — nous raconte Forbes (8) —, it very difficult to obtain samples of the Indian hair for comparison ; this was more particulary the case with the men, who could not be persuaded like the women, that you might like to keep it as a memento. »

D'ailleurs, en d'autres cas, les Indiens attribuent des causes naturelles à la maladie. L'influence des Blancs y est peut-être pour quelque chose. Les rhumes sont rapportés aux courants d'air et au froid; l'indigestion est attribuée à un excès alimentaire. A Chia, les Quichuas, parlant de l'un d'eux, disaient qu'il était malade pour avoir mangé trop de *chacco* et de pommes de terre nouvelles. Le *chacco* est une terre qu'on consomme aussi bien en Bolivie qu'au Pérou. Les *cholas* en vendent fréquemment.

Toutefois, Quichuas et Aymaras n'imagineront jamais la véritable cause des affections vénériennes. Ainsi un *cholo* de Pata (Bolivie), atteint de blennorragie, racontait à mon collègue de la mission suédoise, le Dr N. Holmgren, qu'il était malade pour être tombé de cheval. Il n'attachait d'ailleurs aucune honte à être atteint de la sorte et, guéri, il écrivit à M. Holmgren : « Je ne peux pas vous payer. Mais Dieu vous paiera. » Le mal vénérien n'est pas considéré comme un obstacle au mariage et Holmgren eut à traiter une jeune épousée *chola* à laquelle son mari avait communiqué une gonorrhée comme cadeau de noces. L'idée la moins déraisonnable que les Indiens se forment au sujet de ces « coups de pied de Vénus », c'est qu'ils s'attrapent dans les « fiestas » où ils boivent de si fantastiques quantités d'alcool.

De même, ils ne comprendront jamais que le manque de propreté peut déterminer ou envenimer des plaies malignes. Ils les pansent avec des excréments !

Digitized by Google

X. — Classification des maladies prévues par les « pharmaciennes » de La Paz et de Santa Rosa.

Ce sont : la migraine, le *soroche*, les suites d'ivresse ou d'indigestion, la folie, le *delirium tremens*, les inflammations des yeux et des oreilles, les rages de dents, l'enflure, les maux de jambes, la toux, l'inflammation des poumons, les douleurs de poitrine, les rhumes, la diarrhée, la constipation, l'acidité stomacale, les coliques, les douleurs internes, la jaunisse (?), le *mauvais sang* (syphilis) et les *bubas*, les affections blennorragiques, la leucorrhée, les plaies suppurantes, les douleurs de l'accouchement, l'inflammation des mamelles, la fièvre tierce, les cris excessifs chez les jeunes enfants, la stérilité, la mélancolie, enfin... la mort !

Cette classification pathologique peut n'être pas complètement indienne; elle peut devoir, en partie, son origine à l'influence des Blancs. La nomenclature en langue aymara, donnée par Forbes, est beaucoup plus étendue que la mienne

XI. — Méthodes curatives.

Bandelier (4) cite un *callahuaya* « who pretended to expell live toads from the body of a man suffering from chronic dysentery ». Bandelier, l'homme qui, sans doute, connaît le mieux les Aymaras et les Quichuas, a aussi pu démontrer que la trépanation est encore pratiquée par les Indiens de la Bolivie. Garcilasso de La Vega (9, p. 144) donne de très intéressants détails sur la saignée et la façon de l'opérer. Il décrit l'outil employé : une pierre aiguisée, fixée dans un manche de bois.

D'après Bollaert (5), les *callahuayas* (« chiritmanos ») connaissaient aussi la saignée. La description de leur lancette correspond à celle de Garcilasso, sauf qu'elle est en verre au lieu d'être en pierre. Les Indiens croient encore à l'efficacité de la saignée, pour les hommes et les animaux, contre le mal de montagne.

Bollaert (5) signale que le clystère est prescrit par les *callahuayas* « Clysters are commended in cases of stoppage in the bowels, but of such dirty and useless substances that they need not be mentioned here ». D'après des informations recueillies dans la vallée de

Digitized by Google

Ollachea (Pérou), les Quichuas actuels connaissent cette thérapeutique et j'ai rencontré dans un tombeau une seringue semblable à celle dont ils font usage aujourd'hui (Nordenskiöld, 17). Garcilasso (9, p. 187), d'ailleurs, prétend que ce genre de remède n'était point connu du Pérou préhistorique.

Parmi les médecines des *cholas*, la plupart doivent être employés en infusion. Ce sont généralement des plantes et des herbes. En voici quelques exemples :

1. Fleurs d'une malvacée, « Panti-Panti ». En infusion contre la toux. Ces fleurs sont apportées du haut-plateau. Suivant Forbes (8), ce remède est aussi employé, et de la même façon, chez les Aymaras (achetées à La Paz).

2. Feuilles de *Culcitium americanum*, « Kea-Kea ». En infusion contre la toux (achetées à La Paz).

3. *Schkuhria abrotanoides* (toute la plante), « Karnaclagua ». En infusion pour « apaiser les mouvements du sang » (ictère?). Vient du cours inférieur de la rivière de La Paz (achetée à La Paz et à Santa Rosa). Selon le Dr R. Fries, l'on considère, dans la vallée de Tarija, ce remède comme très efficace.

4. Fleurs de *Cajophora sp.* Infusion contre certaines affections syphilitiques chez la femme. Viennent des Obrajes (achetées à La Paz).

5. « Raíz de la China » et une sorte de tige de fougère, « Kalahuala », prises ensemble contre la constipation. « Kalahuala » provient des Yungas (achetées à La Paz).

6. Une graminée, « Ayka-Ayka ». Se prend comme astringent (remède spécial aux enfants). Vient du haut-plateau, au-dessus de La Paz (achetée à La Paz).

7. Feuilles de *Polypodium* (« Yerba del oso »). La tige se mange mélangée avec des pommes de terre douces, contre la blennorragie (achetées à Santa Rosa).

8. Morceaux d'un rhizome, « Contrayerba ». Même but thérapeutique (acheté à La Paz; apporté par les *callahuayas*).

9. Tranches d'une sorte de rhizome, « Huachanca ». Employé comme purgatif. Vient de la vallée de La Paz. Acheté à La Paz. Bollaert (51) mentionne le même emploi thérapeutique de la « huachanca » parmi les remèdes vendus selon lui par les *callahuayas*.

Digitized by Google

10. Fruits de *Coriandrum sativum* et fleurs de *Citrus aurantium*. Pris ensemble en infusion par les femmes pour prévenir ou calmer les douleurs du travail (achetés à La Paz).

11. Feuilles et fruits de *Larrea divaricata*, « Jarilla ». Pris en infusion contre les douleurs aiguës de la poitrine et du dos. Viennent de Cuzco (achetés à La Paz et à Santa Rosa).

12. *Baccharis genistelloides*, « Kimsa-Kotyua » (la plante entière). Infusion contre les gonflements de toute espèce. Vient des hauteurs autour de La Paz (achetée à La Paz).

13. Branches de *Ephedra* (*americana ?*), « Sanu-Sanu ». En infusion contre les douleurs de jambe. Viennent des Yungas (achetées à La Paz).

14. Champignon, *Polyporus sanguineus*, « Hinchu-Hinchu ». En infusion contre les flueurs blanches. Vient des Yungas (acheté à La Paz).

15. *Matricaria camomilla*, « Manzanilla ». En infusion contre coliques. Vient de Obrajes (achetée à La Paz).

16. Graines d'une cucurbitacée, « Ustyata ». En infusion comme sudorifique après une orgie. Viennent de Tacna (achetées à La Paz) ;

17. Une sorte de rhizome, « Kata ». Infusion pour faciliter la lactation et contre l'inflammation de l'organe. Vient des hauteurs autour de La Paz (acheté à La Paz).

18. Une algue marine, « Halpatica ». Se prend rôtie ou infusée contre la toux. Vient de la côte du Pacifique (achetée à Santa Rosa).

En dehors des remèdes végétaux, on emploie aussi les remèdes internes suivants :

19. Des larves d'*insectes*, « Lacatu », broyées (à la meule) et infusées contre les douleurs à la poitrine (achetées à La Paz).

20. « Chacco », l'argile déjà décrite. Se prend aussi en solution contre l'inflammation de poitrine.

21. Douze matières colorantes diverses qui se mélangent et se prennent en solution contre le « mal de cœur » (c'est-à-dire la « mélancolie ») (achetées à La Paz).

USAGE EXTERNE

Plusieurs remèdes s'emploient pour l'usage externe. Nous avons

Digitized by Google

déjà décrit les herbes usitées pour « fumiger » tout ou partie du corps.

22. A Pelechuco, dans le nord-est de la Bolivie, des Indiens Quichuas m'ont donné une corne de cerf, une de ces cornes que les cerfs perdent tous les ans. Cette corne serait bonne pour *se frotter dans la figure* « para el aire ». Pour ce même but, les *cholas* de La Paz vendaient des cornes de la même sorte et aussi des morceaux de soufre. Les cornes doivent être brûlées avant d'être employées. Suivant le dire de plusieurs Boliviens et Péruviens, « el aire » paraît équivalent à une apoplexie partielle. Ils disaient que la face était tordue par « el aire » d'une certaine façon. Cependant, je ne suis pas bien arrivé à comprendre la signification de « para el aire ». Les *cholas* de La Paz vendaient aussi pour le même cas pathologique des astéries (Heliaster = étoiles de mer) de la côte du Pacifique.

23. On se « frotte la figure » dans d'autres cas aussi, mais plutôt pour prévenir des maladies que pour les guérir. Ainsi on doit, en passant par un haut défilé de montagnes, se frotter la figure avec de la laine de lama. De même, quand on doit passer la nuit dans une hutte abandonnée. On doit jeter cette laine après en avoir fait usage. Pour ce dernier objet, c'est-à-dire pour la hutte abandonnée, les *cholas* de La Paz vendaient de la laine de lama blanc. Un Aymara de La Paz me raconta que le corps se retrempe si l'on se frotte la figure avec de l'alun. Suivant les *cholas* de La Paz, les Aymaras frottent le corps d'une personne malade avec de l'alun pour savoir de quelle maladie elle est atteinte. L'alun vient de Coro-Coro.

24. On voit souvent les Indiennes et les *cholas*, coller des feuilles de coca sur les tempes contre le mal de tête, surtout un lendemain d'orgie. Un autre remède contre les suites d'excès de table est de frotter le front avec des graines d'une *Myristica*. Ces graines sont aussi vendues à La Paz. Elles viennent de Santa Cruz de la Sierra.

25. Pour les douleurs d'oreilles (internes), les *cholas* de La Paz et de Santa Rosa vendent une sorte de graines « Pepitas china », qui viennent de Cochabamba. L'enveloppe doit être enlevée et la graine nue est rôtie et introduite dans l'oreille malade.

26 et 27. Contre le mal aux yeux, les *cholas* de La Paz vendaient du

Digitized by Google

« Tajo-ichi », feuilles d'une mimosacée, provenant de Lurivaya. Ces feuilles pulvérisées sont mises dans de l'eau et avec cette eau on baigne l'œil. De la même manière, on emploie aussi des feuilles de *Prosopis ruscifolia* ou d'autres espèces prochaines. Suivant les *cholas*, les *callahuayas* apportent ces feuilles de la République Argentine, et d'après le Dr Fries, l'espèce existe en effet dans ce pays. Après avoir soumis les feuilles à une préparation que je ne connais pas, on en fait une infusion qui est introduite par gouttes dans l'œil.

28. En 1904, venant de passer un certain temps dans les forêts vierges des environs du Rio Inambari, j'avais les pieds et les jambes couverts de plaies malignes. Je les traitais avec du sublimé, mais elles ne guérirent pas avant mon retour sur les montagnes. Les Quichuas et les cholos me donnaient toujours le conseil de laver les jambes avec du sel dissous dans de l'urine fraîche. Ceci est le remède général contre des plaies malignes. Il est spécialement employé pour les plaies des mulets causées par le frottement de la selle. Un autre remède pour les mêmes cas consiste en excréments d'homme ou de porc. Un Indien quichua de Mojos (nord-est de la Bolivie), s'était, par accident, déchargé son fusil, chargé de menu plomb, sur le bras ; il boucha les trous avec des excréments de porc. On mâche aussi certaines plantes pour les mettre sur les plaies.

29. Les Cholas de La Paz vendent des feuilles de « Tarco » (probablement une espèce de *Jacaranda*), employées contre les plaies qui suppurent. Elles vendent également d'autres remèdes pour les plaies, parmi lesquels :

30. Des branches et des feuilles d'une loranthacée, *Phoradendron sp.*, « Solda ke solda ». Broyées avec des fruits visqueux d'une autre loranthacée, elles doivent se mélanger avec de l'urine jusqu'à former une pâte qui est appliquée sur les plaies. Proviennent de la partie inférieure de la vallée de La Paz. La même plante se vendait à Santa Rosa comme remède pour la gonorrhée.

31. Une résine, « yareta », probablement d'une espèce d'*Azorella*. On la laisse fondre par le soleil et on l'applique sur des plaies. La « Yareta » vient de Tacna (Chili).

32. Feuilles d'une espèce de *Jacaranda*. Employées en infusion pour laver les « bubons ».

Digitized by Google

33. Pour les douleurs aux jambes, on emploie aussi des traitements extérieurs. Pour cela, les *cholas* de La Paz vendaient, entre autres choses, des morceaux d'un rhizome, « Kuru negro ». Broyés avec de la graisse de bœuf, on en frotte les jambes (friction). Suivant les *cholas*, elles recevaient ce remède des *callahuayas*, mais elles ne savaient pas d'où ceux-ci se le procuraient.

34. Les *cholas* de Santa Rosa vendaient pour les douleurs aux jambes un remède très intéressant, *Sebo de uturunco*. C'est de la graisse d'un jaguar, mais d'un jaguar devenu tel par métempsycose après avoir été un homme. Employé pour friction de l'organe malade. La légende de l'*uturunco* a une vaste distribution géographique. Ainsi, elle est en vogue dans les vallées Calchaquies, en Argentine, d'après Ambrosetti (3). Bollaert (5) raconte que les « Chiritmanos » (*callahuayas*) vendaient du « sebo de uturunco » contre les douleurs d'accouchement.

35. Contre le mal aux dents, les *cholas* de La Paz conseillent une résine, la « Mulihacha » qui doit être mise avec du coton dans la dent creuse ou malade. Provient des Yungas. Suivant Forbes (8), il semble que les Aymaras traitent la syphilis avec du mercure. J'ai entendu dire, au Pérou, que les Quichuas traitent les plaies en suppuration de leurs alpacas, avec du mercure. Forbes (8) dit que les Aymaras font de la même manière. Suivant le même auteur (8), les Aymaras protègent les gencives contre les suites d'un usage exagéré du mercure en mâchant de la coca.

36. Les Quichuas de Caupolican (Bolivie) emploient quelquefois des *bains* contre la fièvre. En ma présence, une vieille femme aymara acheta des *cholas*, à La Paz, deux sortes de minéraux pour en préparer un bain à une personne attaquée « por la chulpa », comme disait la vieille femme. Ces minéraux, *hake-masa*, *mokoya* et *masa*, doivent être pulvérisés et bouillis dans une grande marmite. *Hake-masa* et *mokoya* sont obtenus des *callahuayas* ; *Masa* vient d'Oruro. Une autre femme aymara, aussi à La Paz, acheta un mélange pour en laver un malade. Ce mélange contenait diverses parties de certaines plantes comme *Lepidophyllum quadrangulare*, *Loricaria sp.*, des feuilles de synanthérées, etc., du soufre, etc.

Quant aux habitudes de vente, les remèdes sont vendus sans avoir été spécialement préparés, notamment les parties de plantes ou de

Digitized by Google

minerai vendues, sont telles qu'on les trouve dans la nature. Je n'ai pu obtenir de renseignements précis sur les doses auxquelles toutes ces drogues sont ordinairement administrées.

AMULETTES

Ambrosetti (3) raconte que de petites figures en pierre sont quelquefois offertes en vente dans les vallées Calchaquies, comme des antiquités. Suivant Ambrosetti, ces figures y sont vendues par des

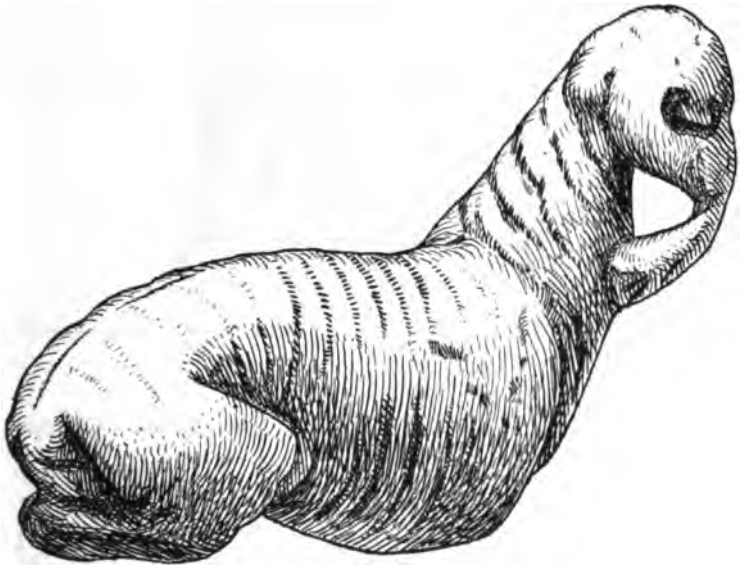


Fig. 3. — Lama en pierre de Pucará (Argentine) (Grandeur naturelle).

marchands de remèdes boliviens, des « Coyas yungueños ». Au cours de l'expédition suédoise au nord de l'Argentine, en 1901-1902, nous avons aussi acquis quelques-unes de ces petites figures dont l'une est reproduite fig. 3. Nous nous sommes procuré cette pièce à Pucará, dans la vallée de Salta. Elle représente probablement un lama, dont l'on a prolongé le museau pour pouvoir passer une ficelle par le trou formé entre le cou et la prolongation du museau et attacher la pièce aux vêtements.

Uhle (24) reproduit aussi cette sorte de figures en pierre, de La Paz. Les *cholas* de La Paz avaient beaucoup de ces figures en stock et je leur en ai acheté trois exemplaires. L'un représente un couple

Digitized by Google

en train de s'embrasser ; le second un autre couple dans les fonctions matrimoniales (Fig. 4) ; le troisième est probablement une *chola*.

Il existe beaucoup de différentes sortes de ces amulettes. Elles sont fabriquées en pierre calcaire par les *callahuayas* à Charazani. Leur prix était assez élevé, en comparaison avec ceux des autres

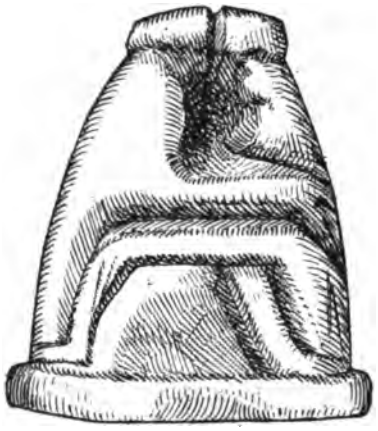


Fig. 4. — Figure en pierre de La Paz représentant un couple dans la fonction matrimoniale. (1/2 grandeur naturelle).

articles vendus par les *cholas*. Bollaert (5) dit que les « Chiritmanos » vendaient des aimants naturels qui, portés par l'un des sexes, excite le désir chez la personne aimée. Suivant un jeune Péruvien, M. R. Lembke, les *callahuayas* vendent encore aujourd'hui, à Lima, des aimants naturels pour ce but; ils sont en usage non seulement parmi la classe populaire, mais aussi chez les jeunes *señoritas* de la classe élevée.

Comme amulettes sont également employées certaines graines comme, par exemple, celles du *Mucuna urens*, « Karau neyro ».

XII. — Offrandes (sacrifices) pour retrouver des choses perdues.

Weddel (25, p. 534) mentionne des sacrifices de coca, accomplis dans des mines, pour obtenir l'aide du diable et des démons afin de trouver quelque chose qu'on cherche. L'anecdote suivant est caractéristique de la confiance des Indiens dans les sacrifices quand

Digitized by Google

ils cherchent quelque chose. A Pata, en Bolivie, j'étais sorti pour chercher un grand vase ancien qu'un Quichua avait vu dans la forêt plusieurs années avant; ce même Indien et un autre Quichua m'accompagnaient. Au cours de nos recherches, nous faisions continuellement des sacrifices en mettant de la coca et de l'eau-de-vie dans la terre pour rencontrer le vase. Après deux jours, nous n'avions cependant rien rencontré et les Indiens disaient que c'était parce que nous n'avions pas sacrifié de quantités assez grandes de coca et d'eau-de-vie.

Si j'avais eu plus de temps pour étudier ces Aymaras et ces Quichuas si intéressants, je pourrais certainement m'étendre beaucoup plus sur leurs méthodes de prévenir et guérir les maladies et de dompter les puissances de la nature.

AUTEURS CITÉS

1. Acosta (Christóval). *Tractado de las drogas y medicinas de las Indias Orientales, con sus plantas debuxadas al vivo.* Burgos, 1578.
2. Acosta (José de). *The natural and moral History of the Indies.* Ed. C.-R. Markham (Hakluyt Society, vol. 60, 61). Londres, 1880.
3. Ambrosetti (Juan-B.). *La leyenda del Yaguareté abá. Costumbres y supersticiones en los valles Calchaquies.* (Anales de la Sociedad Científica Argentina, t. XLI). Buenos-Ayres, 1896.
4. Bandelier (A.-F.). *Aboriginal Trephining in Bolivia* (« The American Anthropologist »). Lancaster (U. S. A), 1904.
5. Bollaert (William). *Chiritmanos of Peru* (Transactions of the Medico-Botanical Society). Londres, 1834.
6. Casas (Bartolomé de Las). *De las antiguas gentes del Perú* (Colección de libros que tratan de América, raros ó curiosos). Madrid, 1892.
7. Cieza de Leon (Pedro de). *The Travels of Pedro de Cieza de Leon.* Trad. par C.-R. Markham (Hakluyt Society, vol. 33). Londres, 1864.
8. Forbes (David). *On the Aymara Indians of Bolivia and Peru* (Journal of the Ethnological Society of London, nouvelle série, vol. II). Londres, 1870.
9. Garcilasso de la Vega. *First part of the Royal Commentaries of the Yncas.* Trad. par C.-R. Markham (Hakluyt Society, vol. 41 et 45). Londres, 1869 et 1871.
10. Hodge (F.-W.). *Bandelier's Researches in Peru and Bolivia* (« The American Anthropologist »). Lancaster (U. S. A.), 1897.
11. Iturralde (Nicanor). *Clasificación de las plantas medicinales usadas en la Farmacopea Callahuaya.* La Paz, 1889.

Digitized by Google

12. Markham (Clements-R.). *Travels in Peru and India.* Londres, 1862.
13. Miller (J.). *Memoirs of General Miller.* Vol. II. Londres, 1828.
14. Molina (Cristóval de). *The Fables and Rites of the Yncas.* Trad. par C.-R. Markham (Hakluyt Society, vol. 48). Londres, 1873.
15. Nordenskiöld (Erland). *Ethnologische und archäologische Forschungen im Grenzgebiet zwischen Peru und Bolivia 1904-1905* (Zeitschrift für Ethnologie, t. XXXVIII). Berlin, 1906.
16. — *Der Doppeladler als Ornament auf Aymarageweben* (« Globus », t. LXXXIX). Brunswick, 1906.
17. — *Arkeologiska undersökningar i Perus och Bolivias gränstrakter 1904-1905* (Kungl. Svenska Vetenskapsakademiens Handlingar, t. XLII). Stockholm, 1906.
18. Paredes (M.-R.). *Monografía de la Provincia de Muñecas* (Boletín de la Sociedad Geográfica de La Paz). La Paz, 1898.
19. Rivet (Paul). *Études sur les Indiens de la région de Riobamba* (Journal de la Société des Américanistes de Paris, nouvelle série, t. I). Paris, 1903.
20. Santillan (F. de). *Relación del origen, descendencia, política y gobierno de los Incas* (Tres Relaciones de Antigüedades Peruanas). Madrid, 1879.
21. *Sinopsis Estadística y Geográfica de Bolivia.* La Paz, 1904.
22. Tschudi (J.-J. von). *Peru.* St. Gallen, 1846.
23. — *Reisen durch Südamerika.* Leipzig, 1866.
24. Uhle (Max). *Kultur und Industrie südamerikanischer Völker.* Vol. 2 : *Neue Zeit.* Berlin, 1890.
25. Weddel (H.-A.). *Voyage dans le Nord de la Bolivie.* Paris, 1853.

Digitized by Google

LE PÈRE YVES D'ÉVREUX

PAR GABRIEL MARCEL

Lorsqu'en 1864 l'excellent homme et le profond érudit qu'était Ferdinand Denis, conservateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, rééditait la relation du « *Voyage dans le nord du Brésil fait durant les années 1613 et 1614 par le P. Yves d'Évreux* », il était loin d'être fixé sur la biographie de ce religieux. Il constatait lui-même que, malgré toutes les recherches qu'il avait faites aussi bien en France qu'en Espagne et en Portugal, la vie de ce missionnaire était encore voilée d'une décevante obscurité ; mais il espérait que des découvertes ultérieures viendraient faire un peu mieux connaître ce charmant écrivain, si véridique et si naïf.

Depuis lors, plus de cinquante ans se sont écoulés et malgré le goût d'érudition qui sévit à l'époque actuelle et à qui nous devons la publication de tant de mémoires, de correspondances et de documents inédits sur les sujets les plus variés, on n'a encore mis au jour sur l'apôtre des Tupinambas qu'un nombre assez restreint d'informations nouvelles. Encore, ces renseignements qu'on trouve dans une plaquette devenue assez rare [1] et dans une notice sur l'ancien couvent des Capucins d'Évreux [2], où l'on n'irait certainement pas chercher, si même on la connaissait, des détails nouveaux sur le P. Yves, nous ont paru devoir faire l'objet d'une courte note qui trouverait sa vraie place dans un recueil spécial comme le *Journal de la Société des Américanistes de Paris*.

Nous allons donc les résumer rapidement afin de mettre au point la question qui nous occupe : ce que l'on sait et ce qu'on ignore du P. Yves d'Évreux.

1. Dr Semelaigne. *Le P. Yves d'Évreux ou essai de colonisation au Brésil chez les Tupinambas, de 1612 à 1614.* Paris, Jouaust, 1887, in-16 pièce.

2. *Le Couvent des Capucins d'Évreux*, par le P. Edmond d'Alençon. Evreux, 1894, in-8 de 52 pages.

Digitized by Google

*
* *

Et tout d'abord comment s'appelle ce personnage qu'on ne désigne que sous son nom de religion, que sait-on de sa famille et de son lieu de naissance?

M. Ferdinand Denis n'avait rien pu trouver; il ignorait jusqu'au nom patronymique du missionnaire. C'est M. le Dr Semelaigne que sa profession ne désignait pas absolument pour les recherches historiques, qui l'a découvert et l'a pour la première fois publié. Une pierre tombale scellée dans le mur de l'église de Normanville, arrondissement et canton d'Évreux, indique la place où furent inhumés les restes du père d'Yves d'Évreux, receveur de la seigneurie de Normanville. Sur cette dalle où sont représentés le père et le fils à genoux devant le Christ, se lit l'inscription suivante :

« Icy devant gist Me Simon Michellet qui, par son testament, a fondé un obit pour être céans, chacun an, célébré le XXI juillet à trois haultes et trois basses messes et vigiles le jour précédent. Item Me Simon Michellet son fils unique, depuis nommé Yves en la religion des Capuchins, par son testament fait avant sa profession, a aussi fondé trois basses messes pour être célébrées céans l'une le jour de la sainct Jean Baptiste à l'honneur d'iceluy sainct et de sainct Francoys, la ije le jour de la Nativité de Nostre Dame à l'honneur d'icelle et de saincte Genevièfve et la iije le jour sainct Michel à l'honneur d'iceluy et de sainct Yves. Pour accomplir ce que dessus, a été délaissé à la fabrique de céans trois pièces de terre, l'une contenant lxxj perches, aux vignes Godelineaux, la ije une vergée soubs les Boettes et la iije trois vergées soubz les Champs comme le tout appert par contrat passé au tabellionage d'Eureux le viije de mars 1598. Priez Dieu pour eulx ! »

Cette inscription nous fournit quelques données intéressantes. Il devait jouir d'une certaine aisance, celui qui pouvait céder à la fabrique trois pièces de terre pour assurer la perpétuité de la fondation d'un obit; et, pour être enterré dans cette église, Simon Michellet devait habiter et dut mourir dans la paroisse de Normanville.

Son fils y était-il né? Il est encore actuellement difficile de répondre, car cette appellation Yves d'Évreux ne signifie pas absolument que Simon II Michellet soit né dans cette ville, mais qu'il

Digitized by Google

était du diocèse d'Évreux. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que Normanville n'est qu'à sept kilomètres de l'évêché.

Une autre pièce citée par le P. Edmond d'Alençon, un manuscrit de la Bibliothèque Mazarine qui a échappé à Ferdinand Denis et qui lui aurait fourni le nom du P. Yves qu'il avait si opiniâtrement cherché, n'est pas plus explicite, c'est la « *Compilation chronologique des chapitres provinciaux... de la Province de Paris* ». On y lit au compte rendu du Chapitre de 1597 sous la rubrique : Novitii ab ultimo capitulo recepti : « *Simon Michelet clericus, Ebroïcensis, vestitus 23 junii, vocatusq. Fr. Yvo, professus.* » Quant à la date de naissance du P. Yves, on peut adopter jusqu'à présent celle qu'a proposée F. Denis, 1577, mais ne l'accepter cependant que faute de raisons suffisantes pour la rejeter ou en proposer une autre.

De la relation mise au jour par notre missionnaire, il résulte qu'il reçut une bonne instruction et qu'il connaissait le latin, le grec et l'hébreu ; et ce fut dans le couvent des Capucins de Rouen qu'il fit son noviciat.

Que devint Yves après sa profession ? Resta-t-il tout d'abord dans ce grand couvent des Capucins de la rue Saint-Honoré qui jouissait en ce commencement du XVIIe siècle d'une très grande vogue et d'une célébrité que lui valurent l'éclatante conversion du comte du Bouchage, plus connu sous le nom de Fr. Ange de Joyeuse et l'abjuration du protestantisme d'un membre de l'illustre famille galloise des Pembroke qui devait aller remplacer Yves d'Évreux au Brésil sous le nom de P. Archange.

Ferdinand Denis nous apprend qu'Yves fut *gardien* du couvent de Montfort, mais il ne sait de quelle ville il est ici question à cause du nombre en France de localités de ce nom. « C'est là, ajoute-t-il, que dut s'écouler la plus grande partie de sa jeunesse. »

A en croire le P. Edmond d'Alençon, Denis commettrait ici une erreur sensible. En 1607, Yves aurait été supérieur du couvent d'Auxerre alors en construction, puis il serait passé à Montfort-l'Amaury en qualité de *gardien*. Nous sommes tentés d'admettre les faits tels que les présente le P. Edmond parce que, capucin lui-même, il connaît bien l'histoire de son ordre et qu'il a travaillé sur des matériaux qui ont échappé aux laïques.

Nous avons parlé un peu plus haut de la vogue qu'avaient attirée

Digitized by Google

au couvent de la rue Saint-Honoré la conversion du comte du Bouchage et l'abjuration d'Archange de Pembroke; ce fut vraisemblablement le bruit fait par ces éclatants succès qui détermina la reine régente, Marie de Médicis, à s'adresser au P. Léonard, supérieur des Capucins de Paris, et à lui demander par une lettre du 23 avril 1611 d'envoyer quatre religieux comme missionnaires dans l'île de Maranhan. Il s'agissait d'accompagner une expédition qui allait partir au Brésil sous le commandement de Daniel de la Tousche sieur de La Ravardière. Celui-ci avait obtenu au mois de juillet 1605, de Henri IV, des lettres patentes pour la colonisation du nord du Brésil, lettres dont il avait sollicité et obtenu de la reine le renouvellement. Il s'était associé l'amiral François de Razilly et Nicolas de Harlay, c'est-à-dire l'une des gloires maritimes les plus pures d'alors et l'une des sommités financières de l'époque.

Au Chapitre du mois d'avril fut lue la lettre de Marie de Médicis; la plupart des religieux demandèrent immédiatement à s'embarquer, mais le P. Léonard, tout en étant fier de l'enthousiasme de ses moines, n'en appela que le nombre réclamé et, après avoir reçu du Pape l'autorisation nécessaire, arrêta son choix sur le P. Yves d'Évreux auquel il confia la direction de la mission, sur le P. Claude d'Abbeville qui allait rédiger et publier le récit de ses quatre mois de séjour au Brésil, sur le P. Arcène de Paris qui devait plus tard évangéliser les Hurons au Canada[1], et enfin sur le P. Ambroise d'Amiens qui, déjà âgé et souffrant, ne devait pas tarder à mourir outre mer. Point n'est besoin d'insister sur ce qu'avait de flatteur pour le P. Yves cette nomination, c'est la meilleure attestation de son mérite, de ses vertus, de son zèle et des espérances qu'avaient fait concevoir sa science et son habileté de catéchiste.

La lettre d'obédience remise aux quatre religieux est datée du 27 août 1611 et, dès le lendemain, ils partaient pour Cancale où ils devaient prendre passage sur les bâtiments de François de Razilly. Mais par suite de différentes circonstances, la petite flotte ne leva l'ancre que le 19 mars 1612.

1. *Sa Dernière lettre au P. Provincial des Capucins* a été publiée en 1613, à Paris, chez Jean Nigaud, et qui est d'une insigne rareté (Bibl. Nat., 2 éditions LK [12] 873 et 874 A et Aa. On peut voir aussi le *Discours et congratulation à la France sur l'arrivée des Pères Capucins... en la terre du Brésil...* Paris, Langlois, 1613, in-8° LK[12] 879.

Digitized by Google

Notre intention n'est pas de refaire ici l'histoire de la tentative de colonisation[1] de La Ravardière et d'étudier le rôle qu'y jouèrent nos missionnaires et notamment le P. Yves d'Évreux. Ils furent trompés, comme cela est presque toujours arrivé, par leurs propres désirs. Ils attachèrent à la conversion des sauvages Tupinambas beaucoup plus d'importance que ne le faisaient ces derniers et s'imaginèrent avoir gagné au christianisme et arraché à l'idolâtrie nombre de sauvages qui ne voyaient dans leur conversion que le moyen d'être mieux traités que leurs compatriotes et d'obtenir des missionnaires ce que ceux-ci refusaient à d'autres plus rétifs ou moins faciles.

Au reste, le P. Claude d'Abbeville nous a édifiés en nous montrant combien nos religieux furent dupes de leurs illusions, dans l'« *Histoire de la mission* » qu'il a publiée en 1614 chez François Huby avec privilège du roi pour dix ans, et l'autorisation du P. Honoré de Champigny, provincial des Capucins de Paris. Il joignit enfin à sa Relation une dédicace louangeuse à Marie de Médicis, si bien que ce volume, paraissant à une époque où l'on avait encore présent le souvenir de l'expédition de Villegagnon, au moment même où partaient les secours destinés à La Ravardière, eut un beau succès de librairie, comme nous dirions aujourd'hui, et s'enleva rapidement.

Le P. Yves d'Évreux est fort sobre de renseignements sur ce qu'il fit lui-même au Brésil. Nous savons seulement que l'insalubrité de ces pays noyés la moitié de l'année le rendit à ce point malade qu'au milieu de 1614, il dut revenir en France en partie paralysé par les douleurs rhumatismales et, par conséquent, incapable de continuer sa vie active de missionnaire.

Il avait déjà quitté le pays lorsqu'y arrivèrent de nouveaux capucins pour continuer l'œuvre d'évangélisation qu'il avait entreprise. C'étaient, sous la conduite du P. Archange de Pembroke, dix mis-

1. On peut consulter sur cet épisode : *Histoire véritable de ce qui s'est passé de nouveau entre les Français et les Portugais en l'île de Maragnan au pays des Topinambous.* Paris, N. Rousset, 1615, in-8. Memorias para a historia do extincto Estado do Maranhão cujo territorio comprehende hoje as provincias de Maranhão, Piauhy, Grão Para e Amazonas, Collegidas et annotadas por C. M. de Almeida. Rio de Janeiro. 1860-1874, 2 vol. in-8 (Recueil composé de documents rares inédits des XVIIe et XVIIIe siècles.)

Digitized by Google

sionnaires dont Ferdinand Denis regrettait de n'avoir pu retrouver les noms. On les nommait, ainsi que nous l'apprend le P. Edmond d'Alençon, les PP. Timothée de Paris, Célestin de Bouteville qui fut ensuite *gardien* du couvent d'Évreux qui avait été fondé en 1612, Gratien d'Abbeville, François de Bourdemare, Tranquille de Montvilliers, Lambert d'Épernay, Paulin d'Amiens, François de La Haye, Raphaël de Rouen et Jérôme d'Auxerre.

L'un de ces religieux s'est acquis une notoriété spéciale : c'est François de Bourdemare. Né à Rouen, ce gentilhomme, était entré, à ce que nous apprend le P. Edmond d'Alençon, après la mort de sa femme, au noviciat d'Orléans, le 2 octobre 1603. On ne sait rien de lui avant son voyage au Maragnon. En 1618, le fameux P. Joseph (l'Éminence grise) l'avait rencontré à Madrid et l'avait chargé de la sollicitation d'affaires importantes. Il mourut à Madrid, *comme un ange*, dit une biographie qui fut envoyée à Dupré-Balain, l'auteur d'une vie du P. Joseph.

François de Bourdemare aurait publié à Madrid, en 1617, d'après Léon Pinelo, en un volume in-4°, un ouvrage intitulé : *Relatio de populis Brasiliensibus*. C'est vraisemblablement celui que Ferd. Denis avait vainement cherché en Espagne et en Portugal, dont il m'indiquait ainsi le titre : *De idolatria Brasiliæ*, qu'il m'engageait à chercher pour en publier une reproduction, si j'avais l'heur de le rencontrer.

On sait peu de chose du P. Yves après son retour en France. Nous ignorons même s'il se rendit au couvent d'Évreux ou s'il resta à Paris dans celui de la rue Saint-Honoré. Cette dernière hypothèse est la plus vraisemblable car il publiait en 1615, chez François Huby la *Suite de l'histoire des choses plus mémorables advenues en Maragnon ès années 1613 et 1614*.

L'histoire de cette œuvre est assez curieuse. C'est chez le même imprimeur qu'avait paru, l'année précédente, le livre du P. Claude d'Abbeville, mais entre ce moment et l'année 1615, les événements s'étaient précipités. Le projet d'une union entre les deux branches de la maison de Bourbon, bien qu'il eût été conçu dès 1612, avait été décidé, et le mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche allait être célébré, s'il ne l'était déjà. C'est à cette cause très vraisemblable que Ferd. Denis attribue la destruction, avant son apparition, du livre, pourtant si modéré, du P. Yves d'Évreux. Notre

Digitized by Google

rivalité au Brésil avec le Portugal s'était compliquée depuis la réunion de ce royaume à l'Espagne et c'est au même motif qu'il faut attribuer l'échec de La Ravardière qui ne reçut pas à temps, et assez nombreux, les secours qu'il était en droit d'attendre. Celui-ci était même, à ce moment, détenu contre tout droit au fort de Belem.

Fallait-il laisser paraître « le volume précieux dans lequel on exposait, avec une si admirable sincérité, les avantages que devait produire à la France l'expédition de 1613 »? Voulant éviter tout ce qui pourrait blesser la maison d'Espagne ou même lui porter ombrage, la suppression du livre du P. Yves d'Évreux fut décidée.

L'imprimeur François Huby en prêtant les mains à cette destruction manqua tout à fait aux devoirs de sa profession, déclare Ferdinand Denis. Cela est facile à dire, mais que pouvait-il faire? La résistance c'était, pour lui, la ruine et la prison.

La destruction ne fut cependant pas aussi radicale que le supposait Ferd. Denis, en 1864, et l'exemplaire tout lacéré de la Bibliothèque nationale n'est pas le seul qui ait échappé. Le P. Edmond d'Alençon déclare avoir rencontré son frère à la Bibliothèque de Chartres, mais sans insister sur l'état dans lequel se trouvait ce précieux livré [1]. Dans la bibliothèque du Dr Court,

1. D'après une note qui nous est adressée par l'un des conservateurs de la Bibliothèque, M. l'abbé Clerval, l'exemplaire est singulièrement mutilé et incomplet. « La première page foliotée en chiffres arabes reproduit le titre, mais augmenté de ces mots : *Premier traité* qu'une main contemporaine a transformés en *Première partie*. De la page 8 à la page 17, de 32 à 41, de 96 à 105, de 112 à 125, de 184 à 201, lacunes.

« Après la page 241 le premier titre se renouvelle avec les mots *Second traité* transformé en *Seconde partie*. De 296 à 305, de 336 à 345, lacunes. Après 360 la pagination se transforme et devient 341, 342, 343, etc. mais sans répétitions et se continue régulièrement.

« Enfin, ce qui suit la page 56 a été enlevé mais une page manuscrite d'un recto seulement et d'une écriture contemporaine a été ajoutée, continuant le texte imprimé. »

Toutes les lacunes mentionnées dans la lettre ci-dessus sauf la dernière, à partir de la page 356, existent dans l'exemplaire de la Bibliothèque nationale LK[12] 882, Réserve. Relié en maroquin rouge semé de fleurs de lis avec des L couronnés aux quatre coins des deux plats et aux armes accolées de France et de Navarre avec l'L couronnée à l'intérieur des deux colliers du Saint-Esprit et de Saint-Michel. Les deux titres portent *Second traité*, mais après ces mots sur le second on lit : Des fruits de l'évangile qui tost parurent par le Baptême de plusieurs enfans. L'absence

Digitized by Google

existait un exemplaire du même ouvrage du P. Yves, plus complet que celui de la Nationale, qui fut vendu 1·600 francs après la mort de cet amateur[1] (1884). Cet exemplaire contenait les ff. 97-104, 113-120, 297-304, 337-344, disait le catalogue, qui manquent à l'exemplaire de la Bibliothèque nationale et à celui de Chartres.

Enfin, le P. Edmond d'Alençon rapporte encore que le couvent des Capucins de la place Barberini, à Rome en gardait, avant 1870, un exemplaire assez complet, mais qu'il a vainement, depuis, cherché jusque dans la bibliothèque de Victor-Emmanuel, composée des dépouilles des couvents d'Italie.

Ajoutons qu'une traduction portugaise du livre du P. Yves a été publiée, en 1874, par le Dr C. A. Marques, originaire de Maranhao, traducteur également du livre de Claude d'Abbeville.

Que pouvait faire le pauvre Yves d'Évreux? Il se soumit, car il n'était pas de taille à entamer la lutte, et s'il eut quelques velléités bien compréhensibles de révolte en assistant à la destruction de son œuvre qu'il considérait comme précieuse pour l'histoire de la colonisation, il ne fut pas difficile de lui imposer silence en lui montrant tout ce qu'on pouvait contre lui.

A la suite de cet événement, Yves resta-t-il à Paris? C'est peu probable et l'on est fondé à croire qu'il alla enterrer sa rancœur et ses regrets dans le couvent d'Évreux.

Ferd. Denis, averti par Frère, l'auteur du *Manuel du bibliophile normand*, de l'existence d'un livret, paru en 1618, intitulé : *Supplément nécessaire à l'écrit que le capucin Yves, prédicateur à Saint-Éloi, a fait imprimer touchant les conférences entre lui et Jean Maximilien Delangle ministre à Quevilly*, y reconnaît notre missionnaire dont le zèle propagandiste l'a fait s'attaquer à un ministre convaincu, l'un des plus fermes soutiens et apologistes de la religion réformée. Chose curieuse, Maximilien de Baux, seigneur de Langle, était un compatriote de notre missionnaire, étant comme

des *mêmes* feuillets dans les deux exemplaires de Paris et de Chartres nous paraît significative. Ils devaient renfermer quelques passages devenus déplaisants et gênants depuis le projet d'union matrimoniale entre les deux cours d'Espagne et de France. On ne pourra être fixé à cet égard que par la comparaison des volumes de Chartres et de Paris et de celui provenant du Dr Court.

1. Gaveaux (A. L.). *Bibliographie brésilienne. Catalogue des ouvrages français et latins relatifs au Brésil (1500-1898)*. Paris, Chadenat, 1898, in-8.

Digitized by Google

lui originaire d'Évreux. Ferd. Denis estime que le Saint-Éloy dont il est ici question est la petite localité voisine de Gisors, dans le département de l'Eure, alors que le P. Édmond d'Alençon y reconnaît une paroisse de Rouen. Les colloques et les discussions d'Yves avec le ministre de Quevilly, près de Rouen, nous déterminent à adopter cette dernière identification.

L'auteur du *Manuel du bibliophile normand* ajoute que le livret dont nous avons reproduit le titre plus haut pouvait n'être pas de notre missionnaire qui dut sans doute s'être laissé entraîner à quelque regrettable personnalité. Il faut croire qu'elle suscita de légitimes susceptilités et des plaintes, car un arrêt du Parlement de Normandie, d'avril 1620, condamna François Huby à 50 livres d'amende pour avoir imprimé sans permission l'écrit poursuivi. Le P. Edmond d'Alençon estime bien tardive cette condamnation ; il lui fut d'ailleurs impossible de retrouver cet édit, les registres du Parlement étant perdus, mais Floquet dans son *Histoire de Normandie* signale un édit d'avril 1619, qui est peut-être celui auquel Frère fait allusion, tous deux étant du même mois d'avril et nous en extrayons ce qui suit :

« Du mardi 24e jour d'avril 1619. Par M. le premier Président a été fait entendre à la Cour que suivant ce qu'il avait le jour d'hier proposé à la Compagnie, il avait mandé le P. Yves, capucin, sur l'avis que ledit sieur Premier Président avait reçu que ledit capucin, aprés une prédication par lui faite en cette ville, avait averti le peuple qu'il allait prêcher en la paroisse du grand Quevilly où se fait le prêche de ceux de la R. P. R. Il y alla suivi d'un grand nombre de personnes et à leur rencontre avec les protestants « furent mus quelques propos de part et d'autre qui pouvaient exciter à sédition et troubler le repos public ».

Aussi le Président fait une remontrance au P. Yves qui s'excuse sur la permission de l'archevêque de Rouen et sur son zèle pour les âmes et il promet de s'abstenir si l'archevêque le lui commande. « A quoi était présent M. Du Buisson conseiller en la Cour et grand vicaire du sieur archevêque. » Celui-ci déclara qu'on n'avait point ordonné au P. Yves d'aller prêcher au lieu de Quevilly et lui commanda de s'abstenir. Il le promit, mais non sans faire remarquer de quel côté était venue la faute

Digitized by Google

Voilà une curieuse note d'audience bien faite pour nous renseigner sur la politique du moment. Pour l'instant, on veut éviter toute cause de soulèvement, de récrimiminations, d'irritation même chez les protestants, car on espère arriver en vingt ans à extirper l'hérésie. Les moyens préconisés par le P. Joseph et par Richelieu, ceux mis en œuvre par Louis XIII sont la douceur, la persuasion et, il faut l'avouer, la corruption. M. G. Fagniez, dans son très érudit ouvrage sur le P. Joseph, et M. Batiffol dans un article récent de la *Revue de Paris*[1], nous ont montré les ressorts cachés de cette politique secrète. Tout ce qui tend alors à susciter le moindre mouvement populaire va contre les idées du pouvoir et est aussitôt réprimé. Telle est l'explication des poursuites dirigées contre le P. Yves et son imprimeur dont le zèle paraît plutôt intempestif.

C'est la dernière fois que nous avons à nous occuper de ce missionnaire, de ce controversiste ardent et convaincu qui, par deux fois, ne sut pas arriver à temps. Il retarde continuellement, on voit qu'il n'a pas la pratique des cours; c'est un fâcheux dont il faut réprimer les écarts.

Est-ce à cette nouvelle leçon reçue qu'il faut attribuer désormais le silence de notre religieux? Jugea-t-il à propos de se confiner dorénavant dans la méditation et dans le strict exercice de la vie monastique? Nous ne saurions le dire. On ne connait même pas l'époque de sa mort; tout ce que peut dire le P. Edmond d'Alençon, c'est qu'il devait être mort en 1643, car on ne le rencontre plus à cette date sur la liste des Capucins de Normandie.

Curieuse figure effacée, falotte, à laquelle la publication de M. Ferd. Denis a donné un semblant de vie! Est-ce à dire qu'on ne retrouvera plus aucun document qui vienne fixer un peu plus exactement les traits d'un homme qui eut les dons d'un apôtre, d'un observateur exact et précis. Sa relation nous a fourni les plus précieux documents sur ces populations du Brésil qui aimaient le caractère français et dont la sympathie était faite surtout de la haine qu'ils portaient aux Portugais qui se montrèrent parfois si cruels à leur égard!

Gabriel MARCEL.

1. Nos des 15 juillet et 1er août 1897.

Digitized by Google

1

2

3

4

5

1. Indienne Cadouvée. Rio Nabilèque. — 2-3. Indienne Chamacoco (esclave des Cadouvés). Rio Nabilèque.
4-5. Vase de Macupy, vue des deux faces.

Phototypie Berthaud

Digitized by Google

Digitized by Google

SURVIVANCES DÉCORATIVES AU BRÉSIL

PAR M. J. HÉBERT,

INSPECTEUR DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES.

Dans notre réunion de janvier, M. le Dr Hamy présentait à la Société, au nom de M. Choquet, une hache en pierre, une portion de vase en terre cuite et un vase à décor géométrique. Ces trois pièces envoyées de Teffé auraient été pêchées dans le lac Macupy près du Yapura, bassin de l'Amazone.

L'examen superficiel de ces vases en terre cuite suggérant des rapprochements avec les célèbres poteries de Marajo, notre Président voulut bien me charger de rechercher dans nos collections du Musée du Trocadéro, les similaires des vases en question afin d'établir des comparaisons plus solides.

La portion de vase que j'examinerai d'abord représente un personnage masculin assis, vu de face, modelé d'une façon très rudimentaire. Le corps formé par la panse du récipient est haut de 0 m 15, large de 0 m 19. La terre est brune tirant sur le gris, excessivement mince. Les jambes et les bras d'un seul tenant sont appliqués sans raccord apparent; les pieds dont les doigts ont été à peine indiqués[1], sont larges et plats, arrondis du bout et dépassent la base du vase.

La jambe droite se courbe à mi-hauteur, au-dessous d'un léger renflement correspondant au bras, pour se terminer en bec, en dehors de l'épaule. Le bras gauche au contraire forme une anse courbe, partant de la tête pour s'appuyer sans apparence de main sur la jambe du même côté.

La tête est à face large, surbaissée, les sourcils sont très grands arqués, terminés en crochets simulant les oreilles et se rejoignant à la

1. Leur bord est légèrement découpé seulement par de brèves encoches, 5 à droite et 7 à gauche.

Digitized by Google

racine d'un nez court et relevé, à narines largement ouvertes. Les yeux plus bas que le nez, au milieu des joues, sont formés d'une boulette aplatie avec un trou pour la pupille. La bouche petite, saillante, en suçoir, est fendue dans toute sa largeur. Le corps est dépourvu d'ornement. Le sexe n'a pas été oublié.

Nous pouvons rapprocher de ce vase les figures d'idoles que M. L. Netto a représentées dans le volume VI des Archives du Musée national de Rio Janeiro [1]. Ces idoles sont d'une facture différente, d'une terre paraissant plus lourde, mais les sourcils sont tracés de même.

Le musée ne possède aucune statuette, ni vases de la région brésilienne rappelant ce fragment de personnage. Nous ne trouvons la représentation des sourcils arqués, dans la forme de ce que l'on pourrait appeler schéma d'oiseau volant, que sur de grandes urnes funéraires Calchaquies [2], provenant de la collection rapportée par M. de La Vaulx.

Nous voyons aussi cette même reproduction sur une urne à forme humaine, ayant bras et jambes, figurée dans les notes archéologiques Calchaquies de M. Ambrosettí [3].

Il est intéressant de trouver cette façon de représenter les sourcils, sur des céramiques faites par des populations qui se rapprochent plutôt des civilisés du versant du Pacifique, que des sauvages du bassin amazonien.

Le deuxième vase de M. Choquet (Pl. III fig. 4 et 5) diffère complètement comme terre et travail du précédent. La terre est d'un gris jaunâtre, gris noir à la cassure. La paroi épaisse à l'ouverture devient excessivement mince vers le fond en partie brisé. Ce vase n'a pas été poussé dans un creux, mais monté et façonné à la main. La forme est ovoïde, relevée aux extrémités ; le grand axe mesure 0 m 29, le petit axe 0 m 24, la hauteur est de 0 m 17. Il présente une ouverture circulaire de 0m 115, bordée d'un bandeau plat

1. Ladislau Netto. *Investigações sobre a archeologia brazileira*; p. 317, bord d'un vase de Pacoval, et tête d'idole ; p. 325, tête d'idole de Marajo (*Archivos du Museu Nacional* de Rio de Janeiro. Vol. VI, 1885.)

2. Mission de M. le comte H. de La Vaux en Patagonie. Musée d'Ethnographie du Trocadéro ; vases nos 47826, 47827.

3. Juan B. Ambrosetti. *Notas de arqueologia Calchaqui*. Buenos Aires, 1896, p. 47, fig. 26.

Digitized by Google

de 0 m 008 de large et de 0 m 01 d'épaisseur. Au-dessous de ce bandeau formant col, existe une rangée de petites cannelures perpendiculaires. Entre ce col et un sillon horizontal, est tracé un décor géométrique contournant de ses méandres élégants, la panse renflée du vase. La base lisse se termine en calotte. Le décor est formé de losanges inscrits les uns dans les autres, reliés par des lignes droites, de rinceaux superposés et opposés, séparés par eux-mêmes par de nouveaux losanges entourés de lignes brisées.

Tout cet ensemble de décoration est obtenu en creusant à intervalles réguliers, avec un outil à bout rond la terre molle. Quelques triangles et trapèzes ont été pointillés et retouchés dans le fond des contours sur la terre plus ferme. Les parties pleines ainsi que la base lisse du vase ont été grattées sur la terre sèche avant la cuisson.

Nous sommes plus heureux pour l'étude comparative de cette seconde pièce que pour celle de la première.

Grâce à la générosité de M. J. d'Anthonay, le Musée possède un certain nombre d'objets recueillis à Manãos et provenant pour la plupart de cimetières Bares, antérieurs à l'occupation portugaise.

La seule pièce intacte est une coupe basse n° 33424 en terre peu cuite adhérant en poussière sous le doigt, d'une couleur rouge clair tirant sur le jaune, haute de 0 m 07 et 0 m 175 de diamètre, d'une facture plus lourde que le vase de Macupy ; paroi épaisse de 0 m 007 à 0 m 008 gaufrée irrégulièrement sur le bord, lissée intérieurement au pouce, le centre creusé de 0 m 03 de profondeur et 0 m075 de diamètre. On voit très nettement sous le pied de la coupe, usé par le frottement, la reprise de la terre formant le fond avec le pourtour. Cette reprise indique que la terre mal pressée, n'a pas été poussée dans un creux, mais montée à la main.

Le décor se compose de rinceaux opposés de lignes obliques à extrémités flamboyantes. Toutes ces cannelures sont obtenues sur la terre encore fraîche, moins fouillées que pour obtenir le décor du vase de M. Choquet.

Les autres pièces de M. J. d'Anthonay ne sont malheureusement que des fragments de poteries sur lesquels nous retrouvons des gravures en creux obtenues par le même procédé, débris de vases rappelant la céramique de l'île de Marajo si bien décrite par

Digitized by Google

M. Hamy dans son bel ouvrage sur les collections du Trocadéro[1]. On trouve aussi le même genre de décor à gravures plus ou moins profondes, sur un certain nombre de vases ou fragments de vases figurés dans le t. VI des Archives nationales de Rio de Janeiro déjà cité[2].

Les objets adressés à M. Choquet sont donc une représentation de l'ancien travail céramique des Indiens du bas Amazone. Sous des influences diverses, les indigènes actuels ayant perdu peu à peu l'habitude de l'ancienne fabrication, nous ne retrouvons plus sur leurs poteries l'emploi de ces décors si élégants.

Nous possédons au Musée, toujours grâce à M. d'Anthonay, venant du Rio Solimoës, quelques vases en forme de marmites de fabrication plus récente dont le col est entouré d'une simple grecque grossièrement gravée et c'est tout.

Nous avons pu constater chez les Galibis une décadence artistique toute semblable ; ils ne font plus que des vases copiés sur des formes européennes[3].

Si, sur l'Amazone, la poterie est dépourvue de l'élégance ancienne, nos regards sont attirés par les décors encore en usage aujourd'hui chez certaines tribus du sud du Brésil.

Le tatouage a toujours été en honneur dans les diverses tribus brésiliennes. Les Yuris, les Bassés, les Barres, les Chamunas[4], les Lenguas[5] en fournissent de remarquables exemples. Lors-

1. Dr E. T. Hamy. *Galerie américaine du Musée d'Ethnographie du Trocadéro.* Pl. LVI.

2. L. Netto. *Archivos du Museu Nacional*, etc. T. VI, p. 345 et suivantes.

3. Collection de M. Maurice Guffroy, offerte au Musée d'Ethnographie du Trocadéro en 1901 ; nos 51670 à 51699.

4. « Les Yuris, les Bassés, les Barres et les Chamunas n'ont conservé que l'usage de certains ornements et la coutume de tracer sur leur visage, à l'aide d'une aiguille et d'une décoction d'indigo et de genipa, le totem ou emblème de la nation à laquelle elles appartiennent ». Paul Marcoy. Voyage de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique (*Tour du monde*, 1867[1], p. 112).

5. Le Dr A. Demersay parlant des indiennes Lenguas écrit en effet que « la coutume n'est pas générale, mais quelques femmes se tatouent d'une manière indélébile à l'époque de la puberté ». « Le tatouage consiste en quatre raies bleues, étroites et parallèles qui tombent du haut du front sur le nez qu'elles suivent jusqu'à l'extrémité, sans continuer sur la lèvre supérieure, et en anneaux irréguliers dessinés sur les côtés du front jusqu'aux tempes exclusivement, sur les joues et le menton ». Dr A. Demersay. Voyage au Paraguay (*Tour du monde*, 1861[2], p. 110).

Digitized by Google

qu'une jeune fille Payaguas sort de l'enfance, elle subit un tatouage [1].

Chez les Maués, M. et Mme Agassiz rencontrent des Mundurucus tatoués [2].

A son tour, M. Franz Keller-Leuzinger nous décrit avec humour l'étrange rencontre de chefs Mundurucus qu'il fit sur le Rio Madeira [3].

Enfin Thouar nous dit que les Chiriguanos se tatouent la figure, la poitrine et les bras avec la paille de maïs brûlé [4].

Or parmi tous ces Indiens tatoués, ceux qui doivent attirer le plus notre attention, sont les Cadouvés du Matto Grosso si bien étudiés par le malheureux voyageur Boggiani [5], chez lesquels le tatouage existe dans toute son intensité, et se pratique à l'aide des « femmes peintres ».

1. *Ibid. Tour du monde*, 1865[1], p. 339. « On lui trace une raie bleuâtre large d'un centimètre, laquelle commence à la racine des cheveux, traverse le front, et descend perpendiculairement sur le nez jusqu'à la lèvre supérieure exclusivement. Au moment de son mariage, on prolonge cette bande sur la lèvre inférieure jusque sous le menton. Quelques femmes ajoutent à celle-ci d'autres lignes et des dessins. « Cette mode générale au XVIIIe siècle devient de plus en plus rare. »

2. « La figure de l'homme est tout entière tatouée de bleu foncé. Ce singulier masque se termine sur le bord par un joli dessin à jour, d'environ un demi-pouce de large qui fait tout le tour des joues et du menton. Le corps est entièrement couvert par un réseau net et compliqué de tatouages. » — « Chez la femme la marque du tatouage ne couvre que le bas du visage ; tout le haut de la figure est libre à l'exception de la ligne des yeux et du nez. Le menton et le cou tatoués d'une sorte de filet. La partie supérieure de la poitrine était couverte de larges mailles réunies en tout par deux lignes droites dessinées autour des épaules. » — M. et Me Agassiz. Voyage au Brésil (traduit par Félix Vogelé : *Tour du monde*, 1868[2], p. 274; fig. 278 et 279).

3. M. Franz Keller-Leuzinger a vu « quelques types magnifiques de grands chefs mundurucus tatoués au noir bleu. Malheureusement ce rude tatouage de la figure est tout ce qui reste en leurs personnes de leur originalité nationale ». Quant au costume, « une chemise de couleur, un pantalon noir, une redingote, un tuyau de poêle ! » Franz Keller-Leuzinger. Voyage d'exploration sur l'Amazone et le Madeira. Traduit et extrait de l'ouvrage par J. Gourdault (*Tour du monde*, 1874[2], p. 403).

4. Thouar. A la recherche des restes de la Mission Crevaux (*Tour du monde* 1884[2], p. 424).

5. La coutume du tatouage « se pratique au moyen d'une plante (Genipa oblongifolia), avec le suc de laquelle il est facile de peindre ces arabesques en noir sur la peau. Comme l'action de ce suc est assez lente, les demi-teintes sont obtenues en diminuant la durée de l'action. Ces tatouages ne durent guère plus de 7 à 8 jours après lesquels les élégantes recommencent leur toilette, avec l'aide des femmes peintres. Les mollets reçoivent également quelques ornementations. » — Vivien de St-Martin. *Dictionnaire de Géographie universelle*. Supplément au tome premier.

Digitized by Google

En 1904, le musée d'Ethnographie a reçu 115 photographies provenant de la collection qu'il avait faite dans l'Amérique centrale. Ces photographies recueillies, publiées et offertes par le Dr Lehmann-Nitsche [1], nous montrent une vingtaine de types du Rio Nabilèque, de femmes Cadouvées et indiennes Chamacoco, esclaves des Cadouvés, qui rappellent par leurs tatouages le décor des poteries de l'Amazone.

Les unes ont la figure seule tatouée de grecques élégantes, d'autres au contraire la poitrine, le dos et les bras ornés de cercles, de rinceaux, losanges, triangles, grecques en escalier, etc.

Deux surtout méritent une description plus complète, parce qu'elles offrent une analogie particulière, avec les vases faisant l'objet de cette note.

La première, nos 16 à 19 (Pl. III fig. 1), est une jeune femme de Cadouvée, seize ans, le côté gauche de la figure orné de quatre grecques obliques, inscrites dans deux lignes parallèles pointillées partant du bout du nez, couvrant une partie du front, descendant par le milieu de l'œil jusqu'à la commissure des lèvres. Sur la joue, des lignes courbes relevées vers la tempe. Le côté droit couvert dans sa moitié d'un même décor partant de la base du nez jusqu'au cou. L'œil droit entouré d'arabesques rehaussant le sourcil. Le haut de la poitrine et les épaules parés d'un réseau d'écailles. Les bras, le bas de la poitrine et le dos ornés de diagonales formant losanges séparés par des croix et des cercles. Ce décor peut rivaliser avec les tatouages si remarqués des Japonais et des indigènes des Iles Marquises.

La deuxième, nos 77 à 80 (Pl. III fig. 2 et 3), est une indienne Chamacoco de dix-huit à vingt ans, esclave des Cadouvés, le corps seul est tatoué ; le dos couvert par deux grandes spires opposées, la poitrine ornée de même au-dessus des seins. Le tour du cou enjolivé de rinceaux descendant sur les bras en forme d'S à doubles lignes, opposés et séparés par des losanges à lignes cintrées, rappelant d'une manière frappante les gravures en creux des vases recueillis par MM. Choquet et d'Anthonay, l'un dans le lac Macupy, l'autre à Manãos.

1. *La Coleccion Boggiani de Tipos indigenas de Sudamerica central*, publicada por Robert Lehmann-Nitsche, Dr phil. et méd. — Buenos-Aires, 1904 (musée d'Ethnographie du Trocadéro, nos 56401-56515).

Digitized by Google

Par quelles phases singulières, la poterie fabriquée autrefois par les femmes indigènes avec une certaine élégance n'est-elle plus aujourd'hui qu'un grossier décor sur l'Amazone, tandis qu'au contraire nous retrouvons les courbes décoratives et l'ensemble des lignes géométriques si remarquables sur le corps des indiennes du Rio Nabilèque, leurs tatouages nous faisant revoir dans leur disposition du décor les différents aspects des vases trouvés dans l'île de Marajo et des diverses stations de l'Amazone?

En décrivant les vases de MM. Choquet et d'Anthonay, nous avons dit que leurs gravures rappelaient le décor des poteries du bas Amazone, de sorte que si nous admettons que ces vases sont de la même facture décorative que les poteries de Marajo, et nous efforçant de démontrer que les tatouages des Cadouvés reproduisent ce même effet décoratif, nous sommes forcément amenés à conclure que les indiens Cadouvés actuels sont les descendants d'un rameau dont les ancêtres ont fabriqué les poteries de Marajo.

C'est à mon avis une démonstration de plus de la dispersion de ces nombreuses tribus du Brésil parties d'une même souche.

Comment expliquer autrement cette survivance artistique du décor céramique, transformé en peinture corporelle? « Il est certain que les ancêtres de cette tribu ont joui d'une des plus hautes civilisations américaines. » Il est d'ailleurs reconnu qu'ils sont « très experts dans l'art de naviguer sur les fleuves ». Et nous ne pouvons que répéter avec Boggiani que « leur talent et leur habileté, ainsi que la fécondité de leurs dessins, sont vraiment étonnants. En tenant compte de leur état demi-sauvage d'aujourd'hui, on se convainc aisément que de pareilles qualités datent de fort loin », et, sans conteste, « d'une civilisation supérieure, qui n'est indubitablement pas venue d'Europe ».

Digitized by Google

DÉCOUVERTE DE TROIS PRÉCIEUX OUVRAGES DU MÉTIS PÉRUVIEN BLAS VALERA, QU'ON CROYAIT DÉTRUITS EN 1596.

PAR M. MANUEL GONZALEZ DE LA ROSA
Membre de la Société des Américanistes.

Tous ceux qui s'occupent de l'histoire primitive du Pérou savent qu'une des premières autorités à ce sujet est le jésuite Blas (Blaise) Valera, fils d'un des capitaines de Piçarre et d'une Indienne, cité mainte et mainte fois par l'Inca Garcilasso, et métis comme lui. Reçu dans la Compagnie de Jésus en novembre 1568, il fut envoyé en 1571 au Cuzco, à cause de sa connaissance du Quéchua, où il passa plusieurs années, ainsi qu'à Juli (près de Puno) où il apprit l'Aymara. Plus tard, il parcourut le nord du Pérou, où il était né, allant jusqu'à Quito, revenant à Lima en 1590, pour s'embarquer pour Cadix, où il devait s'occuper de l'impression de ses ouvrages historiques.

Je ne prétends pas raconter ici la vie du savant jésuite, mais simplement parler des écrits qu'il a composés, comme historien indigène de sa patrie, qui est aussi la mienne. Du reste, les historiens de son ordre, qui auraient dû lui consacrer un chapitre, ne parlent de lui qu'en passant, au point de me faire soupçonner qu'il n'était pas très aimé, à cause de son caractère ou parce qu'il n'était pas Espagnol, et qu'il penchait trop du côté des Indiens, comme j'ai pu le constater dans un de ses ouvrages.

C'est donc de ces ouvrages seuls qu'il est ici question, parce qu'ils ont, à mon avis, une importance historique unique. L'intérêt extraordinaire qu'a pour nous la découverte des écrits de Valera, tient à ce que celui-ci occupe une place à part parmi les Chroniqueurs des Incas : aucun ne peut lui être comparé, pas même Garcilasso, quoique Inca, ou le génial Cieza. L'homme qui a passé tant d'années, parmi les Quéchuas et les Aymaras, les questionnant dans leurs langues, et étudiant leurs *quipos*, qu'il cite toujours, devait connaître l'histoire de ses ancêtres plus à fond que les Espagnols, qui avaient besoin d'interprètes et écrivaient au courant de

Digitized by Google

la plume, en un an ou deux ans, tout au plus, comme Cieza, etc. Valera écrit dans d'autres conditions, au Cuzco d'abord, puis en face de l'île de Titicaca, sous la dictée des Quipocamayos, trente ans environ avant Garcilasso, qui écrivait à Cordoue, de 1600 à 1604, quarante ans après son départ du Pérou. Le récit de Valera réunit donc les meilleures conditions possibles pour nous transmettre, avec plus de fidélité que personne, l'ensemble des traditions péruviennes : voilà pourquoi il nous semble que rien n'est plus important aujourd'hui, pour l'historien du Pérou, que la découverte d'un tel trésor.

I

Au premier abord, il peut sembler paradoxal de prétendre retrouver trois ouvrages de Valera, au lieu d'un seul, qui est le cité par Garcilasso, ouvrage dont il obtint les morceaux déchirés et sauvés, dit-il, après le sac de Cadix, en 1596.

C'est bien cependant de trois manuscrits de Valera dont l'existence est pleinement constatée par ses contemporains : Garcilasso, le jésuite Annello Oliva et les célèbres bibliographes espagnols Antonio de Léon Pinelo et Nicolas Antonio. Les titres des trois ouvrages étaient d'après eux :

1. *Histoire du Pérou*, en latin (Garcilasso) ;
2. *Vocabulaire historique*, en espagnol, qui s'arrête à la lettre H (A. Oliva).
3. *Les Indiens et leurs mœurs*, etc. (Pinelo et N. Antonio).

Les simples titres des écrits du savant métis péruvien font déjà soupçonner leur grande importance pour l'histoire du Pérou primitif. Je parlerai tout à l'heure en détail de chacun d'eux et des raisons que j'ai pour croire à la réalité de ma trouvaille. Mais, comme Garcilasso a créé la légende de la destruction des manuscrits de Valera en 1596, pendant le sac de Cadix, et que tout le monde a accepté aveuglément cette légende, comme c'est malheureusement l'habitude en toutes matières, mon devoir est, avant tout, de prouver qu'il s'agit d'une simple supercherie de l'Inca : c'est la conclusion qui s'impose après une étude attentive des sources de l'histoire du sac de Cadix, dans les documents officiels et les histoires documentées de

Digitized by Google

cette ville. Il en ressort, avec une pleine évidence, que la légende des papiers réduits en mille morceaux a été forgée de toutes pièces par le malin Inca, parce qu'il en avait grand besoin. Les manuscrits de Valera n'ont pas couru le moindre risque, par la bonne raison qu'à la suite de négociations assez longues, l'on fixa en plusieurs articles les conditions sous lesquelles les habitants seraient autorisés à quitter la ville, et entre autres, on y lit qu'on accorda à tous la permission *d'emporter leurs papiers personnels* (*sic*). Conformément à ces stipulations on organisa l'exode, et *le premier convoi* comprit un peu plus d'un millier de femmes et les *jésuites*. Donc, notre Valera emporta sûrement tous ses ouvrages, avec le plein assentiment des Anglais. Lord Essex, chef de l'expédition, donna même deux bateaux de sa flotte pour transporter les malades et les religieuses, et tout se passa pour ainsi dire méthodiquement, après la complète évacuation de la ville [1].

Nous savons d'autre part, comme nous allons le voir, que les manuscrits n°s 2 et 3 se trouvaient à Cadix à la mort de l'auteur, vers 1598, et que l'un d'entre eux est revenu au Pérou six ans après, en 1604 : ce qui confirme ce que je viens de dire, et que tous les écrits furent sauvés, puisqu'on était dûment autorisé à les emporter. Quelle raison auraient donc pu avoir les Anglais pour s'amuser à réduire en mille morceaux *uniquement* l'*Histoire du Pérou*, dont fit cadeau le jésuite Pedro Maldonado à l'historien des Incas? Aucune absolument. L'amour de la vérité nous oblige à déclarer, sans ménagements, comme quand il s'agissait des prétendues lettres de Toscanelli : nous nous trouvons en présence d'une supercherie historique ; c'est Garcilasso seul qui a inventé la légende, parce qu'il en avait besoin, pour mettre à sac lui-même le livre de Valera, en le citant trop souvent pour ne pas avoir l'air de le piller, et répétant mille fois « combien il regrette la perte d'un si bel ouvrage, dont il ne possède que des fragments *déchirés* ». Pure tartuferie de plagiaire !

Remarquez encore que Garcilasso avoue avoir commencé ses

1. Voir t. 36 de la Col. doc. ined. hist. Esp. Forneron, *Hist.* de Philippe II. 4e partie, chap. 3. — Le récit du médecin de Lord Essex, à la fin du tome I d'Hackluyt, et le chapitre 8 de G. de la Conception. *Cádiz ilustrada*, 1 vol. fol. Amsterdam, 1690, plein de détails, p. 430, etc.

Digitized by Google

Commentaires à Cordoue, en 1600, c'est-à-dire la même année qu'il reçut du P. Maldonado le manuscrit de Valera. Depuis quarante ans, il vivait en Espagne, sans penser à écrire l'histoire de ses ancêtres, et il s'y décide seulement au moment même où on vient de lui donner un tas de papiers déchirés en mille morceaux. Ceux-ci étaient pourtant assez grands pour lui fournir des extraits de 4, 6 et jusqu'à 9 colonnes in-folio consécutives, dont le total monte à 36 au moins, sans compter les pages où il copie Valera sans le nommer et les endroits où il dit ceci : « Le P. Valera a étudié longuement ce point », ce qu'il ne pourrait pas dire s'il n'avait sous les yeux que des fragments déchirés. S'il ne le cite plus fréquemment, c'est que son *plan est tout différent* de celui de Valera, qui ne se borne pas à parler des Incas ; mais, dit Garcilasso, qu'il traite d'autres époques et de dynasties plus anciennes, qui régnèrent ailleurs, et c'est grand dommage, parce que cette perte nous prive de la partie la plus intéressante de l'œuvre du jésuite.

L'étude de la légende inventée par l'Inca nous a conduit insensiblement à découvrir où se trouve ce qui reste de l'*Histoire du Pérou* de Valera. Elle occupe une bonne partie du premier volume de Garcilasso, et même quelques pages du deuxième, où il traite de la Conquête. Vous n'attendez sans doute de moi que j'aie découvert les manuscrits autographes de Valera sans quitter Paris, tâche du reste presque impossible, puisqu'il est très probable que le plagiaire a dû faire disparaître l'original, qui aurait aussitôt prouvé sa supercherie. J'ai simplement fait œuvre de critique, comme celui qui découvre un palimpseste entre les lignes d'un auteur de l'antiquité. J'ai lu et relu Garcilasso avec cette préoccupation et, à travers ses pages, j'ai vu que les trois quarts du temps celui qui parle est Valera. C'était du reste chose fréquente autrefois, et c'est encore chose fréquente de nos jours, de démarquer les auteurs inédits : lisez A. Herrera et J. Roman, et vous verrez comme ils copient Cieza et autres Chroniqueurs, sans les citer *jamais*. Grâce à ce système, les plagiaires nous ont rendu le service involontaire de conserver la copie des textes dont les originaux sont perdus, comme ceux de Valera, que nous lirons dorénavant dans les pages de son pirate Garcilasso, etc. Celui-ci n'a pas écrit pourtant un simple *roman*, comme croit bien à tort l'académicien espagnol Menendez Pelayo ; il n'a fait que copier, en partie, un historien de premier ordre, et ce

Digitized by Google

qu'il dit porte aujourd'hui la signature autrement respectable de son compatriote Valera.

Nous savons déjà que nous avons une partie au moins de l'*Histoire du Pérou* dans Garcilasso, et nous devons espérer encore la découverte possible du manuscrit latin dans quelque bibliothèque, si l'on encourage les recherches par l'offre d'une bonne récompense.

II

Tâchons à présent de trouver la piste du second manuscrit intitulé *Vocabulaire*. En suivant la même méthode critique, nous nous trouvons bientôt en face d'un second plagiaire qui nous a conservé cet autre ouvrage de Valera, et peut-être, quelque chose de la partie perdue du premier, quoique très abrégés et défigurés.

C'est au P. Oliva, qui écrivit au commencement du XVIIe siècle le livre *Des hommes illustres de la Compagnie de Jésus au Pérou*, dont nous avons en français l'introduction sous le titre d'Histoire du Pérou, que nous devons les seuls renseignements que nous possédons sur le *Vocabulaire* du P. Valera. Cet ouvrage, il l'a étudié au Collège de La Paz, où le P. Torres, procureur du Pérou, l'avait déposé, en 1604, à son retour de Cadix : « On l'y gardait, dit Oliva, soigneusement, comme un grand trésor. » C'était le complément des sujets déjà traités par Valera dans son Histoire, qu'il développait par ordre alphabétique, jusqu'à la lettre H seulement ; sans doute parce qu'il l'entreprit trop tard et à ses seuls moments de loisir à Cadix. Oliva en donne quelques extraits précieux, qui prouvent son importance, et montrent qu'il avait étudié l'histoire du Pérou à un point de vue plus vaste et unique, comme étant le seul qui avait approfondi le sujet et atteint aux sources indiennes les plus pures.

Par les courts extraits d'Oliva nous découvrons le plan suivi par Valera, dans cet ouvrage, comme nous le flairons dans celui écourté et défiguré par Garcilasso, pour l'adapter au sien. Dans le plan de Valera, comme l'avoue l'Inca, il étudie l'histoire de chaque époque ou des cycles de soleils ; les Incas occupent seulement la dernière période de cinq siècles ; mais il nous parle d'environ *cent* souverains, qui régnèrent à des époques extrêmement reculées, avant et

Digitized by Google

après notre ère. *Capac Raimi Amauta* était d'après lui le 39e de la série, lequel régna pendant le *quatrième soleil*, soit 40 ans avant la naissance du Christ, d'après ses calculs. Il mentionne aussi, d'après les citations d'Oliva, d'autres noms des rois jusqu'au 96e, qui résulte être un des Incas connus.

Or, chose étonnante, toute cette théorie *unique* de chronologie et généalogie péruviennes, nous la trouvons reproduite, point par point, chez un auteur espagnol du XVIIe siècle, qui prétend l'avoir obtenue des Quipocamayos, qui n'existaient plus, et de certain manuscrit acheté aux enchères à Lima: c'est le fameux licencié Ferdinand Montesinos.

Nous nous trouvons, à n'en pas douter, en face d'un deuxième plagiaire, nous ayant donné comme sien un ouvrage de notre Valera, qu'il aurait été incapable d'écrire. Il a extrait du *Vocabulaire*, et peut-être aussi d'une copie du manuscrit donné à Garcilasso, toute la théorie de Valera, qu'il a abrégée et travestie; mais le fond, la série des rois, etc., sont les mêmes.

Montesinos, né à Ossuna, dans l'Andalousie, était un de ces prêtres aventuriers qui cherchaient à faire fortune en Amérique, plutôt qu'à convertir les Indiens. Un an après son arrivée au Pérou, en 1628, nous le voyons abandonner sa cure de Potosi, pour s'adonner aux spéculations minières et à écrire parfois des opuscules sur le bénéfice des métaux précieux, à moins qu'il ne se charge de la description de l'autodafé célébré à Lima en 1639. Il se vante d'avoir traversé *soixante* fois les Andes, comme les *chasquis* ou courriers des Incas; il est à la mine, partout, et par exception à son bureau. Dans un de ses fréquents voyages à la capitale, il a dû forcément s'arrêter à l'étape de La Paz, et loger chez ses grands amis les jésuites. Ceux-ci lui auront alors permis de copier le *Vocabulaire* écrit de la *propre main* « (*escrito de mano*) du P. Valera », et déposé dans leur Bibliothèque par le P. Torres en 1604. Voilà ce qu'a pu faire le fameux Montesinos : copier ou abréger et changer le style de Valera, pour donner le change ; mais il était incapable d'imaginer d'après ses propres recherches cette théorie unique, si difficile et si compliquée, que nous savons par Oliva avoir appartenue en propre à Valera, un demi-siècle plus tôt.

J'ai bon espoir que si l'on fouille bien les archives des jésuites à Lima et à La Paz, on finira par découvrir le manuscrit du Vocabu-

Digitized by Google

laire historique de Valera ; mais en attendant, nous aurons la consolation de le lire quelque peu abrégé et altéré, dans les soi-disant *Mémoires* de son plagiaire Montesinos, quoiqu'il faille le consulter avec les plus grandes précautions. Il copie mal le texte primitif, mais le fond est dû au plus respectable des historiens de l'ancien Pérou, et sa théorie mérite une étude très approfondie, comme provenant de la source la plus authentique et autorisée. On n'a plus le droit de la qualifier de rêve, comme quand on la croyait l'œuvre du fameux Montesinos ; bien au contraire, cette théorie est la seule d'accord avec les monuments et avec les dernières recherches des archéologues, tout en s'écartant de la banalité et de la routine des autres chroniqueurs incasiques. Je crois que Valera a pu et dû se tromper sur quelques points secondaires, comme la durée de la dynastie des Incas, etc. ; mais le *fond* de sa théorie est celui qui s'approche le plus de la vérité historique. Si quelqu'un s'est trompé ce seraient les Quipocamayos de chaque province, qui lui ont tout dicté, comme il le dit dans son troisième ouvrage.

III

J'ai déjà tenu ma promesse de vous faire connaître où se trouvent aujourd'hui les deux principaux ouvrages de Valera, et je crois vous avoir prouvé, qu'en attendant qu'on trouve les originaux, il est possible de les consulter dans les livres de ses plagiaires, Garcilasso et Montesinos. Il nous faut maintenant trouver le traité intitulé : *Les Indiens du Pérou et leurs mœurs*, ainsi cité par Léon Pinelo en 1629, qui le croit perdu à Cadix d'après Garcilasso.

Ici le problème est différent. Il ne s'agit plus de lire entre les lignes d'un plagiaire cet autre écrit de Valera, trop oublié par tout le monde, quoique son titre figure depuis 1629 dans la Bibliothèque si connue de Pinelo. Pas plus que les autres, ce livre n'a été détruit à Cadix, car il existe actuellement, quoique incomplet ; mais il ne sera pas difficile de retrouver la première partie qui manque. La seconde est assez étendue et extrêmement intéressante. Elle nous donne sur les Indiens, leur religion et leurs lois, des renseignements inédits que nous chercherions en vain ailleurs. La théorie mentionnée dans le Vocabulaire et dans Montesinos y est

Digitized by Google

clairement confirmée, etc. Grand dommage que nous nous trouvions en présence d'un manuscrit anonyme ! Il s'agit donc d'en découvrir l'auteur, et je vais vous prouver, de manière incontestable, que c'est le même traité de Valera, dont nous parlent Pinelo et Nicolas Antonio, et intitulé : « *Sur les Indiens du Pérou, leurs mœurs, coutumes et pacification.* »

Le manuscrit, autographe probablement, est à la Bibliothèque nationale de Madrid qui l'acheta aux héritiers de l'érudit allemand bien connu, M. Bohl de Faber, consul à Cadix, où Valera est mort vers 1598. M. Jimenez de la Espada l'a publié en 1879, pp. 136 à 227 de ses *Trois Relations d'antiquités péruviennes*, le croyant complet, sous le titre de : *Rélation des anciennes mœurs des indigènes du Pérou. Anonyme* (*sic*). On l'appelle tout court, en le citant : *La rélation anonyme.*

Quoique j'aie eu quelques démêlés avec ce savant américaniste, à propos de ma découverte en 1873 de la 2me Partie de la Chronique de Cieza, je tiens à reconnaître les grands services qu'il a rendus aux études péruviennes. Mais il faut avouer que cette fois son ordinaire flair d'érudit lui a fait défaut, et il n'a pas pu, malgré toutes ses recherches, découvrir l'auteur de la Relation éditée par lui comme anonyme. Tout ce qu'il a pu trouver, c'est que l'auteur devait être un *jésuite*, parce qu'il y parle de *notre Compagnie*, et il pense qu'il a dû écrire après 1616, date qu'il attribue à la fondation à Lima du faubourg isolé des Indiens, appelé le *Cercado*, c'est-à-dire l'enclos, l'enceinte.

Cette malheureuse date de 1616, qui obsédait l'esprit de M. de la Espada, l'a complètement dépisté, et lui a fait conclure que l'inconnu jésuite devait écrire au XVIIe siècle. Cela pourrait être vrai si notre auteur parlait de la fondation *au* Cercado du *Collège* de Santa-Cruz, destiné aux enfants des Caciques, qui eut lieu en effet en 1616 ; mais dans le passage cité on parle uniquement de la fondation du village du Cercado lui-même, qu'on isola par un mur du reste de la ville, et que le vice-roi Toledo plaça depuis 1570 (quarante-six ans plus tôt) sous la direction des jésuites. Justement l'auteur n'y mentionne même pas le dit Collège, parce qu'il écrit après 1570 et bien avant 1616. Le P. Valera a dû sûrement demeurer au Cercado, comme interprète et cathéchiste des Indiens, avant son départ pour le Cuzco avec la même mission en 1571.

Digitized by Google

De l'examen très minutieux que j'ai fait de cet écrit, il résulte évidemment : que nous sommes en possession de toute la *deuxième partie* de l'ouvrage de Valera, dont le titre complet nous a été donné par Pinelo en 1629, et qui correspond comme telle à celui qu'Espada a publié comme complet. S'il l'était, en effet, il aurait un préambule, plus ou moins long, avant d'entrer en matière, comme c'était l'habitude, et ne commencerait pas à la première ligne, au-dessous du titre : *Des anciennes mœurs des habitants du Pérou*, et du sous-titre : *Sur la Religion*, de la manière que voici :

« Ils (?) crurent (les Indiens, dont il a parlé) et dirent que le monde, le ciel et la terre, et le soleil et la lune avaient été créés, etc. » C'est le langage de celui qui continue un écrit ; mais non celui qu'on emploie au premier chapitre d'un livre ou dans la préface. La partie publiée contient 90 pages et est complète, comme *deuxième*, mais suppose la *première*, que nous savions d'avance devoir s'occuper des *Indiens en général*. Cela même nous fournit un argument assez fort pour être sûrs que nous possédons aujourd'hui, sinon le tout, au moins la deuxième partie complète du précieux traité de Valera, qui portait le même titre. Mais nous avons bien d'autres preuves concluantes, que nous allons résumer, et qui convaincront les plus sceptiques.

L'auteur parle toujours comme Péruvien, défend les Indiens et blâme les conquérants. Dans chaque matière il semble maître de son sujet et donne des renseignements nouveaux, corroborés par des notes et citations d'ouvrages péruviens du XVIe siècle, dont on n'avait presque pas connaissance. En même temps, il cite les *quipos* de chaque province, comme quelqu'un qui les a consultés ; enfin, dans la note au bas de la page 143, il mentionne un manuscrit « donné par le conquérant Francisco Chaves à son parent et ami *Luis Valera* », précisément le frère ou cousin d'Alonso, père de notre jésuite, d'après Garcilasso. Il cite aussi le P. Jean Montoya, collègue de Valera au Cuzco, qui écrivit quelques observations sur la langue quéchua. Qui a pu écrire tout cela sinon le P. Valera ?

Rapprochons à présent quelques passages de ce récit anonyme de quelques autres de Valera, cités par Garcilasso et Oliva, ou copiés par Montesinos : l'identité est complète et frappante.

Notre auteur ne manque aucune occasion de réfuter le célèbre

Digitized by Google

licencié Polo de Ondegardo, qu'il appelle Polo tout court, et qui écrivit beaucoup sur les Indiens, par ordre des vice-rois, de 1555 à 75 environ. Il le blâme fortement pour avoir soutenu que les Incas autorisaient les sacrifices humains, et ajoute (p. 142) comme il « était lettré et fut le premier qui en parla, les autres Docteurs l'ont imité ». Chez Garcilasso nous trouvons que le P. Valera parle dans le même sens, et finit avec ces mots : « comme a prétendu Polo et ceux qui l'ont suivi » (p. 9). Le P. Valera se trouve presque seul à défendre cette opinion contre les sacrifices humains, et quand nous la voyons si chaudement défendue et avec les mêmes mots par cet auteur anonyme du XVIe siècle, nous avons le droit de dire qu'il s'appelle Blas Valera.

L'anonyme nous parle aussi de *Pacari Manco* et du *septième Pachacuti*, seigneur de Pacari Tampu, qui restaura l'empire déchu du Cuzco, ainsi que du *neuvième et dernier*, père de l'Inca Yupanqui, alors que, à l'exception de Montesinos, tous les auteurs nous parlent d'un seul et non de *neuf* Pachacutis. Cela nous rappelle les longues séries de rois du Vocabulaire de Valera et de son copiste le soi-disant auteur des *Mémoires historiques* du Pérou. Pour mettre encore le cachet de son authenticité, l'auteur fait allusion à *plus* de 2.000 ans de civilisation avant la Conquête (p. 210), et vous vous rappelez le 39e roi du Vocabulaire, *Capac Raimi Amauta*, qui régna, selon Valera, 40 ans avant le Christ et pendant le 4e soleil.

Parlant, à la p. 212, de la conversion des Péruviens, il dit quelques mots sur les ravages qu'avait déjà faits la Réforme au nord de l'Europe et même en Italie et en Espagne, en de tels termes, qu'on voit qu'il écrit dans ce dernier pays, quoique Péruvien (p. 212). Nous savons d'ailleurs, par un autre passage (p. 226), que l'auteur anonyme écrit plus de douze ans après les missions que firent les Jésuites à Chachapoyas, lesquelles, d'après le P. Oliva, eurent lieu en 1578, ce qui nous ramène au courant de 1591 environ. Or, nous savons, par Garcilasso, que Valera arriva à Cadix à cette même date. Il est donc évident qu'aucun autre que Valera ne peut être l'auteur de la *Relación anónima*, publiée par Jimenez de la Espada en 1879. Les sources inédites de l'auteur anonyme, et aujourd'hui perdues, se trouvent *uniquement* dans un passage du jésuite, cité au chapitre XXIII du deuxième volume de l'Inca,

Digitized by Google

où on lit les noms de : Falcon, Jofré, Molina, etc. Ceci rend la démonstration incontestable.

Je crois avoir fait la preuve de ma triple thèse, et j'ose espérer que vous êtes persuadés comme moi, que j'ai retrouvé, par un procédé de simple critique, une bonne partie des trois ouvrages de Valera, puisque je vous ai montré que la légende de leur destruction en 1596 avait été inventée par un de ses plagiaires, et était devenue article de foi pour tous. Nous savons enfin, en attendant qu'on découvre les manuscrits originaux, qu'il faut chercher partout, que nous pouvons consulter ce qu'il en reste chez Garcilasso et Montesinos et dans le Récit, dit anonyme, par M. J. de la Espada.

La première source et la plus authentique des traditions du Pérou primitif est retrouvée, et il s'agit à présent de l'étudier et de chercher ce qui nous manque. Nous sommes forcés désormais d'étudier cette histoire sous un nouveau point de vue, une fois qu'il est pleinement prouvé que la théorie dont les esprits routiniers se moquaient, la croyant invention de Montesinos, est réellement du si respectable métis Blaise Valera, qui n'est à son tour que le porte-parole des *Quipocamayos* ou archivistes des Incas.

Ce que je viens de résumer pour notre Société, au courant de la plume, a été dit avec plus de détails dans un article envoyé il y a deux mois à la *Revue historique* de l'Institut de Lima. J'y renvoie les personnes qui s'intéressent aux problèmes, encore si négligés, de l'histoire de ce Pérou, dont la civilisation est aussi ancienne que celle de l'Égypte, à en croire le plus documenté de ses primitifs historiens[1].

Paris, novembre 1907.

1. V. *Revista Histórica*, t. II, p. 180-199, Lima, 1907

Digitized by Google

LA HACHE D'ANTOINE DE JUSSIEU
(1723)

PAR LE Dr E.-T. HAMY
Président de la Société.

J'ai été le premier, si je ne me trompe, à signaler, il y a trente-huit années [1], le rôle, particulièrement important, joué dans l'histoire de nos études par le célèbre mémoire lu à l'Académie des Sciences, le 27 février 1723 [2].

Ce mémoire de Jussieu l'Ancien a créé en quelques pages toute une science nouvelle, en modifiant complètement les idées courantes sur les *pierres* dites *figurées*, que les plus avancés entre les naturalistes considéraient encore comme des pierres naturelles « dont le caractère est d'être figurées ou en coin ou en fer de flèche, de la même manière que la figure ovale, la cylindrique, la prismatique et l'orbiculaire sont celles des Cailloux du Médoc, de l'Émeraude, de quelques Cristaux et de l'Échinite ».

Non seulement Jussieu s'est refusé à voir là des *jeux de la nature*, mais encore il a voulu montrer « qu'un peu d'attention à deux ou trois espèces de pierre, qui nous viennent, les unes des Isles d'Amérique et les autres du Canada », est capable de nous détromper de tous nos anciens préjugés.

« Les sauvages de ces pays-là, dit-il, se servent à différents usages de pierres à peu près semblables » aux prétendues pierres de foudre. Ils les ont taillées « avec une patience infinie », ils les ont polies par le frottement contre d'autres pierres...

La figure de hache et celle de coin qu'ils ont données à certains objets « que nous avons tirés d'eux » nous marque assez, continue-t-il, « qu'ils les ont taillées pour le premier de ces usages et celle

1. E.-T. Hamy, *Précis de paléontologie humaine*. Paris, 1870, 1 vol. in-8°, p. 22.
2. *De l'origine et des usages de la pierre de foudre* (*Hist. Acad. Sc., pour 1723, avec les Mém. de Math. et de Phys...* (Paris, Impr. Roy., 1725, in-4°, *Mém.*, p. 6-9).

Digitized by Google

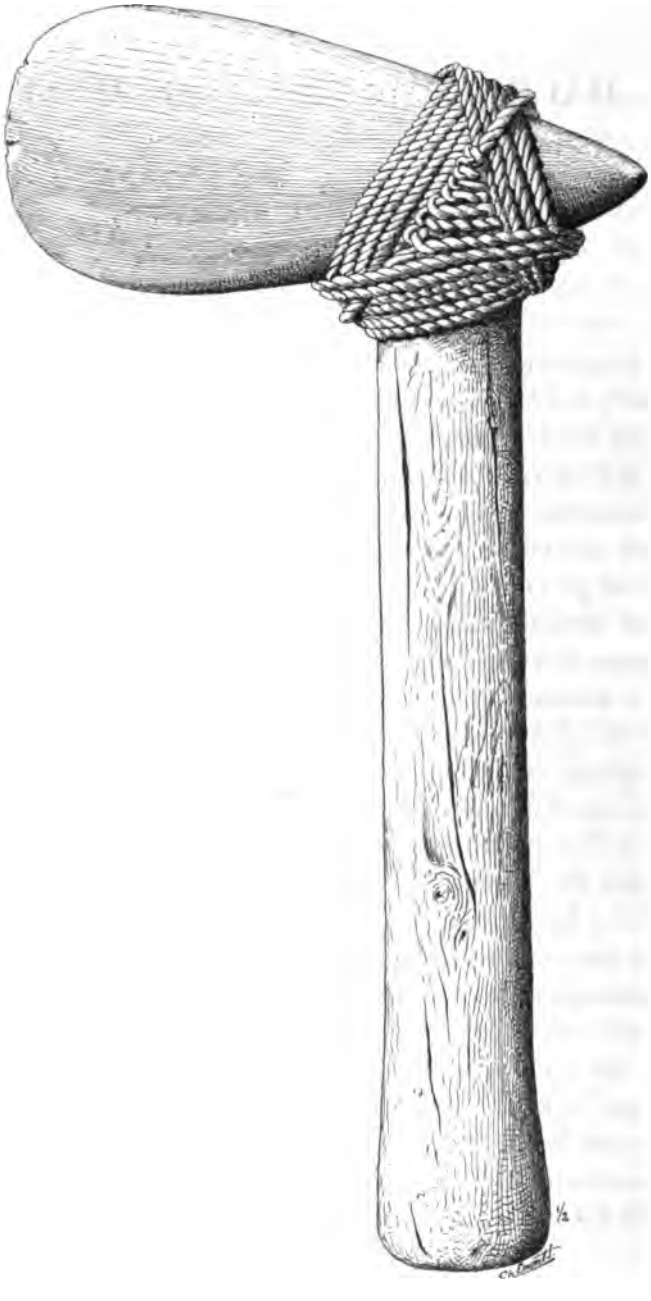


Fig. 1. — La hache de Jussieu (1/2 gr. nat.).

Digitized by Google

de pointe qu'ils ont donnée à quelques pierres à feu que nous voyons adroitement entées sur l'extrémité de certains bois menus et longs, nous font assez connoître qu'ils s'en servent comme de flèches. » Et il présente à l'Académie une pièce originale de chacune des trois espèces qu'il a distinguées, hache, coin et flèche, et qu'il compare à leurs similaires d'Europe.

Je ne veux parler ici que de la première de ces espèces, la hache *tirée des Caraïbes*.

Jussieu n'a malheureusement ni décrit ni mesuré cette *pièce historique*, et nous serions condamnés à n'en savoir jamais rien de précis si la Relation trimestrielle des Travaux de l'Académie des Sciences insérée, conformément aux règles en usage, dans les procès-verbaux de l'Académie des Inscriptions, ne se montrait plus explicite que le mémoire même de Jussieu et le pompeux commentaire qu'en a donné le Secrétaire perpétuel dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences*.

L'abbé Terrasson, auteur de cette analyse, s'était tout particulièrement intéressé aux faits exposés par Jussieu ; il avait examiné de près les pièces montrées à l'Académie et il nous apprend que « pour autoriser sa pensée », son illustre confrère a présenté à la Compagnie « une hache de pierre de la largeur de deux paumes de la main avec la coignée de la même pièce, apportée des Caraibes », ou, si l'on aime mieux, une hache, adaptée d'une certaine façon à un manche et dont la pierre mesurait deux palmes ou quelque chose comme 17 centimètres.

Ces indications avaient échappé à tout le monde. Elles m'ont fourni, si vagues qu'elles fussent encore, des bases pour une diagnose demeurée jusque-là tout à fait impraticable.

Voici les faits :

J'avais nombre de fois manié et remanié au Musée d'Ethnographie une certaine hache, singulièrement emmanchée, semblable par sa nature minéralogique, son travail, ses dimensions relatives, ses formes générales, au plus grand nombre de celles que l'on recueille en si grand nombre dans les Grandes Antilles, à Porto Rico, par exemple [1].

1. Il résulte de la distribution, à la surface des Antilles, de ces haches ou *celtes* à section ovale et à crosse conique, que ces instruments de pierre, réputés autrefois

Digitized by Google

Elle nous venait de Bertin, ce collectionneur intelligent et zélé, auquel on doit la conservation de tant de précieux documents sauvés par lui d'une destruction certaine[1]. La hache est du type dit *celt à section ovale et à crosse conique* (Evans). Elle est parfaitement polie, et on l'a fixée par un procédé, dont je ne connais pas d'autre exemple, à un manche cylindrique, lisse, façonné d'un bois jaune très résistant, long de 26 cent., épais de 4 environ. Cette pierre polie est, en effet, appliquée sur le bout supérieur, légèrement excavé, du manche en question, par l'un de ses côtés et attachée dans cette attitude verticale par une triple ligature artistiquement enroulée. Il est manifeste que semblable jointure n'est pas faite pour résister à un usage journalier, si l'instrument est vraiment une hache ou une cognée. Aussi l'ai-je plutôt considéré comme une sorte de hache de cérémonie, de hache-sceptre telle que les Antilliens en connaissaient bien d'autres[2]. Or, j'ai trouvé dans la collection Guesde[3] une pièce dont on voit ci-contre la figure et qui montre un manche de pierre, court, conique, terminé à la base par une sorte de torsade de trois tours, portant à son sommet, étalé et aplati, une rainure qui paraît bien correspondre à l'insertion perpendiculaire d'une pierre polie, analogue à celle de la Collection Bertin, fixée par les ligatures transverses équidistantes dont on voit, profondément creusées sur la pièce,

caraïbes (et Jussieu commet cette erreur), se rencontrent infiniment plus nombreux en dehors de la *zone caraïbe* que dans l'aire d'habitat des peuples de ce nom à l'époque pré-colombienne (cf. E.-T. Hamy, *Congr. internat. d'Anthrop. et d'Arch. préhist.* Session de Monaco, t. II, p. 160, etc.).

1. La collection Bertin a été dispersée sous le marteau du commissaire-priseur, M. Henri Lechat, le 4 mars 1887.

2. Cf. E.-T. Hamy, *Note sur des sceptres de pierre en forme de haches emmanchées usitées chez les anciens habitants des Antilles* (*Congr. internat. d'Anthr. et d'Arch. préhist.* Monaco, 1906, t. II, p. 153.

3. Cf. Otis T. Mason *de The Guest Collection of Antiquities in Pointe-à-Pitre, Guadeloupe, West Indies* (*Smithon Rep. for 1884*). Washington Goven-Point Off., 1885, in-8°, p. 815). — M. Otis T. Mason qui n'a décrit, lui aussi, les objets de la collection Guesde que d'après l'album d'aquarelles offert par cet archéologue à l'Institution Smithsonienne, avait sous les yeux un autre aspect de l'emmanchage en question vu par-dessous et c'était bien difficile qu'il pût en saisir la destination. Aussi l'a-t-il simplement définie *An ornemental piece* et pris le trou qu'on y voit pour un trou de suspension. Il y en a aussi un autre spécimen dans l'American Museum de New-York.

Digitized by Google

les rainures d'application. Un trou basilaire semble avoir été ménagé pour fixer, avec un serre-nœud, la ligature après la pose.

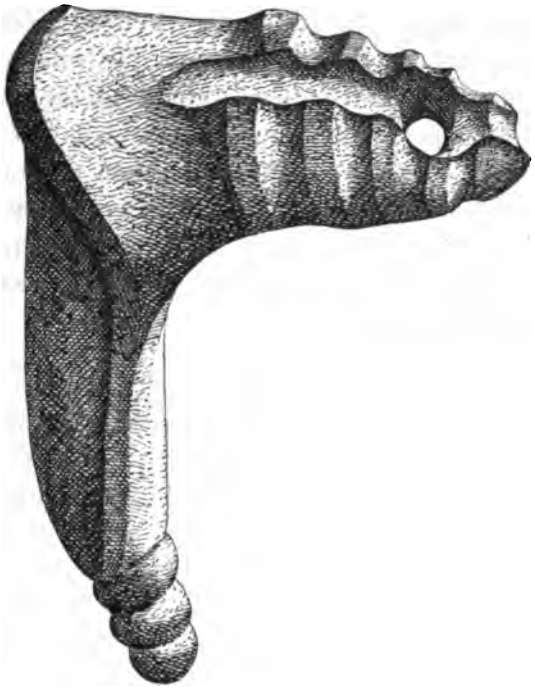


FIG. 2. — Manche de hache, en pierre (Porto-Rico [1]).
(Collection GUESDE).

Je reviens, après ce détour, à notre hache de Bertin pour y relever certaines particularités signalétiques et notamment la pré-

sence d'une lettre et d'un chiffre (*N° 3*), hauts de 11 à 12 millimètres, que j'ai fini par découvrir sur une des faces de notre pierre, lettre et chiffre que les spécialistes s'accordent à faire remonter au milieu du XVIIIe siècle.

1. M. Otis T. Mason a lu Ponto Diego !

Digitized by Google

En résumé la longueur de notre hache mesure exactement 172 millimètres, les deux palmes de Terrasson; elle est accompagnée de sa cognée, comme le veut le texte du même observateur. Son type est antillien, le numéro qu'elle porte a été inscrit par un contemporain de Jussieu. Ne suis-je pas autorisé, dès lors, à considérer cette pièce unique qu'un heureux hasard avait fait retrouver par Bertin, comme celle-là même dont l'illustre Antoine de Jussieu s'est servi en 1723 pour démontrer à l'Académie la thèse scientifique, qui, en anéantissant une doctrine surannée, est venue lui substituer pour le plus grand bien de la science, une méthode nouvelle d'où est sortie peu à peu toute l'ethnographie comparée.

Digitized by Google

LES COLLECTIONS
ANTHROPOLOGIQUES ÉQUATORIENNES
DU Dr RIVET

PAR LE Dr R. VERNEAU

Le Dr Rivet, médecin de la Mission géodésique chargée par le Gouvernement français de mesurer l'arc du méridien de Quito, a mis à profit son séjour en Équateur pour recueillir de précieuses collections d'histoire naturelle et pour réunir des documents du plus haut intérêt sur les populations anciennes et modernes de cette contrée. A son retour, notre laborieux confrère, qui est devenu notre collègue à la Société des Américanistes de Paris, a exposé une partie de ses collections dans deux salles des galeries de zoologie du Muséum, où il a été facile d'en apprécier la valeur. Cette exposition a été ouverte le 18 avril dernier, en présence de M. Bayet, directeur de l'Enseignement supérieur, qui représentait le Ministre de l'Instruction publique, d'une foule de notabilités scientifiques et de la plupart des officiers de la mission avec leur chef, M. le colonel Bourgeois.

Renseigné à l'avance par les hommes les plus compétents sur l'importance des récoltes du Dr Rivet, le Ministre avait chargé son représentant de remettre au zélé et sympathique explorateur les palmes de l'Instruction publique. Mais cette récompense, si flatteuse qu'elle fût, n'était guère en rapport avec les services rendus à la science par le voyageur ; et, déférant au vœu de tous, le Gouvernement de la République n'hésitait pas, quelques semaines plus tard, à décerner au Dr Rivet la croix de la Légion d'honneur. Nous sommes persuadés qu'il n'est pas un de ceux qui s'intéressent au passé de l'Amérique qui n'ait applaudi à cette décision.

Nous ne saurions songer, même en nous en tenant à ce qui se

Digitized by Google

rapporte à l'homme seul, à donner en quelques lignes une idée de l'intérêt qu'offrent les récoltes du Dr Rivet.

C'est presque exclusivement sur les hauts plateaux de la région interandine que notre savant collègue a fait porter ses recherches. Il est à peu-près superflu de dire que cette région était la moins connue de toutes et que, par suite, les très nombreux documents rapportés par l'explorateur sont, pour nous, des documents hors ligne.

En premier lieu, nous signalerons une série d'ossements humains, qui ne comprend pas moins de 350 crânes et 400 os longs environ. Trois crânes seulement proviennent d'Indiens modernes; tous les autres remontent à une époque antérieure à la conquête. Il en est même un nombre très important (138 crânes) qui paraissent dater d'une époque vraiment ancienne, à en juger par la céramique grossière qui les accompagnait et dont nous dirons quelques mots plus loin; ce sont ceux qui ont été recueillis dans l'abri sous roche de Paltacalo, que le Dr Rivet a complètement et soigneusement fouillé.

Un examen, même rapide, des têtes humaines révèle, parmi les anciens Indiens des hauts plateaux de l'Équateur, l'existence de types ethniques bien distincts. L'un de ces types est caractérisé par un crâne peu volumineux, allongé d'avant en arrière (dolichocéphale ou sous-dolichocéphale), élargi au niveau des bosses pariétales; le front, au contraire, se fait remarquer par son étroitesse, que compense, dans une certaine mesure, un beau développement vertical. Les crânes offrant ces caractères paraissent fréquents dans la collection du Dr Rivet, et ils rappellent d'une façon frappante un type qui était autrefois très répandu au Pérou et en Bolivie.

Un deuxième élément ethnique, à crâne petit, comme le précédent, s'en distingue par le raccourcissement très notable de sa boîte encéphalique, par l'élargissement de son front et par son ossature plus grossière; il paraît intimement apparenté aux anciens Yuncas de Trujillo.

La découverte, dans la région interandine de l'Équateur, de deux types céphaliques qui ont été rencontrés dans tout le Pérou et sur les hauts plateaux de Bolivie, autorise à croire que les mêmes tribus s'étaient répandues depuis la côte du Pacifique jusque sur les sommets de la Cordillère, et depuis l'équateur jusqu'à 15° au

Digitized by Google

moins de latitude sud. C'est ce que confirme l'examen d'une momie et de crânes déformés qui font partie de la collection de notre sympathique collègue. La momie, par sa petite taille, par sa déformation céphalique et par son attitude accroupie, fait songer de suite à certaines pièces qui proviennent soit de vieilles sépultures péruviennes soit de *chulpas* de la Bolivie. Quant aux crânes artificiellement déformés, ils reproduisent des formes maintes fois signalées en Bolivie et au Pérou. Nous verrons dans un instant que l'étude des produits industriels justifie ces premiers rapprochements.

En dehors des deux types céphaliques ci-dessus mentionnés, il en existe un troisième qui, à mon sens, offre un intérêt tout spécial. Le crâne est remarquable par son ossature robuste et grossière, par son grand développement vertical au niveau du vertex, par son front assez fuyant et par un changement relativement brusque de la direction de la courbe antéro-postérieure dans la région pariéto-occipitale. Par suite de cette brièveté relative en arrière et de sa hauteur insolite, la tête semble parfois courte au premier abord, mais ce n'est qu'une illusion d'optique. La face est caractérisée par son aspect massif, par ses volumineuses arcades sourcilières, par ses pommettes fortes et saillantes, par sa puissante mandibule et par un prognathisme assez accentué. Ce type a déjà été rencontré au Pérou, en Bolivie et en Patagonie, dans des sépultures anciennes; il se retrouve chez les Botocudos actuels. Avec A. de Quatrefages, je n'ai pas hésité à le rattacher à la vieille race de Lagoa-Santa, qui, de plus en plus, paraît avoir formé le substratum ethnique d'une grande partie de l'Amérique du Sud. Il appartient au Dr Rivet de nous dire, après avoir étudié en détail ses collections, si ma première impression est fondée.

Ce qu'il a bien voulu m'apprendre, c'est que les vieux Indiens des hauts plateaux de l'Équateur étaient de petite taille. Les hommes ne dépassaient pas, en moyenne, 1m 57, et la stature moyenne des femmes tombait à 1m 45. Cet abaissement notable de la taille peut être simplement le résultat de l'altitude, car l'être humain, comme les autres animaux et comme les végétaux, voit sa stature diminuer lorsqu'il vit sur des sommets élevés.

Les montagnards de la région interandine n'étaient pas des individus fortement musclés ; les attaches des tendons sont peu pro-

Digitized by Google

noncées sur leurs ossements. Ils présentaient avec une rare fréquence (42,9 °/₀) la perforation olécranienne de l'humérus, et leur tibia était platycnémique dans plus du tiers des cas (34 °/₀) ; c'est ce qui résulte des statistiques de mon confrère.

L'industrie des vieux Indiens de l'Équateur dénote une civilisation déjà avancée. Certes, ils employaient volontiers la pierre pour fabriquer des armes et des outils, mais ils connaissaient aussi l'usage des métaux, qui leur servaient à faire des instruments multiples et des objets de parure.

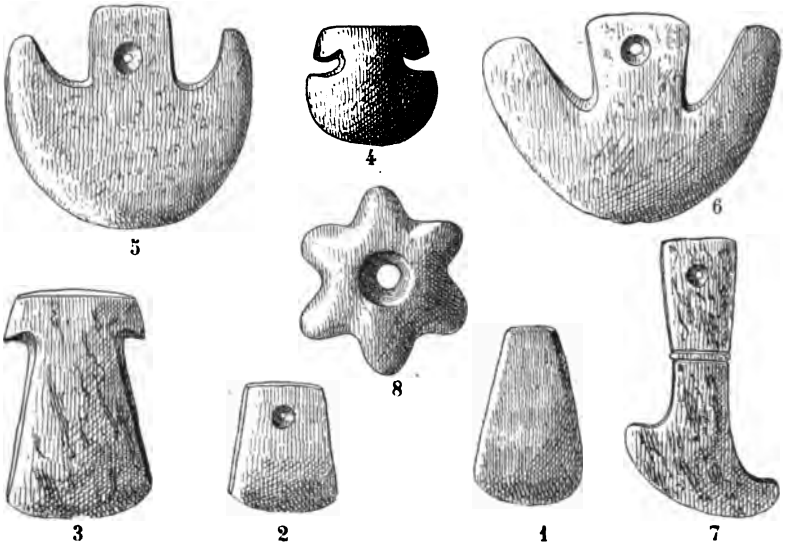


Fig. 1 à 8. — Haches et casse-tête en pierre [1].

Les objets en pierre comprennent des haches, des casse-tête, des plats ou mortiers munis de pieds, des statuettes, des pendeloques, des grains de colliers, etc.

Parmi les haches, il en est qui sont identiques à celles de nos stations néolithiques d'Europe (fig. 1) ; quelques-unes étaient percées d'un trou trop petit pour recevoir un manche et destiné, selon toute apparence, à introduire une ligature pour fixer l'outil (fig. 2). A côté de ces haches à facies européen, il en existe un grand nombre qui offrent des caractères tout spéciaux : elles pré-

1. Tous les clichés qui illustrent cette notice ont été mis gracieusement à notre disposition par « L'Anthropologie ».

Digitized by Google

sentent parfois une gorge profonde, ou bien un talon court ou allongé, tantôt plus large, tantôt plus étroit que le tranchant. Celui-ci est quelquefois à peu près rectiligne (fig. 3), mais habituellement il est recourbé et il arrive, dans certains cas, à dépasser la moitié d'un cercle (fig. 5). Il n'est pas rare de le voir se prolonger sous forme d'ailerons de chaque côté du pédoncule (fig. 6). Dans d'autres instruments, c'est, au contraire, le talon qui est muni de prolongements latéraux, assez courts, dans le but évident de permettre d'assujettir l'outil sur son emmanchure au moyen d'une cordelette ou d'une lanière (fig. 3 et 4). Ces prolongements latéraux n'existent pas lorsque le talon est percé d'un trou.

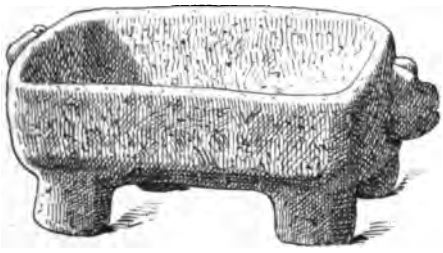


Fig. 9. — Grand plat en roche volcanique, avec sculpture en haut relief à chaque extrémité.

Deux haches en pierre méritent une mention spéciale. L'une se compose d'un long pédoncule perforé vers son sommet et d'un tranchant oblique par rapport au talon (fig. 7). Au milieu de celui-ci, se voient plusieurs petits bourrelets circulaires en relief, qui simulent une cordelette. L'autre, également munie d'un grand talon percé d'un trou, présente un long tranchant courbe qui déborde considérablement, mais d'une manière inégale, le pédoncule de chaque côté. Cet outil rappelle d'assez près le marteau de nos couvreurs.

Les casse-tête étoilés (fig. 8), percés d'un large trou au centre, portent, sur leur pourtour, des pointes qui sont au nombre de cinq, six ou sept.

La plupart des haches bizarres dont je viens de dire deux mots, et les casse-tête étoilés en pierre, ne sont pas l'apanage exclusif de la région équatorienne interandine; on en a rencontré de similaires, sinon d'identiques, dans le Haut et le Bas-Pérou.

Digitized by Google

En revanche, c'est vers le Nord que nous reportent les espèces de grands plats, mortiers ou sièges, de forme rectangulaire (fig. 9), taillés, ainsi que les quatre pieds qui les supportent, dans un bloc de roche volcanique. Ils sont ornés, sur les côtés, de têtes d'animaux en haut relief, tout comme les nombreux objets similaires découverts à Costa Rica.

Quatre objets en pierre méritent une mention spéciale. Deux d'entre eux, taillés dans une roche verdâtre qui a l'aspect de la jadéite, affectent la forme de parallélipipèdes rectangles et sont soigneusement polis sur toutes les faces. L'un est percé de six petits trous disposés sur une ligne unique ; l'autre porte deux rangées de trous semblables, au nombre de six également pour chaque rangée. Ils rappellent nos filières en métal.

Les deux autres objets sont des plaquettes minces, polies avec soin et offrant la forme de larges haches triangulaires à bords curvilignes ; mais ces bords sont d'épaisseur à peu près égale et aucun ne peut être regardé comme un tranchant. Un petit trou, pratiqué vers le sommet du triangle, permettait de suspendre ces pièces. Faut-il y voir de volumineuses pendeloques ou des miroirs ? Le Dr Rivet penche vers cette dernière interprétation.

A signaler encore une fort belle pointe en obsidienne découverte à El Angel. C'est la seule pièce en obsidienne qu'ait rapportée l'explorateur.

Des roches, de couleurs variées, ont servi aux anciens Indiens de l'Équateur à fabriquer des grains de colliers et des pendeloques. Ils arrivaient à percer des roches très dures, comme le quartz ou certaines pierres vertes qui ont l'aspect de la jadéite ; parfois même, ils les gravaient ou les sculptaient. Ainsi, un petit disque parfaitement poli, porte une gravure dans laquelle il est facile de reconnaître un personnage humain. Une roche verte, fort compacte, est sculptée en forme de tête surmontée d'un casque. Beaucoup de fragments ont été transformés en petites statuettes d'apparence caricaturale, avec de gros yeux et un nez pointu qui ressemble à un bec d'oiseau. Il faut sans doute y voir des idoles, de même qu'on est tenté de regarder comme une divinité une grande pierre très grossièrement sculptée, sur laquelle on remarque un nez long et droit, des yeux elliptiques, une bouche minuscule, des seins et

Digitized by Google

des organes génitaux féminins parfaitement reconnaissables (fig. 10). Cette figure rappelle singulièrement les divinités féminines sculptées sur certains de nos dolmens ou sur les parois des grottes néolithiques de la Marne. Je ne crois pas qu'on ait rien signalé jusqu'ici de semblable en Amérique.

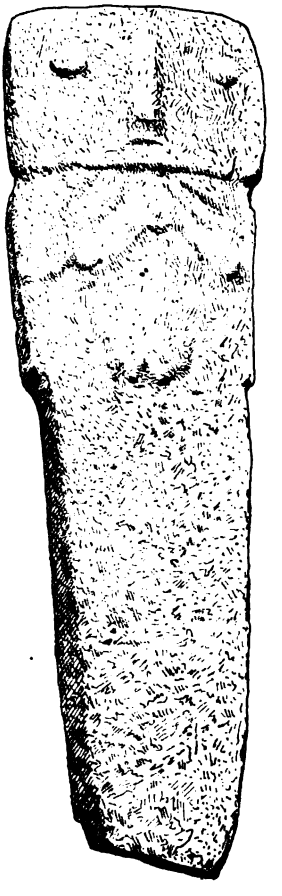


Fig. 10.
Grande idole en pierre.

Un petit vase en pierre représente un animal. Il ressemble d'assez près à certains vases zoomorphes en pierre ou en terre cuite rencontrés au Pérou.

Très fréquemment les petites idoles que je viens de signaler étaient fabriquées en corne ; parfois elles étaient en argile.

D'ailleurs, les vieux habitants de l'Équateur travaillaient fort habilement la terre : ils faisaient subir à leurs poteries une cuisson très satisfaisante et les décoraient avec goût. Cependant, dans l'abri sous roche de Paltacalo, le Dr Rivet n'a rencontré que des vases sans anses, sans décor (fig. 11), mais qui offrent, néanmoins, des formes assez régulières ; ils ressemblent beaucoup à certaines poteries de l'Amérique centrale.

En revanche, dans presque toutes les autres stations, il a recueilli des céramiques tout à fait remarquables dont je ne puis signaler que quelques-unes. Parmi elles, il s'en trouve qui nous reportent aussi vers le centre du Nouveau Monde. Tels sont des vases en forme de marmites, montés sur trois longs pieds minces et creux (fig. 12), renfermant parfois, à l'intérieur, des billes d'argile qui forment grelots. Nous connaissons de nombreux vases identiques provenant du Costa-Rica. Certaines conques en terre cuite, communes dans la collection du Dr Rivet, sont souvent décorées de lignes peintes, de stries en creux ou en relief, de dessins variés ; l'une est ornée d'une tête humaine et toutes sont percées d'un trou

Digitized by Google

de suspension. Elles ressemblent parfaitement à des coquilles marines, et, en dehors du trou de suspension que j'ai mentionné,

Fig. 11.
Vase grossier en argile de l'abri sous roche de Paltacalo.

Fig. 12.
Vase en terre cuite, à longs pieds creux.

elles offrent parfois d'autres trous destinés incontestablement à moduler les sons. Il existe de véritables ocarinas en argile, dont l'un porte deux dessins rouges au trait, qui pourraient bien figurer le puma. Des conques analogues ont été découvertes à Moche et dans quelques autres localités péruviennes. A la vue de ces instruments, M. Erlan Nordenskiöld s'est rappelé les objets identiques que l'on rencontre en quantité dans le Centre-Amérique. On en arrive naturellement à se demander si le premier centre de fabrication des instruments dont il s'agit ne doit pas être cherché dans la direction du Nord ; et cette question s'impose d'autant plus, que, dans le sud de l'Équateur, le nombre des conques similaires paraît diminuer progressivement.

Fig. 13.
Coupe en terre cuite, décorée de peintures à l'intérieur.

De jolies coupes à pieds creux, qui renferme souvent une bille d'argile, nous reporteraient vers un pays encore plus septentrional. Elles sont décorées, à l'intérieur, de dessins fort artistiques, peints en rouge,

Digitized by Google

en brun et en noir (fig. 13). Le Musée d'ethnographie du Trocadéro possède des coupes offrant le même décor et qui proviennent de Cholula (Mexique). Toutefois, je ne voudrais pas exagérer les

Fig. 14 à 18. — Poteries à facies péruvien.

ressemblances, car toutes les coupes mexicaines qui existent dans nos collections sont munies de trois pieds.

Dans la série de poteries de M. Rivet, on peut voir tout un ensemble de pièces qui rappellent de la façon la plus frappante la céramique de l'ancien Pérou. Je me bornerai à citer de grandes aryballes (fig. 14) ornées de dessins géométriques (triangles, carrés,

Digitized by Google

damiers, grecques, cercles, etc.), tracés en brun, en noir ou en rouge; des vases simples (fig. 15) ou doubles (fig. 16), à anses tubulées; des poteries décorées de sujets en relief (fig. 17); d'autres poteries zoomorphes ou anthropomorphes (fig. 18), ces dernières fort communes dans la collection de vases rencontrés à Paute, dans le sud de l'Équateur. Deux grands gobelets provenant de Quinjeo, localité également située dans le Sud, portent des dessins en couleur brune limités par un sillon au champlevé, et rappellent singulièrement ceux du Haut-Pérou que M. Hamy a figurés dans sa « Galerie

Fig. 19.
Vase fusiforme en terre cuite, décoré de peintures.

Fig. 20.
Vase sphérique en terre cuite, décoré de peintures.

américaine du Musée d'Ethnographie ».

Je pourrais encore citer, comme ayant un aspect méridional, des coupes doubles, étagées l'une sur l'autre et munies de pieds multiples.

Mais les potiers équatoriens n'ont pas toujours fait des emprunts à leurs voisins. Le Dr Rivet nous a rapporté de nombreux vases fusiformes, de grande dimension, dont le col extrêmement allongé est presque aussi large que la panse (fig. 19); ils portent des décors

Digitized by Google

géométriques, peints généralement en rouge, en brun ou en noir, et qui consistent en lignes parallèles, en chevrons, en cercles, etc. Des vases sphériques, pourvus d'un col élégamment évasé et décorés de la même façon que les précédents (fig. 20), contribuent aussi à imprimer un cachet spécial à une partie de la céramique.

Je ne parlerai pas des nombreux objets en terre cuite, de dimensions minuscules, qui paraissent des jouets d'enfants, et parmi lesquels il en est qui affectent la forme de petits gobelets terminés en bas par un petit prolongement en forme de bouchon, et qui abondaient à Inga-Pirca. Mais je ne saurais passer sous silence un très curieux vase du Napo, qui figure grossièrement un personnage humain sans bras ni jambes et qui offre l'intéressante particularité de présenter sa large ouverture à la base du personnage.

Fig. 21.
Vase anthropomorphe du Napo, avec ouverture à la base.

J'ai dit plus haut que les anciens Indiens de l'Équateur, tout en employant couramment la pierre pour fabriquer leurs instruments, connaissaient néanmoins les métaux ; j'ajouterai qu'ils les travaillaient avec une rare habileté. Celui dont ils se servaient le plus habituellement était le bronze. Ils en tiraient non seulement des armes et des outils, mais aussi de nombreux objets de parure.

Le Dr Rivet a réuni une collection extrêmement intéressante de haches en bronze. Les unes sont plates et allongées, elles ont les bords presque droits et ne portent ni douille, ni rudiments d'ailerons (fig. 22) ; elles reproduisent le type le plus archaïque de nos haches de bronze européennes. D'autres, plus courtes et plus épaisses, sont d'une facture presque aussi simple, mais elles présentent un trou pour recevoir le manche (fig. 23). Très souvent le tranchant est large, courbe et arrive à décrire un demi-cercle ; dans ce cas, le talon est percé d'un trou, parfois assez grand pour

Digitized by Google

permettre l'introduction d'un manche (fig. 24), parfois beaucoup plus petit et destiné alors à recevoir une ligature (fig. 25). Cependant, une hache à tranchant largement étalé en arc de cercle fait exception à la règle : au lieu de trou, elle présente, à l'extrémité du talon, deux longues antennes qu'on ne saurait mieux comparer qu'aux bigornes d'une enclume (fig. 26). Enfin, on voit des haches

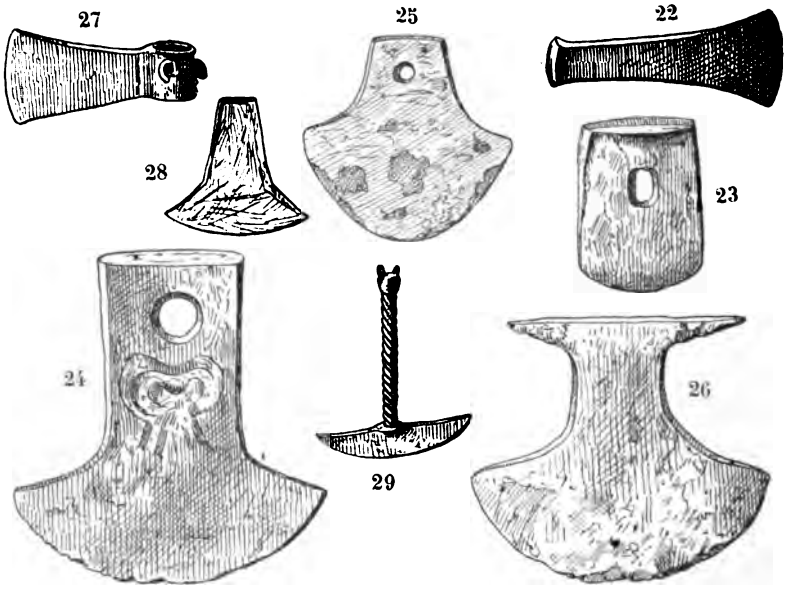


Fig. 22 à 29. — Haches, objet mince en forme de hache et tranchet en bronze.

en bronze affecter exactement la forme des cognées de nos bûcherons et munies, comme elles, d'une véritable douille perpendiculaire au grand arc de l'instrument. La douille d'un de ces outils est décorée d'une tête en relief avec nez très saillant (fig. 27).

Cette hache n'est pas la seule à porter des ornements en relief. Parmi celles à large tranchant courbe et à long pédoncule percé d'un trou, il en est plusieurs qui offrent des décors formant une légère saillie (fig. 24), et souvent en forme de grecque.

A côté des haches, il me faut mentionner des objets tout à fait curieux qui en reproduisent la figure, mais qui sont d'une telle minceur qu'on ne saurait voir en eux des outils ni des armes (fig. 28). L'un d'eux a été ajouré et doré. Il est bien difficile de dire si ce sont des monnaies ou des objets votifs.

Digitized by Google

Les tranchets en bronze sont extrêmement communs. Le tranchant, largement étalé en arc de cercle, s'accompagne parfois d'une douille destinée à l'emmanchure, mais généralement il fait corps avec un petit manche, lui-même en bronze, en forme de torsade et orné, dans certains cas, d'une tête à son extrémité (fig. 29).

Au nombre des objets en bronze, je citerai des casse-tête circulaires, des casse-tête étoilés, analogues à ceux en pierre, et un autre beau casse-tête en forme de roue dentée sur son pourtour et munie de rayons aboutissant à une douille centrale qui ne fait saillie que d'un côté. Les Indiens civilisés de l'Équateur, auxquels l'a montré le Dr Rivet, le qualifiaient de chandelier ; en effet, posé à plat, il ressemble assez, avec sa douille, à un bougeoir.

Sans vouloir insister outre mesure sur les objets en bronze, j'énumérerai encore une sorte de petite cuiller à manche tors, recourbé en forme d'anneau à son extrémité, un très curieux bâtonnet surmonté d'un personnage humain avec des têtes en relief, et une quantité considérable d'articles de toilette ou de parure. Nous voyons de grandes épingles terminées par une tête large et très plate, exactement semblable au *tupu* encore en usage parmi les Indiens pour fixer le vêtement ; d'autres épingles, diversement façonnées du côté de la tête, qui pouvaient servir soit d'ornements pour la chevelure, soit à maintenir le vêtement fermé ; des agrafes rappelant d'étonnante façon nos agrafes mérovingiennes, etc. Je ne saurais omettre les minces feuilles semi-circulaires, fort artistement découpées et ajourées, qui portent, dans leur partie rectiligne, une petite barrette ouverte en son centre. J'ai dit, ailleurs, que ces élégantes plaquettes avaient pu être appliquées sur les vêtements ou servir de boucles d'oreilles. L'existence de la petite traverse ouverte au milieu, qui permettait de l'insinuer aisément dans un trou pratiqué dans le lobule de l'oreille, me fait pencher vers la seconde interprétation.

Je passerai sous silence les coquilles, les cascabelles, les bracelets à plusieurs spires et maints autres objets en bronze qui, comme les précédents, n'ont pu être obtenus qu'en coulant le métal dans des moules. Le Dr Rivet a découvert une sorte de creuset très grossier, muni, sur son bord, d'une espèce de rigole en forme de bec, non saillant à l'extérieur, qui a fort bien pu servir à fondre le métal.

Digitized by Google

Ce qu'il convient de noter, c'est que beaucoup de haches, de casse-tête, de tranchets, d'épingles en bronze ont, comme le bâtonnet orné d'un personnage, un aspect tout à fait péruvien. Mais un bon nombre d'objets en métal des hauts plateaux de l'Équateur n'ont pas été découverts jusqu'à ce jour dans les contrées voisines.

L'or et l'argent étaient connus des vieux Indiens. Un disque percé d'un trou au centre, une grande plaque très mince, en argent, comme le disque, et munie de petits trous sur ses côtés les plus longs, ont pu être cousus sur le vêtement. L'or a servi à faire des bracelets creux très minces, des pinces à épiler, des épingles et des statuettes, creuses comme les bracelets. Il semble donc, en raison de la minceur des pièces, que ce métal était fort rare dans la région interandine et que, par suite, on ne l'employait qu'avec parcimonie. C'est ce qui explique que les anciens Équatoriens de ces parages aient tenté de pratiquer la dorure du cuivre. Le Dr Rivet a recueilli dans une tombe, à Cogitambo, des ornements de cuivre, notamment une sorte de grand pectoral portant des figures, que les Indiens avaient recouvert d'une très mince couche d'or. Cependant le voyageur a vu toute une parure, d'un singulier aspect, faite entièrement du précieux métal. Il a dû se borner à en faire exécuter une reproduction exacte en un autre métal infiniment moins cher.

Les nombreux objets de parure que j'ai cités démontrent que les Indiens des hauts plateaux n'étaient pas plus dépourvus de coquetterie que de sens artistique. Ceux qui ne pouvaient se procurer les riches ornements dont il a été question se contentaient de se confectionner des colliers avec des grains d'argile, des rondelles de corne ou de coquille, et des pendentifs fabriqués avec le test de mollusques. Une *pintadera* en terre cuite, dont le dessin ne correspond pas au décor des poteries, pourrait faire supposer que nos Indiens, comme ceux de Colombie, du Vénézuéla et du Yucatan, ne dédaignaient pas de s'imprimer des dessins sur la peau.

Tout en recherchant avec soin les documents capables de nous faire connaître les anciens habitants de la région interandine, le Dr Rivet n'a pas négligé l'étude des Indiens modernes. Il en a photographié et mesuré un grand nombre ; il a rapporté des spécimens de leur industrie et recueilli des vocabulaires ; il s'est occupé de

Digitized by Google

leurs mœurs, de leurs coutumes, de leurs légendes. Le mémoire sur les Colorados qu'il a donné au *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, et l'importante monographie des Jibaros dont *L'Anthropologie* termine la publication, sont là pour démontrer que notre confrère s'est intéressé au présent comme au passé. Nul doute que le grand ouvrage qu'il prépare actuellement[1] ne vienne jeter une vive lumière sur les populations qui ont vécu autrefois dans les régions qu'il a parcourues et sur lesquelles nous ne possédions jusqu'ici que fort peu de données. Une étude détaillée, tant de ses collections d'ossements que de ses collections ethnographiques, pourra seule élucider des questions qu'un examen rapide ne permet pas de trancher.

Toutefois, je crois qu'il est d'ores et déjà possible d'affirmer que la vieille population interandine de l'Équateur comptait dans son sein des représentants de multiples éléments ethniques, arrivés sans doute de directions bien différentes. Il ne semble pas trop hasardé de dire que certains de ces éléments sont arrivés du Nord, ainsi qu'en témoignent les faits ethnographiques auxquels j'ai dû me borner à faire une rapide allusion.

D'un autre côté, l'anatomie et l'ethnographie nous révèlent des relations certaines entre les plus anciens habitants des hauts plateaux de l'Équateur et ceux de la Bolivie et du Bas-Pérou. Des représentants des mêmes races ont vécu dans toutes ces contrées. Dès lors, on est conduit à se demander si ce sont les Équatoriens qui ont porté leur type et leur industrie au Sud et à l'Orient, ou si la migration n'a pas eu lieu en sens inverse.

En présence de faits déjà nombreux, on est porté à croire que les grands mouvements de peuples se sont faits dans l'Amérique méridionale, du Nord au Sud, et, par suite, on serait tenté de supposer, *a priori*, qu'il a dû en être de même pour les contrées qui nous occupent. Certes, cette hypothèse paraîtra bien audacieuse à

1. Cet ouvrage comprendra notamment un volume consacré à l'anthropologie anatomique et un volume consacré à l'ethnographie. Déjà, en dehors de deux mémoires que je viens de citer, le Dr Rivet a étudié, en collaboration avec le Dr Anthony, les ossements de l'abri sous roche de Paltacalo, et les résultats de cette étude ont été communiqués à la Société d'Anthropologie de Paris. D'autres monographies vont suivre, et toutes les séries, tant ostéologiques qu'ethnographiques, seront successivement passées en revue.

Digitized by Google

ceux qui se sont habitués à considérer comme autochtone la vieille civilisation du Pérou. Mais les documents nouveaux que nous apporte le Dr Rivet, les ressemblances générales depuis longtemps constatées entre les grandes civilisations des deux Amériques, nous imposent le devoir de ne pas rejeter sans examen une hypothèse qui expliquerait bien des faits. Je suis le premier à reconnaître que, dans l'état actuel de nos connaissances, on ne saurait, sans témérité, adopter telle ou telle opinion. Je crois, toutefois, que le problème se pose, et si les explorateurs futurs nous procurent chacun une somme de documents aussi considérable que celle dont nous sommes redevables à notre sympathique collègue, nul doute que l'avenir ne permette de le résoudre.

D'ailleurs, la démonstration de relations anciennes entre les deux Amériques n'autoriserait nullement à rejeter l'idée qu'il a existé des races autochtones dans l'Amérique méridionale. Les observations du Dr Rivet tendent à faire croire qu'un élément ethnique particulier a vécu autrefois sur les hauts plateaux de l'Équateur, où il a subi l'influence d'autres races venues soit du Nord soit du Sud. Dans d'autres contrées, l'élément autochtone a parfaitement pu vivre isolé et conserver ses caractères propres. Pour certaines régions, le fait ne paraît guère contestable. L'ethnologie du Nouveau Monde, celle surtout de l'Amérique du Sud, sont encore trop peu connues dans leurs détails pour qu'on puisse songer à en faire la synthèse. Aussi ne peut-on que remercier cordialement le médecin de la Mission géodésique française, d'avoir consacré ses loisirs à réunir des documents dont j'ai essayé de montrer la valeur et qui nous ouvrent des horizons nouveaux.

Digitized by Google

L'ALBUM DES HABITANTS DU NOUVEAU MONDE

D'ANTOINE JACQUARD

GRAVEUR POITEVIN DU COMMENCEMENT DU XVIIe SIÈCLE

PAR

M. LE Dr E.-T. HAMY

Membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine
Président de la Société

I

Dans un court article, publié récemment par le *Journal des Américanistes*[1], j'ai mis sous les yeux de nos collègues la reproduction très fidèle de deux œuvres d'art du milieu du XVIe siècle, ayant pour auteurs des Rouennais et représentant des sauvages du Brésil. La gravure de l'*Esbatement* de 1550, la sculpture sur bois à peu près contemporaine de la Maison de la rue Malpalu, nous ont montré des scènes de mérite fort inégal, surtout intéressantes *au point de vue historique*. Les petits personnages qui s'agitent de diverses façons dans les deux planches, et surtout dans la seconde,

1. E.-T. Hamy, *Le bas-relief de l'Hôtel du Brésil au Musée Départemental d'Antiquités de Rouen* (*Journ. de la Soc. des Américanistes de Paris*). Nouv. sér., t. IV, p. 1-6, 2 pl.).

Digitized by Google

sont, en effet, avant tout, d'agréables *académies* dénuées malheureusement de presque toute valeur ethnique.

Les onze gravures, grandes et petites, qui illustrent les chapitres brésiliens du livre bien connu d'André Thevet, publié en 1558[1], les neuf autres figures qui accompagnent la célèbre relation de Jean de Léry[2], parue en 1586, ne sont pas plus vraies que les précédentes au point de vue des types humains qu'elles mettent en mouvement. Peut-être se manifeste-t-il pourtant dans quelques-unes de ces esquisses, le plus souvent assez grossières, une certaine tendance réaliste qui, d'une part, pousse l'image dans la direction du portrait et impose, d'autre part, la fidélité relative de certains accessoires ethnographiques déjà mieux reconnaissables : hamacs, massues, hochets et jarretières de danse, bonnets, rondaches, manteaux de plumes.

L'étude d'après nature est déjà bien apparente, les objets ont été copiés dans plusieurs cas sur des originaux dessinés sur place ou rapportés en Europe, mais les indigènes demeurent, malgré la botoque et les peintures corporelles, des *académies* empruntées aux traités d'anatomie contemporains.

Les grandes planches de Théodore de Bry, éditées à Francfort-sur-le-Mein en 1590 et 1592, et consacrées aux choses de la Virginie et de la Floride, marquent de nouveaux progrès iconographiques[3]. Jacques Le Moyne de Morgues, surtout, l'auteur des dessins que de Bry a gravés pour la seconde partie des *Grands Voyages*, a donné une certaine attention à la reproduction des faits de l'ordre ethnographique. La comparaison que j'ai pu faire d'une de ses peintures originales[4] avec la gravure allemande, m'a montré l'importance réelle qu'il fallait attacher à toute cette série de figurations indiennes.

Les gravures qui accompagnent la Relation de Hans Staden, qui

1. A. Thevet, *Les Singularitez de la France Antarctique*. Paris, 1558, in-4°, f° 46 v°, 82 v°, 83 v°.

2. Joannes Lerius, *Historia Navigationis in Brasiliam quæ et America dicitur*. S. l., 1586, in-12, p. 90, 186, etc.

3. Ce sont la première et la deuxième partie de la collection des *Grands Voyages*, édités par Th. de Bry, à Francfort-sur-le-Mein.

4. E.-T. Hamy, *Note sur une miniature de Jacques Le Moyne de Mourgues, représentant une scène du voyage de Laudonnière en Floride* (*Comptes rendus Acad. Inscript. et Belles-Lettres*, 1901, p. 8 et suiv).

Digitized by Google

forme la troisième partie du tome Ier des *Grands Voyages*, ont aussi quelque intérêt pour nos études spéciales [1].

C'est, plus encore un *ethnographe* — dans le sens moderne du mot, — un ethnographe soigneux et fidèle que cet Antoine Jacquard, dont la munificence de notre cher président d'honneur, M. le duc de Loubat, me permet de placer sous les yeux de la Société, l'œuvre à peu près inconnue des Américanistes.

Cette œuvre est concentrée toute entière dans un petit album dont le Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale possède, depuis quelques années seulement, un bel exemplaire acheté par mon ami regretté, M. Bouchot, alors conservateur de ce précieux dépôt, à la célèbre vente de l'architecte Destailleurs [2]. Le frontispice, en forme de carré oblong, large de 135mm, haut de 44, porte dans un ovale présenté par de robustes enfants chargés de fruits et de fleurs, l'inscription de huit lignes que voici : LES | DIVERS POURTRAICTS | *et figures faictes sus les meurs* | *Des habitans du Nouveau Monde* | *Dedié* | *à M Jean Le Roy Escuyer Sieur de la* | *Boissière gentilhomme poictevin* | *Cherisseur des Muses* [3]. Les planches 2 et 9 de l'album sont signées des initiales A. J., qui sont celles d'*Antoine Jacquard*, leur auteur.

Cet artiste, qui a trouvé tout dernièrement un historien autorisé en la personne de M. Henri Clouzot [4], n'a guère laissé de souvenirs en dehors de son œuvre elle-même, abondante, originale et variée. On sait qu'il était Poitevin, car il l'a déclaré lui-même en gravant autour d'un médaillon qui orne le commencement d'une de ses meilleures suites, ces mots : ANTHOINE JACQVARD I[N] VENTE[V]R FECIT POICTEVIN. M. Clouzot croît le reconnaître personnellement sous la forme du maître qu'on voit au bas de cette même planche, fourbissant un canon d'arquebuse. Il aurait cumulé cette maîtrise importante avec les fonctions d'arpenteur et d'appréciateur, qui distinguent, en effet, un certain Antoine Jacquard, époux de Marie Joubert, dont on rencontre le nom dans des actes de la paroisse Saint-Didier,

1. *Americæ tertia Pars Memorabilem provinciæ Brasiliæ Historiam continens.* Francof. a. Mein, 1592, in-f°.

2. Cet album, fort rare, a été payé 650 francs (715 fr. avec les frais).

3. J'ai reproduit ce frontispice en tête de la présente notice.

4. H. Clouzot, *Antoine Jacquard et les graveurs poitevins au XVIIe siècle* (Extr. du *Bull. du Bibliophile.* Paris, 1906, gr. in-f° avec portrait.)

Digitized by Google

de Poitiers, de 1622 à 1652. On choisissait de préférence, dit M. Clouzot, un artiste, pour exercer des fonctions qui exigeaient une connaissance sérieuse du dessin[1].

La première œuvre, signée de notre artiste, figure en tête d'un livre imprimé, en 1613, à Poitiers ; mais elle a déjà des qualités de facture qui dénotent un long apprentissage ; la plus récente est une planche qui orne un titre d'ouvrage, de 1640. Nombre de planches de Jacquard sont sans date : premières pages de livres, portraits, mythologies, allégories, modèles, et notamment les *Divers pourtraicts* auxquels il est temps de revenir après cette courte digression.

II

Le lecteur sait déjà que les *Divers pourtraicts* sont dédiés à « M. Jean Le Roy, Escuyer, Sieur de la Boissière, gentilhomme poictevin », et par conséquent, compatriote d'Antoine Jacquard. Ce Jean Le Roy de la Boissière n'est pas un inconnu pour nous, c'est le *Janus Regius Bosserius Picto, vir illustris cum sua tum avorum nobilitate clarus*, qui a dédié en 1610, à Thomas Garnier, *Thomæ Garnerio*, pharmacien à Poitiers, *Pictavensi Pharmacopoeo*, le recueil de fleurs, *florilegium*, que l'on peut voir depuis une vingtaine d'années dans la collection des vélins du Muséum de Paris[2].

Jean Le Roy, Sr de la Boissière, appartenait à une famille distinguée de sa province. Un de ses ancêtres, Robert, écuyer, avait occupé la mairie de Poitiers, en 1293 ; son arrière-grand-père, Roger, licencié en droit, avait été échevin (1477), puis maire (1482) de la même cité ; son grand-père, avait aussi occupé cette dernière charge, en 1559. Enfin il était fils d'un autre Nicolas Le Roy qui portait le titre de sieur de la Picaudière et de la Boissière.

Cherisseur des Muses, comme le qualifiait Jacquard, Jean Le Roy, sieur de la Boissière, cultivait surtout Flore et Pomone et son pinceau de peintre de fruits et de fleurs jouissait, dans la capitale

1. H. Clouzot, *Antoine Jacquard et les graveurs poitevins au XVIIe siècle*, p. 6 et n. 2.

2. Cf. E.-T. Hamy, *Jean Le Roy de la Boissière et Daniel Rabel, peintres d'histoire naturelle du commencement du XVIIe siècle* (*Nouv. Arch. des Mus.*, 4e série, t. III, p. 1-20. Paris, 1901, in-4°).

Digitized by Google

du Poitou, d'une véritable réputation. Le poète-apothicaire, Paul Contant, a célébré emphatiquement, dans son *Jardin et Cabinet poétique* publié en 1608 :

> .....la libérale main
> Du Sieur de la Boessiere, Architte poitevin,
> Timanthe sans égal, dont la dextre sçavante
> Fait tout ce que Nature à nostre œil represente [1]

La Boissière avait offert à Contant un monstre double, qu'il a fait graver à la fin de son petit livre, peut-être par Jacquard lui-même [2], dont ce serait ainsi l'un des débuts dans l'art [3].

Ce Paul Contant, apothicaire poitevin, auteur du méchant poème dont je viens de citer le titre et auquel je suis amené à emprunter encore quelques fort mauvaises tirades, Paul Contant, dis-je, est un de ces collectionneurs acharnés de choses curieuses et singulières, comme on en voyait dès lors un assez grand nombre en France. Il a, comme il le dit lui-même, consumé sa vie

> A chercher curieux, de la terre et des mers,
> De l'air mesme et du feu les animaux divers [4]

sans parler des végétaux d'un jardin enrichi par l'amitié de Jean Robin et de bien d'autres, sans rappeler les singularités de toute espèce que poitevins et étrangers déposent à l'envi dans cet établissement libéralement ouvert à quiconque cherche à s'instruire [5]. Aussi les visiteurs abondaient de la France et même de l'Allemagne.

1. Le | Jardin et Cabi | net poetique | de Paul | Contant | apoticaire a Poictiers | *A Tres haut et tres puissant Monseigneur* | *Maximilien de Bethune, Duc de Sully,* | *Pair de France, Chevalier, Marquis de Rosny* | *Con^er du Roy en ses Conseils* | *D'estat et privé, grand M^e et Cap^ne gnāl* | *De son artillerie, grand Voyer et super* | *Intendant des Fināces De Frāce, Gouverneur* | *Et Lieutenant gñal pour sa Ma^te en Poictou* | A POICTIERS, | *Par Anthoine Mercier, Imprimeur ord^reDu* | *Roy* | du don de Diev Ie svis Contant. — (L'épître dédicatoire à Sully est datée du 12 novembre 1608)—1609, in-8°, p. 82).

2. Cette hypothèse, risquée par M. H. Clouzot, me paraît d'autant plus plausible que je retrouve au bas du frontispice du *Jardin* de Contant, de nouvelles allusions à la profession d'armurier dont Jacquard aurait exercé la maîtrise.

3. Contant, fig. 36.

4. Id., p. 61.

5. Id., p. 23.

Digitized by Google

Si doncques la faveur de la toute puissance
Quelquefois me faict voir les doctes de la France,
Je ne suis point si peu d'entendement pourveu
Que j'en advoue assez cela ne m'estre deu :
Et si les Princes grands des terres Germaniques
Et si des Electeurs les parens magnifiques
Honnorent mon sejour, je n'en suis glorieux
Ains contentant en tout leurs esprits curieux
De mon rare recueil, sçelon ma suffisance
J'en donne librement à tous la cognoissance,
Car sçachant quelque chose et ne le dire pas,
C'est estre trop ingrat du sçavoir que tu as [1].

Ce cabinet, ce jardin où Contant recevait de si bonne grâce étrangers et nationaux, devait pour une large part, la célébrité acquise aux générosités d'un émule du versificateur poitevin, Moriceau, armateur de La Rochelle, poète lyrique à ses heures, que son ami Contant appelle avec emphase l'*Apollon Rochellois*, *le fils de Permesse*. Une longue phrase du *Jardin* célèbre

Les singularitez que j'ay de Moriceau
Que l'on voit aujourd'hui paroistre par merveilles
Dedans mon cabinet plein de choses nouvelles
Que l'Inde, le Pérou [2], que le Nil, que le Nord
Ont jetté par faveur sur le bigarré bord
Du Clain [3], profond ruisseau, où la faveur divine
M'a faict, en cet endroit, favorable Lucine [4].

Les Moriceau, Morisseau, Morisson étaient une de ces familles de bourgeois de La Rochelle, qui armaient pour l'Amérique depuis quatre-vingts ans au moins [5]. Et il n'y a pas lieu de s'étonner que l'un d'eux, que ses goûts poétiques rapprochaient de l'apothicaire poitevin, ait pu procurer à celui-ci les choses exotiques qui ont fait

1. Contant, p. 62.
2. Il faut prendre ce mot dans le sens où on le prenait alors. *Pérou*, *Indes du Pérou*. *Iles du Pérou désignaient alors les Antilles et les terres voisines. Pour Thévet la rivière des Amazones sépare l'Inde Amérique avec celle du Pérou.*
3. Le Clain, affluent de la Vienne, qui passe à Poitiers.
4. Lucine, déesse des accouchements : ce galimatias signifie que Contant était devenu père famille dans ces lieux arrosés par le Clain.
5. Cf. A. Musset, *Les Rochelais à Terre-Neuve* (*Bull. de Géogr hist. et descript.*, 1892, p. 255, 257).

Digitized by Google

de son Cabinet un rival de celui du jurisconsulte Tiraqueau, où l'on voyait, s'écriait Rivaudeau avec enthousiasme

les habits de sauvages
Composés dextrement de petits cartilages,
De racines, d'escorces et leurs velus chapeaux
Leurs brayes, leurs tapis et leurs panaches beaux
Que tu as arrangés en ceste chambre ornée
Où tu tiens Tiraqueau, Pérou et la Guinée [1].

Moriceau avait offert, entre autres singularités, à son ami de Poitiers, la dépouille d'un crocodile et le hideux animal intervient, dans les vers de Contant, pour inviter les curieux à la reconnaissance envers le donateur.

« Faites, dit l'animal au visiteur

« Faites à Moriceau humble remerciment
Car par lui vous aurez l'heureux contentement
De me voir en ce lieu, ayant quitté mon maistre
L'Apollon Rochelois pour me faire paroître
Dedans le Cabinet de Contant qui chez soy
A de quoy contenter mesme l'esprit d'un Roy ».

Les oiseaux de Contant semblent venir, pour une certaine part, d'un curieux qui a passé quelques jours à Poitiers avec une volière bien garnie. Guron, comme il le nomme,

..... vertueux, rempli d'heur et d'honneur,
Qui curieux a fait ceste rare faveur
A Poictiers de montrer en cinq belles journées
Les oyseaux les plus beaux des terres fortunées.

On y remarque notamment le *toucan* [2] dont la Boissière a fait, probablement chez son ami l'apothicaire, une bonne étude, bien supérieure aux gravures qu'André Thevet, Adrien Collaert et Henri Le Roy avaient publiées [3]

1. Cf. Bonaffé, *Les Collectionneurs de l'ancienne France, notes d'un amateur*. Paris, 1873, in-8°, p. 92. — André Tiraqueau avait, à Bel-Esbat, près de Fontenay, un Cabinet de curiosités chanté par André de Rivaudeau, dans un *Hymne à Marie Tiraqueau, sa cousine*.

2. Contant, fig. 10.

3. Cf. E.-T. Hamy, *Jean Le Roy de la Boissière*, etc., p. 5. — A. Thévet, *op. cit.*, f° 91.

Digitized by Google

... Cest oyseau qui a vn gros bec si difforme
A la comparaison de la petite forme
De son corps enrichy de si belles couleurs,
A nostre œil curieux estalant les merveilles
Nous en fait admirer de plus riches et belles.
Bref ce petit oyseau est sur tous estimé
Pour son bec, pour son corps richement emplumé [1],

On y voit encore l'*arat* ou *ara* dont le portulan de Canerio nous a déjà fait connaître un siècle plus tôt toutes les magnificences, et bien d'autres oiseaux aux plumages éclatants que les sauvages utilisent pour faire « pennaches de plusieurs sortes, desquelles se couvrent ou pour ornement ou pour beauté... Autres en font robes et bonnets à leur mode [2]», et tous assortissent à plaisir les plus brillantes et les plus touffues pour en surmonter le *maraca*, le hochet sacré, le signe visible du Toupan, dont une des gravures de Contant nous montre un riche spécimen, à double rang de plumes, qu'agite le bras d'un Indien [4].

Ce fruict Americain que la gent Idolatre
Adore comme un Dieu d'or, d'argent ou de plastre
Par superstition ! Que la brutale main
Du Caribe cruel faict d'un bruit si hautain
Resonner lorsqu'il met dans ces fruicts de merites
Du mil de son pays ou des pierres petites ;
Atourez tout autour des plumages plus beaux
Du Toucan, de l'Arat et des autres oyseaux
Les plus rares qui soient ; et parez de la sorte,
Ministres de Sathan s'en vont de porte en porte,
De village en village, et autour des maisons
Ce fruict ainsi paré ils plantent à foisons,
Avec commandement aux pères de familles
De donner sans délai toutes choses utilles
Pour les alimenter : car maracas, ce fruict,
Est un Dieu qui repaist tant seulement de nuict [5].

1. Cf. A. Thévet, *op. cit.*, f°s 90-91 : « Sur la coste de la marine, la plus fréquente marchandise est le plumage d'un oyseau qu'ils appellent en leur langue le *Toucan* ».
2. *Op. cit.*, f° 47 v°.
3. *Op. cit.*, f° 47 r°.
4. Contant, fig. 39.
5. *Ibid.*, p. 86.

Digitized by Google

Ce trait de mœurs religieuses des Indiens du littoral atlantique de l'Amérique du Sud, emprunté aux voyageurs contemporains, n'est pas la seule citation ethnographique qui nous intéresse dans le poème de Paul Contant. Il raconte, dans un autre passage (p. 72), la légende du vampire. Il nous montre comment cette espèce de chauve-souris vient la nuit visiter

L'Américain dormant en sa natalle terre
Dans son lit de coton eslevé de la terre
Pour crainte des serpens hideux et vagabonds
Qui sont en ces pays aux hommes furibonds
Et qui pour empescher leur cuisante morsure
De s'eslever ce lict a eu le soin et cure.

Et, cette fois, l'apothicaire-poète nous laisse deviner l'une des sources où il a puisé ses informations ethnographiques ; c'est le livre des *Singularités* d'André Thévet

... fidèle Escrivain dont la plume autentique
A fait voir aux François l'autre France Antarctique
Nous contant des pays estrangers et lointains
Les façons et les meurs et des Américains
Les plus rares beautés.....,
Dont l'on pourroit doubter si de plusieurs esprits
Sur ce mesme subject nous n'aions les escrits
Mais la fidélité de ce grand personnage
Rend d'icelle en tout lieu assuré tesmoignage...

III

Les images des *Singularités*, ces autres « escrits » mentionnés par Contant et parmi lesquels figure sans doute le tome I des *Grands Voyages*, enfin les collections *du Jardin et Cabinet poétique*, auxquelles se joignaient sans doute quelques-unes de ces anatomies en action qui étaient si fort à la mode dans la seconde moitié du XVIe siècle, tels étaient les éléments dont pouvait disposer à Poitiers l'artiste qui allait composer les *Divers Pourtraicts* qui font l'objet de cette étude.

M. Clouzot a émis l'hypothèse que cette publication pourrait bien se rattacher à la présence à Paris des Tupinambas ramenés par Razilly de l'île de Maragnon. On sait que ce vaillant officier

Digitized by Google

était arrivé, en effet, le 12 avril 1614, dans la capitale, ramenant avec lui six indigènes qui excitèrent une curiosité générale. Sans aller jusqu'à supposer que Le Roy de la Boissière fut au nombre des compagnons de Razilly, le biographe de Jacquard considère comme « très probable que les armes, les costumes et les autres objets » gravés par cet artiste, provenaient de ce voyage. « Le Sieur de la Boissière qui en avait enrichi son cabinet, en désira les dessins », ajouta M. Clouzot.

Ce sont là des affirmations toutes gratuites, car nous ignorons si La Boissière eut jamais un cabinet de curiosités et les seules choses exotiques qu'il ait peintes d'après nature, ainsi que le démontre son album de 1610, existaient chez son ami Contant.

D'ailleurs, si certains accessoires des figures de Jacquard peuvent provenir de l'île de Maragnon et avoir appartenu à des Tupinambas, rien ne prouve que ces objets n'ont pas été recueillis par quelqu'autre des nombreuses expéditions faites dans ces parages depuis trois quarts de siècle.

Mais à côté de ces armes ou de ces ornements déjà représentés et que Jacquard aurait pu copier dans divers ouvrages illustrés, il s'en rencontre qui ont certainement des origines différentes et qui appartiennent, par exemple, à l'ethnographie de la Guyane, où Mocquet, un autre apothicaire, non moins curieux que Contant des lointaines *raretés*, passait, en collectionnant, plusieurs mois de l'année 1604 [1]. Il s'en trouve d'autres encore qui ont pu être rapprochées de pièces semblables provenant des Antilles, d'autres descendues vraisemblablement des hautes régions amazoniennes etc.

Que le bruit, fait autour des Indiens de Razilly et des cérémonies qui accompagnèrent le baptême de trois d'entre eux, ait retenti jusqu'à Poitiers ; que Jacquard ait été ainsi excité à composer ses *Divers Pourtraicts* avec les éléments qu'il avait à sa disposition, je n'y contredirai pas. Les sauvages étaient à la mode, les de Bry, à Francfort ; Thevet, Mocquet, du Vient, Claude d'Abbeville, à Paris et à Rouen en multipliaient les scènes, et Jacquard, que tentaient les aspects pittoresques des choses antarctiques qu'il voyait chez Contant, se mit à graver, avec une verve inlassable, des académies

1. *Voyages en Afrique, Asie, Indes Orientales et Occidentales*, faits par Jean Mocquet, Garde du Cabinet des Singularitez du Roy aux Tuileries. Liv. II, *pass.*

Digitized by Google

d'enfants et de femmes, des guerriers nus que caractérisaient des accessoires américains rendus avec une scrupuleuse fidélité.

Les enfants passent les premiers, ils encadrent le frontispice et garnissent les arcades régulièrement espacées des planches 2 et 3. Ce sont de petits gars, singulièrement vigoureux et musclés, qui jouent et luttent avec une juvénile ardeur au milieu des produits exotiques, fleurs et fruits, poissons et gibiers, où l'on croit reconnaître l'ananas (*nana* de Thévet [1]), des palmiers et des vignes, des perroquets, des agoutis et peut-être un tapir. Derrière un des lutteurs, une *maraca* est appuyée, toute semblable à celle que tient un bras disposé dans une des planches du *Jardin* de Contant.

Les planches 4 et 5 sont réservées aux femmes, robustes créatures, élégantes pourtant, dans ces proportions un peu longues qu'avait mises à la mode à la fin du XVIe siècle l'art élancé de Jean Goujon. Escortées chacune d'un jeune garçon, elles exécutent des danses en brandissant le *maraca* [2] ou marchent, pesamment chargées de fruits ou de fleurs. Elles sont entièrement nues. Leurs cheveux tombent sur le dos, leur tête est ornée parfois d'une plume ou d'une couronne de feuillage. On retrouve, parmi les accessoires, les espèces végétales des figures précédentes auxquelles se joignent le maïs et la courge.

Toutes les autres planches, de 6 à 13, sont réservées aux hommes et, dès la planche 6, nous sommes en présence d'une composition macabre, qui se représente deux fois encore sur la planche 7 et consiste à faire suivre un personnage en mouvement de son squelette présenté tout à fait dans la même attitude. Cette fantaisie, que notre graveur emprunte manifestement à certains anatomistes de son temps, met d'ailleurs en évidence une certaine connaissance du système osseux, peu commune chez les artistes d'alors. La mort, qui sonne le rappel dans une trompe antique, sa faux posée à son côté, un fémur gisant à ses pieds, s'adapte néanmoins aux modes du Nouveau Monde par la sabretache de plumes qu'elle emprunte aux Tupinambas, par la massue amazonienne et par le toupan emplumé qui l'accompagnent.

1. *Op. cit.*, f° 86 v°, fig.
2. « Mulier... nodulos plumeos sursum vergentes quatiens, exultans et pro gaudio vocem attollens » (H. Staden, p. 126).

Digitized by Google

Elle tire de l'arc, elle marche à grandes enjambées armée d'une massue du type héracléen, cependant que d'horribles scènes anthropophagiques, imitées de de Bry [1], commencent à se dérouler sous nos yeux. Ici, c'est un sauvage qui soulève une tête coupée pour boire le sang qui découle des artères, là, c'en est un autre qui transporte demi-écorchée la dépouille d'un vaincu à longue barbe avec lequel nous avons fait connaissance dans les planches de Hans Satden.

Ce sont (pl. 9) des membres arrachés et saignants, que brandissent d'autres indigènes agités et féroces ; ce sont (pl. 12) des morts que d'autres encore transportent pour servir à quelque épouvantable festin. La plupart de ces Indiens ont la coiffure de plumes rayonnante et surtout le pendentif circulaire des Tupinambas, qui se répète jusqu'à vingt-six fois dans toute la série [2]. Mais les massues, où domine encore la fameuse *Iwera Pemme* de ces mêmes tribus [3], sont parfois d'origine bien différente ; l'une (pl. 9, n° 2) est un grand *boutou* de Guyane ; l'autre (pl. 6, n° 2) a des formes antiliennes ; il en est qui rappellent le type floridien de Le Moyne de Morgues ; d'autres qui se rapprochent plutôt de celles de la Haute-Amazone. Les boucliers sont Tupis, mais telle coiffure rappelle celle des Mauhès (pl. 10, n° 4), et telle autre la chenille des Virginiens (pl. 11, n° 2). Tout cela a dû être dessiné d'après nature dans le Cabinet de Contant, mais adapté en se servant de Thevet (1558), de Léry (1586) et surtout du premier volume de Théodore de Bry, publié, nous l'avons déjà dit, entre 1590 et 1592.

Les Indiens de Razilly, dont la venue à Paris est peut-être contemporaine de l'album d'Antoine Jacquard, avec leur matériel fort simple, n'auraient pas pu fournir au brillant artiste les accessoires abondants et variés que les vitrines de Contant tenaient en réserve pour son burin vibrant et pittoresque !

1. H. Staden, p. 127, etc.

2. Nos collègues MM. K. Von den Steinen et P. Ehrenreich, auxquels j'ai communiqué une épreuve des gravures de Jacquard, se sont montrés frappés de ces affinités ethnographiques avec les Tupis de l'Ouest pris en général, et ceux de Maragnan en particulier (Comm. Mste).

3. H. Staden, p. 126.

Digitized by Google

L'ALBUM D'ANTOINE JACQUARD
Pl. 2, 3 et 4.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ALBUM D'ANTOINE JACQUARD
Pl. 5, 6 et 7.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ALBUM D'ANTOINE JACQUARD
Pl. 8, 9 et 10.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ALBUM D'ANTOINE JACQUARD
Pl. 11, 12 et 13.

Digitized by Google

Digitized by Google

VARIÉTÉS

J.-J. GAUTHIER ET J.-CH. BROCHETON

VOYAGEURS EN GUYANE.

PAR M. LE Dr HAMY,
Président de la Société.

I

J.-J. GAUTHIER

Je voudrais tout d'abord intéresser quelques instants les américanistes, aux infortunes d'un malheureux voyageur en Guyane qui, après trente ans de résidence dans ce lointain pays, est venu tristement succomber à Paris, sans avoir pu tirer parti de ses labeurs. L'aventure est commune, nous ne le savons que trop, et longue serait la liste de ces explorateurs hardis, de ces collecteurs habiles qui ont ainsi peiné, luttant sans cesse contre une adversité tenace, et ne laissant, après tant d'efforts soutenus, qu'un vague souvenir.

Né à Marseille en 1730 [1], J.-J. Gauthier y exerçait les fonctions de courtier, et à ce titre il avait mérité, après l'occupation de Minorque (1736), les remerciements de l'État. En 1759, il avait contribué au transport des troupes en Corse, et de nouveaux témoignages étaient venus attester ses bons services. Mais ces opérations lui avaient été onéreuses : il avait dû quitter sa charge et avait gagné l'Amérique. En 1762, il était à Cayenne et prenait du service dans la compagnie de Marcourie où il devenait officier en 1771, et se trouvait chargé de la surveillance des quartiers de Tonnegrande et de Casiades.

Pendant cette période, il s'est signalé dans « quatre-vingt-deux détachements, au milieu des plus grands dangers ». Tout en guerroyant à travers les tribus sauvages, J.-J. Gauthier s'occupait avec ardeur d'ethnographie et d'histoire naturelle, et le 2 juin 1777, on le chargeait de former pour le roi une collection d'insectes dont il ne fut pas plus indemnisé par l'État qu'il ne l'avait été naguère pour ses frêts et pour ses transports. La collection, confiée à Malouet, fut prise par les Anglais et Gauthier en fut une fois encore pour ses avances.

En 1784, il est passé au service de la Compagnie de la Guyane dont il commande les goëlettes, et sauve d'un naufrage imminent la *Diane* qui portait un détachement au Macary.

1. J'emprunte ces détails à une plaquette intitulée les *États des services du citoyen J.-J. Gauthier*. Paris, 12 brum. an III. 4 p. in-4.

Digitized by Google

Il est rentré en France en 1792 avec d'importantes collections d'histoire naturelle et d'ethnographie. Plusieurs députés ont été le voir dans la section de Guillaume-Tell où il a son domicile. Ses efforts sont appréciés par quelques hommes de science, par Étienne Geoffroy en particulier, et l'idée vient, pour faciliter l'acquisition de ces objets, en grande partie nouveaux pour les naturalistes, d'en attacher le propriétaire au Muséum, où on désirait leur voir prendre place.

Le service des aides-naturalistes venait d'être régularisé, et le Comité de Salut Public, se croyant le droit de nommer à l'une des places ainsi créées, désigna Gautier pour la remplir (17-29 prairial, an II — 11-23 juin 1794). L'arrêté portait que le nouveau titulaire serait logé au Muséum. « N'y ayant alors aucun logement disponible », le Directeur invita Gauthier à louer dans les environs, lui promettant que « le loyer serait payé par le Gouvernement ».

Gauthier était gratuitement logé chez une de ses parentes ; il déménagea avec sa femme et ses collections et vint s'établir *rue Victor, n° 1882.*

Il avait à peine pris possession de son service, depuis un peu plus de quatre mois, qu'un arrêté du nouveau Comité de Salut Public rapportait celui qui l'avait nommé (8 brumaire, an III — 29 octobre 1794). Le malheureux homme s'était mis sur les bras une location onéreuse pour ses faibles moyens, il n'avait rien touché encore du modeste traitement attaché à cette place qu'on lui enlevait ainsi, sans autre prétexte que la solution d'un conflit administratif.

Le nouvel arrêté avait été sollicité, en effet, par les Professeurs du Muséum « non pas, j'aime à le croire, disait un peu plus tard Gauthier, dans l'intention de me nuire » mais parce que le règlement « leur conférait le droit de nommer, droit qui avait été usurpé » par l'ancien Comité de Salut Public. « Quand les professeurs furent rétablis dans leur droit d'élection, continue Gauthier, ils durent aux intérêts qui leur étaient confiés, de choisir l'homme connu d'eux pour le plus capable; ils me préférèrent un artiste justement estimé. » Ce fut Desmoulins qu'ils nommèrent : il fallait un spécialiste capable de diriger des travaux techniques auxquels l'ancien officier colonial était tout à fait étranger.

« Quoique je sois la victime de cet acte, ajoute timidement Gauthier, je ne dois pas me plaindre, un corps de savants ne peut ni ne doit faire une injustice ».

Gauthier se bornait donc à réclamer le prix de son loyer (750 francs) et quatre mois de traitement qui lui étaient dus. Le Muséum émit un avis favorable, et il fut proposé au ministre de l'Intérieur d'approuver l'expédition, au nom du malheureux pétitionnaire, d'une ordonnance de la somme de 1.800 fr. en numéraire « tant pour arriéré de traitement comme aide-naturaliste » que pour indemnité de « délogement » et de frais de loyer de son cabinet dont il restait à négocier l'acquisition.

Le 9 prairial an IV (28 mai 1796) le ministre autorisait les Professeurs à faire *apprécier* la collection de Gautier, et le 7 messidor (25 juin) suivant, les citoyens Gaillard et Toussaint l'estimaient au prix de 28.124 francs. Gauthier en voulait 60.000, s'appuyant, en particulier, sur le témoignage de Geoffroy. L'achat,

Digitized by Google

ajourné une première fois (19 thermidor, 5 août), était enfin rendu définitif au prix fixé par les experts, le 3 vendémiaire an V (24 septembre 1796).

Le ministre de l'Intérieur se concertait lentement avec son collègue des Finances, pour faire acquitter en bloc le prix de cette acquisition et de quelques autres « par le produit de la vente de divers objets indifférents pour les Arts et faisant partie du mobilier national dans le dépôt de Nesles. » On achetait en même temps pour l'État le Cabinet d'histoire naturelle du célèbre voyageur africain Le Vaillant, « des dessins originaux et des cartes uniques », ainsi que le « modèle de la construction géométrique du grand globe de Bergeron, » déposé à la Bibliothèque des Quatre-Nations [1] et les accessoires importants de ce chef-d'œuvre de mécanique et de géographie. Les trois achats s'élevaient ensemble à la somme de 46.861 francs [2] et le règlement en fut opéré successivement par la Trésorerie sur les deniers provenant des ventes qui se poursuivaient au dépôt de la *maison de Nesles*.

C'est seulement vers le milieu de 1797 que s'acheva le règlement de cette pénible affaire. En attendant de toucher son argent, le pauvre Gauthier était contraint de vendre, pour ne pas mourir de faim, « ses effets, ses meubles, ses hardes et celles de sa femme ».

Pressé par son propriétaire et hors d'état de payer son terme, il implorait le ministre Benezech qui finissait par lui accorder une avance de 600 francs en numéraire sur sa caisse particulière.

La vente achevée à la maison de Nesles et Gauthier soldé, l'infortuné disparaît de la scène et ses collections, dispersées dans les divers services, seront désormais seules à parler de son labeur de trente années en Guyane. Le Muséum dut recevoir, non sans quelque mauvais vouloir, la collection d'histoire naturelle, la Bibliothèque Nationale eut les objets d'ethnographie, pour le Musée général qu'organisaient dans cet Établissement Millin et Barthélemy de Courçay. Cette dernière collection, composée pour une large parti d'objets recueillis chez les Roucouyennes du Haut-Maroni, conservée soigneusement au Cabinet des Médailles, était encore en bon état lorsqu'au bout de plus de quatre-vingts ans, elle fut envoyée au Musée d'Ethnographie du Trocadéro [3].

Les pièces qui la composent me sont parvenues à peu près intactes pour la plupart et j'ai pu, en les exposant à côté de choses similaires de fabrication actuelle, donner aux visiteurs du Musée d'Ethnographie l'impression très frappante de l'immobilité complète des arts et des industries des Indiens de la

1. La Bibliothèque Mazarine. — Ce globe est aujourd'hui au centre de la galerie historique de l'Observatoire, où l'amiral Mouchez l'a fait remonter.

2.

Le Vaillant	Fr.	12.737
Gauthier		28.124
Bergeron, etc		6.000

3. J'ignorais les détails que l'on vient de lire quand je rédigeai le chapitre de mon livre sur les *Origines du Musée d'Ethnographie*, où j'ai écrit que la collection de Gauthier avait été *donnée* par ce voyageur à l'État.

Digitized by Google

Guyane. Les ouvrages de plumes, tours de têtes, plastrons, bracelets, genouillères, etc., du XVIIIe siècle, sont absolument identiques à ceux de nos jours et pour les ornements de verroterie on constate plutôt un recul chez les brodeuses modernes qui sont bien loin, à en juger par les collections de Crevaux et de Coudreau, d'égaler en adresse et en bon goût leurs devancières, dont Gauthier se procurait les œuvres il y a un siècle et quart sur le Haut-Maroni, l'Oyapok, etc. [1].

II

J.-CH. BROCHETON

Jean-Charles Brocheton, qui a suivi de près en Guyane le malheureux Gauthier, dont on vient de lire la triste histoire, a eu des destinées plus douloureuses encore. Après avoir tenté dans cette colonie de nobles entreprises, il a succombé à la tâche, sans même avoir l'espoir qu'il resterait quelque souvenir de ses efforts.

Brocheton, disciple de Jussieu, était parti plein d'enthousiasme, ne demandant aux pouvoirs publics d'autre assistance que le passage gratuit sur un des navires de l'État. Le Muséum avait recommandé le jeune voyageur au C. Jeannet-Dudin, agent particulier du Directoire exécutif, délégué à Cayenne et dans la Guyane française, et le 4 floréal an 5 (23 avril 1796) ce fonctionnaire accusait réception de la lettre qu'il venait de recevoir « par les mains du citoyen Brocheton ». Il annonçait en même temps son intention « d'après l'intérêt témoigné à ce naturaliste » de lui confier la place devenue vacante de *Botaniste de la République à Cayenne*. Il se ferait honneur, disait-il, toutes les fois que sa position le lui permettrait « de suivre pour l'avantage des arts et des sciences, les indications qui lui seraient données » par de savants correspondants. La nomination de Brocheton devenait bientôt officielle.

Entraîné par son zèle, abusant de ses forces, le vaillant jeune homme succombait sur les rives du Kourou le 11 nivôse an 5 (31 décembre 1796), après onze mois seulement de séjour dans la Colonie. Le Ministre de la Marine transmettait au Muséum de Paris, le 24 germinal suivant (13 avril 1797), la fâcheuse nouvelle qu'il tenait de Le Blond. Ce dernier, qui voyageait depuis dix ans dans

1. J'ai reproduit, dans le n° 6 des pièces justificatives de l'ouvrage cité plus haut, le catalogue autographe de la collection Gauthier. Elle se composait de l'habillement de cérémonie d'un Indien, tour de tête, plastron et dossier, colliers, ceintures, bracelets, genouillères, ornements des chevilles et des poignets; d'un habillement d'Indienne, *couyous* en verroteries, ornements en pierres vertes percées, colliers, bracelets, peignes, etc. Puis c'étaient des *boutous* ou casse-tête en bois sculpté, des flûtes, deux haches de pierre, une hachette, une râpe, trois arcs, vingt-six flèches, un panier, huit vases et une marmite en terre, une urne sépulcrale avec son couvercle, une lampe, un chandelier, une calebasse, un tamis, deux soufflets, une nappe en jonc, deux pressoirs à manioc et quatorze *matoutous* ou paniers « dans l'un desquels, dit Gauthier, se trouve de l'agaric de fourmi pour les amputations ».

Digitized by Google

l'Amérique du Sud et se trouvait alors à Cayenne, s'empressa de recueillir avec soin tout ce qu'avait laissé Brocheton et envoya peu après à la Marine trois caisses, l'une de plantes sèches, les deux autres de dépouilles de mammifères et d'oiseaux, avec un baril de poissons. C'était tout ce que laissait l'infortuné voyageur. L'ensemble de ces collections atteignait plus de douze cents numéros et renfermait, suivant l'expression de Jussieu « des objets tout à fait nouveaux et infiniment précieux » pour les naturalistes[1].

Brocheton était pauvre ; il s'était fait faire par une sœur plus fortunée que lui des avances en argent : celle-ci avait en outre cautionné plusieurs emprunts qu'il avait fallu rembourser après le départ du jeune homme : bref la « Citoyenne Brocheton » était créancière du défunt pour une somme d'environ 7.000 livres.

Les collections expédiées de Guyane par Le Blond et incorporées sans délai dans celles de l'État, appartenaient sans aucun doute à l'héritière puisque le voyageur n'avait reçu aucune aide matérielle du Gouvernement de la République. Elle fit si bien valoir ses droits que l'honnête et charitable Jussieu s'entremit activement en sa faveur et adressa au Ministre de l'Intérieur un rapport qui fit obtenir, non sans peine, gain de cause à la malheureuse femme, ruinée par la Révolution. Je reproduis intégralement ce document qui me dispensera de plus longs détails :

« J'ai l'honneur, écrivait Jussieu au Ministre de l'Intérieur, le 15 novembre 1798, de vous adresser par ordre de l'administration du Muséum la copie d'un rapport qu'elle a adopté relativement aux collections faites à la Guyane par le C. Brocheton[2].

« Pour connoître l'objet de ce rapport, je dois vous observer que le C. Brocheton, jeune naturaliste, est parti il y a deux ou trois ans pour la Guyane à ses propres frais, sans mission particulière du Gouvernement, dans l'intention d'y faire pour son compte des recherches d'histoire naturelle et probablement dans l'espérance d'en tirer quelque avantage personnel, soit en formant une collection de quelque valeur, soit en obtenant dans la suite des encouragemens de la nation, après avoir prouvé son aptitude pour remplir parfaitement le but d'un pareil voyage. Comme il étoit très peu fortuné, la Citoyenne Brocheton sa sœur, lui fit des avances assez considérables pour ses préparatifs et son transport et pour subvenir ensuite aux dépenses locales. Ce jeune homme zélé, arrivé dans la Guyane, y commença aussitôt ses excursions et fit une collection assez considérable. L'envoy d'une caisse adressée au Muséum et remplie d'objets intéressants annonça ce qu'il pouvoit faire et nous attendions un second envoi pour le recommander au Gouvernement : mais bientôt au lieu des espérances que nous avions conçues nous apprîmes que, victime de son zèle et ne se ménageant pas assez, il étoit mort au milieu des bois dans le cours de

1. Il s'y trouvait 568 oiseaux et 49 quadrupèdes bien conservés et un herbier bien préparé de 600 plantes. La valeur totale montait approximativement à 3164 francs.

2. Ce rapport rédigé par Lamarck en son nom et au nom de Desfontaines avait été lu dans la séance de l'Assemblée des Professeurs du 4 brumaire (14 novembre, 6798).

Digitized by Google

l'un de ses voyages. Le C. Le Blond, résident à Cayenne qui nous annonçoit cette nouvelle, nous prévenoit en même temps que l'on s'occupoit à rassembler toutes les collections faites par ce malheureux voyageur et qu'elles seroient bientôt adressées au Muséum.

« Nous crûmes alors qu'il y avoit sur les lieux quelque disposition préliminaire entre le C. Brocheton et les dépositaires du pouvoir, par laquelle la nation étoit dans le cas de s'approprier le fruit de ses recherches et nous avons reçu en conséquence la collection annoncée[2]. Ce n'est qu'après l'avoir déballée, après y avoir trouvé des objets tout à fait nouveaux et infiniment précieux pour nous, que nous avons reçu la réclamation de la Citoyenne Brocheton qui demandoit soit comme héritière de son frère soit plutôt comme sa créancière, la collection ou au moins sa valeur en argent. On lui répondit qu'on ne pouvoit accueillir sa réclamation qu'autant qu'elle auroit obtenu du Ministre l'ordre de restitution. Elle fit des démarches dans vos bureaux : elles traînèrent en longueur, par ce qu'elle n'avoit pas tous les titres nécessaires. Dans l'intervalle on a préparé pour les galeries les animaux qui nous manquoient, les plantes sèches ont été intercalées dans nos herbiers qu'elles ont enrichis : le reste a été mis à part pour les écoles centrales.

« La Citoyenne Brocheton est revenue à la charge auprès de nous, elle nous a exposé sa détresse; dans le mouvement des affaires publiques elle a perdu ce qui lui restoit de fortune, il ne lui reste maintenant que les droits sur ce qui pouvoit appartenir à son frère. Rien ne lui est revenu de Cayenne, la collection envoyée fait son seul bien et nous avons reconnu qu'elle a sur cette collection des droits réels, dès lors nous avons dû nous intéresser à son sort. Nous ne pouvons lui remettre des objets qui contribuent à enrichir des séries dans nos galeries et nous croyons en même temps que ceux que nous avions déjà seront utilement répartis dans les départemens. En conséquence les professeurs ont arrêté que deux d'entre eux seroient chargés d'apprécier à peu près les objets de la collection et d'en faire un rapport. C'est celui que j'ai l'honneur de mettre sous vos yeux. Vous verrez que nous demandons pour la Citoyenne Brocheton un paiement de trois mille cent soixante-quatre francs qui est au-dessous de ce qu'elle pourroit légitimement prétendre si la collection était vendue à son profit et des avances par elle faites à son frère.

« Nous espérons que vous voudrez bien lui allouer cette somme dont elle a le plus pressant besoin et que vous ajouterez à cette faveur ou plutôt à cette justice, celle d'en accélérer le payement pour alléger son infortune.

« Salut et respect.

« Jussieu ».

Ce mémoire d'Antoine-Laurent de Jussieu porte la date du 15 novembre 1798 (25 brumaire an 7) : l'argent manque toujours dans les caisses publiques et l'affaire traîne encore. Enfin le Ministre autorise le paiement d'une somme de 3.000 francs par *bons mensuels*, dont la pauvre créancière, malade et sans ressources, avait bien du mal à obtenir la délivrance à échéances irrégulières, au moment où nous la perdons de vue au milieu de 1799.

Digitized by Google

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

SÉANCE DU 16 AVRIL 1907.

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr E.-T. HAMY, MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

Lecture est faite du procès-verbal du 14 mars 1907, qui est adopté sans modification. Puis le secrétaire dépouille la correspondance imprimée et manuscrite. La correspondance manuscrite comprend, outre des lettres d'excuses de MM. de Charencey, de Créqui-Montfort et Froidevaux, deux réclamations, l'une de M. Goeldi, sur laquelle il est passé à l'ordre du jour, l'autre du nouveau directeur du *Globus*, à laquelle il sera donné satisfaction. La correspondance imprimée se compose : 1° des 20 périodiques habituels ; 2° d'une circulaire de M. le Dr Émile A. Goeldi, signalant sa retraite comme directeur effectif du Musée ethnographique et d'histoire naturelle de Pará et son remplacement par M. le Dr Jacques Huber ; 3° des hommages d'auteurs suivants : Luis Maria TORRES, *Clasificación y Exposición de Colecciones arqueológicas en Museos Argentinos*; V. GIUFFRIDA-RUGGERI, *Un cranio Guayachi, un cranio (incompleto) ciamacoco, e un cranio fuegnio*; Dr RIVET, *Le christianisme et les Indiens de la République de l'Équateur*.

Selon l'ordre du jour, il est procédé au renouvellement du bureau et du conseil. Sont prolongés pour cinq ans dans leurs mandats de président, vice-présidents, secrétaire général et trésorier : MM. E.-T. Hamy, le prince Roland Bonaparte, le marquis de Peralta, Henri Vignaud, Léon Lejeal et le comte G. de Créqui-Montfort. Sont nommés membres du conseil pour cinq ans : MM. le comte de Charencey, le colonel Bourgeois, Henri Cordier, Gabriel Marcel, Henri Froidevaux, le comte Louis de Turenne d'Aynac ; membres de la commission de publication : MM. Verneau, Rivet, de Kergorlay, de Villiers du Terrage, Salone et Hébert. Suivant le programme, en l'absence de M. de Charencey, la parole est donnée à M. Lejeal qui rend compte des travaux du Congrès des Américanistes de Québec, en insistant sur les communications d'ethnographie canadienne, dues principalement à des missionnaires catholiques. L'orateur s'efforce de montrer l'éveil de l'esprit scientifique parmi cette catégorie de travailleurs. A la fin de la séance, le président annonce que, par entente avec M. le Dr Rivet, notre nouveau collègue se tiendra à la disposition des membres de la Société pour la visite de ses collections le mercredi 24 avril. — La séance est levée à 5 h. 45.

Digitized by Google

SÉANCE DU 7 MAI 1907.

PRÉSIDENCE DE M. LE COMTE L. DE TURENNE.

Lecture est faite du procès-verbal du 16 avril 1907, qui est adopté sans modification. Puis le secrétaire dépouille la correspondance manuscrite et imprimée qui, outre les périodiques habituels, comprend :

Georg HÜBNER, *Die Jauapery*; Kritisch bearbeitet und mit Einleitung versehen par Theodor KOCH-GRÜNBERG.

Charles Conrad ABBOT, M. D., *Archœologia Nova Cœsarea*. Trenton, 1907.

Alfred M. TOZZER, Ph. D. *A comparative Study of the Mayas and the Lacandones*. New-York, 1907.

Le secrétaire annonce la mort de M. Félix Régamey.

MM. Lejeal et Boman présentent comme membre correspondant M. Th. Koch-Grünberg.

Le secrétaire fait part à la Société de la maladie de M. Lejeal. Le président exprime les sympathies des membres de la Société à l'égard de notre collègue et charge le Dr Rivet d'aller rendre visite en leur nom à M. Lejeal.

M. Gonzalez de la Rosa fait hommage à la Société de son *Diccionario castellano enciclopédico*.

M. le comte de Charencey lit un compte rendu sur les Mandans; il exprime l'hypothèse d'une influence possible des Mound-Builders sur ces Indiens. M. Verneau, à ce sujet, fait diverses objections à l'auteur.

M. le Dr Rivet projette une série de vues et de types indiens de la République de l'Équateur en y joignant quelques explications rapides.

La séance est levée à 6 heures 10.

SÉANCE DU 4 JUIN 1907.

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr E.-T. HAMY, MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

Lecture est faite du procès-verbal du 7 mai 1907, qui est adopté sans modification. Puis le secrétaire dépouille la correspondance manuscrite et imprimée. La liste des ouvrages imprimés comprend, outre les périodiques habituels, les ouvrages suivants :

Sacra Corintha, Sicyonia, Phliasia-Odelberg. Upsal, 1906.

Boletin del Ministerio de Relaciones Exteriores. Buenos-Aires, 1907.

SEGARRA Y JULIÁ. *Excursión por América*. Costa-Rica, San-José, 1907.

La correspondance manuscrite comprend : 1° une lettre de M. Francisco Fernandez del Castillo, adressée à la Société de Géographie de Paris et trans-

Digitized by Google

mise par celle-ci à la Société des Américanistes, avec une brochure relative à la concordance entre les calendriers nahuatl et romain. Il est décidé que cette brochure sera envoyée à M. de Jonghe pour en rendre compte, si nécessaire ; 2° une lettre de M. Walter Lehmann, assistant au Musée royal d'Ethnographie de Berlin, remerciant de son élection comme membre correspondant de la Société ; 3° une lettre de M. Protat relative à la publication.

M. Hamy donne des nouvelles, malheureusement peu rassurantes, de la santé de M. Lejeal. La Société s'associe aux vœux qu'il forme pour le rétablissement de son dévoué secrétaire.

M. Koch-Grünberg, présenté par M. Lejeal et Boman, est élu membre correspondant de la Société, et M. William Beer, bibliothécaire de la Howard Library à la Nouvelle-Orléans, présenté par MM. Vignaud et Villiers du Thérage, est nommé membre titulaire.

M. Cordier donne lecture de la notice nécrologique de M. Félix Régamey.

M. Hamy lit à la Société une étude iconographique et historique sur les Tupinambas. Il fait passer sous les yeux des membres une série de dessins anciens montrant ces curieux Indiens avant et après leur conversion, et une magnifique photographie de l'enseigne sur bois d'une maison dite l'Hôtel du Brésil, provenant de la rue Malpalu, et actuellement au Musée de Rouen. — Renvoi au *Journal*.

M. Cordier commente deux lettres de M. Forth-Rouen, relatives à Bahia en 1847.

M. le Dr Rivet présente un travail fait en collaboration avec M. Henri Beuchat sur le langage des Indiens Colorados et Cayapas, qui vivent entre la Cordillère occidentale et le Pacifique sur le territoire de la République de l'Équateur. Il insiste en particulier sur une tentative de toponymie, analogue à celle faite par M. Hamy au Mexique, qui permet d'étendre la zone occupée autrefois par le groupe colorado-cayapa, au delà des limites de la région où ces Indiens vivent actuellement. — Renvoi au *Journal*.

Enfin, lecture est donnée du travail de M. Nordenskiöld, intitulé : *Recettes magiques et médicales du Pérou et de la Bolivie*. — Le mémoire sera publié au *Journal*.

M. Vignaud, vice-président, prenant la parole, annonce à la Société que M. Hamy vient de renoncer à ses fonctions de conservateur du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, et en a été nommé directeur honoraire. En exprimant à notre président tous ses remerciements pour les multiples services que, dans ces fonctions spéciales, il n'a cessé de rendre depuis vingt-six ans, à la science ethnographique en général, et à l'américanisme en particulier, M. Vignaud se réjouit que le successeur de M. Hamy ait été choisi parmi les membres de la Société, et adresse à M. Verneau, à ce sujet, les félicitations bien sincères de la Société. MM. Hamy et Verneau remercient leurs collègues de leur témoignage de sympathie.

La séance est levée à 6 heures 10.

Digitized by Google

SÉANCE DU MARDI 5 NOVEMBRE 1907

PRÉSIDENCE DU Dr E.-T. HAMY, MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

Le procès-verbal de la dernière séance tenue avant les vacances, le mardi 4 juin, procès-verbal rédigé par le Dr Rivet, est lu et adopté sans modification.

Prenant aussitôt la parole, le Président de la Société annonce à ses collègues la mort de notre actif et dévoué secrétaire général M. Léon Lejeal, rend hommage à son zèle et adresse à sa veuve l'expression des regrets et de la douloureuse sympathie des Américanistes de Paris; il regrette que la maladie ne lui ait pas permis de rédiger les communications personnelles qu'il avait faites à la Société, et demande à M. Froidevaux de rédiger une notice nécrologique sur son ami disparu. — Après avoir entretenu la Société de la rédaction des procès-verbaux des séances, reconstitués depuis mars 1907 par le Dr Rivet, M. le Dr Hamy apprend aux membres présents la mort, prévue, hélas! du comte de Laugier-Villars, tout récemment décédé d'une affection au foie; M. de Kergorlay sera prié de rédiger pour la Société une notice sur le comte de Laugier-Villars.

Rendant ensuite compte de la situation de la Société, M. le Dr Hamy expose avec quel zèle le comte de Créqui-Montfort s'occupe de ses fonctions de trésorier, et fait part à la réunion des résolutions prises par le Conseil de la Société, dans sa séance administrative du lundi 28 octobre : l'élection du secrétaire général sera remise après la désignation faite par le Collège de France du successeur de Léon Lejeal, car il y a intérêt à confier cette fonction à quelqu'un qui, par profession, se consacre exclusivement à l'américanisme; — la publication du Journal est actuellement confiée au Dr Rivet, qui a su composer un excellent numéro. Après avoir remercié le Dr Rivet de son activité et de sa précieuse collaboration, le Président ajoute que le Conseil a décidé de le proposer aux membres de la Société pour remplir les fonctions d'archiviste-bibliothécaire de la Société. Cette élection est faite immédiatement à l'unanimité des membres présents.

Après avoir enfin, au début de cette séance de rentrée, souhaité une cordiale bienvenue à ses collègues, le Dr Hamy donne la parole à M. Froidevaux pour le dépouillement de la correspondance imprimée et manuscrite reçue pendant les mois de vacances.

M. Froidevaux donne ensuite communication de la liste des ouvrages adressés depuis la séance du 4 juin à la Bibliothèque de la Société.

Digitized by Google

Correspondance manuscrite.

1° une lettre de M. Francisco Fernandy del Castillo analogue à celle dont il a été parlé à la dernière séance (de Jonghe).

2° des lettres de remerciements de MM. Lafonce-Queveto et Fewkes élus membres correspondants, de M. William Beer nommé membre titulaire.

3° des accusés de réceptions du *Journal.*

4° une lettre de M. Ambrosetti signalant qu'il n'a pas reçu depuis longtemps le *Journal.*

5° des lettres de MM. Hamy, Salone, Hébert, de Kergorlay, de Charencey, de Jonghe, Boman et Protat relatives à la publication du *Journal.*

6° des lettres de MM. Ruckert, Leroux, Berthaud, et Dujardin relatives à l'illustration du *Journal.*

7° une demande de renseignements de M. Holmes du Bureau d'Ethnologie américaine, relative aux documents qui pourraient exister en dehors de ceux publiés par Margry au sujet des Indiens du Texas qu'étudie en ce moment le Dr Herbert E. Bolton de l'Université du Texas.

8° des lettres de M. Audiat, beau-frère de notre regretté collègue M. Lejeal, relatives à la remise de papiers appartenant à la Société.

9° une carte de condoléances de M. le professeur G. V. Callegari au moment de la mort de M. Lejeal.

10° une lettre du Baron Hulot accompagnant l'envoi d'un manuscrit de M. de Périgny : *Voyage d'exploration dans la péninsule du Yucatan* (1907), et accompagné de dessins et de photographies.

Nous avons reçu également :

Les discours prononcés à la séance générale du Congrès des Sociétés Savantes et le programme du Congrès des Sociétés Savantes à la Sorbonne en 1908.

Enfin un numéro des Merveilles de l'Industrie.

M. Hamy analyse une lettre qu'il a reçue de notre collègue M. Diguet au commencement du mois de juillet. Une première excursion d'un caractère surtout botanique l'a conduit dans la région de Jalepa et il allait partir pour la Nevada de Toluca où il espérait rencontrer chez les anciens Mabla Zincos des vestiges analogues à ceux que M. Charnay a rapportés autrefois du massif du Popocatepelt. Il comptait ensuite visiter chez eux les Otomites du voisinage et de là gagner le Cohahuila.

Périodiques.

Globus, nos 21-22-23-24 (vol. XCI), nos 1 à 17 (vol. XCII).

Zeitschrift für Ethnologie, 3e, 4e et 5e liv. de 1907.

Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien, 2e, 3e, 4e et 5e fasc. du vol. XXXVII.

Anthropos, fas. 3, 4 et 5 de 1907.

Digitized by Google

University of California Publications, vol. II, n° 5; vol. IV, n° 3, n° 4; vol. 5, n° 1; vol. 7, n° 1.

Field Museum of Natural History, vol. III, n° 1, 1907.

Bulletin of American Geographical Society, vol. XXXIX, n° 6-7.

American Anthropologists, vol. IX, n° 2.

Proceedings of American Antiquarian Society, vol. XVIII, n° 2.

Proceedings of the Davenport Academy of Sciences, vol. XI, 1907.

Proceedings of the American Philosophical Society, vol. XLVI, n° 185, 1907.

Proceedings of the Academy of Natural Sciences of Philadelphie, vol. LVIII, 3e fasc., 1906; vol. LIX, 1er fasc., 1907.

Ywer, 2e fasc., 1907,

The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britania and Ireland, vol. XXXVII, 1907.

Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei, vol. XVI, fasc. 1, 2, 3, 4, 5.

The Journal of american folk-lore, vol. XX, n° LXXVII.

Memoirs of American Anthropological Association, vol. I, fasc. 5, 1907.

Memorias y Revista de la Sociedad Cientifica, « Antonio Alzate », t. XXII, nos 9-12; t. XXIV, n° 1-9.

Anales del Museo Nacional de Mexico, t. IV, n° 1-6-7.

Bulletin de la Sociedad Geographica de Lima. Memoria Anual y anexos, 1905, t. XIX, 1906.

Boletin del Cuerpo de Tugemerios de minas del Peru, n° 47-48-49-51-52.

Revista de la Facultad de Letras y Ciencias de la Habana, vol. IV, n° 2 et 3; vol. V, n° 1.

Revista del Instituto Paraguayo, 1905, n° 51-52.

Anales del Museo Nacional de Montevideo, vol. VI, t. VI, n° 2, 1907.

Bulletin du parler français au Canada, vol. V, n° 10; vol. VI, n° 1, 2.

Revue de l'École d'Anthropologie de Paris, 1907, VI-X.

Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie, 1907, n° 1.

Ouvrages.

Theodor Koch-Grümberg : *Sudamerikanische Felszeidungen*, Berlin, 1907.

» *Indianer typen aus dem Amazonas gebiet.*

J. G. Rosengarten : *French Colonists and Exiles in the United States*, 1907.

Washington Papers. Library of Congress, 1906.

Naval Records of American Revolution, 1775-1788. Library of Congress. 1906.

Preliminary Check list of american Almanacs, 1639-1800. Library of Congress, 1907.

Congrès International des Américanistes de Québec, t. I et II.

Hommages.

Dr E.-T. Hamy, *Croyances et pratiques religieuses des femmes mexicaines.*

Digitized by Google

— *Classified Catalogue of the Carnegie Library of Pittsburgh* (offert par M. Hamy).

J.-G. Rosengarten, *The Early french of American Philosophical Society*, 1907.

Callegari, *L'antico Messico.*

Charles-A. White, *The Archaic Monetary Terms of United States.*

Fernandez de Ybarra, *The Letter of Dr Diego Alvarez Chanca.*

Manuel Hugo Venturello, *Manners and customs of the Tagbannas and other Tribes of the Island of Palawan, Philippines.*

Edward M. Andrews, *The « Webster » ruin in Southern Rhodesia Africa.*

W. A. Cook, *The Bovovo Indians of Matto Grosso-Brazil.*

Callegari, *Die Maximilianische Sammlung in Museum Bottaem.*

Berthold Lauper, *The Relations of the Chinese to the Philippine Islands.*

Ambrosetti, *Exploraciones arqueologicas en la Pampa Grande.*

A cette liste, M. le Dr E.-T. Hamy ajoute le beau volume des mémoires publiés en 1906 par la R. Society of Canada, — volume dont M. Émile Salone sera prié de rendre compte dans une prochaine séance, — et M. D. Pector, au nom de M. Alberto Membreno, un travail intitulé *Aztequismos de Honduras.*

M. Pector signale ensuite, comme ayant été récemment trouvée à Managua (Nicaragua), une pierre de sacrifice, au sujet de laquelle il propose d'écrire à l'auteur de la découverte, M. Chaves. — La Société accepte avec empressement cette proposition, et prie M. Pector de demander à M. Chaves des renseignements précis et détaillés, ainsi que, s'il est possible, des photographies de cette pierre que le Dr Hamy estime devoir rappeler celle de Copan.

L'ordre du jour appelle ensuite la communication de M. Gabriel Marcel sur le P. Yves d'Évreux. Notre collègue y précise ce qu'on sait du P. Yves et s'efforce de combler les lacunes de sa biographie ; il montre, d'après une inscription, qu'il se nommait en réalité Simon Michelet. Si on ne sait pas exactement la date de sa naissance, du moins le trouve-t-il en 1607 supérieur du couvent d'Auxerre, puis gardien du couvent de Montfort-l'Amaury, enfin supérieur de la mission de Maragnan avec La Ravardière. Rentré malade en France en 1614, il fut remplacé au Brésil par de nouveaux missionnaires dont on sait aujourd'hui les noms, qu'ignorait naguère F. Denis. On connaît fort peu de chose sur la fin de la vie du P. Yves d'Évreux, qui dut mourir avant 1643.

Après avoir remercié M. G. Marcel de cette communication pleine de faits et de renseignements nouveaux (elle sera insérée au *Journal*), le Dr Hamy donne la parole au Dr Rivet qui offre à la Société son travail sur l'*Industrie des chapeaux en Équateur et au Pérou*, réimpression de l'article paru au début de 1907 dans le *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris.*

Lecture est ensuite donnée du travail du comte de Périgny sur les premiers résultats de ses fouilles fructueuses au Yucatan. Le Président, à la fin de cette lecture, remercie le baron Hulot d'avoir donné à la Société des Américanistes la primeur de ce rapport très intéressant au point de vue ethnographique et archéologique, et demande au secrétaire par intérim d'écrire au secrétaire

Digitized by Google

général de la Société de Géographie au sujet de la publication intégrale dans le *Journal*; puis il donne la parole à M. D. Charnay au sujet même de cette communication. M. Charnay regrette que les monuments découverts par M. de Périgny ne soient pas en meilleur état, et déclare connaître d'autres points du Yucatan où il serait possible de découvrir des ruines. Le Dr Hamy estime que les ruines découvertes par M. de Périgny se rapprochent surtout de celles d'Aké découvertes naguère par M. Charnay, et appartiennent vraisemblablement à la plus ancienne des trois périodes monumentales qu'on peut distinguer dans ces régions. Cette opinion est partagée par M. Charnay.

Rien n'étant plus à l'ordre du jour, la séance est levée à 6 heures 10. Dans la prochaine séance, fixée au mardi 3 décembre, M. Gonzalez de la Rosa et Salone feront des communications, le premier sur le P. Valera, le second sur les unions entre Français et sauvages aux XVIIe et XVIIIe siècles.

SÉANCE DU 3 DÉCEMBRE 1907

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr E.-T. HAMY, MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

Le procès-verbal de la séance du 5 novembre est lu et adopté sans observation.

Aussitôt après l'adoption du procès-verbal, le président présente à l'assemblée, comme membre titulaire, M. le Dr Raphaël Blanchard, professeur à la Faculté de Médecine et membre de l'Académie de Médecine. Il sera statué à la prochaine séance sur l'admission du Dr Blanchard, présenté par MM. les Drs Hamy et Capitan. D'ores et déjà, le président de la société annonce de lui une communication sur quelques survivances observées par le Dr Blanchard au cours d'un récent voyage au Mexique.

Le secrétaire par intérim dépouille la correspondance manuscrite et imprimée reçue depuis la dernière séance, et qui comprend :

1° Correspondance manuscrite :

Une liste des sociétaires ayant payé leur cotisation à la date du 4 novembre 1907 (envoi de M. de Créqui-Montfort).

Une lettre circulaire de l'*Anthropologische Gesellschaft* de Vienne demandant la planche IV du tome III du *Journal*, 1906.

Une lettre de la bibliothèque de l'American Museum of Natural History de New-York demandant toute la première série du *Journal*, sauf le n° 1.

La réunion décide que cette série sera envoyée à l'American Museum of Natural History et qu'un nouveau numéro du tome III de la seconde série sera adressé à Vienne à l'Anthropologische Gesellschaft.

2° Correspondance imprimée :

L'*Avenir du Tonkin*, 17 et 28 octobre 1907.

Digitized by Google

Une circulaire du Comité d'organisation du 16e Congrès international des Américanistes, qui aura lieu à Vienne du 9 au 14 septembre 1908.

Lecture est donnée de cette circulaire, et le Président propose qu'il soit écrit par le secrétaire à Vienne afin de demander l'envoi d'un carnet à souche, la Société centralisant à Paris les adhésions de ses membres à la XVIe session du Congrès des Américanistes. Il en est ainsi décidé.

Le secrétaire par intérim donne ensuite lecture de la liste des publications reçues depuis la dernière séance par la Bibliothèque de la Société; cette liste se compose des publications suivantes :

Bulletins et Mémoires de la Soc. d'Anthropologie de Paris, 1907, nos 2 et 3.

Revue de l'École d'Anthropologie de Paris, novembre 1907.

Bulletin of the American Geographical Society, octobre 1907.

American Anthropologist, juillet-septembre 1907.

Memoirs of the American Anthropological Association, t. I, part. 6. — On y remarque les articles : Indiens cheyennes de James Mooney; Essai de grammaire cheyenne, par Rodolphe Petter.

Arqueologia de la Cuenca del Rio Parana (Extrait de la *Revista del Museo de la Plata*, t. XVI).

Proceedings of the American Philosophical Society, Philadelphia, avril-septembre 1907.

Globus, nos 18 et 19, 20.

Journal of the Academy of natural sciences of Philadelphia, 2e série, t. XIII, 3e partie (révision des mounds de Moundville, de Crystal River, visite des mounds de la basse Chattahoochee et de la basse rivière Flint. Notes sur les Ten Thousands Islands, Floride, par Clarence B. Moore).

Some principles of Museum Administration, par Franz Boas.

Le Président de la Société présente ensuite le premier numéro du tome IV du *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, et renouvelle à M. le Dr Rivet les vifs remerciements de la Société pour le soin avec lequel il a suivi, en l'absence d'un secrétaire, la publication de ce fascicule.

Il annonce avoir reçu des nouvelles très attristantes de la santé du comte de Turenne, et fait part de la mort de M. Gatschet, membre correspondant de la Société. M. Vignaud accepte d'entretenir la Société, dans une prochaine séance, de l'œuvre de ce savant américaniste.

M. le Dr Hamy présente à la Société le moulage d'une pièce très curieuse qu'il a signalée naguère, la célèbre statuette en argilite appelée *the Bear's Mother*. Tandis que circule de main en main cette excellente épreuve, qui va être déposée au Musée d'Ethnographie du Trocadéro, il lit sur elle une courte notice qu'il a rédigée et qui sera insérée dans le prochain numéro du *Journal*.

L'ordre du jour appelle de M. Gonzalez de la Rosa une communication intitulée : *Comment je suis parvenu à découvrir les ouvrages perdus du P. Valera*. Passant rapidement sur la vie du savant Jésuite, notre collègue appuie surtout sur la valeur historique de ses trois ouvrages, qu'il démontre ne pas avoir été détruits en 1596 lors de la prise de Cadix par les Anglais, et dont il retrouve

Digitized by Google

des fragments plus ou moins importants, démarqués ou intégralement publiés : 1° pour l'*Histoire du Pérou* écrite en latin, dans l'œuvre de l'impudent plagiaire qu'est Garcilasso de la Vega ; 2° pour le *Vocabulaire du Pérou*, rédigé en espagnol et s'arrêtant à la lettre H, dans le travail d'un autre plagiaire, Montesinos ; 3° quant au travail sur les Indiens, leurs mœurs et leur conversion, il en reconnaît un très important fragment (la seconde partie) dans le travail anonyme publié en 1879 par Jimenes de la Espada, et attribué par lui à un jésuite qui aurait écrit vers 1616. Comme conclusion, M. de la Rosa insiste sur la nécessité de reprendre, en les étudiant avec le plus grand soin, les passages où Garcilasso et Montesinos n'ont fait que démarquer et piller Valera, qui est le porte-parole des *quicopamayos*, des anciens historiographes du Pérou.

Le Président de la Société remercie M. de la Rosa de ce travail, si intéressant et si utile, montrant bien la valeur des ouvrages du P. Valera (renvoi au *Journal*), et donne la parole à M. Salone pour une communication sur les *Unions entre Français et sauvages au Canada aux XVIIe et XVIIIe siècles*. Notre collègue, après avoir demandé à M. de la Rosa quelques éclaircissements au sujet des similitudes de style existant entre le 3° ouvrage du P. Valera et les ouvrages démarqués par Garcilasso et Montesinos, et montré comment les Jésuites de la Nouvelle-France se copiaient sans scrupule (exemple du P. Silvy), aborde le sujet même de sa communication. Il montre comment les unions entre Français et indigènes, désirées par le gouvernement, n'ont pas été nombreuses durant la première période de la colonisation, comment il y a eu alors également peu d'unions illégales ; plus tard, quand le gouvernement a donné une dot aux femmes indigènes épousant des Français, les résultats n'ont pas été plus brillants : un ou deux mariages par an. Toutefois ces mariages si rares ont donné une grande descendance, de 30 à 40.000 unités sans doute. Mais quand les sauvages faisaient des prisonniers, ils les mariaient entre eux, rarement avec eux ; se sont-ils, quant à eux, unis à des blanches ? On a supposé, sans grandes preuves, que certains métis étaient résultés de telles unions.

A 6 heures 25, la séance a été levée, après que le Président eût prié M. Salone de vouloir bien nous donner à la séance de janvier la suite de son intéressant exposé.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE

LÉON LEJEAL

C'est seulement au mois de novembre dernier que le Dr Hamy put annoncer officiellement aux membres de la Société des Américanistes la perte faite par cette Société depuis la séance de juin en la personne de son secrétaire général Léon Lejeal. En quelques paroles émues, notre Président rappela les services rendus à notre Société par celui qui n'était plus, et invita un de ceux qui, parmi ses collègues, avaient le plus connu Léon Lejeal à en évoquer plus longuement le souvenir un peu plus tard. C'est de ce pieux devoir, de cette dette, que je viens m'acquitter aujourd'hui.

Celui qui voudrait retracer avec quelque détail la trop courte vie de Léon Lejeal aurait beaucoup à dire : notre regretté collègue n'a cessé de travailler, en effet, que le jour où il fut frappé par le mal qui devait l'emporter. Ce n'est pas ici le lieu d'en fournir des preuves détaillées, il me suffira de dire que, né à Arras le 21 octobre de l'année 1867, il fut successivement professeur d'histoire et de géographie aux collèges de Dôle, de Boulogne-sur-Mer et de Melun avant d'être chargé du cours d'Antiquités américaines fondé au Collège de France par notre excellent président d'honneur le duc de Loubat. Tout en remplissant avec un soin scrupuleux ses devoirs professionnels, notre ami 'était efforcé, dans ces différents postes, avec les faibles ressources dont il disposait, de développer son instruction générale. Il avait songé un instant à préparer l'agrégation ; quand il eut renoncé à ce projet, il donna, à Boulogne, une bonne partie de son temps à la Société de Géographie dont il fut le très actif secrétaire général pendant plusieurs années. En cette qualité, il composa, pour l'ouvrage offert en 1899 par la municipalité boulonnaise aux membres de l'Afas, un consciencieux *Essai sur la géographie du Boulonnais* et, même après avoir été envoyé à Melun, continua de rendre service aux Boulonnais en travaillant à l'organisation de la série de conférences que, chaque année, la Société de Géographie a coutume d'offrir à ses membres.

Toutefois à partir de la fin de 1900, Léon Lejeal, dont l'esprit curieux et ouvert saisissait rapidement l'intérêt et l'importance des problèmes scientifiques les plus ardus, avait consacré la meilleure partie de ses loisirs à l'étude de l'Américanisme. Sous la direction du Dr Hamy, il avait entrepris d'approfondir les multiples problèmes à la solution desquels s'appliquent les Américanistes. Il débuta comme il convenait, par un travail d'inventaire, par une bibliographie des Antiquités Américaines du Mexique, du Yucatan et de

Digitized by Google

l'Amérique centrale, qui parut en 1902 dans la « Bibliothèque des bibliographies critiques » dont la Société des études historiques avait entrepris la publication. Tout en mettant la dernière main à ce travail, pour la rédaction duquel la bibliothèque de notre président, libéralement ouverte à ses investigations, lui fut d'un très grand secours, Lejeal abordait l'étude des Antiquités américaines elles-mêmes ; en 1902, il adressait au Congrès des Sociétés savantes (section de Géographie historique et descriptive). sur les fouilles si intéressantes de M. Saville à Mitla, une communication basée sur une étude attentive des belles photographies envoyées par l'archéologue américain au duc de Loubat. C'est à la suite de cette communication, — qui fut répétée au sein de notre Société et publiée dans notre *Journal*, — que le duc de Loubat, mettant à exécution un projet formé par lui depuis longtemps, fonda au Collège de France un cours d'Antiquités américaines, et désigna, pour professer ce cours, Léon Lejeal.

Avec quel soin méticuleux, quelle conscience, quel souci du fond et de la forme, Lejeal s'acquitta de ses nouvelles fonctions, son successeur l'a indiqué ailleurs ; l'examen des papiers de Léon Lejeal a permis au Dr Capitan de se rendre un compte exact de la somme énorme de labeur fournie par lui, de la masse de matériaux accumulés et classés en vue des cours du Collège de France. C'est entre la préparation de ses leçons et le Secrétariat général de notre Société que, désormais, notre ami partagea presque tout son temps. Donner une forme nouvelle au *Journal* de la Société des Américanistes, en classer les archives, en accroître (par des échanges et des dons sollicités avec une persévérance infatigable) la bibliothèque, en étendre les relations et l'influence par une correspondance considérable, assurer la vie des séances par de nombreuses communications obtenues des membres de la Société, payer soi-même de sa personne toutes les fois qu'il était nécessaire, voilà ce qu'a fait Lejeal avec une inlassable activité, jusqu'au moment où il fut frappé. Tant qu'il était là, personne ne s'apercevait du travail accompli sans bruit ; c'est seulement lorsqu'il était absent, lorsqu'il allait représenter la science française à New-York, à Stuttgard, à Québec, qu'on sentait quelle place considérable il tenait dans cette Société, quel lieutenant il était pour son Président.

Abstraction faite de ses communications aux Congrès internationaux des Américanistes [1], et du programme de ses cours (publiés dans l'Annuaire du Collège de France) [2], c'est au Journal de notre Société que Lejeal a donné

1. Nous citerons un important travail sur les Memoriales de Fray Toribio Motolinia (Congrès des Américanistes. Session de Stuttgard, 1906), un mémoire sur la collection de Mr de Sartiges au Trocadéro (Ibid., session de New-York, 1902) et un autre avec Boman sur la question calchaquie (Ibid., session de Québec, 1907).

2. Rappelons les principaux sujets qu'il a traités dans ses cours ; d'abord sa leçon d'ouverture (15 janvier 1903) ; L'archéologie américaine et les études américaines en France. Puis de 1903 à 1907 : Sources espagnoles de l'histoire préco-

Digitized by Google

presque tous ses articles scientifiques. De ceux qui devaient paraître ailleurs, — dans la publication de cette Société des études historiques, par exemple, dont il était président en 1907, — il n'a pas eu le temps d'écrire une ligne. Aussi était-il de stricte justice d'insister avec quelque ampleur sur la vie si laborieuse, si active, en même temps que si modeste de Léon Lejeal ; en dehors des heures qu'il consacrait aux bonnes œuvres, c'est à l'Américanisme et c'est à la Société des Américanistes que notre regretté Secrétaire général a, durant les dernières années de sa vie, consacré tout son labeur.

HENRI FROIDEVAUX.

LE COMTE DE LAUGIER-VILLARS
1846 † 1907.

Le 27 octobre, la Société des Américanistes de Paris avait la douleur de perdre un de ses membres les plus estimés. Le comte de Laugier-Villars nous était enlevé après une courte maladie, supportée avec résignation et courage. Né en 1846, notre regretté collègue était entré dans la diplomatie en 1868, en qualité d'attaché d'ambassade à Stuttgard. Puis, successivement, soit comme secrétaire, soit comme conseiller, nous le trouvons à Florence, Londres, Rio de Janeiro, Berlin, Vienne, Buda Pesth, Constantinople, Tanger. En 1893, il était nommé ministre plénipotentiaire à Haïti. Dévoué serviteur de son pays, toute la carrière du comte de Laugier-Villars s'est donc écoulée à l'étranger, si j'en excepte un court passage au ministère (direction politique 1885-1886) et pendant l'année 1870, époque à laquelle il fit valeureusement son devoir de soldat. En 1894, il avait épousé miss C. Levington, d'une vieille famille de New York. Son savoir, le désir d'en apprendre davantage, que donne presque toujours une vie de travail, une grande cordialité, une extrême urbanité, faisaient, de ce cœur excellent de Laugier-Villars, un collaborateur recherché, aimé de tous, et c'est avec une tristesse partagée par chacun de ses anciens collègues des Américanistes de Paris, que j'adresse ici, aux siens, l'expression et l'hommage de notre douloureuse sympathie.

Cte JEAN DE KERGORLAY.

LE COMTE LOUIS DE TURENNE

Gabriel-Louis, comte de Turenne d'Aynac, est mort à Paris le 6 décembre 1907, âgé de soixante-quatre ans. Rien ne faisait prévoir, il y a quatre mois, les deux opérations qu'il dut subir et qui ne réussirent pas à le sauver.

lombienne ; Les découvertes récentes dans le Yucatan et le Zapothèque ; L'Amérique préhistorique ; Étude du Pérou ancien, d'après les historiens espagnols et les travaux d'exploration récents ; Sahagun, historien de l'antiquité mexicaine ; Éléments de grammaire mexicaine ; Explication de textes historiques et religieux ; La magie, l'astrologie et la sorcellerie dans l'antiquité américaine.

Digitized by Google

Resté jeune d'aspect et d'allure, cet homme affable, d'une culture si affinée, sensible à toutes les séductions de l'art comme à tous les agréments de l'esprit, avait conservé un goût très vif pour l'armée à laquelle il avait appartenu.

Il était entré à Saint-Cyr en 1863 et il en sortit sous-lieutenant au 6e Hussards. Nommé lieutenant au régiment des Guides, il y comptait quand la guerre éclata.

Après l'Empire il démissionna et se mit à courir le monde. En 1875 et 1876, il visitait les États-Unis et le Canada. Les deux volumes qu'il publiait en 1879 chez Quantin, *Quatorze mois dans l'Amérique du Nord*, nous permettent de visiter à sa suite New-York et Chicago, puis San Francisco en passant par la capitale des Mormons, Salt Lake City. Il revint dans l'Est par le Colorado, fit plusieurs séjours à New-York et acheva son hiver au Canada, dans le Bas-Canada surtout, où retentissent encore les noms de Cartier, de Champlain, de Montcalm, trop longtemps oubliés par la mère-patrie. En avril 1876, Louis de Turenne gagnait, par le Mississipi, la Nouvelle-Orléans et la Floride, puis, au mois de juin, il retournait à New-York pour visiter, en juillet, les délicieuses stations de Saragota et de New-Port, après la ville universitaire de Boston.

Ceux qui ont, comme nous, effectué un semblable parcours, apprécient la finesse des observations de ce voyageur averti. Tout stimule sa curiosité : choses et gens, le sol et ses produits, la prairie et ses hôtes, la vie sauvage et la vie sociale.

Épris de la nature, il se laisse tenter par l'exploration : car ce n'est pas une promenade de touriste qu'il fit du 15 août au 7 septembre 1876 sur les bords des lacs Manitoba et Winnipeg.

Dans ces régions, à peine parcourues, il fallut camper, mener une existence de nomade, ou encore avancer à la pagaie au milieu des nappes et cours d'eau qui relient Fort-Alexandre à Fort-William, le lac Winnipeg au lac Supérieur. Aujourd'hui le Canadian-Pacific dessert ces contrées ; mais alors ce grand projet de chemin de fer transcontinental était à peine ébauché.

C'était le moment où la France jetait, timidement encore, les assises de son nouvel empire colonial. A la Société de Géographie, où son père l'avait précédé, Louis de Turenne put suivre de près ce mouvement d'expansion. Avec le comte de Bizemont, trop tôt disparu, et quelques collègues, il fonda la *Réunion des Voyageurs français*, et, plus tard, il prit l'initiative d'organiser une *Société des Amis des Explorateurs français*, aujourd'hui fusionnée avec la Société de Géographie. Cette dernière, désireuse de se l'attacher plus étroitement, l'appela en 1896 dans sa commission centrale, dont il devint vice-président en 1903. Pendant les onze années qu'il exerça ses fonctions d'administrateur, notre collègue s'intéressa de la façon la plus active à la cause de l'expansion française, certain de servir sous cette forme les intérêts du pays.

Les Américanistes ne pouvaient oublier qu'il fut un de leurs amis les plus fidèles.

Serviable autant que dévoué, le comte de Turenne disparaît en nous laissant le souvenir d'une nature attachante et droite et de l'esprit le mieux orné.

HULOT.

Digitized by Google

BULLETIN CRITIQUE

FLORENTINO AMEGHINO. *Notas preliminares sobre el Tetraprothomo argentinus, un precursor del hombre del miocenosuperior de Monte Hermoso* (*Anales del Museo Nacional de Buenos-Aires*. Tome XVI. Ser. 3, t. IX, p. 107-242, 1907).

Ce mémoire est consacré à l'étude d'ossements fossiles provenant de Monté Hermoso et comprenant un fémur et un atlas.

Les conditions dans lesquelles fut faite la découverte du fémur ne sont pas indiquées. Nous savons seulement qu'il fut trouvé à Monte Hermoso par M. Carlos Ameghino. C'est là une indication qui paraîtra insuffisante si l'on se rappelle les discussions qui se sont engagées au sujet de tous les restes humains fossiles, même quand les détails relatifs à leur trouvaille paraissaient probants. Quant à l'atlas, l'auteur l'a trouvé dans les collections du Musée de la Plata, où il avait été apporté autrefois de la même localité par M. Santiago Pozzi. M. Santiago Roth l'y découvrit ultérieurement parmi les ossements fossiles de Monte Hermoso, le débarrassa de sa gangue et après examen le fit passer à la section d'Anthropologie.

Malgré le laps de temps considérable écoulé entre les deux trouvailles, l'auteur n'hésite pas à rapporter les deux os à un même animal qu'il appelle le *Tetraprothomo argentinus*, et les raisons d'ordre anatomique, qu'il donne de ce rapprochement, si convaincantes soient-elles, laisseront cependant dans l'esprit du lecteur quelque doute sur sa légitimité.

Le fémur est endommagé : le grand trochanter, le col et la tête manquent. Les apophyses de l'atlas sont brisées.

La première partie du mémoire de M. Ameghino est consacrée à une étude descriptive et comparative fort intéressante et minutieuse de ces restes fossiles. Il est regrettable qu'aucun chiffre ne l'accompagne, ce qui permettrait au lecteur qui n'a pas vu les pièces originales de se les représenter aussi exactement que possible. C'est en vain que pour le fémur, j'ai cherché l'indice pilastrique, l'indice platymérique, l'indice poplité, une valeur approximative de la torsion, etc. La seule valeur numérique donnée se rapporte à la longueur de l'os : 16 centimètres en l'état actuel mais qui, entier, devait en mesurer 19.

De plus, il semble que les documents publiés auraient gagné à être reproduits photographiquement ; les dessins, pour si clairs et si précis qu'ils soient, n'ont pas, au point de vue documentaire, la valeur d'une épreuve photographique.

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, voici les conclusions qui se dégagent de l'étude du fémur :

1° Cet ossement ne peut être rapporté à aucun animal connu ; il se rapproche beaucoup du fémur humain mais sans s'identifier avec lui ;

2° L'animal auquel il a appartenu avait une taille de 1 m 05 à 1 m 10 ;

3° Il avait comme l'homme la station debout. Pour prouver cette assertion, l'auteur s'appuie sur les caractères anatomiques suivants : la plus grande longueur apparente du condyle interne par rapport au condyle externe, la convergence vers en bas des axes des deux fémurs, la forte inversion en dedans du condyle interne, le grand développement du ligament latéral interne de la rotule et des jumeaux, en particulier du muscle interne, la présence de rainures transversales sur la surface articulaire de l'extrémité distale, la disposition des courbes longitudinales antéro-postérieure et latérales, la présence d'une ligne âpre, son degré de développement et sa conformation, le grand développement de la ligne d'insertion du grand fessier, la section subtriangulaire de la diaphyse en son milieu, à grand diamètre antéro-postérieur, la forte déviation de la tête fémorale en avant et du condyle interne en arrière, la torsion hélicoïde du corps de l'os et la forme sigmoïde de la ligne sagittale de plus grande convexité latérale de la face antérieure.

L'étude de l'atlas conduit aux mêmes conclusions : identification impossible avec un atlas humain ou un atlas de singe ; caractères anatomiques se rapportant à la station debout.

En plus, de la forme massive de l'arc postérieur de la vertèbre, de la grande longueur de cet arc, de la grande extension de la surface d'insertion des muscles et du ligament cervical, M. Ameghino conclut que le crâne du *Tetraprôthomo* devait être proportionnellement plus grand que celui de l'homme.

Je passe sur les arguments qui prouvent, d'après l'auteur, que le passage de la position oblique à la position debout était de date récente.

Il est impossible de discuter toutes ces conclusions sans avoir vu les pièces originales, et l'on ne peut que constater que la description de M. Ameghino coïncide parfaitement avec les dessins qui illustrent son mémoire.

L'auteur recherche ensuite quelle place doit occuper le *Tetràprothomo* dans l'ordre des *Anthropoïdes*, qu'il divise en trois familles : les *Hominidæ*, les *Anthropomorphidæ* et les *Homunculidæ*. Les *Hominidæ* se caractérisant par la station debout, et le grand développement cérébral, c'est parmi eux que prend place le *Tetraprothomo*, à côté du genre *Homo* et du *Pithecanthropus Erectus*, mais la distance qui sépare anatomiquement *Homo* et *Tetraprothomo* est telle qu'il faut supposer l'existence de trois genres intermédiaires dont M. Ameghino a déjà depuis longtemps fait une description *théorique* et qu'il appelle le *Prothomo*, le *Diprothomo*, le *Triprothomo* : « Le développement et la succession de ces formes évolutives entre ces précurseurs de l'homme et l'homme n'a pas pu s'effectuer, dit l'auteur, en un temps plus court que celui qui correspond à toute l'époque pliocène. Donc, le *Tetraprothomo* a vécu à une époque antérieure au pliocène, d'où il résulte que Monte Hermoso doit remon-

Digitized by Google

ter à l'époque miocène ». Cette preuve *a posteriori* de l'antiquité des terrains de Monte Hermoso est bien étrange et on ne peut que se féliciter avec l'auteur qu'elle se trouve d'accord avec l'étude géologique et paléontologique, parce qu'à elle seule, elle ne constitue pas un argument bien probant.

Donc il existait à l'époque miocène, en Amérique, un précurseur de l'homme récemment adapté à la station debout. Cet animal descend de certains Planongulés qui, dans les plaines de l'Argentine dépourvues d'arbres, se virent obligés de se dresser sur leurs membres postérieurs pour explorer l'horizon. M. Ameghino a donné la liste des divers individus qui représentent les diverses étapes de cette évolution progressive. Les singes, que l'on considère à tort comme des précurseurs humains sont en réalité une branche divergente détachée du train commun, bien avant l'apparition du Tetraprothomo et qui a évolué vers la bestialisation.

L'Amérique du Sud, d'après M. Ameghino, fut le centre de développement de tous les mammifères, qui se sont ensuite répandus sur tout le monde, en quatre émigrations successives : la première se fit vers l'Australie à l'époque crétacée, par l'intermédiaire de terres qui de la Patagonie s'étendaient à travers les régions polaires vers l'Australie; véritable onde d'émergence qui s'enfonçait du côté américain au fur et à mesure qu'elle apparaissait du côté australien.

La deuxième émigration se fit vers l'Afrique à l'époque cretaceo-éocène, par l'*Archelenis*, terre qui disparut ensuite. De l'Afrique, les animaux émigrés passèrent en l'Europe, en Asie et enfin en Amérique du Nord.

La troisième émigration se fit vers le même continent à l'époque oligo-miocène, mais alors il y eut échange de faune. C'est alors que passèrent en Afrique les singes et les anthropomorphes précurseurs du *Tetraprothomo*, qui évoluant vers la bestialisation donnèrent les anthropoïdes d'Afrique, d'Europe et d'Asie.

Enfin la quatrième émigration eut lieu vers l'Amérique du Nord à l'époque mioceno-plioceno-quaternaire, et là encore il y eut échange de faune, grâce aux animaux évolués de la 2e et 3e émigrations parvenus en Amérique du Nord.

A quelle époque se sont dispersés les *Hominidæ* ? M. Ameghino nous renseigne également à ce sujet.

Le *Tetraprothomo* est de petite taille et ce sont les Akkas, Boschismans, Hottentots et Négrilles qui se rapprochent le plus de lui, mais ils en diffèrent suffisamment pour admettre que c'est du successeur du *Tetraprothomo*, du *Triprothomo*, que s'est détaché l'*Homo ater* qui donna le groupement negro-negroïde, australoïde. L'*Homo ater* passa en Afrique à l'époque miocène, à la fin de la 3e émigration sus-indiquée. Le Pithecanthropus est également un descendant de l'*Homo ater*, tourné vers la bestialisation.

En Amérique du Sud, l'évolution continue sur place; apparaissent successivement le *Diprothomo*, le *Prothomo*, l'*Homo pampaeus* et enfin l'*Homo pliocenius*, et c'est celui-ci qui passa en Amérique du Nord dans la deuxième moitié de l'époque pliocène (4e émigration). De là et vers la fin de la même époque, l'homme émigra en Asie; certains groupes se fixant dans la région orientale de

Digitized by Google

ce continent formèrent la race mongolique, tandis que d'autres, se dirigeant vers l'ouest et le sud-ouest, furent l'origine de la race blanche caucasique.

L'homme de Néanderthal est une branche divergente éteinte de ce groupement, entré dans la voie de la bestialisation.

Tel est, rapidement résumé, le travail de M. Ameghino. Je ne pense pas qu'il soit un anthropologiste ou un paléontologiste qui accepte sans restriction les idées qui y sont émises. Trop peu de faits sont définitivement acquis pour qu'une hypothèse aussi hardie n'ait des chances sérieuses de ne pas être démentie dans un avenir récent par la découverte de faits nouveaux.

Dr Rivet.

Erland Nordenskiöld. *Arkeologiska undersökningar i Perus och Bolivias gränstrakter 1904-1905*. Uppsala et Stockholm, Almqvists och Wiksells Boktryckeriaktiebolag, 1906 (T. 42, n° 2 des *Kungl. Svenska Vetenskapsakademiens Handlingar*), 66 p., gr. in-4°, 7 planches, une carte et 54 figures dans le texte.

Le voyage du baron E. Nordenskiöld dans la région au nord du lac Titicaca est déjà connu par les communications qu'il en a fait à plusieurs sociétés scientifiques. Ces récits de voyage ont paru dans les revues suivantes :

Ymer, 26e année, p. 59-82. Stockholm, 1906.
La Géographie, t. XII, p. 289-296. Paris, 1905.
Geographical Journal, vol. XXVIII, p. 105-130. Londres, 1906.
Zeitschrift für Ethnologie, t. XXXVIII, p. 80-89. Berlin, 1906.
Geografisk Tidskrift, t. XVIII, p. 235-247. Copenhague, 1906.
Globus, t. LXXXVIII, p. 101-108. Brunswick, 1905.

L'ouvrage qui nous occupe contient les résultats des travaux archéologiques de M. Nordenskiöld dans les provinces de Sandia et de Caravaya, au Pérou, et de Caupolican, en Bolivie, territoire qui forme la lisière de ce que les historiographes de l'ancien Pérou nommaient les Antis. Les fouilles ont été effectuées surtout dans les vallées se trouvant sur le versant oriental du haut-plateau péruvien, entre les derniers échelons de la Cordillère. De ces vallées, celle de Pelechuco est à 3.600 m., celle de Queara à 3.400 m., celle d'Ollachea à 2.700 m., celle de Corani à 4.000 m. au-dessus du niveau de la mer.

M. Nordenskiöld y a trouvé de nombreux tombeaux, mais les anciennes habitations étaient détruites, presque sans laisser de traces. Au contraire, il y avait dans plusieurs vallées des restes de terrasses d'agriculture (*andenes*).

Les tombeaux sont de trois catégories :

1° De petites constructions d'environ 1 m 50 de hauteur. Les murs en sont le plus souvent formés de grandes dalles en pierre schistoïde ; d'autres sont bâtis

Digitized by Google

en *pirca* (murs de pierres sèches), une dalle de schiste y sert de toit. Dans quelques dalles il y a des trous qui, comme le dit l'auteur, ne peuvent pas avoir été destinés à servir en quelque sorte de voie de communication pour « l'esprit du mort » avec le monde extérieur, car l'un de ces trous se trouve près du bord d'une dalle formant toit, dans la partie de cette dalle qui surpasse les murs de maison sépulcrale. Il semble plutôt que ces trous ont été faits pour y attacher des cordes, au moyen desquelles on aurait traîné la pierre qui souvent devait être apportée de loin. La plupart des auteurs ont appliqué le nom *chulpa* aux constructions funéraires dont nous venons de parler. Le sol de ces petites maisons était intact : les cadavres avaient toujours été placés dans leur intérieur, jamais enterrés au-dessous du sol. Dans chaque tombeau il y avait en général trois ou quatre squelettes. Les maisons sépulcrales se trouvaient presque toujours sur les hauteurs, visibles de loin. Cependant, quelques-unes étaient adossées contre des rochers qui alors en formaient l'une des parois.

2° Où il y avait des grottes naturelles ou des abris-sous-roche d'une certaine profondeur, on en avait fréquemment profité pour s'en servir comme sépultures, en les fermant au moyen d'un mur. L'une de ces grottes, située dans la vallée de Queara, contenait environ 200 squelettes. Comme dans les maisons sépulcrales, ces squelettes n'étaient jamais enterrés, mais toujours déposés sur le sol de la grotte en position assise.

3° Dans la vallée de Quiaca il existait des sépultures d'un type particulier. C'étaient des chambres souterraines où étaient déposés les cadavres, sans être enterrés. La chambre était couverte d'une grande dalle en schiste et sur celle-ci se trouvait une colonne massive, bâtie en pierre et couronnée par une autre dalle en schiste.

Les tombeaux avaient presque sans exception été visités par des chercheurs de trésors qui avaient tout bouleversé.

M. Nordenskiöld a rapporté 200 crânes qui seront décrits par M. le professeur J.-V. Hultkrantz. La plupart des crânes sont artificiellement déformés; quelques-uns sont trépanés. Deux cadavres, naturellement momifiés, sont reproduits dans l'ouvrage qui nous occupe. Ils sont enveloppés dans un filet fait de cordes en fibres végétales, comme le sont beaucoup de « momies » du haut-plateau, desquelles Rivero et von Tschudi, les premiers, ont publié des figures.

Parmi les objets recueillis dans les sépultures on remarque surtout les nombreux *topos* en cuivre contenant une petite quantité d'étain. Un spécimen qui a été analysé donna 6.21 p. c. de ce dernier métal. Ces grandes épingles présentent des formes très variées. Il y en a avec tête en forme de lame plus ou moins circulaire, à bord tranchant; suivant Zárate, ces topos ont en effet servi comme couteaux. D'autres, très fréquents, sont terminés par deux têtes de lamas fort bien modelées. Une troisième catégorie est ornée de plusieurs têtes représentant probablement des sortes de fruits ou boutons de fleurs. Un spécimen, à tête creuse, a servi de grelot, car elle contient une petite pierre qui donne un son quand on la remue. Il y a encore plusieurs autres variétés de topos. En outre, les tombeaux ont fourni beaucoup de fragments de récipients

Digitized by Google

et d'autres objets en bois; des petites figures humaines très rudimentaires, sculptées en bois; des calebasses; des aiguilles à chas (*ciracunas*), en bois et en cuivre; quelques objets très simples, en os; des haches à pédoncule central en cuivre allié avec de l'étain (l'une de ces pièces a donné 2. 49 p. c. d'étain); des fragments de vannerie; des grains de colliers en turquoise et en sodalite; des morceaux de mortiers en pierre qui avaient été cassés avant de les introduire dans les tombeaux; des fusaïoles en terre cuite; etc. La poterie était d'une fabrication grossière; les pièces décorées portaient des ornements rudimentaires peints en noir. Un petit vase présente une grotesque image humaine également peinte en noir. Quelques fragments de poterie au poussé méritent d'être mentionnés.

Dans l'une des sépultures se trouvait le corps desséché d'un cochon d'Inde (*Cavia sp.*); dans plusieurs autres tombeaux, des crânes de chien.

M. Nordenskiöld croit que la plupart des sépultures proviennent des Aymaras. Actuellement on ne parle que le quichua dans la région et les Aymaras y auraient par conséquence été supplantés par les Indiens parlant cette langue. Sur sa carte, l'auteur a signalé et la limite de la langue quichua vers les forêts qui s'étendent au pied de la Cordillère et celles des tombeaux en forme de maisons (« chulpas »).

Ces derniers se trouvent presque exclusivement dans les hautes vallées, de 2.500 à 4.000 m. d'altitude; seulement, aux environs de Mojos, ces tombeaux ont été rencontrés à une altitude moindre, à 1.600 m. au-dessus du niveau de la mer. La limite du quichua est tracée très peu à l'est de celle des « chulpas » ce qui démontre que la race andine s'est maintenue plus ou moins dans les mêmes bornes depuis l'époque préhispanique jusqu'à nos jours. Seulement, quelques tribus de la plaine ont aujourd'hui adopté le quichua en substitution de leurs propres langues.

Quant à l'âge des sépultures qu'il a étudiées, M. Nordenskiöld y a trouvé un certain nombre d'objets d'origine moderne, comme des cornes de bœuf, de la poterie des Indiens actuels, des bouteilles en verre, une perle en verre doré, etc. Mais rien ne prouve que ces objets n'aient pas été introduits dans les tombeaux par des chercheurs de trésors et d'autres; tout au contraire, ceci est très probable. D'autre part, les Indiens actuels déposent souvent dans les tombeaux anciens certains objets en sacrifice aux esprits des morts, pour obtenir leur aide dans des affaires quelconques.

M. Nordenskiöld a rencontré plusieurs de ces offrandes. En somme, il est difficile de déterminer avec certitude l'âge de ces tombeaux, mais il est probable que la plupart sont préhispaniques et que quelques-uns ont continué à être employés comme sépultures quelque temps après l'arrivée des Espagnols.

Pour M. Nordenskiöld, les « chulpas » qu'il a examinées ont été construites expressément dans le but de servir de mausolées; elles ne sont pas d'anciennes habitations auxquelles on a donné cette destination, comme le soutiennent von Tschudi et Bandelier à propos de certaines constructions du haut-plateau, appelées également « chulpas ». Je pense que la divergence d'opinions à ce

Digitized by Google

sujet provient des différents sens qu'on a donnés à ce mot. Pour les Indiens, tous les vestiges préhistoriques : ruines d'habitations, maisons sépulcrales, momies, squelettes, etc., sont des « chulpas »; au contraire, les archéologues ont pris l'habitude de désigner par ce mot spécialement les mausolées attribués aux Aymaras.

Ainsi, tous les auteurs ont pris les classiques chulpas de Silustani pour des mausolées jusqu'à ce qu'il ait été démontré par M. Bandelier que ce ne sont pas des tombeaux, mais probablement des magasins. M. Nordenskiöld, après une analyse détaillée de cette question, arrive à la conclusion que les constructions funéraires étudiées par lui n'ont été que des tombeaux, quelques Indiens en ayant peut-être profité accidentellement, à une époque postérieure, pour se mettre à l'abri des intempéries. Certaines « chulpas » contiennent des fragments de poterie et d'autres débris que l'on ne trouve généralement que dans les ruines d'habitations, mais M. Nordenskiöld explique ce fait par une cérémonie qu'il a observée dans plusieurs localités, chez les Indiens actuels : la coutume de casser et brûler tous les objets qui ont appartenu à un mort. La même coutume aurait été en vogue chez les Indiens préhistoriques qui auraient jeté les débris de ces autodafés dans les tombeaux.

M. Nordenskiöld discute la question, si les « chulpas » proviennent toutes des Aymaras, comme la plupart des auteurs le supposent. Il conclut que c'est le cas, en effet, de presque toutes les sépultures qu'il a étudiées. Seuls, quelques tombeaux de la vallée d'Ollachea appartiendraient à la « civilisation de Cuzco ». A mon avis, ce problème est extrêmement difficile à résoudre.

Ensuite, M. Nordenskiöld décrit un certain nombre d'objets anciens qu'il a acquis des indigènes : des haches et des mortiers en pierre, des pierres perforées en forme d'anneau simple et en forme d'étoile, des couteaux, des ciseaux, des haches, des épingles, etc., en cuivre. La plupart des haches sont du type dit « haches à oreilles ». Mais il y a trois haches en pierre, sans gorge (pl. 5, fig. 9 ; pl. 7, fig. 9 et 10), d'un autre type que je me permettrai d'appeler des « haches à entailles », à cause des deux encoches latérales qui ont servi à les fixer au manche. Ces haches sont communes dans les musées, où elles sont en général considérées comme étant d'origine préhistorique. Divers auteurs en ont aussi publié de nombreux spécimens, provenant surtout des forêts de la région amazonienne de la République de l'Équateur. Deux des spécimens de M. Nordenskiöld ont été recueillis dans une localité nommée Buturo, située en dehors de la région andine, à une distance considérable de la Cordillère. Comme presque toutes ces pièces proviennent de la région forestière, extra-andine, il est très probable que les haches de ce type n'ont rien à voir avec l'ancienne civilisation ando-péruvienne, mais qu'elles sont relativement modernes, fabriquées peut-être par les tribus actuelles. M. E.-H. Giglioli [1] reproduit l'une de ces haches, du même type que celle figurée par Nordenskiöld, pl. 5, fig. 9,

1. *Archivio per l'Antropologia e la Etnologia*; vol. XXXI, p. 220, fig. 47. Florence, 1901.

Digitized by Google

mais moderne, emmanchée, et qui provient des Indiens « Abiquire », du Rio Napo. Cette question mérite d'être étudiée.

M. Nordenskiöld a trouvé, dans le village de Sina (Pérou), un certain nombre de grandes pierres, où sont sculptés en relief faible des jaguars, des serpents, etc., et qui doivent avoir fait partie d'un édifice monumental qui s'y trouvait jadis. La plupart de ces pierres sont actuellement encastrées dans les murs de l'église et d'autres maisons du village.

Le court et substantiel travail de M. Nordenskiöld est terminé par la description de plusieurs pétroglyphes, gravés et peints, de la région qu'il a parcourue. Ces pétroglyphes appartiennent au type que l'on rencontre partout dans la région ando-péruvienne.

En dehors de l'ouvrage que nous venons d'analyser, M. Nordenskiöld a publié sur les résultats de son voyage au nord du Titicaca les travaux suivants :

Beiträge zur Kenntniss einiger Indianerstämme des Rio Madre de Dios-Gebietes. Stockholm, Nordiska Bokhandeln, 1895 (en *Ymer*, XXVe année, p. 265-312). — Ethnographie des Atsahuacas, des Yamiacas et d'autres petites tribus habitant la région du Rio Tambopata et du Rio Inambari, affluents du Rio Madre de Dios, et parlant des langues appartenant aux groupes Pano et Tacana.

Der Doppeladler als Ornament auf Aymaragewbene. Brunswick, Fr. Vieweg Sohn, 1906 (en *Globus*, t. LXXXIX, n° 22, p. 341-347). — Étude sur la décoration des tissus des Aymaras modernes.

Einige Beiträge zur Kenntniss der südamerikanischen Tongefässe und ihrer Herstellung. Upsal et Stockholm, Almqvists et Wiksells Boktryckeriaktiebolag, 1906. 22 p., 20 fig. (T. 41, n° 6 des *Kungl. Svenska Vetenskapsakademiens Handlingar*). — Fabrication de la céramique moderne et ancienne dans l'Amérique du Sud.

E. Boman.

Luis Maria Torres. *Arqueología de la cuenca del Rio Paraná.* Buenos-Aires, Imprenta de Coni Hermanos, 1907. 70 p., 46 fig. (Extr. de la *Revista del Museo de La Plata*, t. XIV, p. 53-122).

Comme on le sait, la République Argentine comprend plusieurs régions tout à fait différentes par rapport à l'ethnographie préhispanique : la région andine, les plaines boisées, les *pampas*, la Patagonie et la Terre de Feu. A la deuxième de ces régions, celle des plaines boisées, paraissent se rattacher les rives du Rio Paraná et du Rio Uruguay, y compris le territoire situé entre ces deux rivières, depuis la République du Paraguay jusqu'à leur jonction, où elles forment le Rio de la Plata.

Quelques voyageurs ont fait, à leur passage par certaines parties de cette région, des recherches archéologiques ou des reconnaissances géologiques, mais leurs publications sont d'un caractère accidentel et préliminaire ; la région peut être considérée presque comme *terra incognita* pour l'archéologue.

Digitized by Google

M. Torres s'est proposé d'étudier à fond les vestiges des habitants préhistoriques de ce pays et il y a accompli plusieurs voyages dont deux en mission officielle du gouvernement de Buenos-Aires.

Il a déjà publié un rapport préliminaire[1] sur ses fouilles dans quatre stations préhistoriques du delta formé par le Paraná et l'Urugay, situées près des localités dénommées Mazaruca, Ceibo, Sagastume et Medina. Des recherches de M. Torres dans une autre île de ce delta, notre confrère le Dr R. Lehmann-Nitsche[2], a rendu compte sommairement. La publication générale des résultats scientifiques des voyages de M. Torres paraîtra bientôt, d'après ce qu'il promet.

Dans le mémoire qui nous occupe, l'auteur étudie des collections provenant de Campana (province de Buenos-Aires) et d'Usuró (province de Corrientes), conservées au Musée de La Plata, ainsi que des objets exhumés par lui-même, près de l'embouchure du Rio Carcarañá dans le Rio Paraná (province de Santa Fé), conservés au Musée national de Buenos-Aires.

Près de la petite ville de Campana, sur la rive droite du Rio Paraná il existe une sorte de tumulus, de forme ovale et d'environ 65 mètres de longueur, 26 mètres de largeur et 2 mètres de hauteur. Ce tumulus fut fouillé en 1878 par MM. le Dr Estanislao-S. Zeballos et P. Pico qui publièrent des descriptions de leurs recherches dans les *Anales de la Sociedad Cientifica Argentina* (t. VI [1878], p. 244-260) et dans la *Revue d'Anthropologie* (sér. II, t. I [1878], p. 577-583). Des 27 squelettes qu'ils ont exhumés, pour la plupart incomplets, on n'a conservé qu'un crâne, dont M. Torres donne des photographies et des mesures. La nombreuse collection d'objets en pierre a aussi été perdue, mais M. Torres décrit et reproduit plusieurs objets très intéressants, en os, provenant surtout des deux espèces de cerf qui existent encore en grand nombre dans le pays, le *Cervus paludosus* et le *Cervus campestris*. Ce sont des racloirs, des poinçons, des pointes de flèches, un morceau de corne présentant une perforation et un fragment d'os décoré d'un ornement géométrique composé de lignes droites gravées. La céramique consiste en des fragments à décor très rudimentaire : des lignes et des points gravés.

Il y a aussi des reproductions de têtes d'animaux moulées en terre et qui ont servi d'anses à des vases. Trois têtes de différentes espèces de perroquets sont très faciles à reconnaitre de même que la reproduction d'une coquille.

La seconde station est située sur la petite rivière Usuró, au sud du village de Goya et près de la rive gauche du Paraná. C'est un de ces gisements préhistoriques assez fréquents dans ces parages, signalés par des élévations trop basses et trop étendues pour mériter le nom de tumulus. On les appelle dans

1. *Los cementerios indígenas del Sud de Entre-Rios* (en *Anales del Museo Nacional de Buenos Aires*, t. IX, p. 57-75). Buenos-Aires, 1903.

2. *Túmulo indígena en las islas del delta del Paraná, estudiado por Luis Maria Torres* (en *Revista de Derecho, Historia y Letras*, t. XXIII, p. 267-272). Buenos-Aires, 1905.

Digitized by Google

le pays des *paraderos*. Celui dont il est question a été visité par M. Juan-B. Ambrosetti qui le mentionne sous le nom de *Paradero Pehuajó* dans sa description des paraderos de Goya, dans le *Boletin del Instituto Geográfico Argentino* (t. XV [1894], p. 401-422). M. Torres reproduit plusieurs têtes d'animaux moulées en terre et provenant de cette station. Le décor gravé des fragments de poterie rencontrés dans ce gisement est très simple, comme à Campana. Une grecque très régulière est la figure la plus compliquée.

M. Torres dénomme la station du Rio Carcarañá qu'il a fouillée *Paradero de Caboto*, car on suppose que le fort du Saint-Esprit, élevé en 1527 par le célèbre navigateur Sébastien Cabot, était situé à cet endroit. Le décor gravé de la poterie trouvée en ce point est très semblable à celui des autres stations. M. Torres reproduit une figurine en terre cuite en provenant, et représentant, suivant l'auteur, le grand loup du Chaco, le *Canis jubatus*. Il me semble qu'il s'agit plutôt du petit renard du pays, le *Canis Azarae*. Une autre pièce est une imitation très curieuse, quoique grossière, d'un canard, également en terre cuite.

Les objets, provenant de trois stations situées le long du Paraná, à de grandes distances l'une de l'autre, sont bien intéressants, car la ressemblance parfaite des différentes collections démontre que la même culture préhispanique s'étendait sur les deux rives de ce grand fleuve, depuis le Paraguay jusqu'au Rio de la Plata. Selon l'auteur, toutes les autres stations de la même région qu'il a étudiées présentent sous ce rapport une grande analogie avec celles que nous venons de mentionner. Attendons l'ouvrage définitif de M. Torres qui doit comprendre un matériel très riche, à en juger par les nombreux voyages qu'il a effectués.

E. Boman.

A. M. Tozzer. *A comparative study of the Mayas and the Lacandones. Archæological Institute of America, Report of the fellow in american Archæology 1902-1905.* New-York, Macmillan, 1905, 195 p. in-8, 29 pl.

Les Lacandons ont longtemps été les gens les plus énigmatiques de l'énigmatique Amérique centrale. Nous ne les connaissions guère que par les travaux du colonel Juan Galindo [1] et de M. Charnay [2], qui n'avaient pu séjourner longtemps chez eux. Le travail de M. Tozzer nous met, pour ainsi dire, d'un seul coup en possession d'une quantité considérable de matériaux sur l'ethnographie

1. *Description de la rivière Usumasinta dans le Guatémala* (*Nouvelles Archives des Voyages*, 3e série, vol. III, Paris, 1834, pp. 147-151).

2. *Voyage au Yucatan et au pays des Lacandons* (*Compte rendu de la Société de Géographie de Paris*, 1882, pp. 529-553), aussi : *Tour du Monde*, vol. XLVII, pp. 1-96; vol. XLVIII, pp. 207-330.

Digitized by Google

et la linguistique de ce peuple jusqu'ici presque inconnu. C'est au cours d'un séjour de trois ans (de 1902 à 1905) dans le Yucatan et le Chiapas que M. Tozzer a pu recueillir ces informations. Le but de l'ouvrage est de décrire l'ethnologie des Lacandons en la comparant avec celle des Maya encore indépendants, groupés en trois centres dans le Sud du Yucatan. De ces centres, les plus importants sont ceux d'*Ixkanha* et d'*Icaiche*. Ces Maya n'ayant gardé que peu de leurs traits primitifs, nous n'insisterons pas sur la comparaison établie par l'auteur; nous nous contenterons de dire, pour n'y plus revenir, que dans tous les cas où les Maya ont gardé les coutumes indigènes, elles s'accordent presque parfaitement avec celles des Lacandon.

Les Maya indépendants et les Lacandons se donnent à eux-mêmes le nom de *masewale*; ce n'est pas un nom indigène, mais une forme hispanisée du mot nahuatl *macehualli* (au pluriel *macehualtin*), qui signifie « paysan, esclave ». Les Européens et les métis les désignent d'une façon erronée, par le nom de *Caribes*. Les Lacandons sont localisés au sud de Tenosique (Tabasco) et à l'ouest de l'Usumacinta (Chiapas) dans la contrée arrosée par les rivières Lacantun et Lacanha, qui s'unissent avec le Chixoy ou rio Salinas, pour former l'Usumacinta; c'est un pays très arrosé, densément boisé et où se trouvent plusieurs lacs dont le principal est celui de Pet-Ha. Les Maya prétendent que les Lacandons viennent du Yucatan; il est question de leur entrée au Peten dans les *Annales* publiées par Brinton. Les anciens auteurs parlent de leur présence en cette région; Cortès passa dans leur pays en 1525, mais beaucoup des écrivains du XVIe siècle divisent les Lacandons en deux groupes : celui de l'Orient, constitué par des gens parlant maya et celui de l'Occident où le langage chol aurait été en usage. On verra d'autre part que M. Sapper croit que les Lacandons des anciens auteurs auraient tous parlé la langue chol et que les Maya ne seraient descendus dans le Peten qu'au XVIIe siècle. Quoi qu'il en soit, il n'existe plus rien aujourd'hui de cette division, et le seul langage employé est le maya, qui ne diffère de celui du Yucatan qu'en ce qu'il est plus pur et ignore les mots européens, si nombreux dans le yucatèque actuel. Ils vivent en petits groupes isolés qui forment deux groupes principaux, l'un localisé sur l'Usumacinta, l'autre sur la rivière Lacantun; ils sont en tout deux ou trois cents (Sapper).

L'extrême humidité du sol du Peten en fait un pays très fertile : outre les grands arbres, acajou (*tšem*), campêche, guayacan, pin-résineux (*tŏte*), qui fournissent aux habitants du bois pour la charpente, la fabrication des arcs et des flèches, la confection de torches; la nature offre aux Lacandons une multitude de fruits sauvages : chicosapote, anone, tamarin, noix de coco, papaye, cacao, limon, citron, orange, ananas, banane. La résine de *pratium heptaphyllum* et le suc d'un arbre à caoutchouc (*castilloa elastica*) leur servent d'encens; ils cultivent avec succès la patate, le manioc, les haricots, les piments, le maïs, le tabac et la canne à sucre. La faune est représentée dans les forêts par une grande variété d'animaux : le cerf, le sanglier, l'ocelot, le couguar, le jaguar, le tapir, les singes, les blaireaux, les perroquets, le dindon sauvage, la perdrix, la caille. Dans les rivières nagent les alligators et les tortues.

Digitized by Google

Les Lacandons sont de petite taille, bien qu'un peu plus grands que les Maya; ils sont très brachycéphales (indice 85.5); leur peau, d'un brun doré, est un peu plus claire que celle des Maya; leurs cheveux noirs sont un peu ondulés : ils ont parfois de la barbe. A la naissance, on constate l'existence du point sacral; il est de couleur pourpre.

Le costume consiste en un pagne (*qašnăk*) et un poncho (*šikul*); les femmes portent aussi le poncho et un jupon (*pīk*) allant jusqu'aux chevilles et fixé à la taille par une large ceinture (*uhetšebinnoq*). Les enfants vont complètement nus jusqu'à l'âge de 2 ou 3 ans. La parure est assez simple : les femmes portent derrière la tête des plumes, et autour du cou des colliers de perles ou de graines, comptant parfois jusqu'à 12 rangs et augmentés de pendentifs en bois, en os ou de très petits crânes de singes. Au cours de certaines cérémonies, hommes et femmes se ceignent le front d'une bande d'écorce (*huun*).

Les établissements lacandons sont d'un type très spécial : ils sont toujours situés à proximité d'un champ de maïs et consistent en une hutte sacrée où sont rangées les idoles, une autre plus petite où on prépare la nourriture de ces idoles, et de une ou plusieurs huttes d'habitation. Quatre chemins mènent à ces petits villages, chacun venant d'un point cardinal différent.

Les Lacandons forment des clans totémiques à descendance masculine; l'exogamie existe dans ce clan. Le totem est appelé *yonen* « parent ». M. Tozzer a pu obtenir 18 noms de groupes totémiques : singe, blaireau, sanglier, cerf, faisan, jaguar, ara, etc. De plus certains clans sont groupés sous une même appellation; les clans *qeqen* (sanglier) et *kitam* (porc de montagne) sont connus sous le nom de *kowŏ*; ceux de *kotom* (blaireau) et de *sanhol* (un mustélidé) sous celui de *taš* « niveau ». Peut-être doit-on voir là des noms de phratries ou clans primaires desquels se seraient formés les groupes totémiques actuels. La nomenclature de parenté prouve que les Lacandons n'ont pu parvenir au stade d'évolution que L. H. Morgan appelait « descriptif » et qu'ils gardent encore des traces nombreuses de la parenté à nomenclature par groupe d'âge : le père, les oncles paternels et le fils aîné du plus âgé des oncles, qui est un futur chef de famille, sont tous désignés par le terme *yum*; le mot *sukun* s'applique aussi bien aux cousins qu'aux frères; de même sœurs et cousines portent le titre de *kik*; les deux appellations de *sukun* et de *kik* s'appliquent à des parents plus âgés que celui qui parle; les frères, sœurs, cousins, cousines plus jeunes que lui sont désignés par le nom de *wišin*. Il existe encore, dans les coutumes qui règlent l'héritage, de nombreuses traces de descendance en ligne maternelle : les héritiers privilégiés sont bien le fils aîné et la principale femme, et les autres fils reçoivent bien une part des biens du père, mais à défaut d'héritier mâle en ligne directe, les biens reviennent aux frères du décédé. Les filles n'héritent pas, et les Lacandons en donnent une raison singulière : *elles n'ont pas de droits religieux* (p. 39).

Outre les termes de parenté et les noms totémiques, il existe chez les Lacandons un système très curieux de classification des enfants suivant leur ordre de naissance; cette coutume est appelée « namesake » par M. Tozzer; voici en quoi elle consiste : outre le nom animal de clan, le premier fils né d'un couple

Digitized by Google

reçoit les titres de *Qin* « soleil » et *Baaš* « singe »; la première fille se nomme *naqin-baaš* [1]; le second fils est appelé *Qaiyum* « dieu chantant » et *sanhol* « un mustélidé »; la seconde fille *naqaiyum-sanhol*; les troisièmes se nomment respectivement *tšan-qin* « petit soleil » et *natšanqin*, sans nom animal; les autres *bol*, dont la signification ne nous est pas donnée et *nabol*, avec le nom animal *qimbol* « une espèce de serpent ». Nous ignorons complètement l'origine de ces appellations; toujours est-il que chacun des couples d'enfants possède un chant séculaire, dans lequel il célèbre l'animal dont il porte le nom. Le chef de famille est le père; c'est lui qui doit accomplir les rites domestiques; à sa mort, le fils aîné quitte son titre de *qin* pour prendre celui de *yum* et devient le chef de famille. Chaque famille possède un champ particulier. Il y a un peu d'incertitude dans les renseignements de l'auteur quant à la composition des établissements : il semble nous dire (p. 40) que les gens d'un même totem habitent un même lieu; ailleurs (p. 43) il nous montre un seul lieu habité par une *famille* comprenant des gens de totems différents. Les Lacandons sont polygames; généralement, la première femme épousée est la maîtresse des autres; les autres femmes sont appelées « tantes » (*sena*) par les enfants. Les cérémonies du mariage sont du type le plus simple; on fait aux deux fiancés une offrande de *posol* et de *baltše*, puis les époux mangent ensemble; à partir de ce moment, ils forment un groupe à part et ne doivent plus jamais manger avec leurs parents.

Les femmes enceintes portent autour du cou une corde de coton (*kutš*) afin de préserver la vie de l'embryon; à la naissance, des cérémonies spéciales ont lieu devant les idoles. Les cérémonies d'initiation à l'âge de la puberté sont de l'ordre le plus simple: au garçon, on donne un arc et des flèches qu'on accompagne d'une prière afin qu'il devienne bon chasseur; à la fille, un ballot de plumes d'oiseau.

Les rites funéraires et spécialement la forme du tombeau méritent de retenir l'attention : le corps est placé, étendu sur le dos, dans une fosse, profonde d'environ deux pieds et demi. Sur l'abdomen, on dépose du maïs écrasé, pour que le mort puisse faire du *posol* et des *tortillas*; on le recouvre ensuite de feuilles de palmier; la fosse est alors comblée et au-dessus on élève un monticule de terre, qu'on recouvre de cendres; au quatre points cardinaux, on plante une figurine en feuille de palmier ayant la forme d'un chien; ces quatre figurines représentent les gardiens du mort; on plante ensuite, tout autour du tumulus, de petites baguettes enduites de cire; chacun des membres de la famille allume trois ou quatre de ces sortes de cierges et les femmes ou les enfants deux chacun. Enfin on construit au-dessus du monticule un abri en feuilles de palmier, au toit duquel on suspend trois gourdes, l'une remplie de *posol*, l'autre d'eau et la troisième de tortillas.

La grande fertilité du sol, permet la culture, sans grande difficulté, du maïs et des autres plantes auxquelles nous avons fait allusion plus haut. Le terrain

1. *na* « maison ».

Digitized by Google

est d'abord assolé par l'incendie des arbres; le maïs est ensemencé à la saison des pluies, sans précautions spéciales; lorsqu'il est mûr, on le récolte et on le laisse d'abord digérer un certain temps avec de la chaux de coquilles, pour enlever les barbes; il est ensuite écrasé jusqu'à six ou sept fois sur un *metate* en pierre; ainsi réduit en poudre fine, il sert à confectionner des tortillas (*op*) et de nombreuses boissons : le *maas* ou *posol*, analogue à la *chicha* des Péruviens, le *tšokosaka*, qui se boit chaud, le *saqnum* et le *qa*. Le maïs sert encore à préparer les *tamales* ou *tuliwà*, pâte de piments ou de haricots entourée de farine de maïs; la patate (*īs*), le manioc (*sin*), la tomate (*beyantšan*), les haricots (*buul*) forment le reste de la nourriture végétale. La chasse a lieu à l'aide de l'arc; les poissons sont également fléchés; les œufs de tortue, les crabes d'eau douce, les escargots jouent un grand rôle dans l'alimentation des Lacandons.

La technologie est d'une espèce très inférieure : le tissage aujourd'hui très délaissé — on préfère acheter de la toile aux Mexicains — se faisait autrefois sur un métier analogue à celui qu'emploient encore les Navajo et les Pueblos du Nouveau Mexique, mais disposé horizontalement; la vannerie est de l'espèce la plus grossière. L'arc est droit, du type simple; les flèches sont assez longues, empennées à deux plumes, avec encoche à la base; les pointes sont fixées à la préhampe par une encoche ménagée dans celle-ci, puis liées avec du fil de tendon; elles sont en silex éclaté au moyen d'un morceau d'os ou d'acier. Arcs et flèches sont présentés aux idoles afin d'obtenir du succès à la chasse; on peint ensuite les flèches de deux points rouges. La poterie, quoique d'une fabrication très grossière, est une industrie importante : on fait en terre cuite des vases pour les usages domestiques, de grands tambours, des jarres pour la *baltše* et surtout des encensoirs qui jouent un rôle prépondérant dans leur rituel et sur le rôle desquels nous reviendrons. Les Lacandons sont apiculteurs : ils creusent des poutres et les placent devant la Maison des Dieux pour que les abeilles viennent y construire leurs rayons. Le feu est obtenu aujourd'hui à l'aide du briquet, mais le feu cérémoniel est toujours fait à l'aide de deux bâtons. Les maisons des Lacandons sont oblongues, avec les extrémités arrondies; la charpente du toit repose sur quatre poteaux fourchus; le toit se trouve ainsi indépendant des murs qui sont faits de minces planches recouvertes de terre ou de feuilles de palmier; souvent d'ailleurs ces derniers manquent et la maison n'est plus qu'un abri sans toit.

Les Lacandons sont de piètres décorateurs, bien qu'ils possèdent un mot spécial (*uhotal*) pour désigner l'embellissement des objets par des dessins; leurs seuls motifs sont des sortes de roues dentées, des figures humaines grossières, et des semis de points. Les seules couleurs employées sont le rouge et le noir. La plastique n'est pas meilleure. Quant à la musique, les Lacandons sont mieux outillés : ils possèdent un grand tambour, en terre cuite; (c'est même une divinité *Qaiyum* « le dieu chantant »); vient ensuite un autre objet cérémoniel, la trompette de coquille, qui sert à appeler les dieux; puis une sorte de hautbois, le hochet (*soot*) et une manière de guitare (*petšaktše*) sans chevilles, qui est certainement un instrument importé.

Digitized by Google

M. Tozzer a donné à l'étude de la religion une importance prééminente, bien qu'il donne de la religiosité des Lacandons une idée bien simpliste (p. 80). L'animisme est bien développé. L'homme est censé avoir deux âmes; l'une, le pouls (*upišanukab*) va vivre après la mort dans le monde souterrain avec *Kisin*; l'autre, le cœur, monte au ciel où elle vit avec *Nohotšakyum* ; cette dernière est accompagnée dans son voyage par un esprit gardien (*pišan*). Les Lacandons ont conservé de leurs ancêtres maya un panthéon bien organisé : les dieux, mâles et femelles, sont parfaitement hiérarchisés; ils habitent l'intérieur des falaises, les anciens temples ruinés, parfois les bords d'un lac ou d'une rivière. En tête du panthéon, se trouve *Nohotšakyum* « le grand-père »; ses père et mère sont *Tšaknikte* et *Šaknikte*, deux fleurs. Suivant les gens du rio Lacantun, il vit dans les ruines de Yaxchilan (Ville-Lorillard, Menche); suivant ceux du lac Pet-Ha dans celles d'Anaite; son pouvoir est très grand, et il est essentiellement bienveillant envers les hommes. A la fin du monde, il portera en guise de ceinture le corps de *Hāpikera*, très mauvais génie en forme de serpent. Il a une fille *Estub* « la petite » ou *Upal* « son enfant » et plusieurs fils. Il fait partie d'une famille de quatre frères; deux sont ses aînés, ce sont *Yantho*, divinité très importante qui demeure dans la haute falaise de Tenosique sur l'Usumacinta et *Ušukun* qui vit dans une caverne et est plutôt malveillant envers l'espèce humaine; son serviteur est *Kisin* « le tremblement de terre », seigneur du monde souterrain. Ces quatre dieux sont probablement assimilés aux dieux des quatre points cardinaux (*Chac* des Maya anciens, *Nukutšyumtšakob* des Maya modernes). Suivant ces dieux comme importance, vient la déesse *Akna* « la mère », mère de certains dieux; une de ses hypostases est la mère des hommes, présidant aux accouchements, qui est connue comme *Ištšel* [1], de même que chez les anciens Maya. Elle a un mari : *Aqantšob* ou *Tšitšaktšob*; ce couple divin est réputé vivre à Yaxchilan. Les noms correspondants à ceux des anciennes divinités yucatèques ne manquent pas : nous avons *Isanā* (= *Itzamna, Zamna*) dont les fonctions sont mal définies; *Ququlcan* (= *Kukulcan*) qui n'est plus ici qu'un serpent polycéphale et qui vit seulement dans les alentours de l'habitation de *Nohotšakyum; Qaq* (= *Kak*) le feu, qui hante Tenosique. Il en est d'autres dont l'appellation ne nous rappelle rien, tels sont les dieux du lac Petha, *Isananohqu* et *Kakotš*, qui vivent sur les rives opposées de cette étendue d'eau; *Kananqaš* le lieu de la forêt qui se terre à San-Hipólito, à quelques lieues au nord du lac; *Mensabak* qui a son gîte dans la même localité et qui a pour aides tous les esprits de l'ouest (*Tšiqinqu*); de son frère *Sibani*, nous connaissons peu de chose. *Nohqu* vit à Yaxchilan, *Sākapuk* à Anaite; quant à *Qaiyum* « le dieu chantant », c'est un dieu qui vit dans le ciel et c'est aussi, comme nous l'avons dit, le tambour cérémoniel; pour terminer cette énumération des divinité, nous signalerons le dieu des abeilles, dont le nom lacandon n'est pas venu jusquà nous

Mais ce ne sont là que les grands dieux, hiérarchisés et personnifiés. A côté

1. Dans l'orthographe traditionnelle : *Ixchel*.

Digitized by Google

d'eux, il existe une multitude d'esprits, plus ou moins locaux, qui leur sont parfois unis par des liens de subordination. Tels sont les *tšiqinqu* ou esprits de l'ouest déjà nommés, les *Nohqu*, gardiens des champs, les *Štabał*, esprits des pierres de la forêt. Dans cette classe se rangent aussi des divinités qui eurent autrefois un rôle supérieur; ce sont les dieux astronomiques et météorologiques : *Qin*, le soleil; *Tanu pekqu*, le dieu du tonnerre; *Tanuhasqu*, le dieu de l'éclair.

Toutes les autres divinités que nous venons de mentionner ne se trouvent pas toujours représentées dans un même établissement. Pour pouvoir les adorer en un lieu donné, il faut qu'on se soit procuré une de leurs idoles, et nous voici amené à parler du système rituel des Lacandons. Il est très particulier et n'a pas, à notre connaissance, d'équivalent chez aucun peuple du monde. Les « idoles » sont de deux genres; ce sont d'abord les encensoirs, bols de terre cuite grossière sur le bord desquels sont appliqués des mascarons de terre cuite représentant une tête humaine, sommairement modelée, mais ayant toujours la lèvre inférieure très saillante. A l'intérieur, on place une petite pierre qui est l'idole proprement dite; elle a été acquise par un ancêtre de la famille, qui a été en pèlerinage au site où est censé résider le dieu. Là on accomplit un encensage du dieu; c'est pourquoi on rencontre souvent dans les ruines des vases contenant du copal; ils sont d'origine récente et apportés, pour la plupart, par les Lacandons. La pierre est donc placée dans le vase. Voici comment fonctionne le rite d'encensement : on place d'abord sur la lèvre inférieure saillante de la figure humaine un peu de pâte de maïs, puis on place du copal dans le bol, au-dessus de la petite pierre, et on l'allume. L'encensoir est censé représenter une divinité inférieure; on se la propitie d'abord en lui offrant de la nourriture; il est ensuite censé porter la fumée du copal à la divinité supérieure, représentée par la pierre placée à l'intérieur du bol de terre cuite.

Les rites sont, en général, accomplis par le père de famille ou par le fils aîné. M. Tozzer nous les décrit et, pour une grande partie nous donne le texte lacandon, avec traduction anglaise interlinéaire des formules qui s'y récitent. Nous ne pouvons entrer dans ce détail et terminerons ce compte rendu, déjà trop long, par quelques considérations d'ordre général que nous emprunterons à l'auteur lui-même : nous devons abandonnner tout espoir de trouver parmi les Lacandon ou même les Maya indépendants une aide quelconque au déchiffrement des inscriptions des monuments anciens; ces peuples sont tombés trop bas pour pouvoir nous être de quelque utilité dans ce travail; ils ignorent même absolument le sens des figures sculptées qu'ils rencontrent et s'ils y attachent quelque sentiment religieux, c'est en raison de l'animisme général qui règne parmi eux. On peut expliquer cette ignorance complète par trois faits : la région du Peten était déjà presque déserte au temps de la conquête espagnole; ensuite les prêtres seuls possédaient, au dire des anciens auteurs, le secret de la lecture des hiéroglyphes; la masse du peuple ne connaissait le culte que par ses manifestations extérieures et il a conservé leur souvenir jusqu'à l'heure actuelle; enfin le régime d'oppression auquel ont été soumises toutes les populations indigènes les a fait fuir dans des endroits inhabités et a produit de véritables phénomènes de régression sociologique comme chez les Lacandons ou bien a amené leur assimilation complète.

Digitized by Google

Tel est ce livre, qui fait le plus grand honneur à son auteur. Il nous montre tout l'intérêt que peut posséder une étude ethnographique bien faite, quoique encore incomplète, chez les peuples de l'Amérique centrale.

H. Beuchat.

A. L. Kroeber. *Shoshonean dialects of California* (*University of California publications. American Archæology and Ethnology*) Vol. IV, n° 3, Berkeley, University Press, 1907, in-8, 100 p.

Le travail de M. Kroeber tient beaucoup plus que ne promet son titre : au lieu d'une étude descriptive de quelques dialectes shoshones peu importants, nous avons un travail d'ensemble sur les langues de ce groupe intéressant et peu connu.

L'ethnographie de la famille linguistique shoshone (ou Uto-aztèque de Brinton) nous est encore presque inconnue. A première vue, notre connaissance philologique paraît meilleure : des vocabulaires ont été publiés, depuis fort longtemps, traitant d'un certain nombre de dialectes, mais aucune grammaire, si rudimentaire soit-elle, n'en a été esquissée. M. Kroeber a pu recueillir, pendant un « survey » ethnographique de plusieurs années, beaucoup de renseignements, mais les *data* d'ordre grammatical sont encore bien peu de chose, son travail porte surtout sur les faits lexicologiques obtenus tant par lui que par ses prédécesseurs.

Les langues shoshones paraissent posséder une phonétique assez riche, surtout pour le système vocalique : outre les séries a, e, i, o, u, ouvertes et fermées, elles possèdent une série A, E, I, O, U de voyelles dites obscures, une série ^{a}, ^{e}, etc. de sons « inarticulés », et les lettres *o*, *u*, *ö*, *ü* que M. Kroeber qualifie d' « impures ». Les consonnes sont assez nombreuses, principalement dans les séries gutturale et palatale. La seule particularité grammaticale qui nous soit rapportée comme étant commune à tous les dialectes est la suivante : il existe des suffixes de noms ou terminaisons, qui disparaissent en certaines circonstances ; par suite, un nom, pris dans son sens substantif est toujours accompagné d'un suffixe qui disparaît lorsque le nom entre en composition. La même particularité existe en nahuatl ; « une pierre » se dit, dans le dialecte Luiseño de la Californie *to-ta* ; « ma pierre » devient *no-ta* ; de même en nahuatl, le mot *yac-atl* « le nez » forme *no-yac* « mon nez ». Ces suffixes varient dans chacun des groupes de la famille shoshone, et même souvent dans chaque dialecte.

M. Kroeber a éprouvé de grandes difficultés pour dresser le tableau des divisions linguistiques de cette famille ; certains dialectes extrêmes n'ont entre eux qu'une ressemblance très lointaine et comme il est certain que beaucoup de dialectes sont éteints, il n'est pas toujours facile d'apercevoir les formes de passage. Quoi qu'il en soit, voici le tableau que propose l'auteur : il existe quatre grands groupes et huit sous-groupes :

Digitized by Google

1er groupe : Dialecte des Pueblos.	*Hopi* (Arizona).	
2e groupe : Dialectes du Plateau.	a) *Ute-Chemehuevi.*	*Utes* de l'Utah et du Colorado. *Paiute* du Nevada du Sud. *Chemehuevi* du Rio Colorado. *Kawaiisu* des monts Tehachapi. Quelques-unes de bandes de *Bannock.*
	b) *Shoshoni-Comanche.*	*Shoshoni* de l'Idaho oriental, du Nord-Ouest de l'Utah, du Nord-Est du Nevada et ceux du Wyoming. *Comanche.*
	c) *Mono-Paviotso.*	*Mono* ou *Monachi* de la Sierra-Nevada. *Paviotso* ou *Paiute* du Nord-Ouest du Nevada. *Snake* ou *Paiute* de l'Oregon oriental. *Bannok* de l'Idaho. *Panamint* de la vallée de la Mort (Californie).
3e groupe : Dialecte de la Kern River.	*Tübatulabal* de la rivière Kern.	
4e groupe : Dialectes de la Californie méridionale.	a) *Serrano.*	*Serrano* des environs de San-Bernardino. *Gitanemuk* à l'Est du Lac Tulan.
	b) *Gabrielino.*	Indiens des missions de *San-Gabriel* et de *San-Fernando*, anciens habitants des trois îles du Sud de l'Archipel Santa-Barbara : *Santa Catalina*, *San-Miguel*, *San-Nicolas.*
	c) *Luiseño-Cahuilla.*	*Luiseño* de la Mission de San-Luis Rey. *Juaneño* de San-Juan Capistrano. *Cahuilla* des monts San-Jacinto. *Agua Caliente* des sources de la rivière de San-Luis Rey.

Digitized by Google

Le diagramme que publie, p. 100, M. Kroeber, montre que le Hopi et les dialectes de la Rivière Kern sont les langues qui divergent le plus ; la grande difficulté que l'on rencontre pour classer ces idiomes ne provient pas seulement de l'insuffisance des données linguistiques, mais encore de l'extrême confusion qui règne dans les noms et appellations tribales des peuples shoshones. Les Shoshones n'ont pas de noms tribaux, excepté chez les Mono-Paviotso du Sud, qui ont emprunté ce mode de distinction à leurs voisins californiens, les Yokuts. Ils se désignent généralement par le terme « gens », qu'ils suffixent au nom de la localité qu'ils occupent, quelquefois aussi, dans le Nord, ils se distinguent par le nom de leur nourriture ordinaire; on trouve des « mangeurs de poisson, de bison, d'écureuil ». Les noms donnés par les Européens, coureurs de prairies, trafiquants, mineurs, sont des plus vagues; nous retrouvons ainsi un peu partout le nom de *Paiute*; dans le Nevada, on l'applique à tous les Indiens, excepté les *Washo*; en Californie, il a été appliqué à certains Shoshone Mono et Serrano. Les Bannock du Nevada septentrional sont des Mono-Paviotso, tandis que ceux du Fort-Hall sont des Ute-Chemehuevi. Les Shoshoni occidentaux de Hale et de Gatschet sont des Ute-Chemehuevi et non de véritable Shoshoni, etc.

Dans le sud de la Californie, il y a moins de confusion : les noms des Indiens comme Luiseño, Serrano, Gabrielino, appliqués à des groupes habitant des missions très éloignées les unes des autres et parlant des dialectes différents sont de bons substituts d'appellations tribales indigènes.

A la fin de son travail, M. Kroeber entreprend une étude ayant une bien autre ampleur que celle de la classification des langues shoshones : il reprend la question de la parenté de celle-ci avec celles des Pimas et des Aztèques. Cette parenté, acceptée à la suite du grand travail de Buschmann, qui remonte à une cinquantaine d'années, a été tour à tour admise, puis niée. Les partisans de la filiation de ces langues, comme Brinton, ont trouvé un contradicteur formel dans Powell, qui, il y a une quinzaine d'années, nia toute parenté entre les trois groupes; depuis, on les a considérés à part. M. Kroeber rappelle que les études de Buschmann ne portaient pas sur le même sujet que celles de Powell : elles étaient purement linguistiques, tandis que celles du regretté Américain étaient purement ethnologiques. L'un cherchait dans le nahuatl des traces d'autres idiomes, l'autre cherchait s'il existait entre la langue des anciens Aztèques et celles des peuples plus septentrionaux des relations telles que l'on put en conclure à leur origine commune. Buschmann lui-même ne croyait pas à la parenté réelle du nahuatl et des langues de la Sonora et on a méconnu sa pensée en lui imputant une telle opinion. M. Kroeber voudrait résoudre la question, et, après avoir comparé de nombreux vocabulaires, retranscrits d'une façon uniforme, il conclut à l'origine commune des trois groupes shoshone, pima et aztèque. Ses conclusions méritent d'être détaillées : les langues pima sont apparentées de plus près aux langues shoshone que ne l'est le nahuatl ou, plus exactement, ce dernier idiome est plus spécialisé que ceux de la Sonora. D'un autre côté, si nous considérons l'ensemble des langues, nous constatons

Digitized by Google

que le Hopi diffère plus du nahuatl qu'aucune autre, bien que sa parenté avec les langues shoshone soit indiscutable. On dira donc que ces deux langues sont les plus spécialisées de toute la famille et en représentent les variations extrêmes.

L'unité d'origine établie, M. Kroeber cherche à démontrer la filiation et l'histoire des divers groupes : les Uto-Aztèques ne sont pas originaires du pays situé entre les montagnes Rocheuses et les Grands Lacs comme le croyait Brinton ; les études faites sur place en Californie prouvent qu'ils habitent cette région depuis très longtemps ; de plus, aucune tradition ne permet de croire qu'à une époque rapprochée de nous, ils émigrèrent en allant de l'Est à l'Ouest. Les Hopi ont dû se séparer du tronc principal à une époque très reculée, comme le montre l'extrême spécialisation de leur idiome ; il en est de même pour les Aztèques. Ces derniers seraient arrivés au Mexique beaucoup plus tôt que ne le prétend leur tradition : celle-ci raconte qu'ils trouvèrent dans la Sonora des peuples de leur famille ; or l'extrême différence entre les langues du groupe nahuatl et celles des Pima prouve que les Aztèques vécurent longtemps isolés au milieu de peuples parlant des idiomes différant totalement du leur ; de plus la ressemblance évidente entre les langues pima et shoshone prouve que les indigènes de la Sonora n'occupent leur habitat actuel que depuis un temps relativement court.

On voit tout l'intérêt de ce travail. Nous craignons cependant qne M. Kroeber n'ait pas levé tous les doutes qui planaient sur l'unité de la famille Uto-aztèque. Ses conclusions historiques, très intéressantes en elles-mêmes, ne reposent malheureusement que sur une démonstration linguistique incomplète. L'ignorance où nous sommes de la phonétique et de la grammaire de la plupart de ces idiomes nous interdit de tirer des conclusions fermes. Il ne suffit pas de retranscrire les noms pour les amener à une notation uniforme, encore faudrait-il savoir si la nouvelle notation est bien exacte. Séparer la racine d'un mot des suffixes qui y sont accolés est toujours une tâche des plus délicates. Nous sommes convaincu que M. Kroeber a fait ce travail avec le plus grand soin, mais nous craignons que les faits actuellement connus ne permettent à personne, si compétent soit-il, de l'entreprendre. Il est prudent, pensons-nous, de conserver encore la division de Powell, jusqu'à ce que des faits nouveaux nous permettent de reconnaître l'unité de la famille Uto-Aztèque.

H. Beuchat.

Digitized by Google

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

La mythologie des Maya modernes. — Nous extrayons du livre de M. Tozzer: *A comparative study of the Mayas and Lacandones* les renseignements suivants sur les Maya modernes des états indépendants d'Ixkanha et d'Icaiche et leur mythologie.

« Dans les cités et les villes du Yucatan, il existe des églises et des cathédrales. Dans les villages moins importants, les prêtres ne viennent qu'une fois l'an pour baptiser les enfants, confesser et bénir les unions qui se sont formées. Aux petits établissements de l'intérieur la visite annuelle n'a même pas lieu et les natifs vivent sans être soumis à l'influence du *padre*. Chaque hutte possède son *santo*, qui consiste ordinairement en une image de la Vierge Marie. Les jours saints sontcélébrés par de grands festins, qui dégénèrent souvent en orgies. A de fréquents intervalles le long des routes et des chemins, on a érigé des croix de bois; quand un voyageur passe au pied de chacune, il y dépose un caillou, Les natifs touchent le bord de leurs chapeaux quand ils passent auprès, enfin, le Yucatan est virtuellement une contrée catholique. Cependant, au-dessous de cette croyance, il y a beaucoup d'idées aborigènes.

Diego de Landa et les autres ecclésiastiques et historiens de la période de la conquête nous ont donné beaucoup de renseignements sur le cérémonial des Maya, sur les fêtes annuelles et celles célébrées dans les différents mois. Nous examinerons ici les rites qui se retrouvent encore aujourd'hui dans les croyances du peuple maya.

Pour bien comprendre les cérémonies, il est nécessaire de connaître, au moins superficiellement, les conceptions cosmiques des Maya contemporains. Suivant les informations recueillies de gens habitant les environs de Valladolid de Yucatan, le monde en est aujourd'hui à la quatrième période de son existence. Dans la première époque, vivaient les *Saiyamwīnkoob* « les ajusteurs, ceux qui règlent ». Ils formèrent la première race qui habita le Yucatan. C'étaient des nains et ce furent eux qui construisirent les cités dont nous admirons aujourd'hui les ruines; ce travail fut fait dans l'obscurité complète, car à cette époque, le soleil n'existait pas. Aussitôt que le soleil parut, ces hommes furent changés en pierres. On trouve leurs images pétrifiées dans un grand nombre de ruines. A cette époque, il existait dans le ciel une route suspendue, s'étendant de Tuloom et Coba à Chichen-Itza et Uxmal, elle était nommée *kušansum* ou *šabke* « route blanche ». On suppose qu'elle était de la nature d'une grande corde (*sum*) qui aurait été vivante (*kušan*). Au milieu, coulait du sang. C'est par cette corde que la nourriture était expédiée aux anciens êtres qui vivaient dans les cités de

Digitized by Google

pierre. Pour quelque raison inconnue, cette corde fut coupée, le sang s'écoula et le pont céleste disparut. Cette première époque fut séparée de la suivante par un déluge appelé *Haiyoqokab* « eau sur la terre ». A la seconde période de l'histoire de la Terre vécurent les *ɔolob* « les offenseurs ». Un autre déluge détruisit la plus grande partie des hommes, après quoi les *Masehualli* ou Maya du temps présent vinrent au pouvoir. Il y eut encore un autre déluge que suivit la quatrième période. Dans cette dernière, la terre fut peuplée d'un mélange de tous les peuples qui avaient auparavant habité le Yucatan. Le dernier déluge fut nommé *hunyekil* ou *bul-kabal* « l'immergeant ». Les prêtres catholiques profitèrent de cette croyance à plusieurs époques pour enseigner que, dans le dernier déluge, tous les esprits de la race furent tués excepté trois qui échappèrent dans un canot: *Diosyumbil, Dios mehenbil,* et *Dios Espirito Santo*, nom maya des personnes de la Trinité.

Suivant les indigènes du Yucatan, il existe sept cieux au-dessus de la Terre; ces cieux portent tous un trou dans leur centre; un fromager (*yaštše*) géant, émergeant exactement du centre de la terre a poussé ses branches par les trous successifs des cieux, jusqu'à ce qu'il atteigne le septième où vit « *El Gran Dios* » des Espagnols. C'est au moyen de cet arbre que les esprits des morts montent d'un ciel à l'autre, jusqu'à ce qu'ils atteignent le plus haut, où ils demeurent définitivement; suivant une autre version, c'est une échelle faite de sarments qui traverse les orifices célestes et c'est par elle que les âmes font leur ascension. Au-dessous du ciel où se tient le Dieu introduit par les Espagnols, vit une classe d'esprits appelés *Nukutš-yumtšakob*[1]. Les anciens dieux des Maya ont été relégués au rôle d'esprit sous la suprématie de *El Gran Dios*. Ceux-ci sont considérés comme de vieilles gens, aux cheveux blancs et ayant de la barbe. On prétend qu'ils aiment beaucoup fumer. Ce sont les dieux de la pluie et les messagers du dieu du septième ciel; ils sont encore protecteurs du genre humain.

Au cinquième ciel, résident les esprits protecteurs des *milpas* ou champs; ce sont les *Qʰob* et ausssi les conservateurs des forêts: *Aʰkananqašob*; le quatrième ciel est le gîte des *Aʰkananbaltšeob* « protecteurs des animaux »; au troisième, résident les *Aʰqaqasbalob*[2], qui sont hostiles aux hommes. Au deuxième vivent les dieux du vent: *Aʰlaqinqu*, dieu du vent d'Est, *Aʰtšiqinqu*, dieu du vent d'ouest, *Aʰnoholqinqu*, dieu du vent du Sud et *Aʰšamanqinqu*, dieu du vent du Nord.

Au premier plan au-dessus de la terre, résident les *Yumbalamob* : ce sont les protecteurs spéciaux des « *cristianos* ». Ils sont invisibles durant le jour, mais la nuit, ils se réveillent et vont s'asseoir au pied de la croix qui se trouve à l'entrée de chaque pueblo. Ils sont au nombre de quatre, un pour chacun des points

1. Aussi nommés *Aɔenuloob* ou *Yumtšakob*.

2. Ce mot est formé de *aʰ*, préfixe masculin, *qas* « mauvais », redoublé et *ob* signe du pluriel.

Digitized by Google

cardinaux. Ils montent la garde sur les villes et protègent les gens contre les animaux de la forêt et les autres dangers. Les morceaux d'obsidienne travaillée que l'on trouve souvent au Yucatan sont considérés comme les couteaux avec lesquels les *balamob* coupent le vent et avertissent leurs compagnons par le son qu'ils produisent.

Au-dessous de la terre se trouve l'empire de *Kisin*, le tremblement de terre et le seigneur du monde souterrain (*metnal*). C'est un dieu du mal. Quand les *Yumtšakob* arrosent la terre de pluie, le sol devient froid et incommode pour *Kisin*; il élève alors dans le ciel un vent qui balaie les nuages à pluie. C'est dans ce monde souterrain que vivent les âmes de ceux qui se sont suicidés. Les âmes de tous les gens vont au *metnal* pendant un court espace de temps, après quoi elles passent à travers les différents ciels, arrivant finalement au dernier où elles vivent éternellement dans le bonheur. Seules, les âmes des hommes morts à la guerre et des femmes qui succombent pendant la gestation sont dispensées de passer par le monde souterrain et vont directement au monde supérieur.

L'âme se nomme *pišan*, le dieu qui la conduit aux divers plans célestes porte le nom de *Tšasapišan*.

A côté des divinités qui résident soit au ciel, soit dans le *metnal*, il existe une multitude d'autres esprits dont les attributs varient et qui régissent les divers phénomènes naturels. *A^hqinšok* est le « maître des jours » ; *Kananšušob*, le protecteur des abeilles, et on nomme *Sitbolontun* les possesseurs des herbes médicinales ; *Suhuiqaq*, l'esprit du feu nouveau est aussi un dieu guérisseur, *A^hquštal*, le dieu de la naissance. *Kukulcan* (*ququlkan* encore aujourd'hui chez les Lacandons) est devenu *Quqikan* chez les Maya. On le décrit comme un serpent polycéphale vivant dans le ciel, il descend de temps en temps sur la terre à un lieu appelé « l'endroit des fourmis rouges ». *A^hmakiq* « celui qui enferme le vent » est un esprit que l'on invoque quand les vents font subir des dommages aux récoltes.

Le tonnerre est appelé, comme chez les Lacandon, *tanupekqu*. Les dieux de la pluie (*Yumtšakob*) sont réputés se précipiter partout au cours des orages, et envoyer le tonnerre comme messager. L'éclair, *tanuhasqu*, est le fouet avec lequel ils activent leurs chevaux. Les dieux de la pluie portent des arcs et des flèches et brisent souvent des arbres dans leurs chevauchées. Quelquefois, les pointes de leurs flèches tombent à terre : ce sont les météorites. Comme nous l'avons déjà dit, les *Yumtšakob* sont grands fumeurs. Les comètes ne sont que la trace lumineuse des cigares qu'ils jettent.

Comme chez les Lacandon, le Soleil et la Lune sont regardés comme les domestiques de la divinité suprême ; les dieux ne font aucun travail effectif par eux-mêmes, et comme le Soleil et la Lune sont continuellement en mouvement, on ne peut guère les regarder que comme des auxiliaires serviles. Il est de mauvais augure de montrer du doigt ces deux astres. Quand le Soleil ou la Lune sont éclipsés, on croit qu'ils sont mordus par un mauvais esprit (*qaqasbal*). On fait un grand bruit pour effrayer ce dernier : on bat même les enfants jusqu'à ce qu'ils crient pour faire lâcher prise au monstre.

Digitized by Google

Les mauvais esprits ne manquent pas : ce sont les *štabai*, démons en forme de serpents qui vivent dans les cavernes; ils guettent, prêts à bondir sous forme humaine, pour capturer les hommes et les emporter dans le monde souterrain ; parfois ce sont des femmes, qui s'asseoient dans les branches fourchues et passent leur temps à se peigner. Les *Yoyoltše* sont également redoutables ; chacun de leurs pas équivaut à une demi-lieue. Ils se promènent la nuit et secouent les maisons en passant. Les *Pulaoob* sont les esprits qui obéissent aux sorciers pour opérer les maléfices. L'esprit noctivague *Paqok* attaque les femmes ; enfin, les esprits du froid *Yumikeel* et de la chaleur *Yumqaq* ou *Yumtaš-kwil* sont malfaisants : ce sont eux qui envoient aux hommes les fièvres d'espèces diverses. Les esprits du mal sont répandus en tous lieux et n'attendent qu'une occasion pour nuire aux humains ; ces derniers peuvent s'en défendre en portant certains charmes ou en accomplissant certains rites. »

On voit quel intérêt possède ce texte : il ajoute un chapitre nouveau au livre *Nagualism* de Brinton et nous montre quelle est la puissance de la tradition chez les indigènes du Yucatan.

H. Beuchat.

Lacandon, Chol et Chorti. — On trouvera par ailleurs une analyse du livre récent de M. Tozzer sur les Lacandons modernes. Nous voudrions ici parler d'une question agitée au dernier Congrès des Américanistes, tenu a Québec, en 1906, par M. Karl Sapper [1], l'éminent voyageur allemand qui a tant contribué, dans ces dernières années à nous faire connaître l'ethnographie de cette partie de l'Amérique centrale. En 1884, Otto Stoll décrivait les Chol comme occupant le Nord-Est du Chiapas, et s'étendant à travers le Peten jusqu'au golfe d'Amatique (Honduras britannique). On les rencontre aujourd'hui dans le Nord-Est de l'État de Chiapas et la partie adjacente du Tabasco, dans la région s'étendant entre Palenque et Jicotencal. Les Chorti habitent l'Est du département guatémaltèque de Chiquimula et la partie frontière du Honduras ; les ruines de Copan se trouvent sur le bord oriental de leur habitat.

Si l'on se reporte à la classification des langues maya-quichées proposée par Stoll en 1884, on voit que le chol fait partie du groupe tzental et du sous-groupe chontal-tzental avec le tzotzil et le chaneabal ; le chorti est mis dans le groupe pokomchi, avec le k'ékchi, le pokonchi et le pokomam. Si l'on jette les yeux sur une carte ethnographique du Guatemala et des parties adjacentes du Mexique et du Honduras, on verra que la classification de Stoll a été inspirée par des motifs purement géographiques : le chol est en effet parlé dans une région voisine de celle où l'on parle chontal, tzotzil et chaneabal et les Chorti sont entourés de peuples parlant des dialectes pokonchi, principalement le k'ekchi.

1. K. Sapper, *Choles und Chorties. Congrès international des Américanistes*, XVe session, 1906, t. II, pp. 423-440, une carte.

Digitized by Google

Le mémoire de M. Sapper permettra de remettre les choses à leur place; à la suite d'un travail historique et linguistique très soigneux, il arrive à la conclusion que les deux langues sont apparentées de très près et ne diffèrent entre elles que comme des dialectes de la même langue.

Les Chol constituèrent autrefois une nation puissante; l'histoire manuscrite de Ximenez la décrit en ces termes : « La nation Chol, aux temps païens, peuplait toutes les terres qui sont aujourd'hui appelées Chiquimula de la Sierra, Esquipulas, Cazaguastlan et toute la région montagneuse, qui se trouve de l'autre côté du golfe et de la rivière de Castello (golfe d'Izabal) vers la Vera Paz et la région que nous appelons le Peten... Cette nation chol formait un royaume très puissant, qui se nommait *royaume de Copan*, comme le démontrent les grandes ruines de ses édifices qui sont telles qu'on n'en voit pas de semblables dans aucune autre province [1] ». Les Chols se seraient donc étendus autrefois jusqu'au lieu habité aujourd'hui par les Chorti. Si nous nous reportons au message envoyé en 1576 par Diego Garcia de Palacio au roi d'Espagne, nous voyons que la langue parlée à cette époque dans cette région était la *lengua Apay*, « qui est usitée par un peuple, venu autrefois du Yucatan et qui conquit les provinces d'Ayajal, de Lacandon, de la Verapaz, les territoires de Chiquimula et de Copan... la langue apay est aussi en usage au Yucatan et dans les autres provinces. » Le même Palacio dit que l'on parle dans la Verapaz les idiomes poconchi et caechicolchi. Ce dernier mot doit être restitué : *cacchi*[2] (y) *colchi*. Suivant M. Sapper, *colchi* serait une faute de graphie pour *cholchi* « langue chol ». Or, les indigènes de la Vera-Paz (Poconchi, K'ékchi, etc.) ont l'habitude de changer en *ch* le *t* des mots maya ou tzental ; nous aurions donc : *cholchi* = *cholti*. En 1695. Fr. Francisco Moran dit que la langue de la ville de Nuestra-Señora de los Dolores, en plein pays des Lacandons, était le *cholti*. Il ne faudrait pas en conclure, comme on pourrait le croire à première vue, que dans tous les endroits nommés, la langue parlée était le chol : les Chol nomment eux-mêmes leur langue : *putum*, d'un autre côté, les K'ékchi appliquent à tous les Indiens païens le nom de *Chol cvüink* et en particulier aux Lacandons parlant maya qui habitent le Peten [3]. Il en résulte de tout ceci que les Chorti sont les restes d'une population chol qui occupa autrefois tout le centre du Guatemala, mais que les Lacandons qui habitaient et habitent encore l'Ouest du Peten, bien que désignés par les K'ékchi sous le nom de Chol, ne leur sont point apparentés. L'attribution qui avait été faite par Stoll du chorti au groupe pokonchi provient de ce qu'on ne possédait de cette langue qu'un vocabulaire, récolté par Stephens; or ce vocabulaire n'était nullement du chorti, mais du pokomam. M. Sapper nous montre, par un vocabulaire abondant, que le chorti véritable ressemble beaucoup plus au chol qu'au

1. Dans Sapper, *op. cit.*, p. 430, note.
2. *Cacchi* = *K'ékchi*.
3. Les K'ékchi nomment *colchi* la langue des gens de San-Antonio, au Honduras, c'est un dialecte du maya.

Digitized by Google

pokomam et que Stephens s'est trompé d'attributions en publiant sa liste de mots qu'il disait ressembler — ce qui était vrai — au pokomam de Chiquimula. Mais ce n'est pas tout : il a existé autrefois, comme nous l'avons vu, toute une population chol au Guatemala ; M. Sapper en a retrouvé les restes dans trois villages du centre de la République; ce sont ceux de Lanquin, de Cahabon et de Chisec, situés au sud du lac de Peten, entre les sources des rios de la Pasion et Salinas ; ils ont abandonné leur langue, mais non leurs particularités ethnographiques ; même lorsqu'ils parlent le K'ékchi, on les reconnait à leur prononciation traînante et chantante. L'ensemble de la population existant encore à l'heure actuelle au Mexique et au Guatemala est d'environ 50.000 ainsi répartie : Chols orientaux (Chiapas et Tabasco), 20.000; Chols du Guatemala central : 10.000; Chorti de Chiquimula et du Honduras, 20.000.

Sur la question des Lacandons, M. Sapper nous offre une hypothèse suggestive, mais qui demanderait à être étayée de faits plus précis : aux XVIe et XVIIe siècles, dit-il, les Lacandons devaient parler chol ; ces populations auraient disparu et auraient été remplacées par des Maya, venant du Yucatan et qui auraient été baptisés du nom de Lacandons par les peuplades voisines, uniquement par ce qu'ils occupaient le pays autrefois habité par les *véritables* Lacandons[1]. Les gens actuels du Peten ignorent en effet le nom de Lacandon et se désignent eux-mêmes sous le nom de *Masewale*[2], qui n'est même pas maya, mais qui provient d'une déformation espagnole du mot nahuatl *macehualli* (au pluriel *macehualtin*) « paysan » ; ce serait une preuve de l'origine récente de ces tribus. Il en existe une autre, que M. Sapper ne mentionne pas avec tout le relief qu'elle mérite : les Lacandons actuels parlent le maya presque aussi purement que les habitants du Yucatan. D'un autre côté, l'extrême infériorité de la civilisation des habitants modernes du Peten, leur parfaite adaptation à la vie forestière nous font hésiter à croire qu'ils ne sont arrivés à leur site actuel qu'au XVIIe siècle.

Quoi qu'il en soit, M. Sapper et M. Tozzer ont fait faire un grand pas à l'ethnographie de cette partie de l'Amérique centrale.

H. Beuchat.

Codex Popoloca. — Nous sommes heureux d'annoncer une nouvelle publication de l'infatigable Dr Nicolas Léon, le bien connu professeur d'ethnographie au Musée de Mexico. Le codex des indiens Popoloca, dit de la paroisse Ste-Catherine, vient d'être édité par lui sous les auspices de M. Justo Sierra, ministre de l'Instruction publique, dont il porte le nom. Le texte, de la moitié du XVIe siècle, est écrit en hiéroglyphes popoloca, avec la traduction mexicaine en regard. De cette sorte il est très facile de comprendre le système suivi par les Indiens, qui est bien simple, surtout pour représenter les chiffres, et qui peut servir de clef pour déchiffrer d'autres genres d'écriture. Tout ceci sera

1. Sapper, *op. cit.*, p. 436.
2. Tozzer, *Comparative study of the Mayas and Lacandones*, p. 3.

Digitized by Google

expliqué longuement dans le commentaire que le Dr Léon nous annonce qu'il publiera bientôt et que nous attendons avec le plus vif intérêt.

M. G. de la Rosa.

L'Institut historique du Pérou. — Le but principal de la Société des Américanistes étant surtout l'étude des anciennes civilisations du Nouveau Monde, nous devons nous intéresser autant au Pérou qu'au Mexique, et c'est pourquoi nous avons eu le plus vif plaisir en apprenant que le gouvernement de cette République a fondé à Lima, en 1905, un *Institut historique*, un Musée archéologique sous la direction du savant Dr Uhle et une Revue historique, organe officiel dudit Institut, dont les deux premiers volumes, que nous avons sous les yeux, contiennent des articles très importants sur l'histoire ancienne du Pérou et sur la période coloniale. Le secrétaire général de l'Institut est le doyen des érudits péruviens, M. José T. Polo, et le Directeur de la *Revista histórica* est M. Carlos A. Romero, jeune historien de grand avenir. Grâce aux efforts des savants membres de ce nouvel Institut, l'histoire du Pérou fera de réels progrès, spécialement celle antérieure à la conquête espagnole.

M. G. de la Rosa.

Musée Mitre. — M. le général Bartolomé Mitre, ancien président de la République Argentine, membre d'honneur de notre Société, légua à l'État de son pays, à sa mort, il y a environ deux ans, ses importantes collections artistiques et historiques ainsi que sa bibliothèque. Cette dernière, unique dans l'Amérique du Sud, est peut-être l'une des bibliothèques américanistes les plus riches du monde. Avec ces legs on a formé à Buenos-Aires le *Museo Mitre*. Ont été nommés directeur en chef M. Alejandro Rosa ; directeur de la section musée, M. E. Schiaffino ; directeur de la section archives et publications, le Dr Luis-María Torres, professeur-adjoint d'archéologie à l'Université de La Plata. De la bibliothèque du général Mitre faisait partie une nombreuse collection de manuscrits inédits dont plusieurs sont d'une grande valeur pour la linguistique américaine. La direction du musée entreprendra la publication de ces manuscrits.

E. B.

Voyage au Mexique. — A la séance de Novembre de la Société, M. Hamy a communiqué une lettre qu'il avait reçue de M. Diguet pendant les vacances de la Société. « Depuis mon arrivée au Mexique, écrivait notre collègue, mon séjour a été des meilleurs, j'ai commencé par faire une excursion dans l'État de Vera-Cruz aux environs de Jalapa. Cette excursion, qui avait pour but la récolte des plantes vivantes pendant le repos de la végétation, c'est-à-dire peu avant l'apparition des pluies, a été des plus fructueuses, grâce aux faci-

Digitized by Google

lités que je dois à M. le Consul de France. J'espérais commencer dans cette région quelques investigations archéologiques, car les planteurs de café viennent de mettre à jour dans leurs défrichements un certain nombre de vestiges anciens qui dormaient sous une épaisse flore, probablement depuis 1569, époque où la végétation a commencé à reconquérir le désert produit par l'éruption volcanique qui avait désolé peu après la conquête toute cette région. La saison des pluies ayant débuté avec un peu trop de violence à Jalapa, j'ai été obligé de renoncer à mon projet d'expédition, quitte à le remettre à l'année prochaine. Mes affaires étant terminées à Mexico, je pense partir pour les environs de Toluca. Là avec la nevado de Toluca qui est à 4.600 mètres, je me trouverai au niveau extrême de la végétation au Mexique. Je pourrai alors, en descendant les pentes, faire une ample moisson de la flore et de la faune aux différentes altitudes. En outre, j'espère bien, au point de vue ethnographique et archéologique recueillir quelques documents sur les Matlatzincas.

Il est probable que les hauteurs de cette région doivent avoir quelques points de similitude avec celles étudiées jadis par Désiré Charnay. Si les Matlatzincas ne me fournissent pas grand' chose, il y a dans la région un certain nombre de pueblos d'Otomès et je pourrais, sans doute parmi ces primitif, si connus soient-ils, trouver quelque chose à glaner.

Après cette expédition qui me mènera jusqu'en octobre au moins, j'entreprendrai un voyage, soit au Nord dans le Cohahuila, où je suis invité par un *hacandero* qui me procurera toutes les facilités pour visiter les régions désertiques où se trouvent ses propriétés, soit au sud de l'isthme de Tehuantepec, afin de visiter les Indiens Huaves, aujourd'hui réduits à un millier, vivant dans les ilots des lagunes de l'isthme où ils ont conservé, à ce qu'il paraît, leurs habitudes d'autrefois.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES DU TOME IV

NOUVELLE SÉRIE

MÉMOIRES

Pages

Le bas-relief de l'hôtel du Brésil au musée départemental d'antiquités de Rouen. Notes et figures réunies par M. le Dr E.-T. Hamy 1
Les sauvages du Canada et les maladies importées de France au XVIIe et au XVIIIe siècle : la picote et l'alcoolisme, par M. Émile Salone 7
Le « peyote » et son usage rituel chez les Indiens du Nayarit, par M. Léon Diguet 21
Contribution à l'étude des langues Colorado et Cayapa (Rép. de l'Équateur), par M. Henri Beuchat et M. le Dr Rivet 31
Bahia en 1847. — Deux lettres de M. Forth-Rouen, par M. Henri Cordier 71
Recettes magiques et médicales du Pérou et de la Bolivie, par M. le baron Erland Nordenskiöld 153
Le Père Yves d'Évreux, par M. Gabriel Marcel 175
Survivances décoratives au Brésil par M. J. Hébert 185
Découverte de trois précieux ouvrages du métis péruvien Blas Valera qu'on croyait détruits en 1596, par M. Manuel Gonzalez de la Rosa 192
La hache d'Antoine de Jussieu (1723), par M. le Dr E.-T. Hamy 203
Les collections anthropologiques équatoriennes du Dr Rivet, par le Dr R. Verneau 209
Album des habitants du Nouveau Monde d'Antoine Jacquard, graveur poitevin du commencement du XVIIe siècle, par M. le Dr E.-T. Hamy 225

TEXTES ET DOCUMENTS

Instructions du colonel don Fernando de la Concha (texte espagnol), par M. le comte de Charençay 81

VARIÉTÉS

J.-J. Gauthier et J.-Ch. Brocheton, voyageurs en Guyane, par M. le Dr E.-T. Hamy 237

Digitized by Google

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

Pages

Séance du mardi 3 avril 1906 101
— 8 mai 1906 102
— 19 juin 1906 104
— 6 novembre 1906 105
— 4 décembre 1906 106
— 8 janvier 1907 108
— 5 février 1907 109
— 5 mars 1907 111
— 16 avril 1907 243
— 7 mai 1907 244
— 4 juin 1907 244
— 5 novembre 1907 246
— 3 décembre 1907 250

NÉCROLOGIE

Félix Régamey (Henri Cordier) 113
Ernest Foerstemann (Walter Lehmann) 114
Léon Lejeal (Henri Froidevaux) 253
Laugier Villars (Jean de Kergorlay) 255
Louis de Turenne (Hulot) 255

BULLETIN CRITIQUE

R. Zürn : *Die ruinen von Mitla in Mexiko* (E. de Jonghe) 116
Ehrmann Woolley : *A chapter in the history of the exploration of the canadian Rocky Moutains* (E. de J.) 117
Carlos F. Porter : *Litteratura antropologica i etnologica de Chile* (E. de J.) 117
Alfred Rühl : *Ueberblick über die geographischen und geologischen Verhältnisse Alaskas* (E. de Jonghe) 117
Alfredo Arent : *Das heutige argentinien und seine zukunft* (E. de J.) 118
Émil S. Fischer : *Der Bau und Die wirtschaftliche Bedentung des Kanal von Panama und über meine Reise nach Costa Rica* (E. de J.) 119
K. T. Preuss : *Die Hochzeit des Maises und andere geschichten der Huichol Indianer* (E. de J.) 119
E. Nagel : *Meine Erlebnisse unter den Araukanern* (E. de J.) 119
Roberto Almagia : *De presenti condizioni naturali ed economiche dell'Alasca* (E. de J.) 120
V. Fric : *Sambaqui-Forschungen im Hafen von Antonia* (E. de J.) 120
Felix F. Outes : *Instrumentos y armas neoliticos de Cochico* (Dr Rivet) 121
Felix F. Outes : *Instrumentos modernos de los Onas* (Dr Rivet) 122
Felix F. Outes : *Los supuestos tumulos del Pilar* (Dr Rivet) 122
Jose Segara y Joaquin Julia : *Excursion por America* (Dr Rivet) 122

Digitized by Google

H. Jannasch : *Labrador Land und Leute* (E. de Jonghe)..... 123
G. F. Will and H. J. Spinden : *The Mandans. A study of their culture, archæology and language* (Comte de Charençay..... 124
John. R. Swanton : *Haida Texts and myths* (H. Beuchat)..... 126
J. Delebecque : *A travers l'Amérique du Sud* (Dr Rivet)..... 127
Florentino Ameghino : *Notas preliminares sobre el tetraprothomo argentinus, un precursor del hombre del Mioceno superior de Monte Hermoso* (Dr Rivet). 257
Erland Nordenskiöld : *Arkeologiska undersökningar i Perus och Bolivias gränstrakter 1904-1905* (E. Boman)..... 260
Luis Maria Torres. *Arqueologia de la cuenca del Rio Parana*. (E. Boman).. 426
A. M. Tozzer : *A comparative study of the Mayas and the Lacandones* (H. Beuchat)..... 266
A. L. Kroeber : *Shoshonean dialects of California* (H. Beuchat)..... 273

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

Momies boliviennes (Ange Berthin)..... 130
Au pays du Curare (Dr Gaillard de Tiremois)..... 131
Traditions des Indiens des Prairies (H. Beuchat)..... 136
Travaux récents sur le rituel des Indiens des Prairies (H. Beuchat)..... 136
L'immigration aux États-Unis (Comte Jean de Kergorlay)..... 139
Nouvelles acquisitions des Musées de Cambridge et d'Hambourg (E. de J.)... 145
Les Indiens du Paraguay (E. de J.)..... 145
La mythologie des Maya modernes (H. Beuchat)..... 277
Lacandons, Chol, Chorti (H. Beuchat)..... 280
Codex Popoloca (M. G. de la Rosa)..... 282
L'Institut historique du Pérou (M. G. de la Rosa)..... 283
Musée Mitre (E. B.)..... 283
Voyage au Mexique..... 283

CORRESPONDANCE

Gonzalez de la Rosa..... 146
Jules Humbert..... 147

ILLUSTRATIONS ET CARTES

L'Esbat américain (1550) (planche hors texte)..... 1
Bas-relief de l'hôtel du Brésil à Rouen (planche hors texte)..... 4
Huichols au retour de la récolte du peyote (planche hors texte)..... 24
Indiennes du Rio Nabilèque. Vase de Macupy (planche hors texte)..... 184
L'album des habitants du Nouveau-Monde d'Antoine Jacquard (4 planches hors texte)..... 236

Le Gérant : Ernest LEROUX.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

Digitized by Google

Digitized by Google

de San Juan Téotihuacan (1 pl.). — Dr Theodor Koch-Grünberg. Les Indiens Ouitotos, étude linguistique (2 pl.). — Désiré Charnay. Les ruines de Tuloom, d'après John L. Stephens (1 pl.). — Ed. de Jonghe. Le calendrier mexicain. — Dr Rivet. Cinq ans d'études anthropologiques dans la République de l'Equateur (1 carte). — Textes et documents. Un mémoire du XVIIIe siècle relatif au Texas, publié par le baron M. de Villiers du Terrage. — Dr Walter Lehmann. Traditions des anciens Mexicains, texte inédit et original en langue nahuatl avec traduction latine et notes.

Actes de la Société. — *Nécrologie* (Andrews, Chapman, Hatcher, Philippi Stolpe, Saussure, Washington Matthews, Girard de Rialle, Jules Oppert, le duc de Bassano). — *Bulletin critique.* — *Mélanges et Nouvelles* (Le Congrès de Stuttgard. Ethnographie moderne et questions précolombiennes, par L. Lejeal; Les voyages du Dr Koch, par Ed. de Jonghe, avec 1 pl.; Sur un document céramique péruvien relatif à la lèpre précolombienne par le Dr W. Lehmann, avec 1 pl.; Les volcans de l'île Jan Mayen et la Relation du Zeni, par L. Lejeal; Ethnographie religieuse des Indiens Pueblos, par L. Lejeal; Les ruines de « Quie-ngola » en 1854 par G.-E. Trusson, etc...).

VIENT DE PARAITRE :

Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, professeur au Muséum, président de la Société des Américanistes de Paris. *Lettres américaines d'Alexandre de Humboldt* (*1798-1807*), précédées d'une notice de J.-C. Delamétherie, et suivies d'un choix de documents en partie inédits, publiées avec une introduction et des notes. Un volume in-8°, broché, avec une carte et l'itinéraire de Humboldt (Paris, Guilmoto)... ..... **7 50**

Joseph Dombey, médecin, naturaliste, archéologue, explorateur du Pérou, du Chili et du Brésil (*1778-1785*). Sa vie, son œuvre, sa correspondance, suivis d'un choix de pièces relatives à sa mission. Un volume in-8°, avec une carte et cinq planches hors texte (Paris, Guilmoto)..... **7 .50**

Aimé Bonpland, médecin et naturaliste, explorateur de l'Amérique du Sud. Sa vie, son œuvre, sa correspondance, avec un choix de pièces relatives à sa biographie, un portrait et une carte. Un volume in-8° broché (Paris, Guilmoto)..... **7 50**

Émile Salone, docteur ès lettres, professeur agrégé d'histoire au lycée Condorcet. *La colonisation de la Nouvelle-France.* Étude sur les origines de la Nation canadienne-française. Un vol. in-8°, broché, avec une carte (Paris, Guilmoto) **7 50**

Digitized by Google

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU 15 OCTOBRE 1907

TEXTE

Pages

Recettes magiques et médicales du Pérou et de la Bolivie (M. Erland Nordenskiöld) 153
Le père Yves d'Evreux (M. Gabriel Marcel) 175
Survivances décoratives au Brésil (M. J. Hébert) 185
Découverte de trois précieux ouvrages du métis péruvien Blas Valera qu'on croyait détruits en 1596 (M. Manuel Gonzalez de la Rosa) 192
La hache d'Antoine de Jussieu (1723) (Dr E.-T. Hamy) 203
Les collections anthropologiques équatoriennes du Dr Rivet (Dr R. Verneau) 209
L'album des habitants du Nouveau Monde d'Antoine Jacquard, graveur poitevin du commencement du XVIIe siècle (Dr E.-T. Hamy) 225
Variétés. J. J. Gauthier et J. Ch. Brocheton, voyageurs en Guyane (Dr E.-T. Hamy) 237
Actes de la Société (avril-décembre 1907) 242
Nécrologie. (Lejeal, Laugier-Villars, de Turenne) 253
Bulletin critique 257
Mélanges et Nouvelles américanistes 277
Table des matières du tome IV (nouvelle série) 285

ILLUSTRATIONS

Indiennes du Rio Nabilèque. Vase de Macupy (planche hors texte) 184
L'album des habitants du Nouveau-Monde d'Antoine Jacquard (4 planches hors texte) 236

Les communications concernant la RÉDACTION doivent être adressées à M. le Dr CAPITAN, secrétaire général, au siège de la Société, 61, rue de Buffon, Paris.

Les demandes d'ABONNEMENT ou de NUMÉROS ISOLÉS sont reçues à la Librairie Ernest LEROUX, 28, rue Bonaparte, Paris.

Chaque numéro se vend séparément 10 francs. — Abonnement d'un an : 20 francs.

Un certain nombre de collections de la première Série du Journal est mis en vente au prix de 15 francs le volume in-4°.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

Digitized by Google

US 45.10

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

NOUVELLE SÉRIE — TOME V — NUMÉRO I

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

61, RUE DE BUFFON, 61

1908

Digitized by Google

PRINCIPAUX ARTICLES PARUS
DANS LE
JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DEUXIÈME SÉRIE

Tome I

L. Diguet. Le Chimalhuacan et ses populations avant la conquête espagnole (3 pl., 2 cartes). — Dr Rivet. Étude sur les Indiens de la région de Riobamba. — H. Froidevaux. Nordenskiöld Américaniste. — L. Lejeal. Le Congrès de New-York. — L'exposition de la mission française de l'Amérique du Sud (2 pl.). — G. Marcel. Un texte ethnographique inédit du xviiie siècle. — R. de La Grasserie. Les Langues de Costa Rica. — Eugène Beauvois. La Grande Irlande (1 carte). — Jules Humbert. L' « Archivo » du Consulat de Cadix. — La première occupation allemande du Vénézuéla au xvie siècle (1528-1556). — Henry Vignaud. La maison d'Albe et les archives colombiennes. — Désiré Charnay. Les explorations de Téobert Maler (2 fig.).

Actes de la Société. — *Nécrologie* (Charles Maunoir; Thomas Wilson; Guido Boggiani; John Wesley Powell; l'abbé Casgrain). — *Bulletin critique.* — *Mélanges et Nouvelles.*

Tome II

Ed. de Jonghe. Histoire du Mechique, manuscrit français inédit du xvie siècle (1 fig.). — Lucien Adam. Grammaire de l'Accawai. — E. Boman. Migrations précolombiennes dans le Nord-Ouest de l'Argentine (11 fig.). — L. Diguet. Notes d'archéologie mixtéco-zapotèque (1 pl., 2 fig.). — Mme S. Rink. Sur l'origine du mot « Kălâlek ». — Dr Rivet. Les Indiens Colorados (5 pl., 1 carte). — Dr W. Lehmann. Les peintures mixtéco-zapotèques. — H. Froidevaux. Un épisode ignoré de la vie du P. Hennepin.

Actes de la Société. — *Nécrologie* (Domenech, Baz, Nadaillac, Gravier, Quiroga, Bastian). — *Bulletin critique.* — *Mélanges et Nouvelles.*

Tome III

E.-T. Hamy. Sur une statuette mexicaine de la déesse Ixcuina (1 pl.). — Henry Vignaud. Sophus Ruge et ses vues sur Colomb. — Léon Diguet. Le Mixtécapan (1 carte). — Jules Humbert. La plus ancienne ville du continent américain. Cumaná de Vénézuéla. — Mme Jeanne Roux. Excursion aux Pyramides de San Juan Téotihuacan (1 pl.). — Dr Theodor Koch-Grünberg. Les Indiens Ouitotos, étude linguistique (2 pl.). — Désiré Charnay. Les ruines de Tuloom, d'après John L. Stephens (1 pl.). — Ed. de Jonghe. Le calendrier mexicain. — Dr Rivet. Cinq ans d'études anthropologiques dans la République de

Digitized by Google

LES VOYAGES DE RICHARD GRANDSIRE
DE CALAIS
DANS L'AMÉRIQUE DU SUD (1817-1827)

PAR LE Dr HAMY
MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ[1]

La paix était rétablie et les mers lointaines, fermées depuis de longues années à nos entreprises par les croisières anglaises, étaient redevenues accessibles à nos vaisseaux. De tous les côtés, des préparatifs se faisaient dans les ports et l'on s'apprêtait notamment à entamer des relations d'affaires avec ces vastes contrées de l'Amérique latine que leur émancipation ouvrait désormais à notre négoce.

L'un des premiers Français qui se décida à organiser ainsi, tout au début de la Restauration, une expédition lointaine pour le Sud américain, est un Calaisien, du nom de Richard Grandsire, et le navire qu'il a conduit à Montevideo et à Buenos-Ayres est la petite goélette *la Céleste*, de 83 tonneaux de jauge, montée par douze hommes d'équipage commandés par le lieutenant de vaisseau Villeneuve, du port de Dunkerque.

Jean-Baptiste-Richard Grandsire était un homme de 41 ans. Il était né à Calais de François Grandsire et de Marie-Magdeleine-Victoire Moore. Son père, fils d'un autre François, tailleur d'habits à Fréthun, et de Marie Delplace, s'était marié à Calais le 27 juin 1770, à l'âge de vingt ans, et il avait eu de cette union Pierre-François Jean-Baptiste (11 novembre 1772), le fondateur de la maison de commerce de la rue du Port, et Jean-Baptiste-Richard (24 juillet 1776), notre voyageur.

1. Mémoire lu à la Société des Américanistes dans sa séance du 7 novembre 1905.

Digitized by Google

François Grandsire avait exercé d'abord la profession de mercier (1772); il devint plus tard aubergiste (1789) et l'établissement prospère qu'il a longtemps dirigé s'est transformé entre les mains des Quillac en un hôtel qui a connu de beaux jours.

Un autre Grandsire, proche parent du précédent, Louis-Guillaume, mort à Boulogne en 1774, avait été « maître des postes du Roy », dès 1741, dans la même ville, et tenait lui-même une auberge renommée, à laquelle le peintre Hogarth a fait allusion dans sa célèbre gravure de 1749.

Tout ce que j'ai pu savoir de la jeunesse de Richard Grandsire, c'est qu'à l'âge de vingt-deux ans, il s'est trouvé témoin du mariage de son aîné avec Jeanne-Sophie Tucker (21 fructidor an 6, 7 septembre 1790). Il vivait alors à l'hôtellerie paternelle. Quelle fut son éducation? Comment s'est développé chez lui ce goût pour les voyages qui se manifesta brusquement en 1817? Où s'est-il formé à l'étude des sciences politiques, économiques et naturelles auxquelles il s'adonna avec succès au cours de ses entreprises américaines? L'enquête prolongée que j'ai conduite dans sa ville natale et ailleurs ne m'a rien appris de tout ce long passé du voyageur calaisien.

Je suis seulement en mesure de constater, dès le début de ce travail, que celui qui en a fourni le sujet fut loin d'être un homme ordinaire. Et vous jugerez sans aucun doute qu'il méritait d'être tiré d'un injuste oubli, ce modeste négociant d'une petite ville de province, transformé spontanément, dans un but politique, en agent volontaire commercial, politique, scientifique et qui, sans aucun mandat du gouvernement de son pays, dirige résolument une enquête délicate et prolongée, et rapporte à lui seul plus de renseignements utiles et sûrs que l'on n'en avait jamais eu en France à aucune époque sur les nouvelles Républiques latino-américaines.

I

La Céleste est en cours d'armement au commencement de 1817 et Grandsire, qui va s'embarquer sur ce petit navire avec 10 passagers et les 13 hommes, capitaine et marins, qui forment l'équipage, craint une mauvaise rencontre avec les corsaires qui n'ont pas tout

Digitized by Google

à fait disparu de l'Atlantique du Sud [1]. Il demande à se munir de quelques bouches à feu avec leurs munitions, et le service maritime, n'ayant le droit d'autoriser à sortir que les fusils et pistolets d'un certain modèle, en réfère à l'Administration centrale.

Or, on imagine à Paris que les passagers de *la Céleste* pourraient bien être des conspirateurs bonapartistes, se proposant d'enlever Napoléon à Sainte-Hélène et c'est seulement le 25 mai que la goélette suspecte peut enfin sortir du port de Calais, faisant route pour le Brésil [2]. A cent cinquante lieues de la côte américaine, *la Céleste* rencontre un bâtiment venant de Rio-Janeiro, et les renseignements défavorables que Grandsire recueille au passage le décident à mettre le cap sur Montevideo, où il arrive le 7 avril.

Les forces portugaises occupent cette ville depuis le 19 janvier, sous le commandement du général Charles-Frédéric Le Cor, baron de Laguna. Cet officier supérieur, âgé de plus de 60 ans, avait fait la guerre de la Péninsule sous Wellington; c'était, nous dit Grandsire, un homme de haute taille (5 pieds 10 pouces), d'un port grave et d'un tempérament sec, assez aimé de ses soldats et des habitants. Le Cor avait sous ses ordres les forces de terre et de mer dont le Portugal avait pu disposer, c'est-à-dire environ 5.000 hommes de troupes européennes dont 12 à 1500 cavaliers [3] et une escadre légère formée de deux corvettes de 24 et 28 canons, de trois bricks de 16 à 22, d'une goélette de 8 et d'une embarcation de moindre valeur. Ces troupes de terre et de mer mal armées, mal habillées, mal payées (la solde était en retard de 7 mois et demi) constituaient une force médiocre pour lutter contre les partisans aguerris dont les excès avaient provoqué l'intervention portugaise [4], et qui, contraints par la complicité des habitants qu'ils

1. Ils n'en rencontrèrent pas moins de vingt-cinq en août suivant dans le seul port de Buenos-Ayres. C'étaient des bâtiments armés de 16 à 26 canons et montés par près de 3.000 marins tous américains.

2. Tous les détails relatifs à ce premier voyage sont tirés de la *Relation d'un Voyage fait à Buenos-Ayres par M. Grandsire, armateur, propriétaire de la goëlette française, « la Céleste »*, dont un exemplaire manuscrit est conservé aux archives des Affaires étrangères.

3. Les chiffres donnés par les *Apuntes para la Historia de la Republica Oriental de Uruguay*, publiés à Paris en 1864 (in-8, t. I, p. 40), sont manifestement exagérés.

4. Cf. *Apuntes*, t. I, p. 60.

Digitized by Google

rançonnaient, à abandonner Montevideo, cernaient maintenant la ville, au nombre de quelques centaines et parvenaient à l'affamer.

A la tête de ces *gauchos*, comme on les appelait déjà, se trouvait un créole nommé Jose Gervasio Artigas, âgé de 59 ans [1], apparenté aux meilleures familles de Montevideo. A quinze ans, ce précoce malfaiteur avait fui l'école pour prendre la campagne et s'était joint à une troupe de contrebandiers qui infestaient la frontière. Il avait belle figure et regard assuré, et ne tarda pas à en imposer aux êtres grossiers au milieu desquels il était venu vivre. Son intelligence, sa bravoure, sa férocité en firent promptement un chef redoutable autour duquel accoururent se rallier tous les rôdeurs de la pampa, et les autorités espagnoles ne purent venir à bout de ce ramassis de bandits qu'en en formant un corps de *carabineros de costas y fronteras* dont Artigas devint le capitaine en même temps qu'il recevait une décoration militaire.

Mais l'État-major espagnol ne pouvait pas se résigner à subir une confraternité que devait lui imposer, disait-on, l'intérêt de la colonie, et l'on fit si bien sentir à Artigas, dans le corps d'officiers, le mépris qu'inspirait son passé, qu'il reprit la campagne humilié et furieux avec ses *boleros*.

C'était l'instant précis où la capitale de la vice-royauté se prononçait contre la mère-patrie (10 mai 1810), et Artigas, nommé lieutenant-colonel dans les forces révolutionnaires, se signala par ses cruautés contre les Espagnols et sa vaillance dans le premier assaut de Montevideo. Après avoir servi quelque temps sous José Rondeau, il a voulu être maître à son tour et c'est dans sa ville natale, peuplée déjà de plus de 25.000 habitants, qu'il a établi le siège de son autorité. C'est de cette place qu'il envoyait de tous côtés des bandes ravager les provinces jusqu'au Chaco et jusqu'au Paraguay et fomenter l'insurrection, aussi bien chez les Brésiliens que chez les Argentins. Et c'est ce qui explique pourquoi l'entrée, sans coup férir, de Le Cor à Montevideo, fut partout saluée avec tant de joie (19 janvier 1817.)

On a voulu de nos jours faire de José-Gervasio Artigas un des héros de l'indépendance Sud-américaine. Il y a un *departemento*

1. Grandsire l'a vu plus jeune, il ne lui donne que 42 à 45 ans. Je prends mon chiffre dans les *Apuntes* qui font naître Artigas vers 1748 (t. I, p. 1).

Digitized by Google

de l'Uruguay qui porte son nom abhorré, et à trois reprises la République Orientale a reproduit son effigie sur ses timbres-poste. On voit que ce n'est pas du tout sous cet aspect de patriote et de libérateur qu'il est apparu aux yeux de notre informateur de 1817, et je puis ajouter que Rengger et Longchamps, Brunel qui est l'écho de Bonpland, les Robertson, etc., ont partagé, au sujet d'Artigas, les sentiments de Richard Grandsire[1].

II

Cependant la situation des Portugais dans le chef-lieu de la *Banda Oriental* devenait de plus en plus précaire. Au moment où Grandsire visitait Montevideo, huit cents *artigueños* tenaient presque bloquées les troupes de Le Cor; les vivres devenaient rares et la viande coûtait dix fois sa valeur courante. Grandsire fut témoin le 13 août, à deux heures de l'après-midi, d'un incident qui montre comment il peut suffire de quelques hommes résolus pour affamer une forteresse. « Une barque chargée de provisions expédiées de la ville, écrit-il dans un de ses rapports, se rendait au fort de Montevideo en traversant la baie; elle était montée par 25 hommes armés, 12 à 15 *gauchos* se présentèrent, le fort tira pour protéger le débarquement et, malgré son feu soutenu, les *gauchos* descendirent des hauteurs au galop et s'emparèrent de la barque et des vivres, les hommes du bateau ayant pris la fuite. » Les habitants et les militaires, témoins de ce qui se passait, dirent à Grandsire que c'était la troisième fois que cela arrivait dans la semaine !

Aussi le général portugais, honteux et découragé, vient-il d'écrire à sa Cour pour être rappelé, avec ses forces européennes, d'un pays où l'on fait la guerre sans gloire et sans honneur. Il ajoutait que le seul moyen d'en finir avec Artigas « serait de remplacer

1. L'auteur plus récent des *Apuntes* abonde dans le même sens : « En una palabra el resultado de los nueve años de su dominacion fué la completa ruina del Estado Oriental que en aquella sazon era uno de los mas florescientes, siendo asi mismo la causa de la anarquia y demoralizion de otras provincias y ciudades. » (*Apuntes*, t. I, p. 60). — Et c'est à l'auteur de tous ces maux qu'on a consacré un *departemento*.

Digitized by Google

les troupes européennes par des troupes brésiliennes qui étaient beaucoup plus aptes à ce genre de guerre. » Et Grandsire, qui rapporte la chose au ministère des Affaires étrangères, se demande jusqu'à quel point les troupes du pays méritent la confiance du gouvernement portugais. Il semble qu'il pressente la révolution prochaine qui va amener la fondation de l'empire de Dom Pedro Ier.

Grandsire eut deux nouvelles audiences du général Le Cor et il en a rendu compte en détail aussi bien que de la première dans ses rapports conservés au quai d'Orsay. On y trouve d'abord des renseignements précis sur les troupes d'Artigas, leur manière aujourd'hui bien connue de combattre avec « le fatal lacet », leurs qualités de sobriété et d'endurance, de courage et d'obéissance aux chefs. Un autre paragraphe se rapporte à la *Colonia del Sacramento* qui n'est séparée de Montevideo que par 25 ou 30 lieues et qui est pour l'instant le quartier général des Artigueños. Un troisième, beaucoup plus développé, est consacré au rôle de l'Anglais dans les démêlés de l'Espagne avec le sud américain et aux mœurs commerciales qui le font exécrer des malheureux créoles, traités par lui comme les Indiens de ses colonies orientales. En vrai Calaisien, à peine sorti d'un quart de siècle de luttes acharnées contre l'ennemi d'Outre-Manche, Grandsire maltraite fort cet adversaire toujours prêt à humilier par ses discours et par ses écrits les autres nations de l'Europe et la malheureuse France, en particulier, qu'il sent bien n'avoir pas terrassée malgré tous ses efforts.

C'est à discréditer notre pays que les agents anglais s'emploient particulièrement auprès des Américains du Sud. « Ils professent, dit Grandsire, que le Roi est sous la dépendance de Wellington et que si l'on ne se comporte pas comme ils l'ordonnent, ils ont en leur pouvoir de partager notre beau pays. » Et il ajoute « qu'il eut toutes les peines du monde à dissuader M. le général Le Cor, en assurant à S. E. qu'il y avait des ministres qui avaient toute la confiance du Roi et qu'ils se sacrifieraient pour l'honneur et le bonheur de la France. »

Et l'officier portugais de demander alors pourquoi une nation qui veut se faire respecter envoie pour agent « un aussi mince sujet » que celui qui est à Rio-Janeiro pour la représenter, et il évoque le souvenir des dernières intrigues anglaises à Pernambuco et ailleurs. Et les protestations du vieux guerrier se poursuivent

Digitized by Google

contre cette puissance « qui pendant vingt-cinq années a mis en feu les quatre coins de l'Europe et aujourd'hui organise la révolte dans les vastes régions d'un autre hémisphère. » J'ai déjà dit que Le Cor avait servi plusieurs années sous Wellington et qu'il connaissait de près les Anglais.

III

S'il y avait du moins un agent, *si mince qu'il fût*, accrédité auprès du gouvernement portugais de Rio, il ne se trouvait encore en 1817 dans toute l'Amérique espagnole aucun représentant des intérêts français, commerciaux ou politiques. C'est que, pour éviter de froisser les susceptibilités des Bourbons d'Espagne, le roi Louis XVIII s'était refusé jusqu'alors à reconnaître le nouvel ordre de choses à Buenos-Ayres et ailleurs. Et lorsque Grandsire, ayant pris congé de Le Cor qu'il laissait dans les meilleures dispositions en faveur de nos nationaux, arriva le 17 août à Buenos-Ayres, il n'y trouva même pas un simple agent français, tandis que les Anglais et les Américains y entretenaient déjà des consuls généraux « pour la protection de leur négoce » et au besoin « pour traiter de la politique. »

Désireux de poursuivre à ce double point de vue l'enquête si bien commencée à Montevideo, Grandsire obtient une audience du Directeur suprême de Buenos-Ayres, qui se trouve être un ancien émigré d'origine française. M. de Puyrredon lui fait le meilleur accueil, et le secrétaire général du gouvernement, qui réunit entre ses mains les ministères de la guerre et de la marine et le secrétariat de l'Etat, est invité à bien traiter le voyageur français et à l'instruire de son mieux dans l'intérêt de ses compatriotes qui voudraient s'établir et trafiquer dans ce pays neuf.

C'est ainsi que Grandsire put être renseigné par une note officielle, dont il envoyait aussitôt une copie au quai d'Orsay, sur les causes de la guerre, ses progrès et ses chances, les ressources infinies qu'offrent Buenos-Ayres, le Chili, le Pérou et surtout le Paraguay, les moyens enfin pour la France d'avoir en peu de temps dans ces parages un commerce très florissant qui lui assu-

Digitized by Google

rerait une prépondérance que les Anglais chercheraient en vain à lui disputer. « Je m'étendis surtout, dit Grandsire, avec le Secrétaire comme avec le Directeur suprême, sur les avantages que je voyais que la France pouvait retirer de la pêche des phoques et de la baleine dans ces parages encore inexploités. »

Grandsire insiste, dans son message, sur la nécessité d'organiser une agence française à Buenos-Ayres comme à Montevideo. D'après les dispositions qu'il reconnaît dans les chefs avec lesquels il confère, il lui semble qu'ils recherchent en Europe un appui pour lutter contre le despotisme britannique, maintenu par la présence d'une frégate et d'une corvette stationnées dans le Rio de la Plata sous les ordres du Commodore Bowles [1]. Et Grandsire ne doute pas que la création d'un consulat, ou au moins d'une agence à Buenos-Ayres, ne produise le meilleur effet et ne centuple les ressources de notre commerce.

Comme il ne m'appartient pas, poursuit-il adroitement, de préjuger des intentions du gouvernement, ni de connaître s'il serait de sa politique d'établir un consulat accrédité dans les formes, je ne fais qu'indiquer les nécessités d'un agent quel qu'il soit, dans un pays qui devient de plus en plus intéressant par le rôle qu'il est appelé à jouer par sa position géographique. »

« Buenos-Ayres commande la route du Chili par terre, dont l'ouverture neutraliserait pour une certaine part l'action de la marine anglaise. Son port pourrait, en outre, devenir le point de départ d'une autre route commerciale vers le Cap de Bonne-Espérance, « où l'on enverrait des viandes sèches et salées, des mulets et beaucoup d'autres produits en échange des denrées de la Chine et de l'Inde qui y abondent et sont à très bon compte. »

Enfin, les fleuves Uruguay, Paraguay et le Parana qui se jette dans la Plata où il a huit lieues d'embouchure » offrent les plus grandes ressources pour créer des relations avec l'intérieur du continent et notamment avec le Paraguay, dont notre voyageur trace un tableau véritablement enchanteur : « Je fus fortement

1. Bonpland avait assisté le 3 février au départ d'Angleterre de cette escadre comprenant, outre les deux unité, dont parle ici Grandsire, une autre frégate et un brick. Il prend soin de remarquer, dans une note manuscrite que j'ai sous les yeux, le déplacement de cette force qui était auparavant à Rio et son augmentation (*Pap. Bonpland, Bibl. du Museum*).

Digitized by Google

invité à aller visiter Francia, son Directeur suprême, écrit Grandsire, même porté par toutes les raisons les plus plausibles et les plus convaincantes à me rendre auprès de ce personnage, et c'est M. de Puyrredon qui s'étendit le plus sur la nécessité que je fisse le voyage. Les deux gouvernements s'entendent très bien sur le but général de l'indépendance qu'ils ont conquise, mais un intermédiaire intelligent et revêtu de leur confiance les mettrait promptement d'accord sur les points de détails. Ces deux États ne peuvent se passer l'un de l'autre. »

Les produits du Paraguay sont variés et d'une richesse immense, et, au point de vue français, Grandsire esquisse une première fois, au profit de notre colonie de Cayenne, un projet grandiose et quelque peu chimérique de communications fluviales avec ces territoires immenses, demeurés inconnus aux Portugais, qui n'ont pu réussir à soumettre des tribus errantes, dispersées sur un espace de 4 à 500 lieues.

On pourrait atteindre ainsi « les territoires de Don Francia », et Grandsire croit pouvoir assurer au ministère des Affaires étrangères que le *Suprême* serait enchanté que cette voie fût ouverte avec son pays et surtout par l'entreprise de la France. « De sa part aucun effort ne serait épargné, affirme-t-il, pour lever les obstacles et les difficultés. »

Comment Grandsire démêlait-il les intentions réelles, mais secrètes du mystérieux personnage? Comment avait-il appris que celui-ci souhaitait l'ouverture de ces relations commerciales dont il parlait encore huit ans plus tard avec Rengger [1].

Il ne me semble pas douteux que notre voyageur ait trouvé, sur sa route, dès 1817, un agent secret du dictateur qui lui a suggéré, à son insu peut-être, les formules qu'il transmet ainsi au quai d'Orsay. Francia ne déclarait-il pas à son prisonnier suisse, en 1825, *qu'il avait entendu parler de Grandsire lors de son premier voyage à Buenos-Ayres*, ajoutant qu'il savait fort bien *qu'il s'y occupait de politique beaucoup plus que d'histoire naturelle!* [2]

1. Voy. à ce sujet les propos de Francia rapportés par Rengger et Longchamp dans l'*Essai historique sur la Révolution du Paraguay et le gouvernement dictatorial du docteur Francia* (Paris, 1827, 1 vol. in-8, p. 165-166).

2. *Ibid.*, p. 121.

Digitized by Google

Grandsire s'est décidé à vendre sa goélette en mai 1818 « pour faire le commerce depuis le Cap Horn jusqu'à Rio-Janeiro, en exploitant toute la rivière de la Plata ». Hervaut, un capitaine du port de Marennes, commande dorénavant ce petit navire, qui part pour le 1er septembre et va se faire prendre à l'Assomption par le dictateur qui tiendra cet officier en captivité pendant quatre longues années (1821-1825).

Grandsire poursuit cependant avec persévérance à Buenos-Ayres ses enquêtes théoriques et pratiques. C'est alors qu'il a connu Bonpland et Roguin, Angelis et Mora et les deux Robertson. Il s'est pris notamment d'une particulière sympathie pour Aimé Bonpland, l'ancien compagnon d'Alexandre de Humboldt, dont il partage les goûts pour les voyages et l'histoire naturelle, et nous verrons plus loin la part fort active qu'il prendra aux tentatives faites pour délivrer son ami, devenu en décembre 1821 prisonnier de ce même Francia sur lequel tant d'Européens et lui-même, tout le premier, s'étaient si complètement aveuglés à Buenos-Ayres et ailleurs.

IV

José-Caspar-Tomas-Rodriguez Francia [1] — le docteur Francia, comme on l'appelait communément, par ce qu'il était docteur en théologie de l'Université de Cordoba — était né en 1736 dans la province brésilienne de Sao Paolo ; il avait donc alors 65 ans.

Son père, venu de France en Portugal et passé de là au Brésil, s'était uni à une créole et l'enfant issu de ce mariage, destiné d'abord à la cléricature, avait été élevé par les franciscains. Sans aucune vocation pour le service des autels, il s'était fait avocat à l'Assomption où son désintéressement, sa probité, son courage professionnel l'avaient fait aimer du populaire. Nommé membre du *Cabildo*, puis alcade, il se montra juge aussi incorruptible qu'il avait été avocat intègre et conquit un tel ascendant sur ses compatriotes qu'il devint l'âme du nouveau gouvernement républicain et que, lorsque le Congrès de 1813, copiant l'une de nos constitutions

1. Cf. Rengger et Longchamp, *op. cit.*, p. 10. — S. P. and W. P. Robertson, *Francia's Reign of Terror* being the continuacion of *Letters on Paraguay*, London, 1839, in-12 *pass.* — Etc.

Digitized by Google

récentes, s'ingénia à créer un *Consulat*, il n'eut aucune peine à s'emparer du premier siège consulaire, laissant son rustique rival, Fulgencio Yagros, occuper provisoirement le second, que lui enlevait bientôt le Congrès de 1814, en attendant que Francia fît fusiller son malheureux collègue avec quarante de ses partisans (1820).

Francia, demeuré seul, s'imposait successivement comme dictateur triennal (1814) puis comme dictateur à vie (1817) [1] et renouvelait dès lors à son profit les anciennes pratiques des Jésuites, en fermant aux étrangers le pays dont il est désormais le maître incontesté. Comme il se défie des Argentins, dont le Paraguay a dû repousser à deux reprises les invasions; comme d'autre part les bandes d'Artigas, venues de l'Uruguay, ont occasionné la ruine des missions les plus prospères, Francia barre la route du fleuve et les Européens de toutes nations sont désormais exclus du Paraguay aussi bien que les Espagnols des Républiques du Sud.

Le dictateur ne se relâchera quelque peu de cette politique d'exclusion, qui assure d'ailleurs la paix de son pays au milieu des guerres civiles qui ensanglantent toute l'Amérique espagnole, que le jour où les Anglais se seront décidés les premiers à donner à l'Europe le signal de la reconnaissance des Républiques latines en signant un traité de commerce avec les Argentins (1825), et ce ne sera pas sans exprimer le regret que le gouvernement français n'ait pas pris les devants sur l'Angleterre. « L'analyse du caractère national, disait alors Francia à Rengger qui nous l'a rapporté, la communauté de religion et la nature des produits industriels de la France, plus appropriée aux besoins de ces contrées, semblaient appeler ces relations qui eussent ouvert des voies nouvelles et inappréciables au commerce français. » Mais ce gouvernement « au lieu de se signaler par un acte libéral et conforme aux intérêts de la France » a pris sa part des intrigues qui ont eu pour objet de donner à l'ancienne vice-royauté de Buenos-Ayres le prince de Lucque pour souverain ; d'ailleurs le roi de France soutient en Espagne « par une expédition ruineuse un trône chancelant dont il ne fait par là que reculer la chute ». Et Francia, qui s'attend, dit-

1. Il prit alors le titre de *supremo dictator perpetuo de la Republica del Paraguay* (Rengger et Lonchamp, *op. cit.*, p. 291).

Digitized by Google

il, à voir la flotte française attaquer la République latine au nom de Ferdinand VII, se montre, lui, fils de Français, plus hostile encore aux Français qu'aux autres étrangers.

V

La capture de Bonpland est la plus audacieuse des nombreuses manifestations dirigées par Francia contre les savants d'Outre-Mer. S'il avait fait arrêter, en effet, à *l'entrée de son territoire*, les voyageurs, médecins, naturalistes, négociants de nationalité de toute sorte, Parlett, Rengger, Longchamp, Hervaut, et qui s'étaient permis de franchir, malgré ses défenses les frontières de cette Chine *transatlantique*, c'est *de l'autre côté* du Parana qu'il envoyait, par une nuit de décembre 1821, une troupe de quatre cents hommes armés s'emparer du savant français qui lui portait ombrage et ruiner sa colonie. La majeure partie des Indiens des anciennes Missions que Bonpland avait rassemblés à Santa-Maria, étaient égorgés par les envahisseurs qui livraient aux flammes logis, instruments, récoltes et plantations. Bonpland, blessé d'un coup de sabre à la tête et chargé de chaînes, était brutalement poussé dans une barque qui lui faisait passer le fleuve et interné au voisinage de l'ancienne Mission de Santa-Maria da Fé[1].

La nouvelle de cet attentat inqualifiable est transmise aussitôt à Buenos-Ayres par le négociant français Dominique Roguin qui en ce moment approchait de Santa-Maria où il venait voir son ami Bonpland, et ce fut dans toute l'Europe savante, et particulièrement en France, en Angleterre et en Allemagne, un mouvement énorme de réprobation contre le dictateur[2].

Nul ne se montra plus ému de ce douloureux événement, nul ne fut plus empressé à tenter un effort pour rendre le prisonnier de France à la liberté et à ses travaux, que Richard Grandsire, rentré à Calais depuis quelque temps déjà de son premier voyage dans l'Amérique du Sud. J'ai dit comment il s'était lié, pendant son

1. Cf. E.-T. Hamy, *Aimé Bonpland, médecin et naturaliste, explorateur de l'Amérique du Sud, sa vie, son œuvre, sa correspondance*, avec un choix de pièces relatives à sa biographie, un portrait et une carte. Paris, Guilmoto, 1906, in-8, p. XLVIII et suiv., 80, etc.

2. Id., *ibid.*, p. LII et suiv.

Digitized by Google

séjour à Buenos-Ayres, avec l'ancien compagnon de Humboldt qui était venu s'établir dans cette ville à la fin de janvier 1819.

Richard Grandsire, en revenant en France, avait trouvé le meilleur accueil aux Affaires Etrangères. On avait tenu le plus grand compte de ses rapports et, dès 1818, des *agents de Commerce* avaient été envoyés, à Buenos-Ayres, ainsi qu'il l'avait suggéré [1], tandis que Cavaillon avait été nommé à Montevideo avec des fonctions analogues [2]. Enfin, pour le récompenser de ses inestimables services, le Roi lui avait décerné la Croix de la Légion d'honneur [3].

Un instant il avait dû prendre la direction des affaires de la maison de commerce, son frère ayant accepté à l'armée d'Espagne un poste financier d'une certaine importance [4]. Mais Grandsire aîné était revenu du Haut-Ebre et il semblait que Richard n'eût plus qu'à se laisser vivre, entouré de la considération de tous, dans un repos relatif. Les collections qu'il avait formées dans ses voyages lui offraient d'ailleurs, au milieu du mouvement des affaires, des distractions intéressantes et utiles.

Cependant la passion des voyages qui, une première fois, l'avait entraîné dix ans plus tôt à travers l'Atlantique, n'avait fait que grandir encore chez lui, malgré ses quarante-huit ans. Il ruminait sans cesse ce grand projet d'exploration qu'il avait conçu naguère : il ne songeait à rien moins, nous l'avons vu, qu'à relier par un immense trajet la Guyane française et l'Amazone au Parana, et il n'attendait qu'un prétexte pour se remettre en route vers ces terres lointaines, dont il avait rapporté des souvenirs si enchanteurs.

Il apprend le sort de Bonpland ; il volera bientôt à son aide, il pénétrera chez Francia et, tout en délivrant son ami, il cherchera à élucider ce grand problème des communications hydrographiques entre l'Amazone et le Rio de la Plata. Ces résolutions bien arrêtées dans

1. Le premier agent officiel ne fut toutefois envoyé qu'en 1827 avec le titre de Consul général et ce n'est qu'en 1846 que le gouvernement de Louis-Philippe accrédita le premier ministre de France en Argentine.

2. Ce n'est aussi qu'en 1846 qu'il a été créé à Montevideo un poste de *consul général et chargé d'affaires*.

3. On lui a souvent donné depuis lors le titre de Chevalier Grandsire.

4. Grandsire aîné fut, en effet, pendant cette campagne, payeur principal attaché à la division du Haut-Ebre (armée des Pyrénées) et il a été fait, lui aussi, à cette occasion, chevalier de la Légion d'Honneur (*Note de la Grande Chancellerie*).

Digitized by Google

son esprit, Grandsire court à Paris se mettre à la disposition d'Alexandre de Humboldt, qui approuve de toutes ses forces le double projet de l'explorateur calaisien. En ce qui concerne Bonpland en particulier, l'illustre fondateur de l'américanisme est tout heureux de trouver une occasion nouvelle de manifester sa vieille et sincère amitié pour son ancien compagnon d'aventure. Et, sans perdre de temps, il s'adresse à Georges Cuvier, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Il n'ignore pas que ce Corps officiel ne saurait s'aboucher directement avec un personnage politique, volontairement ignoré du gouvernement de la France. Mais il n'est pas interdit à l'Académie d'écrire à un simple particulier comme Grandsire une lettre où on lui exprimera le vif intérêt que prend l'Institut Royal de France à un de ses correspondants « qui a enrichi l'histoire naturelle d'ouvrages importants et généralement estimés [1]. »

Le temps presse, Grandsire doit quitter Paris dans quatre jours. Humboldt rédige d'avance une lettre que Cuvier corrige, signe et fait signer à Jussieu, Thouin et Desfontaines. Mirbel, de son côté, a sollicité une pièce analogue des professeurs du Muséum et Humboldt remet en temps voulu à Gransire ces documents qu'il communiquera, dès son arrivée au Paraguay, au geôlier du malheureux Bonpland.

Grandsire gagne, par la voie anglaise [2], Rio-Janeiro où il arrive en mai 1824. Chateaubriand, ministre des affaires étrangères, l'a recommandé au comte de Gertas, récemment accrédité (1822) comme consul général et chargé d'affaires de France au Brésil. Ce diplomate obtient pour le voyageur français une audience du nouvel empereur Dom Pedro I et de son auguste épouse, et *le Diario de Janeiro* du 5 juin vient apprendre aux amis du prisonnier de Francia que LL. MM. veulent bien s'intéresser à son sort et n'épargneront aucun effort pour rendre ce savant à sa patrie et à la science. « Toutes les mesures nécessaires ont été prises, écrit Grandsire, pour mettre un terme à cette captivité », et le ministre

1. La minute autographe de cette lettre de Humboldt, envoyée par Cuvier, est conservée aux Archives du Muséum, ainsi que la lettre d'envoi d'A. de Humboldt.

2. Il nous apprend dans une lettre à Rosamel qu'il était à Londres en décembre 1823.

Digitized by Google

chargé de cette commission « en attend les plus heureux et les plus prompts résultats[1].

En même temps qu'il sollicitait la médiation de Dom Pedro, Grandsire révélait à l'Empereur l'objet des recherches hydrographiques approuvées par Humboldt, qu'il comptait poursuivre entre le Parana et l'Amazone. C'est à la suite de cet entretien que Grandsire a reçu de l'Empereur cette concession de San Tomès qui mesurait 17 lieues de circonférence et dont il disait, dans une lettre à son frère « qu'elle est dans un pays superbe, d'une fertilité égale à celle de la Normandie, tous les fruits y viennent et les chevaux sauvages abondent ».

A Buenos-Ayres où notre voyageur se rend ensuite pour remonter par le fleuve jusqu'à la capitale de Francia, l'accueil est tout autre qu'à Rio-Janeiro. Un riche négociant argentin, qui se trouvait à Paris en 1823, a été expulsé sans motif par le préfet de police, et l'on s'apprête à user de représailles avec le délégué de l'Institut et du Muséum de Paris. Le Gouverneur général interdit à Grandsire l'accès du fleuve et lui intime l'ordre de quitter la ville, sous huit jours [2]. Il sait à quoi s'en tenir sur la cause de cette disgrâce et il gagne Montevideo, après avoir avisé l'amiral de Rosamel qui commande la station de l'Atlantique Sud [3].

Nous le retrouvons à Montevideo où le général Le Cor est devenu Consul général du Brésil et lui donne les moyens de remonter l'Uruguay jusqu'à Tranquiera. Tout est dévasté dans l'Entre-Rio : Artigas a passé par là. C'est un véritable désert où le voyageur ne rencontre que quelques jeunes Indiens errants avec leurs chèvres à travers les bois.

Arrivé à la frontière, le dictateur lui refuse l'accès de son territoire avant qu'il ait rempli un questionnaire compliqué et diffus, où il est parlé longuement d'un soi-disant Congrès tenu en Italie pour replacer les Républiques indépendantes sous le joug espagnol ; de l'expédition française en Andalousie ; des projets hostiles du duc Decazes contre le Paraguay ; d'un plan d'Itapua qu'aurait levé Bonpland depuis le Parana et de bien d'autres choses encore.

1. *Journ. des Voy.*, tom. XXIII, p. 376, 1824. — E. T. Hamy, *Aimé Bonpland*, p. 249.
2. *Arch. Aff. Etrang. Mém. et documents. Amérique.* T. XXIII, f° 121.
3. E.-T. Hamy, *Aimé Bonpland*, p. 251.

Digitized by Google

En admettant que Grandsire n'ait pas, lui aussi, quelque mission secrète à remplir, Francia ne comprend pas que l'Institut de France se permette d'envoyer quelqu'un au Paraguay « du moment qu'il est de notoriété publique que le pays est fermé aux étrangers. »

Grandsire a beau répondre que son voyage n'a aucun rapport avec les événements politiques que l'on en rapproche ; qu'il veut traverser le Paraguay pour chercher par le Rio Madeira une communication entre la Plata et le fleuve des Amazones, que ce voyage intéresse particulièrement l'empereur du Brésil, etc., etc.

Francia est renseigné depuis de longues années, — Grandsire est un politicien plus qu'un naturaliste — et peut-être va-t-il lui faire partager le sort du compatriote qu'il est venu généreusement délivrer. Nous savons, en effet, par Rengger que la liberté de Grandsire a été mise en question dans l'esprit du dictateur. Il va rester à Itapua, sans pouvoir communiquer avec Bonpland dont vingt-cinq lieues seulement le séparent et le 14 septembre il devra reprendre la route du Rio, ayant constaté du reste la paix profonde dont jouit ce pays sous l'administration despotique de Francia. « On voyage au Paraguay sans armes, écrit-il à Humboldt [1], les portes des maisons sont à peine closes, car tout vol est puni de mort... On ne voit guère de mendiants, tout le monde travaille... Les indigènes peuvent faire élever leurs enfants aux dépens de l'État. L'éducation est militaire ; le tambour remplace la cloche... Presque tous les habitants savent lire et écrire, les alcades sont choisis tous les ans par la population, etc. etc... Le pays n'est d'ailleurs accessible qu'aux seuls Brésiliens et douze à quinze négociants entretiennent les relations du Paraguay avec la province de Matto-Grosso. »

Quant à Bonpland, Grandsire à pu causer avec un de ses voisins du Cerrito. Il va très bien, exerce la médecine et distille de l'eau-de-vie de miel, tout en continuant avec passion à récolter des plantes dont il augmente chaque jour ses herbiers.

Grandsire est à Curitiba le 20 novembre, il a encore l'espoir de gagner Nueva Coïmbre et de rejoindre par là les sources du Madeira. Peut-être alors, revenant vers le Paraguay par le Nord, pourra-t-il gagner l'Assomption ?

1. Cf. *Hertha* Bd. II, s. 696 u. ff., 1825.

Digitized by Google

« J'ai beaucoup souffert, dit-il à Humboldt, pendant mon voyage à travers des forêts presque impénétrables, peut-être autant que vous-même dans la forêt de l'Orénoque[1]. »

Obligé de renoncer à la route du Nord il se replie sur San-Borja où il se trouve en mesure de rendre à Bonpland un nouveau service. Un négociant anglais arrivait de Buenos-Ayres dans ce chef-lieu des missions portugaises. « Ne connaissant pas, écrit Grandsire au baron de Damas [2], ne connaissant pas le Gouverneur [3] chez lequel je me trouvais dans le moment et avec qui je suis lié par l'amitié la plus intime, il s'adressa à moi pour le présenter au Gouverneur et lui faire obtenir ses passeports, étant porteur d'une lettre officielle de M. Parish, consul général d'Angleterre à Buenos-Ayres en faveur de M. Bonpland. Cette espèce de mission qui se rattachait aussi essentiellement au sort de mon malheureux ami, me fit saisir avec empressement cette nouvelle occasion de voir tomber les fers de ce naturaliste distingué et j'obtins de suite les passeports désirés et la pirogue du gouverneur pour faire passer ce négociant à l'autre rive avec des guides pour l'accompagner jusqu'à Itapua... Vers la fin de décembre, le négociant anglais revint, mais quelle fut ma surprise en apprenant de lui que le Dictateur n'avait pas voulu prendre en considération la lettre de M. le consul général Parish et qu'il la lui retournait ainsi que j'en acquis la certitude en voyant la lettre. »

« Le Dictateur, ajoutait Grandsire, avait manifesté sa volonté expresse en disant qu'il n'appartenait pas à un agent anglais de demander la mise en liberté d'un Français auquel la France paraît attacher un si vif intérêt.... Une demande qui lui serait adressée *directement* en faveur de Bonpland est la seule voie que ce génie extraordinaire puisse employer pour entamer des rapports avec le Gouvernement français. »

Grandsire n'ignore pas que Grivel a écrit à Francia par l'entremise du général Le Cor « qui devait joindre une lettre de sa main » à la dépêche de l'amiral français [4]. Mais dans un court séjour qu'il

1. E.-T. Hamy, *Aimé Bonpland*, p. 256.
2. Lettre de Grandsire au baron de Damas, Fort-Royal de la Martinique, 2 septembre (*Pap. de Damas*). — Cf. E.-T. Hamy, *Aimé Bonpland*, p. 258-263.
3. Le comte de Palmeiras, gouverneur des Missions.
4. E.-T. Hamy, *Aimé Bonpland*, p. 265.

Digitized by Google

a fait à Rio-Janeiro aux mois de juillet et d'août 1826, Grandsire a acquis la certitude qne les *circonstances de la guerre* s'opposent à ce que les lettres parviennent à leur adresse. Il convient donc avec l'amiral qu'il se chargera d'un *duplicatum* de sa lettre et il s'apprête à remonter une fois encore le Paraguay.

Il demande de vive voix des passeports à l'Empereur qui les lui accorde de la manière la plus obligeante, mais les ministres mettent, cette fois, des obstacles à son départ. Le consul général de France à Rio-Janeiro et l'amiral commandant la station refusent d'intervenir, ne se trouvant autorisés à prendre dans l'espèce aucune nouvelle initiative. En attendant que le temps vienne changer ces dispositions, Grandsire s'embarque à Rio pour se rendre à la Martinique et de là à Cayenne où il veut reprendre à rebours son projet de 1817. J'ai déjà dit qu'il s'agissait d'abord de relier Cayenne à l'Amazone par un itinéraire direct, puis de remonter le grand fleuve jusqu'au Madeira. Le voyageur explorerait les affluents à peu près inconnus de ce cours d'eau et reviendrait par l'intérieur des terres jusqu'à sa concession de San-Tomé.

Grandsire espérait trouver alors M. de Gertas suffisamment autorisé pour lui donner les lettres, grâce auxquelles il espérait réussir, cette dernière fois, à délivrer Bonpland, en même temps qu'il ouvrirait des communications officielles entre le Paraguay et la France.

Après vingt-sept jours de traversée, Grandsire est arrivé de la Martinique à Cayenne. Il a demandé et obtenu de l'ancien gouverneur l'autorisation de se rendre par terre à la Rivière des Amazones dans un intérêt scientifique et M. H. de Freycinet, ratifiant les promesses de son prédécesseur, lui accorde toutes les facilités possibles pour une entreprise qu'aucun voyageur européen n'a encore réussi à mener à bon terme. « Son courage, écrivait plus tard Freycinet au ministre Chabrol, son courage et l'objet de sa mission attirent sur lui l'intérêt général.[2] »

Grandsire part de Cayenne avec une escorte qui le conduit en suivant l'Oyapok jusqu'aux limites de la colonie. « Je vais donc traverser l'intérieur de la Guyane, écrit-il à son frère, et errer parmi les tribus d'Indiens inconnues. J'espère que la France pourra réa-

1. E.-T. Hamy, *Aimé Bonpland*, p. 264.

Digitized by Google

liser quelques avantages de cette excursion. Je suis seul et il n'y a pas d'apparence qu'aucun amateur veuille partager ma promenade que je ne pense pas devoir se prolonger au delà de trois mois, à moins que quelque brave Cacique en décide autrement. »

Plus d'un an s'est écoulé depuis le départ de Grandsire et l'on n'a pas plus de nouvelle de lui à Cayenne que partout ailleurs. Freycinet croit de son devoir d'écrire à l'agent consulaire de France au Para une lettre que lui porte la goëlette *Le Momus*. Et celui-ci répond par l'envoi de documents qui prouvent sans réplique que le courageux voyageur a péri sur les bords du Rio-Yari, un affluent de gauche de l'Amazone. « Je suppose, écrit l'agent français Crouan, qu'il sera mort victime de ses fatigues et des fièvres du pays, car rien n'annonce que les Indiens de la Guyane portugaise aient un caractère féroce. » C'était bien s'avancer que de donner ce certificat de douceur à un peuple qui compte au nombre de ses tribus des anthropophages avérés, mais cela mettait fin à une enquête qui ne pouvait pas aboutir.

La lettre de l'agent du Para était accompagnée d'un petit coffret ayant appartenu à Grandsire et contenant une paire de pistolets, une boussole et un dictionnaire. On sut plus tard par le commandant du port de Gurapa que ces objets avaient été trouvés entre les mains d'Indiens appelés Cajoeiras. « Ils étaient, disaient-ils, la propriété d'un français qui leur avait demandé de les conduire jusqu'à la rivière Jary. Il était mort en arrivant sur ses bords ! »

Cinquante ans plus tard, un autre Français s'avançait à son tour dans cette vallée toujours inexplorée, reprenant sans le savoir l'itinéraire de Richard Grandsire et le nom de *Chute du Désespoir*, donné au principal saut de cet affluent de l'Amazone, dit assez les périls et les fatigues qu'il fallut surmonter pour en descendre le cours. Jules Crevaux ignorait qu'un précurseur, non moins entreprenant et non moins courageux que lui-même, avait succombé jadis à cette même place en poursuivant la solution du problème scientifique qui l'agitait lui-même.

Crevaux est tombé à son tour, un peu plus tard, victime d'une embuscade chez les Tobas du Pilcomayo et ses ossements, comme ceux de son devancier calaisien, sont restés sans sépulture dans le lointain désert.

Digitized by Google

Mais, à défaut d'une tombe, Jules Crevaux a du moins à Nancy le monument que les géographes lorrains ont pieusement élevé à sa mémoire. Pas une pierre ne rappelle le nom de Grandsire dans la ville qui l'a vu naître et je serais heureux qu'en lisant ce mémoire les édiles calaisiens, réparant un injuste oubli, consacrent une modeste stèle à la mémoire d'un homme entreprenant et courageux, qui a rendu de signalés services et payé de sa vie son amour de la patrie et de la science.

Digitized by Google

LES INDIENS DE RASILLY.

Dessinés par Joachin du Vierr.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES INDIENS DE RASILLY

peints par Du Viert et gravés par Firens et Gaultier (1613).

ÉTUDE ICONOGRAPHIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE

PAR LE Dr E.-T. HAMY,

MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ.

Le vingt-septième portefeuille de la célèbre collection de gravures relatives à l'Histoire de France, conservée au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale (Qb. 27) contient, sous la date de 1613, trois pièces qui présentent un haut intérêt pour les Américanistes.

Les deux premières (pl. I), réunies sur le même feuillet, ont un titre commun écrit à la main en petites capitales, au-dessus de la supérieure et ainsi formulé : SAUVAGES AMENEZ EN FRANCE POUR ESTRE INSTRUITS DANS LA RELIGION CATHOLIQUE, | QUI FURENT BAPTISÉS A PARIS EN L'ÉGLISE DE St PAUL LE XVIII IUILLET 1613 [1].

Ce sont deux gravures sur cuivre, mesurant 0m 215 de hauteur et 0m 312 de largeur et dans chacune desquelles trois Indiens, accoutrés d'un costume bizarrement composite, exécutent une sorte de ballet scandé par les hochets qu'ils tiennent à la main. Ces six personnages, hauts en moyenne de 18 à 19 centimètres, offrent des traits mal accusés et plutôt épais et lourds. On est principale-

1. Ces deux lignes qui ont pour auteur un des anciens conservateurs du dépôt, contiennent une double erreur. La cérémonie du baptême des Indiens, contée tout au long au moment même dans le *Mercure françois* (voy. plus loin p. 28), s'est passée le 23 juin dans l'église des Pères Capucins de Paris. Il y eut bien un autre baptême d'Indiens Pyraouaoua, de la nation des Tapouyas, mais c'est le 15 septembre qu'il a été administré dans la même église par le P. Claude d'Abbeville (Cf. *Histoire de la Mission des Pères Capucins en l'isle Maragnon et terres circonvoisines ou est traicté des singularitez admirables et des mœurs merveilleuses des Indiens habitans de ce pays*, etc., par le R. P. Claude d'Abbeville, prédicateur capucin..... Paris, François Huby, 1614, in-8°, f. 367 et 378).

Digitized by Google

ment frappé de la grosseur du nez qui est plutôt camard et de la largeur des pommettes. Une botoque percée dans la lèvre inférieure complète leur exotisme facial [1].

Ils sont coiffés d'une sorte de bonnet de plumes qui emboîte toute la tête et se complète chez deux d'entre eux par un long pendentif qui tombe jusqu'aux reins [2]. C'est exactement la coiffure encore en usage chez les Mundurucus du Rio Tapajos.

Le hochet qu'ils brandissent est la *maraca* [3], cet instrument caractéristique de tous les Indiens de Terre-Ferme, dépourvu toutefois ici du bouquet de plumes qui surmonte d'ordinaire la gourde sonore. Tout le reste du costume est la ridicule parodie des modes françaises de l'époque : collerette fraisée, justaucorps ajusté, culottes bouffantes, bas roulés et souliers lacés.

On lit, gravée sur deux lignes, au pied des trois premiers sauvages, cette inscription : *Portraict au naturel des barbares amenez en france du païs de Topinambous par le Sr de Razilly pour estre baptisez et convertis | a la foy de Jesus Christ et presentez a sa Ma^té en lannee presente 1613.* Joachin Du Viert pin. P. Firenz, sculp.

Au-dessous de la seconde se lisent, gravées de même, les deux lignes suivantes : *Ce sont icy les vrais portraicts des sauvages de lisle de Maragnon appelez Topinambous amenez au tres chrestien Roy de France | et de Navarre par le Sr de Razilly en la presente annee 1613. Ou sont representées les postures qu'ils tiennent en dansant.* Joachin Du Viert pinx. P. Firenz exc.

L'auteur de ces portraits, Joachin Du Viert, Viers ou Vier (on

1. Cf. Claude d'Abbeville, *loc. cit.*, f. 268-269. — *Voyage dans le Nord du Brésil fait durant les années 1613 et 1614*, par le P. Yves d'Évreux, publié d'après l'exemplaire unique conservé à la Bibliothèque Impériale de Paris, avec une introduction et des notes, par M. Ferdinand Denis. Leipzig et Paris, 1864, in-8°, p. 39-40. — « Les Tapinambos et les Tapouis, dit Yves d'Évreux, font grand estat de ces pierres. I'ay veu donner moy-mesme pour une seule pierre a lèvre, de cette sorte, la valeur de plus de vingt escus de marchandises que donna un Tapinambos à un Miarigois dans nostre loge à S. François de Maragnan... » Ces sauvages de Miary étaient les fournisseurs de ces sortes de pierres qui se trouvaient dans une montagne « non beaucoup esloignee de leur antique habitation ».

2. Claude d'Abbeville, *loc. cit.*, f. 273.

3. Elle est remplacée dans la lourde main de l'un d'eux par une sorte de hochet mal défini.

Digitized by Google

trouve ces trois variantes de sa signature), est un de ces nombreux artistes flamands qu'attirait à Paris la perspective d'un travail mieux rémunéré et d'une considération qu'ils ne trouvaient pas chez eux [1]. Comme les Firens, les Isaac, les Wleugels, et tant d'autres, il était venu chercher fortune en France.

On ne sait rien de positif sur cet artiste avant 1609. A cette date, il exerçait un emploi de dessinateur-topographe dans le service des fortifications. On possède, en effet, au Cabinet des Estampes une longue suite de vues perspectives des villes ou châteaux de France, exécutées par lui avec une exactitude relative, fort rare chez les artistes de ce temps [2]. Ces dessins, généralement datés, ont été fait de 1609 à 1612 ; c'est peu après que Du Viert a représenté les sauvages de Rasilly, arrivés à Paris le 12 avril 1613.

Sa peinture fixe le souvenir d'un de ces ballets de sauvages dont on était si curieux alors dans les cours d'Europe, exécuté cette fois par de véritables Indiens remplaçant avantageusement pour la curiosité des yeux les jeunes gentilhommes habituellement chargés de ces exercices fantaisistes [3]. On sait que, suivant l'expression de Ferdinand Denis, les danses des Tupinambas, ainsi figurées, ont *inspiré les raffinés de la Cour* de 1613 et que « l'un des plus habiles artistes de Paris a fait, sur leurs airs, une sarabande d'un goût merveilleux » dont Malherbe s'empressait d'envoyer une copie à Peiresc [4].

1. Cette colonie flamande qui était venue chercher fortune en France « s'était assise, dit Jal, sur les hauteurs des faubourgs S. Jacques et S. Germain » (*Dict. crit. de biogr. et d'hist.*, 2e éd., p. 580).

2. Châtillon, par exemple, beaucoup plus connu que J. Du Viert, son contemporain, lui est pourtant très inférieur. Ses vues des villes de France, si recherchées des amateurs, sont la plupart du temps d'une inexactitude flagrante, tandis que celles de Du Viert, dont je provoque vainement la publication depuis plusieurs années, se montrent, comme j'ai pu le vérifier à diverses reprises, d'une fidélité remarquable.

3. Je citerai en particulier la pittoresque gravure italienne de 1613 ; *Ritratto Naturale di Salvatichi che ballorno alla presentia di Segi de Toscana et altri Principi nel Palazzo di Sig. Strozzi, figurati da dodici Gentilhuomini Fiorentini a di V di Febbraio MDCXIII.* Cette planche (n° 10479 de Lallemant de Betz) nous montre un de ces gentilhommes modelé dans un collant couvert de poils, coiffé d'une perruque ornée de feuillage et de fleurs, une peau de panthère sur l'épaule droite, une massue d'Hercule sur la gauche, à la taille une ceinture de feuilles et de fleurs, aux pieds des brodequins façonnés en pieds de bouc.

4. Je transcris ici les extraits de la correspondance échangée par Malherbe avec

Digitized by Google

Pierre Firens ou Firenz, qui a gravé les portraits de Du Vier, est encore un Flamand; on croit qu'il était venu d'Anvers (c'est du moins l'opinion de Jal) dès les premières années du XVIIe siècle. On connaît de lui une grande estampe représentant Henri IV touchant les écrouelles. Après l'assassinat du bon roi (1610), il a publié, avec privilège, un portrait de Louis XIII enfant.

Firens était à la fois graveur et marchand. La planche des guérisons du Roi, la plus ancienne qu'on connaisse portant sa signature, *P. Firens fecit*, se vendait, en effet « *Chez P. Firens, rue S. Jacques, à l'enseigne de l'Imprimerie en taille douce.* »

Rien de plus naturel, par conséquent, que de voir Firens graver et vendre : *P. Firenz sculp.*, *P. Firens exc.*, les portraits que son compatriote avait dessinés par ordre de la reine, sans doute à la suite d'une fête à laquelle les Tupinambas avaient pris part.

L'édition n'était pas épuisée lorsque Pierre Mariette racheta les cuivres, effaça sur l'un d'eux la marque *P. Firens exc.* et grava

Peirese, du 15 avril au 20 août 1613, au sujet des Topinamboux, comme il les appelle.

« Du 15 Avril 1613. Aujourd'hui le sieur de Rasilly, qui depuis quelques jours est de retour de l'isle de Maragnan, a fait voir à la reine six Toupinamboux qu'il a amenés de ce pays-là. En passant par Rouen, il les a fait habiller à la françoise, car, selon la coutume du pays, ils vont tout nus, hormis quelques haillons noirs qu'ils mettent devant leurs parties honteuses : les femmes ne portent rien du tout. Ils ont dansé une espèce de branle sans se tenir par les mains et sans bouger d'une place ; leur violon était une courge comme celle dont les pèlerins se servent pour boire et dedans il y avoit quelque chose comme des clous ou des épingles. L'un d'eux en avoit un et le Truchement, qui est un Normand de Dieppe, en avoit un autre. Je crois que ce butin ne fera pas grande envie à ceux qui n'y ont point été d'y aller. Leur langue doit être assez aisée, car M. de Rasilly, qui n'y a été que six mois, se fait aisément entendre à eux. Un des capitaines qui était allé avec le sieur de Rasilly et est revenu avec eux, le semble encore mieux parlé que lui (p. 258). »

« 23 de Juin. Les Topinamboux seront demain baptisez ; s'il y a moyen de les voir sans être pressé, je le ferai, sinon je m'en rapporterai à ceux qui auront été. Il y a déjà des femmes prêtes pour eux. Je crois que l'on n'attend que le baptême pour accomplir ces mariages et allier la France à l'île de Maragnan (p. 273). »

« 29 de Juin. Vous avez su par M. de Valvès la cérémonie du baptême des Topinamboux ; car la fortune l'y porta et l'y plaça en si bon lieu qu'il n'y a personne qui en sut rendre meilleur compte que lui. Les Capucins, pour faire la courtoisie entière à ces pauvres gens, sont après à faire résoudre quelques dévotes à les épouser, à quoi je crois qu'ils ont déjà bien commencé (p. 273). »

« 20 d'Aoust. — J'envoie à Marc-Antoine une sarabande qu'a fait Gauthier sur la danse des Topinamboux ; quand il l'aura apprise, il vous en donnera du plaisir : on la tient pour une des plus excellentes pièces que l'on puisse ouïr (p. 285). »

Digitized by Google

vers le milieu du bord inférieur les mots *P. Mariette excu.* C'est cette seconde édition de l'une et de l'autre, tirée sur une planche fatiguée, que nous a conservé la collection Lallemant de Betz au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale (nos 10477 et 10478) et dont on trouve un deuxième exemplaire dans le carton Firenz de la même collection.

La troisième pièce, dont je voudrais fixer ici le souvenir, suit immédiatement les deux précédentes dans le portefeuille Qb. 27 de la Bibliothèque Nationale. C'est une grande image, sobrement coloriée, haute de 0m 245, large de 0m 465, qui a pour titre LE BAPTESME DE TROIS SAUVAGES OU TOUOUPINANBOUS. QUI FURENT BAPTISEZ EN LEGLISE DES *peres capuccins par monsieur l'Euesque de Paris et nommez par le Roy Louys treziesme, le iour Sainct Iean Baptiste 1613.*

Au milieu de l'estampe sont agenouillés les trois Indiens tournés à droite ; ils sont coiffés d'un bonnet blanc cerclé d'une couronne de fleurs. Leur robe blanche est nouée dans l'axe du corps d'une série de cordons jaunes et leurs pieds sont chaussés de pantoufles de cuir. Ils ont conservé la botoque et portent dans une main une longue tige de lys.

L'évêque de Paris, mitré de violet, une chasuble d'or sur les épaules, les bénit de la dextre et de l'autre semble tenir le coton du Saint-Chrême. Il est accompagné d'un diacre, d'un porte-crosse et de trois pères capucins. Marie de Médicis et Louis XIII, avec leur suite, sont représentés plus en avant, des deux côtés du groupe des Catéchumènes ; le jeune roi surtout paraît s'intéresser à la scène. On sait qu'il en fut assez frappé pour en avoir crayonné certains détails [1] de sa main enfantine [2].

Au-dessous de l'image s'alignent, l'un à côté de l'autre, les trois méchants quatrains qui suivent :

1. On a pu voir, il y a quelques mois, écrit Ferdinand Denis, en 1864, chez un marchand de curiosités de la rue du Petit-Lion, un dessin attribué à Louis XIII enfant et qui représente bien évidemment la figure d'un Tupinamba ornée de peintures bizarres (Yves d'Évreux. Ed. F. Denis, p. XXIV, n. 1).

2. Héroard, souvent si prolixe, ne dit pourtant presque rien de la rencontre du Roi et des Tupinambas (*Journal de Jean Héroard sur l'enfance et la jeunesse de Louis XIII* (1601-1628), extr. des manuscr. origin. et publ. par Eud. Soulié et Ed. d. Barthélemy. Paris, 1868, in-8°, t. II, p. 121 et 123).

Digitized by Google

Ce vous est o grand Roy vn tres heureux presage
De voir des Estrangers de la France esloignez
Venir en vostre cour pour vous rendre l'hōmage :
Plain de douceur aussi vous ne les dedaignez.

Soingneux de leur Salut vous les faictes instruire
En tout ce qu'il faut croire en la Religion
Du sainct siège Romain et pour les y induire
Vous mandez les Doctéurs dedans leur Region.

Et afin qu'ils ne soient de Satan l'anathesme
Alors qu'ils sont instruictz vous leur faites auoir
Les graces qu'on acquiert aux saincts fons du Baptesme
Puis de vostre beau nom vous les voulez pourvoir.

Et au-dessous des quatrains se lit sur deux colonnes une longue inscription dont voici la copie :

« La France doit prendre un bon presage de ce que les Sauvages quittent leurs contrées pour voir son Ciel, et qu'ils apprennent le langage de ses nour | riçons afin de se faciliter l'intelligence des pointz et articles de la Religion Catholique Apostolique Romaine, en laquelle il semble qu'ilz soient pro | muz et incitez plus que de coutume par les predications des sçavants Peres Capuccins, qui pour la gloire de Dieu se sont depuis peu exposez a toutes | les injures du temps pour passer ès Isles ou sejourne et habite cette nation de Sauvages. et pour monstrer le progrés qu'i a faict leur doctrine. ils ne sons | plus maintenant si Barbares qu'ils souloient estre, la cruauté n'est plus si manifeste quelle a esté, et les créatures humaines ne servent plus tant ordinai | rement de pasture et de reffection a l'humaine gloutonnie quelle faisoit par le passé, ils ne respandent plus si coustumierement le sang de leurs semblables, leurs rages sont plus moderees et plus sobres au carnage qui leur estoit jadis si frequent que c'estoit tout leur exercice, de maniere que peu de gens se reso | lurent de surgir a leur port sans estre grand nombre et bien armez. Le zelle du service de Dieu y a neantmoins poussé les bons Peres si dessus nommez, qui | sans autres armes que celles de la parolle de Dieu se sont maintenu et ont seiourne en toute seureté, gaignant par l'exemple de leur bonne vie les cœurs de | ceux qui sembloient estre de roche et qui se sont renduz docilles a la perception et és preceptes de la vraye Religion, ils ont quitté leurs terres et se sont |

Digitized by Google

totallement abbandonnez a la conduite des Predicateurs de leur salut iusques a venir en France et dedans Paris le cœur d'icelle ou le 14 de uin 1613 || Iour de Sainct Iean Baptiste furent solemnellement baptisez [1]. les seremonies se firent en l'Eglise des Cappucins et le Roy et la Reine Regente sa Mere assisterent en grande magnificence auec plusieurs Princes et Princesses, grands Seigneurs et Dames, et abondance de peuple y afflua de toutes partz l'heure du Baptesme venüe, Monsieur l'Evesque de Paris assisté de plusieurs Prelatz si trouva et incontinent lui furent amenez les trois sauvages ou Tououpi | nambous dont vous voiez la representation icy au naturel, chacun deux estoit vestu d'une robbe de taffetas blanc fermée de boutons par devant et par derriere pour estre plus aisee a de | clore ; quand il seroit besoing de les oindre du sainct cresme, ils tenoient chacun vn lis en la main et portoient sur la teste un cresmeau et un chapeau de fleurs dessus, et trois Cappucins tenoient auprez deux chascun vn cierge de cire blanche. L'Evesque de Paris les baptisa | et le Roy les nomma tous trois de son nom, sçavoir Loys premier, Loys second et Loys troisieme [2], toute l'assistance remercia Dieu de leur conversion loüant | grandement la peine et l'industrie de ceux qui s'estoient employez en une œuvre si saincte et pieuse pour le discours les vns des autres. Dieu veuille ame | ner les autres à la cognoissance de tout a sa gloire. Ainsi soit-il.

Lors fut accomplis ce qui est en Iob 6 : « Retournez a moi et ie retourneray a vous » et ce que dit aussi Ezechiel 36 : « Ie verseray sur vous mon eau munde et pure et vous serez mundifiez et nettoyez de toutes vos soüillures et villenies, et ie vous purgeray de toutes vos Idolatreries aussi [3]. »

II

Tandis que Michel de Bathonière vendait cette image anonyme, *à la Corne du Daim*, rue Montorgueil, et que Firenz éditait ses deux gravures de Du Vier à l'imprimerie en taille douce de la rue Saint-Jacques, le *Mercure françois* donnait à ses lecteurs un long

1. Cf. Claude d'Abbeville, chap. LIX.

2. En réalité, les trois Indiens baptisés furent nommés, comme on le verra plus tard, Louis-Marie, Louis-Henri, et Louis de Saint-Jehan.

3. On lit au bas de la page la mention suivante :

A Paris, chez Michel de Bathoniere, a la rüe Montorgueil a la Corne du Daim, 1613.

Digitized by Google

récit qui en est le commentaire et dont la reproduction nous dispensera de plus amples détails.

Ce texte, qui a eu deux éditions, est inséré au tome III de ce rarissime recueil [1]. Il est intitulé : *Retour du sieur de Rasilly en France, qui amena des Toupinambous à Paris.*

« Le 16 mars, dit le rédacteur du *Mercure*, le sieur de Rasilly avec son vaisseau prit terre au Havre de Grace, en retournant de l'Isle de Maragnan, qui est en l'Irde Méridionale, là où il estoit allé l'an passé, comme il a esté dit cy dessus [2]. Il ramena le P. Claude d'Abeville, l'un des quatre Capucins qu'il y avoit menez pour instruire ces Indiens en la foy catholique, et les baptiser : n'ayant laissé en ceste Isle que le Pere Arsène, et le P. Yves, car le P. Ambroise y estoit mort [3]. Il amena aussi au Roy six Toupinambous Maragnans, et plusieurs choses rares du pays du Brésil.

« Le 12 avril arrivans à Paris [4], six vingts Capucins les furent recevoir en procession hors les faux bourgs S. Honoré, qui les acconduirent iusques dans leur Eglise où fut chanté le *Te Deum laudamus*. Il y avoit tant de Princesses, Dames et personnes de qualité, pour veoir ces Toupinambous vestus de leurs habits de plumages à leur mode, tenans en leur main chacun leur *Maraca* [5], qu'ils furent comme contraincts, a cause

1. Je le reproduis intégralement ici, d'après un exemplaire de la seconde édition parue en 1617 où il occupe les pages 166 à 176 (*Bibl. de l'Instit.*).

2. Les pages 6 à 9 du tome III contiennent, en effet, un passage intitulé : « *Des Francois qui furent à Maragnan, avec des Pères Capucins pour convertir les sauvages à la Foy catholique.* »

3. Le P. Arsène ou Arcène était de Paris, il est mort dans cette capitale en 1645. Le P. Ambroise était d'Amiens, le P. Yves, d'Évreux. Ce dernier, qui n'est rentré qu'après deux années de séjour, est l'auteur du *Voyage dans le nord du Brésil fait durant les années 1613 et 1614*, cité plus haut.

4. Histoire de la Mission | des Pères Capucins | *en l'Isle de Maragnan et* | *terres circonvoisines* | où | est traicté des *sin* | *gularitez admirables et des Mœurs merveilleuses des Indiens* | *habitans de ce païs. Avec les missives* | *et advis qui ont esté envoyez de nouveau ; par le R. P. Claude d'Abbeville* | *Predicateur Capucin* | *Prædicabitur Evangelium*, etc. — *Avec privilege du Roy.* — Indis Sol splendet splendescunt Lilia Gallis. A Paris | *De l'Imprimerie de* François | Hvby, *rue S. Jacques à la Bible d'Or* | *et en sa boutique au Palais en la galle* | *rie des Prisonniers 1614.*

J'ai étudié cette Relation dans un exemplaire qui m'a été gracieusement communiqué par M. Henry Martin, administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal. Cet exemplaire a appartenu à la Bibliothèque de la Sorbonne; il porte aujourd'hui à l'Arsenal la cote 13292 *bis* H.

5. « C'est un instrument avec lequel ils dançent : faict d'un fruict rond et long

Digitized by Google

de la presse, de se retirer dans le Couvent des Capucins, où ces Toupinambous furent logez.

« Quelques jours après, le sieur Rasilly et le P. Claude furent introduits vers le Roy et la Royne Regente sa mere, pour faire le discours de tout ce voyage.

« Ils commencèrent par la description de l'Isle de Maragnan, et monstrerent comme elle avoit quarante cinq lieuës de tour, vingt sept villages, dans lesquels demeuroient dix ou douze mille Toupinambous.

« Que ces villages (appelez *Oc* ou *Taué* en langage Brésilien) n'estoient faicts comme ceux de France, ains ressembloient à quatre grandes loges en quarré et en forme d'un Cloistre de Couvent, avec une place au milieu qui estoit de trois, de quatre, ou de cinq cents pas, selon la longueur des loges et la quantité des habitans. Et que ces loges estoient à deux estages, de vingt cinq pas de largeur, divisées par demeures, toutes faictes d'arbres de vingt pieds de haut ou environ, liez par le travers, avec quelques poutres et sommiers, au-dessus desquels il y avoit des pièces de bois en forme de chevrons, et des feuilles de Puido dessus pour couverture, si bien agencées et mises que l'eau n'y pouvoit entrer. Que le premier et le plus grand village de Maragnan estoit nomme Iuniparan, où demeuroit le Bourouvichave, qui est à dire le premier, Principal, ou Capitaine de toute l'Isle, duquel tous les autres Principaux ou Capitaines recevoient le commandement : y ayant en chaque village deux, trois, ou quatre de ces Principaux ou Capitaines.

« Que tous les Cosmographes ou Voyageurs qui avoient escrit et dit que l'Isle de Maragnan, ou Maragnon, estoit ainsi appelée a cause du grand fleuve qui l'environnoit en son embouchure dans la mer, s'estoient trompez, pource qu'il n'y avoit aucun fleuve au Brésil appelé Maragnan ; et que ce n'estoit que le nom de la grand Isle, laquelle estoit dans une Anse ou baye qui avoit vingt lieuës de largeur en son embouchure de cap en cap et quelque vingt-cinq lieuës en diamètre en dedans terre : Mais qu'au fonds de cette Anse ou baye, il y avait trois belles rivieres qui venoient des terres se descharger en la mer vis-à-vis de l'Isle de Maragnan. La première et plus grande desquelles estoit appellée Miary, et avoit sept lieuës de large en son embouchure ; la seconde Taboucourou n'estoit que de demy lieuë, ayant sa source à plus de cinq cents lieuës

comme moyen melon, lequel ils creusent, puis mettent dedans force petits grains et un baston à travers le bout duquel leur sert de poignée, pour le tenir comme un hocher, et en jouër au chant de leurs chansons, et de leurs iaretières ou iambieres faictes de coques de fruicts » (Note du *Mercure*). — Cf. Claude d'Abbeville, *op. cit.*, f. 300.

Digitized by Google

loing dedans les terres : et la troisieme Monin, qui n'avoit que demy quart de lieuë. Plus, que la mer qui environnoit toute l'Isle avoit au plus estroit costé trois lieuës du moins ; et en d'autres six.

« Que Maragnan estoit la clef du Bresil, pour ce qu'il y avoit plus de quatre cents lieuës le long des costes de la mer par où l'on ne pouvoit aborder les terres fermes. Aussi qu'il n'y avoit que deux passages pour aller en ceste Isle : L'un par l'Islette S. Anne [1], où les navires estans arrivées demeuroient à l'ancre, et n'envoyoient que de petites barques à Maragnan : Et l'autre abord estoit celuy-la qui avoit esté descouvert par lequel on pouvoit aller iusques au port du nouveau fort S. Louys.

« Que bien que ceste Isle de Maragnan fust sous la zone torride à deux degrez et demy de la ligne Equinoctiale, du costé du Pole-Antarctique, et que plusieurs doctes personnages avoient soutenu qu'elle ne pouvoit estre habitable en Esté à cause des chaleurs extrêmes, comme en beaucoup d'endroicts de l'Ethiopie et de la Guinée : toutes fois qu'ils avoient veu le contraire : et que l'air y estoit pur, modéré et serain ; les crocodilles, crapaux, et autres bestes n'y portant aucun venin : le hasle du soleil n'y noircissant point les Toupinambous, desquels les enfans naissoient blancs, et ne se rendoient olivatres que par Artifice.

« Que ce pays estoit remply d'une infinité de sortes d'oiseaux, et d'animaux : la mer abondante en poissons : et que la terre y apportoit tout ce qui estoit nécessaire à la vie humaine.

« Que l'on pouvoit trocquer des cousteaux, serpettes, et mercerie, avec les Maragnans et Bresilians, et avoir des bois de bresil, rouges, iaunes, et madrez, du coton, du rocou, espèce de teinture rouge, de la casse, du baulme comme en Arrabie, et du poivre.

« Que suivant le commandement de leurs Majestez, le premier soin qu'ils avoient en estans arrivez en l'Islette S. Anne, et avant qu'entrer en Maragnan, avoit esté, de faire sçavoir leur venuë aux Toupinambous par De Vaux [2] (qui y avoit longtemps demeuré et faict la guerre avec eux contre leurs ennemis) pour sçavoir s'ils continuoient en leur mesme volonté de recevoir en leur Isle les François.

« Que De Vaux arrivé en Maragnan, estant en l'assemblée ou Carbet des Principaux et anciens Toupinambous, il leur avoit dict, que le sieur de Rasilly, Lieutenant du Roy de France, estoit à l'Islette S. Anne avec trois navires, quatre Capucins qu'il y avoit amenez pour les instruire en la foy catholique, et force gens de guerre pour leur conservation et deffense ; qu'il n'avoit voulu faire descente en leur Isle sans leur en don-

1. P. 167. — Cf. Claude d'Abbeville, *op. cit.*, f. 57.
2. Voyez plus loin. — Cf. Claude d'Abbeville, f 57-58.

Digitized by Google

ner advis, et sçavoir d'eux s'ils estoient constans en la volonté de les recevoir, suivant la parole qu'ils avoient donnée à luy, De Vaux, auparavant qu'il partit d'avec eux pour s'en retourner en France.

« Qu'à ceste demande de De Vaux, les Maragnans lui avoient respondu. Qu'il sembloit ne les avoir iamais cognus en leur tenant ce langage ; veu qu'il sçavoit bien qu'ils n'avoient oncques manqué à leur parole donnée. Qu'il allast dire au Bourouvichave[1] du Roy de France, qu'ils le prioient de venir en leur Isle, et l'asseuroient de le recevoir avec toute bienveillance, et obeyroient à ses commandements.

« Que De Vaux [2] leur ayant rapporté ceste response, lui sieur de Rasilly et les François s'acheminèrent en Maragnan, et après eux les quatre Pères Capucins, qui y furent conduits dans les canots des Maragnans, et très-bien reçeus, les appelans Payeté, qui est à dire en leur langue Grands Prophètes ; qu'ils leur firent de petites loges en un lieu de l'Isle, proche celuy qu'on désigna depuis pour faire le port de S. Loys : et qu'ils desfrichèrent aussi le haut d'une petite colline pour y planter un pavillon, et dresssr un autel, sur lequel le douziesme d'Aoust tous les quatre Pères Capucins chanterent Messe, et où une infinité de Maragnans tant hommes, femmes, qu'enfans eurent un grand contentement à la veuë des cérémonies qui s'y feirent.

« Que cependant que les Pères Capucins, par le moyen des Truchemans, et par ce qu'ils avoient peu comprendre en si peu de temps en la langue Brésilienne, travailloient à l'instruction des Maragnans qui desiroient le Baptesme : Luy sieur de Rasilly avec le sieur de la Ravardiere [3] avoient dressé pour la seureté des François, et leur conservation, un fort sur la pointe d'un rocher inaccessible, presque environne de deux rivières profondes, au pied duquel il y avoit un port capable de recevoir des navires de douze cent tonneaux, et y demeurer à l'abry et hors de tous dangers. Dans lequel fort les Maragnans avoient aussi basty des loges à leur mode, et un grand magazin pour mettre les marchandises des François : mesmes avoient aydé à monter vingt pièces de canon dans le fort. Qu'à douze cents pas de ce fort, en un lieu plaisant et beau, les Maragnans avoient aussi abbatu plusieurs arbres, et d'iceux construict une belle loge à leur mode pour le convent des Peres Capucins, et une autre aupres pour leur servir de Chapelle à dire la Messe.

« Que le grand Bourouvichave de Maragnan demeurant à Iuniparan, ayant envoyé à luy sieur de Rasilly, Migar, natif de Dieppe, résider

1. Ainsi appeloient-ils le sieur de Rasilly (M.).
2. P. 169. — Cf. Claude d'Abbeville, *op. cit.*, f. 61.
3. Voy. plus loin, p. 48.

Digitized by Google

d'ordinaire en ceste Isle, et Trucheman entre les François et Maragnan, pour le supplier de se vouloir trouver à leur Carbet ou Assemblée générale de tous les Principaux de l'Isle qui se devoient rendre à Iuniparan, et d'y faire tendre son lict, afin qu'ils peussent traicter avec luy d'affaires qui importoient ; Que luy sieur de Rasilly s'estoit rendu en ce Carbet avec le P. Yves, où ayant fait tendre son lict de coton, et s'estant mis dedans selon l'ordinaire du pays, le Bourouvichave prenant la parole luy avoit dit ;

« Nous tenons a beaucoup d'heur et d'honneur vostre arrivée en ceste Isle (vaillant capitaine) pour la croyance que nous avons que vous nous conserverez, et nous deffendrez de tumber sous la puissance de nos ennemis. La crainte de ne vous veoir arriver assez tost a nostre secours, nous avoit fait mettre en délibération de quitter ceste Isle, pour la peur que nous avions d'estre attaquez des Pero ou Portugais nos ennemis ; et de nous retirer si haut en terre ferme que nous feussions à seureté. Mais le regret qui [1] eust tousiours esté avec nous, ne voyant plus ceux avec qui nous avions accoustumé de trafiquer, de ne jouyr plus de la veuë des François nos comperes, qui nous apportent des cousteaux, des serpes et des haches, et de nous veoir reduits à l'ancienne vie des Toupinambous nos ancestres qui n'avoient que des pierres dures pour coupper et abbattre des arbres, nous a fait continuër icy nostre demeure. Heureuse soit donc ton arrivée en ceste Isle, car tu nous as non seulement amené de vaillants soldats pour nous deffendre, mais de Grands Prophètes pour nous enseigner en la loi de Dieu. Tu as délaissé ta patrie et ta famille pour venir demeurer en ceste terre, dont nous te sommes obligez. Et bien que ce pays ne soit orné de si beaux bastiments que la France, toutefois tu auras du contentement de demeurer icy, si tu considères la bonté de ceste Isle, abondante en fruicts, gibier, venaison, et poisson ; et puis en ce que nostre nation fidelle employera sa vie pour te faire victorieux de nos ennemis. Ie ne doute point que tu ne t'accommodes et les tiens aussi à nos vivres : car nous avons des farines et nostre pain ne cede guere au vostre dont j'ay quelques fois mangé. L'esperance que nous avons que nos enfans apprendront la loy de Dieu, et vos arts et sciences, nous faict croire qu'à l'advenir nous ne serons plus qu'un peuple, et que l'on ne nous tiendra que pour François.

« Ces Prophètes que tu nous as amenez nous rendent contents : car les meschants Portugais qui ont tant exercé de cruautez sur nous, n'ont autre chose à nous dire sinon, que nous n'avons point de Dieu. Quel mensonge ! car nous le croyons de toute éternité Créateur de toutes

1. P. 171. — Cf. Claude d'Abbeville, *op. cit.*, f. 68.

Digitized by Google

choses, tout bon, et qui faict nos ames immortelles. Nous croyons qu'il y a eu un déluge qui fit périr les mortels de dessus la terre pour leurs meschancetez : Et que Dieu conserva seulement un Père et une Mère dont tous les humains sont venus. Vous et nous n'estions lors qu'un peuple : et Dieu envoya en terre ses Prophètes pour l'instruire en sa loy, lesquels presentèrent à nostre premier Pere, et duquel nous sommes descendus, deux espèces, l'une de bois, l'autre de fer ; il prit celle de bois et fit mal. Mais le Père dont vous estes sortis prit celle de fer, et fit bien : Car depuis nous avons tousiours eu pour compagnie la misère : et nos Pères ne voulant croire les Prophètes qui estoient entr'eux, ils remontèrent dans le Ciel laissant les marques de leurs pieds en la roche dure près de Potyjou, avec des Croix qui y sont empreintes : ce que tu as veu, Migan [1], aussi bien que moy. La confusion des langues qui survint après entre nous, fut le rengregrement de nos afflictions, car depuis [2] Icropari s'est jouë de nous ; nous faisant entre-massacrer et manger. Les Portugais pour le comble de nos malheurs sont venus en nostre pays, nous en ont chassé, ont ruyné nostre grande nation et l'ont réduite en l'estat que tu nous vois en ceste Isle. Mais à présent ta venuë nous a tiré de crainte, et a relevé la croyance que nous avons de nous reveoir encore un iour en honneur. Ta bonté, ta douceur, et ta façon desmontrent que tu nous gouverneras sagement. Les Toupinambous n'ont iamais obey par force et par violence. Depuis que ie leur commande ie me suis trouvé bien de les avoir régis avec douceur. I'espère (grand guerrier) que tu en feras de mesme. La douce conversation que nous avons euë avec les François plusieurs années nous le faict croire. Pour nos actions ordinaires, les Portugais ont iadis exercez sur nous beaucoup d'inhumanitez et cruautez, ne voulans que nous eussions les lèvres percées, et nous faisant ignominieusement razer nos longs cheveux, c'est pourquoy nous te supplions de nous dire ta volonté, que nous suivrons aussi bien qu'en ce que tu ordonneras, sur la coustume de tuër nos Esclaves, de danser, et autres choses semblables.

« Que le Bourouvichave de Maragnan (vieillard vénérable) ayant achevé ce discours, luy, sieur de Rasilly, fit ceste response :

« Honorable Japy Ouassou, grand amy des François, la demonstration que tu fais de te resiouyr de nostre venuë, nous est a beaucoup de contentement. La prudence dont tu as usé à retenir en ceste Isle les Topinambous (nation iadis si redoutable) est digne de grande loüange : pour ce

1. Le Trucheman.

2. « Les Toupinambous ruinez par les Portugais et chassez de leurs anciennes demeures, sont venus habiter l'Isle de Maragnan » (Add. à la 2e éd.).

Digitized by Google

qu'ils eussent faict une double perte s'ils se fussent retirez aux deserts. Premièrement en leur ame, que Ieropary ou le Diable eust tousiours euë en possession, privez à iamais de pouvoir estre instruicts en la cognoissance du grand Toupan ou Dieu : Et secondement du commerce des François, tousiours continué entre eux, durant mesme que les Portugais les ont persécutez [1].

« Mon Roy ayant sçeu vos afflictions m'a envoyé pour vostre secours. Le seul desir qu'il a que vos ames ne soient plus possédées du Diable, et qu'elles soient renduës apres vostre decez à Dieu qui les a crées, lui a faict procurer la venuë de ces Pères Capucins en ce pays, afin de vous instruire en la crainte de Dieu : Et aussi il vous envoye des soldats, qui vous mettront avec vos familles hors de la peur de tomber sous la puissance de vos ennemis. Ce sont les deux seules causes qui l'ont porté de nous commander de vous venir trouver.

« Je vous diray (honorable vieillard) que la France surpasse en beauté tous les païs qui sont sous le Ciel : et comme mesme vous avez dit. Ie l'ay laissée avec ma famille et mes commoditez (qui sont à la vérité plus grandes que celles que ie pourrois à iamais espérer icy) : Mais le désir guerrier que j'ay, contraire à celuy des ames basses et effeminées, me faict rechercher sans crainte les périls, les hazards honorables en secourant les affligez. C'est ce qui m'a faict délaisser pays et famille sans regret : Et ie vous promets que tant que ie recognoistray en vous la volonté de servir Dieu, et d'estre obeyssans à mon Roy, ie demeureray près de vous.

« L'ayde que vous et les Toupinambous me donnerez pour bastir des forteresses en ceste Isle, sera autant pour votre seureté que pour la nostre. Votre pays n'en peut estre qu'amélioré, et vos enfans en recevront la commodité en apprenant les arts et les choses belles que nous sçavons pour parvenir à l'honneur.

« Quant à ce que vous craignez les cruautez des Portugais, vous ne le devez plus faire : car ie perdray la vie avant qu'ils vous facent plus aucun mal.

« Et pour vos actions et coustumes ordinaires, quant à celles de tuër vos esclaves et les manger, c'est une chose inhumaine, et ne demeureray iamais icy si vous ne la delaissez, et ne l'ostez du tout d'entre vous.

« Ie louë les cheveux longs que vous portez, car c'est une bien-séance : et tant s'en faut que j'aye désir de vous en faire oster, que ie vous prie de continuer ceste coustume.

« C'eux d'entre vous qui ne se perçeront les lèvres, ie les aimeray plus particulièrement que ceux qui les auront percées : laissant à un

1. Cf. d'Abbeville, *op. cit.*, f° 71.

Digitized by Google

chacun toutesfois la liberté de le faire ou de ne le faire pas. Ie ne désire aussi toucher à vos dances.

« Quant aux lois que i'etablirai entre vous, elles ne seront autres que celles dont on vse en France. Ie vous promets de vous gouverner doucement et raisonablement : Mais aussi il vous faut délaisser vos malices, et n'estre plus enfans de Ieropari ou du Diable. Vous priant croire que ie suis icy venu pour les bons et non pas pour les meschants.

« Quant à ce que vous avez parlé de Dieu, du Deluge et des anciens Prophetes ; estant une matiere de laquelle les Peres capucins vous doivent instruire, ie les laisseray parler et vous en informe presentement. »

« Que ceste response finie, le P. Yves avoit prit la parole et dit [1] : « Iapy Ouassou, tout ce que tu as dit de Dieu, Créateur de toutes choses, est veritable. Et croyons comme toi, que les pechez des humains ont été la cause du Deluge sur toute la terre ; que Dieu a envoyé ses Prophetes, que les langues ont esté confuses entre les nations et que vous avez esté affligez des Portugais. Toutes ces punitions viennent du Ciel sur ceux qui ne veulent suivre les commandements de Dieu, et se laissent emporter a la suasion du Ieropary, ennemy mortel du genre humain.

« Il n'y a rien de si bon que Dieu, et principalement lorsque les pecheurs affligez et presque perdus s'adressent par prieres et ont recours à luy, car il les delivre de toutes afflictions et calamitez, leur envoye ses benedictions et les rend plus heureux qu'ils n'avoient jamais esté. Servez vous de l'exemple de vos Peres, et ne faictes pas comme ceux qui ont chassé les anciens Prophetes. Nous sommes icy venus par la volonté de Dieu pour la derniere fois ; car si vous ne nous escoutez pas, vos ames n'auront point la vie eternelle apres vostre trespas ; rentrerez en plus de miseres et afflictions que jamais, et vostre nation sera entierement ruinée de dessus la terre ; Mais si voulez escouter la parolle de nostre Dieu, faire ses commandemens que nous vous prescherons, vous ne serez iamais delaissez de nous qui demeurerons icy pour votre instruction et consolation, ni des soldats François qui ne vous quitteront iamais, tant que nous serons en ce pays. »

« Que les Maragnans apres avoir attentivement escouté ces responces, Iapy Ouassou avoit faict diverses demandes aux Peres capucins, entr'autres, premierement, s'ils estoient descendus du Ciel et immortels, secondement pourquoi ils défendoient la pluralité des femmes, et tiercement, d'où venoit qu'estans Pays ou Prophetes, ils ne prenoient pas de femmes comme les autres François. Sur quoy le Père Yves reprenant derechef la parole leur avoit par vn long discours faict recognoistre pre-

1. P. 176, Cf. Claude d'Abbeville, *op. cit.*, f° 73.

Digitized by Google

mièrement que les Capucins estoient hommes mortels mais non pas immortels, secondement que les ames tiroient bien leur origine du Ciel, mais estoient créées dans le corps et ne descendoient point du Ciel. Et tiercement que Dieu avoit bien laissé la liberté à tout homme de se marier avec une seule femme, mais que sa Divinité voulant estre servie purement, avoit ordonné que ceux qui administreroient les sacremens vivroient en chasteté perpetuelle. Que ce discours finy, chacun se retira, les Maragnans fort satisfaicts, ne parlant entre eux que de ce qu'ils avoient ouy. Et luy sieur de Rasilly et les Peres Capucins s'en retournerent au fort pour y planter la première Croix [1], ce qu'ils feirent le 8 septembre, iour de la Nativité Nostre-Dame.

« Qu'en ce iour-là, les Principaux de Maragnan s'estans rendus pres la loge et le Couvent des Peres Capucins pour assister en ceste ceremonie, avec nombre de peuple de plusieurs villages, luy Sr de Rasilly avoit donné à chacun des principaux une cazaque de bleu celeste, sur laquelle il y avoit devant et derrière vne croix blanche : ce qu'ils avoient tenu à grand honneur : Qu'après la Messe, on s'achemina en Procession au fort et au lieu désigné pour planter la Croix, ou elle fut beniste par les Peres, adorée et baisée de tous les François. Et puis quand De Vaux eut dit aux Maragnans, que ceste Croix estoit un tesmoignage de l'alliance qu'ils faisoient avec Dieu, renonçans entierement au Diable, ils l'allerent aussi baiser, et apres se meirent avec les François à l'eslever et à la planter.

Ce faict on bénit l'isle, et le fort nouvellement basty fut nommé Sainct Louys, par luy sieur de Rasilly ; le port, Saincte-Marie et en signe de resjouissance on destacha tous les canons du fort et des Navires.

« Qu'après ceste cérémonie tous les villages de l'Isle envoyerent vers les P. Capucins, les prier de s'y transporter et d'y venir planter des Croix, les instruire et baptiser. Ce qui fut cause qu'ils partirent du Fort S. Louis le 28 septembre, et commencerent la visite de l'Isle, passans par plusieurs villages, où le P. Claude et le P. Arsène, avec De Vaux et Sébastien qui servoient de Truchemans, firent entendre la parole de Dieu aux Maragnans ; Tous demandoient avec zele le Baptezme et entr'-autres Iapy Ouassou : mais il luy fut refusé, aussi bien qu'à ceux qui avoient plusieurs femmes, iusques à ce qu'ils les eussent délaissées : on le différa a quelques uns et fut administré aux jeunes garçons et filles. Partout ils plantoient des Croix. Les mères faisoient des couronnes comme celles des Capucins sur les testes de leurs petits-enfans. Dans Iuniparan ils bastirent la seconde Chapelle de l'Isle où les quatre enfans

1. P. 168. Cf. Claude d'Abbeville, *op. cit.*, f° 87-91.

Digitized by Google

de lapy Ouassou furent les premiers baptisez et sa fille aisnée mariée. Et au village de Coyeup son beau-pere aagé de huict vingt ans fut baptisé [1].

« Qu'estans de retour au Fort S. Louys, ils avoient le jour de la Toussaincts, faict une assemblée des Principaux de l'Isle, et d'un grand nombre d'habitants, pour planter [2] l'Estendard de France : ce qu'ils avoient faict et les six Principaux de l'Isle l'avoient porté et planté proche la Croix du Fort en disant : *Nous promettons de vivre et mourir dans l'obeïssance du Roy de France pour la protection de la Sainte Croix et les Armes du Roy très chrestien de quoy nous plantons cest Estendart avec les Armoiries de France.*

« Que l'Estendart planté, luy, sieur de Rasilly, estoit entré en discours avec les Principaux des Maragnans sur leur origine et celle des autres nations des Toupinambous, et comment ils estoient venus demeurer en ces pays maritimes. Il avoit sceu d'eux que jadis la demeure de tous les Toupinambous éstoit au pays de Cayeté, vers le Tropique du Capricorne, pays tres beau, plein de bois et de forests, d'où les Portugais les avoient faict sortir pour ne se vouloir assujettir aux lois qu'ils leur vouloient donner : car les Toupinambous estans libres et francs de nature, aymerent mieux changer de pays que d'estre leurs vassaux. Qu'à cette occasion ils avoient quitté le pays de Cayeté, passé et traversé les déserts et s'estoient venus habituer sur ces bords de la mer, proches la ligne equinoctiale et le long de la rivière des Amazones, où ils s'estoient divisez en plusieurs nations selon les divers noms des pays de leurs demeures : et comme eux s'appeloient Toupinambous Maragnans, ceux qui bordoient les fleuves de Taboucourou, Miary et Coma et ceux qui habitoient en Ybouyapap et Para se nommoient Toupinambous de Tabicourou, de Miary, de Ybouyapap et de Para : Que les plus proches de Maragnan estoient ceux de Coma et de Para appelés Tapouy ta-Pares auxquels il seroit fort à pro-

1. Le Père Claude d'Abbeville, dans son *Histoire de la Mission des PP. Capucins en l'isle de Maragnan*, dit qu'il a veu des Toupinambous Maragnans aagés de huict et neuf vingts ans, qui disoient avoir veu edifier la ville de Fernambourg. Qu'il y en a qui ont vescu près de deux cens ans. Et que leur ordinaire est de vivre cent, six vingt ou sept vingt ans. Et pour les femmes, qu'il en avoit veu à l'aage de quatre vingts et de cent ans donner la mamelle à des petits enfans (Add. 2e éd., *Merc.*).

2. Cest Estendard estoit de bleu celeste enrichy et parsemé tout autour de Grandes Fleurs de lys d'or. Au milieu estoit depeint un Navire, ayant dessus sa Proue le pourtraict du Roy assis et revestu de ses habits royaux, tenant une branche d'olivier en la main droicte, qu'il presentoit à la Royne Regente sa mere, laquelle estoit assise sur la poupe revestue de son manteau royal, tenant de sa main droicte le gouvernail du Navire, au-dessus duquel estoit escrit : *Tanti Dux fæmina facti* (*Merc.*).

Digitized by Google

pos de leur envoyer quelques uns pour leur demander s'ils ne vouloient pas estre François ; et les advertir de tout ce qui s'estoit passé en Maragnan.

« Que suivant cet advis, luy sieur de Rasilly avoit envoyé le Trucheman Migan, avec Pira lava, l'un des principaux de l'Isle, vers les Tapouyta-Pares, qui sont du costé de l'Orient et qui possèdent vingt villages plus peuplez que ne sont ceux de Maragnan, où estans arrivez ils avoient si heureusement fait leur legation, que Sorovévé, Bourouvichave des Tapouyta-Pares leur donna parole d'y recevoir les François à leur contentement, adjoustant qu'ils leur montreroient une pescherie de perles et une minière d'or. Et que De Vaux avec un des principaux de Maragnan avoient esté faire le mesme aux Toupinambous de Coma qui sont en vingt villages et plus, tres peuplez pour la fertilité du terrain, lesquels avoient respondu le mesme, et qu'ils deputeroient les principaux d'entre eux pour venir salüer le Bourouvichave de France.

« Que luy sieur de Rasilly avoit sur tant d'heureux commencemens faict assembler tous les François au fort S. Louys, qui tous d'une voix l'avoient requis de retourner en France avec le P. Claude d'Abbeville faire la relation de tout leur voyage à leurs Majestez et interceder pour eux de leur envoyer des secours tant de gens d'Eglise que d'hommes de guerre, artisans et marchandises pour maintenir en Maragnan la Colonie Françoise qui y estoit establie. Promettans cependant vivre et mourir en l'observation des Ordonnances que lui, sieur de Rasilly, avoit faict publier, et d'obeyr aux commendemens de son Lieutenant le sieur de la Ravardiere.

« Que les principaux Maragnans ayant eu advis de ceste resolution, les avoient priez d'emmener avec eux six des leurs pour offrir, au nom de toute leur nation, un service obéyssant au Roy et le prier de les recevoir et traicter comme ses subjects.

« Que Dieu leur avoit faict la grâce d'amener en santé jusques au Couvent des Capucins de Paris ces six Toupinambous, lesquelz désiroient fort d'estre introduits vers leurs Majestés pour satisfaire à leur légation.

« Cette Relation achevée, Leurs Majestez veirent plusieurs choses rares que le sieur de Rasilly avoit apportées de Maragnan, entr'autres un grand Oyseau de Proye que les Maragnans nomment Ougra-Oussou. Et les François le voyant aux Capucins l'appelloient un griffon. Voicy la description de cet oyseau, faicte par le P. Claude d'Abbeville : c'est, dit-il, vn oyseau deux fois plus gros qu'vn aigle, ayant la teste moyennement grosse, mais les yeux fort affreux et néantmoins tout ronds, portant une creste de plumes tout en rondeur en forme d'un cercle ou d'un soleil, son plumage est grisselé, il porte une longue queuë, au-dessus de

Digitized by Google

laquelle comme aussi par tout le ventre il est parsemé de belles plumes toutes blanches et deliees non moins excellentes que les Aigrettes. Il a chasque jambe grosse comme le bras et la main en forme de celle de Griffon bien large d'vne paume et demie avec des griffes merveilleusement grandes. Il est si furieux et si puissant qu'il peut porter et deschirer un mouton, et terrasser un homme, faisant la chasse ordinaire au Cerfs et biches, aux oyseaux et autres animaux indifféremment. Et bien qu'il soit puissant et goulu, il peut toutesfois demeurer quinze ou vingt jours sans manger.

« Les six Toupinambous menez au Louvre par le sieur de Rasilly [1] et par le P. Archange de Pembroch, Commissaire de la Province de Paris et le P. Claude d'Abeville, furent introduits dans la chambre du Roy ; Itapoucou qui fut depuis au Baptesme nommé Loys Marie, feit la harangue en leur langue [2]; laquelle fut expliquéee à leurs Majestez par vn Trucheman : Il dit que c'estoit en substance vn Remerciement que les Maragnans faisoient au Roy de leur avoir envoyé des Prophetes pour leur enseigner la Loy de Dieu et des Capitaines pour les maintenir contre leurs ennemis [3], qu'à jamais ils lui en seraient redevables, et qu'en recognoissance de tant d'honneur, les Principaux de Maragnan les avoient envoyez au nom de leur nation faire hommage à Sa Majesté : Et le supplier de leur continüer son secours ; en leur envoyant des Prophetes pour les faire enfans de Dieu et de vaillans soldats pour leur conservation ; Protestans qu'à jamais ils demeureroient subjects et serviteurs fidelles du Roy et amys de tous les Françoys.

« Le Roy et la Royne Regente receurent ces Maragnans avec tant de bienveillance, qu'ils leur firent repondre par le Trucheman, qu'on leur enverroit des Prophetes selon leur désir, et des soldats pour les maintenir. Et de faict il y eut douze Peres Capucins deputez pour y aller au premier voyage, avec promesse de pourvoir à l'embarquement qui se devoit faire.

« Le jour Sainct Iean Baptiste fut pris pour baptiser en l'Eglise des Capucins ces six Toupinambous qui le requeroient. Mais durant que l'on en faisoit les préparatifs, il y en eut trois qui moururent : auparavant on les baptisa eux le demandans et estans pres de la mort [4]. Pour baptiser les trois restans [5], l'Eglise des Capucins fut parée d'une riche tenture de soye, or et argent, contenant la vie de Sainct Iean Baptiste : L'autel

1. Id., *ibid.*, f° 340 v°.
2. Id., *ibid.*, f°s 341 et suiv. — Voy. plus loin, fig. 4.
3. Id., *ibid.*, f° 342 v°.
4. Id., *ibid.*, ch. LVII, f°s 345 et suiv.
5. Id., *ibid.*, ch. LVIII, f°s 360 v° et suiv.

Digitized by Google

estoit couvert d'or et de richesses : ce n'estoient que tapis de soye sur les marches et le pavement des environs. En la Nef proche le treillis qui la separe de l'Autel estoient sur un theatre les fonds de baptesme, couverts d'un grand bassin vermeil doré, et dessus un taffetas blanc traînant jusques en terre.

« Monsieur l'Evesque de Paris qui devoit faire l'Office de ces Baptesmes, s'estans rendu en l'Eglise des Capucins avec ses habits Pontificaux : le Roy, la Royne et toute la Cour y arriverent aussi sur les quatre heures, et incontinent apres les trois Maragnans vestus de longues robbes de taffetas blanc, ouvertes devant et derriere jusques à la ceinture, et boutonnées pour avec plus de commoditez leur appliquer la saincte huyle : chasque Maragnan marchant entre deux Peres Capucins. Aux interrogations que leur fit ledit sieur Evesque de Paris, le P. Claude d'Abbeville servit de Trucheman : Après qu'on leur eut faict dire le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*, sa Majesté leur donna à tous trois le nom de Louys, mais on leur adjousta encore vn second nom : tellement que le premier se nomme Loys Marie, le second Loys Henry et le troisieme Loys Jean. Durant qu'on les baptisa, ce ne fut qu'une melodie de voix et d'instrumens des Chapelles de Leurs Majestez [1].

« C'est ce qui s'est passé, dit en terminant l'historiographe du *Mercure*, en ceste annee touchant le voyage des Françoys en l'Isle de Maragnan. »

Je n'ai que peu de choses à ajouter à ce long commentaire du journaliste officiel de 1613 pour éclairer quelques points restés douteux dans son intéressante relation. J'emprunte principalement ces renseignements complémentaires au livre plusieurs fois cité du P. Claude d'Abbeville.

« Sous l'heureux et paisible règne d'Henry le Grand, quatriesme du nom, Roy de France et de Navarre, ainsi commence le missionnaire picard [2], un capitaine François nommé Riffault, ayant équipé trois navires, repartit pour aller au Bresil le quinziesme de may de l'année mil cinq cens quatre vingts quatorze, avec intention d'y faire quelque conqueste : chose qui luy sembloit facile, pour la grande intelligence qu'il avoit avec un Indien Bresilien nommé

1. Id., *ibid.*, ch. LIX, f°s 367 et suiv.
2. Claude d'Abbeville, *op. cit.*, f°s 12 sqq.

Digitized by Google

Ouyrapine, qui signifie en nostre langue françoyse *Arbre-sec*, lequel estoit tenu pour avoir grande authorité parmy les Indiens de ce païs ; et qui avec l'escorte d'une puissante armée d'Indiens, conjointe à sa valeur, estant brave guerrier, le pouvoit très facilement avançer selon son dessein, n'eust été la division et discorde qui survint entre les François et l'eschoüement de son principal vaisseau : lesquelles choses estonnerent tellement le susdit Capitaine Riffault, que perdant tout courage il se résolut de retourner en France.

« Mais voyant que le vaisseau qui luy restoit n'estoit suffisant pour contenir le nombre des François qu'il avoit ramenez, il fut contrainct d'y en laisser une bonne partie. Entre lesquels estoit un jeune gentil-homme nommé Monsieur Des Vaux [1], natif de Saincte Maure en Touraine, lequel avec d'autres François s'accompagnans de quelques Indiens, marcha si valeureusement en guerre contre d'autres Indiens, qu'il y conquist plusieurs insignes victoires, se façonnant tousjours aux mœurs et coustumes du païs, et se rendant facille l'usage de leur langue : finalement après s'estre genereusement comporté en diverses et périlleuses rencontres, et faict un long séjour audit païs, apres avoir recongneu la beauté et les délices de cestte terre de fertilité et fœcondité d'icelle, en ce que l'homme sçauroit désirer, tant pour le contentement et recreation du corps humain à cause de la tempérie de l'air et de l'amenité du lieu, que pour l'acquisition de tout plain de richesses qui, avec le temps, en pourroient provenir à la France : Outre la promesse que ces Indiens lui firent de recevoir le Christianisme, ils accepterent aussi dudit Des Vaux l'offre qu'il leur fit de leur envoyer de France quelque personne de qualité pour les maintenir et deffendre de tous leurs ennemis, jugeant l'humeur françoise plus sortable à la leur, qu'aucune autre pour la douceur de sa conversation.

« Ce que voyant le susdict Sieur, il se délibéra de revenir en France sur la bonne disposition qu'il voyoit en ce peuple. Où estant heureusement arrivé, il fit une fidelle Narration à Sa Majesté Très Chrestienne du Roy Henry le Grand, de tout le succès de son voyage et de l'honneur que sa Majesté s'acquerroit à l'entreprise

1. C'est celui dont il est question plus haut.

Digitized by Google

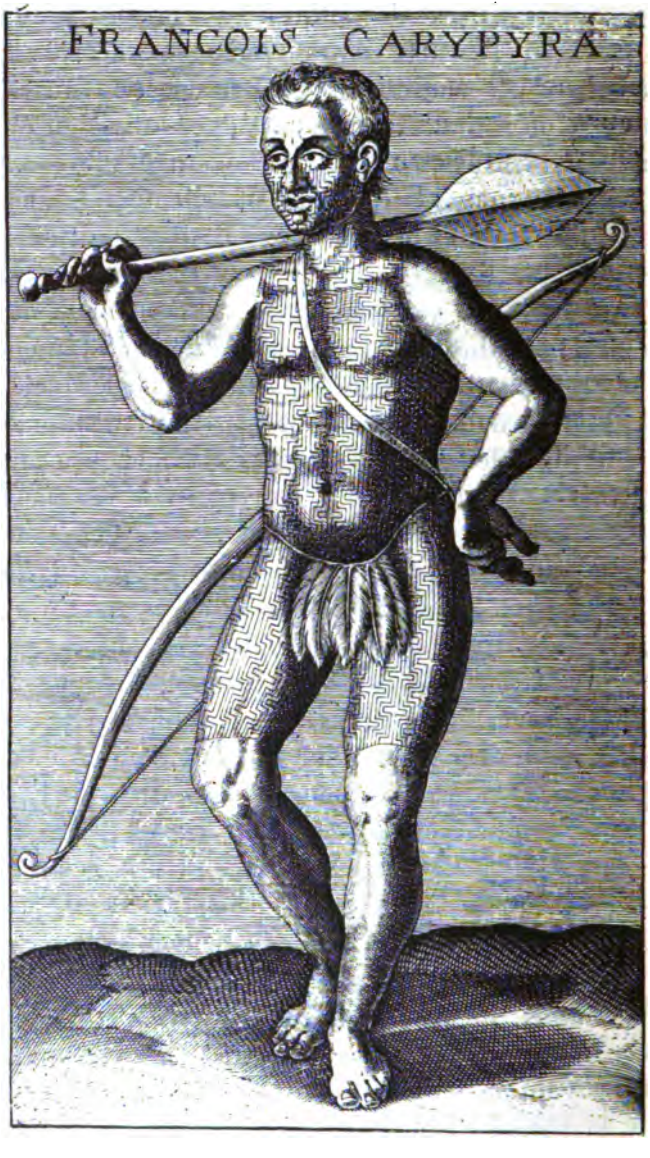


Fig. 1. — Carypyra. Tabajare de 60 à 70 ans.

de ce négoce, outre le prouffit et utilité que la France en devoit un jour tirer..... »

Henri s'était montré satisfait de cette communication, mais avant

Digitized by Google

Fig. 2. — Patoüa, jeune Tupinamba de Maragnan, 15 à 16 ans.

de rien entreprendre d'important dans cette direction, il avait voulu tenir la confirmation des récits du jeune Des Vaux de la bouche d'un marin expérimenté et il avait chargé Daniel de la

Digitized by Google

Tousche, sieur de la Ravardière, « ayant déjà voyagé plusieurs fois dans ces contrées et prest d'y retourner », de lui en donner les détails les plus authentiques.

Daniel partait donc avec Des Vaux le 12 janvier 1604 pour les Indes occidentales; nous connaissons le détail de ce voyage par la relation qu'en a donné Jean Mocquet, apothicaire du Roi, qui y a pris part [1].

Les voyageurs visitaient successivement le Rio-do-Ouro et son île de sable qui prenait le nom de l'amiral (*I. de la Tousche*), puis Brava, l'une des îles du Cap Vert; la « terre de Yapoco » et son roi Apacajoury, et les Caripous qui l'habitent « grands ennemis des Caribes » qui les mangent à l'occasion, enfin la rivière de Cayenne, où sont les Caribes eux-mêmes et dont ils exploraient les multiples bras.

Chemin faisant, nos voyageurs se renseignaient sur la distribution générale des peuples Indiens, leur physionomie, leurs mœurs, leurs industries et les produits de la contrée. « Ce pays de Yapoco, dit Mocquet, est à plus de 120 lieues du pays des Toupinambous qui est vers la rivière de Maragnan au Brésil, et ceux d'Yapoco sont bien de la mesme couleur et basanez comme les autres, mais ils sont plus beaux, plus vifs et plus gais [2] ». Et ailleurs : « Tous les Indiens... avoient tendu leurs *Amacas* ou lits pendans faicts de cordes de palmiers et estoient en grand nombre, hommes, femmes et enfans, tous nuds; comme quand ils sortent du ventre de leurs mères; sinon de quelques patinostres dont ils se parent le corps; et en leurs oreilles ils ont des bois longs et des pierres rondes. Ils avoient apporté mille bagatelles pour troquer, comme gommes, plumes, aigrettes et perroquets, *tabaco* et autres choses que le pays porte [3]. »

Mocquet ramassa « quantité de plantes, fruicts et autres choses curieuses ». On chargea à Cayenne 35 tonneaux de bois d'aloès (*aupariebou*) et de deux ou trois autres sortes de bois que leur odeur signalait aux voyageurs et l'on ramena en France *trois*

1. Livre II des *Voy. de Jean Mocquet aux Indes occidentales* (*Voy. en Afrique, Asie, Indes*, etc. Rouen 1665, in-12, p. 69-160).
2. Id., *ibid.*, p. 89.
3. Id., *ibid.*, p. 81.

Digitized by Google

Indiens : un Caripou « qui estoit le neveu du roi de Yapoco [1] » et devait prendre le commandement de la nation à sa majorité, et deux frères de nation caribe, Ypoira et Atouca, embarqués à la rivière de Cayenne.

L'expédition rentrait à Cancale le 15 août 1604 et moins d'un an après son retour, La Ravardière était « constitué et établi »... par Henri IV « son lieutenant-général en terre de l'Amérique depuis la rivière des Amazones jusques à l'île de la Trinité ».

Il aurait fait depuis, assure le texte de cette concession renouvelée plus tard sous le nouveau roi [2] « deux divers voyages aux Indes pour descouvrir les havres et rivieres propres pour y aborder et y establir des collonies ; ce qui luy auroit si heureusement succédé (réussi) qu'estant arrivé en ces contrées, il auroit facilement disposé les habitans des isles de Maragnan et Terre-Ferme adjacentes vues par luy, Topinamboux, Tapajares et autres à rechercher nostre protection et se ranger sous les authorités, tant par sa généreuse et sage conduitte et par l'affection et inclination naturelle qui se rencontrent en ces peuples envers la nation françoyse, laquelle ils avoient assez faict cognoistre par l'envoy qu'ils firent de leurs ambassadeurs, qui moururent sytost qu'ils furent arrivés au port de Cancalle et dont nous aurions encore reçeues de pareilles assurances, par les relations qui nous en furent faictes par le sieur de la Ravardière, ce qui nous auroit depuis donné occasion de luy faire expédier nos lettres-patentes du mois d'octobre mil six cent dix pour retourner de rechef auxdits pays continuer ses progrès... [3] »

Pour assurer le succès de cette œuvre de colonisation, Ravardière s'était associé l'amiral François de Rasilly et Nicolas de Harlay, seigneur de Sanci, baron de Molle et Grosbois dont le crédit avait rapidement assuré à l'entreprise le concours de la Régente, qui lui fournissait un puissant concours pécuniaire. L'expédition, organisée lentement dans le port de Cancale, comprenait trois vaisseaux : l'amiral, nommé *Le Régent* commandé par Rasilly et La Ravardière, le vice-amiral, appelé *La Charlotte* avec le baron de Sancy, le troisième, une patache, *La Sainte-Anne*, sous le chevalier de Rasilly, frère cadet de l'amiral.

1. Id., *ibid.*, p. 93, 95.
2. Le premier texte est encore inconnu (F. Denis).
3. F. Denis, *éd. cit.*, p. x-xi, n.

Digitized by Google

Fig. 3. — Manen, Renary, 20 à 22 ans.

Claude d'Abbeville a longuement raconté cette traversée de l'Atlantique contrariée par des tourmentes continuelles que le moine crédule attribue à l'intervention du Diable défendant sa

Digitized by Google

Fig. 4. — Itapoucou, Tupinamba d'Houyapap, 38 ans.

clientèle de sauvages contre les envoyés de Dieu. Partie le 19 mars, la petite escadre parvenait seulement le 26 juillet à l'îlot Sainte-Anne, à l'entrée de la grande anse de Maragnan.

Digitized by Google

L'histoire de l'établissement fondé par Rasilly et La Ravardière dans l'île de ce nom est trop connue pour qu'il soit utile d'y revenir. Les premiers progrès en avaient été si rapides, qu'on reconnut bientôt la nécessité d'envoyer un des bâtiments en France pour chercher des renforts, et le 6 décembre, Rasilly et le P. Claude d'Abbeville, montés sur *Le Régent*, reprenaient la route de France où ils arrivaient au Havre-de-Grâce le 16 mars après une heureuse navigation. Les *principaux de l'Isle de Maragnan* avaient délibéré d'envoyer quelques-uns des leurs « en nombre de six, pour faire faire hommage et offrir leur service au Roy de France très Chrestien au nom de toute leur nation, a ce que Sa Majesté les reçeut en sa protection comme ses vrais subiects de cette nouvelle France Equinoctiale [1] ». Et c'est ainsi que le 12 avril 1613, entraient en procession, escortés de 120 Capucins des couvents Saint-Honoré et de Meudon, les sauvages qui ont fourni le sujet des gravures dont ce mémoire est le commentaire.

Ils étaient alors au nombre de six. Le premier, Carypyra (l'*Oiseau fourcade*), guerrier Tabajare, de 60 à 70 ans, du village de Rayry ; le second, Patoüa (*Le coffre*), fils d'Avatty Piran, un des principaux de l'île, âgé de 15 à 16 ans; le troisième, Manen, âgé de 20 à 22 ans, originaire de Renary, sur le Para de l'Ouest, au pays des Indiens-Longs-Cheveux, ont succombé d'avril à mai, ce qui a réduit la petite troupe aux trois personnages que nous connaissons.

Mais les six Indiens avaient été dessinés avant ce triple accident, par ce même Du Viert, sans doute, dont il était question au commencement de cet article. Et le livre du P. Claude d'Abbeville contient leurs portraits en pied, gravés, semble-t-il, par ce Gaultier dont la signature se lit sur la planche de l'ouvrage où l'on voit planter la première croix, en présence des lieutenants du Roy, des Capucins et des Sauvages (f° 89 v°).

J'ai reproduit ci-contre ces six figures qui offrent par leur minutieuse exactitude une valeur exceptionnelle pour l'histoire de l'iconographie indienne.

Carypyra, nommé François au baptême (fig. 1), chef de guerre illustre, se faisant gloire de 24 titres d'honneur conquis dans autant de combats, se distinguait par un tatouage géométrique qui lui

1. Claude d'Abbeville, *op. cit.*, f° 332 v°.

Digitized by Google

couvrait les joues et le menton, le cou, le tronc, les jambes jusqu'un peu au-dessus des genoux. S'il faut en croire le P. Claude d'Abbeville, ce tatouage, pour employer l'expression consacrée, était une sorte d'hiéroglyphe : « Ses noms, dit en effet notre auteur, estoient accompagnez de leurs Eloges et comme Epigramme scrites, ny sur le papier, ni sur l'airain, ny sur l'escorce d'un arbre, mais sur sa propre chair; son visage, son ventre et ses deux cuisses toutes entières estoient le Marbre et Porphire sur lesquels il avoit fait graver sa vie avec des caracteres et figures si nouvelles que vous eussiez pris le cuir de sa chair pour une cuirasse damasquinée ; ainsi que l'on peut voir en son pourtraict icy tiré au vif. » La même marqueterie se voyait, ajoute le P. Claude, autour de son col, « plus honorable pour lui, en qualité de brave soldat que toutes les pierreries du monde [1]. »

Le « pourtraict tiré au vif » nous montre un Indien avec le nez fort et saillant, qui distingue ce Tabajare des vrais Tupinambas, généralement camards par suite d'une déformation intentionnelle [2]; les pommettes prononcées, les lèvres charnues, la botoque au menton, les oreilles ornées d'un bouton, l'arc en bandoulière, la massue à palette sur l'épaule et un paquet de plumes en guise de cache-pudeur. Le tatouage géométrique est d'une grande régularité et formé de lignes parallèles avec dilatations cruciales, il a si peu le caractère hiéroglyphique que lui attribuait notre Capucin qu'on le retrouve exactement pareil sur des anciens vases du pays tupi. L'homme est vigoureux, mais lourd de formes, bien campé et fortement musclé.

Jacques Patoüa qui marche dans le second dessin, tenant l'arc d'une main et de l'autre une flèche armée d'un os, a la face plus ronde et le nez un peu plus creux, son jeune corps, robuste et court, n'est vêtu que d'un tablier de peau, maintenu sur le ventre à l'aide d'une bandelette de cuir. Anthoine Manen prête aux mêmes observations (fig. 3).

Les trois autres sont les catéchumènes que mettait en scène l'image de Michel de Bathonière. Voici de nouveau Louis-Marie, Louis-Henri et Louis de Saint-Jehan avec leur singulier accoutre-

1. *Op. cit.*, f° 348 v°.
2. *Op. cit.*, f° 262 r°.

Digitized by Google

Fig. 5. — Ouaroyo, Tupinamba de Mocourou, 22 ans.

ment de baptême où un chapeau à la mode, orné d'une touffe de plumes, a toutefois remplacé le bonnet couronné de fleurs.

Louis-Marie, c'était avant le baptême Itapoucou un guerrier de 38 ans, natif de la montagne d'Ibouyapap : Louis-Henry, Ouaroyo,

Digitized by Google

Fig. 6. -- Iapouaï, Tupinamba de Maragnan, 20 ans.

22 ans, du village de Mocourou, Louis de Saint-Jehan, Iapouaï, 20 ans, de l'île même de Maragnan. Ils appartiennent, deux surtout, à un second type dont l'artiste a bien saisi les principaux caractères, accentués principalement chez Louis-Marie. Ses petits

Digitized by Google

yeux légèrement bridés, son nez large et aplati, ses grosses pommettes, ses lèvres charnues, lui donnent une physionomie bien différente de celle de Tabaiare Carypyra.

Ces œuvres d'art sont de véritables portraits dessinés d'après nature, ainsi que nous en avertit le P. Claude d'Abbeville, et leur apparition semble bien ouvrir une nouvelle période dans l'histoire de l'iconographie américaine [1]. Les caractères ethniques, plus ou moins bien analysés, auront leur place désormais à côté de l'ethnographie dans les figures indiennes [2].

1. On remarquera notamment la différence énorme qui existe entre les figures du voyage de Jean Mocquet qui est de 1604 et celles-ci qui ont paru en 1614.

2. Il donne ici à titre de renseignement complémentaire le contenu d'un petit volume de la Bibliothèque de l'Arsenal, in-12, 13292 H, et qui contient les plaquettes suivantes dont on ne connaît pas d'autre exemplaire :

I. *L'arrivée des Peres Capucins et la conversion des sauvages à nostre saincte foy.* Declaree par le R. P. Claude d'Abbeville, Predicateur Capucin. A Paris, chez Jean Nigaut, rüe S. Jean de Latran à l'Alde MDCXIII, 16 p.

(De l'île de Maragnon, 20 Aoust 1612).

I. *Dernière lettre du Père Arsène de Paris au R. P. Provincial des Capucins de la Province de Paris* (sans titre), 7 p.

(De la grande Isle de Maragnan, entre les Topinambas, ce 27 Aoust 1612).

II. *La conversion des sauvages qui ont esté baptizes en la Nouvelle France cette annee 1610*, avec un bref recit du voyage du sieur de Poutrincourt, 13. A Paris, chez Jean Millet, tenant sa boutique sur les degrez de la grand salle du Palais (s. d.), 46 p. avec privilege du Roy.

Cette dernière plaquette se termine par un extrait (de 2 pp.) du *Registre de bapteme en l'Eglise du Port-Royal en la Nouvelle France* avec 21 noms de catéchumènes.

Digitized by Google

LES DOCUMENTS MANUSCRITS DU BRITISH MUSEUM

RELATIFS

A LA COLONISATION ESPAGNOLE EN AMÉRIQUE ET PARTICULIÈREMENT AU VÉNÉZUÉLA

PAR JULES HUMBERT

DOCTEUR ÈS LETTRES

PROFESSEUR AGRÉGÉ AU LYCÉE DE BORDEAUX,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE PARIS,

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE NATIONALE D'HISTOIRE DE CARACAS.

Le British Museum possède une riche collection de manuscrits espagnols dont beaucoup se rapportent à l'histoire du Nouveau-Monde. C'est d'abord une série de documents généraux qui ne sont guère que des copies : ordonnances et cédules royales adressées aux Indes [1] ; papiers relatifs aux missions [2]. Mais parmi les pièces originales, celles qui concernent le Vénézuéla présentent un intérêt tout particulier, et jettent une vive lumière sur l'histoire de ce pays durant la période coloniale.

Au premier rang il faut placer le fameux manuscrit sur les *Welser* (1528-1566) [3], dont nous avons déjà signalé l'importance

1. Add. 13974, n° 60. — Indice de los despachos generales que se han expedido á los Reynos de las Indias, desde el año 1700 (ff. 375).

Add. 13974, n° 61. — Cédulas tocantes á Indias (1620-1787). All copies except one, signed by Philipp V, on the 23 July 1712 (ff. 416).

2. Add. 14012. — Papeles tocantes á las doctrinas de los religiosos en las Indias. 1612-1651 — paper in-fol. (ff. 576).

3. Add. 24.906, paper in-fol. (ff. 159). Cédulas reales tocantes á la provincia de Venezuela, 1529-1535. The original Register or Copy-Book kept by the secretary of the Audiencia of all the Royal Warrants, orders, etc., sent to that Judicial court for execution during part of the reign of Charles V.

Les 159 feuilles de ce manuscrit sont reliées ensemble et entourées d'une couverture de parchemin dont le côté droit se ramène sur le gauche et se ferme par une lanière de cuir. Cette couverture est consolidée par deux autres lanières de cuir brun cousues sur le parchemin avec des ficelles. Sur la couverture on lit : « Sobre la con-

Digitized by Google

dans notre ouvrage sur l'*Occupation allemande du Vénézuéla au XVI*e *siècle* [4]. Les pièces officielles contenues dans ce manuscrit prouvent nettement que l'Espagne ne cessa à aucun moment d'avoir la haute main sur les affaires du Vénézuéla. Les nominations des gouverneurs Alfinger, Federmann, Hohermuth, sont signées par le roi [5]. Les Allemands sont assistés de fonctionnaires nommés par le Conseil des Indes (un *tresorero*, un *contador* et un *factor*) pour garantir les intérêts de la couronne [6], et quand, à plusieurs reprises, les Vénézuéliens se plaignent des délégués allemands, c'est le roi d'Espagne qui ordonne des enquêtes sur leurs agissements [7].

Ce document nous donne en outre d'intéressants renseignements sur l'administration des Allemands et sur le régime économique qu'ils imposèrent à la province. Sous prétexte de se débarrasser des marchands d'esclaves, les délégués des Welser firent ouvertement défendre aux commerçants étrangers le voyage du Vénézuéla ; isolant ainsi le pays même de la métropole, ils taxèrent les marchandises à des prix aussi élevés qu'il leur plaisait, et ils se constituèrent pour le commerce général de la province un monopole complet qui leur fut officiellement reconnu par le décret du 15 novembre 1534 [8].

Enfin le manuscrit fixe définitivement les traits d'un personnage qui travailla à la pacification du Vénézuéla et lutta contre le despotisme des Welser : c'est l'évêque Rodrigo de Bastidas qui fut à deux reprises gouverneur intérimaire de la province ; son plus grand souci fut de veiller au bon traitement des Indiens, et sa correspondance avec le roi témoigne de ses efforts continus pour empêcher l'esclavage. « Les Indiens, dit-il, se vendaient eux-mêmes aux chrétiens à des prix dérisoires (six castellanos chacun) » ; Bas-

quista de la provincia de Benezuela. » — Une note sur la première feuille indique que le manuscrit a été acheté par le Museum au libraire Boone, 12 juillet 1862. — Sur la seconde feuille ont lit : « Este libro no toca al Sto oficio, pº trata de la conquista de la provincia de Benezuela. »

4. Paris, Fontemoing et Bordeaux, Féret, 1905.
5. B. M. Add. 24.906, ff. 37-49, 61-65, 96, 100 et sqq.
6. Id., ff. 37-49.
7. Id., ff. 90, 129, 144 etc.
8. B. M. Add. 24906, 149-152, f. 113.

Digitized by Google

tidas ne peut assez réagir contre cette coutume, il ne cesse de répéter aux Indiens qu'ils sont des hommes libres comme les Espagnols, et il favorise autant qu'il peut les mariages entre Espagnols et indigènes [9].

Signalons maintenant une lettre officielle de Juan de Urpín [10] qui nous donne sur la pacification des Indiens Cumanagotos des détails très circonstanciés, et confirme les données d'autres pièces officielles des archives espagnoles. L'œuvre de Urpín dans le Vénézuéla oriental fut des plus fécondes en résultats. Chargé en 1634 de la conquête des Cumanagotos, dans laquelle avait échoué Garci Gonzalez en 1579 et Cobos en 1585, il avait fondé la ville de Santa María de Manapire, vers l'embouchure du rio Tuy. Puis il était revenu à Caracas chercher des renforts, et en 1636 il partait de nouveau en campagne, suivi d'Indiens et de nègres libres pour le transport des bagages, et de quatre pièces d'artillerie. Après de rudes combats on entra dans la bourgade indienne de Cumanagoto, « où les Indiens consentirent à devenir les vassaux de S. M. » et apportèrent à Urpín des poulets et des provisions de toutes sortes. A une lieue de Cumanagoto il fondait en 1637, au pied du cerro Santo, une cité à laquelle il donnait le nom de Nueva Barcelona, et dix-sept lieues plus loin une autre ville, qu'il appela Nueva Tarragona.

Un manuscrit de Madrid, complétant le document de Londres, nous raconte comment Urpín chassa les Hollandais de la région [11]. Ce fut donc grâce aux exploits d'Urpín que la domination espagnole se trouva définitivement assise dans les provinces de Cumana et de Barcelona, et le fait fut capital pour l'avenir du pays. L'extension des Hollandais eût été en effet grosse de conséquences, puisque c'est sur l'authenticité des établissements hollandais que se basait encore l'Angleterre en 1899 pour demander à reculer vers l'ouest les frontières de sa Guyane.

9. Id., ff. 147-152.

10. B. M. Add. 13974, nº 23 : « Sobre el estado de la pacificación y población de los indios Cumanagotos. » Dat. Nueva Barcelona, 12 juin 1638. Signé « Don Juan Orpin. »

11. « Exposición que hace al monarca español Don Joan de Orpín, conquistador de los indios cumanagotos y fundador de Nueva Barcelona ». Bibliothèque nationale de Madrid, manuscrit, J, 31.

Digitized by Google

Un certain nombre de documents du British Museum concernent les rapports des gouverneurs avec les autres fonctionnaires [12]. Nous apprenons sur les rivalités entre les différents corps constitués des choses fort curieuses ; c'est un chapitre intéressant à ajouter aux *competencias* dont nous avons parlé dans nos « *Origines Vénézuéliennes* [13]. » Les autorités civiles et ecclésiastiques se querellaient sous les prétextes les plus puérils : questions de préséances dans les cérémonies ou les processions, de parasols portés trop majestueusement par MM. les chanoines, etc. Voici un cas de *competencia* très amusant cité par un manuscrit de Londres [14]. Un beau jour les cloches de Caracas ont sonné pour annoncer l'excommunication de Don Joseph Monserrate (homme de mauvaise vie), par ordre du commissaire de la Santa Cruzada, et sans que le Gouverneur en fût averti. Ce dernier s'en plaint amèrement dans une lettre à S. M. en date du 1er février 1749. S'étonnera-t-on après cela que le monarque agacé ait fini par répondre aux requêtes des fonctionnaires vénézuéliens « qu'il n'avait ni le temps ni la patience d'entendre les niaiseries et les disputes des autorités de Caracas[15] » ?

D'autres manuscrits de Londres ont trait à la fameuse *Compagnie guipuzcoane de Caracas* qui eut le monopole du commerce au Vénézula durant un grande partie du XVIIIe siècle. Ce sont des rapports non signés qui semblent être des copies, quelquefois des résumés de rapports officiels. Ils affirment l'essor imprimé au commerce par la Compagnie guipuzcoane, et les chiffres donnés concordent absolument avec ceux des archives espagnoles[16]. Nous apprenons par exemple que la quantité de cacao importée en Espagne tripla pendant les vingt premières années de l'existence de la Compagnie ; le prix de cette denrée qui était en 1728 de 80 pesos la fanega de 52 litres, tomba bientôt à 45 pesos ; en avril

12. B. M. Eg. 1803, 1804, 1805 — Papeles tocantes á la provincia de Venezuela (1746-1798).

13. Liv. IV, chap. 2. (Paris, Fontemoing, Bordeaux, Féret, éditeur, 1905.)

14. B. M. Eg. 1803, n° 6, f. 277 : Original despatch of the governor of Caracas, D. Luis Francisco Castellanos, enclosing a discourse on the contention for jurisdiction between the civil and ecclesiastical authorities in that province.

15. Aristides Rojas : Legendas históricas (Caracas, 1890), t. II, p. 87.

16. Cf. notre étude sur « Les documents des Archives de Guipuzcoa relatifs à la colonisation espagnole en Amérique. » (Bulletin de géographie historique et descriptive, n° 3-1906).

Digitized by Google

1749, il était, à Saint Sébastien et à Cádiz, de 30 pesos, tous droits nationaux et municipaux étant payés[17].

La Compagnie guipuzcoane donna une vive impulsion à l'élevage des troupeaux et à l'industrie pastorale [18]; elle inaugura les plantations de coton [19] et la culture de l'anil [20]. Pour aider aux plantations, elle fut autorisée, par cédule royale du 16 septembre 1754, à introduire deux mille nègres dans la province de Caracas [21]. Enfin, en moins de trente ans, la compagnie était devenue si florissante qu'elle possédait, en 1755, un capital de 1.200.000 pesos [22].

Signalons encore une pièce qui nous fait connaître, à la veille des ordonnances de Charles III, proclamant la liberté des échanges en Amérique, le mouvement commercial entre le Vénézuéla et l'Espagne. De 1748 à 1753, la province de Caracas envoya à la métropole pour une valeur de 807.435 pesos en denrées d'Amérique, et 59.786 pesos en or et argent, soit une somme totale de 867.221 pesos [23].

Une dernière série des documents londoniens concerne la révolte du Vénézuéla de 1782 [24].

Comme on le voit par cette énumération, les manuscrits du British Museum apportent une contribution précieuse à l'étude de l'histoire du Vénézuéla, tant sous le rapport de la colonisation proprement dite, que sous ceux de l'administration, du commerce et des finances.

17. B. M. Add. 13987. Papeles varios de Indias : on the trading Company called « guipuzcoana de Caracas », created in 1728, and the necessity it has of encouragement, nº 15, f. 227.

18. Id., nº 13, f. 206.

19. En 1767 elle fit venir et entretint à ses frais un Français de la Martinique « para instruir en la siembra y beneficio de esta planta. » — Id., nº 15, f. 222.

20. Vers le même temps, « para promover el ramo de añiles, hizó venir la compañía à su costa desde Vera Cruz á D. Antº Arvide, Vizcaino, que se havia redicado á su cultiva. » Id.

21. B. M. Eg. 1804 (papeles tocantes à la provincia de Venezuela), f. 8.

22. Id., f. 77.

23. Add. 13974, f. 505 : distribución de los retornos hechos de América a España desde 1748 hasta 1753.

24. Eg. 35524, ff. 240. List of Spanish papers relating to the revolt in Venezuela 1782.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES TABLEAUX DE MÉTISSAGE
AU MEXIQUE

PAR LE PROFESSEUR R. BLANCHARD

I. — On peut voir au Muséum d'histoire naturelle, dans l'escalier qui mène à la galerie d'anthropologie, un grand cadre allongé dans le sens de la hauteur et renfermant dix tableaux peints sur cuivre. Ces tableaux, disposés sur cinq rangs superposés, à raison de deux par rangée, sont tous de taille égale : ils sont hauts de 34 centimètres, larges de 46. Ils portent respectivement les numéros 5 et 8 à 16, le seizième étant orné de la signature du peintre, ce qui permet de penser qu'il est effectivement le dernier de la série. Les tableaux 1 à 4, 6 et 7 sont malheureusement perdus.

Les tableaux dont il s'agit sont entrés au Muséum à une date récente, par les soins éclairés de M. le professeur E. T. Hamy, qui les a découverts chez un petit libraire de Paris. Ils ont été peints à Mexico, au cours du XVIIIe siècle, par Ignacio de Castro [1], comme en fait foi la signature qui se lit à gauche du dernier tableau. Ils représentent les différentes variétés de métissage résultant du croisement des blancs avec les Mexicains d'origine et avec les nègres venus d'Afrique ou avec les deux à la fois, en tenant compte des croisements déjà subis par les ascendants. L'administration espagnole, à l'époque où le Mexique n'était qu'une colonie, attachait une grande importance à ces divers mélanges de sang, et l'orgueil des colons castillans, plus encore que la minutie administrative, exigeait que quiconque n'était pas de sang pur fût rangé dans l'une ou l'autre des nombreuses castes entre lesquelles la population était

1. J. C. BELTRAMI, *Le Mexique*. Paris, 2 vol. in-8°, 1830 ; cf. II, p. 209. Cet auteur cite « Ignacio Caestro » au nombre des artistes qui exerçaient leur art à Mexico pendant le XVIIIe siècle.

Digitized by Google

répartie [1]. Les croisements étaient fréquents et l'on distinguait jusqu'à seize catégories de sangs mêlés.

Ce sont ces seize catégories qu'Ignacio de Castro a figurées. Chacun de ses tableaux nous montre le père, la mère et l'enfant, avec la teinte relative de leur peau, se livrant à leurs occupations ordinaires, placés dans leur milieu usuel et entourés des objets qui leur servaient habituellement. Chacun d'eux présente, immédiatement au-dessus de son bord inférieur, un cartouche peint en bleu, encadré de feuillages jaunâtres, sur lequel sont inscrits un numéro d'ordre et une courte légende.

Le professeur Hamy a fait une étude détaillée de ces tableaux d'Ignacio de Castro [2]. Il représente par un graphique très clair les proportions du mélange sanguin qui se trouvent réalisées à chacun des seize degrés du métissage.

II. — Depuis que le mémoire du professeur Hamy a vu le jour, je ne sache pas qu'on ait publié ou signalé d'autres peintures relatives au même objet. Or, il s'en trouve au musée de Mexico et j'ai pu les y examiner, le 10 octobre 1907. Ma visite au musée a été trop rapide pour me permettre de prendre des notes détaillées ; j'ai pu néanmoins copier les légendes, ce qui va me permettre d'attirer l'attention sur des différences de terminologie.

Les peintures que j'ai observées à Mexico sont de deux sortes :

1° Une série de seize tableaux représentant les « castas de Mexico, epoca colonial ». Chacun d'eux nous montre le père, la mère et l'enfant, avec leur couleur de peau respective et se livrant à leurs occupations favorites ; au milieu et en bas, dans un cartouche bleu, une courte légende avec un numéro d'ordre. J'ai noté toutes les légendes, comme il sera dit plus loin. En revanche, je n'ai remarqué ni date ni signature.

2° Une grande toile peinte, divisée en seize compartiments, chacun

1. J. J. Virey, *Histoire naturelle du genre humain*. Paris, 2e édition, 3 vol. in-8°, 1824 ; cf. II, p. 187-192. — On trouvera dans cet ouvrage de curieux renseignements sur la question des castes dans l'Amérique espagnole. Sa nomenclature est assez différente de celles que nous donnons, d'où l'on peut conclure que les désignations étaient variables d'un pays à l'autre.

2. E. T. Hamy, Peintures ethnographiques d'Ignacio de Castro. *Decades americanae. Mémoires d'archéologie et d'ethnographie américaines*. Paris, Leroux, décades 1 et 2, n° 14, s. d.

Digitized by Google

de ceux-ci ayant sensiblement la même dimension que les tableaux précédents, qui ont eux-mêmes une taille sensiblement égale à celle des tableaux du Muséum de Paris. Pressé par le temps et n'ayant pas de mètre à ma disposition, je n'ai pas pris de mesures exactes; je ne donne ces renseignements que de mémoire. Ici encore, chaque compartiment représente un groupe de trois personnages : le père, la mère et l'enfant, avec la teinte particulière de leur peau. Ils sont figurés encore au milieu de leurs occupations usuelles, mais sous un tout autre aspect que les précédents. Chaque scène a sa légende propre. Je n'ai noté ni date ni signature.

III. — On connaît donc à présent trois séries de peintures représentant les divers modes et degrés de métissage que l'on pouvait observer au Mexique, dans le cours du XVIIIe siècle. Ces documents sont de la plus haute valeur, au point de vue ethnographique, en raison des habitations, métiers, costumes, instruments et accessoires qui y figurent. Ils sont très importants aussi, au point de vue social, puisqu'ils nous font connaître les noms des différents types de métis, avec une peinture à l'appui de chacun d'eux. Ils sont malheureusement de moindre valeur, au point de vue anthropologique, le type anatomique des divers personnages étant purement fantaisiste, et c'est là le seul point faible de ces œuvres d'art qui sont d'une assez bonne exécution et nous donnent, d'autre part, des renseignements très précieux.

On sait qu'Ignacio de Castro est l'auteur des tableaux appartenant au Muséum de Paris. Il est probable que les seize tableaux du musée de Mexico ont été exécutés, sinon par lui-même, tout au moins dans son atelier : les dimensions sont sensiblement les mêmes et tous les tableaux de l'une et l'autre série portent un cartouche bleu sur lequel sont inscrits un numéro d'ordre et la légende. Celle-ci, comme on verra tout à l'heure, n'est pas identique dans tous les cas. Je crois pouvoir en inférer que les deux séries de tableaux ne sont pas l'œuvre du même peintre, mais une comparaison détaillée, d'après des photographies, permettrait seule de trancher la question; celle-ci, d'ailleurs, est d'intérêt secondaire.

La grande toile peinte du musée de Mexico, dont la composition diffère assez notablement de celle des deux séries de tableaux, est l'œuvre d'un autre artiste, mais elle rappelle ceux-ci par le nombre total de ses compartiments, par leur dimension et par quelques-

Digitized by Google

unes de leurs légendes. Cela permet de penser qu'elle sort du même atelier. On peut se demander si plusieurs peintres travaillant à côté ou sous la direction d'Ignacio de Castro n'eurent pas, à une certaine époque, à exécuter un certain nombre de tableaux établissant les types officiels de métissage, en vue d'une distribution dans les principaux centres administratifs. Le chiffre de seize types, qui se retrouve dans nos trois exemples, prouve bien qu'il y a là quelque chose de défini, d'officiel, qui échappe à la fantaisie d'un artiste. Toutefois nous montrerons que les seize types ne concordent pas absolument d'un document à l'autre

IV. — J'arrive maintenant aux légendes elles-mêmes. Je transcris intégralement celles qui figurent sur les seize tableaux du musée de Mexico, puis j'indiquerai les variantes présentées soit par la grande toile du même musée, soit par les dix tableaux du Muséum de Paris. On pourra juger, d'après cela, des variations d'appellation que j'ai déjà signalées plus haut.

Voici tout d'abord les légendes des seize tableaux du Musée de Mexico :

1. De español é india, *mestizo.*
2. De mestizo y española, *castizo.*
3. De castiza y español, *español.*
4. De española y negro, *mulato.*
5. De español y mulata, *morisco.*
6. De español y morisca, *albino.*
7. De español y albina, *torna atras.*
8. De indio y tornaatrás, *lobo.*
9. De lobo é india, *sambayo.*
10. De sambayo é india, *cambujo.*
11. De cambujo y mulata, *alvarazado.*
12. De alvarazado y mulata, *barcina.*
13. De barcino y mulata, *coyote.*
14. De coyota é indio, *chamiso.*
15. De chamiso y mestiza, *coyote mestizo.*
16. De coyote y mestiza, *ahí te estás.*

Pour la grande toile du musée de Mexico, il me suffira d'indiquer les formules différant des précédentes :

6. Morisco con española, *chino.*
7. Chino con india, *salta atras.*

Digitized by Google

8. Salta atras con mulata, *lobo.*
10. Gibaro con mulata, *albarazado.*
11. Albarazado con negra, *canbujo.*
12. Canbujo con india, *sanbaigo.*
13. Sanbaigo con loba, *calpamulato.*
14. Calpamulato con canbuja, *tente en el aire.*
15. Tente en el aire con mulata, *no te entiendo.*
16. No te entiendo con indio, *torna atras.*

Enfin, les dix tableaux du Muséum de Paris nous présentent les variantes suivantes :

8. De Yndio, y Negra, nace Lobo.
9. De Lobo y Negra, nace Chino.
10. De Chino, é Yndia, nace Cambujo.
11. De Cambujo, é India, nace Tente en el aire.
12. De Tente en el aire, y Mulata, nace Albarazado.
13. De Albarazado é India, nace Barzino.
14. De Barzino, é Yndia, nace Campa mulato.
15. De Yndio, y Mestiza, nace Coyote.
16. Yndios mecos nombrados Apaches.

En comparant ces formules entre elles, on constate d'une part que des hybrides de même origine peuvent recevoir des noms différents, d'autre part, qu'un même nom peut être attribué à des hybrides d'origine bien différente. Aux seize types que nous avions tendance à considérer comme bien définis, il faut donc en ajouter plusieurs autres. Cette complication ne permet guère de recourir, pour exprimer toutes les variétés réalisées, au graphique du professeur Hamy. On peut arriver au résultat cherché par un graphique analogue.

Représentons par 100 la masse du sang d'un individu de race pure : blanc, noir ou rouge ; européen, nègre ou mexicain. Un métis d'Espagnol et d'Indienne aura donc 50 de sang blanc et 50 de sang rouge. De même, un métis d'Espagnol et de négresse aura 50 de sang blanc et 50 de sang noir. Cela peut se noter soit en chiffres, soit par le moyen d'une colonne d'une hauteur déterminée, que l'on divise en deux moitiés de teinte conventionnelle. Ce procédé étant admis, rien n'est plus facile que d'indiquer par des hauteurs et des teintes variables les quantités vraies de deux ou trois sortes de sang mélangées. On obtient ainsi les tableaux et les graphiques

Digitized by Google

Tableau graphique des métissages d'après les tableaux du Muséum de Paris.

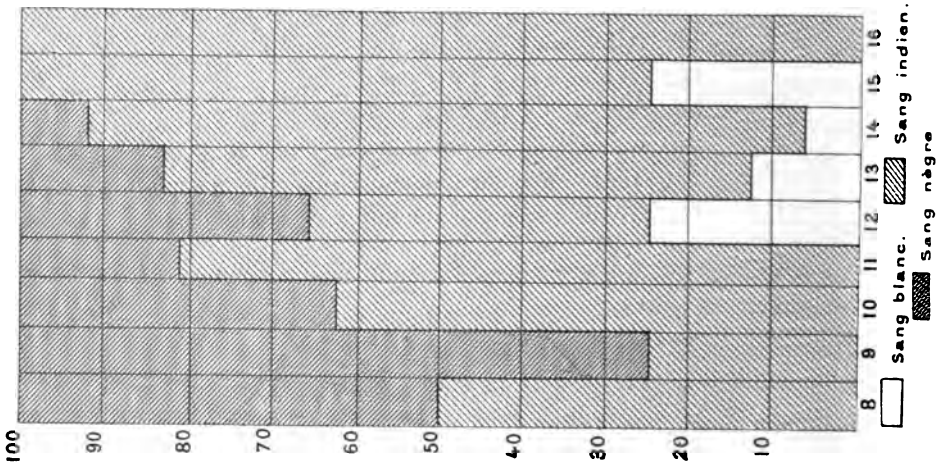
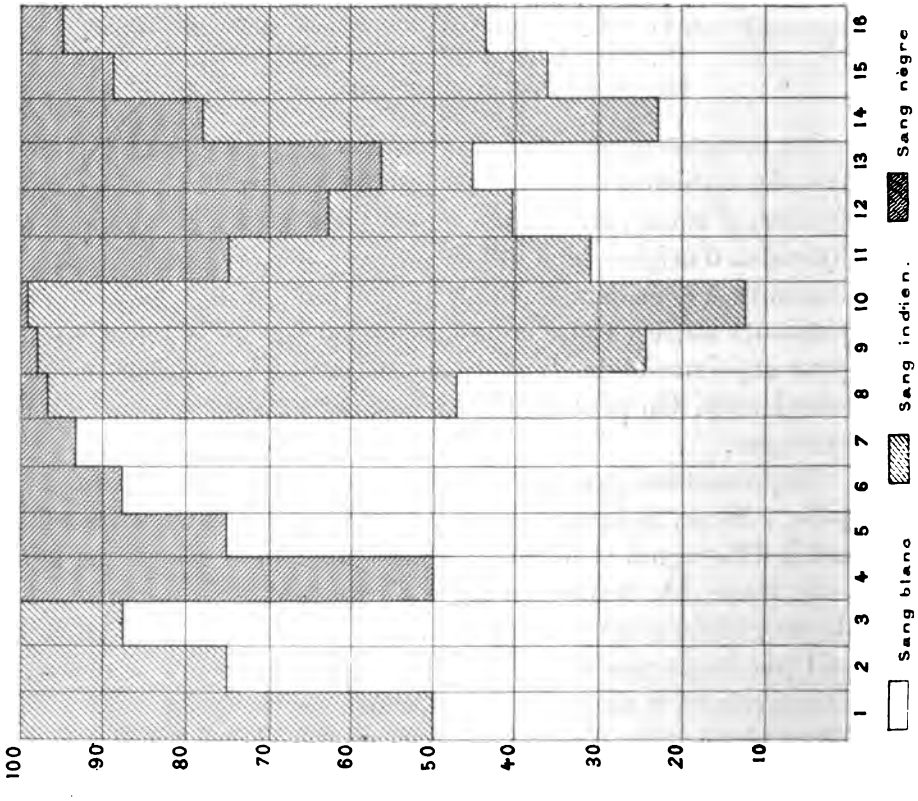


Tableau graphique des métissages d'après les seize tableaux du Musée de Mexico.



Digitized by Google

ci-contre, dans lesquels un certain nombre de décimales ont été modifiées dans une très étroite limite, en vue de les réduire à deux seuls chiffres.

TABLEAU CENTÉSIMAL DES MÉTISSAGES

D'APRÈS LES SEIZE PEINTURES DU MUSÉE DE MEXICO

	NOMS DES MÉTIS	SANG BLANC (Européen)	SANG ROUGE (Indien)	SANG NOIR (Nègre)
1	Mestizo..	50	50	
2	Castizo.....	75	25	
3	Español	87.50	12.50	
4	Mulato.....	50		50
5	Morisco.....	75		25
6	Albina	87.50		12.50
7	Torna atras.	93.75		6.25
8	Lobo.....	46.87	50	3.13
9	Sambayo	23.45	75	15.55
10	Cambuja	11.70	87.50	0.80
11	Alvarazado	30.85	43.75	25.40
12	Barcina	40.43	21.87	37.70
13	Coyote.....	45.21	10.94	43.85
14	Chamiso.....	22.60	55.50	21.90
15	Coyote mestizo.....	36.30	52.70	11
16	Ahi te estás..... .	43.15	51.35	5.50

TABLEAU CENTÉSIMAL DES MÉTISSAGES

D'APRÈS LES DIX TABLEAUX DU MUSÉUM DE PARIS

	NOMS DES MÉTIS	SANG BLANC	SANG ROUGE	SANG NOIR
8	Lobo.....		50	50
9	Chino.....		25	75
10	Cambujo		62.50	37.50
11	Tente en el aire.....		81.25	18.75
12	Albarazado.....	25	40.60	34.40
13	Barzino.....	12.50	70.30	17.20
14	Campamulato.....	6.25	85.15	8.60
15	Coyote.....	25	75	
16	Apache.....		100	

Digitized by Google

TABLEAU CENTÉSIMAL DES MÉTISSAGES

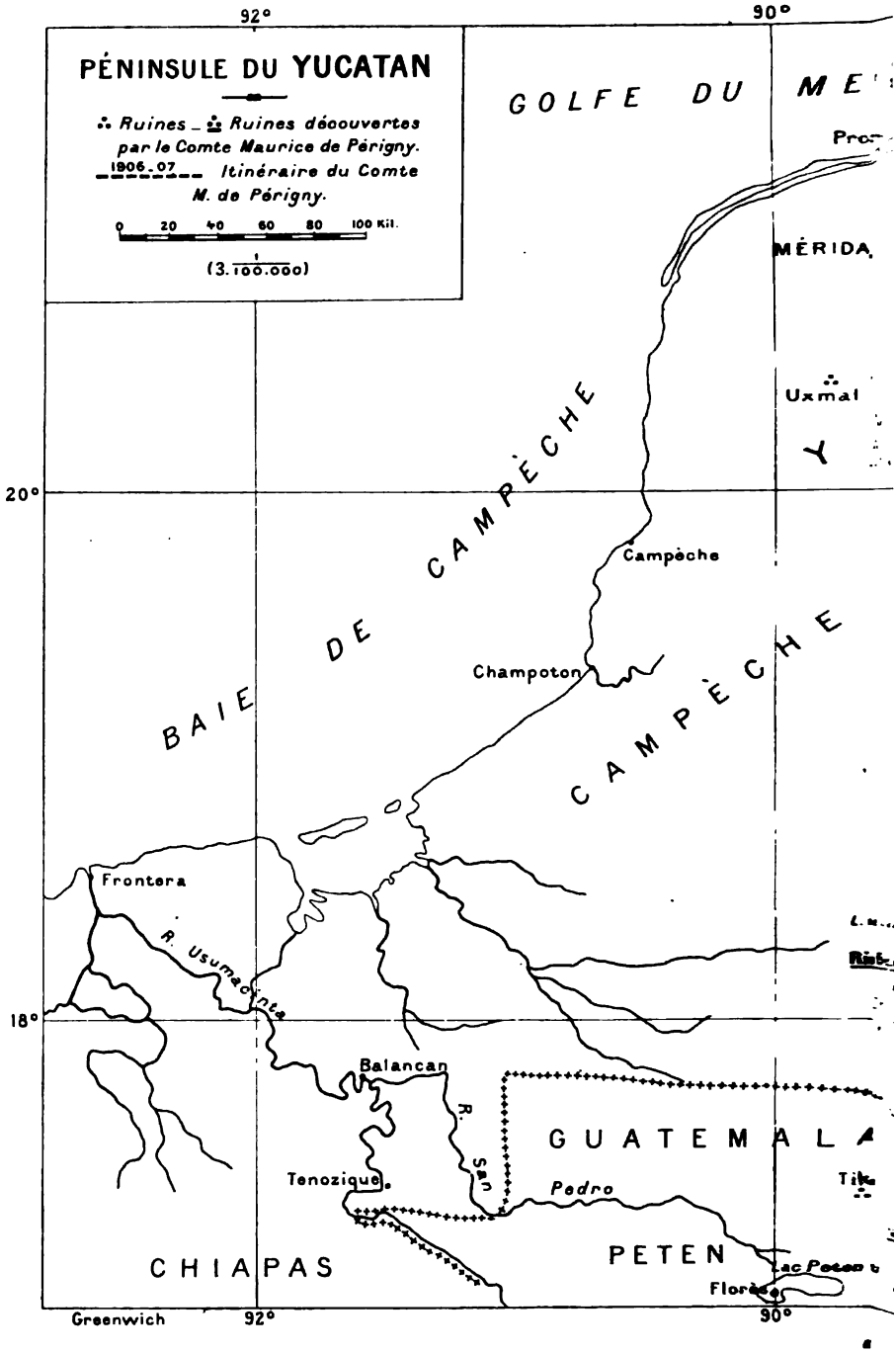
D'APRÈS LA GRANDE TOILE DU MUSÉE DE MEXICO

	NOMS DES MÉTIS	SANG BLANC	SANG ROUGE	SANG NOIR
6	Chino.....	87.50		12.50
7	Salta atras.....	43.75	50	6.25
8	Lobo.....	46.87	25	28.13

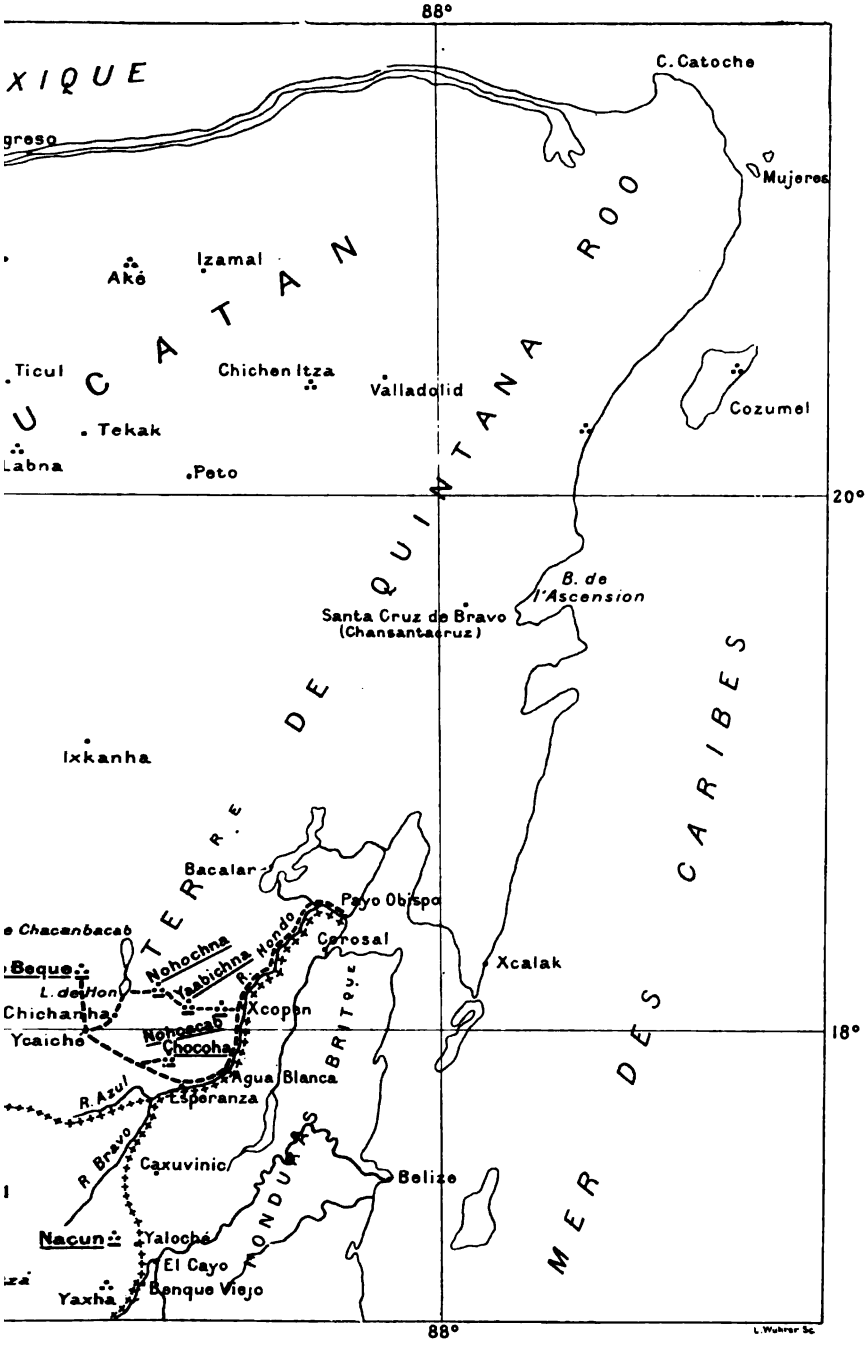
Les cinq premières divisions de la grande toile du musée de Mexico sont, au point de vue du mélange sanguin, identiques aux cinq premières peintures de la série de seize tableaux appartenant au même musée ; il est donc inutile de les répéter dans ce troisième et dernier tableau centésimal. Nous ne pouvons, malheureusement, poursuivre celui-ci au delà du numéro 8, par suite d'une inadvertance qui trouve son explication dans la rapidité de notre visite au musée : la légende du numéro 9 n'a pas été relevée ; nous ne pouvons donc indiquer le mélange sanguin du *gibaro*, non plus que celui de tous les numéros suivants qui dérivent de celui-ci. Nous espérons pouvoir combler prochainement cette regrettable lacune

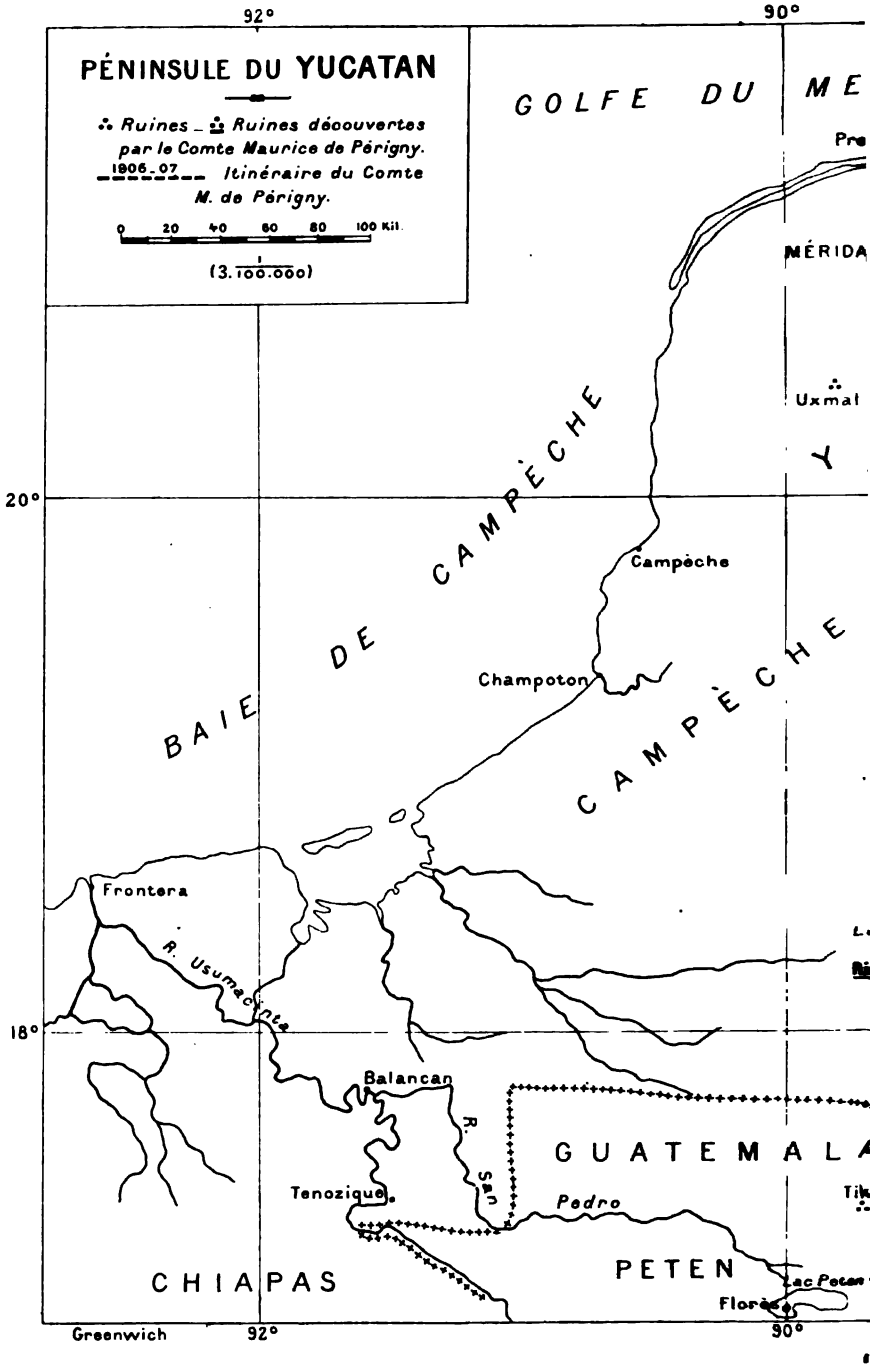
Digitized by Google

Digitized by Google

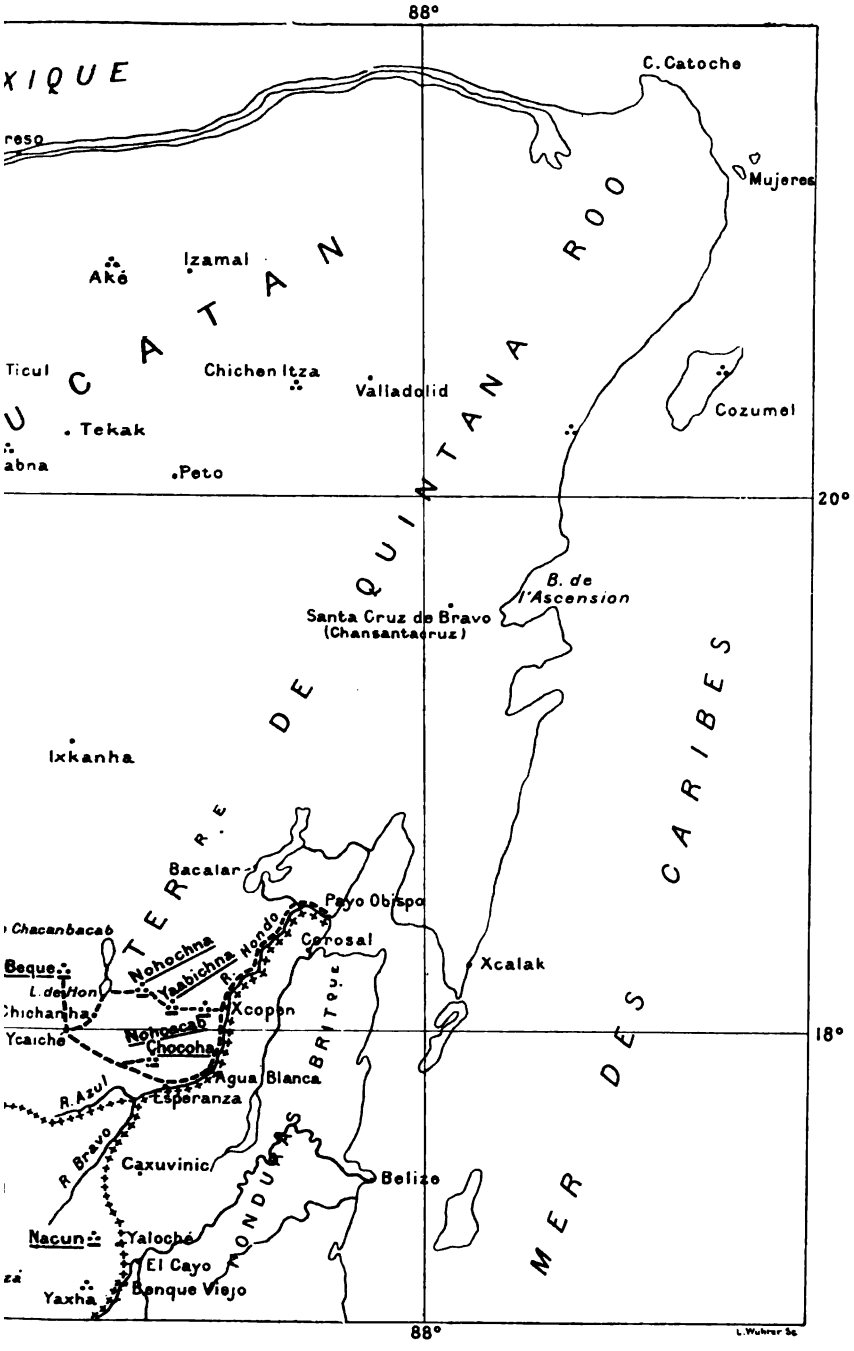


Digitized by Google


88°
XIQUE
greso
C. Catoche
Mujeres
Izamal
Aké
UCATAN
ROO
Ticul
Chichen Itza
Valladolid
Cozumel
Tekak
Labna
Peto
20°
TERRE DE QUINTANA
B. de l'Ascension
Santa Cruz de Bravo
(Chansantacruz)
Ixkanha
MER DES CARIBES
Bacalar
Payo Obispo
Chacanbacab
Nohochna
Yaabichna
R. Hondo
Corosal
Xcalak
Beque
L. de Hon
Chichanha
Xcopen
Ycaiche
Nohcacab
Chocoha
18°
Agua Blanca
R. Azul
Esperanza
R. Bravo
Caxuvinic
Belize
Nacun
Yaloché
El Cayo
Yaxha
Benque Viejo
88°
L. Wuhrer Sc.



Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

YUCATAN INCONNU

PAR M. LE COMTE MAURICE DE PÉRIGNY
SECRÉTAIRE DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

Entre les riches forêts du Peten et la plaine rocailleuse plantée d'henequen du nord du Yucatan se trouve une vaste étendue de terrain inexploré où l'on ne connaissait jusqu'à présent aucun monument important. C'est pourquoi l'on ne pouvait pas affirmer un rapport entre ces deux foyers de civilisation dont les ruines de Tical et de Nacun et celles d'Uxmal et de Chichen Itza sont les plus remarquables manifestations. Aussi durant ma première exploration dans le Peten (1905) qui m'amena à découvrir les ruines de Nacun, j'avais formé le projet de couper droit à travers la forêt et de me rendre à Santa Clara de Ycaiché, puis de là vers le nord-est de la péninsule. Des circonstances spéciales m'ayant empêché de mettre ce projet à exécution, je repris cette idée en 1906-1907 et me rendis directement sur le Rio Hondo dans le but d'explorer toute cette région inconnue.

L'intérêt de ces recherches m'avait fait prendre à ma charge tous les frais adhérents à ces expéditions et mes découvertes des années précédentes ayant paru intéressantes pour la science, la Société de Géographie a bien voulu me charger de continuer ces recherches. Le Ministre de l'Instruction publique m'a donné une mission gratuite et le Gouvernement mexicain s'est intéressé à mes travaux d'une façon toute particulière. Aussi suis-je très heureux de pouvoir présenter un rapport assez complet, le succès de mon expédition ayant dépassé tout ce que je pouvais espérer.

Arrivé à Payo Obispo, petite ville fondée il y a sept ans, à l'embouchure du Rio Hondo, j'y reste deux jours et m'embarque sur le *Pucté*, bateau plat de rivière, mis aimablement à ma disposition par le chef de la flottille. Le Rio Hondo qui sert de limite entre le Mexique et la colonie anglaise de Belize (Honduras Britannique)

Digitized by Google

est large, profond, d'un cours paisible. Ses bords sont joliment garnis de *mangles* laissant nonchalamment leurs branches traîner dans l'eau et se mêler aux multiples racines qui s'y forment. De temps à autre au-dessus de cette haie de verdure surgit la tige fine et droite d'un palmier royal avec son panache de feuilles finement découpées. Les Indiens l'appellent vulgairement palmier-chou, parce qu'ils en coupent la tête pour la faire bouillir et la manger en guise de légumes. De distance en distance, une ferme, un village, pittoresquement installés au bord du fleuve, enclavés dans la forêt, habités par de paisibles Indiens occupés à leurs milpas (champs de maïs).

Tout le long du fleuve se trouvent des compagnies adonnées à l'exploitation du chiclé (pâte à chiquer) ou à celle des bois de construction. A 37 milles de l'embouchure est établi le camp d'une forte compagnie américaine, Mengell Brothers. Elle a obtenu une très importante concession de terrains et sort chaque année des profondeurs de ces forêts une quantité considérable de caobas et de cèdres magnifiques. Ces bois sont très recherchés, spécialement aux États-Unis, et atteignent des prix fort élevés. Plus loin, à Xcopen, la Compania Colonizador vient de s'établir pour l'exploitation du chiclé, et à Agua Blanca, la Compagnie américaine Stanford.

Vers le milieu de son cours le fleuve change d'aspect, aux mangles succèdent des arbres plus hauts, chargés de fleurs et de fruits, les Santa Maria ; sur des troncs sortant à moitié de l'eau, sont perchées de grosses tortues, et sur les bords des crocodiles somnolent, souillés de vase, horribles. Le fleuve reste large, profond, paisible jusqu'à Blue Creek, où il se divise en Rio Bravo et Rio Azul et n'est désormais navigable qu'en cayuco à cause de nombreux bas-fonds et rapides. A quelques mètres de là, en territoire mexicain et se déversant dans le Rio Hondo, est un tout petit lac d'un bleu limpide, au pied d'une immense falaise blanche, large bloc de roche calcaire contenant des cristaux très clairs et transparents. Au milieu de la falaise se trouve une grotte dans laquelle la légende place un crocodile d'or. Mais l'accès en est presque impossible, le seul moyen d'y arriver étant d'y aller à la force des poignets, accroché à un mince rebord à 12 mètres au-dessus du lac.

A quelques kilomètres en aval est situé Yoo-Creek ou Espe-

Digitized by Google

ranza, le point le plus proche d'Ycaiché et où habite Don Teodoro Alvarado, le secrétaire du général Tun, chef de ce village. Nous partons à cheval par un chemin coupé dans la forêt vierge à travers les palmiers, et le soir après un trajet de 18 lieues, nous arrivons à Santa Clara d'Ycaiché.

Carl Sapper est le seul, en 1894, qui se soit aventuré dans ces régions, et encore n'y est-il resté que quelques jours, continuant de suite son voyage vers Ixhanha. Sans doute le renom de férocité de ces Indiens en a-t-il écarté les explorateurs!

C'est là, en effet, que sont réfugiés les débris des terribles Mayas qui ont mis à feu et à sang toute cette péninsule du Yucatan et dont un grand nombre concentrés au Nord luttent encore contre les troupes mexicaines. L'histoire nous apprend que la conquête du Yucatan par les Espagnols fut particulièrement difficile et que les Indiens Mayas secouèrent de temps à autre leur joug par de sanglantes insurrections, spécialement en 1761 et en 1847. Cette dernière surtout fut terrible et eut une influence considérable sur le développement politique de la péninsule.

Réunis aux Indiens de l'Est commandés par Jacinto Pat, les Mayas du Sud, sous José Maria Tzuc, mirent le siège devant Bacalar, mais au bout de deux ans (1851), à l'arrivée du général Don Romulo Diaz de la Véga, ils firent leur soumission. Les Indiens de l'Est furieux de cet acte se tournèrent contre eux, attaquèrent leur ville principale, Chichanha, et la détruisirent complètement. En 1853, leurs chefs : José Maria Tzuc, Andrès Tzinia et Juan José Cal conclurent un traité avec les agents du gouvernement mexicain : le Dr Canton et le colonel Lopez. Ils reconnaissaient la suzeraineté du Mexique, mais conservaient l'indépendance pour leurs affaires, c'est-à-dire pour l'administration civile et judiciaire, etc.

Ces tribus du Sud sont partagées sur deux états dont l'un, au centre, a pour chef-lieu Ixhanha et l'autre, au Sud, Ycaiché. Chez ces Indiens d'Ycaiché qui durent se retirer là après la destruction de Chichanha, l'esprit guerrier ne s'apaisa pas de suite et il se manifesta par de nombreuses incursions sur le territoire du Honduras Britannique. Depuis 1872, après la mort de leur chef, Marcos Canul, ils n'ont plus tenté aucune expédition.

La phtisie, l'alcool, les fièvres paludéennes et, en 1872, une terrible épidémie de petite vérole, ont décimé rapidement ces pauvres

Digitized by Google

Indiens qui ne sont maintenant plus que cinq cents à peine, dont cent utiles. En effet, Ycaiché, comme son nom l'indique, est entouré d'*akalchés*, bas fonds où l'eau croupit et produit des miasmes délétères ; de plus, la différence considérable de température entre la nuit et le jour y est très dangereuse.

Les Indiens d'Ycaiché sont maintenant pacifiques, mais ils se tiennent toujours sur la défensive contre les Indiens révoltés de l'Est venant de Chansantacruz ou des criminels fuyant le Guatemala. Leur chef, le général Tun, a le titre de subprefecto et reçoit un salaire fixe du gouvernement. Il a pour le seconder un commandant, des capitaines, lieutenants, sergents et caporaux et les hommes enregimentés comme soldats doivent une semaine de garde toutes les cinq semaines. Leur discipline est très remarquable et sur un mot du général, souvent envoyé la veille, ils quittent leurs travaux, leurs parents malades pour venir se mettre à sa disposition. Un très grand respect existe également entre supérieurs et inférieurs, pères et enfants. Ils ne se saluent pas ; l'inférieur s'approche, se penche, baise le pouce du supérieur placé en croix sur l'index et suivant le rang de l'inférieur, le supérieur porte parfois après son pouce à ses lèvres.

Ils sont tous très propres, chaussés de sandales en cuir (*apargatas*), vêtus de blanc, de taille moyenne, mais bien proportionnés. Ils ont la figure arrondie, le front large, le nez épaté, les yeux légèrement bridés, les cheveux noirs et durs, le poil rare sur le visage, beaucoup même sont complètement imberbes. Les femmes, en général petites, sont développées de très bonne heure ; elles portent le costume propre et coquet des Mayas, un jupon en toile blanche et par dessus un peplum en toile à manches courtes, ouvert en carré sur la gorge, bordé par une bande de toile imprimée de dessins divers parfois brodée à la main. Tout le jour elles moulent du maïs sur leur pierre à trépied (metate), pour les tortillas et le totopoxtle. Le matin et le soir, au crépuscule, on les voit passer avec un petit tonneau dans le dos retenu sur le front par une lanière de cuir pour aller chercher l'eau à l'aguada située près du village.

Il est très pittoresque ce village, composé de maisons en forme d'ellipse, disséminées à une certaine distance les unes des autres parmi des bosquets de verdure, construites d'une façon sommaire avec des piquets et de la boue ; elles sont blanchies à la chaux à

Digitized by Google

l'intérieur comme à l'extérieur et recouvertes d'épaisses toitures en feuilles de palmier. Sur la plazza, grande place en gazon entretenue avec soin par les prisonniers, se trouve le poste de garde, un grand hangar avec quelques bancs et des hamacs ; l'église, toute simple, a pour autel une table sur laquelle est placée une collection de croix bizarrement vêtues et une châsse renfermant la statue de Santa Clara, patronne du village. Il n'y a pas de prêtre ; il n'en vient un qu'à Pâques pour une ou deux semaines.

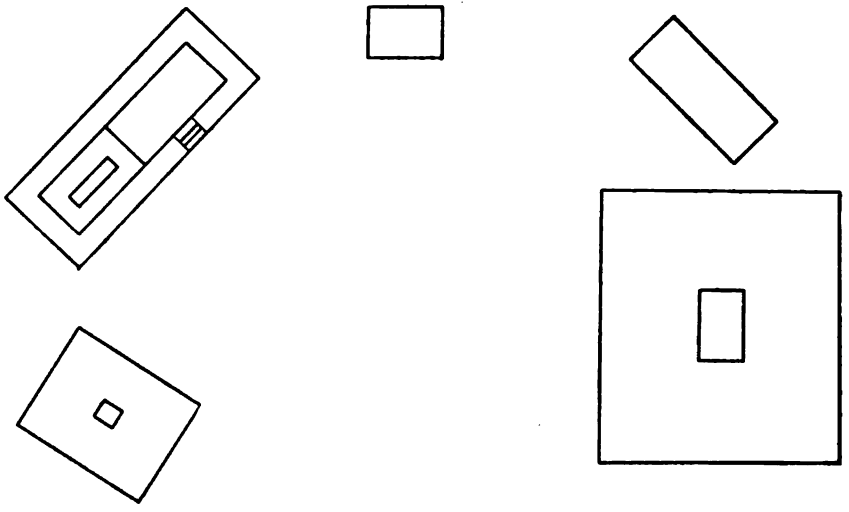
Je profite de ces quelques jours à Ycaiché pour retenir des porteurs, chose difficile que je n'ai pu obtenir que grâce à la lettre officielle que j'avais pour le général, commander les vivres à envoyer d'Esperanza, riz, sucre et café, puis je pars visiter deux pyramides que m'a indiquées Don Teodoro. Elles sont situées un peu à l'ouest de la route d'Ycaiché à Esperanza, dont on se détache à quelque distance avant d'arriver au milieu. Sur le chemin, l'on rencontre plusieurs vestiges des anciens Mayas, monticules éboulés de pierres et de terre servant sans doute de base à des édifices, mais que les arbres ont envahis. Je trouve deux groupes dont un assez important, avec deux pyramides à quelque distance d'une aguada, contenant d'après les Indiens une source d'eau chaude et appelée pour cela Agua Caliente. La fraîcheur de l'eau que j'y bus ne m'a pas expliqué le bien fondé de cette appellation.

Ruines de Chocoha

C'est de l'autre côté de cette aguada, à 1 kilomètre environ, que sont ces deux pyramides dont on m'avait parlé. Mais les indications données par les indigènes me faisaient croire ces ruines moins importantes et je vois de suite que je ne pourrai jamais faire le travail de défrichement seul avec mon Indien. Je me décide donc à le renvoyer à Ycaiché me quérir d'autres compagnons. Trois jours je suis resté seul, au milieu de la forêt, avec comme nourriture un peu de totopoxtle (galette de maïs) et de l'eau fraîche. C'était peut-être imprudent à cause des rôdeurs venant du Peten ou du Nord du Quintana Roo, mais à ce moment là je n'y songeais guère, trop content d'avoir trouvé quelque chose d'intéressant, surtout dans cette région où aucun récit, aucune lettre ne laissait soup-

Digitized by Google

çonner l'existence de ruines. Quand mes Indiens vinrent enfin me rejoindre, nous pûmes mettre à découvert un ensemble d'édifices construit sur un terre-plein et groupés en demi-cercle. Malheureusement les pluies continuelles et abondantes ont achevé l'œuvre fatale des guerres et du temps. L'on ne trouve sur la pyramide principale aucune trace d'escalier ni de temple au sommet, les autres monuments sont complètement éboulés et ce n'est que dans l'édifice à deux plateformes que j'ai découvert quelques marches de 2m 30 de large, formées de blocs de pierre posés l'un à côté de l'autre. A cause de l'intérêt qu'a cette découverte comme indication pour l'histoire des anciens mayas, j'ai nommé ces ruines : les ruines de Chocoha, qui en maya signifie eau chaude.



Ruines de Chocoha.

Je me rends ensuite sur le fleuve à Coyocol, à Xcopen pour prendre des indications auprès d'Indiens, persuadé qu'il doit exister d'autres ruines dans cette région et décidé à les trouver. L'on me donne quelques renseignements, très vagues il est vrai, pour des ruines existant autour de la lagune de Hon.

Je recrute donc des hommes à Cocoyol et à Cacao, des mules à Xcopen et nous partons aussitôt pour me diriger vers Ycaiché en passant par le lac. Ah ! Ces départs ! Il faut d'abord des heures avant que les hommes soient réunis, puis c'est la question des

Digitized by Google

bagages à partager et ce n'est pas une petite affaire, car l'aguardiente prise avant de quitter le village rend chaque opération assez difficile. Nous pénétrons dans la forêt par un chemin bien ouvert, mais qui est presque impraticable durant la saison des pluies et arrivons à un camp de chicleros nouvellement organisé, Noscacá, qui est sans doute l'altération des mots mayas Noh-Cacab, grand village. Il est juché sur une petite colline, tout près d'un étang, et se trouve ainsi délicieusement situé pour les fièvres. A 600 mètres de là, je trouve des ruines très importantes, quatre édifices construits en carré avec une cour intérieure. Les façades, malheureument très abîmées, laissent voir des chambres avec l'arche triangulaire.

Nous poursuivons notre chemin à travers la forêt superbe avec ses arbres gigantesques et son sous bois verdoyant de palmiers. Tout le long du sentier, ce ne sont que monticules isolés plus ou moins considérables, murailles élevées sur les sommets des collines. Près d'une aguada se trouve un groupe plus important, les restes sans doute d'une petite ville, puis plus rien pendant des lieues. Au bout de 30 kilomètres, nous rencontrons une autre aguada et après, un immense édifice, très élevé avec des chambres superposées, mais malheureusement les arbres en ont pris possession et il est complètement en ruines.

Nous continuons vers la laguna de Hon. De nouveau, des ruines à foison ; on passe à chaque instant près de monticules, on longe ou l'on traverse des murailles qui se perdent dans la forêt, épaisses de 2^{m} 50 à 3 mètres. De plus en plus convaincu qu'il doit exister d'autres ruines plus considérables, je persiste dans mes recherches malgré un premier accès de fièvre et enfin je découvre une grande ruine magnifique avec une large façade bien conservée et de nombreuses chambres superposées avec l'arche triangulaire. Toutes ces ruines rapprochées indiquent clairement que cette région fut très abondamment peuplée jadis et ce fait est expliqué par l'excellence de la terre, la quantité d'aguadas avec une eau fraîche et saine ; car les anciens pour l'emplacement de leurs villes recherchaient deux choses, de la terre arable pour cultiver leurs milpas et une réserve d'eau, mais plus prudents et moins paresseux que les générations actuelles, ils s'établissaient toujours à une certaine distance de ces aguadas, parfois à dix minutes de marche.

Digitized by Google

Les taons s'ajoutent aux moustiques et rendent le voyage très pénible. Il faut traverser plusieurs bas-fonds, akalchés, où les caobas et les cèdres superbes ont fait place à des petits arbres rabougris à travers lesquels darde un soleil de plomb. C'est dans ces bas-fonds, tintal, que se trouve le bois de Campêche, palo tinte; il s'y trouve en grande quantité, mais n'est pas encore exploité et la longueur du trajet jusqu'à la rivière, à travers des chemins défoncés, en rendra sans doute l'exploitation difficile et onéreuse. La marche est pénible, il faut s'arrêter souvent pour s'ouvrir le chemin à coups de machete. Enfin nous arrivons au bord du lac. Il est très joli, d'une longueur de près de 2 kilomètres et réuni par un petit cours d'eau à un autre lac situé à une lieue au Nord, la laguna de Chacambacan. Les renseignements que l'on m'avait donnés sont erronés, car une inspection minutieuse des bords du lac me prouve qu'il n'y a pas de ruines intéressantes, ce qui avait été de suite mon idée à l'examen du terrain qui environne la laguna. C'est près de ce lac, au point où j'avais établi mon camp, au parage San Mauricio, que passe le vieux chemin du Yucatan partant d'Ycaiché pour traverser à 40 lieues de là Ixhanhá, village maya assez important où réside un général indien ayant sous ses ordres 50 hommes de garde, et aboutir à Tekak. Il est complètement délaissé maintenant et n'est plus qu'un sentier. Nous le suivons pour aller à Ycaiché et arrivons à Chichanha, jadis un grand village de plus de 1.000 habitants, comme je l'ai raconté auparavant. Il a été entièrement détruit pendant la guerre de castes en 1849, tout a été brûlé et il ne reste plus que des murs marquant les rues, l'église, une maison et un puits de près de 100 mètres de profondeur. Mais il n'y a pas d'eau et cela n'agrémente pas la halte que nous sommes obligés d'y faire, car il reste 8 lieues pour atteindre Ycaiché.

Je ne demeure qu'un jour dans ce village et pars à la recherche d'autres ruines que des Indiens me disent avoir aperçues dans la forêt en chassant, à quatre jours de marche environ au Nord. Devant repasser par Ycaiché, j'y laisse une partie de mes bagages pour aller plus vite, car c'est là toujours la grosse difficulté. La charge régulière d'un cargador est de deux arobas, c'est-à-dire 25 kilog., mais ils font toujours des manières pour la porter et comme chacun prend avec lui, son fusil, ses vivres, son hamac, du

Digitized by Google

linge de rechange, il ne reste guère à ajouter de mes propres bagages pour le poids.

Nous prenons au sud-est afin d'éviter un akalché, puis nous tournons vers l'est pour marcher après quatre lieues directement vers le Nord. C'est la marche lassante dans le sentier monotone, de la boue, des montées, des descentes. Naturellement je fais le voyage à pied et il faut regarder par terre pour ne pas tomber, en l'air pour ne pas se cogner ou se balafrer le visage. Il faut se méfier aussi pour ne pas marcher sur de petites vipères brunes cachées sous les feuilles, cuatronices, et dont les piqûres sont mortelles. Le soir, on s'installe comme l'on peut à proximité d'une aguada, l'on déblaie de son mieux l'espace compris entre deux arbres auxquels on suspend son hamac et son pavillon. Mais que de moustiques, de rodadores, de garapatas, de fourmis ! A peine arrivé, au lieu de se reposer il faut entrer en lutte avec toutes ces bêtes. La forêt est moins belle, la végétation moins luxuriante ; la terre moins bonne est semée d'immenses blocs de pierre calcaire, cependant l'on rencontre encore, quoique rarement, des vestiges d'anciennes habitations. Enfin après quatre jours de marche exténuante, sans cesse harcelé par les insectes, à vingt lieues d'Ycaiché, je découvre les ruines de Rio Beque, ainsi nommées du fleuve qui passe à une demi-lieue de là.

Ruines de Rio Beque

Pendant que les Indiens établissent le camp à quelque distance des ruines, je pars avec l'un d'eux pour chercher de l'eau ; il me disent qu'il faut aller jusqu'au fleuve, mais cela me paraît impossible, car les anciens Mayas n'auraient jamais construit d'édifice aussi important aussi loin d'une réserve d'eau et, en effet, au bout de dix minutes de marche, nous trouvons une aguada couverte de petites feuilles vertes qui conservent l'eau très fraîche.

Le soir même, malgré les murmures de mes compagnons qui ne travaillent généralement que le matin jusqu'à 1 heure, nous nous mettons à déblayer ces ruines. Que d'arbres ! Plus on en coupe, plus il faut en couper. Il y en a d'immenses dont on ne vient à bout qu'à coups de hache ou avec une scie après une heure d'ef-

Digitized by Google

forts. Je donne l'exemple et en coupe un certain nombre avec ma hache, principalement sur le sommet des ruines où les Indiens refusent de me suivre par peur. Pour bien nettoyer les tours qui se trouvent à chaque extrémité et enlever les plantes grasses qui retombaient sur leurs façades, j'ai dû me coucher complètement et me faire retenir par les jambes. Et cela naturellement sous un soleil torride contre lequel rien ne nous abritait plus. Quant à mes compagnons, ils sont horriblement paresseux, le chef surtout qui les encourage à ne rien faire. Mais il ne servirait à rien de s'emporter, sinon à susciter une haine qui pourrait devenir fort dangereuse. Il faut cacher son humeur, sourire et continuer son travail. Ce sont toutes ces misères morales, toutes ces petites difficultés quotidiennes qui rendent notre tâche d'explorateur si pénible.

Il reste debout un édifice immense, construit en longueur de l'est à l'ouest et très différent comme architecture des ruines que l'on rencontre dans le nord du Yucatan, très simples mais de lignes très pures. La façade principale tournée vers le nord et mesurant quarante mètres de largeur est flanquée à chaque extrémité d'une tour construite en pierres et terre et recouverte d'un revêtement formé de blocs de pierre calcaire. Les angles en sont arrondis, chose que je n'ai remarquée en aucune des ruines que j'ai visitées au Peten et au Yucatan, et ornées de moulures. Elles ont 8^{m} 50 de hauteur dans l'état actuel d'éboulement, 8 mètres de largeur sur la façade principale et 6 mètres sur la façade de côté. Dans chacune de ces tours se trouvent deux chambres intérieures auxquelles on accède par un escalier très étroit en blocs de pierre dont l'entrée se trouve au sommet.

Dans celle de l'extrémité est, au milieu de la façade nord, existe un petit escalier très bien conservé, avec des marches de 70 centimètres de large, qui donne sans doute accès dans des appartements intérieurs. Chose bizarre et dont on ne saisit pas immédiatement la signification, il commence à 2 mètres du sol. Sur la façade ouest se trouve une petite cour en retrait de 8 m. 50 de côté, avec une petite porte basse.

La façade sud, éboulée en majeure partie, laisse voir cependant que de ce côté l'architecture était fort simple et n'avait rien de semblable à celle de la façade nord, dont la partie comprise entre les deux tours est malheureusement dans le même état. Il est vrai-

Digitized by Google

ment regrettable que tout le milieu de cette façade soit éboulé, car d'après les débris de pierre amoncelés au pied, elle devait être fort belle et intéressante. En effet, parmi les décombres, j'ai trouvé des blocs de pierre calcaire carrés, de 52 centimètres de côté, avec des signes sculptés, très simples, donnant l'idée plutôt d'ornementation que d'écriture hiéroglyphique. Malgré toutes mes recherches, je n'ai pu en découvrir que trois et en bien mauvais état. De plus j'ai retrouvé un de ces blocs de pierre resté sur la façade; quoique très abîmé, l'on pouvait voir la trace de signes pareils aux autres, et il est probable qu'une partie au moins de cette façade avait été décorée de cette manière.

Par ce trou béant, on aperçoit d'immenses chambres intérieures. Ces chambres sont sur un même plan, placées parallèlement par trois et partageant la façade en trois parties symétriques. Comme je l'ai dit, elles sont très grandes, la longueur de chacune d'elles étant de 10 m. 80, la largeur de 2 m. 60 et la hauteur de 4 m. 20, le côté du triangle de l'arche ayant 1 m. 80. La largeur totale de l'édifice, prise sur les trois chambres parallèles, est de 11 mètres.

Mon travail terminé, je quitte à regret ces ruines grandioses, ignorées jusqu'à présent, preuve frappante de la haute culture des anciens mayas, de la diversité de leurs connaissances architecturales, et reprends le chemin d'Ycaiché.

La fatigue très grande occasionnée par le surmenage des jours passés aux ruines, jointe aux privations de toute sorte, ont rendu le retour des plus pénibles. Les aliments les plus propres à donner des forces nous avaient fait défaut, à cause de la négligence des gens qui devaient les envoyer d'Esperanza et qui, quoique payés d'avance, n'avaient pas tenu leur parole pour le jour fixé. A cela, il faut ajouter la monotonie du chemin déjà parcouru, la certitude de retrouver un mauvais sentier, la différence très grande de température qui constitue un véritable danger, les jours étant d'une chaleur accablante, les nuits fraîches et humides.

Puis la mauvaise volonté du chef de mes hommes se manifeste de nouveau. Avant de partir d'Ycaiché, le général Tun m avait bien recommandé de visiter, en revenant, les ruines de Conconcal et avait spécifié à mes compagnons de m'y conduire. Voulant éviter ce détour, pourtant très court, le chef me dit que nous ne pouvons pas y aller, que personne ne connaît le chemin. Or, à l'aller, l'un

Digitized by Google

des Indiens m'avait indiqué le sentier qui y conduisait. Je ne me laisse donc nullement intimider par ses murmures, lui dis ma volonté formelle d'aller à ces ruines et lui intime l'ordre de m'y mener et de se conformer ainsi aux recommandations personnelles du général. Nous y sommes donc allés, mais arrivé là je m'aperçois que ce que les Indiens prenaient pour des ruines était simplement un immense bloc de roche calcaire taillée à pic, dans le genre de celui de Blue Creek avec, au pied, une aguada contenant une eau saumâtre. C'est cette falaise toute blanche, surgissant au-dessus des forêts, qui, de loin, avait trompé les Indiens d'Ycaiché et leur avait semblé la façade d'un édifice.

Ce point archéologique éclairci, nous repartons, et comme nous sommes en pleine saison sèche, nous coupons court à travers un akalché. Nous faisons deux lieues en plein soleil, tour à tour glissant sur le sol durci ou pataugeant dans la boue, écorchés par de hautes herbes affreusement tranchantes, dévorés par les garapates et enfin, à 5 heures du soir, nous arrivons exténués à Santa Clara d'Ycaiché.

J'avais pris soin d'envoyer en avant un homme avec une lettre pour le général Tun, le priant de m'obtenir d'autres hommes pour ma nouvelle expédition ainsi que des mules pour mes bagages. Ceci n'alla pas non plus sans difficultés, il fallut beaucoup de commentaires renforcés par des offres d'argent assez importantes. Je finis par avoir les hommes avec un bon chef que j'ai déjà connu à Esperanza, qui parle un peu l'espagnol, et deux mules. Un moment j'ai vu mon départ compromis. L'un des mulets que j'avais retenus et payés ne voulait pas se laisser prendre ; à 10 heures du matin, il n'était pas encore là. Le général alors agit avec beaucoup de bon sens, il fit dire au propriétaire que s'il n'arrivait pas à attraper sa bête il devait venir lui-même porter la charge destinée à son mulet. Cette menace eut un heureux effet et notre départ s'effectua avec rapidité et beaucoup d'ordre, ce qui m'avait donné bon espoir, car pour un voyage d'exploration dans ce pays, tout va bien qui commence bien.

Les moustiques et la chaleur sont de plus en plus insupportables, tandis que les nuits continuent à être fraîches et humides, et cette humidité dont s'imprègnent nos vêtements se fait doublement sentir le matin quand il faut les remettre. Nous repassons à la laguna

Digitized by Google

RUINES DE RIO-BEQUE. Façade principale Nord

RUINES DE NOHOCHNA

découvertes par le Comte MAURICE DE PÉRIGNY (mars 1907)

H. Demoulin. sc.

Digitized by Google

Digitized by Google

RUINES DE RIO BEQUE
découvertes par le Comte MAURICE DE PÉRIGNY
Février 1907

H. Demoulin. sc.

Digitized by Google

Digitized by Google

RUINES DE RIO-BEQUE - Tour extrémité Est

RUINES DE RIO-BEQUE - Chambres intérieures

H. Demoulin, sc.

Digitized by Google

Digitized by Google

de Hon, au parage San Mauricio, où je reste quelque temps pour continuer mes recherches dans les environs.

Une seconde inspection me renforce dans mon idée qu'aucune ville d'une certaine importance fut jamais construite sur les bords de ce lac. En effet je ne trouve qu'une petite ruine isolée que je mets à découvert : une pyramide avec, au sommet, un pan de mur et par derrière deux chambres intérieures, dont un côté, resté intact, montre encore la forme de l'arche triangulaire. A part cela, je ne rencontre sur le côté sud que quelques monticules et j'en ouvre deux pour me rendre compte de la manière dont ils étaient faits, de ce à quoi ils pouvaient servir. Construits en terre et pierres, ils ne renfermaient aucun objet précieux, aucune idole, seulement quelques débris de poterie très vulgaire.

Je ne m'attarde donc pas et nous nous rendons à cet édifice important que j'avais découvert à l'aller. Comme il n'existe pas de nom pour désigner ces ruines, même pas pour l'aguada qui se trouve à sept minutes de là, je les ai appelées Nohochná, ce qui en maya signifie grande maison. Ce qu'il y a de plus frappant dans cette partie du chemin, c'est le nombre considérable de murailles que l'on y rencontre, quelquefois par séries de 6 ou 8, à 10 mètres et 40 mètres d'intervalle. Il est indubitable que ce devaient être des œuvres de défense, car elles commencent à environ deux lieues de Nohochná, et sont toujours placées suivant les mouvements de terrain.

Ruines de Nohochna.

Très différentes des ruines du nord du Yucatan, elles ressemblent un peu à celles de Rio-Beque pour la conception et la construction, mais elles ne forment pas un tout aussi homogène. On retrouve cependant la même ampleur et la même simplicité de lignes dans la façade principale qui, ici, est tournée vers l'est.

Cette façade est imposante avec sa muraille nue de 15 mètres de hauteur sur 18 de largeur, faite de blocs de pierre calcaire, ornée à des distances irrégulières de pilastres variant entre 40 et 50 centimètres, et accusant une saillie de 10 centimètres. La façade sud, large de 7 m. 50, construite également en blocs de pierre calcaire, a sa muraille complètement nue et bien conservée. La façade nord,

Digitized by Google

au contraire, de 10 mètres de largeur, est entièrement éboulée. J'ai noté dans cette partie, au ras du sol, une ouverture de porte avec l'arche triangulaire donnant accès dans une chambre isolée en parfait état.

La façade ouest, également éboulée, laisse voir de nombreuses chambres superposées. Il doit en exister beaucoup d'autres à l'intérieur de l'édifice, dans lesquelles je n'ai pas pu pénétrer, mais j'ai retrouvé d'étroits corridors avec des portes très basses qui y conduisent. Toutes ces chambres sont situées dans la partie correspondante à la muraille ornée de pilastres de la façade est et au milieu de laquelle se trouve un avancement de 2 m. 50 de large et de 4 mètres de hauteur. Dans toutes ces pièces existe l'arche triangulaire et les portes basses qui les font communiquer ont souvent aussi cette forme. Dans l'une d'elles, large de 1 m. 18 et longue de 5 m. 70, j'ai noté une forme de mur intérieur que je n'avais pas encore rencontrée : une partie plane de 1 m. 53, puis une légère saillie de 25 centimètres, un retrait profond de 50 centimètres et de 1 m. 15 de long, puis une saillie comme la précédente et une partie plane de 1 m. 73 de long. Dans la partie éboulée de l'extrémité sud, j'ai trouvé encore deux chambres assez bien conservées, parallèles, de longueur et de hauteur identiques, 10 m. 70 et 4 m. 40. La largeur de l'une est de 1 m. 50, de l'autre 2 m. 25, et la distance entre les deux est de 1 m. 75.

La longueur totale de l'édifice est de 42 mètres. De plus, perpendiculaire à la façade est, dans le prolongement de la façade sud, est élevée une large muraille de 1 m. 50 de hauteur, 5 m. 40 de largeur et de 14 mètres de longueur.

Ruines de Uoltunich

A côté à 500 mètres, se trouve un autre groupe de ruines moins importantes et très abîmées. La façade principale est également la façade est, mais elle est complètement détruite. L'on trouve pourtant, à mi-hauteur de l'édifice, un motif de pierres arrondies, de 70 centimètres de hauteur, rappelant celui de la Casa de las Tortugas à Uxmal, et que l'on voit dans plusieurs ruines du Yucatan. C'est ce motif qui m'a fait nommer ces ruines les ruines de Uoltunich (pierre arrondie).

Digitized by Google

En tenant compte de l'éboulement produit à sa base, la façade est mesure 18 mètres, tandis que la facade nord a 17 mètres. Tout autour se trouvent des monticules assez importants, bases d'édifices groupés autour de ce que l'on peut supposer avoir été un temple.

Ruines de Yaabichna

Nous nous dirigeons d'abord vers l'ouest puis vers le sud. De nouveau on laisse à droite et à gauche du sentier de nombreux monticules, certains groupés en rectangle.

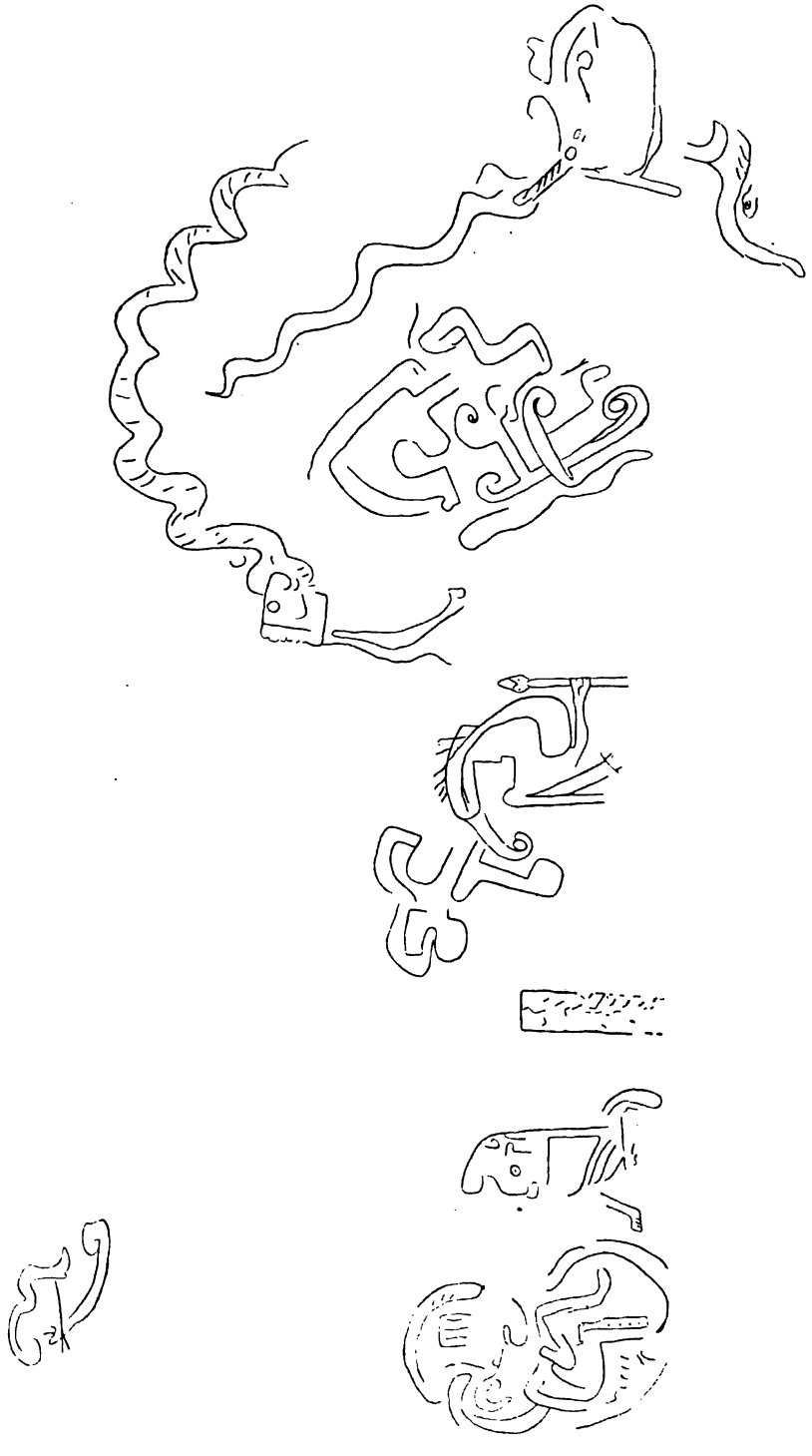
Après trois lieues de marche lassante, nous arrivons à un autre immense édifice. Celui-ci, malheureusement, est aussi complètement en ruines ; je m'acharne pourtant à le défricher et mets à découvert une pyramide très élevée, ayant à son sommet un édifice, ou plutôt les restes d'un édifice. La seule particularité qui m'a fourni d'ailleurs le nom de ces ruines (Yaabichna, beaucoup de chambres) est le nombre d'appartements intérieurs superposés ou se croisant sans ordre apparent. C'est sur la paroi d'un mur d'une de ces chambres complètement obscure que j'ai décalqué des signes très curieux où domine le serpent que l'on retrouve partout au Yucatan. J'ai eu beaucoup de peine à les relever. Ces signes se trouvant placés à une hauteur de 2 mètres environ, il me fallut improviser, avec les matériaux que j'avais à ma disposition, un échafaudage dont l'équilibre plutôt instable ne facilitait guère mon travail qui a duré plus de deux heures, étant dans l'obligation de m'éclairer d'une main et de relever les signes de l'autre.

Ruines de Nohcacab.

Une pénible marche de huit lieues nous amène au premier groupe de ruines que j'avais découvert à l'aller et qui m'avait semblé intéressant. Je ne m'étais pas trompé dans mes prévisions ; Nohcacab a dû être jadis une ville importante.

Une large avenue de près de 200 mètres de long, nivelée par un remblais, conduit à une pyramide qui, sans aucun doute, devait être un temple et qui mesure 15 mètres à la base, 5 au sommet, avec

Digitized by Google



Hiéroglyphes dans les ruines de Yaabichna.

Digitized by Google

une arête de 18 mètres de long. Cette avenue est dirigée du nord au sud et bordée de trois monticules, bases probables de temples moins importants, le premier placé au bout de l'avenue, les autres de 4 mètres de haut, situés respectivement à 50 et 70 mètres de la pyramide. Presque perpendiculaire à cette pyramide et absolument droite sur le côté remblayé, elle mesure 10 mètres de large à la hauteur des premiers petits temples, puis s'élargit jusqu'à 50 mètres.

De l'autre côté de la pyramide, à une distance de 16 mètres, se trouve la cité bâtie en carré avec une cour intérieure. Ces monuments ont subi le même sort que les autres ruines de cette région par suite des pluies diluviennes qui durent 5 ou 6 mois sans discontinuer. Les façades extérieures et intérieures des quatre édifices portent les marques des durs assauts des guerres, du temps et des éléments. Solidement construites, elles sont restées debout, et entre les amas de terre et de pierres éboulées, surgissent des pans de mur, des portes, des appartements, donnant une idée de la puissance du chef et des prêtres de cette ville et du nombre des sujets. Les façades les plus importantes sont celles du nord et de l'est; elles ont 24 mètres de longueur, et leurs hauteurs que l'on ne peut donner qu'approximativement sont extérieurement de 14 mètres et intérieurement de 8 mètres.

A l'angle nord-ouest, dans le prolongement de l'édifice ouest, est une pyramide de base rectaugulaire, allongée dans la direction de la grande pyramide. Il ne reste aucun vestige de construction au sommet et peut-être était-ce simplement une plate-forme d'où le cacique et les seigneurs pouvaient assister aux sacrifices célébrés dans le temple.

Des Indiens me parlaient d'autres ruines dans les environs, mais j'ai dû renoncer à les mettre à découvert à cause de la violence et de la fréquence d'accès de fièvre. J'ai dû quitter Nohcacab et me rendre à Xcopen pour retourner à Payo Obispo et de là gagner Mexico.

Telles sont donc ces ruines dans cette partie inconnue du Yucatan. Elles sont certes moins bien conservées, moins importantes et surtout moins chargées d'ornements que celles du Chiapas et du nord du Yucatan, mais elles sont intéressantes pour fixer un point obscur de la migration des Indiens. En outre le genre spécial d'ar-

Digitized by Google

chitecture, très simple, aux dimensions vastes, aux grandes lignes pures, marque sûrement une époque, époque primitive selon toute probabilité. L'existence de ces ruines, surtout si nombreuses et si rapprochées, indique que cette région fut abondamment peuplée par des tribus de race maya et permet d'affirmer maintenant qu'il existe une relation certaine entre les ruines du Peten et celles du nord du Yucatan.

Digitized by Google

VARIÉTÉS

LES CARAS DE L'ÉQUATEUR

ET LES PREMIERS RÉSULTATS DE L'EXPÉDITION G. HEYE SOUS LA DIRECTION DE M. SAVILLE [1]

PAR

M. GONZALEZ DE LA ROSA

Ancien Professeur et Bibliothécaire à Lima,
Membre de la Société des Américanistes.

Malgré les progrès de l'américanisme depuis plus d'un demi-siècle, l'Amérique ne nous a encore livré la moitié de ses secrets, et nous ignorons, entre autres choses importantes, plusieurs de ses anciens centres de culture.

Les archéologues ont donné jusqu'ici la préférence aux études relatives au Mexique et à l'Amérique Centrale ; mais ils négligent trop l'Amérique méridionale, et, en dehors des monuments des Incas, ils n'ont cru trouver ailleurs aucune région digne de leurs recherches sur les anciennes civilisations.

Il est pourtant incontestable qu'il existe au Pérou même, à l'Équateur ainsi qu'en Colombie, bien d'autres contrées, autrefois plus ou moins civilisées et jusqu'à présent oubliées, qui offriraient une riche moisson à l'américaniste et qui pourraient lui ménager bien des surprises.

Il fallait donc diriger de ce côté les recherches qui, malheureusement, exigent de grandes dépenses, et qui ne sont pas, la plupart du temps, à la portée des savants. Par bonheur, il s'est trouvé un enthousiaste capitaliste de New-York, M. George G. Heye, qui pénétré de l'importance de l'entreprise, a organisé une expédition archéologique qui porte son nom, dans le seul but d'étudier toutes

1. Contributions to south american archeologie. — *The George G. Heye expedition. — The Antiquities of Manabi.* A preliminary Report by Marshall H. Saville, etc. 1 vol. in-folio, avec 55 planches, New-York, 1907. Irving Press, 300 exemplaires numérotés.

Digitized by Google

les traces de civilisation qu'elle pourra découvrir à travers l'Amérique du Sud. L'œuvre a été placée sous la direction du jeune professeur du cours d'archéologie américaine, fondé à l'Université de New-York par M. le duc de Loubat, M. Marshall H. Saville, correspondant de notre Société.

L'expédition s'est mise en route en 1906 pour la côte de la République de l'Équateur, — presque inexplorée jusqu'à présent, au point de vue archéologique — et en quelques mois elle a ramassé une riche moisson, dont les résultats préliminaires sont sous nos yeux, dans un splendide in-folio que nous allons étudier ici sommairement, en attendant la suite, que l'auteur nous promet pour 1909, après son second voyage pendant les vacances de 1908.

M. Saville qui se propose d'étudier à fond pendant quelques années les régions les moins connues de la Colombie et de l'Équateur, a eu raison de commencer ses recherches sur la côte de ce dernier pays, où les historiens placent le berceau de la civilisation Cara, qui émigra vers les Andes à la fin du xe siècle et régna à Quito et ailleurs jusqu'à l'arrivée des Incas, dans la deuxième moitié du xve. Il y a là un problème ethnologique de la plus grande importance, qu'il faut se hâter de résoudre à l'aide des monuments, puisque les chroniqueurs ne nous en disent rien ou presque rien, et que nous n'avons d'autres renseignements que ceux qu'a pu ramasser sur les Caras et les Quitus le jésuite équatorien Velasco, vers la fin du xviiie siècle.

L'exploration de la côte de l'Équateur, pour être complète et riche en résultats, devrait s'étendre depuis La Puna et Santa Elena jusqu'à Païlon et Tumaco. Sans doute M. Saville y a pensé ; mais comme on ne peut tout entreprendre a la fois, il a commencé par la partie centrale de la dite côte, qui est le territoire proprement dit des Caras, et qui forme aujourd'hui la province de *Manabi* (ou Porto-Viejo) du nom d'un village et d'une tribu de la région. Comme cette dénomination, qui date d'une cinquantaine d'années, est presque inconnue à l'étranger, même aux américanistes, le titre *Antiquités de Manabi* est exact, quoique peu clair et suggestif, mais celui d'*Antiquités Caras* de la côte de l'Équateur, eût été préférable à mon avis.

Je dis *Caras*, parce qu'il faut leur attribuer tous les monuments qui révèlent quelque culture sur la côte. Les habitants presque

Digitized by Google

sauvages, que trouvèrent les Espagnols au XVIe siècle, l'ont déclaré alors, et tout révèle chez ceux-ci une origine récente et des affinités avec les Jibaros, d'après ce que racontait Zarate sur leur art de réduire les têtes par des procédés analogues. Les tribus actuelles des Cayapas, des Colorados et autres n'ont rien à faire avec les Caras, qui les ont précédés, et dont nous pouvons étudier le type à crâne *déformé*, dans quelques-unes des plus belles têtes trouvées par M. Dorsey à l'île de la Plata, tout près de leur ville de Manta. Ce n'est pas le seul exemple que l'histoire nous offre, où la barbarie succède à la civilisation et, où l'archéologue mal renseigné peut se tromper, attribuant à une race l'œuvre d'une autre, qui l'a remplacée dans une contrée.

Mais il est temps d'en finir avec ces éclaircissements préliminaires, qui nous ont semblé indispensables. Passons à l'examen du beau livre que consacre M. Saville à l'archéologie de la côte de l'Équateur.

Ce superbe in-folio de 121 pages de texte, avec 9 figures et 55 planches, contient une introduction ou rapport préliminaire, des notes et une explication détaillée des planches; de longs appendices, où l'on met sous les yeux du savant qui veut approfondir le sujet, de longs extraits des auteurs anciens et modernes qui ont étudié la géographie et l'histoire de la côte de l'Équateur, et enfin une bibliographie alphabétique.

Les 55 planches héliotypiques nous font admirer 23 modèles, de diverses époques, de ces blocs d'andésite taillés en forme de siège semi-circulaire, qui repose sur le dos d'un homme ou d'un animal. La plupart de ces soi-disant sièges ont été trouvés sur des tertres ou *mounds*, probablement artificiels, à quelques kilomètres au N.-E. de Manta et de Montecristi, et qui portent les noms de *cerros* de Hoja, Jaboncillo, Bravo et la Bolsa. Les plus anciens sont angulaires et portent des ornements symboliques en relief, qui méritent d'être étudiés. Les planches 35 et 36 représentent une déesse d'allure orientale, dont la tête est entourée de douze petits *sièges*, et sur chacun d'eux il y a deux petits cercles, qui symbolisent sans doute le soleil et la lune adorés par les Caras. On serait tenté de croire que c'est la déesse de la santé dont parle Velasco.

Les autres planches contiennent des disques et autres objets en cuivre, des poteries et des assiettes, avec de curieux ornements

Digitized by Google

polychromes. Parmi les figures du texte il y a une grande statue, qui semble très ancienne, et qui est peut-être une des deux dont parlent Cieza et Zarate.

On peut donc se féliciter de l'abondance des matériaux réunis dans cette première expédition, qui n'est pour ainsi dire que préparatoire, et qui va être suivie d'autres. Cependant, ce que nous avons sous les yeux est déjà suffisant pour mériter nos plus sincères félicitations.

Ce qui forme le fond de la collection, ce sont les dits vingt-trois sièges, auxquels je vais consacrer quelques observations, pour tâcher de fixer leur nombre total et leur destination primitive.

Ces prétendus sièges ne sont pas une nouveauté, puisqu'on en trouve depuis un demi-siècle en différents musées et collections particulières des deux mondes. M. Saville le reconnaît d'ailleurs pleinement; mais il faut convenir que ses spécimens sont les plus nombreux et les plus variés.

Le premier qui en ait parlé, semble-t-il, est le géographe équatorien Manuel Villavicencio, lequel, à la page 489 de sa *Géographie* de l'*Équateur* (en espagnol) imprimée en 1858 à New-York, dit ceci : « Au *Cerro* ou colline de *Hoja* (feuille) situé à deux lieues au nord de Montecristi, il y a un plateau sur lequel on voit rangés en cercle des sièges en pierre, dont on compte au moins *trente* », etc., et il ajoute « qu'il en avait deux dans sa collection à Guayaquil ». Il y a vingt-six ans j'en ai vu deux en vente, pour une centaine de francs, à la porte d'une boutique de cette ville, et un personnage de cette même localité m'a assuré avoir vu, en 1862, *douze* sièges en cercle sur la dite colline, où d'après la *tradition* locale, ils servaient de tribunal aux Indiens. D'après les renseignements obtenus par M. Saville il y avait de ces sièges dans chaque maison du district, et il croit qu'il y en a bien deux cents aujourd'hui, répandus dans les collections privées et dans les musées du monde entier : à Paris, à Londres, à Berlin, etc., etc., les vingt-trois qu'il représente ont été trouvés par lui-même.

On peut consulter à ce sujet la description faite par le Dr Hamy, dans son bel ouvrage sur la Galerie du Trocadéro, ainsi que les ouvrages sur l'Amérique du Dr Bastian, de M. Bamps, de M. Wiener, etc.

Il résulte de tout cela, que les fameux sièges ne se trouvaient pas

Digitized by Google

sous terre, puisque tout le monde les a vus, depuis plus d'un demi-siècle, formant cercle sur les collines. Cette constatation, qui a une grande importance pour l'archéologue, nous aidera à fixer leur vraie destination, et servira pour les comparer avec d'autres, qu'on trouvera quand on fera les fouilles, que nous attendons avec impatience.

On ne doit pas oublier que parmi les vingt-trois sièges que nous montre M. Saville, les plus archaïques manquent du support humain ou animal, et ont à la place un pied pyramidal ou carré, qui est le type primitif, comme on le verra après. Il faut aussi remarquer les dessins symboliques qu'on voit sur les bords des sièges aux bras angulaires, et sur d'autres objets en pierre, qu'il faudrait agrandir et étudier.

D'après l'opinion la plus reçue, ces sièges sont considérés comme existant uniquement sur la côte de l'Équateur, dans la province centrale appelée de Manabi. On les croit l'œuvre des Caras, qui y régnèrent pendant deux siècles, avant d'entreprendre la conquête des Quitus vers 980. Or, je suis à même de prouver que cette opinion n'est pas fondée, puisqu'il y avait des sièges identiques en Colombie.

D'abord, pour reconnaître qu'il y a aussi des sièges pareils au sud de la Colombie, tout près de la frontière équatorienne et des sources du Magdalena, vous n'avez qu'à ouvrir les *Antiquités péruviennes* de mon compatriote Rivero, publiées à Vienne en 1851, en collaboration avec Tschudi, et vous trouverez à la planche 27, je crois, un *siège identique*, provenant de Timana ou de Saint-Augustin où ledit Rivero trouva des antiquités remarquables vers 1825, si ma mémoire ne me trompe. Quoique le livre soit consacré au Pérou, il reproduit et décrit d'autres objets en pierre de ces ruines d'une civilisation étonnante et si oubliée. Plus au nord, près d'Inza on a trouvé aussi des sièges. Veuillez observer que la distance de Montecristi à Timana et Saint-Augustin n'est pas très grande. Le fait de trouver dans les deux localités les sièges et d'autres objets identiques, comme les cercueils en pierre, prouve les intimes relations entre les Caras et les seigneurs de Saint-Augustin, dont quelques-unes des statues viennent d'être placées au musée de Bogota. Je profite de l'occasion pour recommander à M. Saville

Digitized by Google

d'entreprendre des fouilles dans cette région si oubliée du sud de la Colombie.

Voyons à présent si les soi-disant sièges sont destinés à s'asseoir, ou ont une toute autre destination, comme vous allez le voir de suite.

On dira peut-être que je suis trop enclin à soutenir des paradoxes, et que la question ne vaut pas la peine d'être discutée, puisque ces blocs ont évidemment la forme d'un siège artistique, semblable aux nôtres. En effet, les apparences me sont contraires, mais non la réalité.

Je commence par vous dire que les Indiens anciens et modernes ne sont pas habitués à se servir de chaises: ils s'asseoient rarement, et se tiennent plutôt accroupis comme les Orientaux. S'ils voulaient avoir des sièges pour se reposer, ils les feraient en bois, et non en une pierre massive et très lourde. Ils ne les auraient pas placés en grand nombre sur les plateaux des collines. Ce qu'il est tout naturel de supposer c'est que les monticules artificiels remplaçaient les teocalli mexicains, et étaient pour les Caras de vrais temples en plein air, et que ce qu'on y rangeait en si grand nombre c'était des objets destinés au culte, des autels portatifs pour les sacrifices au soleil et à la lune : c'est pour cela qu'ils ont la forme d'un croissant, qui écrase leurs ennemis ou les êtres malfaisants.

Ce que j'affirme ici n'est pas une hypothèse fantaisiste d'archéologue, c'est un fait incontestable; ce sont les Caras eux-mêmes qui nous le disent dans leurs monuments, publiés à la suite des fameux sièges dans le livre de M. Saville. Je me reporte aux deux importants bas-reliefs représentant une déesse au type oriental avec, sur les côtés, les deux disques symboliques du soleil et de la lune, et sur la tête, en guise de gloire ou de nimbe, ces mêmes signes religieux, placés sur douze croissants qui font allusion au culte rendu à ces astres durant les douze mois de l'année. Eh bien, quels sont ces objets sur chacun desquels planent les symboles du soleil et de la lune? Ce sont... *apparemment*, douze des fameux sièges en deux rangées; mais en réalité ce sont douze autels pour les sacrifices aux deux astres placés sur les croissants. Il ne viendra à la tête de personne qu'on orne une déesse avec une *auréole de sièges*!

Il ne s'agit donc pas d'un paradoxe, d'une hypothèse plus ou moins plausible, mais de faits réels et indiscutables de l'existence des

Digitized by Google

mêmes objets à Montecristi et à Timana et leur évidente destination rituelle, puisqu'ils servent d'ornement symbolique d'une divinité. Les sièges en pierre, en si grand nombre, étaient incompréhensibles; mais tout s'explique si nous acceptons que c'étaient des autels destinés au culte solaire, où on déposait les offrandes pendant les douze mois de l'année. Il suffit de regarder dans le volume que nous avons sous les yeux les planches 35 et 36 qui représentent la déesse, pour se persuader que je n'invente rien. Il y manque les têtes, ajoutées plus tard, et à leur place on voit une sorte de pyramide à gradins ou teocalli, et au-dessus de chaque demi-cercle, les deux petits disques dont j'ai parlé, et qu'on ne pouvait figurer sur les soi-disant sièges en pierre.

Nous connaissons à présent les autels si originaux de ce peuple, sans histoire, et sans édifices, qui nous servent comme des échantillons de leur culture. Il nous faut maintenant faire des fouilles, pour découvrir les autres monuments de cette ancienne civilisation, qui nous promettent de grandes surprises et nous aideront à résoudre les problèmes historiques de l'Amérique du Sud.

En dehors des objets représentés dans les belles héliogravures que contient l'intéressant livre de M. Saville, sont, encore peu nombreux, les spécimens de l'art des Caras. Nous avons seulement les très curieux objets trouvés par M. Dorsey, de Chicago, à l'île de la Plata [1], près de Manta, où je crois reconnaître quelques têtes de captifs et de Caras, qui se distinguent par les crânes déformés, qui les caractérisaient. On voit aussi dans cette collection certaines pierres symboliques avec des cercles et des triangles significatifs, et certains colliers de pierres variées, qui semblent être ceux qu'on dit avoir été employés à Quito pour conserver les traditions. Le jour où l'on fera des fouilles sur la côte de Manabi, il est sûr qu'on trouvera des objets semblables.

Bien au nord, près de la frontière colombienne, on rencontra aussi vers 1860, au port du Païlon, et à quelques mètres *au-dessous* du niveau de la mer, une horrible tête en pierre, qui se trouve au Musée Britannique, où j'en ai fait un mauvais croquis en 1873, que j'ai retrouvé parmi mes anciennes notes. C'est une tête simiesque avec

1. *Archœological investigations on the Island of La Plata*, etc. Chicago, 1901, 8°, planches nombreuses.

Digitized by Google

ces grosses canines saillantes, qui caractérisent partout les dieux. Elle révèle une grande antiquité, dans ce pays qui a subi tant de cataclysmes, ayant amené l'affaissement du sol et l'invasion des eaux à une époque préhistorique : ceci nous indique l'importance qu'auraient les fouilles faites au bord de la mer, à Païlon, à Manta, à Santa Elena ou ailleurs.

Presque tous les autres restes archéologiques de la côte de l'Équateur ont été trouvés, plus ou moins, à la surface du sol, et représentent sans doute l'époque la moins ancienne et la plus avancée. La recherche des couches inférieures s'impose donc ; nous y trouverons les restes de l'homme primitif, qui a précédé les Caras et les Géants de la légende. Qu'on fouille au-dessous du niveau des fameux puits, que la tradition attribue à ces derniers, et qu'on explore les *tolas* ou tertres où se trouvaient les autels-sièges, et l'on obtiendra une abondante récolte. C'est alors seulement que la belle tâche confiée à M. Saville par le généreux M. Heye aura atteint son but : tous deux auront bien mérité de l'américanisme. Nous avons le droit de tout espérer, voyant le beau rapport préliminaire que nous venons d'étudier bien sommairement.

Il résulte de tout ce qui précède : que les Caras ont joué un rôle important dans l'histoire de la civilisation de l'Amérique du Sud ; qu'ils ont conquis et civilisé l'ancien royaume de Quito du xe au xve siècle ; que leurs liens avec les peuples du midi de la Colombie sont évidents, comme le prouvent leurs autels et les cercueils identiques, en forme de *canot*, trouvés chez les Montagnards ainsi qu'à la baie de Santa Elena, ce qui indique l'origine maritime des populations de Timana et Saint-Augustin.

Si nous consultons certaines traditions des Incas, elles nous parlent d'anciens rapports avec les habitants de la côte de l'Équateur, et le Quipocamayo Catari, cité par Oliva, soutient que les dits Incas étaient originaires de l'ancienne *Sumpa* ou *Tumba*, aujourd'hui Santa Elena. L'antiquité et la célébrité de cette ville est très grande parmi les Indiens, puisqu'ils font partir d'elle leur dieu Viracocha, quand il eut parcouru le pays du sud au nord. Des recherches sérieuses s'imposent dans ces ruines et donneront probablement à la mission américaine la clef de l'énigme.

Digitized by Google

Nous saurons aussi, quand on aura étudié la très intéressante île de La Puna, qui est tout près de la ville des fameux Géants, s'il y a eu ou non sur ces côtes une population antérieure aux Caras, aux allures gigantesques, révélées par des monuments cyclopéens, ce qui aurait pu donner naissance à la légende des colosses homosexuels, auxquels on attribue les célèbres puits de Santa-Elena.

Espérons que ce sera la gloire de notre collègue M. Saville de s'attaquer à la solution de ces grands problèmes.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

DERNIÈRES DÉCOUVERTES DE M. MALER DANS LE YUCATAN

PAR M. LE COMTE MAURICE DE PÉRIGNY

La dernière publication de notre confrère, M. T. Maler, est la description de quatre groupes de ruines découvertes par lui en 1894 et revisitées en 1905. Elles se trouvent aussi dans la région de l'Usumatsintla. Il faut remarquer qu'au lieu de superbes monuments comme dans certaines ruines du Peten, entre autres celles de Tical et de Nacun, il ne reste que des vestiges d'édifices et de pyramides. Leur intérêt principal consiste dans le nombre considérable de stèles sculptées, de figures et de hiéroglyphes. C'est d'ailleurs ce point qui intéressait spécialement notre collègue dans ses dernières explorations et cela conformément au désir de M. Bowditch qui voulait collectionner au Peabody Museum le plus grand nombre possible d'hiéroglyphes mayas.

Le premier groupe de ces ruines se trouve sur la rive gauche de l'Usumatsintla non loin du confluent du Rio Chixoy. Les ruines s'étendent au bord du fleuve sur une longueur de près d'un kilomètre. Ces constructions semblent faites de terre avec un peu de pierres et ont toutes une plate-forme. On retrouve seulement une ligne de pierres à angle droit qui a dû servir de base à des constructions de bois.

Sur la plus importante de ces pyramides se trouve un large autel arrondi de 1 m. 60 de diamètre, orné d'une ligne circulaire de hiéroglyphes. Le nom d'Altar de Sacrificios donné à ces ruines est dû à cet autel.

Au pied sont placées six stèles ; la plus grande est haute de 3 m. 40 sur une largeur de 1 mètre et représente un trône supporté par deux personnages à genoux, sur lequel est assise une divinité vue de profil. Une frise de quatre hiéroglyphes au-dessus de sa tête complète le dessin.

Digitized by Google

Près d'un autre édifice sont trois stèles dont deux très abîmées; la troisième représente quatre lignes de hiéroglyphes avec dix signes dans chaque rang. M. Maler remarque que ce chiffre 4/10 n'est pas usuel, c'est généralement 4/12; le reste a dû disparaître.

Les autres ruines, celles de Seibal, sont situées sur un vaste plateau et comprennent plusieurs édifices importants ayant, sur la façade, des stèles d'une incomparable beauté.

L'une d'elles représente un guerrier à la fois de profil et de face, mais, chose très rare, le pied droit est placé devant le pied gauche, tandis qu'ordinairement le pied droit est tourné d'un côté et le gauche de l'autre.

Une autre de 4 m. 50 de haut représente un homme avec un visage conventionnel très curieux, large, rond, avec des yeux saillants indiqués par des cercles. La bouche est à moitié entr'ouverte laissant voir deux dents de la mâchoire supérieure. Cette tête est surmontée d'une autre tête semblable, du même type horrible, et au-dessus de celle-ci un bandeau forme la base d'une figure ornementale : héron tenant dans son bec une grenouille. Cette figure est unique et tout à fait différente des autres. M. Maler la considère cependant comme pouvant être le prototype de ces grotesques figures de Tlaloc que l'on rencontre dans certains bas-reliefs.

Plus loin se trouve une autre stèle très remarquable; elle représente cinq personnages. Dans le bas, deux sont accroupis exécutant une cérémonie religieuse sur un autel placé entre eux; au milieu et dans une niche se trouve un autre personnage avec la figure tournée à droite. En haut sont les deux autres avec le visage de Tlaloc, engagés dans une conversation très animée. Le dessin de ces figures est remarquablement précis et naturel, ce qui est rare dans les sculptures de cette période reculée.

Plusieurs des stèles trouvées sont complètement abîmées; sur l'une d'elles pourtant il faut noter une particularité, le personnage représenté porte une sorte de ceinture ornée d'une série de parallélogrammes avec le petit côté horizontal.

M. Maler parle ensuite d'un édifice très élevé qu'il présume avoir eu des escaliers sur les quatre faces; on retrouve quelques ouvrages de maçonnerie avec des pierres sculptées appartenant à des frises couvertes de stuc et peintes en rouge. En face de chacun des quatre côtés est une stèle. L'une d'elles représente le vrai Chacmol, c'est-

Digitized by Google

à-dire un guerrier avec des pattes de tigre. Maler remarque que ce nom de Chacmol ne s'applique nullement à la figure demi-couchée trouvée à Chichen Itza par le Dr Le Plongeon. Les mains et les pieds de ce guerrier sont couverts par des pattes de tigre attachées par des bandages aux poignets et aux chevilles. Il tient dans sa main un masque terrible comme ceux portés par les prêtres en certaines occasions.

Une autre stèle de 3 m. 20 et dont la sculpture seule atteint 3 mètres, représente un grand prêtre plus grand que nature avec un masque remarquablement exécuté. Sa tête est coiffée d'un casque orné avec une somptuosité tout à fait remarquable.

Le résultat à Seibal fut donc la découverte de quatorze stèles, dont dix importantes et ornées de sculptures.

Le troisième groupe découvert par M. Maler se trouve à Itsimté près de Sacluk, aujourd'hui Libertad, petit village à huit lieues environ du lac Peten Itza.

A l'Est, au sommet d'une colline, l'on rencontre un groupe d'édifices en ruines, l'Acropole d'Itsimté. Il est probable que les principaux édifices de ce groupe faisaient face à l'ouest, c'est-à-dire à la ville située dans la vallée.

Il est à remarquer que toutes ces stèles, comme celles que j'ai découvertes aux ruines de Nacun, ne sont sculptées que d'un côté.

A l'ouest du plateau sont cinq stèles avec des bas-reliefs, quatre sur un rang, la cinquième à quelques mètres en avant. Par derrière, au premier plan, se dressent des ruines considérables, sans doute le reste d'un temple principal ou d'un palais? Au second plan, une cour entourée d'édifices, puis sur un troisième plan, toujours en arrière, une seconde cour également entourée d'édifices.

Les stèles sont malheureusement couchées et brisées. L'une d'elles représente un homme, sans doute un prêtre ; dans la main droite il tient une lance, dans la gauche un bouclier rond orné d'une figure grotesque. Sa robe lui vient presque jusqu'aux genoux, retenue par une ceinture faite de coquilles et dont le fermoir représente une tête.

Sur une autre stèle est un détail anthropologique intéressant : deux masques très distincts sont sculptés, l'un de face, l'autre de profil. Ces images donnent une idée très nette des traits caractéristiques de la race à cette époque.

Digitized by Google

Maler parle ensuite des édifices qu'il a découverts dans la vallée. Il y a trouvé cinq stèles à côté de petits autels. Beaucoup n'ont aucune inscription et notre collègue suppose que ces stèles étaient jadis recouvertes d'une couche de stuc sur laquelle étaient peintes, sur un fond rouge, des inscriptions et des figures.

Près de l'une des ruines se trouvent deux chultuns, c'est-à-dire des réservoirs pour l'eau de pluie.

Les ruines de Cankuen, découvertes en 1905, situées sur la rive droite de l'Usumatsintla, dans le haut de son cours, sont beaucoup moins importantes.

Il y a deux édifices sur les côtés nord et est d'une terrasse avec deux stèles sur le côté ouest.

Elles ont ceci de remarquable, c'est qu'elles sont ornées de sculptures sur les côtés est et ouest, et d'hiéroglyphes sur les côtés étroits.

L'une d'elles représente un guerrier assis sur un trône ayant la forme d'une croix de Saint-André et recouvert d'un tapis enrichi de broderies. Un serpent est enroulé autour d'un coin du trône, la tête cachée, la queue finissant en fleur.

Au sommet, dans le milieu et aux deux coins, sont percés de larges trous. L'on peut supposer que les victimes étaient attachées ainsi et sacrifiées debout.

Sur chacun des côtés étroits est une rangée perpendiculaire de seize hiéroglyphes malheureusement très indistincts.

Au pied de cette stèle est un petit autel circulaire d'un diamètre de 81 centimètres avec une bande de hiéroglyphes large de 6 centimètres 1/2. La victime, là aussi, devait sans doute se tenir debout.

La deuxième stèle n'est sculptée que d'un côté et représente un prisonnier couché au pied du guerrier, les mains attachées derrière le dos. Son casque est orné d'un Ketsal, l'oiseau sacré des tribus du Guatemala. Un groupe de quatre hiéroglyphes orne les coins du haut, et sur les côtés se trouve une rangée verticale de 4×3 hiéroglyphes.

M. Maler se rendit ensuite à Tenosique, finissant ainsi son long voyage de vingt et un mois qui révéla à la science archéologique tant d'admirables monuments.

Digitized by Google

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

SÉANCE DU 7 JANVIER 1908

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr E.-T. HAMY, MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

Après avoir annoncé la mort de notre regretté collègue, le comte de Turenne d'Aynac, sur lequel le baron Hulot a accepté de rédiger une notice nécrologique, et s'être fait l'interprète des regrets que cette perte cause à notre Société, M. le Dr Hamy donne la parole au secrétaire par intérim pour le dépouillement de la correspondance reçue depuis la dernière séance.

La correspondance manuscrite comprend : un télégramme de notre collègue M. Salone, qui s'excuse de ne pouvoir achever ce soir la communication du travail qu'il avait commencé d'exposer à la Société à la dernière séance; une lettre du comte Jean de Kergorlay, promettant de rédiger sur notre regretté collègue, le comte de Laugier-Villars, une notice nécrologique qui sera envoyée à la Société dès son achèvement; une lettre du Dr Héger au Dr Hamy, dans laquelle le Dr Héger demande au président de la Société la collaboration des Américanistes de Paris au futur Congrès de Vienne, et la collaboration personnelle du Dr Hamy au même Congrès ; une lettre de la Bibliothèque de la Columbia University disant avoir reçu les volumes I à III et V du *Journal* et demandant l'envoi du vol. IV de l'ancienne série et de la nouvelle série (approuvé); une lettre de la Légation du Chili en France, annonçant l'ouverture à Santiago du Chili, le 1er décembre 1908, du 4e Congrès scientifique (1er congrès pan-américain) et donnant copie d'une lettre du Dr Valentin Letellier, recteur de l'Université du Chili, qui demande spécialement la participation des membres de la Société des Américanistes de Paris à ce Congrès, et, en envoie le programme ; une lettre du baron Hulot demandant un résumé du rapport de M. de Périgny pour être inséré dans la partie de la *Géographie* réservée à la correspondance; une lettre de M. Pendola, bibliothécaire au Museo Nacional de Buenos-Ayres, demandant à la Société de lui compléter la collection de ses publications (approuvé); une longue lettre de M. Théodore Urban exposant au Président de la Société des Américanistes la découverte qu'il croit avoir faite de la clef des monuments pré-colombiens, et demandant le prix que la Société aurait à décerner, à ce qu'il suppose, pour la découverte d'une clef permettant de déchiffrer l'écriture de l'homme primitif de l'Occident (dépôt dans les Archives).

Digitized by Google

La correspondance imprimée se compose d'une lettre d'invitation aux obsèques du comte de Turenne d'Aynac, décédé le 3 décembre 1907, qui ont eu lieu le 7 du même mois à l'église Saint-Augustin; une rectification d'adresse de la Société d'anthropologie de Vienne; une circulaire du ministre de l'Instruction publique annonçant que la prochaine session du Congrès des Sociétés savantes aura lieu à la Sorbonne du 21 au 25 avril 1908. (M. le Dr Capitan est délégué pour y représenter la Société) ; une circulaire de l' « American Philosophical Society », relative au Congrès qui sera tenu à Philadelphie du 23 au 25 avril 1908 ; une circulaire relative au 3e Congrès International des Religions, qui aura lieu à Oxford du 15 au 18 septembre 1908.

Les ouvrages reçus sont les suivants : *Globus*, 1907, nos 21, 22, 23, 24 du tome LXXXXII (no 21 : Les Araucans dans les missions du Chili mérid., par Schuller); *Bulletin of the American Geog. Soc.*, 1907, novembre, décembre ; *Museon*, 1907, nos 3-4; *Bulletin du Parler français au Canada*, 1907, novembre, décembre; *Revista de la Facultad de Letras y Ciencias*, Université de la Havane, 1907, septembre ; *Anales del Museo Nacional de Buenos-Aires*, 3e série, t. VII, 1907 ; *Memorias y Revista de la Sociedad Cientifica Antonio Alzate*, tome XXIV, nos 10, 11, 12, tome XXV, no 1 ; *Ymer*, 1907, no 3; *Revue de l'École d'anthropologie de Paris*, 1907, décembre ; *Anales del Museo Nacional de Mexico*, t. IV, no 8 ; *Bulletin of the American Museum of Natural History*, t. XVII, 5e partie. (The Shasta, par Roland B. Dixon) ; *Memories of the American Anthropological Assoc.*, vol. II, partie 1, partie 2 (Les Creeks de la ville de Taskigi, par Frank G. Speek); J. Walter Fewkes, *Excavations at Casa Grande, Arizona, in 1906-1907*; Mariano Fernandez de Etchveria y Veytia : *Los Calendarios Mexicanos* (édition du Musée National de Mexico) ; *Liste des membres du Comité des Travaux Histor. et Scient., 1907* ; Librairie Otto Lange : *Catalogue of Geographical Books on America, Asia and Oceania* (1908, no 1).

M. le Dr Capitan présente ensuite la première série de ses *Décades américaines*, remercie le Dr Verneau des facilités qu'il lui a fournies pour l'étude de différents objets conservés au Musée d'ethnographie du Trocadéro, et exprime l'espoir que son travail sera de quelque utilité aux Américanistes. Le Président remercie notre collègue de son hommage.

M. Gonzalez de la Rosa remet au Secrétaire par intérim deux courtes notes relatives, l'une au Codex Popoloca, l'autre à l'Institut historique du Pérou; il annonce ensuite d'après le journal l'*Amérique latine* que M. Saville, au cours des fouilles exécutées par lui sur la côte de l'Équateur aurait découvert de remarquables bas-reliefs et de grands monuments en pierre ne ressemblant, paraît-il, à aucun type connu. Conviendrait-il d'y voir des œuvres de la race primitive de l'Équateur ? La question reste à étudier. A ce sujet, le Dr Rivet signale, comme méritant d'être rapprochés de la découverte de Saville, les bas-reliefs de Gonzalez Suarez, et ajoute qu'on trouve sur la côte de l'Équateur des ossements de mastodontes, qui ont, sans doute, amené la croyance, chez les indigènes, à l'existence ancienne d'une race de géants.

Digitized by Google

M. le Dr Hamy entretient la Société d'un curieux manuscrit qui lui vient d'un neveu de Dumoutier, M. Gamble, contenant une communication adressée en 1845 par A. de Quatrefages à la Société d'Ethnologie. C'est une « notice sur les Indiens Iowas et Odjibbeways qui se sont montrés à Paris en 1845 ». Auparavant, déjà, dès 1827, des Osages étaient venus en France, et avaient fourni à Boilly, et à quelques autres le sujet de curieuses gravures que le Dr Hamy met sous les yeux de ses confrères ; rien de scientifique n'avait été écrit sur ces Indiens. Il n'en a pas été de même de la troupe amenée à Paris par Catlin en 1845 ; le Dr Hamy en donne une preuve en lisant la très intéressante notice de Quatrefages, qui sera publiée dans le *Journal*.

A une demande du Dr Verneau, désireux de savoir si des mensurations ont été exécutées, le Dr Hamy répond en renvoyant son collègue à l'ouvrage de Quételet.

M. le Dr Raphael Blanchard, professeur à la Faculté de Médecine et membre de l'Académie de Médecine, est élu membre titulaire de la Société.

La séance est levée à 6 heures 25.

SÉANCE DU 4 FÉVRIER 1908

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.

M. le Dr Blanchard remercie la Société de l'honneur qui lui a été fait; le président se félicite du concours que notre nouveau collègue veut bien apporter à nos travaux.

La correspondance manuscrite comprend : lettre de M. George G. Heye annonçant l'envoi d'un travail : *Contributions to South American Archeology*, par l'entremise de la « Morris European and American Express Co » ; lettre de M. le duc de Loubat relative à la prétendue découverte de M. Théodore Urban sur la clef des monuments précolombiens ; lettre d'excuse de M. Boman, et envoi du compte rendu d'un ouvrage de M. Nordenskjöld; lettre de M. Deniker demandant de compléter la collection de la Société à la Bibliothèque du Muséum (adopté) ; photographies de M. Pimentel ; demande d'échange du directeur de la *Revue des Études ethnographiques et sociologiques* (adopté).

Le capitaine Perrier, attaché à la Section de géodésie du Service géographique de l'armée, ancien membre de la Mission géodésique française de l'Équateur, pose sa candidature à la place de membre titulaire. Présenté par MM. Hamy et Rivet.

M. de Périgny, présenté par MM. Hamy et Loubat, pose aussi sa candidature.

M. de Charencey fait hommage du tome XXXI des *Actes de la Société philo-*

Digitized by Google

logique et d'une brochure intitulée *Choix d'étymologies françaises et argotiques*, dont il est l'auteur.

La Correspondance imprimée comprend : *Revue des Études ethnographiques et sociologiques*, n° 1 ; accusé de réception du Musée Goeldi d'Histoire naturelle et d'Ethnographie (pour le *Journal*, vol. III, n° 1); souhaits de nouvel an du Musée National de Mexico ; *Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei*, série V, vol. XVI, fasc. 6-8, 1907 ; *Revue de l'École d'Anthropologie de Paris*, janvier 1908 ; *Proceedings of the Academy of Natural Sciences of Philadelphia*, vol. LIX, 1907 ; *Anthropos*, 2e vol., fasc. 4 et 5 ; *Proceedings of the Davenport Academy of Sciences*, vol. X, 1904-1906 ; *The Monterey pine Scale*, de Dudley Moulton (*Proceedings of the Dav. Ac. of Sc.*) ; *The genus Euteltix* de Elmer Darwin Ball (*Proceedings of the Dav. Ac. of Sc.*) ; *Anales del Museo nacional de México*, tome IV, nos 9 et 10 ; *Memoriales de Fray Toribio de Motolinia* ; Saville, *The Antiquities of Manabi Ecuador*, New-York, 1907 ; *Bulletin de la Canadienne*, 1907, n° 11, 1908, n° 1 (spécimen).

M. Hamy qui vient d'examiner les photographies de M. Pimentel y reconnaît des œuvres aztèques (mauvaise pièce représentant un singe).

M. de Charencey dans une courte communication observe que, parmi les mots argotiques, un au moins est d'origine algonquine.

M. Raphael Blanchard a parcouru dernièrement une partie du Canada, des États-Unis et du Mexique ; à Chihuahua, à Orizaba il signale de curieuses survivances ethnographiques, ce sont des mortiers en pierre, probablement en diorite, servant à piler le piment, le cacao et le maïs, employés encore à l'heure actuelle par les Indiens et les Blancs. A Orizaba, au marché, le prof. Blanchard a vu une quantité considérable de ces mortiers ce qui prouve leur emploi constant. Il présente une photographie d'un mortier à piment de forme circulaire, monté sur trois pieds, à peine excavé, avec un pilon en pierre ; une autre d'un mortier à cacao ou à maïs qui est tabulaire, rectangulaire, à trois pieds, très légèrement excavé, avec un rouleau quadrangulaire, mais le plus souvent ce rouleau est fusiforme. Ces objets portent encore le nom nahuatl primitif de matété.

Des mortiers de même nature ont été introduits d'Amérique en Europe par les Espagnols, en Espagne et dans le sud de la France. M. Daleau a recueilli des mortiers de forme tabulaire dans le département de la Gironde. A Bordeaux, un magasin a encore un tableau à l'huile représentant un ouvrier utilisant ce mortier.

M. Hamy insiste sur le caractère intéressant de ces transplantations d'instruments d'Amérique en Europe.

Le Dr Rivet fait une communication sur les tsantsas des Jivaros (tsantsas vraies, fausses, tsantsas d'animaux).

M. Salone a la parole pour la suite de sa communication sur les unions ethniques au Canada.

Les unions légitimes n'ont donné aucun résultat. Les unions libres ont été très rares, grâce à l'influence des prêtres. Il est vrai que les bâtards étaient réunis aux Indiens. Mais le gouvernement s'y opposant, ces Français réunis aux

Digitized by Google

Indiens ont produit aussi des métis. D'autre part, les Indiens gardaient les Anglais faits prisonniers, et les mariaient entre eux ; mais nul doute qu'il n'y ait là une autre source de métissage.

Dans la colonie française, il n'y a pas eu un grand nombre de mélanges.

Comment expliquer alors qu'un certain nombre de Canadiens ont du sang indien dans les veines? Cela tient à ce que les sauvages entrent peu à peu dans la vie civilisée. Ces types de métis se retrouvent chez des individus très distingués et de haute valeur.

Mais que s'est-il passé en dehors des limites de la colonie ? Dans le sud de la Nouvelle-Écosse, il y a eu un très grand nombre d'unions. Nombreuses unions entre les Français et les Abénaquis.

Voyons ce qui s'est passé entre les coureurs de bois et les femmes sauvages. Celles-ci avaient un penchant pour ces Blancs vivant en sauvages et les mœurs des sauvages étaient assez licencieuses.

Il y avait en Louisiane des postes qui étaient en train de se former ; dans ces postes, il y avait des Français, des noirs esclaves et des indigènes. Là il y a eu des métissages le plus souvent illégaux.

Qu'ont donné tous ces mélanges?

Un faible pourcentage de métis.

Il s'est créé un peuple métis en un certain point autour du lac Winipeg ; il subsiste toujours dans l'ouest. Il y a un autre groupe écossais indigène ; ces deux types d'individus se sont créés après la chute de la domination française, au moment de la rivalité entre la Compagnie de la baie d'Hudson et la Compagnie de l'Ouest (1780-1830).

C'est le seul résultat des alliances entre Français et indigènes. Ils sont une vingtaine de mille environ.

M. Verneau demande à M. Salone si les métis sont féconds. Celui-ci répond que les naissances sont faibles au 1er degré, mais après, elles reprennent leur abondance. Les sauvages sont peu féconds.

M. Blanchard a visité deux centres européens-indiens-canadiens. Il y a là des métissages à tous les degrés. Dans ces villages, il y a une tente dans chaque jardin, et les métis préfèrent vivre sous la tente. Dans un village de métis iroquois, il n'y a pas de tentes mais des maisons confortables. Le chef parle anglais et français très correctement.

La séance est levée à 6 heures 35.

SÉANCE DU 10 MARS 1908

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.

A propos du procès-verbal :

M. Hamy, au sujet des survivances ethnographiques, mentionnées par M. Blan-

Digitized by Google

chard, signale un passage de Baumé relatif à un moulin à chocolat, ceci montre qu'avant les premiers moulins, on employait les mortiers anciens d'Amérique.

M. le duc de Loubat dit que les chasseurs de fourrures avaient chacun une Indienne.

M. le Dr Verneau cite des cas nombreux de métissage fécond (entre Indien et blanc).

M. Jules Nestler, professeur impérial royal à Prague, pose sa candidature comme membre titulaire de la Société. Présenté par MM. Hamy et Vignaud.

La correspondance manuscrite comprend : 1° deux lettres de M. de Périgny, l'une relative à sa candidature et l'autre à son mémoire ; 2° une lettre du chargé d'affaires du Chili relative au 4e Congrès scientifique (1er pan-américain) qui se réunira à Santiago de Chili le 1er décembre 1908 ; 3° une lettre de M. Désiré Pector qui envoie trois coupures de journaux relatives à la photographie de la pierre à sacrifices découverte au Nicaragua, à des idoles andaquines de San Agustin (Colombie) et à la découverte d'un mastodonte en Colombie ; 4° une demande d'échange des publications de la classe des Sciences morales de la R. Accademia delle Scienze de l'Istituto di Bologna (adopté).

La correspondance imprimée comprend : Le 1er fascicule des *Memorie della R. Accademia delle scienze del l'Istituto di Bologna*, classe di Scienze morali (sezioni di Scienze filologiche et sezioni di Scienze giuridiche) ; *Rendiconti delle Sessioni della R. Accademia delle scienze dell' Istituto di Bologna* (classe dei Scienze morali) ; *Statute della Reale Accademia delle Scienze dell' Istituto di Bologna*: *Fourth annual Report of the Library Board of the Virginia State Library* (1906-1907) ; *Bulletin of the Virginia State Library* (janvier 1908) ; *Boletin de la Sociedad Geográfica de Lima* (1er trim. 1907 et 3e trim. 1906) ; *Anales del Museo Nacional de Mexico*, t. IV, n° 2, 1907 ; *Revista de la Facultad de Letras y ciencias de la Havana* (nov. 1907) ; *Zeitschrift für Ethnologie* (6° fasc. 1907, 1er fasc. 1908) ; *Ymer* (4e fasc. 1907) ; *Forty-first Report of the Peabody Museum*, 1906-07 ; *American Anthropologist* (oct.-déc. 1907) ; *Bulletin du Parler français au Canada* (janv. et mars 1908) ; *Bulletin of the American Geographical Society* (janv. 1908) ; *Revue de l'École d'Anthropologie de Paris* (fév. 1908) ; *Notice sur les fêtes données à Paris en 1907*, en l'honneur de Son Excellence le conseiller Rodrigue Alves, ancien président de la Rép. des E.-U. du Brésil.

Hommages d'auteurs : Koch-Grüberg, *Der Tischfang bei den Indianiren Nortwesthrasiliens* , Koch-Grüberg et G. Hübner, *Die Makuschi und Wapischaua*.

M. de Charencey fait une communication sur des ressemblances entre certains idiomes du nord-est asiatique et du nord-ouest américain qui prouvent qu'il y a eu des rapports entre les deux continents et que des Mongols ont parcouru la côte du Pacifique.

M. Hamy rappelle qu'il a fait la même démonstration d'une façon irréfutable au point de vue anthropologique.

M. Gonzalez de la Rosa pense que ces faits sont d'origine récente.

M. Hamy pense qu'il ne s'agit en effet que de populations relativement

Digitized by Google

modernes et qu'il ne saurait rien avancer relativement aux temps très anciens.

M. de Charencey pense au contraire que ces faits se rapportent à une haute antiquité alors que le fer était inconnu dans l'Amérique du Nord.

M. Hamy répond que les peuplades maritimes asiatiques dont il s'agit ignoraient le fer comme les Américains.

M. de Charencey pose une question sur l'origine probable asiatique des Américains. L'enfant indien a le type mongolique, chez l'adulte ces caractères s'atténuent.

C'est là une vaste question qui comporterait une très longue discussion.

M. Hamy communique un important mémoire sur l'album des habitants du Nouveau monde d'Antoine Jacquard et fait passer sous les yeux des membres de la Société d'intéressantes gravures de cet artiste poitevin.

Le capitaine Perrier et M. de Périgny sont élus membres titulaires.

La séance est levée à 6 heures.

SÉANCE DU 7 AVRIL 1908

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr HAMY,
MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

La correspondance manuscrite comprend : 1° une lettre du ministre de l'Instruction publique relative à la participation au 16e Congrès international des Américanistes à Vienne; 2° une lettre de M. le cap. Perrier, remerciant de son élection comme membre titulaire de la Société ; 3° une lettre de M. Hervé, présenté par MM. Hamy et Verneau, qui pose sa candidature comme membre titulaire. Le Cel Bourgeois s'excuse de ne pouvoir assister à la séance et promet une étude sur les dernières publications géographiques de Sao Paullo.

La correspondance imprimée comprend : *Bulletin et mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, n° 4, 1907 ; *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien*, 6e fasc. 1907 ; *Règlement et programme général du 9e Congrès international de géographie de Genève* (27 juillet-6 août 1908) ; *Zeitschrift für Ethnologie*, 2e fasc. 1908 ; *The Journal of the Royal anthropological Institute of Great Britain and Irland* (juillet-décembre 1907) ; *Le Bulletin du parler français au Canada* (mars 1908) ; *Bulletin of the American Geographical Society* (février 1908) ; *Proceedings of the american antiquarian Society*, 3e fasc., vol. XVIII, 1907 ; *Annual Report of the Smithsonian Institution*, 1906 ; *The Geography and Dialects of the Miwik Indians*. Barrett, Berckley, 1908 (University's of California publications); *The Ethnogeography of the Porno and Neighbooring Indians*. Barrett, 1908 ; *Report of the Librarian of Congress*. Washington, 1905 ; *Annales del Museo Nacional de Montevideo*, vol. VI, tome III, fasc. 3, 1908 ; *Register oficial*, 1907. République du Paraguay ; *Boletin del Cuerpo de ingenieros de minas del Perú*, n° 53,

Digitized by Google

1907; *The religion of the Indians of California*. Krœber, Berckley, 1907 (University's of California publications); *The Washo linguage of central California and Nevada;* Krœber, etc.; *The Emeryvith Shellmomed-Maa*. Uhle (id.); *Navaho Myths. Preyers and songs with Texts and Translations*. Matthews-Berckley, 1907 (id.); *Anthropos*, 2e fasc. 1908.

M. Hamy souhaite la bienvenue à MM. Perrier et de Périgny.

M Jules Nestler, professeur impérial-royal à Prague, est élu membre titulaire de la Société.

M. le Dr Capitan est élu, à l'unanimité, secrétaire général de la Société. M. le Dr Capitan remercie la Société du grand honneur qui lui est fait.

Il remercie M. Rivet d'avoir bien voulu remplir par interim depuis plusieurs mois ces délicates fonctions avec zèle, exactitude et précision. Il lui adresse de cordiales félicitations que formule à son tour le Président.

M. Capitan est désigné pour représenter la Société, avec MM. de Peralta et de Périgny au Congrès des Américanistes à Vienne. Réponse sera faite au ministre de l'Instruction publique.

La parole est donnée à M. de la Rosa pour son étude sur le travail de M. Saville M. de la Rosa insiste sur ce fait que, d'après lui, les grands sièges en pierre à Purri de Manabi, ont existé aussi en Colombie (Tumaná ou San Agustin). Il croit que ces sièges étaient en réalité des autels, ou autres choses semblables relativement au culte.

M. Hamy pense que ce peuvent être des sièges pour inviter les esprits à venir s'y asseoir. L'une des planches de M. Saville présente un dessin qui rappelle le dieu de la chasse qui est figuré sur une pièce du Trocadéro. M. Hamy rappelle qu'à Tumaco, un agent consulaire français a fait quelques fouilles et a recueilli des statuettes fort usées et qui présentent des analogies assez frappantes avec des objets de l'Inde. M. Hamy a remarqué que les deux bras du siège ne sont pas égaux, mais il ne voit aucun inconvénient à ce que dans certains cas, ils aient pu servir à déposer des offrandes, comme le croit M. G. de la Rosa.

M. Cordier fait une communication sur des manuscrits thibétains. Actuellement on possède 49 manuscrits mossos et lolos. M. Bacot en a rapporté 19 autres (18 mossos, 1 lolo).

Ces manuscrits mossos intéressent beaucoup la Société. Ils sont écrits en écriture pictographique, qui, sous certains rapports, rappelle des manuscrits de l'Amérique centrale. M. Cordier les apportera dans la prochaine séance.

M. Hamy ne voudrait pas affirmer qu'il y a des ressemblances, mais il y a un « air de famille ».

M. Hamy lit une communication sur la hache d'Antoine de Jussieu, qui servit à ce savant à définir le rôle des fameuses « pierres de foudre ». Il croit en avoir retrouvé l'original dans les collections du Trocadéro.

La séance est levée à 6 heures.

Digitized by Google

SÉANCE DU 5 MAI 1908.

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr HAMY, MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

La correspondance manuscrite comprend : Lettre d'excuses de MM. Vignaux, Froidevaux et de Charencey .

La correspondance imprimée comprend : *Bulletin of American Geographical Society*, mars 1908 ; *Revue de l'École d'Anthropologie de Paris*, mars-avril. ; *Bulletin de la Société Neuchâteloise*, t. XVIII, 1907 ; *Groupe parisien de l'École Polytechnique*, mars 1908 ; *Revista de la Facultad de Letras y Ciencias*, de la Habana, janvier ; *American Anthropologist*, janvier-mars 1908 ; *Anales del Museo Nacional* San Salvador (à citer un article sur la concordance entre les calendriers nahuatl et romain) ; *General Register der Zeitschrift für Ethnologie* ; *Anales del Museo Nacional de Mexico*, t. IV, n° 12 ; *Bulletin du Parler Français au Canada*, avril 1908.

Eugenio Garson, 1° *L'Europe dans l'Amérique latine* ; 2° *Critiques sur Jean Orth.*

Capitaine Perrier, *La Mission française de l'Équateur.*

M. Hervé, *Notes et matériaux. Destruction de la caverne à ossements de Kühloch en Franconie.* — *Voyage à la Martinique par J. R., général de brigade*, 1804 (*Revue École Anthropologie*, janvier 1907).

M. Hervé, *Cours d'ethnologie, Noirs et Blancs. Le croisement des races aux États-Unis* (*Revue École anthropologie*, octobre 1906).

M. Capitan, *Cours d'antiquités américaines du Collège de France. Leçon inaugurale* (extr. *Revue École anthropologie*, avril 1908).

M. Haussoullier, *Notice sur la vie et les œuvres de M. Jules Oppert.*

M. Th. Maler, *Explorations of the Upper Usumatsintla and adjacents regions.*

M. Hervé est nommé membre titulaire. Il offre à la Société un livre intitulé : *Voyage à la Martinique. Vues et observations politiques sur cette isle*, avec un aperçu de ses productions végétales et animales, par J. R. (Reux), général de brigade, Paris, an XII (1804), volume original. L. Pelletier, libraire, rue Saint-André-des-Arcs. Petit in-8° carré de 194 pages.

M. de Périgny sur la proposition du Secrétaire Général, avec l'approbation du président et après vote des membres présents, est nommé secrétaire des séances.

M. Cordier montre les manuscrits mossos rapportés par M. Bacot. Ils sont très curieux. On y voit certains signes analogues à ceux des manuscrits mexicains, entr'autres : la tête de cerf, le croissant de lune. Ce sont des prières ou des légendes du pays. — M. Cordier lit une communication sur les tribus mossos et dépeint les coutumes de ces peuples. Le prince Henri d'Orléans a rapporté

Digitized by Google

plusieurs manuscrits thibétains et a donné une traduction de l'un d'eux. — On espère arriver avant longtemps à un résultat définitif sur leur interprétation.

M. Seler a reçu le prix quinquennal Angrand, de 5.000 francs, pour son travail sur le Codex Borgia. A l'unanimité la Société lui adresse ses plus vives félicitations et charge le secrétaire général de les lui transmettre.

Le Dr Capitan présente plusieurs pièces recueillies à Saint-Domingue. Il y a des types spéciaux de haches, et d'autres semblables aux nôtres. Réunis dans la même île, ces objets indiquent deux courants de civilisation tout à fait différents. Certaines haches sont du type des haches de l'Amérique du Nord, d'autres sont au contraire du type caraïbe. Il y a aussi des pilons à figures, des masques antilliens et une amulette analogue aux amulettes mixtèques.

Le Dr Hamy fait remarquer l'intérêt de cette communication, étant donné que tous ces objets viennent de Saint-Domingue. Or les Antilles ont eu deux civilisations et l'on a tort de tout rapporter aux Caraïbes. Il n'y a jamais eu de caraïbe à Cuba et le culte à Sainte-Lucie était antérieur aux Caraïbes. Cette collection sera donc très utile pour des déterminations ultérieures.

Le Dr Hamy lit ensuite une note très intéressante intitulée : Études iconographiques et ethnographiques des Indiens du Brésil. Il montre des dessins exécutés en 1613 et fait l'histoire du voyage et de la venue en France de ces sauvages qui font l'objet des gravures. Les Indiens de Razilly, peintures par Du Viert.

M. Hamy fait ensuite passer des livres fort rares et très curieux : *Histoire de la mission des P. Capucins en l'isle de Maragnan*, par le R. P. Claude d'Abbeville ; *Voyages en Afrique*, *Asie*, *Indes Orientales et Occidentales*, par Jean Mocquet.

M. Humbert adresse un intéressant mémoire intitulé : Les documents manuscrits du British Museum relatifs à la colonisation espagnole en Amérique et particulièrement au Vénézuéla.

Il résume ainsi ce mémoire :

I. Documents généraux. — Peu d'originaux. Ce sont en général des copies de cédules royales, d'actes administratifs, ou des pièces d'un intérêt médiocre, se rapportant à l'œuvre des missions.

Ils sont catalogués ainsi qu'il suit :

Add. 13.974, n° 60. — Indice de los despachos generales que se han expedido á los Reynos de las Indias desde el año 1700.

Add. 13.974, n° 61. — Cédulas tocantes á Indias, 1620-1787 (all copies except one signed by Philipp V on the 23 July 1712).

Add. 14.012. — Papeles tocantes á las doctrinas de los Religiosos en las Indias (1612-1651).

II. — Les pièces relatives au Vénézuéla offrent un intérêt tout particulier. Ce sont presque toutes des documents originaux. On peut les classer en quatre catégories :

1° *Colonisation*. Add. 24.906. — Cédulas reales tocantes á la provincia de

Digitized by Google

Venezuela, (1529-1535). — 159 feuilles enfermées dans une couverture en parchemin sur laquelle on lit : « Sobre la conquista de la provincia. »

Ce précieux manuscrit, que nous avons étudié en détail dans notre thèse sur *L'occupation allemande au Vénézuéla au XVIe s.* (1905), permet de porter un jugement définitif sur le rôle exact qu'ont joué au Vénézuéla les gouverneurs allemands choisis par les Welser, et sur le contrôle que ne cessa jamais d'exercer dans la province la couronne d'Espagne. Il éclaire d'un jour nouveau de célèbres personnages dont le caractère a souvent été discuté : le pacificateur Villegas, le premier évêque du Vénézuéla, Rodrigo de Bastidas, etc.

Add. 13974, n° 23. — « Sobre el estado de la pacificacion y poblacion de los Indios Cumanagotos. » Nueva Barcelona, 12 juin 1638.

C'est une lettre originale adressée au gouverneur de Cumana par Juan de Urpin. — Il se plaint des *repartimientos* qui nuisent à la pacification et à la conversion des Cumarragotos. Il demande au gouverneur l'autorisation de chasser les Hollandais qui se sont rendus maîtres des salines d'Unare.

Add. 22.681 à 22.685. — C'est le manuscrit de la *Historia de las Indias* de Bartolomé de las Casas.

2° *Administration.* Eg. 1803, 1804, 1805 — Ces pièces nous donnent des renseignements intéressants sur les rapports des gouverneurs avec les autres fonctionnaires et sur les rivalités entre les autorités civile et religieuse.

3° *Commerce et finances.* Add. 13987. — Papiers importants relatifs à la « Real Compañia Guipuzcoana de Caraças ». Rôle bienfaisant de cette Compagnie commerciale qui combat la contrebande étrangère, favorise la culture du cacao, du coton, de l'añil, ainsi que l'élevage du bétail. — Dangers de son monopole. — Importations et exportations faites par la Compagnie. — Prix des denrées.

La Séance est levée à 6 h. 30.

SÉANCE DU 2 JUIN 1908

Présidence de M. Vignaud, Vice-Président

La correspondance manuscrite comprend : 1° Une lettre de remerciements du professeur Seler en réponse à la lettre de félicitations de la Société pour le prix Angrand qui lui a été décerné ; 2° Une lettre de remerciements de M. Jules Nestler, de Prague, nommé membre de la Société.

La correspondance imprimée comprend : Une lettre de faire part de la mort de M. Paul Mirabaud, ancien membre de la Société.

Revue de l'École d'Anthropologie de Paris, mai 1908 ; *Bulletin de la Société de Géographie de Dunkerque*, juin 1907 ; *Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei*, avril 1907; *Le Muséon*, t. IX, n° 1 ; *Ymer*, n° 1, 1908 ; *Anthropos*, t. III, n° 3, 1908 ; *Zeitschrift für Ethnologie*, t. III, 1908 (à noter Hoch-Grünberg,

Digitized by Google

Das Haus bei den Indianern Nordwestbrasiliens). *Wurttembergtsche Jahrbücher für Statistik und Landeskunde*, t. I, 1907 (à noter Theodor Koch-Grünberg, Indianertypen aus dem Amazonasgebiet) ; *Anales del Museo Nacional de Mexico*, t. V, nos 1-2 (à signaler *Diccionario de Mitologia Nahoa*) ; *Revista de historia*, t. I, trim. IV, 1906 ; t. II, trim. I-II, 1907 ; *Boletin de la Sociedad Geografica de Lima*, t. XXI, 1907 ; *Revista de Sociedade scientifica San Paolo* (Brésil), nos 1-4, janv.-avril 1907 ; no 5-7, avril-juill. 1907 ; no 8, août 1907 ; *Bulletin et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, série V, t. VIII, fasc. 5-6.

M. Maurice de Périgny entretient la Société des dernières explorations de M. T. Maler dans la Péninsule du Yucatan.

Le professeur Blanchard fait une communication sur le métissage au Mexique résultant des unions entre Européens et Indiens d'après les documents qu'il a pu se procurer au Musée de Mexico. Quelques observations sont échangées sur la façon dont le métissage est compris au Mexique et dans l'Amérique du Sud.

M. de Charencey prend la parole au sujet d'un livre de M. Hrdlicka, *Skeletal remains suggested or attributed to early man.*

L'ordre du jour appelle ensuite la communication du professeur Verneau relative au travail de M. Ameghino sur le *Tetraprothomo Argentinus* dans lequel l'auteur décrit le fémur et la vertèbre de Monte Hermoso (voir *Journ. de la Société des Américanistes*, t. II, 1907). Il critique vivement les idées de M. Ameghino tout en rendant hommage à sa haute rectitude scientifique.

M. Hervé fait remarquer que dans des couches de terrain fort anciennes de l'Amérique du Sud on a découvert un fémur ayant en petit tous les caractères du fémur humain.

M. Verneau dit qu'il est extrêmement difficile de classer les terrains de l'Amérique du Sud. En tout cas il n'existe aucun synchronisme entre les terrains de l'Amérique et ceux de l'Europe. Il est donc impossible d'établir exactement l'âge de ces ossements en les déduisant de celui des terrains.

M. le président soumet la proposition d'une séance en juillet. Cette proposition est repoussée. La prochaine séance aura lieu, comme les années précédentes, en novembre.

La séance est levée à 6 h. 30.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE

PAUL MIRABAUD

La Société des Américanistes vient d'avoir la douleur de perdre M. Paul Mirabaud, l'un de ses membres titulaires. Né à Versailles le 29 juin 1848, notre collègue s'était passionné dès son enfance pour les voyages lointains et les choses de la mer. Reçu au *Borda*, il se vit forcé de renoncer à y entrer par suite de son état de santé qui l'empêcha également d'arriver à l'École Polytechnique pour laquelle il s'était préparé avec l'idée de devenir par cette voie officier de marine. Il a continué toute sa vie à s'intéresser aux questions maritimes et géographiques, et lorsqu'il fut question de créer notre Société, il fut un des premiers à assurer son concours aux fondateurs. Sa haute intelligence s'appliquait aux affaires les plus diverses, mais se portait surtout sur celles qui pouvaient accroître au loin le rôle de notre patrie. Comme régent de la Banque de France, comme administrateur de la Compagnie du Canal de Suez et de la Compagnie des chemins de fer d'Orléans, comme président de la Société des Chargeurs Réunis, il a su faire apprécier partout les qualités de droiture et de loyauté de son esprit, et sa haute culture intellectuelle.

BARON HULOT.

ALBERT SAMUEL GATSCHET

Albert Samuel Gatschet, qui appartenait à notre Société depuis quelques années comme correspondant, naquit à Saint-Beatenberg, en Suisse, le 3 octobre 1832. Son père était ministre protestant et sa première éducation eut un caractère religieux. Pendant un temps même, il pensa à suivre l'exemple paternel, mais son goût pour les langues, qui devaient être plus tard l'objet de ses prédilections, l'emporta et il se jeta avec ardeur dans l'étude de la philologie et dans celle de l'ethnographie dont elle est inséparable.

Il ne se hâta pas, cependant, de produire, car, à part quelques articles, dans des recueils périodiques, il avait 35 ans quand il donna, en 1867, son premier ouvrage (*Ortsetymologische Forschungen*), savant travail sur l'origine des noms de lieu en Suisse, qui fait encore autorité. En 1868, il émigra aux États-Unis et, comme tant d'autres, demanda au professorat et au journalisme les moyens de vivre. Mais il ne tarda pas à revenir à ses études favorites, et un mémoire

Digitized by Google

qu'il publia en 1875 sur les langues des Indiens du Nouveau Mexique et de l'Arizona, ayant attiré l'attention du « Geographical and Geological Survey » des États-Unis, il fut attaché à ce grand et important service. En 1879, il passa au « Bureau of American Ethnology », nouvellement créé, et y resta jusqu'en 1905, date à laquelle l'état de sa santé l'obligea à prendre sa retraite. Il avait alors 73 ans et avait donné vingt-cinq années de sa vie à cette belle institution dont les publications font l'admiration et les délices de tous ceux qui s'occupent de linguistique et d'ethnographie américaines.

La plupart des travaux de ce bureau ont cela de particulier qu'ils sont le résultat d'investigations faites sur place et non d'études de cabinet. Gatschet y contribua largement. Il étudia les Indiens Catauba dans la Caroline du Sud, ceux de la Louisiane, où il alla deux fois, dans la partie sud-ouest de cet État, ceux du Rio Grande, de l'Orégon et de la Californie dans ces régions mêmes. Ces explorations donnèrent lieu à deux ouvrages importants, celui sur la « Creek Migration Legend » en deux volumes (1884), et celui sur les Indiens Klamath de l'Orégon, également en deux volumes (1890), dont l'un donne la grammaire et l'autre le vocabulaire, ouvrage considérable qui mit Gatschet au premier rang des Indianistes américains. Il travaillait à une autre monographie de ce genre, celle des Indiens connus sous le nom générique d'Algonquins, lorsqu'il fut atteint par la maladie qui devait l'obliger à prendre quelques années de repos : il ne s'en remit jamais.

Outre ses grands travaux historiques et ethnographiques, Gatschet donna à nombre de journaux scientifiques des notes, des comptes-rendus, et souvent des articles étendus sur les questions de ce genre qui se posaient dans le monde entier. Il connaissait à fond l'anglais, l'allemand, le français et l'espagnol, et aucun des nombreux idiomes des Indiens de l'Amérique du Nord ne lui était étranger.

Il est mort à Washington, le 16 mars 1907, entouré de l'estime et de l'affection de tous ceux qui l'avaient approché.

Gatschet n'a pas eu une carrière aussi brillante que celle de ses deux illustres compatriotes, Gallatin et Agassiz, mais comme eux il a fait beaucoup pour sa patrie d'adoption, où on peut dire qu'il a créé la science des langues considérées dans leurs rapports avec les races. C'était un véritable savant qui vécut en savant et qui ne travaillait que pour la science.

HENRY VIGNAUD.

L. BRACKEBUSCH

Le docteur Ludwig Brackebusch, professeur à l'Université de Cordoba, était d'origine hanovrienne et avait pendant dix-sept ans enseigné la géologie et la minéralogie dans la République Argentine, dont il avait visité la plus grande partie. Grâce à cette attentive exploration, il avait pu faire paraître de 1885 à 1892 une carte géologique de l'intérieur de ce pays avec les teintes convention-

Digitized by Google

nelles et une carte générale de la République Argentine qui lui avait valu une médaille d'or à la dernière Exposition universelle.

H.

H. MANGELS

Ce savant qui vivait à Asuncion, au Paraguay, depuis trente-huit ans y est mort dernièrement, laissant un ouvrage important consacré à l'Histoire naturelle et à la climatologie de cette contrée : *Wirtschaftliche natür geschichtliche und klimatologische Abhandlungen aus Paraguay*. Mangels remplissait à Asuncion les fonctions de consul général de l'empire d'Allemagne.

H.

HERMANN OBST

Le docteur H. Obst, directeur du *Museum für Völkerkünde* de Leipzig, était né dans cette ville le 16 janvier 1837. Auteur de l'ouvrage *Studien über die Entsehung des Menschen und seinen Rassen*, il est surtout connu et apprécié pour la fondation en 1873 du célèbre établissement qu'il a créé et développé avec une ardeur infatigable jusqu'à sa mort. Les *Berichte des Museums* qu'il a publiés de 1873 à 1900 témoignent d'une science et d'un talent d'organisation peu communs. Il est fâcheux que ses collègues en ethnographie n'aient pas toujours eu à se louer d'une concurrence qui n'était pas toujours très délicate.

H.

ISRAEL C. RUSSEL

Ce géographe et géologue américain est mort dernièrement à Anna-Harbour, Michigan, à l'âge de 54 ans. Il avait pris part depuis 1874 à un grand nombre d'explorations dans les parties les moins connues des États-Unis. On lui doit notamment les écrits suivants : *Geological History of Lake Lahontan, a Quaternary Lake of Northwestern-Nevada ; Glaciers of North-America ; Volcanoes of North-America ; Surface Geology of Menominee, Dickinson and Iron Counties of Michigan; Lakes of North-Amerika ; Rivers of North-Amerika*, enfin un ouvrage *North-America* qui résume l'ensemble de ses travaux et a été publié à Londres en 1904.

H.

ÉMILE SCHMIDT

L'américanisme a perdu en la personne de M. Émile Schmidt, professeur extraordinaire à l'Université de Leipzig, un de ses adeptes les plus fervents. Né à Oberrerchstädt en Thuringe en 1837, Schmidt a succombé à Iéna le 22 octobre 1906, laissant un certain nombre de travaux estimés sur le Nouveau-Monde et

Digitized by Google

en particulier sur sa préhistoire. Nous rappelerons en particulier ses écrits : *Zür Urgeschichte Nord-Amerikäs* (1872); *Die prähistorischen Kupfer geräte Nordamerikäs* (1877) et surtout le volumineux ouvrage *Die Vorgeschichte Nordamerikäs in Gebiete der Vereinigten Staaten* (1894). Depuis 1883, Émile Schmidt appartenait à l'Université de Leipzig où il enseignait l'anthropologie descriptive.

H.

Digitized by Google

BULLETIN CRITIQUE

PEDRO SARMIENTO DE GAMBOA. *Geschichte des Inkareiches*, herausgegeben von Richard Pietschmann, Berlin, Weidmann, 1906, 1 vol. in-folio, de CXVI et 134 pp. du texte espagnol, avec tables alphabétiques (Extrait du tome VI, n° 4 de la nouv. série des *Abhandlungen* de l'Académie des Sciences de Göttingue). — *History of the Incas*, etc., translated with introduction and notes by Sir Clements Markham. Cambridge. Hackluyt Society, 1907, 1 vol. in-8° de XXII et 395 pp., avec appendices, bibliographie et tables. 2 cartes et 10 gravures et fac-simle [1].

Le nombre des anciens chroniqueurs des Incas est très limité et leurs ouvrages, assez abrégés, laissent bien à désirer, quand on cherche à fixer sur des bases solides l'histoire du Pérou avant la conquête espagnole. La chronologie surtout fait complètement défaut, et nous ne savons jamais à quelle date même approximative se sont passés les événements qu'on nous raconte.

C'est pourquoi nous accueillons avec avidité la publication des documents inédits, espérant toujours y trouver ce qui manque aux ouvrages déjà publiés. Les récits de Cieza, Bétanzos, Molina, Santa-Cruz et bien d'autres parus dernièrement, ont jeté un nouveau jour sur cette nébuleuse histoire ; mais il reste encore beaucoup à fouiller pour nous croire assez documentés sur les faits et gestes des fameux Incas, et sur l'origine et la marche de leur étonnante civilisation.

Il semblait donc que notre idéal historique serait pleinement atteint le jour où on découvrirait une histoire qu'on disait écrite au Cuzco en 1571 par ordre d'un vice-roi entourée d'interprètes assermentés, et dictée par les descendants directs des Incas eux-mêmes, qui l'ont revue et *déclarée exacte*, en présence de Toledo et des officiers ministériels, qui l'ont tous signée, envoyée enfin au roi d'Espagne par courrier spécial, en un beau volume relié et doublé de soie : ce document devait être considéré comme la vraie histoire *officielle* des Incas, qui devrait nous servir pour compléter et contrôler toutes les autres.

Ce livre, caché on ne sait pas pourquoi ni comment, durant plus de trois

1. Le texte de Sarmiento finit à la page 201. Les deux appendices se rapportent à l'Inca Tupac Amaru; le 2e imprimé à part en 1908 est traduit de la *Revista Historica* de Lima.

Digitized by Google

siècles, en Hollande et après en Allemagne, est l'œuvre du Capitaine Pedro Sarmiento de Gamboa, le même qui inspira et dirigea l'expédition qui partit du Callao en novembre 1567, sous les ordres d'Alvaro de Mendaña, à la recherche des Iles de Salomon, et qui est plus connu par son voyage au détroit de Magellan en 1579. Le manuscrit avait appartenu, on ne sait trop comment, au savant bibliothécaire de Leyde Abraham Gronöve, et fut vendu aux enchères après décès en 1786. Depuis cette date, il passa à la Bibliothèque de l'Université de Göttingue où, faisant un inventaire des manuscrits, finit par le découvrir le savant philologue W. Meyer, qui le fit connaître en 1893 dans les *Nachrichten* de la même ville.

Peu de temps après, devenu directeur de la même Bibliothèque, le savant orientaliste et égyptologue Dr Richard Pietschmann se livrait pendant quelques années à une patiente étude du manuscrit de Sarmiento et des sources de l'histoire des Incas : le résultat a été la belle édition critique que nous avons sous les yeux. L'impression en ayant duré de 1902 à 1906, elle ne parut qu'à la fin de cette dernière année dans les *Mémoires* de l'Académie des Sciences de Göttingue.

Le texte espagnol de Sarmiento occupe 134 pages et est accompagné de notes, où l'éditeur compare l'ancienne orthographe de l'auteur avec la toute moderne qu'il a préférée : travail très pénible et méritoire chez un Allemand, dont on ne saura gré à M. Pietschmann, et qu'il aurait mieux fait de s'épargner. En tout cas, nous devons le remercier d'avoir publié le manuscrit dans sa propre langue, et non traduit en allemand, comme il aurait pu être tenté de le faire, et ainsi que l'a fait, séance tenante, en anglais, le célèbre sir Clément Markham, d'après les habitudes de la Société Hakluyt.

M. Pietschmann donne avec raison le nom d'*Histoire de l'empire des Incas*, à ce que Sarmiento intitulait *Historia indica*, divisée par lui en trois parties : histoire naturelle du Pérou, histoire des Incas et enfin histoire de la conquête et des guerres civiles. Comme la première et troisième sont restées à l'état de projet, et que nous ne possédons que la deuxième, qui parle exclusivement des Incas, les deux éditeurs lui ont donné ce nom d'Histoire des Incas.

Le très érudit éditeur allemand consacre cxvi pages in-folio à l'étude détaillée des 134 du texte, pendant que M. Markham qui a tant et tant écrit sur les Incas depuis un demi-siècle, et a traduit et annoté leurs principaux chroniqueurs, écrit à peine xxii pages in-8° d'une introduction où il aurait pu si bien discuter le texte de l'auteur officiel, mais il se borne à déclarer, sans dire le pourquoi, que cette histoire est « la plus authentique et digne de foi de toutes les Histoires des Incas publiées jusqu'à présent » (p. xii). Il n'a pas trouvé un seul mot pour défendre la théorie de son cher Garcilasso sur la douceur des Incas, qu'il voit démolie par le furieux Sarmiento. Notre ancien ami, le doyen des historiens du Pérou, aurait pu nous donner une page magistrale à ce sujet, et que nous regrettons.

La méthode du Dr Pietschmann est toute différente, elle est analytique et discute pas à pas le texte; il a étudié son auteur pendant plusieurs années ; il l'analyse et le discute page par page et presque phrase par phrase, en faisant des

Digitized by Google

rapprochements continuels avec les sources anciennes et modernes, spécialement d'après les savantes éditions de sir Clement Markham. Il contrôle surtout l'originale chronologie de Sarmiento, qui fait remonter les *douze* Incas jusqu'au VIe siècle, en les faisant presque tous *plus que centenaires*, chose qui est bien loin d'être authentique, ni même probable. On dirait que les princes indiens ont voulu se moquer des Espagnols en leur dictant ces chiffres fantaisistes, qu'on ne lit d'ailleurs aucune autre part.

Le caractère du récit de Sarmiento est insuffisant pour que nous l'acceptions les yeux fermés, comme une sorte d'Évangile de l'histoire incasique, même quand il est en contradiction avec d'autres historiens sérieux, encore plus anciens, comme Cieza, Polo, Molina ou Valera, etc.

Il y a sans doute chez Sarmiento quelques faits et des détails nouveaux, comme ceux sur la légende cosmogonique, sur les Collas et la vie des Incas, surtout à partir de Pachacutec; mais tout est gâté par le parti pris de démontrer que tous les Incas ont été des *tyrans cruels* et non des souverains légitimes, pour en déduire que les rois d'Espagne étaient les seuls maîtres naturels du Pérou, envoyés par Dieu lui-même. Cette thèse grotesque fut celle dont la démonstration à outrance a été confiée par le vice-roi Toledo au capitaine Sarmiento, qui n'était pas des plus désignés pour une telle tâche. Celui-ci a dû tout bâcler à la hâte, en quelques mois de 1571, pendant qu'on le nommait en même temps porte-étendard de l'armée qu'on envoyait à la poursuite de l'Inca de 18 ans Tupac Amaru, qu'on devait égorger à la fin de l'année au Cuzco, deux mois avant la conclusion et dédicace de l'histoire.

Dans de telles conditions, le couteau du vrai tyran sous la gorge, on n'avait pas le droit de s'attendre à une grande sincérité de la part des Indiens de la noblesse, qu'on soumettait à des interrogatoires sommaires, par l'intermédiaire d'interprètes, plus ou moins honnêtes et compétents. Il n'est pas croyable que les descendants plus rapprochés des Incas se soient mis d'un cœur léger à déblatérer contre leurs rois adorés, comme fils du soleil et comme de vrais pères de leurs sujets. Tout ceci est dit par l'historiographe espagnol pour les besoins de sa cause: lisez la contrepartie chez l'Espagnol Cieza, qui écrivait vingt ans plus tôt, et chez le documenté métis Valera et Garcilasso, son copiste.

Quoi qu'il en soit, en mettant ceci de côté — dans ce livre à thèse et écrit par ordre du conquérant pour écraser des vaincus — *l'Histoire des Incas* par Sarmiento, sans être la première autorité historique, comme le pense son respectable traducteur anglais, est un document très important, sous d'autres points de vue, et nous devons être très reconnaissants au Dr Pietschmann de nous en avoir donné une édition critique, digne de la science allemande, de l'auteur de l'Histoire des Phéniciens et d'autres livres estimés.

L'édition anglaise, qui est le dernier des nombreux volumes (1907) publiés par le président de la Société Hackluyt, est soigneusement imprimée à Cambridge avec cartes et fac-similes, des croquis d'Incas, faits en 1853 au Cuzco par M. Markham, et la reproduction des médaillons fantaisistes de l'Histoire d'Ant. Herrera, une courte bibliographie péruvienne, très soignée, des notes et plusieurs

Digitized by Google

index très utiles doivent être également mentionnés. On peut dire que les deux éditions se complètent et devraient servir de base pour une troisième, où on copierait en notes au bas de la page, les témoignages contradictoires des autres historiens, etc., ainsi que les notes de M. Markham et les précieuses observations du savant professeur et bibliothécaire de Göttingue, qui semble aujourd'hui entièrement gagné aux études péruviennes.

Comme conclusion, nous croyons qu'une étude critique et comparative du livre de Sarmiento s'impose, puisqu'il prétend nous faire des révélations authentiques et officielles sur l'histoire des Incas. Il faut discuter une à une, avec impartialité, ses affirmations, spécialement celles relatives à la chronologie et à la cruauté des Incas ; le voyage en radeau de Tûpac Yupanqui, avec 20.000 hommes, à travers le Pacifique, la légende du prétendu premier Inca Manco, les exploits de Pachacútec, etc., etc. Nous possédons déjà assez d'éléments pour savoir ce qui est positivement vrai, ce qui n'est que probable, et ce qui est *faux* ou *légenpaire* dans l'histoire de l'ancien Pérou. L'âge de la critique est arrivé et elle peut déjà se prononcer entre Sarmiento et Garcilasso en se bassant sur les témoignages du savant Valera.

Quoique forcé d'écrire de la main gauche depuis cinq ans, nous espérons pouvoir étudier ces importants problèmes.

M. Gonzalez de la Rosa.

H. Montgomery. *Prehistoric Man of Manitoba and Saskatchewan* (*American Anthropologist*, Jan.-March, 1908).

Cette petite brochure, accompagnée de quatorze figures, est destinée à faire connaître les résultats d'une exploration conduite par l'auteur, de juillet à septembre 1907, dans les provinces canadiennes de Manitoba et de Saskatchewan. Ce sont surtout des *mounds* que M. Montgomery a découverts et fouillés. L'un des plus caractéristiques contenait trois fosses presque circulaires ; dans l'une gisait assis un squelette avec une marmite faite à la main, dont la panse était ornée d'une spirale en creux et le bord muni de quatre petits oreillons. Une coquille d'*unio*, ornée d'encoches, avait servi de cuiller.

Dans d'autres *mounds*, à Westbourne, à Sourisford, se sont rencontrés des objets en coquille, venant manifestement de la mer. Un dernier *mound* ouvert près d'Halbrite, en Saskatchewan renfermait, entre autres objets intéressants, deux fourneaux de pipes en catlinite. Ce sont là des documents intéressants pour l'étude des relations géographiques de ces *mound-builders* du Nord, que l'auteur de ces découvertes tend à rapprocher de ceux du Mississipi, dont ils différeraient seulement par certains détails de construction de leurs tumulus, la pauvreté de leur mobilier funéraire, la forme et le décor de leurs marmites et de leurs pipes. M. Montgomery considère ces peuples comme ayant vécu plusieurs siècles avant la mise en marche dans les prairies des Mandans et des autres Sioux.

E. T. Hamy.

Digitized by Google

G. Friederici. *Scalping in America* (*Smiths. Rep. for* 1906, p. 423-438).

Ce travail, qui nous revient sous la forme d'un tirage à part des *Reports* de l'Institution Smithsonienne, est la traduction d'une partie d'une thèse de doctorat de la Faculté de philosophie de Leipzig, qui n'a pas moins de 172 pages dans l'original.

L'auteur a étudié, dans cette intéressante dissertation, l'origine du mot *scalp* qui est anglais et signifie *la couronne de la tête*. L'application de ce terme dans son sens actuel est récente, mais l'observation de cette pratique remonte à Francisco de Garay qui en a eu la première connaissance dans son voyage à Panûco de 1520.

M. Friederici a réuni une foule de notions précises sur l'extension géographique et chronologique du scalp et sur la dérivation du *trophée capital*. On sait que les Indiens ont toujours représenté sans têtes, dans leurs anciennes pictographies, les corps des ennemis scalpés, et cela suffit à prouver qu'ils ont commencé par être des chasseurs de têtes.

L'influence des Européens sur l'extension de cette pratique a été considérable ; la vente à l'Indien du fusil et du couteau d'acier, d'une part, le prix élevé, souvent offert, par les colons pour le scalp de leurs ennemis (*scalp prœmium*) ont singulièrement contribué à multiplier ce genre de mutilation, et l'on ne peut que s'étonner qu'un trophée, si commun naguère, soit aujourd'hui une véritable rareté dans les musées, même aux États-Unis. Ce n'est pas sans peine, observerai-je en terminant, que le Muséum de Paris a pu s'en procurer un spécimen authentique et certifié.

E. T. Hamy.

Pliny E. Goddard. *The morphology of the Hupa Language* (*Univ. of California Publications. Américc. Arch. and Ethnology*, vol. 3. Berkeley, 1805, in-8).

Les Hupas sont une petite communauté isolée dans les vallées du Comté de Humboldt sur la rivière Trinity, affluent de la Klamath. Ils n'ont aucune tradition et se croient sortis du sol qu'ils habitent. Le premier recensement qui les ait mentionnés en 1866 portait leur nombre à 650; ils ne sont plus aujourd'hui que 450. Ils voisinent et commercent surtout avec leur voisins dn sud et de l'ouest, naviguant avec d'excellents canots sur leur rivière, où ils se livrent en particulier dans la saison propice à la pêche du saumon. Leurs relations sont surtout habituelles avec les Yoruks et les mariages sont fréquents entre les deux nations. M. Goddard, qui s'est fait une spécialité de l'étude des Hupas auxquels il a consacré tout un gros volume publié à Berkeley de 1903 à 1904 (*Life and Culture of the Hupa* (*Univ. of California Publications. Americ. Archeology*

Digitized by Google

and Ethnology vol. I, 30 pl.). vient de donner dans la même collection un second volume presque aussi important où il fait connaître leur langue sur laquelle on ne savait à peu près rien jusqu'ici. La langue Hupa s'écarte profondément des autres langues du groupe Athapasca, ce que l'auteur attribue à cette influence des Yoruks indiquée un peu plus haut. M. Goddard a étudié longuement la morphologie du Hupas et réuni un matériel considérable de mots et de textes, qui, joints à ceux que le regretté Washington Mathew avait groupés, fourniront aux linguistes à venir de précieux documents de comparaison.

E.-T. Hamy.

A. L. Krœber. *The languages of the Coast of California, South of San-Francisco* (*Univ. of California Publications. Americ. Arch. and Ethnology*, vol. 2, n° 2).

La munificence de M. Hearst a permis au département d'anthropologie de l'Université de Californie de conduire de larges recherches dans son domaine et notamment d'étudier de près ce qu'il reste des tribus de Californie encore si mal connues aujourd'hui. M. Krœber a été l'un des plus actifs collaborateurs de ces missions Indiennes et le fascicule dont il est question est le résultat de ses études linguistiques sur les indigènes fixés entre S. Diego et S. Francisco, Indiens formant les six groupes *Yuman*, *Shoshosnem*, *Chumash*, *Salinan*, *Esselen* et *Costanoan*. M. Krœber en a dressé la carte et il groupe de son mieux les renseignements inégaux et disparates qu'il a pu se procurer à grand'peine chez les descendants de plus en plus clairsemés de quatre de ces tribus dont il analyse soigneusement deux par deux les relations linguistiques, rapprochant d'une part Salinan et Chumash et de l'autre Esselen et Costanoan.

E.-T. Hamy.

Fr. Boas. *Decorative designs of Alaskan needlecases. A study in the History of Conventional Designs, based on materials on the U. S. National Museum* (*Proceed. of the U. S. Nat. Mus.* Vol. XXXIV, p. 321-344, pl. XXII-XXX, 1908).

C'est le professeur F. W. Putnam qui, décrivant en 1877 les dessins décoratifs des poteries des Chiriquis, exposa clairement, le premier, la théorie qui rattache les images conventionnelles à des essais de représentations réelles, dégénérant graduellement jusqu'à ne plus conserver presque rien de leurs formes originelles et devenant méconnaissables. Stolpe, Balfour, K. von den Steinen et nombre d'autres ont suivi M. Putnam dans ses déductions, tandis que Semper insistait sur l'influence de la matière sur le développement du dessin, et que Cushing et Holmes montraient l'action de la technique, notamment sur

Digitized by Google

l'évolution des formes géométriques. D'autres, comme Schurtz et Hamlin, ont fait plus tard entrer en ligne de compte les *évolutions secondaires* des motifs réinterprétés comme dessins réels. De telle sorte que l'on peut dire avec M. Boas qu'il existe aujourd'hui en présence *trois théories* du développement des dessins décoratifs, l'une qui attribue une origine réaliste aux motifs conventionnels, une autre qui ne veut leur reconnaître que des origines techniques, une autre enfin qui déclare que l'explication de ces mêmes motifs est essentiellement secondaire et due à l'association récente des formes décoratives et des formes réalistes.

M. Boas a repris l'examen de ces diverses doctrines à l'occasion d'une étude sur la décoration des étuis à aiguilles des femmes de l'Alaska, dont il a copié un grand nombre dans les vitrines du Musée national des États-Unis, et il conclut du minutieux examen qu'il poursuit pendant une longue suite de pages, que « le développement d'un dessin décoratif ne peut pas être simplement interprété par l'hypothèse d'une tendance générale vers le conventionnalisme ou par la théorie d'une évolution de motifs techniques en motifs réalistes par le procédé du chevauchement, mais qu'il faut aussi prendre en considération un nombre considérable d'autres procédés psychiques, si l'on veut obtenir des vues claires et nettes sur l'histoire de l'art indigène ».

E. T. Hamy.

Franz Boas. — *Second report of the Eskimo of Baffin land and Hudson Bay from notes collected by Captain George Comer, Captain James S. Mutchand, Rev. E. J. Peck.* (*Bulletin of the Americ. Mus. of nat. history*, vol. XV, part. II, 1907), 290 p. plus de 100 figures.

Les Eskimos de la baie d'Hudson et de la terre de Baffin et ceux du Groenland et de l'Alaska forment un tout ethnographique. Coutumes, croyances, objets sont en tous points comparables. Il en est de même de certains ustensiles tels que les couteaux, surtout les fameux Women Knifes (avec leur lame courbe en pierre ou en fer et leur dos épais formant poignée, souvent en bois ou en sparterie surajoutés). Il en est de même pour les pointes de harpons en os.

Les mythes sont de même absolument comparables. M. Boas en cite toute une série. Voici un des plus typiques : « Une femme prend la forme d'un ours et tue le meurtrier de son fils. »

De très multiples et forts intéressantes illustrations renseignent sur bien des points, par exemple les maisons dont nombre de plans et de vues sont figurés par l'auteur.

A noter une suite de flèches ou de pointes d'épieux en schiste admirablement polies.

Toute une série d'intéressantes pièces en ivoire ou en os sont souvent d'une interprétation difficile (telles ces pièces, p. 389, que M. Boas croit destinées à se placer sur les montants de la tente).

Digitized by Google

D'autres petites pièces en os de formes bizarres, parfois percées de trous multiples, sont d'un usage qu'il est souvent difficile de saisir ; ce sont quelquefois des pièces provenant de l'armement d'un canot ou des objets destinés au jeu.

Les maisons d'hiver sont bien curieuses. Elles ressemblent de loin à un vrai tumulus avec la porte ouverte sur un des flancs. Les lampes en pierre constituent aussi une belle série fort importante. Enfin M. Boas publie des photographies très curieuses se rapportant aux pratiques des sorciers (angakok). Elles figurent deux sorciers se préparant à se mettre en extase pour opérer par exemple leurs fonctions de guérisseurs.

Il y a dans ce volume une foule de précieux renseignements présentés avec une méthode, une précision et une exactitude remarquables, ce qui n'est pas étonnant pour qui connaît la science, la puissance de travail et l'habileté de l'éminent archéologue et ethnographe qu'est le professeur Boas. Il a rendu par cette belle publication un nouveau service aux études américaines.

CAPITAN.

JUAN B. AMBROSETTI. *La Facultad de filosofia y letras de la Universidad Nacional de Buenos-Aires y los Estudios de Arqueologia Americana* (*Anthropos*, t. III (1908), *fascic. 5-6*).

Le professeur Ambrosetti a voulu exposer l'organisation remarquable du service officiel d'archéologie de la Faculté de philosophie et des lettres de la République Argentine dont il est le chef. Ce service comporte un enseignement et un musée. L'enseignement est officiel. Il fait partie de celui que doivent suivre les étudiants de la Faculté des lettres et de philosophie, puisque l'archéologie fait partie du programme des matières demandées aux examens de doctorat de la dite Faculté.

De cette façon les cours sont toujours suivis par les étudiants et d'autre part le service des recherches et des fouilles dépendant du musée est toujours sûr d'avoir un personnel de chercheurs distingués et instruits qui, sous la haute direction du professeur Ambrosetti et le concours de techniciens attachés au musée, peut entreprendre des explorations intéressantes et exécuter des fouilles fructueuses, en mettant en œuvre des méthodes scientifiques précises.

Les résultats de cette organisation sont d'ores et déjà remarquables. Des découvertes importantes ont été faites ; de très nombreux objets d'archéologie recueillis en position stratigraphique et par suite d'une haute valeur documentaire remplissent déjà le musée de la Faculté de philosophie et des lettres de l'Université de Buenos-Aires. Ces recherches et ces collections d'objets ont déjà permis d'écrire d'importantes monographies comme celle de la Paya, due au professeur Ambrosetti (v. page 130), celle de la Pampa Grande par le même.

D'autres explorations dans les vallées Calchaquis (région N.-O. de la province de Salta) puis dans la province de Jujuy, précisément au milieu de la célèbre

Digitized by Google

vallée de Humahuaca etc. sont en cours d'exécution. Leurs résultats seront publiés d'ici peu.

L'Argentine est d'ailleurs extrêmement riche en antiquités jusqu'ici très peu étudiées. La *mine archéologique*, nous disait récemment le très sympathique professeur Ambrosetti, est à peine ouverte et elle est presque inépuisable. On y découvre les restes de multiples civilisations à peine connues et dont l'industrie est des plus curieuses.

Les recherches bien conduites permettent de reconnaître les diversités des civilisations étudiées. C'est ainsi que la vallée de Humahuaca a fourni une industrie absolument différente de celle des vallées Calchaquis. D'ailleurs, grâce aux méthodes très exactes de fouilles mises en action, nombre de points pourront être élucidés, tels les rapports entre les civilisations péruviennes et les vieilles civilisations calchaquis ou d'autres toutes locales. Les *vieux pôts* prennent une importance documentaire extrême. Grâce à eux, on peut fixer l'âge de maints gisements.

L'œuvre du professeur Ambrosetti et de ses collaborateurs est donc extrêmement intéressante. Elle marque un pas important dans le progrès général des études américaines. Il était donc nécessaire et intéressant de la signaler en adressant au savant argentin nos plus vives et plus cordiales félicitations.

CAPITAN.

G.-V. CALLEGARI. *L'Antico Messico*, 2 vol. de 143 et 260 pages avec 4 planches et nombreuses figures. Rovereto, 1907-08.

Les études américaines ne sont pas très en honneur dans le pays qui a donné le jour à Colomb, à Vespuce, à Boturini. Le professeur Callegari s'en est affligé. Aussi s'est-il mis à étudier avec passion l'Amérique ancienne et comme il a à sa disposition l'intelligence, la puissance de travail et la jeunesse, il a voulu non seulement travailler pour lui-même mais aussi pour les autres. Il a réuni dans ces deux petits volumes une foule de documents et d'indications bibliographiques très habilement groupés en une intéressante synthèse. Il se garde bien d'avoir voulu faire un traité d'américanisme, mais seulement un guide extrêmement commode et utile pour les débutants qui veulent s'initier aux études américaines et savoir — après en avoir appris les données principales — comment ils devront s'orienter pour approfondir tel ou tel sujet.

Le livre est divisé en courts chapitres où les faits sont bien groupés d'après les auteurs dont l'indication bibliographique est soigneusement fournie. L'auteur étudie ainsi : les origines et la préhistoire, la géographie de l'ancien Mexique, les habitants primitifs du Mexique, l'histoire. Les divers peuples de l'Anahuac, leurs émigrations, leurs luttes sont bien étudiés. Il en est de même de l'histoire des empires toltèque, chichimèque puis aztèque. Ce dernier peuple est soigneusement décrit dans ses multiples évolutions sociales. Chaque règne, depuis celui d'Acamapitzin (1326-1396) jusqu'à celui de l'héroïque et infortuné Quauhtemo-

Digitized by Google

tzin est exposé avec l'indication des principaux événements qui l'ont caractérisé.

Le second volume contient d'excellents résumés de la sociologie et de l'ethnographie de l'ancien Mexique. D'abord la religion qui comprend de nombreux sous-chapitres, tels la mythologie, les prêtres, les prêtresses, les sacrifices, les fêtes principales etc. On comprend que sur chacun de ces sujets l'auteur aurait pu écrire souvent un volume. Il s'est contenté, très justement et fidèle à son plan, de donner quelques indications générales bien précises, le plus souvent accompagnées d'une substantielle bibliographie. C'est parfaitement suffisant pour avoir une idée du sujet traité et surtout pour pouvoir, grâce à la bibliographie, l'étudier bien plus en détail si on le désire.

La constitution politique et sociale occupe le chapitre suivant. Elle est traitée de même manière et d'une façon très suffisante.

Le costume, l'alimentation, et diverses manifestations sociales sont étudiées ensuite. Puis l'organisation de la famille, l'éducation, les funérailles, les maladies, les jeux, la danse et la musique sont également passés en revue.

Dans le chapitre consacré aux sciences et à la littérature, l'auteur esquisse les grandes questions fort compliquées au Mexique : l'astrologie, le calendrier, la langue. Puis viennent l'écriture, l'architecture, les métiers d'art, l'agriculture, le commerce et enfin l'art militaire. Il est, comme bien on le pense, impossible d'analyser en détail ce très remarquable livre. Il nous suffira d'en avoir indiqué la méthode et l'économie. On pourra ainsi se rendre compte du vif intérêt qu'il présente, de la quantité de faits qu'il rapporte bien à leur place, suivant un plan logique.

Pour qui connaît le métier, il représente une somme énorme de travail systématique et critique auquel notre éminent et aimable confrère a su donner une forme concise, méthodique et intéressante. On ne peut donc que lui souhaiter, en le félicitant vivement de ce travail, le vif succès qu'il mérite... et qu'il aura.

CAPITAN.

SMITHSONIAN INSTITUTION, *Bureau of American Ethnology, t. XXXIII*, M. Ales. Hrdlička, *Skeletal Remains suggested or attributed to early man in North America* (Washington, Government printing office, 1907), 1 vol. in-8° de 113 p., orné de XXI planches.

Voici un ouvrage qui, malgré ses dimensions modestes, nous semble tout à fait de nature à attirer l'attention de nombreux lecteurs. Sa publication arrive véritablement à propos, car elle fournit la solution au moins provisoire d'un problème qui, depuis plusieurs années déjà, préoccupe le monde savant : déterminer l'époque de la première apparition de notre espèce dans le nouveau monde. Avant d'entrer dans un examen détaillé de la question, l'auteur débute par quelques considérations d'ordre général. Son attachement aux théories darwiniennes le détourne de croire à l'autochtonie de l'homme américain.

Digitized by Google

En effet, les gros quadrumanes, de tous les animaux ceux qui se rapprochent le plus de nous et auraient le plus de droit, par suite, à être considérés comme nos ancêtres, sont tous originaires du vieux continent. En outre, plus on remonte dans la série des âges et plus aussi les types offrent de dissemblance avec ceux d'à présent. Ainsi les premiers colons de l'Europe occidentale, dont les caractères physiques nous sont conservés dans le crâne de Spy, offrent une ressemblance incontestable avec les Australiens de nos jours. Les Négroïdes des grottes monégasques leur succèdent pour être à leur tour remplacés par la race de Cro-Magnon, apparentée, au dire des anthropologistes les plus compétents, à celle des Berbers de l'Afrique du Nord.

Ce n'est que plus tard qu'arrivent les hommes de la pierre polie, peut-être bien de souche indo-européenne et dont les descendants constituent le fond de la population actuelle. Mais précisément, fait observer M. le Dr Hrdlička, les quatorze ou quinze trouvailles de débris humains faites tant au Canada qu'au Mexique, et plus encore aux États-Unis, et auxquelles on aurait pu être tenté d'attribuer une haute antiquité ne révèlent guère l'existence de races sensiblement différentes des Peaux-Rouges actuels. C'est ce que l'on constate par exemple sur les crânes de Calaveras en Californie, de Lansing (Texas), d'Osprey (Floride occidentale), et même de Peñon (vallée de Mexico). Les restes de l'homme de Long-Hill (Nebraska) rappellent assez, somme toute, quelques-uns de ceux que l'on a extraits des Mounds du Mississipi, élevés à une époque relativement moderne.

Une exception, il est vrai, doit être faite pour les crânes de Trenton (New-Jersey). Ils n'ont absolument rien d'américain, mais sans être, somme toute, plus anciens pour cela. Leur physionomie est, si nous osons employer cette expression, tout à fait hollandaise. On sait, en effet, qu'un certain nombre d'habitants des Pays-Bas se joignirent aux colons partis de Suède pour s'établir sur les rives du Delaware. C'est à eux, nous ne saurions guère en douter, qu'ont jadis appartenu les crânes en question.

L'état de fossilisation où se trouvent certains ossements, l'épaisseur même de la couche qui les recouvre ne sauraient être invoqués comme preuve de haute antiquité. L'on doit tenir compte, en effet, de l'action exercée par des eaux chargées de calcaire, et de la rapidité avec laquelle certains ruisseaux ont dû combler les crevasses du sol.

Ainsi semble devoir s'expliquer la disparition d'une grande partie des éléments organiques dans le crâne de Calaveras ; la profondeur à laquelle était enfoui le squelette de Lansing. Aujourd'hui encore on rencontre fréquemment dans le sud de la Floride tout aussi bien que dans les Petites Antilles, des fossiles d'origine absolument récente.

Nous ne pouvons que nous associer sans réserve aux conclusions posées par notre auteur. Rien jusqu'à présent ne nous autorise à faire remonter la présence de l'homme dans le continent occidental plus haut que la période néolithique. Au point de vue de l'époque où elle reçut ses premiers habitants et même à celui de sa découverte, l'Amérique semble bien mériter son nom de Nouveau Monde. Nulle race ne paraît y avoir précédé celle des Peaux-Rouges actuels.

Digitized by Google

Voyons maintenant quelles inductions on peut tirer sans trop de témérité, du livre de M. Hrdlička. Se bornant à l'Amérique du Nord, il ne dit pas un mot des trouvailles d'ossements humains faites soit au Brésil, soit dans l'Argentine. On sait que dans ce dernier pays, ils se sont trouvés parfois associés aux restes de grands édentés tels que le Mégatherium et le Mégalonyx. Nul sans doute ne supposera notre espèce plus antique sur les rives du Rio de la Plata qu'elle ne l'est, par exemple, au Mexique ou dans la vallée du Mississipi. Reconnaissons donc dans la disparition des animaux dont il vient d'être parlé, un fait relativement fort récent. Peut-être même l'homme y a-t-il beaucoup contribué. Le sort de ces monstres des régions australes aurait donc été le même que celui du Moa de la Nouvelle-Zélande, du Dronte des îles Mascareignes, du Cervus megaceros d'Irlande. Ils ne se sont éteints définitivement qu'il y a quelques siècles tout au plus. Une observation assez analogue ne doit-elle pas être faite au sujet de l'éléphant ou plutôt du Mamouth? Les vieux historiens chinois le citeraient, affirme-t-on, au nombre des animaux habitant leur pays.

Notre docteur ne donne nullement, nous l'avons vu, dans les idées polygénistes. Ce n'est pas lui qui, à l'exemple de MM. Nott et Gliddon (voy. *Types of Mankind*), présenterait chacun des principaux groupes humains comme ayant été créé sur place, l'indigène du Nouveau Monde méritant au même titre que le Caucasien, le Nègre, le Chinois d'être considéré comme autochtone. Toutefois s'il reconnaît les Peaux-Rouges comme venus de l'Ancien Monde, il ne se prononce pas sur la question de savoir quel a été leur point de départ ni par où ils ont passé. Nous nous bornerons à dire que, suivant toute probabilité, la race cuivrée a jadis occupé une grande partie de l'Asie occidentale, et se trouva enfin refoulée par l'invasion des populations de sang mongolique. Elle n'en a pas moins laissé un certain nombre de représentants soit à l'état tribal, soit, tout au moins, à l'état sporadique. N'existe-t-il pas, en effet, une peuplade située aux confins de l'empire Chinois et de l'Indo-Chine, celle des *Lissous* de la vallée de la Salouen, dont les traits contrastent nettement avec ceux des populations plus ou moins franchement mongoliques qui les entourent? Par leur teint brun et tirant vers le cuivré, le développement de leur appendice nasal, ces asiatiques rappelleraient singulièrement, assure-t-on, les habitants des prairies des États-Unis (voy. E. C. Zoung, *A journey from Iun-nam to Assam; Geographical journal*, t. XXX, n° du 2 août 1907, et pp. 162-180 et 257 de la *Géographie*, t. XVI, 1907). Aujourd'hui encore on rencontre, paraît-il, assez souvent au Japon, des individus au nez aquilin, aux mâchoires massives et qui ressemblent incontestablement beaucoup plus aux riverains du Yukon et du Mackenzie qu'à des Tartares ou des Coréens. Ajoutons enfin que l'on aurait signalé une affinité toute spéciale entre l'industrie de l'âge de la pierre dans l'archipel japonais et dans la région opposée du Pacifique. Il était facile, on en conviendra, à de malheureux sauvages sans cesse harcelés par des hommes mieux armés qu'eux et d'ailleurs un peu plus avancés en civilisation, de se mettre à l'abri de leurs attaques en traversant le détroit de Behring ou en gagnant l'archipel des Aléoutiennes.

Digitized by Google

M. le Dr Hrdlička, transformiste déterminé, se montrerait tout disposé, on l'a déjà dit, à faire descendre notre race des grands quadrumanes de l'époque tertiaire.

Nous ne voulons pas entrer ici dans une étude approfondie du transformisme. Le temps et la compétence nous feraient, il faut en convenir, également défaut. Bornons-nous à rappeler que sans contester la part importante de vérité que peut renfermer le transformisme, il serait dangereux sans doute de le pousser trop loin et particulièrement de prétendre s'en servir pour tout expliquer.

La nature, on ne saurait le nier, se plaît à cantonner certaines formes animales ou végétales dans des aires déterminées. Elle les y répète, somme toute, avec une persistance souvent remarquée. Le savant abbé David signale le genre faisan comme caractéristique des contrées de l'Asie centrale. C'est de là qu'il a pris naissance pour se répandre au loin. S'ensuit-il nécessairement que tous les faisans soient issus d'un ancêtre commun? A l'exception d'une espèce cantonnée dans le Tibet oriental et les forêts du Ssé-Tchouan, tous les singes constituent par excellence des habitants de la zone tropicale. Serait-il légitime d'en induire que l'orang de la Malaisie et le gorille du Congo sont bien réellement frères et que nous devions les saluer à titre d'aïeux? En définitive, le problème de l'origine des espèces demeure l'un des plus obscurs qui existe, et l'on a lieu de se demander si sa solution rentre dans le domaine de la science positive.

Laissant de côté les énormes différences qui se manifestent entre les quadrumanes et nous, on se bornera à faire observer qu'il ne semble guère possible d'assigner à ces espèces un berceau commun. L'homme n'est point, en effet, comme le singe, ce que l'on pourrait appeler un produit des régions équinoxiales. Il a dû prendre naissance dans les parties chaudes de la zone tempérée. Ce qui ne permet guère d'en douter, c'est que les pays tels que la Virginie et la Caroline, dont les étés ne sont pas torrides ni les hivers rigoureux, semblent aussi les seuls où blancs et noirs puissent cultiver le sol, vivre côte à côte et se perpétuer. Plus au nord le nègre est sujet à la phtisie, aux maladies de poitrine et ne se reproduit que difficilement. Si l'on se dirige davantage vers le sud, alors le travail de la terre reste interdit à l'homme de sang caucasien, et cela sous peine de mort. Ne convient-il pas de voir là un fait d'atavisme incontestable et pour ainsi dire le souvenir d'une patrie commune. Les diverses fractions de l'humanité se donnent, à vrai dire, rendez-vous dans les pays dont le régime climatérique rappelle celui de leur habitat primitif.

Une dernière question reste à poser. Quelle cause amena le fractionnement de l'humanité en plusieurs groupes assez nettement séparés les uns des autres? Si des races diverses ont pu se produire dans les temps anciens, pourquoi ne voit-on pas depuis les temps historiques en apparaître de nouvelles? Voilà ce qu'il convient de demander aux éleveurs, aux amateurs de sport ou d'horticulture, lesquels s'occupent d'obtenir des variétés plus parfaites soit d'animaux de boucherie, soit de chiens ou de chevaux, soit même simplement de fleurs ou de légumes. Ils répondront sans hésiter que plusieurs générations sont nécessaires pour arriver au degré de fixité voulu. Ce n'est qu'alors que ce dernier

Digitized by Google

devient, sinon indestructible, du moins très difficile à changer. L'industrie n'a visiblement, sur ce point, fait que donner plus de force et d'énergie aux lois posées par la nature elle-même.

Évidemment, à l'époque où, si nous osons nous servir d'une telle expression, l'homme fit son entrée dans le monde, il n'avait pu encore acquérir beaucoup de stabilité au point de vue morphologique. Les types étaient sujets à varier considérablement suivant les influences de climat, de milieu, de genre de vie. De là résulta forcément la création de races distinctes qui, une fois bien assises, ne se modifient guère [1]. Les Sémites, Nègres, Égyptiens que nous retrouvons peints sur les monuments pharaoniques sont bien identiques à leur progéniture actuellement existante.

Ceci bien entendu, nous ne pouvons que rendre justice à l'esprit véritablement scientifique de M. le Dr Hrdlička, à la sûreté de sa méthode. Son livre est aussi agréable à lire qu'instructif. Il sera consulté avec fruit par les ethnographes, géologues et préhistoriens. Les simples amateurs eux-mêmes y trouveront de quoi s'éclairer et s'instruire.

Comte de Charencey.

F. Gonzalez Suarez. *Prehistoria Ecuatoriana.* Quito, 1904, br. in-8°, 27 p. y 5 lam.

Il y a près de quarante ans que D. Federico Gonzalez Suarez, alors simple prêtre du diocèse de Cuenca et devenu successivement évêque d'Ibarra et archevêque de Quito, commença à s'intéresser aux antiquités et à l'histoire de l'Équateur. C'est en 1870, en effet, que ce savant ecclésiastique a publié à Lima son *Resumen de la Historia del Ecuador*, et vingt ans plus tard (1890) paraissait à Quito le premier volume de l'*Historia general de la Republica del Ecuador*, dont le septième, imprimé en 1904, conduit le récit de l'auteur jusqu'à la fin de la période coloniale. Il avait exploré, pour réunir les matériaux de cet imposant ouvrage, les bibliothèques et les archives de l'Espagne, du Portugal, du Brésil, de l'Uruguay, de l'Argentine, du Chili et du Pérou. On doit aussi à D. Federico le premier tome d'une *Histoire ecclésiastique de l'Équateur*, et il a rédigé, entre temps, une monographie des anciens habitants de la province de l'Azuay, connus sous le nom de Cañaris, une autre sur les aborigènes de Carchi et d'Imbabura, et résumé ses idées sur l'ensemble des races indigènes de l'Équateur dans une brochure récente intitulée : *Prehistoria Ecuatoriana*, que nous allons rapidement analyser.

1. Quelques réserves mériteraient peut-être d'êtres faites à cet égard. Le descendant d'Anglais, fixé aux États-Unis ou en Australie depuis plusieurs générations, se distingue facilement, à première vue, de son congénère d'Europe. On ne peut cependant s'imaginer qu'il arrive jamais à constituer ce qui se pourrait appeler une race nouvelle.

Digitized by Google

Le mot de *préhistoire* est pris ici dans son sens le plus large ; c'est l'histoire avant la conquête avec ses deux civilisations distinctes, l'*incasique* et l'*équatorienne indigène* : l'auteur a distingué sous la première de ces appellations la culture propre aux Quichuas du moyen âge du Pérou qui, sous le gouvernement des Incas, ont subjugué un nombre considérable de tribus indigènes de l'Amérique méridionale, dont ils ont formé le vaste empire qui avait le Cuzco pour capitale. Cette civilisation représente une période toute moderne de la préhistoire de l'Équateur, puisque ce fut seulement l'avant-dernier Inca, Tupac-Yupanqui, qui s'empara de cette région une soixantaine d'années avant la découverte espagnole. La conquête, commencée par la province de Loxa, s'est étendue jusqu'au nord de Pasto, en Colombie ; son influence ne s'est exercée d'une manière un peu sensible que dans les provinces du centre. Là seulement on trouve des restes de deux civilisations, l'incasique et l'indigène, qu'il faut s'efforcer de distinguer soigneusement. Les civilisations indigènes se rapportent, suivant notre auteur, à trois races distinctes : la Caraïbe, la Quiché, la Maya. Il range parmi les tribus d'origine caraïbe (nous dirions guarani), les Jibaros de la région orientale trassandine, le plus grand nombre des sauvages errants des forêts baignées par les affluents de l'Amazone et les populations de la province du Carchi. Il distingue sous le nom de variété *Chama* ces dernières qu'il sépare de toutes les autres collectivement désignées sous celui de variété *Antilienne*.

Les Cañaris, anciens habitants du Cañar, large territoire limité à l'est par les Andes, au nord par los Carros de l'Azuny, au sud par las breñas de Saraguro, ne sont pas une race, mais une nation fédérée, comprenant des éléments ethniques d'origines diverses et parmi lesquels D. F. Gonzalez Suarez a cru reconnaître une tribu d'origine Quiché, venue très anciennement de l'isthme américain s'établir dans les plaines de Cuenca et de Tarqui. La haute région du Cañar actuel manifeste une origine différente et les Cañaris de la vallée de Yunguilla ont plutôt des affinités avec les descendants des anciens Chimus de Truxillo.

L'une des particularités caractéristiques de la civilisation Cañari se manifeste dans leur *culte pour les lagunes* dont les plus célèbres étaient celle de Ayllon où se noya volontairement le père de la race, transformé par suite en une énorme couleuvre d'eau, et celle dite de Culebrillas, dont le nom fait aussi allusion à quelque ophiolâtrie antique. On trouve des manifestations analogues chez les Chibcham de Bogota qui présenteraient, suivant notre auteur, plus d'un trait de ressemblance avec les Cañaris, enfants du serpent.

Les Mayas auraient peuplé la province du Manabi ; ils seraient arrivés à Manta dans de grandes *balsas* et ce serait à leur civilisation qu'il faudrait rapporter les antiquités de Manabi, de Santa Elena, de l'île de Puña. Il ne faut pas confondre ces civilisés du littoral avec les sauvages de l'intérieur, ces Colorados dont notre collaborateur, M. le Dr Rivet, a récemment éclairé l'ethnographie.

Les aborigènes de la province d'Esmeraldas seraient identiques à ceux de l'isthme de Panama. On ne sait rien de sûr des anciens Scyris de Quito et les

Digitized by Google

célèbres antiquités de San Agustin sur la haute Magdalena n'ont pas encore trahi leur mystérieuse origine.

La *Prehistoria ecuatoriana* se termine par divers appendices, où le savant auteur a groupé ses documents linguistiques. Ce sont des vocabulaires Colorado, Jibaro de Gualaquiza et de Zamora, des prières en Icaguata, un catéchisme Omagua-Quichua, des doctrines chrétiennes Yamea, Iquita. Il y a joint en outre quelques notes bibliographiques et cinq planches représentant la lagune sacrée de Ayllon, une vue de l'édifice dit Inga-Pirca, témoignage de l'occupation incasique du Cañar, quelques objets d'or de fabrication cañari, couronnes, pectoral, anneau de bras, un sceptre orné de plaques d'or, trouvé en 1899 à Sigsig, enfin quelques spécimens de l'art des insulaires de la Puña, dans le golfe de Guayaquil.

E. T. Hamy.

Juan B. Ambrosetti. *Exploraciones arqueológicas de la Ciudad prehistórica de* « La Paya », *Valle Calchaqui, provincia de Salta. — Campañas de 1906 y 1907* (Rev. de la Universid. de Buenos-Aires, 1907, t. VIII, 278 p.).

Notre collègue argentin, M. Ambrosetti, continue la série de ses laborieuses publications par un nouveau mémoire que vient de publier la Revue de l'Université de Buenos-Ayres, et qu'il a consacré à ses explorations archéologiques, à La Paya, une cité préhistorique située sur la rive droite de la rivière du même nom, affluent du Rio Calchaqui, dans la province de Salta. Ce mémoire, qui fait suite à celui que contenait le tome VI de la même publication (*Exploraciones arqueológicas en la Pampa Grande*), est destiné, comme ce dernier, à faire connaître aux américanistes les résultats d'une mission conduite aux frais de la Faculté de Philosophie et Lettres, et qui s'est poursuivie en 1906 et en 1907, pendant les mois de janvier et de février.

La Paya est une sorte de cité triangulaire, située sur un petit promontoire qui domine l'embouchure du Rio du même nom dans le Rio Calchaqui. Elle est enveloppée d'une muraille de grosses pierres roulées, amassées en désordre en un talus d'un mètre de hauteur, embrassant dans ses 1.239 mètres de développement, une superficie de 6 hectares 71 ares. Une vaste nécropole qui s'y rattache occupe le flanc N.-O. Les cases de la ville ont disparu presque complètement, et il ne subsiste que quelques murs en pierres sèches qui pouvaient avoir servi de soutien à des sortes d'habitations souterraines.

Une seule construction, dont la fouille entreprise par un chercheur de trésors, avait attiré l'attention des administrateurs du Musée national, se dresse vers l'angle N. de la Paya ; c'est la Casa Morada, un quadrilatère de 13 mètres sur 4, haut de 3 mètres, et que M. Ten Kate a le premier décrit en 1893. On y a trouvé des ornements d'or et d'argent ornés d'un repoussé grossier, divers objets de bronze, *toki* et *tami*, des flèches en os, un vase anthropomorphe

Digitized by Google

assez grossier, dont la figure est ornée de peintures pointillées qui sillonnent en manière de larmes les joues de ce personnage pleureur ; enfin divers objets de pierre et de bois, dont les formes se rapprochent de certains types connus de l'Entre Sierra péruvienne. Les poteries décorées sont abondantes et appartiennent pour la plupart à des formes intermédiaires avec des variantes décoratives dont M. Ambrosetti cherche les analogues dans la céramique chilienne.

L'exploration détaillée de la Paya a porté tout à la fois sur le périmètre intérieur de la vieille cité, sur la nécropole qui en occupe le nord et sur la colline située à l'ouest, de l'autre côté de la rivière, et M. Ambrosetti en a dressé, avec son collaborateur, Salvador Debenedetti, un plan détaillé, qui paraît levé avec beaucoup de soin. Un inventaire minutieux des trouvailles procurées par les fouilles, se développe dans les 200 dernières pages du rapport, et de nombreuses figures permettent d'en apprécier l'importance d'une manière générale. L'étude détaillée de cette immense collection suivra dans un prochain mémoire, et c'est seulement alors que le laborieux archéologue nous donnera ses conclusions, dont on peut dès à présent signaler l'intérêt considérable.

E. T. Hamy.

George T. Emmons. *Petroglyphs in Southeastern Alaska* (*American anthropologist, vol. 10, n° 2 ; April June 1908*).

Tout d'abord l'auteur déclare que les hommes primitifs ont employé les divers arts graphiques pour transmettre leurs traditions, leur généalogie, leurs occupations. Les Tlingit du Sud Alaska dont les croyances et les coutumes religieuses étaient fort complexes ont laissé au voisinage des vieux villages dans les îles de l'archipel Alexandre, de très nombreux petroglyphes dont la signification et la raison d'être sont complètement inconnus des indigènes actuels. Ces petroglyphes sont disséminés sur les rochers au voisinage de la mer, quelquefois sur des roches isolées. Pour l'auteur, ils auraient eu pour but de rappeler certaines traditions ou légendes, ou d'indiquer les emblèmes du clan etc., certaines de ces figures paraissent fort anciennes, d'autres au contraire notablement plus récentes.

Ces images sont tantôt gravées, tantôt peintes. L'auteur décrit d'abord une de ces dernières où est figurée toute une scène que son guide indigène lui a expliqué. La signification de ces cercles concentriques avec prolongements rectilignes ou courbes, serait absolument incompréhensible sans ces explications. Yehlh, un des esprits primitifs qui gardaient le chaos obscur de rochers formant le monde primitif, est représenté par deux cercles réunis par une barre formant le corps et la tête ; au-dessous, la jambe indiquée par une ligne courbe en forme de lunette ; à gauche du cercle inférieur, un bras constitué par une ligne brisée. Au-dessus et à gauche une spirale indique « d'où vient la lumière du soleil ». Au-dessus et à droite Kun-nook, le gardien de l'eau fraîche, toujours formé de trois cercles ici pointés et tangents, le dernier muni d'une sorte de museau ; à droite

Digitized by Google

la figure analogue de Hoon, le vent du nord, et enfin au-desous deux cercles concentriques, le central pointé représentant la terre.

Sur d'autres rochers sont représentés divers types de têtes de loups, curieuses dans leur expression où l'on retrouve l'indication très marquée des dents et un caractère général qui rappelle singulièrement celui des représentations des chiens sacrés chinois et japonais archaïqnes et quelques figurines des Mounds.

Mêmes observations pour les corbeaux et les têtes de grues ou d'aigles dont certaines figurations sont d'un réalisme fort curieux. Il y a aussi des représentations intéressantes de dauphins, de saumons et de requins, puis des cercles concentriques figurant le soleil. D'autre part, certaines images représentent le fameux *tinneh*, grande plaque de cuivre carrée, gravée et repoussée, qui joue un si grand rôle dans l'ornementation des tribus de cette région. Enfin une spirale reproduit tout simplement l'*artison* (le ver qui ronge les fourrures et les pelleteries.) La figure humaine est des plus curieuse en sa schematisation voulue qui rentre d'ailleurs dans le type de la stylisation commune à l'Alaska. 2 doubles cercles concentriques tangents ; dessous, un ovale, voilà pour les yeux et la bouche. Parfois deux arcs de cercles pour les sourcils. En résumé art toujours étrange qui procède incontestablement de l'art asiatique très ancien adapté à l'habitat américain et ayant pris dans le Nouveau Continent un caractère tout spécial.

CAPITAN.

DAVID I. BUSHNELL. *An Early account of Dighton rock* (Americ. anthrop., vol. 10, n° 2, April-June 1908).

C'est aussi d'un curieux petroglyphe situé près de la rivière Taunton, dans le Massachusetts, qu'il s'agit dans cet article. Cette pièce n'est pas inédite puisqu'elle a été publiée plusieurs fois, entr'autres par Mallery dans son volume classique du Report of Ethnology (Tenth ann. Report pl. LIV). Mais ce qui est intéressant dans l'article actuel, c'est que l'auteur reproduit la lettre originale de M. Isaac Grennwood qui, en 1731, avait étudié cette pierre, l'avait dessinée et cherché à l'interpréter. Les caractères en sont complètement différents de celles de l'Alaska. L'auteur pense qu'il s'agit là de figurations intéressant la vie des sauvages primitifs. Il pense que peut-être il s'agit d'une sorte de plan représentant des territoires. En somme, on peut distinguer sur la figure des signes cruciformes qui doivent représenter des haches emmanchées, des figurations de massues, d'un oiseau, d'une peau de bison tannée avec la queue (?), d'une sorte de figure humaine du type triangulaire rappelant absolument certaines figurations péruvienne sur étoffe, etc. Naturellement tout cela est absolument incompréhensible et ne nous permet qu'une chose : c'est de constater avec tristesse l'impuissance des préhistoriens épigraphistes, même spécialisés en ce genre d'études. Plus nous les étudions, plus ils nous apparaissent complexes et seulement compréhensibles en quelques points fort limités, comme on vient de le voir, mais tous ressortissant à des usages ou à des coutumes locales.

CAPITAN.

Digitized by Google

William Jones. *Fox texts*. vol. 1 (Publications of the american ethnological Society, edited by Franz Boas).

L'auteur a recueilli chez les Algonquins une grande quantité de mythes, de traditions, de récits de toutes sortes. C'est surtout les Foxes de Iowa qui lui ont fourni le plus grand nombre de ces curieux récits qui ressortissent en général au Folk Lore. Chaque récit comporte le texte en langue indigène et, en face, la traduction en anglais.

Un pareil livre, qui représente une somme énorme de travail, ne saurait guère s'analyser. Nous donnerons simplement un de ces récits avec sa curieuse saveur.

Ce récit commence ainsi : Apaiyacihagi negutenwi peme' Kawatci pyanutamowate owanagwi etc. C'est à dire : Les petites créatures de fantaisie (probablement les petits génies) se promenaient un jour dans le pays quand elles arrivèrent devant une caverne dont l'intérieur était illuminé d'une vive lueur : « Étonnant ! quelle caverne ce peut être là ! » dirent-ils. « Attendez nous allons tendre un piège. » Aussitôt un des petits génies enleva une corde de son arc, y fit un nœud coulant et la fit pendre devant la caverne. Tout à coup il vit quelque chose de vivant qui s'avançait. Cela lançait sur le chemin au devant de lui une telle lumière que les petits génies en eurent les yeux tout aveuglés. Alors l'un d'eux tira fortement en fouettant sur le nœud coulant et il sentit quelque chose de vivant enserré par le nœud. Il le tira sur la terre. Cet être aussitôt lui adressa la parole : « Si vous me tuez, s'écria-t-il, ce sera désormais toujours la nuit ! » Pourquoi cela ? Voyez et regardez, c'était le Soleil. Quand les génies virent que c'était le Soleil, ils détachèrent le nœud coulant et le laissèrent continuer sa route sur le chemin qu'il s'était tracé...

Cette curieuse légende en rappelle toute une série d'analogues répandues dans le monde entier. Elle donne bien une idée de ces singuliers récits que se transmettent ces pauvres sauvages en voie de disparition rapide. Il y avait donc grand intérêt à recueillir toutes ces traditions orales et c'est une œuvre extrêmement curieuse qu'a réalisée M. Will. Jones. Nous devons aussi savoir grand gré à M. Franz Boas de nous l'avoir fait connaître, ce dont nous le remercions vivement.

Capitan.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

Nomination de M. le duc de Loubat, en qualité d'associé étranger de l'Institut de France. — La Société des Américanistes de Paris a appris avec une grande joie la nomination que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de l'Institut de France a faite le 29 novembre dernier de son président d'honneur, M. le duc de Loubat, pour occuper le siège d'associé étranger vacant par le décès de M. Sophus Bügger de Copenhague.

Le duc de Loubat était depuis près de six ans correspondant étranger de cette savante compagnie, qui a voulu, en s'associant notre très cher et très aimé collègue, reconnaître plus expressément encore les services considérables qu'il a rendus depuis de longues années et rend encore à la science qui fait le sujet particulier de son étude. Nous félicitons bien chaleureusement le duc de Loubat d'avoir été l'objet de cette distinction aussi honorable et aussi enviée.

Récente exploration de M. Hewett dans le grand désert américain. — Le professeur E. L. Hewett, de l'Institut archéologique américain, a récemment accompli, avec l'aide de quelques volontaires, une longue reconnaissance des ruines du Rio S. Juan, dans l'Utah et le Colorado, et notamment de la Mesa Verde, du cañon S. Elme, du Monument Park et du Grand Gulph : ce dernier point surtout a vivement intéressé les explorateurs par le grand nombre de ses *cliff-dwelling* du type des « basket-makers ». Dans le Nouveau Mexique, l'attention de M. Hewett et de ses compagnons s'est concentrée sur la grande ruine de Paya où 120 chambres ont été fouillées et 3500 spécimens archéologiques ont été recueillis par l'expédition.

Ethnologie de la vallée de la Kuskokwim, Alaska. — M. le Dr Georges Byron Gordon, de l'Université de Pensylvanie, continue l'exploration qu'il a commencée en 1905 dans l'Alaska. Il a visité pendant l'été de 1907 la haute vallée de la rivière Kuskokwim et il établit que le peu d'indigènes qu'elle renferme appartient au type Eskimo, mais parle une langue Tinneh.

Une épidémie violente a récemment dévasté ce malheureux pays et cinq cadavres desséchés encombraient l'une des premières loges visitées par l'*Ethnological Survey*. D'autre part, le caribou, dont dépend l'existence des Indiens, a quitté la haute vallée qui ne sera bientôt plus qu'un désert.

L'embouchure de la rivière Kuskokwim est habitée, comme on sait, par des Eskimos, sur lesquels M. Gordon a recueilli de nouveaux renseignements.

Digitized by Google

Le trésor des Incas. — Dès le XVIe siècle, Pizarre et ses compagnons avaient tenté vainement de découvrir le trésor des Incas qui s'élevait, croyait-on, à plus de deux milliards et qui, d'après la tradition, aurait été jeté par le dernier de ces souverains dans le lac Guatavita. Après eux, on a maintes fois renouvelé leur entreprise, sans plus de succès. Une Société anglaise a résolu de dessécher le lac, afin d'en explorer à l'aise le limon. Malgré des difficultés inouïes, des pluies torrentielles, des écroulements de montagnes, elle est arrivée à abaisser le niveau des eaux de quatorze mètres à deux et demi. Si elle n'a pas réussi jusqu'à présent à trouver tout ce qu'elle cherche, elle a du moins relevé un certain nombre d'objets en or, mais plus précieux par leur intérêt artistique que par leur valeur propre. Ce sont des couronnes, des plaques, des coupes où sont gravées des figures stylisées, d'autres objets de caractère purement ornemental ou d'usage domestique qui appartiennent sans aucun doute à une civilisation très ancienne. Est-ce là le fameux trésor caché par le dernier des Incas? Ne seraient-ce point plutôt quelques-uns de ces objets de prix que les Indiens, d'après une autre légende, jetaient dans le lac sacré en l'honneur de leurs dieux? La Société a vendu, dit-on, ces diverses trouvailles pour la somme de 875.000 fr. Elle est encore loin des deux milliards attendus ; mais elle garde toutes ses espérances !

Au détroit de Behring. — Les missionnaires de l'île Saint-Laurent, dans le détroit de Behring, qui n'a de rapports avec le reste du monde qu'une fois par an, écrivent qu'au mois de juin un groupe d'indigènes étant allés dans une barque s'enquérir de la façon dont leurs camarades du littoral de Sibérie avaient passé l'hiver, arrivèrent dans un village d'Esquimaux dont tous les habitants, hommes, femmes et enfants, étaient morts de froid. Les vivres de ces malheureux s'étaient épuisés ; ils en avaient été réduits à manger les toitures de leurs huttes, faites de peaux de poissons, et jusqu'à leurs vêtements. Leurs cadavres gelés et parfaitement conservés avaient, paraît-il, l'air de statues de marbre.

Digitized by Google

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

Au 31 décembre 1907

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

Président d'honneur.....	M. le duc DE LOUBAT, membre associé de l'Institut.
Vice-président d'honneur..	M. G. MASPERO, membre de l'Institut.
Président..... ..	M. le Dr E.-T. HAMY, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.
Vice-Présidents.....	S. A. le Prince Roland BONAPARTE, membre de l'Institut.
—	M. le marquis DE PERALTA.
—	M. Henri VIGNAUD.
Secrétaire général.....	Dr CAPITAN.
Trésorier.....	M. le marquis DE CRÉQUI-MONTFORT.

MEMBRES DU CONSEIL

MM. le comte DE CHARENCEY.
le colonel BOURGEOIS.
Henri CORDIER.
MM. Gabriel MARCEL.
FROIDEVAUX.

COMMISSION DE PUBLICATION

MM. Dr VERNEAU.
Dr RIVET.
DE KERGORLAY.
MM. DE VILLIERS DU TERRAGE.
SALONE.

(Les lettres *H.*, *D.* et *C.* qui figurent après certains noms indiquent les *membres d'honneur*, *membres donateurs* et *membres correspondants*.)

ADAM (Lucien), ancien magistrat, 30, quai St-Cast, Rennes.

ALVARADO (Alejandro), attaché à la Légation de Costa-Rica, 53, avenue Montaigne, Paris.

AMBROSETTI (Juan), *C.*, Museo nacional, Buenos-Ayres.

ARMOUR (Allison V.), Room 900, 87, Wabash Avenue, Chicago, Ill. (U. S. A.).

BEER (William), bibliothécaire de la Howard Library à la Nouvelle Orléans.

BENNETT (James Gordon), 120, avenue des Champs-Élysées, Paris.

BLANC (Édouard), 52, rue de Varenne, Paris.

Digitized by Google

BLANCHARD (Raphaël), professeur à la Faculté de Médecine de Paris, 226, boulevard Saint-Germain, Paris.

BOMAN (Eric), 21, rue d'Édimbourg, Paris; et 20, Upsalagatan, Stockholm.

BONAPARTE (Prince Roland), membre de l'Industrie, 10, avenue d'Iéna, Paris.

BOURGEOIS (Lieutenant-Colonel), chef de la section de géodésie du Service géographique de l'Armée, professeur à l'École polytechnique, 59, avenue de La Bourdonnais, Paris.

BOVALLIUS (Carl), *C.*, Stockholm.

BOWDITCH (Charles-P.), 28, State Street, Boston, Mass. (U. S. A).

CAMERON (Mme), 50, avenue du Bois-de-Boulogne, Paris.

CAPITAN (Dr), chargé du cours d'antiquités américaines au Collège de France, professeur à l'École d'anthropologie, 5, rue des Ursulines, Paris.

CHARENCEY (Comte H. de), 72, rue de l'Université, Paris.

CHARNAY (Désiré), *H.*, 46, rue des Marais, Paris.

CORDIER (Henri), membre de l'Institut, professeur à l'École des Langues orientales, 54, rue Nicolo, Paris.

CRÉQUI MONTFORT (Marquis G. de), 58, rue de Londres, Paris.

DIGUET (Léon), 16, rue Lacuée, Paris.

DORADO (Alejandro), secrétaire à la Légation de Bolivie, 3, boulevard Delessert, Paris

EHRENREICH (Paul), *C.*, Dr med. et phil. privat docent à l'Université, 29, Lutherstrasse, Berlin.

FEWKES, *C.*, ethnologiste en charge du Bureau of american Ethnology à Washington D.C. (U.S.A).

FROIDEVAUX (Henri), docteur ès lettres, bibliothécaire-archiviste de la Société de Géographie, 47, rue d'Angivillers, Versailles.

GARCIA Y PIMENTEL (Luis), 24, rue de Berri, Paris; 9, calle de Donceles, Mexico.

GÉNIN (Aug.), *C.*, Mexico.

GIGLIOLI (Enrico), *C.*, professeur de zoologie à l'Université. Firenze.

GONZALEZ (Général Manuel), *C.*, Mexico.

HAMY (Dr E.-T.), membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine, professeur au Muséum, directeur honoraire du Musée d'Ethnographie, 36, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, Paris.

HÉBERT (Jules), inspecteur au Musée d'Ethnographie, 22, rue des Belles-Feuilles, Paris.

HERRERA (Carlos), *C.*, Mexico.

HERVÉ (Dr), professeur à l'École d'anthropologie, 8, rue de Berlin, Paris.

HOLMES (W.), *C.*, Chief of the Bureau of American Ethnology, Smithsonian Institution, Washington, D. C. (U. S. A.).

Digitized by Google

HULOT (Baron J.), secrétaire général de la Société de Géographie, 41, avenue de La Bourdonnais, Paris.

HUMBERT (Jules), docteur ès lettres, professeur agrégé au Lycée, 5, rue Lamouroux, Bordeaux.

HYDE (James H.), *D.*, 18, rue Adolphe-Yvon, Paris.

IZCUE (José A. de), *C.*, Lima.

JONGHE (Édouard de), docteur en philosophie et lettres, 29, rue St-Quentin, Bruxelles.

KERGORLAY (Comte Jean de), 6, rue Mesnil, Paris.

KOCH-GRUNBERG, *C.* Hohenzollernplatz 3, Nikolastrasse. Berlin.

LACOMBE (R. P.), *C.*, Edmonton Alta, N. W. T. (Dominion Canadien).

LAFONE-QUEVEDO, *C.*, directeur du musée de La Plata.

LEHMANN (Dr Walter), *C.*, assistant au musée royal d'ethnographie de Berlin.

LEHMANN-NITSCHE (Dr Robert), chef de la section anthropologique au Muséum d'Histoire naturelle, La Plata (Argentine).

LEVASSEUR (Émile), *H.*, membre de l'Institut, administrateur du Collège de France, Paris.

LOUBAT (Duc de), *H.*, *D.*, membre associé de l'Institut, 53, rue Dumont-d'Urville, Paris.

LUMHOLTZ (Carl), *C.*, American Museum of Natural History, 8th Avenue. New-York.

MALER (Capitaine Teobert), *C.*, Ticul, Yucatan (Mexique).

MARCEL (Gabriel), conservateur à la Bibliothèque nationale, 97, avenue du Roule, Neuilly-sur-Seine.

MARIN (Louis), député, professeur au Collège libre des Sciences sociales, 13, avenue de l'Observatoire, Paris.

MASPERO (G.), *H.*, professeur au Collège de France, directeur général du Service des Antiquités égyptiennes, Le Caire.

MAUDSLAY (A. P.), *C.*, 32, Montpelier-Square, S. W., London.

MIER (S.-B. de), ministre plénipotentiaire du Mexique, Légation du Mexique, Paris.

MOIREAU (Auguste), agrégé de l'Université, 61, rue de Vaugirard, Paris.

MONTANÉ (Dr L.), *C.*, professeur à l'Université, Officies 33, La Havane.

MORENO (Fr.), *C.*, directeur du Muséum d'Histoire naturelle, La Plata (Argentine).

NESSTLER (Jules). Imp. royal, Prof, Taborska'ul. 44. Prague II.

NUTTALL (Mme Zelia), *C.*, Casa de Alvaredo, Coyoacan, D. F. Mexico.

PANHUYS (le Jonkheer. L. C. van), chef de bureau titulaire au ministère royal des Colonies, 157, Paramaribo Straat, La Haye.

PASO Y TRONCOSO (Francisco Del), *C.*, director del Museo nacional de Mexico (en mission), offizio delle Caselli (Posta centrale), Firenze.

Digitized by Google

PECTOR (Désiré), consul général de Nicaragua et Honduras, 95, rue Jouffroy, Paris.

PERALTA (Marquis M. de), *D.*, ministre plénipotentiaire de Costa-Rica, 53, avenue Montaigne, Paris.

PÉRIGNY (Comte Maurice de), 43, rue Galilée, Paris.

PERRIER (Capitaine), 140, rue de Grenelle, Paris.

POIX (Mme la princesse de), 6, rue Paul-Baudry, Paris.

PUTNAM (F.-W.), *H.*, Curator of the Peabody Museum, Harvard University, Cambridge, Ma. (U. S. A.).

REISS (W.), *C.*, Dr Phil., Geh. Regierungsrath., Schloss Könitz, Thüringen (Deutschland).

RIVET (Dr Paul), 61, rue de Buffon, Paris.

ROCKHILL (W. W.), *C.*, ministre plénipotentiaire des États-Unis, Pékin (Chine).

ROSA (Manuel Gonzalez de La), ancien conservateur de la Bibliothèque nationale de Lima, 157, rue de la Convention, Paris.

SALONE (Émile), professeur agrégé d'histoire et de géographie au lycée Condorcet, docteur ès lettres, 68, rue Jouffroy, Paris.

SANZ DE SANTA MARIA (Dr), 54, rue de Ponthieu, Paris.

SAVILLE (Marshall H.), *C.*, professeur d'Antiquités américaines à la Columbia University, New-York.

SCHMIDT (Waldemar), *C.*, professeur à l'Université, Copenhague.

SELER (Dr Eduard), *C.*, Universitäts professor und Abteilungsdirektor um Kgl. Museum für Volkerkunde 3, Kaiser Wilhelm strasse, Berlin-Steglitz.

SICOTTE, juge à Montréal. 14, avenue Laval.

STEINEN (Karl von den), *C.*, Dr med. et phil., Professor. 1, Friedrichstrasse, Berlin-Steglitz.

STREBEL (Dr Hermann), *C.*, 79, Papenstrasse, Hamburg (Deutschland).

VANDERBILT (W.-K.), *D.*, 10, rue Leroux, Paris, et 660, 5th Avenue, New-York.

VAULX (Comte Henry de La), 120, avenue des Champs-Élysées, Paris.

VERNEAU (Dr), professeur assistant au Muséum, directeur de l'*Anthropologie*, 48, rue Ducouëdic, Paris.

VIGNAUD (Henry), premier secrétaire de l'Ambassade des États-Unis, 18, avenue Kléber, Paris.

VILLIERS DU TERRAGE (Baron M.), 30, rue Barbet-de-Jouy, Paris.

Le Gérant : ERNEST LEROUX.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

Digitized by Google

l'Équateur (1 carte). — Textes et documents. Un mémoire du XVIIIe siècle relatif au Texas, publié par le baron M. de VILLIERS DU TERRAGE. — Dr Walter LEHMANN. Traditions des anciens Mexicains, texte inédit et original en langue nahuatl avec traduction latine et notes.

Actes de la Société. — *Nécrologie* (Andrews, Chapman, Hatcher, Philippi Stolpe, Saussure, Washington Matthews, Girard de Rialle, Jules Oppert, le duc de Bassano). — *Bulletin critique.* — *Mélanges et Nouvelles* (Le Congrès de Stuttgard. Ethnographie moderne et questions précolombiennes, par L. Lejeal; Les voyages du Dr Koch, par Ed. de Jonghe, avec 1 pl. ; Sur un document céramique péruvien relatif à la lèpre précolombienne par le Dr W. Lehmann, avec 1 pl. ; Les volcans de l'île Jan Mayen et la Relation du Zeni, par L. Lejeal; Ethnographie religieuse des Indiens Pueblos, par L. Lejeal; Les ruines de « Quie-ngola » en 1854 par G.-E. Trusson, etc...).

TOME IV

Dr E.-T HAMY. Le bas-relief de l'hôtel du Brésil au musée départemental d'antiquités de Rouen. Notes et figures réunies. — ÉMILE SALONE. Les sauvages du Canada et les maladies importées de France au XVIIe et au XVIIIe siècle : la picote et l'alcoolisme. — LÉON DIGUET. Le « peyote » et son usage rituel chez les Indiens de Nayarit. — HENRI BEUCHAT ET Dr RIVET. Contribution à l'étude des langues Colorado et Cayapa (République de l'Équateur). — HENRI CORDIER. Bahia en 1847 — Deux lettres de M. Forth-Rouen. — BARON ERLAND NORDENSKIÖLD. Recettes magiques et médicales du Pérou et de la Bolivie. — GABRIEL MARCEL. Le Père Yves d'Évreux — J. HÉBERT. Survivance décoratives au Brésil. — MANUEL GONZALEZ DE LA ROSA. Découverte de trois précieux ouvrages du métis péruvien Blas Valera qu'on croyait détruits en 1596. — Dr E.-T. HAMY. La hache d'Antoine de Jussieu (1723). — Dr R. VERNEAU. Les collections anthropologiques équatoriennes du Dr Rivet. — Dr E.-T. HAMY. Album des habitants du Nouveau Monde d'Antoine Jacquard, graveur poitevin du commencement du XVIIe siècle.

Actes de la Société. — *Nécrologie.* — Félix Régamey ; Ernest Foerstemann ; Léon Lejeal ; Laugier Villars ; Louis de Turenne. — *Bulletin critique.* — *Mélanges et Nouvelles Américanistes* — Momies boliviennes, par Anger Berthin ; Au pays du Curare, par le Dr Gaillard de Tiremois ; Traditions des Indiens des Prairies, par H. Beuchat ; Travaux récents sur le rituel des Indiens des Prairies, par H. Beuchat ; L'immigration aux États-Unis, par le comte Jean de Kergorlay ; Nouvelles acquisitions des Musées de Cambridge et d'Hambourg, par E. de J. ; La mythologie des Mayas modernes par H. Beuchat ; Lacandon, Chol, Chorti, par H. Beuchat ; Codex Popoloca, par G. de la Rosa ; L'Institut historique du Pérou, par G. de la Rosa ; Musée Mitre, par E. B. ; Voyage au Mexique. — *Illustrations et cartes* : L'Esbat américain (1550), planche hors texte; Bas-relief de l'hôtel du Brésil à Rouen (planche hors texte) ; Huichols au retour de la récolte du peyote (planche hors texte); Indiennes du Rio Nabilèque; Vase de Macupy (planche hors texte) ; L'Album des habitants du Nouveau Monde, d'Antoine Jacquard (4 planches hors texte).

Digitized by Google

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE PARIS

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU 15 JUIN 1908

TEXTE

	Pages
Les voyages de Richard Grandsire de Calais dans l'Amérique du Sud (1817-1827) (Dr E. T. Hamy)	1
Les Indiens de Rasilly. Étude iconographique et ethnographique (Dr E. T. Hamy)	21
Les documents manuscrits du British Museum relatifs à la colonisation espagnole en Amérique et particulièrement au Vénézuela (J. Humbert)	53
Les tableaux du métissage au Mexique (R. Blanchard)	60
Yucatan inconnu (M. de Périgny)	67
Variétés. — Les Caras de l'Equateur (G. de la Rosa)	85
Les dernières découvertes de M. Maler dans le Yucatan (M. de Périgny)	95
Actes de la Société (janvier-juin 1908)	99
Nécrologie (Mirabaud, Gatschet, Brackebusch, Mangels, Obst, Russel, Schmidt)	111
Bulletin critique	115
Mélanges et Nouvelles américanistes	135
Liste des membres de la Société des américanistes	137

ILLUSTRATIONS

Les Indiens de Rasilly (planche hors texte)	21
Carte du Yucatan	67
Ruines nouvelles du Yucatan : Rio-Beque et Nohochna (3 planches hors texte)	10

Les communications concernant la RÉDACTION doivent être adressées à M. le Dr CAPITAN, secrétaire général, au siège de la Société, 61, rue de Buffon, Paris.

Les demandes d'ABONNEMENT ou de NUMÉROS ISOLÉS sont reçues à la Librairie Ernest LEROUX, 28, rue Bonaparte, Paris.

Chaque numéro se vend séparément 10 francs. — Abonnement d'un an : 20 francs.

Un certain nombre de collections de la première Série du Journal sont mises en vente au prix de 15 francs le volume in-4°.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

Digitized by Google

OCT 11 1910
a.a.a.s
US 45.10

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

NOUVELLE SÉRIE — TOME V — NUMÉRO II

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

61, RUE DE BUFFON, 61

1908

Digitized by Google

PRINCIPAUX ARTICLES PARUS
DANS LE
JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DEUXIÈME SÉRIE

Tome I

L. Diguet. Le Chimalhuacan et ses populations avant la conquête espagnole (3 pl., 2 cartes). — Dr Rivet. Étude sur les Indiens de la région de Riobamba. — H. Froidevaux. Nordenskiöld Américaniste. — L. Lejeal. Le Congrès de New-York. — L'exposition de la mission française de l'Amérique du Sud (2 pl.). — G. Marcel. Un texte ethnographique inédit du xviiie siècle. — R. de La Grasserie. Les Langues de Costa Rica. — Eugène Beauvois. La Grande Irlande (1 carte). — Jules Humbert. L' « Archivo » du Consulat de Cadix. — La première occupation allemande du Vénézuéla au xvie siècle (1528-1556). — Henry Vignaud. La maison d'Albe et les archives colombiennes. — Désiré Charnay. Les explorations de Téobert Maler (2 fig.).

Actes de la Société. — *Nécrologie* (Charles Maunoir; Thomas Wilson; Guido Boggiani; John Wesley Powell; l'abbé Casgrain). — *Bulletin critique.* — *Mélanges et Nouvelles.*

Tome II

Ed. de Jonghe. Histoire du Mechique, manuscrit français inédit du xvie siècle (1 fig.). — Lucien Adam. Grammaire de l'Accawai. — E. Boman. Migrations précolombiennes dans le Nord-Ouest de l'Argentine (11 fig.). — L. Diguet. Notes d'archéologie mixtéco-zapotèque (1 pl., 2 fig.). — Mme S. Rink. Sur l'origine du mot « Kălâlek ». — Dr Rivet. Les Indiens Colorados (5 pl., 1 carte). — Dr W. Lehmann. Les peintures mixtéco-zapotèques. — H. Froidevaux. Un épisode ignoré de la vie du P. Hennepin.

Actes de la Société. — *Nécrologie* (Domenech, Baz, Nadaillac, Gravier, Quiroga, Bastian). — *Bulletin critique.* — *Mélanges et Nouvelles.*

Tome III

E.-T. Hamy. Sur une statuette mexicaine de la déesse Ixcuina (1 pl.). — Henry Vignaud. Sophus Ruge et ses vues sur Colomb. — Léon Diguet. Le Mixtécapan (1 carte). — Jules Humbert. La plus ancienne ville du continent américain. Cumaná de Vénézuéla. — Mme Jeanne Roux. Excursion aux Pyramides de San Juan Téotihuacan (1 pl.). — Dr Theodor Koch-Grünberg. Les Indiens Ouitotos, étude linguistique (2 pl.). — Désiré Charnay. Les ruines de Tuloom, d'après John L. Stephens (1 pl.). — Ed. de Jonghe. Le calendrier mexicain. — Dr Rivet. Cinq ans d'études anthropologiques dans la République de

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Le Professeur HAMY

Membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine
Président de la Société

La perte qu'a faite la Société des Américanistes en la personne de son cher président est si grande que nous avons tenu, en tête même de ce fascicule, à insérer quelques notes écrites chacune par un de ses vieux et fidèles élèves ou amis, essayant de faire revivre quelques faces de l'esprit si encyclopédique de notre cher président.

Nous reproduirons ensuite quelques-uns des discours prononcés à ses obsèques, renvoyant pour plus de détails et surtout pour la formidable bibliographie des œuvres du professeur Hamy, au véritable monument que vient de lui élever l'amitié du professeur Cordier et la piété filiale de ses enfants. [*A la mémoire de Ernest-Théodore Hamy (22 Juin 1842 — 18 Novembre 1908*]. — Un volume in-folio, illustré de 143 pages, tiré à 100 exemplaires. 1909.] — Voir aussi la *Géographie*, n° du 15 janvier 1909, p. 1 à 14.

Le Professeur HAMY

Président de la Société des Américanistes

Si c'est à M. le duc de Loubat que la Société des Américanistes doit son existence, c'est au Dr Hamy qu'elle doit d'avoir vécu et d'avoir pris en peu de temps, parmi les Sociétés Savantes, la place honorable qu'elle occupe.

Le Dr Hamy ne fut pas seulement l'organisateur de la Société, il en fut l'âme. Il mit à son service toute son activité intellectuelle qui embrassait les connaissances les plus variées, ainsi que ses belles et nombreuses relations qui nous valurent la collaboration de ceux de nos collègues qui nous font le plus honneur.

Il présidait notre Société en homme auquel nulle des branches si variées de l'Américanisme n'était étrangère et en ami pour lequel nous faisions tous partie de sa famille. Il excellait à diriger nos travaux, à indiquer l'objet de nos recherches, à préciser les questions qui se posaient ou qui avaient à être posées, et à les éclairer par des remarques typiques qui en faisaient ressortir le véritable caractère.

Nul, mieux que lui, ne savait maintenir une discussion dans ses véritables

Digitized by Google

limites et faciliter la tâche de ceux qui y prenaient part, en venant en aide à leur mémoire, ou en suggérant quelques faits qui complétaient et souvent rectifiaient leur pensée. Il avait le rare don de juger en termes flatteurs, et cependant jamais exagérés ou erronés, les travaux qui nous étaient présentés et savait toujours trouver quelque chose d'à propos à y ajouter pour en faire mieux ressortir l'intérêt ou le mérite.

D'autres diront quels services il a rendus aux différents corps savants auxquels il appartenait et aux diverses branches du savoir humain qu'il cultivait. Pour celui que vous avez bien voulu appeler à l'honneur de s'asseoir dans ce fauteuil, où il ne sera jamais remplacé, c'est un devoir de constater, en votre nom, qu'il avait, outre l'autorité voulue pour donner aux délibérations d'une Société comme la nôtre, la dignité nécessaire, la bienveillance et la bonne humeur qui les rendaient agréables, et la compétence sans laquelle elles risqueraient de s'égarer en discussions oiseuses.

VIGNAUD.

LE PROFESSEUR HAMY

DANS SON LABORATOIRE

Le Maître que la mort a si brusquement enlevé à l'affection de ses élèves était pour moi un ami de vieille date. Je l'avais connu à la salle Gerson, où dans les deux dernières années de l'Empire il avait professé un cours libre qui eut un retentissant succès ; je l'avais suivi au laboratoire de Broca, dont il était alors le préparateur, pour profiter des conférences pratiques qu'il y faisait chaque semaine et j'avais pu apprécier sa grande clarté d'exposition. Le 29 août 1873, Ernest Hamy était nommé aide-naturaliste d'Armand de Quatrefages au Muséum national d'Histoire naturelle ; le 16 octobre de la même année, j'entrais à mon tour dans notre grand établissement scientifique en qualité de préparateur. Depuis cette époque lointaine, le temps n'a fait que resserrer les liens d'amitié qui nous unissaient l'un à l'autre. J'ai été le confident de ses peines et de ses joies, de même que j'ai été le témoin de sa vie de labeur.

Dès sa nomination au Muséum, E. Hamy montra de quelle activité il était capable. Au moment du siège de Paris, la collection d'Anthropologie avait dû être déposée dans des caves pour la mettre à l'abri des obus qui n'épargnaient pas le Jardin des Plantes. La paix conclue, elle avait été réinstallée tant bien que mal dans les salles mal agencées de la vieille galerie, trop étroite pour loger les séries déjà importantes qu'elle devait contenir. Il fallait avant tout opérer le classement de cette collection, et c'est à cette besogne que s'attela le nouvel aide-naturaliste, que je secondai de mon mieux.

Pendant une assez longue période, la majeure partie du temps qu'Ernest Hamy consacrait au Muséum fut absorbée par ce travail. Chemin faisant, il observait les pièces qui lui passaient par les mains, notait les particularités

Digitized by Google

qu'elles présentaient et me faisait généreusement profiter de ses observations. Ces notes de la première heure lui servaient à rédiger les mémoires qu'il communiquait à la Société d'Anthropologie, mais elles étaient trop nombreuses pour qu'il pût les utiliser toutes au fur et à mesure qu'il les recueillait. Dans les dernières années de sa vie, il mit en œuvre beaucoup des documents qu'il avait accumulés au début, sans arriver à les épuiser.

Doué d'un esprit profondément observateur, Hamy voyait, du premier coup d'œil, l'intérêt que présentait une pièce. Sa mémoire prodigieuse, sa vaste érudition lui permettaient d'établir immédiatement des rapprochements avec des pièces déjà vues ou décrites par d'autres auteurs. Les qualités qu'avait appréciées A. de Quatrefages avant la nomination officielle de son aide-naturaliste, avaient décidé notre maître commun à demander à Ernest Hamy sa collaboration pour un grand travail qu'il avait projeté de publier sur la craniologie ethnique. La première livraison des *Crania Ethnica* parut au mois de juin 1873 ; la dernière vit le jour à la fin de 1881. Pendant ces huit années, Hamy mesura et dessina au diagraphe, non seulement tous les crânes humains que possédaient le Muséum et la Société d'Anthropologie de Paris, mais encore beaucoup d'autres pièces qu'il alla étudier à l'étranger.

A cette époque quelques explorateurs commencèrent à fréquenter le Muséum pour y acquérir les connaissances qui devaient leur permettre de faire en voyage des observations profitables à la science. L'accueil qu'ils reçurent au laboratoire d'Anthropologie fut tel que bientôt le petit local situé à côté de la cour de la Baleine devint le rendez-vous de tous ceux qui projetaient quelque exploration lointaine. Hamy les écoutait avec bienveillance et, grâce à ses vastes connaissances, il leur donnait toujours d'excellents conseils. Il gagnait bien vite leur confiance, et jamais il ne les perdait de vue. Il restait en correspondance avec eux, faisait valoir les résultats de leurs recherches et devenait, pour ainsi dire, leur protecteur attitré. Son intérêt pour les grandes explorations scientifiques ne s'est pas démenti un seul instant, et l'on sait le rôle important qu'il a joué dans l'organisation de la plupart d'entre elles.

Suivant l'exemple que lui avait donné Broca, il essaya également d'attirer auprès de lui des étudiants et de leur inculquer le goût de l'anthropologie ; ses efforts furent couronnés de succès et un nombre notable de thèses faites sous sa direction furent récompensées par la Faculté de médecine.

Ernest Hamy ne faisait pas résider uniquement la Science de l'Homme dans la connaissance des caractères anatomiques ; pour lui, l'archéologie, l'ethnographie, la linguistique, l'histoire, la géographie devaient être mises à contribution par l'anthropologiste. Je n'ai pas à rappeler ici avec quel bonheur il aborda l'étude de chacune de ces sciences [1] ni comment il réussit à faire créer

1. Lorsqu'on jette les yeux sur la bibliographie des œuvres d'Ernest Hamy publiée par Henri Cordier, l'esprit reste confondu en présence de la variété des

Digitized by Google

le Musée d'Ethnographie du Trocadéro, auquel il consacra vingt-sept années de sa vie. La réputation qu'il s'acquit le conduisit rapidement aux honneurs, ce qui lui permit de rendre encore plus de services aux explorateurs qu'il aimait tant. Mais peu à peu, les Académies, les Sociétés savantes qui s'honoraient de le compter au nombre de leurs membres, les Commissions officielles, etc. absorbèrent une partie de son temps et l'obligèrent à modifier son existence. Comme l'a écrit son ami, Henri Cordier, il délaissa « un peu l'anthropologie pour les sciences ethnographiques et géographiques, historiques et américanistes ». Ses recherches le conduisaient dans les bibliothèques où il passait de longues heures à compulser de vieux textes, à fouiller des manuscrits. Les archives du Muséum, qu'il avait complètement mises en ordre, lui fournirent une foule de documents intéressants qu'il livra à la publicité. Malgré tout, nous ne restions jamais longtemps sans le voir au laboratoire, quoique depuis le jour où il avait succédé à de Quatrefages dans la chaire d'Anthropologie (1892), il m'eût fait l'honneur de m'en confier en grande partie la direction.

Son cabinet était ouvert à tous, et bien des visiteurs y pénétraient pour entretenir le Maître de leurs projets, des résultats de leurs recherches et pour solliciter ses conseils ou son appui. Très rares étaient ceux qui n'en sortaient pas enchantés de l'accueil qu'ils avaient reçu et séduits par la bonhomie, l'érudition, le savoir d'Ernest Hamy. Il n'était pas cependant de ceux qui promettent toujours et, quand il avait porté sur quelqu'un un jugement défavorable, il se montrait même d'une franchise parfois un peu brusque. Il avait d'ailleurs une grande expérience des hommes et il ne se trompait guère dans ses jugements.

Lorsqu'il avait accompli la besogne qu'il s'était tracée, il venait s'asseoir au milieu de ses élèves et, après s'être enquis de leurs travaux, il devenait le bon camarade, le gai et spirituel causeur qui tient sous le charme ses auditeurs. Sa conversation était émaillée de bons mots, d'anecdotes, d'historiettes, et c'était toujours à regret qu'on le voyait quitter le laboratoire pour regagner le pavillon de Buffon. On avait toujours profit à l'écouter, car souvent ces anecdotes, ces historiettes comportaient des enseignements qu'il était bon de retenir.

sujets traités par l'éminent professeur. A ce propos, il me revient à la mémoire une petite anecdote qui pourra donner une idée de la diversité de ses connaissances.

Un jour, le Maître reçut la visite d'un savant étranger qui avait tenu à lui exprimer l'estime qu'il professait pour ses travaux anthropologiques. Au cours de l'entrevue, la conversation tomba sur d'autres ouvrages, assez étrangers à l'anthropologie et que le visiteur avait lus. Quelle ne fut pas sa surprise en apprenant qu'ils étaient de l'auteur du *Précis de paléontologie humaine*, des *Crania ethnica*, etc. ! Il s'était figuré que la France comptait deux savants du même nom, l'un anthropologiste, l'autre historien et géographe.

Digitized by Google

Certains jours, Ernest Hamy partait à la sourdine ; j'avais alors la certitude qu'il était hanté par quelque préoccupation, motivée surtout par son état de santé. Depuis longtemps, en effet, il était atteint d'emphysème pulmonaire et il était d'une sensibilité extrême aux variations atmosphériques ; dès que les conditions extérieures s'amélioraient, il retrouvait la bonne humeur qui faisait le fond de son caractère.

Les années s'écoulaient sans que sa nature se modifiât d'une façon appréciable. Tout ce que je notais, c'est qu'il semblait de plus en plus désireux de conquérir l'affection de ses élèves. Au lieu de l'aigrir, l'âge ne faisait que développer ses sentiments innés de bienveillance envers ceux qu'il honorait de son amitié.

Tel était le savant que nous avons perdu. Certes il avait parfois de petits mouvements d'impatience, et, au cours de nos longues relations quotidiennes, quelques malentendus ont surgi entre nous ; mais ces légers nuages étaient vite dissipés, et Ernest Hamy s'ingéniait alors à me démontrer qu'il était constant dans ses affections et que rien ne pouvait modifier ses sentiments à l'égard d'un élève qu'il désignait à tous comme son successeur. Aujourd'hui que ses vœux se sont accomplis, c'est avec une sincère émotion que je songe aux bonnes années que nous avons passées ensemble, aux excellentes leçons que j'ai reçues de lui et à la grande dette de reconnaissance que j'ai contractée envers celui qui a guidé mes premiers pas dans la carrière scientifique et qui, jusqu'à sa dernière heure, a été pour moi un ami fidèle, d'un dévouement à toute épreuve.

R. Verneau.

LE Dr HAMY

HISTORIEN ET GÉOGRAPHE

Le Dr Hamy a touché à beaucoup de branches des études humaines ; sa curiosité, rapidement éveillée par de nouveaux sujets, s'est promenée dans les champs les plus divers de la recherche scientifique. Si l'anthropologie a été son point de départ, si les circonstances l'ont conduit à accorder à l'ethnographie une part considérable de son temps, si enfin, il a été amené par l'anthropologie et l'ethnographie à s'occuper des questions américaines, dans lesquelles il a certainement laissé sa trace la plus durable, les études, l'objet de sa secrète prédilection, furent sans nul doute l'histoire et la géographie. Je dirai presque qu'Hamy a manqué sa vocation : celle de chartiste ; ses goûts et la nature de ses ouvrages devaient le conduire infailliblement à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres plutôt qu'à l'Académie des Sciences.

Les recherches du Dr Hamy, dans le domaine historique et géographique, doivent être ramenées à deux groupes ; celles qui ont pour objet le Jardin du

Digitized by Google

Roi, c'est-à-dire le Jardin des Plantes ; celles qui sont relatives à son pays natal, c'est à dire le Boulonnais ; mais combien il a su élargir le cercle de ses publications ! Les matériaux qu'il accumulait en vue de l'histoire du Jardin du Roi l'ont entraîné à écrire des monographies sur les voyageurs et sur leurs collections, et, ici, je ne citerai que Gilles d'Albi, Dombey, Bonpland, Humboldt, Étienne Geoffroy-Saint-Hilaire, Lamarck, etc., et une fois engagé dans cette voie, il devait forcément remonter dans les siècles passés, aux portulans du moyen âge, dont le déchiffrement forme une des parties les plus originales de son œuvre.

Les travaux d'Hamy sur le Boulonnais l'ont fait sortir du cadre de l'histoire locale, qu'il a cependant bien étudiée, pour lui faire célébrer les gloires de notre marine ; de là, des monographies sur le chef d'escadre François Panetier, et autres illustres guerriers, dont la lecture est aussi réconfortante pour le patriotisme qu'utile pour l'histoire.

On est stupéfait devant l'immensité du labeur du Dr Hamy, et je puis en parler en connaissance de cause, ayant dressé la bibliographie de ses œuvres. Et cependant, on ne peut s'empêcher d'exprimer le regret qu'il ait dispersé tant de science et d'efforts, au lieu de les concentrer sur la grande œuvre maîtresse que nous attendions de lui, et que son activité et sa curiosité, partagées peut-être entre trop d'objets divers, ne lui ont pas permis de nous donner.

HENRI CORDIER.

LE PROFESSEUR HAMY

PRÉHISTORIEN ET AMÉRICANISTE

Le professeur Hamy était un esprit encyclopédique qui embrassa de nombreux champs d'étude et excella dans tous.

Un premier point qu'il y a lieu de nettement établir, c'est que tous ses travaux portent sa note très personnelle. Si l'on cherche, en effet, à caractériser son œuvre scientifique, et plus spécialement, comme nous le faisons ici, en tant que préhistorien et américaniste, on pourra dire que toutes les questions de cet ordre ont toujours été traitées par lui à un point de vue synthétique et comparatif. Ses connaissances générales étaient si grandes, sa bibliographie si riche, sa mémoire si surprenante, son esprit si fin, si pénétrant et si généralisateur, que tous ses travaux portaient l'empreinte de ces influences multiples.

Après avoir exposé les diverses faces d'une question (dont il découvrait souvent certaines méconnues jusqu'alors), il faisait immédiatement intervenir la méthode comparative qui, judicieusement appliquée, lui permettait souvent d'arriver à une solution élégante et rationnelle, là où jusqu'ici on avait erré ou même là où toute solution était restée en suspens. Cette très intéressante méthode, qui nécessite une profonde érudition et une très saine critique, peut

Digitized by Google

être considérée comme caractéristique du maître éminent qu'était le professeur Hamy.

En préhistoire, il fut un des fondateurs de cette science, en ce sens qu'il fut un des premiers qui en tenta une synthèse. Dès 1870, âgé seulement de vingt-huit ans, il publia un fort remarquable petit livre : *Paléontologie humaine*, complétant et mettant à jour l'œuvre célèbre de Lyell : *L'Antiquité de l'homme prouvée par la géologie*, Il fit, en 1865, à la Société d'anthropologie, une communication intitulée : *Silex de Châtillon*, et à maintes reprises il prit la parole dans des discussions se rattachant à la préhistoire.

C'est à lui qu'on doit aux environs de Thèbes (Égypte) — alors complètement inexplorés à ce point de vue — la découverte de la première hache acheuléenne égyptienne. Il recueillit cette pièce lui-même, lors de l'inauguration du canal de Suez en 1869.

Avec le concours de son distingué successeur, le professeur Verneau, alors son assistant, il organisa la collection préhistorique de Vibraye (donnée à la chaire d'anthropologie du Muséum) dans les salles des collections publiques, et sut admirablement mettre en valeur ces richesses scientifiques.

Il apporta constamment à l'étude de la préhistoire sa haute compétence d'ethnographe et sut en tirer de très intéressantes déductions.

L'œuvre d'Hamy comme américaniste fut considérable. Il était considéré, à juste titre, comme le maître de l'américanisme en France. Je pus facilement m'en rendre compte, lorsqu'en septembre 1908, au Congrès des américanistes, à Vienne, où sa santé ne lui avait pas permis de se rendre, je fis signer par tous les représentants des divers pays du monde une adresse que je lui rapportai. Tous m'exprimèrent unanimement leurs sentiments de très haute et très affectueuse estime pour « le maître américaniste français », et c'est ainsi que l'appelait dans son discours d'ouverture le président du Congrès, le baron von Veckbecker.

Dès 1878, en effet, il faisait cinq conférences sur les collections américaines de l'Exposition provisoire des missions scientifiques au Palais de l'Industrie, et de 1880 à 1882, organisait les splendides collections américaines du Musée d'ethnographie du Trocadéro dont il avait été nommé conservateur.

Dans son cours du Muséum, il consacra deux années entières à l'étude des races américaines.

Ses mémoires sur des questions américaines sont extrêmement nombreux. Nous n'en citerons que quelques-uns. Ils suffiront pour montrer leur variété et leur importance.

En 1872, il publiait dans la *Revue d'anthropologie* un beau travail sur « les habitants primitifs du Mexique », avec illustrations.

En 1882 il fit une fort intéressante conférence sur les Toltèques à l'association scientifique de France.

En 1885 paraissait l'introduction au mémoire célèbre d'Aubin, sur l'écriture

Digitized by Google

et la peinture didactique des anciens Mexicains, travail d'une érudition étonnante et où tous les travaux importants sur le Mexique sont indiqués.

Il y a lieu de citer aussi le curieux mémoire sur la croix de Teotihuacan, à propos de cette curieuse pierre (actuellement au musée du Trocadéro) recueillie par Charnay et qu'Hamy démontra avoir été consacrée à Tlaloc.

L'étude d'un bas-relief de la collection Uhde lui permit d'identifier et de décrire un instrument mal connu, l'ayacachicaualiztli, sorte de claquoir muni de sonnettes, en usage dans diverses cérémonies mexicaines.

Un exemple de l'intéressante méthode analytique d'Hamy se trouve dans son mémoire sur l'inscription chronographique sur obsidienne, commémorative de la pose de la première pierre du grand temple de Mexico par l'empereur Tizoc en 1483.

Fort intéressant aussi est son mémoire sur le Tzompantli, l'ossuaire des crânes des victimes humaines sacrifiées sur le teocalli et qui se trouvait ordinairement sur la plate-forme de la pyramide sacrée elle-même ou à côté.

La question des rapports de l'Asie et de l'Amérique dès une époque ancienne a souvent préoccupé Hamy. C'est dans cet ordre d'idées qu'il a publié divers mémoires, entre autres *Swastika et roue solaire en Amérique* et *Essai d'interprétation d'un des monuments de Copan* (Honduras) présentant nettement, gravé en grand, un Taïki ou signe de la longévité, de la pérennité chez les Chinois. Dans le même sens plaideraient les vases du musée de Boulogne-sur-Mer, à figures humaines, provenant du sud du Pérou. Ils rappellent des représentations japonaises; M. Hamy les a décrits dans une de ses décades.

Les Antilles ont fourni au professeur Hamy la matière de plusieurs mémoires pleins d'intérêt; tel celui sur l'*Anthropolithe de la Guadeloupe*. Il y a démontré que les os humains ainsi dénommés et qui étaient contenus dans une sorte de tuf n'avaient pas une antiquité aussi reculée qu'on le pensait puisqu'il y a trouvé, inclus dans la roche, une petite figurine de type caraïbe en pierre verte.

Dans son mémoire sur les haches de la collection Guesde, le professeur Hamy a montré que plusieurs, trouvées dans les petites Antilles et à la Guadeloupe, étaient en roches venant du continent américain. Dans le même ordre d'idées, il a montré que les haches en pierre que porte suspendue à son cou la tête en terre cuite surmontant le tombeau de Tres Molinos (Équateur) sont du plus pur type caraïbe. Inversement, dans un autre très intéressant mémoire, M. Hamy avait démontré qu'une terre cuite trouvée dans le Haut Orénoque provenait des Antilles.

Il avait fait une étude sur un certain nombre de pipes tubulaires extrêmement comparables les unes avec les autres et pourtant provenant de régions très éloignées (de la Californie au Cundinamarca). Il en avait déduit l'existence de rapports entre des populations souvent fort éloignées.

L'étude comparative des hameçons en coquille des anciens Californiens et

Digitized by Google

ceux observés aux îles Hawaï a permis au professeur Hamy de faire d'intéressants rapprochements basés sur de fort nombreuses pièces.

Les mutilations dentaires (dents appointées ou creusées d'une cavité pour recevoir une turquoise) étaient surtout fréquentes chez les Huaxtèques et les Mayas. Hamy en avait étudié un spécimen dans une de ses très intéressantes décades.

La plupart de ces mémoires et bien d'autres encore furent réunis par Hamy dans trois petits volumes de *Decades americânæ* qui ne contiennent pas moins de soixante articles, tous fort intéressants, comme on a pu le voir par les quelques exemples ci-dessus.

Enfin on ne saurait omettre de citer sa splendide publication (dont les frais furent faits par le duc de Loubat) : *Galerie américaine du Trocadéro*, série de 60 planches grand in-folio, représentant des pièces particulièrement rares ou curieuses du Musée d'ethnographie du Trocadéro, que le professeur Hamy décrivit dans de courtes mais fort savantes notices annexées à chaque planche.

Enfin, il faut particulièrement noter ses interprétations des deux fameux codex (Borbonicus et Telleriano remensis) publiés aux frais du duc de Loubat. Elles accompagnent ces remarquables publications. C'est là une œuvre d'analyse fine, pénétrante et érudite du plus vif intérêt.

Ces quelques notes donneront un aperçu de l'œuvre américaniste d'Hamy. Ajoutons qu'il était un des derniers fondateurs survivants du Congrès international des Américanistes.

On sait l'affabilité, la bonté du professeur Hamy, on sait moins sa puissance de direction. C'était un maître bienveillant, sachant guider ses élèves, les aidant de ses conseils, de sa profonde érudition, de sa mémoire impeccable et extraordinairement étendue, les dirigeant, leur fournissant des matériaux, mettant même à leur disposition sa superbe bibliothèque américaine.

Pour l'américanisme, en France, c'est une perte immense et fort douloureuse. L'exposé qui précède montre, en effet, l'étendue de ses connaissances et la variété de ses études américaines. On comprend donc que tous les américanistes, et plus spécialement ses élèves, pleurent un tel maître et s'efforcent de trouver dans son enseignement américaniste les méthodes dont ils ont besoin au milieu de la complexité des études ressortissant à l'Amérique ancienne.

CAPITAN.

Digitized by Google

DISCOURS

PRONONCÉS AUX FUNÉRAILLES DE **M. Ernest HAMY**,

le samedi 21 novembre 1908.

DISCOURS DE M. BABELON

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

MESSIEURS,

L'année qui s'achemine vers sa fin comptera, dans les fastes de l'Institut de France, parmi les plus douloureuses que notre génération ait vécues. La mort frappe dans nos rangs avec un acharnement qui est, peut-être, sans précédent, et l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en particulier, est cruellement éprouvée. J'ai eu déjà le pénible honneur de dire l'adieu suprême à quatre de nos confrères et nous avions tout lieu d'espérer que l'impitoyable Destinée, enfin satisfaite, suspendrait ses coups, lorsque nous avons été surpris par le nouveau malheur qui nous rassemble encore une fois autour d'un cercueil. Consternés et impuissants, nous nous inclinons, dans un dernier et affectueux salut, devant la dépouille mortelle de ceux que nos regrets et notre souvenir accompagnent dans l'insondable mystère de l'au-delà.

Le docteur Théodore-Ernest Hamy avait été élu, en 1890, membre libre de notre Académie, en remplacement du général Faidherbe. Il était né à Boulogne-sur-Mer en 1842. Tout enfant il perdit sa mère et il a raconté lui-même, dans des pages touchantes, ses années de première éducation dans la pension du Père Blériot, à Boulogne, où avaient été aussi élèves, avant lui, Auguste Mariette et Sainte-Beuve. Son père l'envoya à Paris pour étudier la médecine ; il fut reçu docteur en 1868, mais il se sentait peu d'inclination pour la pratique de son art et son esprit curieux se portait au contraire vers les recherches spéculatives. En 1869, il alla en Égypte, comme invité du khédive Ismaïl, à l'occasion de l'inauguration du canal de Suez. Il retrouvait là son compatriote Mariette qui lui inspira le goût de l'archéologie. A son retour, ses relations personnelles avec Broca fixèrent sa vocation. Sous sa direction, il se livra tout entier à l'étude de l'anthropologie, qui était alors une science de floraison nouvelle, et dès 1870 il publiait son *Précis de paléontologie humaine* qui attira sur lui l'attention, à la fois des naturalistes et des archéologues ; en 1872, il fut nommé aide-naturaliste de M. de Quatrefages au Muséum d'histoire naturelle qu'il ne devait jamais quitter, qu'il illustra par ses travaux et son enseignement, et où il devait, hélas ! prématurément expirer.

Digitized by Google

La collaboration scientifique de M. de Quatrefages et du docteur Hamy fut singulièrement féconde pour la science. La craniologie, mise à la mode en Allemagne, par Blumenbach, et constituée à l'état de science positive par Broca, suggéra, à Quatrefages et Hamy, l'idée de tenter de formuler en lois les dissemblances caractéristiques des races humaines, d'où naquit leur grande publication, *Crania ethnica* (1875-1882) qui est considérée comme la base essentielle de cet ordre d'études. Par elle, nous savons ce qu'étaient anatomiquement les peuples primitifs de l'Europe, Celtes, Germains, Ligures, Kymris. On doit à ce point de vue à MM. de Quatrefages et Hamy un groupement systématique des populations du bassin méditerranéen occidental des temps préhistoriques et aussi la détermination des caractères anthropologiques nouveaux des peuples envahisseurs qui ont succédé aux aborigènes et qui, pareils à des vagues violemment soulevées du côté de l'Orient, sont venus successivement submerger l'Europe occidentale.

Des observations anthropologiques non moins abondantes et précises ont été faites par les deux savants sur des races confinées dans des régions demeurées jusque là en dehors des investigations scientifiques, telles que les tribus de la Laponie, du Turkestan chinois, de la Malaisie, de l'Afrique centrale, de l'Amérique.

Quatrefages et Hamy ne s'en tinrent pas là. Prenant pour base leurs découvertes anthropologiques, ils entreprirent de préciser les éléments constitutifs de telle ou telle population déterminée et de reconstituer les groupes ethniques avec tous les caractères propres à la vie sociale de chacun d'eux, en mettant en jeu les éléments physiologiques, l'influence du climat et du milieu et jusqu'aux données de la linguistique, des traditions populaires et de l'archéologie. Par la part prépondérante qu'il prit personnellement à ce genre de recherches, le docteur Hamy mérite d'être regardé comme le fondateur de l'ethnologie. Ses publications dans cette branche d'études sont extrêmement nombreuses et disséminées soit dans la *Bibliothèque ethnologique* qu'il fonda, soit dans d'autres recueils. Je citerai, par exemple, les mémoires intitulés : *Les types ethniques du Rhodope ; Gravures rupestres de la Guyane ; L'âge de la pierre à la Côte d'Ivoire ; Sur un anthropoïde géant de la rivière Sangha ; Le crâne de Métiéville*, etc., titres pris au hasard et qui donneront une idée de la nature des recherches du Dr Hamy et de l'originalité de son esprit. Dans ses missions scientifiques et ses nombreux voyages il poursuivit le même but, comme, par exemple, lorsqu'il retrouvait dans le Sud-Tunisien les Troglodytes de l'antiquité vivant encore dans des habitations souterraines, pareilles à celles que décrit Salluste.

Le couronnement de ces études d'ethnographie fut la création du magnifique musée du Trocadéro, qui est l'œuvre du docteur Hamy. Il sut en rassembler rapidement les éléments avec une merveilleuse habileté, et il a raconté les origines de ce musée dans un livre fort intéressant pour l'histoire des collections de curiosités exotiques en France avant la Révolution.

Le groupement et le classement des abondantes séries du musée ethnographique du Palais du Trocadéro mit le docteur Hamy en présence d'un grand

Digitized by Google

nombre de monuments d'origine américaine et c'est ainsi que notre actif confrère, qui savait tirer un parti scientifique de toutes choses, devint en peu de temps un américaniste faisant autorité. Il savait mieux que personne orienter ses recherches ; il publia un ouvrage important sur les populations primitives du Nouveau Monde, qu'il nous dépeint inoffensives et de civilisation développée, qu'écrasa le joug oppresseur des célèbres *conquistadores* et qui, en définitive, furent victimes du génie occidental. L'introduction générale du Dr Hamy, sur les études mexicaines, en tête des *Recherches historiques et archéologiques* publiées en 1880, est un chapitre de magistrale synthèse ; la publication du *Codex borbonicus*, manuscrit mexicain de la Bibliothèque du Palais-Bourbon, est un remarquable exemple de la perspicacité de notre confrère dans l'interprétation de ces étranges rituels et livres divinatoires des populations pré-colombiennes de l'Amérique.

Par toutes ces recherches sur l'humanité primitive et les premières civilisations dans le monde entier, qui embrassaient depuis l'anthropologie jusqu'à la linguistique et au folk-lore, Hamy était l'un des savants de notre temps les mieux documentés sur les faits authentiques et les hypothèses relatives à l'homme préhistorique. Il était du nombre de ces esprits ouverts, pondérés et scientifiques que n'ont point grisés les ambitieuses conceptions théoriques de certains adeptes de ces intéressantes études. Le Dr Hamy a su faire, comme Alexandre Bertrand, avec une rare sagacité, la part du vrai, du probable et du roman ; ce en quoi il a rendu à la science un signalé service.

Amené tout naturellement, par le cours de ses études ethnographiques, à considérer les circonstances qui accompagnèrent la découverte des populations dont il voulait décrire les caractères physiques et moraux, le Dr Hamy, par une naturelle évolution de sa curiosité sans cesse en éveil, a dû examiner les monuments qui subsistent encore des connaissances géographiques du moyen âge. Bientôt la géographie générale historique, l'histoire des grandes découvertes dans l'ancien et le nouveau Monde, l'explication des cartes marines, des portulans, des mappemondes, la biographie même des grands voyageurs et des grands navigateurs à l'âge héroïque des Christophe Colomb, des Americ Vespuce, des Vasco de Gama, des Jacques Cartier, tel fut le domaine nouveau qui passionna notre confrère durant de longues années, et sur lequel il écrivit des livres qui firent de lui le représentant le plus autorisé de cette science de la géographie, dans laquelle s'étaient déjà illustrés les d'Anville, les Gosselin, les Walkenaer, les Jomard, les d'Avezac. Nul autre n'a, plus savamment que lui, montré comment s'est préparée, à la longue, dans le monde romain, la conquête scientifique du globe. Qu'il me suffise de rappeler sa série de monographies des géographes catalans, majorcains, italiens et français, ses mémoires sur la mappemonde dressée, en 1339, par Angelino Dalcert ; sur la mappemonde de Diego Ribero de 1520, sur la célèbre carte magrebine du XIIIe siècle, due à un géographe arabe, et conservée à la Bibliothèque Ambrosienne ; enfin sur la plupart des monuments du même genre que possèdent les musées et bibliothèques de l'Europe. L'ensemble imposant de ces travaux restera comme l'un des côtés originaux de la carrière scientifique d'Ernest Hamy.

Digitized by Google

Dans ses recherches sur l'histoire des savants, Hamy se montre admirablement informé et documenté, mais plus curieux des hommes eux-mêmes que de leurs doctrines scientifiques. Tel est, par exemple, le caractère du volume consacré à Geoffroy Saint-Hilaire, dont il a publié et annoté la correspondance durant la campagne de Bonaparte en Égypte. Je porterai le même jugement sur le recueil des *Lettres américaines* d'Alexandre de Humboldt, sur la biographie si nourrie de faits curieux que Hamy a consacrée à Joseph Dombey, explorateur du Pérou, du Chili et du Brésil de 1778 à 1785, et dont la fin dans les prisons de l'île de Mont-Serrat fut si lamentable ; sur les biographies d'Aimé Bonpland, explorateur de l'Amérique du Sud, et d'Alexandre Lesueur, explorateur de l'Amérique du Nord, collaborateur de François Peron dans sa célèbre expédition aux Terres australes.

Cherchant ainsi à mettre en relief les physionomies trop oubliées de ces hardis voyageurs, et réparant parfois de véritables injustices historiques, Hamy ne dissimulait pas son penchant bien naturel de faire revivre de préférence ceux de ces personnages qui avaient des liens d'origine ou de famille avec Boulogne-sur-Mer ou la Basse-Picardie. C'est dans cet esprit qu'il écrivit ce livre si attachant sur François Panetié, premier chef d'escadre des armées navales de 1626 à 1692, dédié à la marine boulonnaise ; c'est pour cela également qu'il publia la correspondance du cardinal Mazarin avec le maréchal d'Aumont, ce dernier ayant été gouverneur de Boulogne de 1742 à 1789. Poussé enfin par le même sentiment honorable, il donna à la Bibliothèque de cette ville trois gros volumes de copies de documents relatifs à l'histoire de la marine boulonnaise.

Hamy demeura toute sa vie très attaché à son pays natal, où il retournait chaque année avec un plaisir infini, dont il avait même conservé dans la voix certaines intonations. Suivant le vœu qu'il a formé, il ira reposer pour toujours dans cette ville de Boulogne dont il aimait à rappeler les vieux souvenirs. Il racontait complaisamment les passe-temps de ses vacances et les conversations à demi scientifiques qui se tenaient dans l'arrière-boutique du pharmacien Dutertre, « une petite Académie des Sciences », comme il disait en souriant.

Le docteur Hamy a beaucoup écrit, et son information bibliographique était prodigieuse. Quand on causait avec lui de questions scientifiques, il était rare qu'il ne mît pas son interlocuteur sur la trace de quelque document ou de quelque ouvrage rare et utile.

Il était le savant le plus obligeant qui fût ; il avait les mains toujours ouvertes et prêtes à donner les matériaux accumulés par lui, à ceux que leurs études poussaient dans ses parages. Aussi, en dehors des honneurs officiels, qui ne lui firent pas défaut, son inépuisable serviabilité, autant que son érudition, le fit rechercher par une foule d'Associations savantes de France et de l'étranger. Partout, il était de bon conseil, donnait l'exemple de l'activité entreprenante, indiquait la bonne direction des recherches. Il tenait cette aptitude de son esprit ouvert, de sa curiosité universelle, et aussi de la bonté naturelle de son cœur.

Digitized by Google

Le docteur Hamy trouvait dans le travail obstiné et dans cet épanchement cordial avec les autres une consolation aux grandes douleurs qui avaient, de bonne heure, hélas ! assailli son foyer domestique. Il y a trois semaines, il venait encore, — d'un pas un peu alourdi, il est vrai, — s'asseoir parmi nous ; et, comme toujours, il avait pour chacun son sourire franc et épanoui, et sa cordiale poignée de main. Il meurt sans avoir connu la vieillesse, ni le repos, emportant les regrets sincères de tous ceux qui l'ont connu, et en particulier de cette Académie dont il suivait les travaux avec tant d'assiduité, et qu'il a honorée par sa belle carrière faite tout entière de science et de droiture. S'il est quelque consolation pour sa fille, qui fut le seul véritable bonheur de sa vie, c'est bien ce concert unanime de sympathies dont je suis le faible interprète ; qu'elle daigne en accepter l'hommage ému et respectueux.

DISCOURS DE M. PAUL RICHER

MEMBRE DE L'INSTITUT

Au nom de la Société française d'histoire de la médecine.

MESSIEURS,

Lorsqu'un homme comme le professeur Ernest-Théodore Hamy disparaît dans sa pleine et forte maturité, non seulement on reste atterré devant le vide immense qu'il laisse dans les milieux divers où s'exerçait son activité, mais on se demande avec amertume quels préjudices vont subir les diverses branches des connaissances humaines où il s'employait, du simple fait de l'inachèvement de ses travaux et de la suppression inattendue de ces beaux fruits que son expérience de jour en jour plus complète promettait.

Parmi les œuvres nombreuses qui se partageaient sa vie, une des dernières venues, le relèvement des études d'histoire médicale, avait tout particulièrement éveillé sa sollicitude. Et c'est au nom de ceux tout nouvellement groupés dont il encouragea et dirigea les travaux que je viens lui dire le dernier adieu.

Hamy fut comme le bon génie de la Société française d'histoire de la médecine. Ce n'est ni le lieu, ni l'heure de passer en revue, même sommairement, les matériaux qu'il apporta à l'œuvre commune. La première communication qui fut faite à notre Société porte son nom. Depuis il ne cessa de s'intéresser avec un soin jaloux à tous nos ordres du jour, s'offrant spontanément à combler les vides. Sa vaste érudition tenait en réserve une mine inépuisable de documents dont il disposait généreusement, sans compter. Aussi fut-il un président incomparable par la justesse de ses appréciations et par l'étendue de ses connaissances. Mais il fut aussi, en dehors même de ses années de présidence, l'assistant le plus attentif et le plus assidu. Il arrivait le premier, s'asseyait et

Digitized by Google

attendait patiemment comme s'il avait plaisir à accueillir d'un bon et fin sourire tous ceux qui successivement se présentaient.

D'autres que nous diront les qualités de son cœur, mais sa nature droite et entière ne savait pas séparer les qualités du cœur de celles de l'esprit. Et des relations commencées pour des raisons scientifiques devenaient bientôt des relations d'amitié.

Aussi son souvenir vivra-t-il à la Société d'histoire de la médecine aussi longtemps qu'elle comptera des esprits pour comprendre et des cœurs pour aimer.

ALLOCUTION DU Dr VERNEAU

Au nom du Laboratoire d'Anthropologie du Muséum.

Les Élèves et le Personnel du Laboratoire d'Anthropologie du Muséum m'ont confié la triste mission d'adresser un suprême adieu au Maître aimé que la mort vient de nous ravir.

Ce Maître avait le don de gagner d'emblée la sympathie de ceux qui l'approchaient ; il les captivait par l'étendue de son savoir et les émerveillait par son ardeur au travail. On peut dire qu'il est mort sur la brèche, car deux jours avant de s'éteindre, il rédigeait un mémoire qu'il n'a pu achever. La veille du fatal dénouement, alors que l'organisme s'affaiblissait à vue d'œil, la vie semblait se concentrer dans son puissant cerveau, et il nous parlait de ce mémoire qu'il avait tant à cœur de terminer : il s'agissait, en effet, de mettre en relief le mérite d'un de ses élèves, un explorateur à qui on n'avait pas suffisamment rendu justice. Et celui-là, comme tous ceux à qui il avait accordé son estime et qu'il avait pris en amitié, il ne l'oubliait point.

Nul n'est mieux qualifié que le doyen de ses disciples pour rendre hommage à sa grande bienveillance. Depuis 1869, j'ai profité de ses leçons ; pendant plus de trente-cinq ans, j'ai vécu à ses côtés, et il a tenu à me donner des preuves de son attachement en me confiant à diverses reprises sa suppléance au Muséum et en me désignant comme son successeur à ce Musée d'Ethnographie qu'il a fondé et auquel il a consacré vingt-sept années de son existence.

Quelques heures avant de mourir, le savant que nous pleurons me répétait en m'embrassant qu'il m'aimait bien. Moi aussi, cher Maître, j'avais pour vous une sincère affection, et le personnel comme les élèves du Laboratoire d'Anthropologie partageaient mes sentiments à votre égard. A l'annonce de la gravité de votre maladie, on a senti planer dans votre laboratoire un nuage de tristesse, et quand vous avez rendu le dernier soupir, la douleur s'est peinte sur tous les visages.

Adieu, cher Maître ; nous ne vous verrons plus au milieu de nous, mais nous nous inspirerons de votre exemple, et votre souvenir restera profondément gravé dans nos cœurs.

Adieu !

Digitized by Google

ALLOCUTION DU Dr CAPITAN

C'est au nom du bureau du Congrès international des Américanistes et au nom de la Société des Américanistes de Paris que je viens apporter à notre éminent président et bien cher Maître un dernier adieu.

Lors de la réunion à Vienne, au mois de septembre dernier, du Congrès des Américanistes, le président avait tenu, dans son discours d'ouverture, à exprimer les vœux de profonde et affectueuse sympathie du Congrès tout entier pour son ancien président et membre fondateur. Durant ce Congrès, les délégués des divers pays des deux mondes avaient signé une adresse au professeur Hamy, lui exprimant leurs cordiaux souvenirs et leurs regrets de ne pas le voir parmi eux. Je crois donc, et tel aussi est l'avis du bureau du Congrès encore en fonction à Vienne, qu'ayant été chargé par ces savants éminents de transmettre leurs vœux à notre cher maître, je traduis aujourd'hui très exactement leur pensée en apportant ici leurs plus attristés souvenirs et en disant en leur nom un dernier adieu à leur ancien président, au maître de l'Américanisme en France.

La Société des Américanistes de Paris était l'œuvre du professeur Hamy. Il l'avait créée, dirigée, soutenue. Il lui consacrait avec amour beaucoup de son temps précieux et de sa grande intelligence. Par sa bonté et en même temps du fait de sa haute et puissante direction, il pouvait être considéré comme le père de cette petite famille scientifique.

Aux séances, il apportait avec son affabilité, sa bonne humeur et son esprit, de savants mémoires et de fort intéressantes communications, résultant de ses longues études américanistes ou de ses curieuses trouvailles d'archives dont il était si heureux. Au Journal de la Société, il consacrait beaucoup de temps, et pour la rédaction de ses mémoires, et pour des analyses qu'il ne dédaignait pas de faire lui-même. Lundi encore, déjà bien malade, il me donnait les dernières instructions pour terminer le volume qui va paraître.

C'est donc l'âme de la Société qui part avec lui... et nous... nous restons avec nos larmes, mais aussi avec le devoir de continuer l'œuvre du maître... Aussi est-ce le cœur brisé que nous venons apporter à notre excellent maître un suprême adieu... Adieu cher et bon maître, adieu !

Digitized by Google

UN PETIT PROBLÈME D'ETHNOGRAPHIE AMÉRICAINE

LA CORBEILLE DE JOSEPH DOMBEY[1]

PAR LE Dr E.-T. HAMY
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ

Comme je mettais la dernière main au volumineux ouvrage que j'ai récemment consacré à l'explorateur Joseph Dombey[2], j'ai voulu, une dernière fois, examiner par le menu les objets de sa collection américaine qui sont parvenus jusqu'à nous. Et mon attention s'est trouvée appelée une fois de plus sur une pièce du Musée du Trocadéro d'une conservation médiocre, mais d'un fort curieux travail et dont la détermination soulève un petit problème ethnographique d'une certaine difficulté.

Cet objet, que nous tenons de la Bibliothèque Nationale, est une corbeille tressée d'une sorte de saule[3]; elle est de forme ovale, aplatie par-dessous, largement ouverte par-dessus et mesure 0m 245 de longueur, 0m 15 de largeur et 0m 12 de hauteur, l'orifice ovale atteignant lui-même 0m 10 sur 0m 132. Cette corbeille est ornée de 15 rangs de disques arrondis, plus ou moins inégaux, taillés dans une coquille de gastéropode du genre *néritine*[4] et mesurant de 0m 005 à 0m 007 de diamètre. Ces disques

1. Cette notice est le dernier travail qu'aura publié notre cher maître le prof. Hamy (C.).

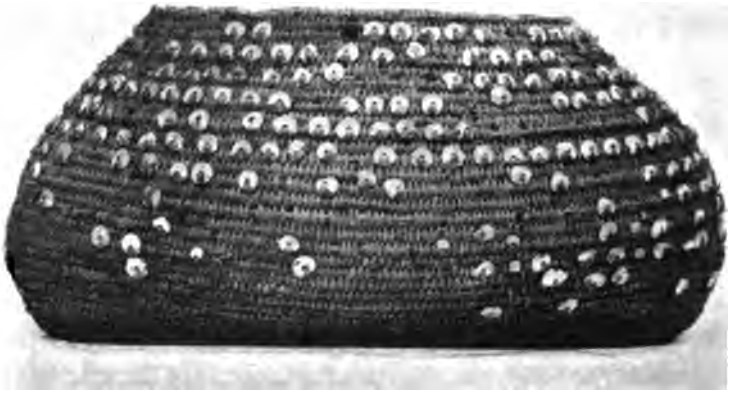
2. E.-T. Hamy. *Joseph Dombey, médecin, naturaliste, archéologue, explorateur du Pérou, du Chili et du Brésil.* Sa vie, son œuvre, sa correspondance. Paris, 1906, in-8°.

3. Otis T. Mason ne mentionne pas moins de 3 saules utilisés par les vanniers de la côte N.-O. d'Amérique (Otis T. Mason. *Aboriginal American Basketry. Studies in a textile Art without Machinery*, Rep. Nat. Mus., for 1902, p. 210). Washington, 1904, in-8°.

4. Je dois cette détermination à M. de Rochebrune, assistant au Muséum, dont la compétence spéciale s'est affirmée naguère dans deux mémoires publiés par la *Revue d'Ethnographie* (A. T. de Rochebrune. *De l'emploi des mollusques chez les peuples anciens et modernes.* I. *Mollusques des sépultures du Bas-Pérou.* II. *Mollusques des sépultures de l'Équateur et de la Nouvelle-Grenade* (*Rev. d'Ethnog.*, t. I, p. 467-482, fig. 177-191, 1882; t. II, p. 311-320, fig. 110-115, 1883). Dans une note qu'il a bien voulu me remettre, ce savant malacologiste montre que la structure du test des ron-

Digitized by Google

sont percés au centre d'un trou que traverse une bride de *yucca* (?) fixée de dehors en dedans aux torons de la corbeille. Ils sont tantôt contigus et tantôt séparés par un intervalle qui peut atteindre 0m 07. On voit entre-



Corbeille de Joseph Dombey

mêlées par-ci par-là, de petites perles de verre, arrondies ou cylindriques, dont on compte 18 seulement, contre 200 coquilles environ demeurées en place. Quelques traces de plumes, d'un rouge éteint, se voient sur les tores où sont insérées les coquilles ; la nervure en est appliquée à plat sur la surface du récipient et maintenue à l'aide de brides qui passent au-dessus.

Il ne se rencontre assurément aucun objet ethnographique, plus ou moins analogue à celui-ci, dans les régions explorées par Dombey et ce voyageur n'a pu se procurer que par voie d'achat, dans un des ports du Pérou ou du Chili, où il a séjourné, cette corbeille qui devait être, dans sa première fraîcheur, un remarquable spécimen de cet *arte plumaria* — pour employer l'expression consacrée par Ferdinand Denis[1] — si répandu dans les deux Amériques.

delles que je lui avais soumises ne ressemble en rien à celle des *lamellibranches* et des saxidomes en particulier, auxquels les ethnographes américains ont rapporté ces objets travaillés. L'aspect porcelainé et la courbure des échantillons permettent de les rapporter à coup sûr à la *Neritina picta* Sow. dont l'aire s'étend de Panama à la Californie.

1. F. Denis. *Arte plumaria. Les plumes et leur emploi dans les arts au Mexique, au Pérou, au Brésil, dans les Indes et dans l'Océanie.* Paris, 1876. Gr. in-8° de 76 pp.

Digitized by Google

Sa forme, sa texture, son ornementation surtout, nous reportent de préférence vers les côtes septentrionales du Pacifique. C'est là, en effet, un peu au N. de San Francisco, sur les rivages de la *Nouvelle-Albion*, que Drake en a le premier signalé et que Langsdorff a décrit et dessiné plus tard [1] les produits d'une industrieuse fabrication où s'associent les mêmes matériaux que combine la corbeille de la collection Dombey.

Dans la grande monographie consacrée par Stephen Powers aux tribus californiennes [2], il est plusieurs fois question, à propos des Yurok, des Yokut et particulièrement des Gualala, de l'habileté exceptionnelle de ces natifs dans l'art du vannier.

L'auteur a vu, en particulier, en possession d'une squaw Gualala, une corbeille qui montrait dans sa facture et dans sa décoration « un goût élégant et une incroyable patience ». Elle avait la forme commune à cette classe de corbeilles, à la fois rondes et aplaties, et était construite de fines baguettes de saule. Tout autour et en dehors, les plumules du scalp d'un pic des bois formaient une brillante nappe cramoisie agrémentée de nombre de pièces d'enfilage. Le long du bord se voyait une rangée toute droite de petites plumes noires de cailles, au nombre de quatre-vingts, qui avait exigé la capture de tout autant de ces oiseaux, de même qu'il avait fallu au moins cent cinquante *woodpeckers* pour fournir la nappe de plumes rouges mentionnée ci-dessus. La squaw avait mis trois ans à achever son panier, auquel, il est vrai, elle ne travaillait pas toujours, et elle en estimait sa valeur à 25 dollars. « Pas un Américain, dit Powers, n'aurait voulu récolter un tel matériel et fabriquer un semblable objet d'art pour quatre fois cette somme ! »

Charles Hoppes, un vétéran de la colonisation, assurait au représentant du *Survey des Montagnes Rocheuses* que des corbeilles ainsi ornementées se trouvaient fréquemment chez les Indiens Californiens, mais que les Américains avaient eu rarement la permission de les voir [3].

Ces renseignements précis, empruntés à Powers, vont nous mettre dans la bonne voie pour identifier la pièce qui fait l'objet de cette petite note. Les Gualala, à la tribu desquels appartenait l'habile Indienne qui avait façonné le panier qui faisait l'admiration de Powers, vivent sur la crique qui porte leur nom et se déverse dans le Pacifique vers l'angle N.-O. du

1. G. H. von Langsdorff. *Bemerkungen auf einer Reise um die Welt in den Jahren 1803 bis 1807*. 2 Bd. s. 143, tab. IX n. 3. Frankfurt am Mayn. 1812, in-4°.

2. Stephen Powers, *Tribes of California* (*Contrib. to North. American Ethnology*, vol. III). Washington, Governm. Print. 616. 1877, in-4°, pp. 47, 187.

3. Id., *ibid.*, p. 187.

Digitized by Google

comté de Sonoma. Ils font partie du groupe *Po-mo*, localisé au Nord de San-Francisco, dans cette partie du littoral qui commence au Cap Bodega et dépasse un peu Novo dans la direction du Nord [1]. C'est donc dans l'ethnographie des *Po-mo* qu'il nous faut chercher maintenant.

Or un livre récent du savant conservateur du département ethnologique du National Museum de Washington, consacré à la vannerie aborigène (*Aboriginal american basketry*), vient de nous donner pour la première fois des modèles en couleur de ces corbeilles de luxe façonnées chez les *Po-mo*, et sa planche 3 représente justement une pièce de la collection de J. W. Hudson, qui est l'équivalent exact de celle de Dombey, avec ses coquilles trouées et ses plumules rouges fixées sur les torons de la corbeille [2]. Quand on a examiné de près la belle planche de M. Otis T. Mason, il ne reste aucun doute dans l'esprit sur l'origine *Po-mo* de la pièce autrefois recueillie par le célèbre explorateur des Andes, qui n'a pu se la procurer qu'à Lima ou dans un autre port du Pacifique. Dombey tenait assurément sa corbeille tout ornée de coquilles et de plumes de quelque membre de l'une ou l'autre des nombreuses expéditions qui ont remonté, jusqu'au delà de Monterey, la côte N.-O.

On trouve plus loin, dans les planches en couleur n°s 69 et 70 de ce même ouvrage de M. Otis T. Mason, deux autres ouvrages d'une décoration plus brillante et plus riche, venant du Sonoma County et du Lake County. Aux disques de la néritine s'ajoutent sur ces corbeilles des pendentifs en *haliotis* et en *magnétite*, tandis qu'aux plumules rouges et noires du *woodpecker* et de la caille se combinent le vert du *mallard duck*, l'orange de l'*osiole* et le jaune du *meadow-lask*. De toutes ces plumes, la plus rare et la plus précieuse reste toujours celle du *woodpecker* ou *Ratatch* des Indiens, dont était fait — la chose est maintenant certaine — l'ornementation rouge de la pièce de Dombey. Powers nous apprend que, parmi les objets de prix qui ont un cours chez les Karocks, la tête rouge du pic est estimée deux dollars et demi à cinq dollars, et que ces Indiens portent dans certaines danses des bandoulières de peau de daim, ornées de plumes rouges qui peuvent valoir de 3 à 400 dollars.

Il est particulièrement intéressant de constater, une fois de plus, en terminant cette courte communication, les ressemblances étroites que manifeste dans le goût artistique, dans le choix des matériaux, dans la façon dont ils sont mis en œuvre, l'*arte plumaria* des insulaires de l'Ar-

1. Cf. *Map showing the Distribution of the Indian Tribes of California* (d'ap. Powers, *op. cit.*).
2. Otis T. Mason. *Aboriginal american basketry*, pl. 3.

Digitized by Google

chipel d'Hawaii rapproché de celui des continentaux de la Nouvelle-Albion. Les Hawaiiens, de même que les Californiens, ont une prédilection particulière pour le travail de la plume, et ils ornent notamment les heaumes de leurs guerriers (*mahiole*) ou certaines figures divines (*koukailimoku*) de la même façon que les Po-mos décorent leurs *baskets* sacrés. M. William T. Brogham a récemment publié toute une collection de ces brillants articles emplumés [1] dont le travail rappelle de fort près celui que l'on vient de décrire. On trouve en même temps dans cette belle monographie une suite d'*ahuula* (*feathers closts*) hawaiiens qui offrent les mêmes rapports avec les ceintures ou sautoirs de la Californie. J'y reviendrai un autre jour.

D'une manière générale, toutes ces œuvres d'art tirent d'ailleurs en partie leur prix de la rareté des plumes qu'elles utilisent. L'*oo*, par exemple (*acrulocercus nobilis* Wils.), qui ne se trouve que dans la grande Hawaii est d'un noir brillant, sur le fond duquel se détachent les petites touffes axillaires de couleur jaune d'or que l'on isole pour le décor, exactement comme le *scalp* du mélanopic fourmilier, noir aussi, avec une tache de sang sur la tête ou comme l'unique plume noire de la caille (*Lophertyx californicus*) font l'objet de la recherche des tisseuses ou des vanniers Gualalas.

Ce sont là, comme on voit, des rapprochements qui favorisent la doctrine des origines polynésiennes de certaines tribus au moins du littoral de la Nouvelle-Albion [2].

1. William T. Brigham. *Havaiian Feather Work* (*Mem. of the Berenice Pauahi Bishop Museum of Polynesian Archeology and Natural History*), vol. I, n° 1. Honolulu, 1899, in-4°.

2. Cf. E. T. Hamy, *Decad. Americ.*, IX, p. 57.

Digitized by Google

Digitized by Google

COSTUMES ET ATTRIBUTS DES DIVINITÉS DU MEXIQUE[1]

Selon le P. SAHAGUN

PAR LE PROFESSEUR ED. SELER

Le P. Sahagun, dans la préface de la version espagnole de son ouvrage, nous raconte, à propos de l'origine des matières de cet ouvrage, qu'il a

1. Peu de temps avant sa mort, notre cher Président, le professeur Hamy, avait désiré faire paraître dans le « Journal de la Société des Américanistes » la traduction de ce mémoire classique du professeur Seler (Ein Kapitel aus dem geschichtswerk des P. Sahagun publié dans : *Veröffentlichungen aus dem Königlichen Museum für Völkerkunde* 1890). Il pensait que c'était là rendre un réel service aux américanistes ne pouvant pas facilement lire ce très remarquable travail dans sa langue primitive. La traduction française en avait été faite par le Dr Jumon. Le duc de Loubat avait approuvé cette idée et même fourni les fonds nécessaires pour la publication de ce travail.

C'était donc un devoir pour la Société que de publier ce mémoire. Cette publication a été retardée par des causes diverses. Nous en donnons ici environ la moitié. La seconde partie paraîtra très prochainement, dans le fascicule suivant du « Journal ». J'ai revu aussi soigneusement que possible la traduction de Jumon, en la comparant au texte de Seler, qui a bien voulu revoir cette traduction corrigée.

Je n'ai introduit qu'une légère modification, ç'a été de placer chaque figure représentant la divinité décrite avec son explication, dans le texte même de la description. Celle-ci est ainsi plus facile à suivre. C'est d'ailleurs la marche qu'a adoptée le professeur Seler dans la 2e édition de son mémoire dans : *Gesammelte abhandlungen zur amerikanischen Sprach- und alterthumskunde* (*Zweiter Band*, p. 420).

Nous espérons que les américanistes de langue française apprécieront le si important travail de Seler, ainsi mis plus facilement à leur portée.

Au maître des études américaines, nous adressons nos sincères remerciements pour nous avoir autorisés à publier la traduction de ce mémoire et avoir bien voulu la revoir. Nous remercions vivement aussi le duc de Loubat qui, par son aide matérielle, nous a permis de mener à bien le difficile et coûteux travail de l'impression de ce mémoire. Certes nous ne nous dissimulons pas les imperfections de cette traduction, faite d'ailleurs sur la première édition du mémoire : les tournures souvent trop littérales du traducteur, les phrases ne rendant pas toujours avec l'extrême rigueur qu'il eût désirée les finesses du texte de l'auteur. Étant donnée l'extrême difficulté d'une pareille traduction, nous pensons que telle qu'elle est, elle pourra rendre encore des services (C.).

Un certain nombre de renvois se rapportent à des figures d'accessoires de costume représentés sur une planche qui paraîtra à la fin du mémoire dans le fascicule suivant celui-ci.

Digitized by Google

commencé ses collections à Pueblo Tepeopulco, qui appartient à la province de Tezcoco, et qu'il les a continuées à Santiago de Tlatelolco. Il a suivi le même procédé dans les deux endroits. Il s'est adressé aux plus anciens du pays pour avoir à sa disposition un certain nombre de personnes expérimentées, intelligentes et versées dans les anciennes traditions. Il a alors conféré tous les jours avec ces personnes, pendant deux ans à Tepeopulco, pendant plus d'un an à Tlatelolco. A Tepeopulco les Indiens, en répondant à ses questions, notaient à leur manière sous forme d'images les renseignements qu'ils lui donnaient, et des élèves indiens possédant la connaissance de l'idiome indien et de l'espagnol auraient mis en écrit l'explication que les Indiens donnaient des images en langue aztèque. Le texte fut ensuite révisé et très complété à Tlatelolco. Dans les trois années suivantes que l'auteur passa dans le couvent des Franciscains à Mexico, il a revu encore une fois tout l'ouvrage, établi une division en livres, chapitres et paragraphes, et il a commencé son écrit au net. Mais comme le copiste avait absorbé des sommes assez considérables, l'affaire fut portée devant le chapitre provincial et il lui fut enjoint de faire lui-même la copie. Mais âgé de plus de soixante-dix ans et ayant une main tremblante, il négligea de continuer cet ouvrage. Ce fut seulement cinq ans plus tard, par suite de l'intervention du commissaire général Fr. Rodrigo de Sequera, qu'on fit une copie du nahuatl avec la traduction espagnole à côté, et celle-ci fut envoyée au Président du Conseil des Indes, D. Juan de Ovando. Nous savons que ce n'est pas seulement ce dernier écrit qui parvint en Espagne. Le Conseil de l'Inde flaira dans cet écrit sur les anciennes coutumes un danger pour le salut des néophytes. Par un édit spécial du roi en date du 22 avril 1577, tous les papiers du P. Sahagun, les originaux comme les traductions, furent retirés et défense fut faite que personne ne traduisît en aucun langage les choses qui concernaient les superstitions anciennes ainsi que les anciennes coutumes « porque asi conviene al servicio de Dios nuestro Señor y maestro ».

Des manuscrits qui existent en Europe de l'ouvrage d'histoire du P. Sahagun, il en est un, celui de la Bibliothèque laurentienne de Florence, qui montre le texte aztèque et le texte espagnol côte à côte aussi exactement que la description du P. Sahagun; ce manuscrit doit être la copie faite à l'instigation du commissaire général Fr. Rodrigo de Sequera. Les deux manuscrits de Madrid, dont l'un est conservé à la Bibliothèque de l'Académie d'histoire, l'autre à la Bibliothèque du Palais, ne donnent que le texte aztèque. On reconnaît diverses écritures. Les mêmes choses se trouvent traitées dans des chapitres particuliers, une fois en un résumé court, écrites avec soin et en partie pourvues d'illus-

Digitized by Google

trations; dans d'autres chapitres écrits par une autre main, les matières sont traitées plus en détail. Les têtes de chapitres et les remarques en manchette sont ajoutées de la main tremblante du P. Sahagun. Un chapitre d'introduction en langue espagnole est écrit en entier de la main du P. Sahagun. Il n'y a donc aucun doute que les deux manuscrits représentent les originaux qui ont été réunis et mis en écrit à Tepeopulco et Tlatelolco et pourvus ensuite à Mexico de têtes de chapitres par le P. Sahagun. Les chapitres illustrés et courts, bien calligraphiés, représentent les matières qui ont été recueillies à Tepeopulco; les chapitres plus détaillés mais d'une écriture plus courante contiennent les matières recueillies à Tlatelolco. Les premiers indiquent les dynasties des rois de Mexico, de Tezcoco et d'Uexotla — royaume auquel appartient Pueblo Tepeopulco —; les derniers indiquent les dynasties de Mexico et de Tlatelolco. Ce n'est qu'une partie des chapitres illustrés et bien calligraphiés qu'on a insérée dans le texte espagnol, mais ils renferment quelques parties intéressantes, entre autres la collection de cantiques chantés à l'honneur des dieux, que Brinton a publiée sous le nom de *Rigveda Americanus* (Library of American Aboriginal Authors, vol. VIII, Philadelphie, 1890).

Dans ce qui suit, je reproduis un chapitre du manuscrit de la Bibliothèque du Palais, qui appartient aux matériaux recueillis à Tepeopulco et qui est particulièrement intéressant parce qu'il donne le costume et les attributs des diverses divinités et qu'il est accompagné des images de ces divinités[1]. J'ajoute du premier livre, dont le texte aztèque fait également partie du manuscrit de la Bibliothèque du Palais et qui paraît aussi appartenir aux matériaux pris à Tlaltelolco, la partie dans laquelle la parure des dieux est décrite. Je mentionne encore que les images des dieux qui sont attachées dans le manuscrit de la Bibliothèque laurentienne, au premier livre de l'histoire du P. Sahagun, et qui ont été publiées dans l'ouvrage monumental de mon vénéré ami Antonio Peñafiel ne sont que des copies grossières, en partie assez inexactes des figures du chapitre que

1. Les figures qui accompagnent dans le manuscrit de la Biblioteca del Palacio le texte du chapitre qui est reproduit ici ont été exactement dessinées et coloriées d'après l'original. La reproduction en couleurs par les différents moyens ne pouvait être employée ici, j'ai alors dessiné à nouveau les figures pour les reproduire, et cherché à distinguer ces différents tons par du noir diversement gradué. C'est, d'après cette convention, par un procédé autotypique, en les réduisant aux deux tiers de leur grandeur naturelle, que les figures ont été reproduites. Naturellement, il ne

Digitized by Google

je reproduis plus loin, mais que, dans la Bibliothèque laurentienne, on ne donne que 22 grandes figures et 5 petites sur les 36 grandes et 5 petites de notre chapitre.

Le chapitre a comme suscription :

INIC. V. PARRAPHO YPAN MITOA IN QUENIN MOCHICHIVAYA Y ÇEÇEYACA TETEU

Dans le cinquième paragraphe on raconte comment les différents dieux sont ornés (vêtus).

1. — UITZILOPOCHTLI.

Fig. 1. *Uitzilopochtli.* — Le visage a des bandes transversales en bleu et une bande en brun jaune clair ; les jambes, des rayures longitudinales bleues et jaunes. La main et l'avant-bras sont bleus, le bâton de serpent (caducée) que le dieu tient à la main, le bord du bouclier et les bouts des flèches, la partie élargie en haut du chapeau de plumes, le bâton d'oreille et la tête de dragon (xiuhcoanaualli) qu'il porte en devise sur le dos sont également bleus. Le bouquet de plumes, qui couronne la mitre et qui s'élève au-dessus de la crête principale de la tête du dragon, ainsi que le ruban qui forme le bord des lèvres de la tête de dragon sont verts. Peut-être originellement ce dernier était-il jaune. L'oreille, la languette du front et la partie principale basale de la mitre sont roses. Peut-être ce dernier était-il jaune. La bande (lanière de cuir ?) qui est immédiatement placée sur le front, formant la base de la mitre, et la couronne de disques ronds qui entoure la mitre entre la partie rose et la partie bleue sont rouges. La lanière qui enlace le bouquet de plumes couronnant la mitre est rouge. La rosette sur le bracelet (iquetzalmapanca), le drap des hanches, les

---

m'était pas possible d'exprimer toute l'échelle de couleurs par des tons plus ou moins clairs. C'est ainsi que je n'ai même pas cherché à distinguer le jaune et le rose, le brun et le bleu l'un de l'autre. Je chercherai donc dans ce qui suit à compléter, par une courte description, ce que les figures laissent à désirer sous ce rapport.

Digitized by Google

anneaux des cuisses et des mollets, et les courroies des sandales sont rouges. Le ruban qui entoure l'extérieur de la gorge de la tête du dragon, la gencive dans laquelle les dents de ce dernier sont implantées sont rouges, mais d'un rouge cinabre. La couleur rouge cinabre indique que cette crête était probablement faite de plumes couleur de feu (cueçalin) de l'oiseau arara (guacamayo).

1. *Uitzilopuchtli : ynechichiuh ytozpulol quetzaltzoyo, icpac mani*, parure de Uitzilopochtli (fig. 1) : il a mis son chapeau formé de plumes de perroquet collées ensemble, en masse épaisse, et couronné par un bouquet de plumes de Quetzal.

Yezpitzal, ixquac, icac, il porte le souffle rouge en avant du front.

Yixtlan tlanticac inipan ixayac, sur la figure on voit des bandes transversales peintes de diverses couleurs, c'est son masque.

Xiuhtototl, ininacuch, son disque d'oreille se compose de plumes de l'oiseau au plumage bleu.

Yxiuhcoanaval, yyanecuyouh, inquimamaticac, il porte sur le dos son anecuyotl, le déguisement de serpent de feu.

Yquetzalmapanca, inimac, il porte au bras son anneau de plumes de Quetzal.

Xiuhtlalpilli, inic motzinilpiticac, il se ceint en arrière avec le manteau de filet bleu.

Motexovava, inicxic, sa jambe est rayée de bleu.

Tzitzilli, oyoalli, inicxic catqui, des clochettes et des grelots sont attachés à son pied.

Ytecpilcac, il porte une sandale princière.

Tevevelli, inichimal, la destruction est son bouclier.

Tlaoaçomalli inipan temi chimalli, il tient un faisceau de flèches sans dard avec le bouclier.

Ycoatopil ynimac, icac, çentlapal, il tient dans une main son bâton de serpent.

(Du livre I, chap. 1.)

Auh ynic mochichiuaya, et ainsi il était orné.

Xiuhtotonacoche catca, il porte un disque d'oreille de plumes de l'oiseau bleu.

Xiuhcoanavale, il porte le déguisement de serpent de feu.

Xiutlalpile, il porte le manteau de filet bleu.

Matacaxe, il porte le bracelet avec un creux (pour mettre les plumes de Quetzal).

Tzitzile, oyuvale, il porte les clochettes et les grelots.

Digitized by Google

Uitzilopochtli, le dieu de la guerre des Aztèques, d'après Sahagun, seulement un héros procréateur de la race (çan maceualli, çan tlacatl catca). — Sur la signification du nom, voir plus loin à Opochtli (n° 15). Il est le dieu de la région du Sud (opochtli) qui se déguise en oiseau-mouche (uitzitzilin). Il s'appelle aussi Xoxouhqui ilhuicatl, le ciel bleu, le ciel clair.

Tozpololli est une formation analogue à tlilpololli, pour laquelle le vocabulaire de Molina donne la signification « tinta espesísima como masa ». Tous deux dérivent du verbe poloa, agiter quelque chose avec de l'eau, par exemple de l'argile pour faire un mur. Tozpololli semble ainsi désigner un ornement céphalique qui était constitué de plumes du perroquet toztli, plumes jaunes, fines, collées ensemble, ou cousues ensemble en masse épaisse. Il doit avoir été un chapeau ou mitre de forme large, ce que démontre l'emploi du verbe mani, car ce dernier se dit seulement des choses larges et plates (comparez Molina s. v. mana et Carochi-Paredes, p. 70). Dans notre texte il est employé pour les boucliers, pour le grand disque rond (eltezcatl), que Paynal porte sur la poitrine, et pour l'ornement céphalique quadrangulaire le Chicome coatl. Les perroquets qui donnent les plumes jaunes furent pris jeunes du nid et dépouillés de leurs plumes. On les nommait alors toz-nene. Les plumes des jeunes oiseaux avaient un éclat plus verdâtre que celles des oiseaux adultes (voir Sahagun, 11, 2, § 2). Tezozomoc (*Crónica Mexicana*, chap. 29) raconte que les Huaxteca allant au combat portent la tête couverte de plumes jaunes de perroquet toznene. Il est singulier que le large chapeau travaillé en plumes que, dans notre figure, l'image du Dieu porte sur la tête ne fait voir rien de la couleur jaune. Et dans l'image de Paynal (plus loin n°. 2), dieu auquel est également attribué dans notre texte l'ornement céphalique tozpololli, on voit seulement peintes sur la partie frontale des raies de couleur jaune. Cependant il est possible que la partie inférieure rayée de la mitre qui présente un ton rose dans l'original ait été d'abord jaune. La large partie supérieure qui est peinte en bleu me paraît rapprocher le chapeau de Uitzilopochtli à la mitre du dieu du feu composée de plumes du xiuhtototl, oiseau de couleur de la turquoise. Nous trouvons dans la figure d'Omacatl (plus loin, n° 33) un ornement céphalique semblable, mieux encore façonné en forme de chapeau et composé de plumes collées ensemble en masse épaisse. Cet ornement est peint en jaune et est entouré d'une couronne de turquoises bleues. Mais cet ornement céphalique y est désigné dans le texte simplement comme un chapeau de plumes, iuitzoncalli ou quauhtzoncalli, chapeau (de plumes) de guerre.

Quetzaltzoyo est *quetzaltzoyyo*, par assimilation de quetzaltzonyo

Digitized by Google

« ayant une pointe ou touffe de plumes de quetzal ». Comparez tzonyoc, « cumbre ó en la cumbre de algo » (Molina). Dans un autre endroit nous trouvons aussi le mot expliqué par quetzaltzontecomayo. Dans notre texte il est conséquemment écrit quetzaltzoyo. Le même déterminatif s'emploie pour le bâton que Macuilxochitl et Xochipilli (plus loin, nos 23 et 33) tiennent à la main, ainsi que pour le petit drapeau que Macuilxochitl porte sur le dos. Dans ces deux objets, on reconnaît facilement le bouquet de plumes de quetzal qui forme leur bout.

Ezpitzalli. — Ce mot, comme le précédent, se trouve encore dans notre texte dans le récit des objets d'équipement de Paynal, et une note marginale l'explique par yuitzitzilnaual « son déguisement d'oiseau-mouche ». Dans le premier livre de Sahagun aussi le uitzitzilnaualli est attribué à Paynal. Les anciennes traditions racontent que Uitzilopochtli conduisant les Atzèques émigrants leur parla avec la voix de l'oiseau-mouche, disant : tiui tiui « marchons, marchons ». Il est bien connu que les images du dieu Uitzilopochtli le représentent, le visage regardant de la bouche ouverte d'un oiseau-mouche. Voyez le *Codex Boturini*, l'atlas qui accompagne l'édition mexicaine de l'histoire de Duran, et la figure de la fête Panquetzaliztli dans le *Codex Telleriano Remensis*. L'oiseau-mouche ne figure pas dans l'image d'Uitzilopochtli du manuscrit de Sahagun (voir plus haut, p. 4, fig. 1). Supposons que le glossateur identifie justement le ezpotzalli et l'oiseau-mouche, on pourrait croire que le déterminatif ezpitzalli soit représenté par la petite languette de couleur rose qu'on voit sur le front de ce dieu (voir plus haut, p. 4, fig. 1); car cette languette, ainsi que les languettes bleues qu'on voit sur le front du dieu du feu dans le *Codex Borbonicus*, n'est qu'une transformation de la figure d'un oiseau de couleur bleue ou couleur turquoise qu'on voit dans d'autres documents pictographiques sur le front du dieu du feu. Mais le mot ixiquar ne signifie pas seulement « sur le front », « dans le front », mais aussi « au-dessus du front » ; et il est bien probable que les termes ezpitzalli et uitzitzilnaualli ne veulent dire autre chose que l'oiseau-mouche de la bouche ouverte duquel le visage ou la tête de ce dieu s'avance.

Yixtlan tlaanticac. — Uitzilopochtli partage avec Tezcatlipoca et Otontecuhtli une peinture faciale qui consiste en bandes transversales de couleur alternativement claire et sombre. Mais la peinture faciale du dieu Tezcatlipoca se compose de bandes jaunes et noires ; celle d'Uitzilopochtli de bandes jaunes et bleues. Duran aussi dit (chap. 80) que les bandes transversales foncées du visage de Uitzilopochtli aient été de couleur bleue. Cette peinture faciale dans le texte original aztèque de Sahagun, 3, chap. 1, reçoit une interprétation particulière. Il y est dit en propres termes : « Sur le visage, il est de couleur différente. Il est peint avec ses

Digitized by Google

ordures d'enfant appelée sa peinture d'enfant ». En effet le dieu est peint en bleu et il a des bandes jaunes sur la face. Et Tezcatlipoca, également figuré jeune mais représenté avec une couleur noire, a également les bandes jaunes sur le fond noir de la face. Il semble que les anciens enfants des Indiens n'étaient pas tenus très proprement, et que leur visage montrait dans quelques endroits des traces d'une substance qui avait certainement une tout autre origine. En tout cas le passage cité prouve que cette peinture faciale consistant en bandes transversales jaunes doit caractériser le dieu en question comme étant jeune.

Xiuhtototl est un oiseau d'ornement très apprécié des anciens, qui, d'après Sahagun, était conservé dans les maisons dans la pacifique Tierra caliente, dans les environs de Tecpatla, Tlapilollan et Oztotlan ; il était de la grandeur d'un choucas et pourvu d'un bec noir pointu. Nous voyons l'oiseau représenté dans le *Codex Mendoza* n° 49, où il est cité parmi les tribus des localités Xoconochco, Ayotlan et autres tailles du Chiapas actuel. La couleur bleue est la préférée, même pour le nœud d'oreilles. Mais tandis que le roi portait une grande turquoise comme nœud d'oreilles, ainsi que nous le savons d'après la description de la fête de Izcalli dans le livre 2 de Sahagun, les guerriers se contentaient de fiches de bois peintes en bleu. Le Xiuhtotonacochtli est une sorte de mosaïque faite avec les plumes de l'oiseau estimé déjà nommé. Le même ornement d'oreille est indiqué plus bas sur le Teteoinnan.

Xiuhcoanaualli. — La tête de dragon, le serpent de feu, est aussi la devise du dieu du feu (v. plus loin, n° 11), avec lequel Uitzilopochtli est en relation étroite.

Anecuyotl est la devise de Centzonuitznaua, le frère ennemi d'Uitzilopochtli. Dans le texte original aztèque de Sahagun, 3, 1, § 1, l'Anecuyotl est désigné comme étant son mamatlaquitl « sa devise portée sur le dos ». Uitzilopochtli vainc les Centzonuitznaua et leur enlève leur équipement, leurs devises, le anecuyotl. Comme différence nous trouvons dans le texte original aztèque de Sahagun, 2,24, que le bonnet de plumes d'Uitzilopochtli orné d'un couteau sacrificateur est fait de plumes, moitié blanches, moitié rouges, et désigné sous le terme anecuyotl. Les deux données ne sont pas conciliables. Dans le chapitre du texte original de Sahagun qui traite des insignes distinctifs du rang des guerriers (Bibliothèque de l'Académie d'histoire de Madrid), on trouve toute une série d'objets faits de plumes, désignés comme étant des couvre-chefs, (il en est ainsi des quetzalcopilli. aztacopilli), et pourvus d'une sorte de cartouche, comme devise, placé au dos.

Quetzalmapancatl. — On désigne ici sans doute une pièce d'ornement semblable à celle que Duran figure comme ornement remarquable du roi

Digitized by Google

de Mexico. Comparez fig. 38 et Atlas de Duran. C'est 1° Lam. 7. 8,24. Dans le livre 1, le même ornement est désigné sous le nom matacaxtli. Le nom taca ou tacax signifie : cavité, fosse. L'anneau contient en haut un tube pour y admettre un bouquet de plumes.

Xiuhtlapilli. — Le mot revient encore deux fois dans notre texte, dans Paynal et Yacatecuhtli, pour désigner le manteau ou le vêtement de l'épaule, dont sont ornées les deux divinités. Les figures montrent dans ces dernières un tissu bleu pourvu d'un dessin réticulé ; ce tissu, abstraction faite de sa couleur, ressemble tout à fait aux revêtements de l'épaule que portent dans les figures les dieux Omacatl et Tlacochcalco yautl, et qui sont désignés dans le texte même sous les termes meca-ayatl tenchilnauayo, c'est-à-dire que c'est un tissu réticulé, mince, formé de fibres de maguey. L'expression tlapilli veut dire aussi ce qui est attaché, noué. La pièce de vêtement est plus exactement décrite dans le texte espagnol de Sahagun, dans le chapitre qui traite de Yacatecuhtli (1.19) « estaba cubierto con una manta azul, y sobre el azul una red negra, de manera que el azul se parece por las mayas de la red ». Une couverture de même sorte sans doute est celle que cite Tezozomoc sous le nom de xiuhtlimatli et xiuhayatl comme faisant partie du costume du roi. Il désigne la même partie d'abord, chap. 56, comme « manta de nequen azul », ou chap. 59, « manta azul de red, con pedreria sembrada ». A un autre endroit, chap. 36, il dit que c'est un réseau dans lequel on a pris des pierres précieuses aux points de croisement des fils. Il ressort des figures du Codex de Mendoza qu'il y avait un dessous bleu, avec le réseau par-dessus, ce que dit expressément Tezozomoc, chap. 56. L'Ayate (ayatl), le tissu mince, lâche ou réticulé, est le costume de guerre et de marche. En marche, on portait ces vêtements appelés tonalayatl pour se garantir du soleil (voy. aussi Tezozomoc, Chronique mexicaine, chap. 27, 32, 39). Et les guerriers de telpochcalli « vestianse con las mantas de maguey que se llaman Chalca-ayatl, las cuales eran tegidas de hilo de maguey torcido, no eran tupidas, sino flojas y ralas, á manera de red » (Sahagun, 3, appendice, chap. 5). Aux fils de ce revêtement réticulé, on attachait des coquilles de limaçon, comme Sahagun l'indique au même endroit, et chez les individus de qualité, ces vêtements étaient d'or. Le vêtement que portait le grand chef de guerre, le roi, n'est que le développement du chalca-ayatl.

D'ailleurs, comme le fait remarquer Tezozomoc, chap. 56, il se portait sur les autres vêtements, tandis que les guerriers du telpochcalli les portaient sur le corps nu, de sorte qu'ils paraissaient presque tout nus. — A cette signification particulière du vêtement réticulé correspondent le meca-ayatl ou le xiuhtlapilli qui est seulement indiqué chez les divinités qui sont en relation plus étroites avec la vie et les occupations guerrières : chez

Digitized by Google

Tlacochcalco yaotl, le représentant immédiat des guerriers, chez Omacatl, la divinité qui préside aux danses et aux banquets des guerriers, Yacatecuhtli, la divinité qui dirige les grandes expéditions commerciales entreprises en pays étranger et ennemi, enfin dans Paynal et Uitzilopochtli, les dieux de la guerre. D'ailleurs ce dernier ne porte pas un vêtement réticulé sur l'épaule, pas de xiuhtla piltilmatli, mais il n'a qu'un drap enlacé autour des hanches. Mais dans la figure du *Codex Vaticanus* A. 71, et *Telleriano Remensis*, 1.9 (la seule image authentique de Uitzilopochtli que l'on peut découvrir dans la masse commune des écrit siconographiques), le drap attaché autour des hanches a, en fait, le même dessin marginal particulier que nous avons trouvé indiqué dans les images de notre texte, dans le xiuhtlalpiltilmatli et le meca-ayatl tenchilnauayo, et dont je parlerai plus bas encore au terme tenchilnauayo.

Motzinilpiticac « ce qu'il ramène en nouant sur le derrière ». — On ne peut trouver le drap entourant les hanches dans les images des écritures figuratives du texte historique, non plus que dans les figures qui sont données çà et là dans les historiques de personnes, guerriers ou nobles. Au contraire, cela paraît général dans les nombreuses figures de dieux que nous présentent les diverses écritures figuratives du texte astrologique; dans ce cas ce drap est associé à la chemise sans manches (Xicolli) que portent aussi les prêtres. Il n'est nulle part question de ce drap entourant les hanches dans les descriptions que Tezozomoc donne des parures et des ornements des rois à l'occasion des cérémonies de l'avènement au trône et des cérémonies funèbres des différents rois. Par contre, dans le récit des pièces d'ornement que Moctezuma envoie à l'approche de Cortès, et qui a trait à la garniture du Quetzalcoatl (Tlaloc tlamacazqui), de Tezcatlipoca, de Tlalocan tecutli et du dieu du vent Quetzalcoatl (Sahagun, 12, chap. 4), dans la description de chacun d'eux se trouve indiquée une « manta con que se ceñia », c'est-à-dire d'une étoffe entourant les hanches. En même temps, on mentionne aussi que le nœud de ce drap était maintenu en arrière par un bouton « una medalla de mosaïco atada al cuerpo sobre los lomos » ; ce bouton que l'on voit généralement aussi en arrière, au niveau du sacrum, est mieux travaillé, en forme de tête d'oiseau et presque régulièrement pourvu d'une houppe de plumes pendant en arrière. Voy. fig. 39, la fig. d'Uitzilopochtli du *Codex Vaticanus* A. 71. Nous pourrons admettre que ce drap ceignant les hanches appartenait tout particulièrement à l'uniforme et à la parure des dieux.

Motexouauan inicxic « il est rayé de bleu sur la jambe ». — Dans la description de la naissance de Uitzilopochtli (Sahagun, 3, chap. 1, § 1) cet auteur dit exactement que les deux cuisses sont rayées de bleu ainsi que les deux épaules (bras); Uitzilopochtli partage cet attribut avec Atlaua comme nous le verrons plus loin.

Digitized by Google

Tzitzilli oyoalli, inicxic catqui. — Le mot tzitzilli est aussi connu d'après d'autres dérivés. Il est particulièrement employé pour désigner le son qu'émettent les objets métalliques qu'on agite. Au figuré, on emploie tzitzilca pour « trembler le froid ». — Oyoalli manque dans les dictionnaires. Mais dans notre texte, plus loin (à Tezcatlipoca), l'explication coyolli, c.-à-d. grelot, est ajoutée en marge. Dans le texte aztèque original de Sahagun, 3, 1, § 1, on dit : les Centzonuitznaua attachent les grelots à leurs mollets : ynincoyolli mitouaya oyoualli « les grelots, appelés oyoualli ».

Teueuelli. — Le mot est indiqué dans Sahagun 3, chap. 1, § 1, comme le nom du bouclier de Uitzilopochtli. Il pourrait dériver du verbe uelva, détruire. On ne peut pas déduire grand'chose des points que l'on voit dans le dessin de notre texte sur le bouclier du dieu. Dans les figures de la bibliothèque Laurentiana on a dessiné sur la surface du bouclier les cinq volants de plumes que montre le codex Mendoza sur le bouclier du roi Mexicain. On peut voir encore la même chose sur le bouclier que porte Uitzilopochtli du Codex Vaticanus A. 71 et Telleriano Remensis, 1. 9. Dans notre chapitre nous trouvons encore les volants sur les boucliers de Tezcatlipoca, d'Otontecuhtli ou d'Atlaua. Dans le texte, cette particularité est désignée pour tous les trois par le iuiteteyo « pourvus de balles de plumes ».

Tlaoaçomalli inipan temi chimalli. — Le verbe temi est employé pour désigner les objets qui se trouvent en tas ou ramassés en tas, des blés, des fruits, jeunes volailles, jeunes chiens, etc. ; ici le mot se rattache à un faisceau d'objets qui est tenu avec le bouclier. Et pareillement, au n° 8, à Otontecuhtli, où un faisceau de lances est tenu avec le bouclier. Tlauaçomalli dérive du verbe uaçoma qui signifie écorcer, peler. Tlauçomalli est donc ce qui est dépouillé de sa peau ou ce qui se dépouille.

Dans le dessin de notre texte, le dieu tient dans la main gauche, avec le bouclier, autre chose qu'un faisceau de lances. Par contre, dans le codex Tellerio Remensis, 1. 9, dont la figure correspond à celle du codex Vaticanus A. 71, ce sont les flèches garnies de plumes à la pointe, au milieu et à l'extrémité du bois pour lesquelles on donne dans Sahagun, 2, chap. 24, le nom de teomitl (comparez fig. 68) — C'est une arme qui ne pouvait servir que pour ceux qui étaient désignés au « sacrificio gladiatorio », à la mort par sacrifice. Il ressort nettement d'un endroit du texte original aztèque que ce sont ces flèches qui sont désignées par le mot tlauaçomalli ; et à ce mot devait convenir la signification de « flèche avec pointe enlevée ». On y décrit la fête Xocotluetzi dans laquelle l'image de Xocotl, c.-à-d. Otontecuhtli, comme je le prouverai plus loin, est descendue

Digitized by Google

de la pointe ou mât. Cela veut dire que celui qui parvient à atteindre l'image de Xocotl prend toute la masse qui y est collée, son bouclier (ynichimal), sa flèche sans pointe (ynimiuh tlauaçomalli) et son yan yyatlaut. Ici tlauaçomalli est donc employé simplement comme attribut pour mitl, « flèche ».

Coatopilli. — Le bâton-serpent, caducée (?), est attribué dans notre texte, en dehors de Uitzilopochtli, à Coatlicue, la Yztac ciuatl (la mère d'Uitzilopochtli) ; mais nous trouvons dans les écritures figuratives, en d'autres représentations, un bâton contourné en forme de serpent, très souvent dans la main de Tlaloc. Et lorsque le roi défunt est finalement habillé comme Quetzalcoatl, on lui met dans la main, ainsi que le rapporte Tezozomoc (chap. 60), « una vara como bordon, que llaman coatopilli ». Le serpent est le symbole de l'éclair et des nuages orageux, et ce sont des objets qui ont des rapports avec le démon des nuages (Uitzilopochtli) comme avec le dieu de la montagne (Tlaloc) et le dieu (Quetzalcoatl) qui règne dans l'empire de l'air.

2. — PAYNAL.

Fig. 2. *Paynal.* — Le fond du visage est apparemment le même que pour Uitzilopochtli, c'est-à-dire des raies transversales bleues et brun jaunâtres, mais il a autour de l'œil le demi-masque (mixcitlalhuiticac) noir entouré de cercles blancs. Le toupet de cheveux est bleu, ainsi que toute la partie supérieure de l'ornement de tête qui forme apparemment une crête, ainsi encore que les boutons des pointes de la production digitiforme qui fait saillie au-dessus du front. Le vêtement en filet dont il est enveloppé est bleu (xiuhtlalpilli), le bouclier, les bandes transversales et les touffes supérieures de son étendard, ainsi que les plaques qui pendent de la cloison nasale sur la bouche sont bleus. Le nœud et toute la partie inférieure de la bande qui appartient à la courroie avec laquelle l'ornement de tête est attaché à la tête sont jaunes. L'objet digitiforme placé sur le front est jaune, ainsi que le bâton qui perce la cloison nasale, le piquet d'oreille, la partie moyenne de la plaque semi-lunaire de la poitrine, ce qui pend du bouclier, enfin la limite inférieure de l'objet en collerette qui entoure tout le cou. La partie principale basale de l'ornement de tête est rose, ainsi que la languette sur les tempes,

Digitized by Google

l'oreille repoussée en bas et d'une façon erronée, la partie du corps qui est visible entre le bras et le bouclier. Le reste du corps (bras, pieds, fesses) est brun. Il en est de même du bâton d'éventail et du nœud — par erreur rouge — avec lequel l'ornement semi-lunaire (anauatl, eltezcatl) est attaché sur la poitrine. Enfin un ruban moyen qui entoure l'ornement de tête est rouge, ainsi que la courroie qui attache l'ornement de plumes à la tête et les courroies qui ressortent au-dessous de l'ornement semi-lunaire de la poitrine ainsi que le bord de son vêtement en filet (tenchilnauayo) et la moitié supérieure de son couteau de pierre qui forme la pointe du drapeau.

2. *Paynal inechichiuh*, ornement de Paynal (fig. 2).

Ytozpolol icpac mani, il a mis son chapeau fait de plumes jaunes assemblées.

Mixquauhcalichiuhticac inipan ixayac, il a sur le visage un dessin en forme de barres ou de grillage qui est son masque.

Mixçitlalhviticac, moteneva tlayoalli, il a le dessin facial pourvu d'étoiles, appelé ténèbres.

Yxuihya camiuh, yyacac, icac, il porte dans le nez la flèche nasale de turquoises.

Yezpitzal contlalitica, il a attaché à la tête le souffle rouge.

(En marge : *Yuitzitzil naual*), son vêtement de colibri.

Yteucuitla anaoauh yelpan mani, le disque pectoral d'or repose sur sa poitrine.

(En marge : *yeltezcatl*), son miroir de poitrine.

Yxiut chimal, xiuhtica tlatzaqualli chimalli imac mani, le bouclier bleu qui, recouvert d'une mosaïque de turquoises, pend à son bras.

Xiuhtlalpilli, yniquimiliuhticac, il a jeté autour du corps le drap bleu en réseau.

Mamallitli, teocuitla panitl, ynimac icac, il tient dans la main la bannière d'or, la devise attachée à l'épaule.

(Du livre I, chap. 2.)

Auh ynic mochichiuaya, il est orné de la façon suivante :

Teoquemetiviya, il porte le précieux teoquemitl.

Quetzalapancayotl yn contlalitiviya, il a mis le quetzalapanecayotl.

Yxuacalichivale, il a sur la figure un dessin en grillage ou en bâtons.

Yxcitlalichivale, il a le dessin d'une étoile sur le visage.

Mizçitlalichichiuh, son visage est orné d'étoiles.

Xiuhyaca miva, il porte la flèche nasale de turquoises.

Digitized by Google

Vitzitzilnavale, il a le vêtement de colibri.
Eltezcava, il porte le miroir de poitrine.
Xiuhchimale, il porte le bouclier bleu (turquoise).

Paynal signifie « le rapide ». — D'après Sahagun il n'est autre que le représentant de Uitzilopochtli, son messager annonçant la guerre et la mort. Il porte comme Uitzilopochtli le ez-pitzalli ou uitzitzil-naualli, le vêtement de colibri, et il est à proprement parler le colibri avec la voix duquel Uitzilopochtli parle aux siens. Dans le chapitre ethnographique (livre 10, chap. 29) Sahagun mentionne les dieux des Otomi. Il y nomme Otontecutli, l'ancêtre des Otomis ; en outre, comme étant plus vénéré encore, Yocippa, pour lequel on célèbre la fête totopaina, yocippa totoca, c.-à-d. appeler comme un oiseau, courir comme Yocippa. — Voir plus loin à Xiuhtecutli (n° 11) Xiuhcoanaualli, comment naualli est pris dans le sens de vêtement.

Mixquauhcalichiuhticac. — Ichiua se dit de la peinture du visage et du corps « afeitarse ò embixarse al modo antiguo ». (Molina). Quauhcalli est la cage, la prison. Ainsi a été imaginée une peinture en bâtons ou en raies. Dans le premier livre on désigne la même peinture par l'expression ix-uacal-ichiual-e : il a une peinture du visage à la façon d'un uacalli, c.-à-d. à la manière du châssis composé de bâtons, c.-à-d. une sorte de cage dans laquelle les Indiens portent encore aujourd'hui leurs marchandises, œufs, poules, légumes, pots, etc., au marché. La même peinture du visage est encore attribuée dans notre texte aux Chachalmeca et Atlaua. Mais chez ce dernier elle s'appelle mixtetlilcomolo : « il s'est fait sur le visage des raies avec de la couleur noire. »

Mixcitlalhuiticac, moteneva tlayoalli. — Ces mots désignent le masque noir bordé d'étoiles, qui forme le signe caractéristique chez Paynal. Atlaua est le dieu de la guerre des Huexotzinca et des Tlaxcalteca, on le voit sur Camaxtli et à l'occasion sur Uitzilopochtli. Comme nous l'indiquons expressément à sa place, c'est un symbole des ténèbres, de la nuit ou du ciel couvert de nuages.

Xiuhyacamitl. — C'est une sorte de cheville nasale de la même espèce que celle qui appartenait à la parure du roi, le plus grand chef de guerre des Mexicains et que Tezozomoc désigne sous le nom de Yacaxiuitl et de Teo-Xiuh-Yacapitzalli « una piedra muy subtil delgada y pequeñita de la nariz ».

Contlaliticac. — Le verbe tlalia signifie : déposer quelque chose, et la particule indique une direction déterminée. Dans notre texte, ontlalia se dit d'objets qui sont attachés à la tête ou sur la tête (inipac contlaliticac).

Anauatl. — Ainsi qu'il résulte de la figure, ce mot représente un

Digitized by Google

disque apparemment taillé dans une coquille, disque blanc semi-lunaire, porté sur la poitrine comme en porte un le dieu Uitzilopochtli d'après le *Codex Telleriano Remensis*, 1. 9. La détermination anauatl indique que c'était un objet de parure introduit des provinces côtières. En marge et dans la partie en question du premier livre, cet ornement est désigné comme un miroir de poitrine. El-tezcatl, c.-à-d. miroir porté sur la poitrine.

Yxiuhchimal, *xiuhtica*, *tlatzaqualli*, *chimalli*, le bouclier de turquoises, le bouclier en mosaïque de turquoises. Ainsi que le laisse reconnaître nettement le dessin, on a imaginé un travail de mosaïque semblable à ceux que nous avons encore l'occasion d'admirer sur quelques échantillons splendides des musées, masques et autres objets. D'après Sahagun, livre 9, ces boucliers ou plaques ont été importés de Coatzacualco, c.-à-d. de Tabasco.

Xiuhtlalpilli. — Voyez plus bas *Uitzilopochtli.*

Mamallitli est le même qui désigne Tlamamalli, la devise attachée à l'épaule, portée sur le dos.

Teoquemitl. — Ce nom désigne dans l'original aztèque de Sahagun, 2, chap. 24, un vêtement fait de plumes précieuses, qui est porté sur la camisole (xicolli) et sur l'ayate (tzitzicaz-tilmatli) tiré par-dessus ; ce ne peut donc qu'avoir été une sorte de revêtement de l'épaule (tilmatli). Le bord de cette pièce de vêtement est indiqué dans le nom Chilnauayo, comme dans les manteaux de luxe que portent notre dieu et les divinités qui lui sont congénères. Mais il signifie que, pour le teoquemitl, le rouge était dans cette bordure formé de plumes précieuses de tlauhquechol.

Quetzalapanecayotl. — Paraît être l'expression employée pour l'ornement des plumes de la tête du dieu. Il doit avoir été une parure de plumes particulièrement précieuses, qui a été désignée sous ce nom. Xiuhchimalli et quetzalapanecayotl sont les pièces d'équipement de luxe préparées, comme la tradition le rapporte, par les Toltèques.

3. — TEZCATLIPOCA.

Fig. 3. *Tezcatlipoca.* — Le visage a des bandes transversales jaunes et noires. La bande qui se trouve au niveau de la bouche est indiquée en vert par erreur. La partie qui suspend le bouclier est jaune, les plumes de sa couronne sont jaunes, avec un bord antérieur brunâtre, la série supérieure des plumes qui forment l'appendice dorsal en massue (quetzalcomitl) sont jaunes avec une rayure rougeâtre. Le bouquet de plumes qui fait saillie de la couronne de plumes est vert, en dehors de fausses

Digitized by Google

raies du visage ; le gros bouquet de plumes qui fait saillie du quetzalcomitl est également vert. La languette qui se voit sur le front est rose. Les deux séries médianes du quetzalcomitl qui doivent apparemment représenter les plumes du héron à cuiller (tlauhquechol) sont rayées de rouge et de rose. Le bord du bouclier est bleu. Les bandes les plus inférieures du quetzalcomitl sont brunes. La main et l'avant-bras et une partie de la cuisse (motlitlilicipuztec) sont noirs. Les courroies et les nœuds de la couronne de plumes et du bouquet de plumes de quetzal qui en sort sont rouges. L'anneau du mollet et les courroies des sandales sont rouges. Enfin la pointe du couteau de pierre qui (placé chez lui à la place d'un bouquet de plumes) est enfoncé dans son bracelet (tecpatl ynimapanca ca) est rouge.

3. *Tezcatlipuca inechichiuh*, parure de tezcatlipoca (fig. 3).

Tecpatzontli, *inicpac*, *contlaliticac*, il porte sur la tête sa couronne de plumes garnie de couteaux de silex.

Yxtlan tlaanticac, il a diverses raies sur le visage.

Yzicoliuhqui inicacuch teucuitlatl, son bâton d'oreille en or est courbé en épine.

Quetzalcomitl, *iniquimamaticac*, il porte sur le dos la corbeille avec les plumes du quetzal.

Tecpatl ynimapanca ca, son bracelet est garni de couteaux de silex.

Motlitlilicxipuztec, sa jambe est peinte jusqu'à la moitié en couleur noire.

Tzitzilli, *oyoalli*, *inicxic caca* (en marge *coyoli*), des clochettes et des sonnettes sont à son pied.

Yhitzcac, il porte les sandales d'obsidienne (les sandales peintes avec des figures des serpents d'obsidienne).

Ychimal, *yviteteyo amapanyo*, *ymac mani*, son bouclier garni de balles de plumes et pourvu d'un petit drapeau de papier, pend à son bras.

Tlachialoni ynimac icac çentlapal, *coyunqui*, *icteitta*, il tient à la main l'appareil optique pourvu d'un trou pour regarder à travers.

(Dans le livre I on ne donne pour ce dieu aucune description du costume.)

Tezcatlipoca. — « Le miroir fumant », est le sombre frère de *Uitzilopo-*

Digitized by Google

chtli dont il se rapproche beaucoup par la nature. Voyez mes remarques sur ce dieu dans « Tonalamalt de la collection Aubin », *l. c.*, p. 6, 15 ff. Il partage avec Uitzilopochtli le caractère particulier des bandes jaunes peintes : « Uitzilopochtli's ypinechiual » : sa peinture d'enfant qui le fait paraître en enfant, et en jeune homme. Tezcatlipoca s'appelle aussi Telpochtli, le jeune. La fête principale de Tezcatlipoca est la fête Toxcatl, la cinquième fête de l'année. A cette fête on a aussi élevé dans le temple Uitznauac la statue d'Uitzilopochtli. La deuxième fête principale du dieu est la douzième fête de l'année, Teotleco, la fête à laquelle les dieux du feu se montrent de nouveau à leur peuple. Tezcatlipoca, comme le jeune dieu, est le premier qui paraît. Mais la même fête est désignée par Duran comme la fête de la naissance d'Uitzilopochtli.

Tecpatzontli. — L'addition de tzontli ou tzoncalli désigne d'une façon plus étroite les couronnes de plumes comme le tlauhquecholzontli ou le tlauhquecholtzoncalli, sur lesquels je reviendrai encore à propos du Xochipilli. La dénomination plus précise tecpa désigne ici que, sur Tezcatlipoca, la couronne de plumes contient, à la place des plumes ou, mélangées avec elles, des couteaux de silex.

Tezcatlipoca est même mentionné comme le tranchant, la pierre qui blesse. Il désigne aussi Itztli l'obsidienne et se trouve représenté par itztla, coliuhqui, la coiffure arquée, tournant en haut un tranchant aigu ou des dents pointues, coiffure que porte d'ailleurs la divinité de la pierre, le fils de Toci.

On reconnaît difficilement, dans le dessin de la couronne de plumes, de notre texte, les couteaux de silex, mais ils sont nettement dessinés par exemple dans les figures de Tezcatlipoca du Codex Vaticanus A. 68, et Telleriano Remensis, 1. 6.

Ixtlan tlaanticac, voir *Uitzilopochtli.*

Tzicoliuhqui in inacuch teucuitlatl. — Notre texte attribue à Tezcatlipoca l'ornement d'oreille qui forme le signe caractéristique du dieu Quetzalcoatl, voir plus loin à *Quetzalcoatl.* En fait on voit la même chose dessinée ici. Sahagun s'écarte sur ce point du dessin ordinaire des écritures figuratives ; car, chez ce dernier, Tezcatlipoca n'est nulle part représenté avec l'ornement d'oreille de Quetzalcoatl.

Quetzalcomitl. — L'ornement de plume qui, dans la figure de notre texte est dessiné verticalement dans le dos et dressé en hauteur paraît renversé en arrière dans les figures de Tezcatlipoca du Codex Vaticanus A (61-68) et Telleriano Remensis, 1. 6, ainsi que dans le Tonalamatl d'Aubin (6 et 10). Cela semble ressortir dans ce dernier cas d'un manque de perspective, car on songe à un insigne en forme de bannière, semblable

Digitized by Google

à celui que les petits chefs guerriers portent bouclé sur le dos dans les batailles, et même dans la danse. L'ornement même doit avoir représenté une sorte de hotte recouverte de plumes, ainsi que le fait reconnaître la dénomination de comitl.

De cette pièce sort, dans le dessin de notre texte, un bouquet de plumes de Quetzal. Dans les figures des passages mentionnés des écritures figuratives, on voit à côté des plumes de Quetzal, un petit drapeau qui porte à la pointe un couteau de silex. V. fig. 41. Il est remarquable que la figure d'Uitzilopochtli représentée dans la même série (Codex Vat. A. 71 et Tell. Rem., 1. 9), au lieu du Xiuhcoanaualli que cite et représente notre texte (v. plus haut), porte sur le dos un Quetzalcomitl semblable à celui de Tezcatlipoca. Il porte seulement à la pointe un faisceau de plumes sortant du petit drapeau, au lieu d'un couteau de pierre (v. fig. 37).

Tecpatl ynimapancaca. — Au tecpatzontli, à la couronne de plumes de Tezcatliponca correspond la composition du bracelet dans lequel est enfoncé un couteau de silex au lieu d'un bouquet de plumes de Quetzal (v. ci-dessus à Uitzilopochtli).

Motlitlilicxipuztec. — Le mot poztequi signifie « quebrarpalo, ó cosa semejante ». Poztequi est employé ici dans le sens de peint avec deux couleurs ou peint jusqu'à moitié. De même qu'on trouve employés les adjectifs poztecqui et tlapanqui, les deux signifient « brisés ». Dans le manuscrit de Sahagun de l'Académie d'Histoire se trouve un bouclier peint moitié vert et moitié rouge et désigné par les termes quetzal-puztecqui chimalli. Sur tlapanqui, voir plus loin à Totochtin, n° 5.

La figure montre aussi une jambe du dieu peinte jusqu'à moitié au-dessus du genou. Sur Tlacochcalco yaotl (au dessin n° 31) on trouve indiquée la même définition, qui suit les autres ynixayac motlatlalilitícac, lesquels expriment la peinture du visage avec des raies de couleur noire. Cette peinture de la jambe du dieu est aussi en corrélation avec la peinture du visage. Ou bien faut-il admettre que cette peinture exprime allégoriquement une particularité de notre dieu, qui ne pouvait être très bien figurée sur les statues, mais qui est partout nettement représentée dans les écritures figuratives proprement dites, le pied qui manque étant remplacé par le miroir fumant ? v. fig. 42. Codex Fejer v. Mayer 1, fig. 43. Codex Borgia 22, fig. 45. Codex Vatic. A. 68.

Itzcactli. — En propres termes sandales d'obsidienne est expliqué dans le texte original aztèque de Sahagun, 9, ch. 17, comme peint avec itzcoatl (tlaytzcoua ycuilolli, c'est-à-dire avec des figures de serpents garnis de pointes d'obsidienne, dont le 4e roi de Mexico Itzcoatl porte le nom).

Ychimal yviteteyo « le bouclier garni de balles de plumes », comme pour Uitzilopochtli et Atlaua. Dans Tezcatlipoca, seules les balles de

Digitized by Google

plumes sont disposées autrement et combinées avec des cordes tendues transversalement. D'ailleurs le bouclier de Tezcatlipoca est semblable à la figure donnée dans le texte dans la belle planche du Codex Borgia 22 (v. fig. 4) (les trois balles de plumes sont complétées dans le milieu, elles sont couvertes dans l'original par la figure du cozcaquauhtli).

Tlachialoni ou *tlachieloni* « avec lequel on voit, l'appareil optique », également itlachiaga « avec lequel il voit ». C'est l'instrument particulier que Sahagun met dans la main du dieu du feu, et qui, comme nous le verrons, est mentionné encore dans les dieux Omacatl et Tlacochcalco yaotl qui sont proches de Tezcatlipoca. Sahagun (1, 13) décrit le même instrument comme un disque d'or pourvu d'un trou au milieu et indique qu'il est appelé tlachieloni, c'est-à-dire « miradero ó mirador, porque con él ocultaba la cara y miraba por el ahujero de en médio de la chapa de oro ». Dans notre texte, l'instrument reçoit aussi les qualificatifs coyunqui, icteitta « pourvu d'un trou pour y voir quiconque ». Durán (ch. 82) décrit, parmi les objets dont était ornée l'idole de Tezcatlipoca, cet appareil qu'il appelle itlachiayan comme « una chapa redonda de oro muy relumbrante y bruñida como un espejo » et dit « que era dar à entender que en aquel espejo via todo lo que se hacia en el mundo ». Mais sa figure et plus encore celle du passage correspondant du codex Ramirez (p. 104 de l'édition de Vigil) font reconnaître que c'était un disque percé au milieu, tout à fait semblable à celui que décrit et figure Sahagun comme tlachieloni ou itlachiaya. Dans Durán et dans le codex Ramirez l'appareil est seulement pourvu d'un bouquet de plumes ou d'une couronne de plumes ; tandis que, dans le tlachieloni de Sahagun, on trouve sur le disque percé deux boules dont la supérieure plus petite porte encore une pointe.

4. — QUETZALCOATL

Fig. 4. *Quetzalcoatl.* — La face, le corps et les membres sont noirs. La casquette pointue (ocelocopilli) est brune et tachetée de noir (taches tigrées) avec un bord inférieur bleu et une touffe terminale à trois parties, d'où sort un bouquet de plumes de quetzal vertes. Les anneaux des mollets (ocelotzitzilli) sont encore peints en brun et en noir (taches tigrées). Le collet du cou est probablement semblable, bien qu'il soit resté blanc dans le dessin. La devise du dos (tlamamalli) consiste en une série de plumes jaunes avec une série terminale de plumes brunes longues, qui représentent la cueçalin et sont colorées en rouge cinabre. Le bouclier est

Digitized by Google

rouge avec un bord bleu et une garniture jaune. Le drap des hanches et les courroies des sandales sont rouges. Le long ornement arqué des oreilles est jaune.

4. *Quetzalcoatl inechichiuh.* — Parure de Quetzalcoatl (v. fig. 4).

Yiocelocupil inicpac contlaliticac, il a pris sa casquette pointue en peau de tigre.

Mixtlil macaticac, muchi yuinacayo, il a mis sur la figure une couleur noire de suie.

Meca ichiuhticac, motlatlacuetlanili, tout son corps est couvert de dessins contournés.

Tzicoliuhqui teucuitlatl ininacuch, son bâton d'oreille en or est recourbé en épine.

Yteucuitla acuech cozqui, il porte son collier doré de limaçons.

Cueçal vitonqui ynquimamaticac, il porte sur le dos l'aîle rouge du Guacamayo.

Ytentlapal inic motzinilpiticac, il a enlacé autour des hanches le drap garni d'un bord rouge.

Ocelotzitzili ynicxic contlaliticac, il a attaché au pied une lanière de peau de tigre garnie de grelots.

Yiztac cac, il porte une sandale blanche.

Ynichimal, hecailacatz cuzcayo, son bouclier porte des bijoux tordus en spirale.

Y chicuacul, içentlapal ymac icac, il tient dans une main son bâton courbé d'un côté.

(Du livre I, chap. 5.)

Auch yvin ym mochichivaya, et il est paré de la façon suivante.

Ocelocopile, il porte la casquette pointue de peau de tigre.

Mixtlilpopotz, son image est enduite d'une épaisse couche de suie.

Hecanechivale, il a la peinture à dessins contournés.

Mizquinechivale, il a la peinture de Mezquite.

Tzicoliuchcanacoche, il porte le bâton recourbé de l'oreille.

Teocuitla acuechcozque, il porte le collier doré de limaçons.

Quetzalcoxollamamale, il porte sur le dos le quetzalcoxolite.

Digitized by Google

Ocelo tzitzile, il porte le ruban de peau de tigre avec les pelotes.
Ycpaomiçicuile, il porte des côtes de fil tordu comme un corset.
Hecacozcachimale, il porte le bouclier avec des bijoux tordus en spirale.
Hecavique, il porte la hache du vent.
No poçulcaque, est la sandale d'écume.
Quetzalcoatl, est le dieu du vent, le célèbre dieu de Cholula et le dieu des Toltèques. V. sur lui le Tonalamatl de la collection d'Aubin, *l. c.*, p. 545 ff.

Yiocelocupil. — Le mot copilli est donné par Clavigero comme étant le nom de la couronne des rois mexicains. Sur son autorité, le mot est généralement employé dans ce sens dans les écrits sur l'antiquité mexicaine. Mais c'est une erreur. Le diadème des rois mexicains, un diadème avec une feuille frontale triangulaire, composée apparemment d'une mosaïque de turquoise, a été désigné par le mot xiuhuitzolli ou aussi xiuhtzontli. Xiuhuitzolli est nommé par Molina « corona » et Tezozomoc l'emploie dans sa Chronique Mexicaine partout où il nomme les couronnes royales mexicaines. Je trouve xiuhtzontli dans le manuscrit de Sahagun de l'Académie de l'Histoire pour désigner les couronnes des rois mexicains. Le mot copilli (qui manque d'ailleurs dans Molina) est apparemment dérivé de compilli « le fils du pot, le petit pot »; et déjà cette étymologie prouve qu'elle était absolument inapplicable aux couronnes des rois mexicains. Copilli ne signifie autre chose qn'une casquette pointue. La casquette pointue est la coiffure caractéristique du dieu du vent. J'ai discuté ses diverses variations dans mon travail sur le Tonalamatl (recueil d'Aubin, *l. c.*, p. 549-550). J'y ai même fait une citation de Sahagun, où il est question de « la mitra de cuero de tigre » du dieu du Vent. Je mentionne encore ici que Tezozomoc, chap. 60, dit la même chose, mais avec des noms aztèques. Mais il emploie au lieu de copilli la forme plus primitive de compilli, « le pusieron una guirnalda que llaman ocelocompillin ».

Meca ichiuchticac, *motlatlacuetlanili.* — A ces termes correspondent dans le livre I les mots hecanechivale, mizquinechivale. Il semble que le corps était recouvert de dessins en tourbillons et de lignes arquées. Mais on ne le reconnaît guère sur les figures. Peut-être voit-on quelque chose de ce genre sur la figure du dieu dans le Codex Borgia, 59.

Tzicoliuhqui teucuitlatl ininacuch. — Sur la forme de la parure d'oreille du dieu du vent et sa présence chez les autres divinités, voir mon mémoire sur le Tonalamatl du recueil d'Aubin (*l. c.*, pp. 550,6 38-683).

Auechcuzqui. — Le terme cuechtli désigne les coquilles de certains limaçons de mer, et, à ce qu'il paraît, le genre conus ou des limaçons

Digitized by Google

coniques analogues. Les Uaxtèques les portaient, d'après Tezozomoc (Chronique mexicaine, ch. 29), à des bandes de cuir pendant de la ceinture pour effrayer les ennemis par le bruit de crécelle que leur agitation produisait. Les divinités terrestres portaient sur l'enagua encore un autre vêtement constitué par des bandes de cuir pourvues de limaçons cuechtli et qui servait dans le même but à provoquer par le mouvement un bruit de crécelle.

Cueçaluitonquitl ou cuetzaluitonquitl. — Le mot uitonquitl, pour lequel on trouve encore dans notre texte la forme uitoncatl, manque dans Molina.

Il paraît être congénère de la racine verbale tomi « s'ouvrir, se détacher, partir » ou uitomi, présent uiton, « craquer, partir, casser ».

Par la figure, on voit que le mot désigne une parure élargie en forme d'éventail et composée de plumes rouges de cueçal, c'est-à-dire des plumes de l'oiseau alo, le rouge guacamayo, l'oiseau du soleil.

Je me suis expliqué dans mon travail sur le Tonalamatl du recueil d'Aubin sur la signification de cet oiseau en mythologie et sur le sens de l'aile de cet oiseau comme attribut chez Quetzalcoatl. Dans le livre I, la parure de plumes pour Quetzalcoalt est nommée quetzalcoxolitl au lieu de cueçaluitonquitl. Coxolitl est traduit par faisan dans Molina. Il ressort du manuscrit de Sahagun de l'Académie d'Histoire, que les éventails de plumes importés de l'Anauac que portaient les grands commerçants comme signe de leur rang étaient désignés sous le nom de coxol-ecaceuaztli. Dans notre texte, il veut dire cueçaluitonqui yn quimamaticac, c'est-à-dire, qu'il le porte sur le dos (comme les petits chefs guerriers portaient attachés sur le dos des bannières et des insignes).

La figure de notre texte correspond à cette interprétation. Il n'en est pas ainsi apparemment dans les écritures figuratives. Là, l'aile de guacamayo est attachée à la nuque, ou bien elle se dresse verticalement en arrière de la parure de la tête. V. la figure 49 qui est un dessin du dieu du vent, tiré d'un travail remarquable sur une sphère de jadeite de la collection de Uhde du Muséum royal d'ethnographie de Berlin. Mais cette représentation résulte apparemment d'un défaut de perspective. C'est d'un art maladroit de reproduire un ornement partant au niveau de la nuque avec cette raideur. Le dessin des écritures figuratives est certainement le plus authentique. Je crois aussi que notre texte suppose ce mode de fixation. Le verbe mama, qui est employé ici, et dont on indique la signification ordinaire : « llevar carga acuestas », peut très bien avoir été employé pour un ornement attaché à la nuque ou sur les épaules. Mais si ce dernier est celui dont le cueçaluitonquitl est porté par le dieu du vent, on ne pourra s'empêcher de penser à ce que Sahagun raconte des

Digitized by Google

Uaxtèques (10, 12, § 8) « ponianse en las espaldas unos plumages redondos à manera de grandes mazorcas, moscadores de hojas de palmas ò de plumas coloradas y largas, puestas à manera de rueda, y en las espaldas unos aventaderos tembien de plumas coloradas ». V. la fig. 50 que j'ai trouvée gravée sur la nuque et la partie supérieure du dos d'une poupée d'argile de Panuco.

Dans mon travail sur le Tonalamatl du recueil d'Aubin j'ai déjà montré qu'une certaine analogie régionale semble exister entre Quetzalcoatl et les dieux du Pulque, et j'ai même montré que les dieux du Pulque ont leur patrie aux frontières des Uaxtèques. L'aile rouge de Guacamayo de Quetzalcoatl et la façon dont elle est portée ne paraissent être qu'un anneau dans la chaîne de ces relations.

Tentlapalli. — Le vêtement des hanches à bord rouge est attribué dans notre texte, en dehors de Quetzalcoatl, à Totoltecatl, Macuiltochtli et Macuilxochitl-xochipilli. Le deux premiers sont des dieux de Pulque, le dernier un dieu de la danse et du jeu qui, ainsi que je l'ai montré dans mon travail sur le Tonalamatl, a des relations étroites avec les dieux du Pulque. Même dans ce détail secondaire du costume, les relations que je viens d'avoir l'occasion de montrer se manifestent clairement. Sahagun (8, ch. 8) cite parmi les diverses espèces de manteaux de luxe un ocelo-tentlapalli, qu'il décrit de la façon suivante : « estaban en el medio pintadas como cuero de tigre, y teniau por flocadura de una parte y de otra unas fajas coloradas, con unos trozos de pluma blanca ácia la orilla. »

Ocelo-tzitzilli. — La peau de tigre participe d'une façon dominante aux pièces de costumes et d'équipement du dieu du vent. V. mon travail sur le Tonamatl, recueil d'Aubin (*l. c.*, p. 555).

Ynichimal ecaila catzcuzcayo. — Les bijoux tordus en spirale qui se montrent ici comme emblème sur le bouclier de Quetzalcoatl sont en général portés par le dieu comme parure de la poitrine. C'est l'attribut dominant et caractéristique du dieu, une expression immédiate de sa nature comme dieu du vent, du tourbillonnant, de celui qui domine dans le vaste empire de l'air. J'ai reproduit dans les fig. 46, 48 (*Codex Vat.*, pl. 21, *Cod. Borgia* 59, *Cod. Borgia* 42) quelques figures caractéristiques de cette pièce de parure. La dernière est surtout intéressante parce que la coquille de limaçon est parfaitement reconnaissable. Ce n'est pas le polissage transversal d'un limaçon ailé (Flügelschnecke) qui forme habituellement le eca-ilacatz-cozcatl, mais un polissage longitudinal de la coquille. J'ai encore vu l'eca-ilacatz-cozcatl figuré sur le bouclier du dieu du vent et aussi sur la frise du côté nord de la cour du grand palais de Mitla.

D'autres emblèmes du bouclier de Quetzalcoatl sont de simples lignes spirales. Il en est ainsi dans l'image du dieu dans la 2e partie, planche 6

Digitized by Google

de Durán et dans le *Codex Ramirez*, planche 26. En outre, sous la forme de croix de Saint-André, il est aussi figuré dans les figures 11 et 12 du manuscrit du recueil d'Aubin, qui est publié dans l'appendice de Durán. Enfin je rappelle encore la fig. 52 que j'ai trouvée dans la frise de Mitla.

Ychicuacul. — Ce mot désigne un instrument particulier falciforme que Sahagun et Durán mettent dans la main du dieu ; on le voit également dans la main du dieu du vent sur le manuscrit mentionné du recueil d'Aubin, mais on ne le rencontre nulle part dans les écritures figuratives du texte du calendrier. Le nom pouvait signifier « courbé d'un seul côté ». J'ai exprimé l'hypothèse dans mon travail sur le Tonalamatl du recueil d'Aubin que cet objet tire son origine du drapeau que, sur la frise de Mitla, le dieu porte lié au bouclier, et qui représente un morceau de peau de tigre ou une queue de tigre attachée à la hampe. (V. fig. 51.) Mais on peut voir d'après la description du costume dans le livre I (que je ne connaissais pas alors) que l'instrument a une tout autre signification et une autre origine. Ce qui, dans notre chapitre, est désigné sous le terme chicoacolli, s'appelle là eca-victli « la hache du dieu du vent », ce qu'on appelle coa, le morceau de bois élargi d'un côté et arqué en angle, avec lequel on travaillait la terre. En fait je trouve dans Sahagun (Manuscrit de la Bibliothèque du palais), dans le chapitre de la météorologie, le vent représenté par une figure que j'ai reproduite planche III, dans la fig. *aa* : le dieu du vent, enveloppé de poussière ayant un coa bleu dans la main. Le vent retourne la terre comme le paysan la défonce avec la pioche.

Yiztac cac. — Dans le livre I on attribue au dieu du vent le poçolcactli, la sandale d'écume de Tlaloc. (Voy. n° 6.)

Ycpa omicicuile. — On décrit sous ce terme, dans le livre I, une particularité du costume du dieu, qui est nettement marquée dans la figure, mais qui n'est pas mentionnée dans la description du costume de notre chapitre, c'est la veste blanche qui recouvre les côtes et qui est dessinée avec de petits nœuds pendants. Le mot cicuilli désigne une sorte de veston, et omicicuilli, le corset osseux, est une dénomination générale désignant les côtes. Si l'on attribue au dieu du vent des côtes en fil de lin tordu qui sont ainsi traduites dans la figure, c'est qu'on veut montrer par là sa nature légère, aérienne.

5. — TOTOCHTIN (DIEUX DU PULQUÉ).

FIG. 5. *Totochtin.* — Le corps et les membres sont noirs, la figure est noire dans la moitié inférieure, rouge dans la moitié supérieure.

Digitized by Google

L'ornement de tête (aztatzontli) a un ruban médian rouge, des extrémités allongées de plumes brunes, que l'on a peut-être voulu faire vertes, à en juger par l'aztapatzactli que j'ai trouvé figuré dans le manuscrit de Sahagun de l'Acad. de l'Hist. Les anneaux de mollet sont comme chez Quetzalcoatl tachetés de brun et de noir (ocellotzitzilli). La devise du dos a une série inférieure bleue, une série supérieure rouge et de longs segments terminaux bruns, comme chez Quetzalcoatl. Le bouclier a un champ médian rouge limité de chaque côté par un champ noir. Le bord est bleu, la garniture jaune. Le drap des hanches et les courroies des sandales sont rouges.

5. *Totochtin ynechichiuh*, parure des dieux du Pulque (v. fig. 5).
Mixchictlapanticac, il est peint en deux couleurs sur le visage.
Yyaztatzon, il a une couronne de plumes de héron.
Yyacametz, il porte un croissant dans le nez.
Yyamanacuch, il a un bâton d'oreille en papier d'écorce.
Ycueçalvitoncau quimamaticac, il porte sur le dos son aile rouge de guacamayo.
Ytlachayaval cuzqui, il porte le collier de flocons.
Colotlalpilli ic motzinapanticac, il a ceint autour des hanches la pièce réticulée garnie de franges.
Tzitzili oyoali inicxic contlaliticac, il a attaché au pied des clochettes et des grelots.
Yyometoch cac, il porte la sandale des dieux du Pulqué.
Ometoch chimalli ymac mani, le bouclier des dieux du Pulqué est suspendu à son bras.
Ytztopolli ymac ycac, il tient la hache d'obsidienne dans la main.

(Du livre I, chap. 22).

Auh yninechichival tezcatzoncatl, et la parure de Tezcatzoncatl.
Astatzone, il porte une couronne de plumes de héron.
Yacametze, il porte un croissant dans le nez.
Amanacoch, il a un bâton d'oreilles en papier d'écorces.

Digitized by Google

Cueçalvitoncava, il porte l'aile ronde de Guacamayo.
Chayauac cozque, il porte le collier de flocons.
Colotlalpile, il porte la pièce du réseau garni de franges.
Ometoch chimale, il porte le bouclier des dieux du Pulqué.
Ytzopole, *tecpatopile*, il porte la hache d'obsidienne, le bâton de silex.
Noetzitzile, il porte des grelots.

Totochtin. — A l'occasion du jour Ometochtli « deux lapins » et de sa signification comme signe des dieux du Pulqué, Sahagun (4, chap. 5) fait remarquer « mas decian que el vino se llamaba centzon totochtin, que quiere decir cuatrociento conejos, porque tienen muchas y diversas maneras de boracheria », c'est-à-dire que le lapin était le symbole de l'ivresse. La raison de ce symbole est apparemment que le lapin passait aux yeux des Mexicains pour l'animal qui possède en superflu tout ce qui est nécessaire à son existence, symbole de la richesse, du gain sans fatigue, du superflu en toutes choses (v. Sahagun, 4, chap. 38). Mais dans l'édition de Bustamante, il y a par erreur, ce xuchitl, au lieu de ce tochtli. Dans un autre chapitre du manuscrit de Sahagun de la Bibliothèque du Palais dans lequel les chants en l'honneur des différents dieux sont dessinés, et que Brinton a récemment publié sous le nom de *Rigveda americanus* (Library of American aboriginal Authors, n° 8. Philadelphia, 1890), le chant dédié aux dieux du Pulqué est désigné par le titre « Totochtin in cuic Tezcatzoncatl », c'est-à-dire le « chant du lapin, chant de Tezcatzoncatl ».

Tezcatzoncatl est indiqué par Sahagun dans le texte espagnol (livre I, ch. 22) comme le nom du plus important des dieux du Pulqué. Comme la plupart des noms que Sahagun indique pour d'autres dieux du Pulqué, congénères ou frères du premier nommé, le nom est patronymique et signifie celui qui vient de Tezcatzonco : ou encore « qui porte un miroir au faîte du palais ». C'est bien la signification propre du mot Tezcatzoncatl ; cela ressort du chant adressé aux dieux du Pulqué, dans lequel le dieu du Pulqué est appelé « Tezcatzoncatl tecpan teutl », c'est-à-dire « le dieu qui habite dans le palais orné de miroirs au plafond ». Les dieux du Pulqué sont congénères du dieu du jeu et des chants.

Voilà pourquoi l'ometochtzin est aussi le plus élevé des ome-tochtli ou des prêtres du Pulqué, le maître de chapelle : « era como maestro de todos los cantores que tenian cargo de cantar en los cues. » (Sahagun, livre 2).

Dans le manuscrit de Sahagun de la Bibliothèque Laurentiana à Florence, le chapitre déjà nommé qui contient les chants aux dieux est accompagné de cinq figures qui représentent quatre divinités diverses, chantantes, dansantes ou faisant de la musique. Ici le chant est exprimé dans

Digitized by Google

les autres figures par une petite langue (fig. 53) qui se distingue à peine du symbole connu employé comme signe de la parole. Mais dans Totochtin, le chant représenté par trois lapins chantant est exprimé par la fig. 54, c'est-à-dire par le signe de la parole, mais avec une fleur ayant un style à l'extrémité.

Mixchictlapanticac. — Molina traduit le verbe chictlapana par « ametalar algo de diversas colores », c'est-à-dire rayé d'une façon variée. Le verbe se compose de deux éléments qui, au fond, ont la même signification. L'élément chic dérive de chico « d'un côté, à moitié » et tlapana signifie porter en hauteur, briser, briser en deux parties ; tlapanqui metzli est « la demi-lune ». Le visage de notre dieu est peint à moitié rouge dans notre texte et à moitié noir. Le Tezcatzoncatl du manuscrit de Sahagun de la bibliothèque Laurentienne, ainsi que le Pantecatl (le dieu du Pulqué) qui désigne la onzième semaine dans le Tonalamatl du codex Telleriano Remensis et Vaticanus montrent la même disposition coloriée. Cependant on désigne aussi d'autres combinaisons de couleurs par le mot chictlapanqui.

Dans Sahagun, 8, chap. 8, on nomme chictlapanqui — cuextecatl, un équipement, qui était moitié vert, moitié jaune. J'ai vu à Totitlan del Camino, dans l'État d'Oaxaca, une statue d'argile dont la moitié supérieure du visage était peinte en jaune d'un côté et de bandes parallèles de différentes couleurs de l'autre côté ; cette statue est celle du dieu de la danse Mamilxochitl qui, comme je l'ai déjà indiqué, est en rapport étroit avec les dieux du Pulqué.

Yaztatzon. — La couronne de plumes de héron (aztatzontli) est le signe des dieux de la montagne et de la pluie. Dans notre texte elle est attribuée à Tlaloc, aux dieux des montagnes Yuanhqueme et Tomiauhtecutli, au dieu poisson Opochtli qui est désigné expressément par Sahagun (1, chap. 17) comme l'un des Tlaloque « le contaban con los dioses que se llamaban Tlaloques » enfin aux dieux du Pulqué, Totochtin et plus bas (n° 27) au Totoltecatl. Les derniers, les dieux du Pulqué témoignent par cet attribut de leur proche parenté avec les dieux de la montagne et les dieux de la pluie. La fête principale des dieux du Pulqué tombe dans le mois de Tepeilhuitl, le mois dans lequel on fête les dieux de la montagne et qui tire son nom de cette circonstance.

Yyacametz. — La parure nasale semi-lunaire est le signe caractéristique des dieux du Pulqué, ainsi qu'on l'explique même mieux plus bas. Je me suis déjà expliqué dans mon travail sur le Tonalamatl du recueil d'Aubin sur la signification provinciale de cet ornement et j'ai montré qu'il indique des districts placés à la limite des Uaxtèques. Je pourrais encore mentionner que parmi les équipements faits de plumes et portés par les

Digitized by Google

guerriers pendant la danse, celui qui est décrit par Sahagun sous le nom de cuextecatl, l'uaxtèque, présente comme élément particulier un ornement nasal semi-lunaire « llevaba una media luna de oro colgada en las narices ». Il en est de même des différents équipements dits quaxolotl.

Yyamanacuch. — Le bâton d'oreille en papier d'écorce est attribué dans notre texte, en dehors des dieux du Pulqué, à Amimitl, le dieu des Chinampaneca, à la population de Cuitlanac, habitant sur des jardins flottant sur le lac.

Ycueçalvitoncauh. — Voir Quetzalcoatl (n° 4).

Ytlachayaval cuzqui. — Le mot tlachayaualli (comme l'adjectif chayauac) dérive du verbe chayaua « esparcis por el suelo trigo ó cosa semejante » (Molina).

Tlachayaualli, dérive du mot tlachayotl qui est indiqué par Sahagun (2 chap. 37) pour désigner les fines plumes duveteuses du perroquet « plumas de papagallo las muy blandas que parecen algodon ».

Il semble ressortir de la figure que le collier de Totochtin est formé de pelotes lâches de fines plumes. Le collier que porte le Tezcatzoncatl du manuscrit de Sahagun de la bibliothèque Laurentiana a la forme de la figure 55.

Les écailles arrangées en séries sont colorées en vert, et le tout paraît plutôt comme une couronne de feuilles. Mais il est bien possible que celle-ci représente une chaîne de pelotes de plumes vertes de perroquet. Le Pantecatl du *Codex Borgia* 26 (patron du douzième signe du jour) porte sur la poitrine l'ornement de la fig. 56, et celui du codex Telleriano Remensis II, 16 (patron de la onzième semaine) l'ornement de la fig. 57. Tous deux montrent les pelotes de plumes. Le premier est de coloration variée, bleu et rouge. Le dernier dans sa partie principale est coloré en vert avec des taches jaunes. Sous le nom chayauac cozquitl collier de duvet, je trouve d'ailleurs aussi représentée dans la fig. 40 du manuscrit de Sahagun de l'Académie d'Histoire un collier qui est ainsi nommé à cause de l'appendice lâche « unos pinjantes de perlas » qui entoure la pierre enchâssée d'or et brillamment taillée.

Colotlalpilli. — La pièce en réseau garnie de franges (colotli). Le colotlapil-tilmatli et le colotlalpil-maxtlatl appartenaient, d'après le manuscrit de Sahagun de l'Académie d'Histoire, aux signes distinctifs des négociants et étaient des marchandises importées.

Motzinapanticac. — Au lieu du motzinilpiticac ordinaire, on emploie une forme qui se trouve dans la racine du verbe apana, qui a la même signification que le verbe ilpia.

Yyometochcac, ometochchimalli. — Les sandales ne montrent rien de particulier dans la figure. Mais le bouclier est peint sur la surface des cou-

Digitized by Google

leurs variées des dieux du Pulqué (rouge et noir) et a dans le milieu un dessin semi-circulaire, le yacametztli, que portent les dieux du Pulqué comme ornement nasal. Dans le dessin beaucoup plus superficiel du manuscrit de Sahagun de la Bibliothèque Laurentienne, le bouclier du dieu du Pulqué Tezcatzoncatl a l'aspect de la figure 58. La partie médiane est aussi peinte ici en rouge. Les parties latérales seraient noires. Mais la couleur n'a pas été posée par oubli. Les deux taches jaunes sont probablement produites par les demi-lunes.

Le Pantecatl du codex Borgia a un bouclier d'un autre aspect (v. fig. 59), mais le Dios del Vino qui est figuré sur la feuille du titre des Decadas de Herrera porte également un bouclier à deux couleurs avec une demi-lune dans le milieu. La demi-lune dorée comme hiéroglyphe pour ome tochtli, « deux lapins », le signe des dieux du Pulqué, nous apparaît dans d'autres endroits. Dans le huitième chapitre du huitième livre de son ouvrage d'histoire, le P. Sahagun décrit parmi les manteaux de luxe ceux qui étaient portés par les rois et les princes. Il parle même d'un camisa ometoch-tecomayo-tilmatli comme étant leur insigne caractéristique et dit ce qui suit : « estaban sembradas de unas xicaras muy ricas y muy hermosas que tenian tres pies y dos alas, como de mariposa. El bajo era redondo, colorado y negro, las alas verdes bordadas de amarillo, con tres esferulas de la misma color en cada una. El cuello de esta xichara era echo con una marquesota de camisa con cuatsa caña que salian arriba, labradas de pluma azul y colorada, y estaban cembradas estas xicharas en un campo blanco ».

A côté de ces manteaux pourvus du dessin d'une écaille à la surface, représentant un cou, deux pieds et deux ailes latérales comme les ailes des papillons, nous voyons aussi des manteaux qui sont figurés dans le *Codex Mendoza* (48, 20 et 22, 54, 18, 20), tribut des états de Mixtèque baja et des petites villes du district de Papantla, de Tochtepec et Tochpan, c'est-à-dire des villes où l'on a des lapins à la maison, où les lapins des dieux du Pulqué furent vénérés. Ceux-ci présentent sur la voussure de l'écaille la demi-lune des dieux du Pulqué sur un champ sombre (v. fig. 60). Le chef qui porte le titre tiçocyauacatl, c'est-à-dire dont le titre renferme le mot de Pulqué (octli) ou Pulqué blanc (tiçoctli) porte un manteau du même dessin dans le Codex Mendoza 66. 13, et se trouve rendu hiéroglyphiquement par le vase de Pulqué (fig. 62). Enfin ce vase même que nous rencontrons dans l'hiéroglyphe de ce titre comme dans les hiéroglyphes des différents noms de ville qui renferment l'élément octli, pulque (v. par exemple, fig. 61, hiéroglyphe d'Octlan *Codex Mendoza* 46. 8), montre sur sa surface le dessin du croissant que portent les dieux du Pulqué dans le nez.

Digitized by Google

Je crois ainsi avoir eu complètement raison en désignant cet attribut comme le symbole le plus caractéristique et le plus remarquable des dieux du Pulqué.

Itztopolli la hache de pierre est la défense caractéristique des dieux du Pulqué. Dans notre texte, il est attribué aux trois dieux du Pulqué qui sont cités ici (Totochtin, Totoltecatl, Macuiltochtli). Le Tezcatzoncatl du manuscrit de Sahagun, le Pantecatl qui préside à la onzième semaine dans le Tonalamatl du *Codex Tell. Remensis et Vaticanus* A., la portent également ainsi que le Dios del Vino des Decadas d'Herrera.

6. — TLALOC.

Fig. 6. *Tlaloc.* — Face, corps et membres noirs, les rosettes (nœuds) des bandes sur la couronne de plumes blanches sont rouges, la plume qui ressort au-dessus est verte, enchâssée à la base par deux corps courts peints en jaune (épis de maïs ?). Le champ du bouclier est encore vert, et il s'en détache une rose d'eau blanche.

6. *Tlalloc inechichichiuh*, Parure de Tlalloc (fig. 6).

Mixtlimacaticac, le visage est couvert de noir.

Moçaticac tliltica ininacayo, son corps est frotté d'une couleur noire.

Mixchiaviticac, au visage il s'est fait une paire de taches (avec de l'huile).

Yyavachxicol, il porte la camisole de gouttes de rosée.

Yyaztatzon icpac contlaliticac, la couronne de plumes de héron est sur sa tête.

Temimiliuhqui ymotzinilpiticac. Itilma, il a mis autour des hanches le drap garni d'un bourrelet marginal. Il porte son vêtement d'épaule.

Ypuçulcac, il porte des sandales d'écume.

Atlacue çonanchimalli imac mani, le bouclier garni du dessin de la rose d'eau pend à son bras.

Auh yyoztopil inima icac-icentlapal, et il tient dans la main le bâton de jonc blanc.

Digitized by Google

(Du livre I, chap. 4.)

Auh yvin ymmochichivaya, et il est paré de la façon suivante :
Tlaixtlilpopotzalli, il a sur la face une épaisse couche de suie.
Tlaixolvilli, au visage un badigeonnage de caoutchouc.
Motliloçac, il est enduit de noir.
Yxmochivauè, *yxmichivauhyo*, le visage a des taches (faites avec de l'huile).
Avachxicols, *ayauhxicole*, il porte la camisole de rosée, de nuages.
Aztatzone, il porte une couronne de plumes de héron.
Chalchiuhcozque, il porte un collier d'émeraudes.
Poçolcaque, il porte les sandales d'écume.
No tzitzile, et encore des grelots.
Aztapilpane, il porte la bannière blanche de joncs.
Tlaloc « Vin de la terre », Dieu des montagnes et de la pluie. V. Tonalamatl du recueil d'Aubin, *l. c.*, p. 584.

Mixtlilmacaticac. — Nous avons déjà rencontré chez Quetzalcoatl le visage rayé de noir. Dans notre texte la même propriété est attribuée à Nappateceuhtli, le dieu des tisseurs de nattes, ainsi qu'à une espèce de dieu de la pluie et de l'eau, semblable à Tlaloc et aussi à Ixtlilton au nom duquel cette peinture est faite. On sait que les prêtres se peignaient aussi le visage avec du noir de fumée.

Mixchiauiticac. — Chia ou Chian est la graine de la sauge (P. de la Llave) dont on retirait de l'huile et qu'on faisait cuire pour une soupe (Chiampinolli) après mouture. D'après les hiéroglyphes des noms de villes et dans les écritures figuratives, l'élément Chia est en général exprimé par une masse ponctuée ou rayée de jaune ou de blanc. De ce mot est encore dérivé le verbe chiaua pour lequel Molina indique « manchar algo », faire une tache sur quelque chose. Le verbe chiauia qui se trouve dans la phrase citée ici : mixchiauiticac doit avoir la même signification. La figure montre sur la joue du dieu une tache ronde qui se détache en couleur blanche sur le reste de la peinture noire du visage. La tache n'est pas nettement ponctuée. Il est ainsi de la figure de Tlaloc tlamacazqui du manuscrit de Sahagun de la Bibliothèque Laurentienne et dans les figures de Tlaloc qui désignent les fêtes de l'année 1, 6 et 16 dans le calendrier des fêtes du recueil d'Aubin. Le pointillé correspond à la la manière dont on exprime l'élément chia dans les écritures figuratives. Les dieux Opochtli, Tomiauhtecutli, Nappatecuhtli partagent ce caractère avec Tlaloc dans notre texte ; tous trois sont des divinités congé-

Digitized by Google

nères du dieu de la pluie. Et lorsqu'on offrait à Tepeihuitl de petites images de Ehecatotontin, les dieux de la montagne (ils avaient deux têtes, une tête humaine et une tête de serpent), on collait de chaque côté une feuille ronde de pâte jaune, sur la joue qu'on avait noircie avec du caoutchouc « untaban la cara de persona con ulli derretido, y hacian unas tortillas pequenuelas de masa de bledos amarillos, y ponianlas en las mejillas de la cara de persona ».

Auachxicolli, ayauhxicolli. — Ainsi qu'il résulte de la description de l'ornement que le grand-prêtre de Tlaloc portait à la fête de Etzalqualitzli (Sahagun, 2, ch. 25), ce vêtement était formé de deux pièces : du xicolli jaune ou vert (une chemise ou une camisole sans manche qui arrivait jusqu'aux genoux) et d'un vêtement de dessus en tissu réticulé (ayatl) auquel on attachait des plumes croisées de perroquet. C'est à ce dernier vêtement que revient ce nom d'ayauhquemitl ou auachquemitl. Ce vêtement est très joli sur la figure de Tlaloc, qui est reproduite à la fin du calendrier des fêtes du recueil d'Aubin déjà mentionné.

Yaztatzon. — J'ai déjà dit que l'aztatzontli, la couronne de plumes de héron, est l'attribut caractéristique des dieux de la montagne et de la pluie ainsi que des dieux du Pulqué, leurs congénères. La raison en est probablement que le héron est un animal aquatique. Peut-être aussi regardait-on le blanc comme la couleur de la chevelure des dieux de la montagne (v. Iztac Mixcouatl, la ville Iztac Tlalocan, et au dessous oztopil). Il ne paraît pas impossible que le célèbre Aztlan, la patrie primitive mythique des Aztèques, présente une analogie avec Tlalocan, le paradis de Tlaloc, qui est situé à l'Est sur une haute montagne, et Tamoachan, le paradis de l'ouest, où réside le dieu de l'abondance et de la prospérité, Tonacatecutli.

Temimiliuhqui ymotzinilpiticac. — *Mimiliuhqui* et *mimiltic* se disent d'objets cylindriques, de flèches, de racines pivotantes, de betteraves, etc.; temiliuhqui doit être la ten-mimi-liuhqui, c'est-à-dire pourvu d'un bourrelet marginal ou d'un bord formant baguette.

Poçolcatli. — L'élément poçol dérive du verbe poçoni « écumer, déborder en bouillant ». Dans le texte original aztèque de Sahagun, 9 ch. 17, ces sandales sont décrites par les termes : « can iztac potonqui ynic tlatlalpilli », c'est-à-dire des bouquets de plumes blanches sont attachés tout autour de ces sandales. Évidemment on voulait exprimer ainsi l'écume de l'eau. Nous trouvons les mêmes sandales attribuées dans le livre I à la déesse des eaux Chalchiuhtlicue et à la déesse du sel et de l'eau salée Uixtociuatl, en outre au dieu du vent Quetzalcoatl qui a d'étroits rapports avec Tlaloc. Dans le livre I, ch. 17, Cinteotl, le tailleur de pierres de Xochimilco est d'après la description une espèce

Digitized by Google

de Tlaloc. Lorsqu'à minuit les cheveux du sommet de la tête étaient coupés devant Panque tzaliztli à ceux qui étaient destinés au sacrifice; on les revêtait du teoxicolli, la camisole sacrée ; on les garnissait avec du papier peint (les papiers imprégnés de caoutchouc qui forment le costume des dieux de la pluie et de la montagne), et on leur mettait les sandales poçolcactli (Sahagun, 9, ch. 14).

Atlacueçonanchimalli. — Atlacueçonan est la nymphe, la rose de mer « una hoja ancha y redonda que se criaein la agua » (Sahagun, I, 11). Dans notre texte le bouclier paré de la rose de mer est attribué en dehors de Tlaloc. aux dieux Yyauhqueme, Tomiauhtecutli, Nappatecutli et aux déesses Chalchiuhtlicue et Uixtociuatl, divinités de la montagne, de la pluie et des eaux.

Yyoztopil. — Oztopilin est traduit dans Molina par « junco, largo, gordo y redondo. » C'est incontestablement le même mot que aztapillin cité par Sahagun (2, ch. 25) et expliqué par « juncias muy largas, y todo lo que està dentro del agua, es muy blanco », les roseaux avec lesquels on tisse les nattes rayées vertes et blanches que l'on étalait devant les idoles à la fête de Etzalqualitzli, la principale fête de Tlaloc, et sur lesquelles ensuite on étendait les dons offerts en sacrifice. Ce mot dérive du mot azta qui signifie blanc (voyez iztac blanco et aztapiltic « cosa muy blanca ») (Molina) et aussi l'oiseau blanc, le héron.

L'oztopilin, dans notre texte, est attribué aux dieux Tlaloc, Tomiauhtecutli, Nappatecuhtli, la divinité du grand volcan Popocatepetl et à Uixtociuatl (la sœur de Tlaloc). Les figures montrent un bâton blanc tressé sur lequel sont enfoncées de petites masses teintes en noir (produites par des gouttes de caoutchouc d'où pendent des papiers arrosés de gouttes noires). Dans le texte espagnol de Sahagun (I, 20) cet attribut pour Nappatecuhtli est décrit « un báculo florido, y las flores eran de papel. »

7. — CHICOMECOATL.

Fig. 7. *Chicomecoatl.* — Les parties claires sont roses, les foncées sont rouges.

7. *Chicome coatl inechichiuh.* Parure de Chicome coatl (fig. 7) :
Mixtlaviticac, elle est colorée en rouge sur le visage.
Yyamacal ynicpac mani, la couronne de papier est placée sur sa tête.
Ychalchiuh cuzqui, elle a un collier d'émeraudes.

Digitized by Google

Yyaxochiavipil, inconmaquiticac, elle a mis son vêtement de fleurs de printemps.

Yyaxochiacuc, et la jupe de fleurs de printemps.

Tzitzilli oyoalli inicxic, des clochettes et des grelots sont à ses pieds.

Ynichimalli tonalochimalli, son bouclier a la fleur du soleil dans le champ.

Yçenma ycentlapal imac icac, elle porte à la main son bouquet de maïs.

(Du livre I, chap. 6.)

Auh yvin ynnechichivale catca, et elle est ornée de la façon suivante :

Yxtlauhxavale, elle a une peinture rouge au visage.

Amacalc, elle porte la couronne de papier d'écorce.

Axochiavipile axochiacueye, elle porte la chemise de fleurs de printemps et la jupe de fleurs de printemps.

Nopoçolcaque, avec les sandales d'écume.

Tonalchimale, tonatiuhchimale, elle porte le bouclier de fleurs d'été, le bouclier du soleil.

Chicome coatl, « sept serpents », nom de la déesse du fruit du maïs.

Mixtlauiticac. — Chicomecoatl est la déesse du maïs et le rouge est sa couleur, ce qui se voit très clairement, par exemple, sur les deux images de la déesse qui désignent dans le *Codex Vaticanus* A, 59 et 60, la troisième et la quatrième fête de l'année (Toçoztontli et Ueitoçoztli).

Yyamacal. — On attribue dans notre texte l'amacalli, la couronne coupée en papier « coroza de papel » (Molina), à diverses divinités terrestres (Chicomecoatl, Xilonen, Tzapotlan tenan, Tezcacoac ayopechtli), aux divinités Chalchiuhtlicuc et Uixtociuatl, à diverses divinités de la montagne et des eaux (Opochtli, Nappatecuhtli, Yyauhqueme, Tomiauhtecuhtli), au dieu du pulqué Tototecatl, enfin au dieu du feu Ixcoçauhqui. La caractéristique pour tous est toujours une couronne dentelée faisant saillie sur le front, forme de parure céphalique que l'on voit souvent d'ailleurs sur les images des divinités dans les écritures figuratives et dans les statues.

L'amacalli dans Chicomecoatl et autres divinités de la terre et des fruits, ainsi que dans Chalchiuhtlicue, apparaît combiné avec deux grandes rosettes d'où pendent des houppes. Le verbe mani semble dési-

Digitized by Google

gner une large coiffure, en effet ce verbe n'est employé que pour désigner des objets larges et plats. On connaît les coiffures larges amples et carrées de Chicomecoatl munies de rosettes d'où pendent des glands. Des statues de cette espèce sont très fréquentes dans la vallée de Mexico et les hauts plateaux voisins de Cholula.

Yyaxochiauipil, *yyaxochiacue*. *Axochiatl* est le nom d'une plante. Ximenez décrit deux plantes de ce nom dont l'une appelée ainsi quaztaxochitl et texoxolin doit être une monocotylédone, tandis que pour l'autre il indique encore les noms tonalxiuitl, tonalxochiatl, neçaualxochitl; elle est décrite par Ximenez comme une herbe à feuilles étroites de graminée, à hampes rougeâtres et à grandes fleurs jaunes. D'après Paso y Troncoso ce serait le senecio vernus. Cette dernière plante est sans doute celle que nous pensons. C'est une fleur printanière des Mexicains, ce qui lui a valu son nom axdochiatl, « la fleur d'eau, c'est-à-dire la fleur de la saison des pluies » qui paraît avec les premières pluies. C'est ce que disent aussi les autres noms tonalxiuitl et tonalxochiatl qui signifient le vent d'été, la fleur d'été. Hernandez aussi l'indique en propres termes et dit de axochiatl (I, 38) qu'elle est ainsi nommée parce qu'elle commence à fleurir avec les premières pluies et cesse de fleurir lorsque les pluies se sont établies. Sahagun (II, ch. 7, § 5) dit de la plante qui est citée sous le nom de tonalxiuitl « esta sempre se hace entre las aguas (dans la saison des pluies), en los llanos y en los altos. » Tonalxochitl est nommé dans le manuscrit de Sahagun de la bibliothèque du palais parmi les premières fleurs du printemps qui sont offertes aux dieux à la fête de Toçoztontli La fleur du printemps est un symbole naturel de la déesse du maïs qui, comme le figure Duran (c. 92) était représentée sous les traits d'une jeune femme « moza de 12 años ». Il est seulement difficile de comprendre pourquoi cet attribut est attribué au vêtement de la déesse; car ce dernier est rouge, comme la couleur du visage de la déesse, ainsi que nous l'apprennent tous les documents. Le mot axochia désigne simplement la couleur rouge du costume; en effet, dans notre texte, on parle du même attribut du vêtement supérieur et du vêtement inférieur de Xilonen, de Quechquemitl, de Ciuacoatl et de Chantico, qui était également rouge, ainsi que nous le savons ou comme il résulte de l'examen des figures.

Tonallo chimalli doit être traduit ici par le bouclier de fleurs d'été ou le bouclier de fleurs du soleil, car la figure montre à la surface du bouclier une fleur rouge à plusieurs rayons. Une fleur rouge à 4 ou 8 rayons se trouve figurée sur le bouclier d'Opochtli qui est également nommé tonallo chimalli. Le tonallo chimalli de Macuilxochitl et d'Ixtlilton est d'une autre espèce, j'y reviendrai plus loin.

Yçenma. — Le cen-maitl, la main faite d'épis de maïs ou la gerbe

Digitized by Google

d'épis de maïs est un attribut bien connu de la déesse, qui est indiqué dans ses statues avec une grande régularité. Dans cet attribut, la gerbe est associée avec le chicavaztli, le bâton à crécelle qui n'est pas mentionné ici pour la déesse.

8. — OTONTECUHTLI.

Fig. 8. *Otontecuhtli.* — Chez lui, les courroies rouges des sandales forment la seule tache colorée.

8. *Otontecuhtli inechichiuh.* Parure d'Otontecuhtli (fig. 8).
Yxtlan tlaanticac, au visage il a des raies de diverses couleurs.
Yyamatzon, ioan itzpapalutl, itechca, il a une perruque de papier, et dessus, un papillon d'obsidienne.
Yyamaneapanal imapanca, il s'est mis un ruban de papier ; il a un bracelet.

Yyamamaxtli, il a une bande faite de papier d'écorce recouvrant les organes sexuels.
Tzitzilli oyoalli inicxicca, des clochettes et des grelots sont fixés à son pied.
Ychimal iviteteyo, inipan temi tzioac tlacuchtli, son bouclier est garni de balles de plumes et il tient en même temps une lance piquante.
Tzioac mitl, ynimac icac, il porte à la main la flèche pointue.

Otontecuhtli n'est pas cité parmi les dieux des premiers livres. En général, il en est peu question dans Sahagun. Dans le livre 10, chap. 29, § 5, il est nommé comme dieu et comme père primitif des Otomi. C'est tout ce que nous apprend le texte espagnol. Dans le texte aztèque, il est encore parlé de lui en une autre place. Un des chants que Brinton a publiés lui est dédié. Cependant le dieu jouait un rôle important dans l'une des 18 fêtes que l'on célébrait dans le cours de l'année, notamment dans la 10e, le Xocotl uetzi, qui doit être précisément désignée comme sa fête et non comme la fête du dieu du feu, comme l'a fait Sahagun dans le texte espagnol. Otontecuhtli est le Xocotl dont la figure, dans

Digitized by Google

cette fête, était édifiée au sommet de l'arbre, puis était précipitée en bas avec un grand vacarme. Cela ressort très bien de la parure dont cette statue était ornée, d'après le livre 2, ch. 29. Les prisonniers offerts en victime au feu dans cette fête, portaient cette parure, et elle est nettement représentée dans le texte aztèque du deuxième récit plus court sur la fête célébrée dans le cours de l'année, récit que Sahagun donne dans la première partie du 2e livre (en 1-9). Dans ce récit qui provient apparemment d'une tout autre source et qui se trouve à un autre endroit du manuscrit, on dit pour Xocotl uetzi : iquac initech motlaliaya yninacayo Otontecutli « c'est le temps auquel on édifiait le corps d'Otontecutli en lui (dans les branches de l'arbre) ». Dans la représentation illustrée qui accompagne le texte sur le manuscrit, on voit nettement la figure d'Otontecutli au sommet de l'arbre. V. fig. 77 que j'ai fidèlement copiée, d'après le manuscrit. Quant au nom Xocotl, je rappelle que Xocotitlan « à l'endroit de Xocotl » est le nom du pays dans lequel habitent les Maçauaques qui sont proches voisins des Otomi. En fait, l'hiéroglyphe de cette ville (fig. 84, *a b*) présente sur le sommet de la montagne qui désigne le lieu, la véritable image de Xocotl-Otontecuhtli avec son tlomaitl (voir plus loin) ou son itzpapalotl dans les cheveux et les bandes noires transversales du visage. Dans le manuscrit de Sahagun, de la Bibliothèque du Palais, il y a un paragraphe manquant dans l'édition espagnole, dans lequel se trouvent brièvement caractérisés la nature ou, en quelque sorte, le domaine d'administration des différents dieux. Ici on indique comme ressortissant à l'empire d'Otontecuhtli, tlatequiliztli, teocuitla-pitzaliztli, c'est-à-dire l'art de tailler les pierres et l'art de l'orfèvrerie. Dans les montagnes de l'ouest, on trouvait ces deux métiers, ainsi qu'on peut le voir par d'autres données.

yxtlan tlaanticac. — Otontecuhtli partage cette propriété avec Uitzilopochtli et Tezcatlipoca, ainsi qu'on l'a mentionné. Mais elle a chez lui une tout autre signification que chez ces derniers. Ce sont des bandes noires sur le fond blanc du visage. Cette peinture rapproche plutôt ce dieu du dieu du feu que des deux autres divinités indiquées.

yyamatzon. — Ici, ainsi que cela résulte nettement de la figure, ce n'est pas une couronne de papier qu'on a voulu faire, mais une vraie crinière, une sorte de perruque coupée dans du papier. C'est ce qui est également bien indiqué dans Sahagun, 2, ch. 29, pour la parure de l'image de Xocotl. Otontecuhtli partage ce caractère avec Chalmecaciuatl.

Itzpapalotl. — Dans l'interprétation du Tonalamatl, le mot est indiqué comme le nom d'un démon qui porte des ailes de papillon garnies au bord de couteaux de pierre. Diverses données rapprochent ce démon de la déesse terrestre. Comme parure de la tête, nous trouvons indiqué dans

Digitized by Google

Sahagun, 8, ch. 12, le itzpapalotl, comme devise portée sur le dos. L'itzpapalotl n'est cependant qu'une des classes des signes de hiérarchie. J'ai reproduit dans la figure 76 l'image de l'itzpapalotl. La description que donne Sahagun, 8, ch. 12, dans le texte espagnol, ne concorde absolument pas avec cette devise, mais plutôt avec le quetzalpapalotl dont j'ai donné l'image dans la figure 63 (prise dans le *Codex Mendoza*). Par contre, on reconnaît que, dans le dessin d'Otontecuhtli (fig. 8, pl. I), on a représenté l'itzpapalotl d'une façon correcte. De tout le papillon on ne voit que les deux plaques dentelées qui sont implantées sur sa tête. On reconnaît nettement aussi ces ailes sur la figure de Xocotl (fig. 77). Ces plaques dentées sont nommées itloloma « ses pattes d'autour », dans le texte aztèque original de Sahagun, 2, ch. 29. Dans le manuscrit de la Bibliothèque du palais, on dit de Xocotl qu'il a été fait sous forme d'un matototl, c'est-à-dire d'un oiseau avec des mains ou des pattes. On songe au pied d'aigle avec l'aspect du tigre sous lequel le démon Itzpapalotl est représenté dans le *Codex Borgia*. Ces deux plaques dentées indiqueront donc les griffes ou les pattes, et elles sont plantées à la façon d'un symbole sur la tête du dieu, de même que sur la tête de l'itzpapalotl (fig. 76). Sahagun n'a eu aucune idée exacte de ces choses. Il traduit itlotloma par : « y en los brazos ponian los papeles como ólas, donde estaban pintandas imagines de gavilanes ! » tandis que deux lignes plus haut, il dit avec raison que les papiers avec lesquels le Xocotl était suspendu étaient blancs et sans peinture.

Yyamaneapanal. — Sahagun explique le neapanalli comme « unas estolas de papel de ambas partes, desde el hombro derecho al sobaco izquierdo, y desde el hombro izquierdo al sobaco derecho ». Nous voyons en réalité, très nettement, le neapanalli sur les figures d'Atlaua, d'Opochtli, de Nappatecuhtli et d'autres divinités des montagnes et des eaux, chez lesquelles cette parure est indiquée. On la voit moins nettement dans le dessin de notre dieu, de même sur Ixcoçauhqui, le Chachalmeca et Ixtlilton. Chez ces quatre dernières divinités nommées, existe encore un grand nœud (imapanca) autour du bras.

Yyamamaxtli. — Atlaua est le dieu des montagnes et des eaux; Opochtli, Nappatecuhtli, Yyauhqueme, Tomiauhtecuhtli partagent avec Otontecuhtli la bande de papier qui recouvre les organes génitaux.

Ychimal yuiteteyo. — Le bouclier garni de balles de plumes est commun à Otontecuhtli et à Uitzilopochtli, Atlaua et Tezcatlipoca.

Tzioac tlacochtli, tzioac mitl. — Le mot tzioac dérive du verbe tzicoa qui signifie saisir, maintenir ; tzioactli doit être une plante épineuse qui croît dans la région montagneuse des Chichimèques, car les Teochichimèques se nourrissent, comme le dit Sahagun (10, 29, § 2), de figues de cactus, de racines

Digitized by Google

de cimaltl et d'autres « que sacaban debajo de la tierra que llaman tzioactli, nequametl, mizquitl, palmitas, y flores de estas que llaman icçotl ». Dans le Teotlalpan, le pays du Nord, la terre des steppes, district voué à Mixcoatl, le dieu de la chasse, on trouve plantés sur les rochers artificiels mentionnés, des buissons, « que nacen en tierra fragosa como son magueyes pequenuelos y otros que llaman tzioactli »(Sahagun, appendice du livre 2). Dans un chant à la Mimixcoa, on dit : « Chicomoztoc quinevaqui Tzivactitla quinevaqui »; ils viennent du pays des sept cavernes, ils viennent du pays du tzioactli. C'est aussi l'arme nationale qui est mise dans la main du dieu des Otomi. Dans notre texte, on mentionne encore tzioac tlacochtli chez Amimitl. C'est, comme nous le verrons, le dieu des Chinampaneca et des Cuitlauaca et un ancien dieu des Chichimèques.

Les figures montrent, chez les deux, une lance avec une tige pointue et une pointe en silex. Dans le *Codex Telleriano Remensis* (partie III), la lance qui est dessinée chez Mechoaca, le mari de Mechoacan, et la flèche dont se servent les Chichimèques ont la forme de la figure 66 *a*, c'est-à-dire une tige creuse avec une pointe en bois dur sur laquelle on a sculpté des crochets. Cette arme est également figurée dans le manuscrit de Sahagun de l'Académie d'Histoire, pour les princes des Chichimèques. C'est peut-être la forme proprement dite des tzioac tlacochtli, tzioac mitl. Mais peut-être aussi a-t-on voulu figurer une arme semblable à celle qui est dessinée (fig. 64, 65, 66) dans le calendrier du *Codex Borgia* pour Ueuecoyotl, Tepeyollotl et Pantecatl, et que l'on voit aussi dans le *Codex Borgia*, 22, sur le faisceau d'armes que tient dans la main Tezcatlipoca (fig. 67). Cependant cette arme ressemble plus à une massue qu'à une lance.

9. — YACATECUHTLI.

Fig. 9. *Yacatecuhtli.* — Le visage est blanc avec des taches noires. La chevelure noire est enveloppée avec une courroie de cuir rouge, qui part de chaque côté en une touffe. Cette dernière consiste en un bouton, et dessus, un ornement de plumes en forme d'éventail, qui montre un champ rouge, un champ jaune et un bouquet terminal de plumes de quetzal. La couverture en réseau est bleue avec un bord rouge. Les anneaux des mollets sont jaunes, avec un enchâssement jaune et des nœuds rouges. Le dessin et la grecque du bouclier sont verts sur un fond jaune. Le bâton de bambou dans la main du dieu est jaune. Les courroies des sandales, comme toujours, sont rouges.

Digitized by Google

9. *Yyacatecuhtli ynechichiuh.* Parure de Yaca-tecuhtli (fig. 9).

9

Motlatlatlalilli inixayac, le visage a la peinture des jours de fête.

Ytemillo ixquatzon, il a la chevelure ramassée sur le front en un bourrelet.

Yquetzalalpiaya, il porte la bandoulière ornée à l'extrémité de touffes de plumes de quetzal.

Iteocuitlanacuch, il a un piquet d'oreille en or.

Xiuhtlalpilli, *ynitilma*, le vêtement bleu en réseau est son vêtement d'épaule.

Ytlaçomaxtli, il porte une bande précieuse sur les parties génitales.

Tzitzilli, *oyovalli* (c'est-à-dire) *contlaliticac icxic*, il a attaché au pied des clochettes et des grelots.

Ytecuhcac (i.) *cactli*, il a une sandale comme en portent les chefs.

Xicalcoluihqui, *ynichimal*, son bouclier est orné de l'ornement de coin des Zicaras.

Ytlacçaya (c'est-à-dire) *itopil ynimac ycac*, il tient à la main le bâton de voyageur.

(Du livre I, chap. 19.)

Yninechichiual ynic mochichiua, sa parure dont il fut orné :

Motlatlatlali mixapetzvi, il est peint en jour de fête, il a le visage saupoudré de poudre de soufre.

Ytemilo, *yxquatzo*, *ixquatzone*, il a la chevelure ramassée sur le front en un bourrelet.

Quetzalalpile, *teocuitlanacoche*, il porte la bandoulière ornée à l'extrémité de plumes de quetzal, il porte le piquet d'oreille en or.

Xiuhtlalpilli ynitilma, le vêtement bleu en réseau est son vêtement d'épaule.

Tlaçomaxtle, il porte une bande précieuse sur les parties génitales.

Tzitzile, *oyoualc*, il porte des clochettes et des grelots.

Teccaque, il a une sandale de prince.

Quetzalxicalcoliuhqui ynichimal, son bouclier montre l'ornement de coin des Jicaras.

Ytlacçaya ymac onoc otlatopile, le bâton de voyageur est dans sa main, il porte le bâton de bambou.

Yacatecuhtli, plus proprement iyacac-tecuhtli ou yacan-tecuhtli « le

Digitized by Google

maître, le prince, qui précède », est le dieu qui conduit les marchands dans leurs expéditions.

Motlatlatlalili inixayac. — Le verbe tlatlalalilia est l'expression renforcée du verbe tlalia, qui signifie s'asseoir et, dans un sens figuré, décréter, ordonner. Ici, il signifie mettre en ordre. Le visage est mis en ordre, c'est-à-dire est peint comme il convient pour le guerrier qui paraît dans la danse. Car Yacatecuhtli, comme Tlacochcalco yaotl et Omacatl chez lesquels nous rencontrons cette disposition, est représenté en costume d'apparat. La peinture pour ces circonstances, ainsi que nous le savons d'après Sahagun (ch. 5 de l'appendice au 3e livre), consistait en bandes noires, et elle était faite de couleur noire, puis saupoudrée de soufre. De là l'addition dans la description du 1er livre du mot mixapetzui « il a saupoudré son visage de soufre ». Les raies noires interrompues se voient très nettement dans le visage des trois divinités susnommées, pour lesquelles on indique le motlatlatlalili.

Ytemillo est expliqué dans le texte par ixquatzon « cheveux de front (toupet), crinière de front ». Le mot dérive du verbe temi qui est employé pour toutes sortes de choses existant en tas. Lorsque les guerriers habitants du telpochcalli s'équipaient pour la danse du soir, ils se baignaient, s'enduisaient tout le corps avec de la couleur noire, à l'exception du visage, se peignaient la figure avec des bandes noires, « y en lugar de peinarse encarrapazabanse los canellos àcia arriba por parecer mas espantables » (Sahagun, app. 3, ch. 5). Cette coiffure proéminente est très marquée sur la figure du vieux et du jeune guerrier, du *Codex Vaticanus* A. 84,85 (compar., fig. 105). Elle est très caractéristique sur la figure du chef paré pour la danse, par lequel le *Codex Telleriano Remensis*, 1,2, désigne la huitième fête de l'année Ueitecuilhuitl (compar., fig. 106). Cette chevelure du vertex est ce qui est désigné par le mot temillotl. Elle est enroulée dans la figure de notre dieu avec un ornement princier, le quetzaltlalpiloni. Les guerriers l'enroulaient avec des lanières de cuir et des bandes de peau de lapin qu'on nommait tochyacatl. Si la chevelure était relevée en avant, on la laissait tomber en arrière. Celle-ci est le tzotzocolli qui est mentionné au-dessous dans tlacochcalco yaotl (n° 31).

Yquetzalalpiaya, écrire plus exactement yquetzallalpiaya, c'est-à-dire i-quetzaltlalpiaya « son cordon orné de plumes de quetzal ». L'ornement est d'ailleurs désigné sans préfixe possessif par quetzallalpiloni, c'est-à-dire quetzal-tlapiloni. C'est une courroie de cuir avec laquelle on enroule sur le vertex la chevelure ramassée et dont les extrémités se terminent par des bouquets de plumes en forme de houppes.

C'était un ornement de distinction qu'il n'était permis de porter qu'aux

Digitized by Google

hauts dignitaires, aux principaux chefs guerriers, approchant le roi, comme le tlacatecatl, tlacochcalcatl, tezcacoacatl, tiçocyauacatl, tocuilecatl (comparez *Codex Mendoza*, 65, 21 et 66, 11-14); les figures sont données entr'autres dans les nos 45-28, 51-26 du *Codex Mendoza* où cet ornement est cité parmi les objets de tribut des Mixtèques et de Cuetlaxtlan.

Iteocuitlanacuch. — Les guerriers qui s'équipaient pour la danse mettaient aussi un piquet d'oreille. Mais chez eux il consistait en piquet de bois peint en bleu, imitant la turquoise (xiuh-nacochtli).

Xiuhtlalpilli ynitilma, le vêtement d'épaule bleu, fait de tissu réticulé (v. plus haut à Uitzilopochtli).

Ytlaçomaxtli, tlaçotli, veut dire objet précieux « cosa preciosa ô cara. Molina ». — On désigne ainsi par l'addition de tlaço un objet particulièrement précieux, plein de valeur ou estimé. Le sens « amour » que les savants chrétiens attribuèrent à ce mot n'est pas le sens primitif ou bien il en est déduit par un long détour. Tlaçopilli n'est pas le fils chéri, mais le fils légitime. Dans l'Église chrétienne, chez les Mexicains, les saints et les personnes divines recevaient ce titre qui, en général, était combiné avec mauiz, honoré, : « in itlaçomauizpiltzin in totocuio Jesu Christo: son saint fils, N.-S. Jésus-Christ, intlaçoquauhnepanolli Santa Cruz : la Sainte Croix. »

Xicalcoliuhqui ynichimal. — Le mot xicalli est, en général employé comme synonyme de tecomatl. Les deux désignent un vase à fond rond. Xiculli désigne, dans un sens plus étroit, la jicara, la coque d'une citrouille, l'écuelle faite avec le fruit de la crescentia cuyete. Comp. fig. 69 *a-c* qui sont empruntées à la liste des tributs dans le *Codex Mendoza*. Le tecomatl est également fait avec de l'argile; ainsi qu'on le voit dans Molina, il est traduit par le mot « un vaso de barro, como taza honda ». Nous trouvons une image du tecomatl dans la liste des tributs (*Codex Mendoza*, 49, 31, 32). — « tecomates, con que beven cacao », v. fig. 73. Le vase est ici peint en brun, tandis que les jicaras sont peintes en jaune. Quauhtecomatl est une coupe de bois de la forme de la fig. 74 (comp. dans le *Codex Mendoza* les hiéroglyphes des villes Quauhtecomatlan et Quauhtecomatzinco). Enfin on désigne par xiçaltecomatl les profondes écuelles de citrouilles, v. fig. 72 « jicaras que llaman tecomates, de las buenas con que beven cacao » qui sont empruntés aussi à la liste des tributs. La signification du vase rond se retrouve encore dans les compositions comme tlanqua-xicalli, qui est synonyme du mot composé tlanqua-ololiuhcayotl et désigne la rotule. Il semble cependant que des vases anguleux ont également été désignés par le nom xicalli, car nous trouvons dans les hiéroglyphes des villes Xicaltepec et Xicalua-

Digitized by Google

can, l'élément xical désigné par les fig. 70 et 71. Celles-ci sont peintes en bleu et paraissent ainsi devoir désigner des vases de métal. Le mot xicalli est composé dans notre texte avec coliuhqui qui signifie « enroulé, courbé, tourné ». Le bouclier même, qui est désigné ici par xicalcoliuhqui, présente sur sa surface les grecques combinées avec un dessin en degrés, exécutées en jaune et en vert, que l'on rencontre si souvent sur les boucliers de la liste des tributs du *Codex Mendoza*, et que nous admirons sur le bouclier mexicain exécuté en plumes du musée de Stuttgart. Si le mot coliuhqui est très intelligible pour désigner ce dessin, la signification de l'élément xical est très énigmatique. Car ainsi que nous l'avons vu, xicalli est employé justement comme synonyme d'ololiuhqui « sphérique, rond ». La caractéristique de ce dessin de bouclier est précisément l'anguleux, la ligne par degrés et la grecque. Doit-on admettre que xicalcoliuhqui signifie ici : une ligne recourbée (coliuhqui), ainsi qu'on avait coutume de la mettre sur les écuelles (xicalli) comme ornement marginal ? Dans le chapitre du manuscrit de Sahagun de l'Académie d'Histoire qui traite des signes hiérarchiques, on a figuré sous le nom ixcoliuhqui, un bouclier avec un dessin semblablement enroulé, mais plus arrondi. Celui-ci présente dans un champ un petit cercle comme un œil (ixtli). — Quoi qu'il en soit, que des boucliers de cette espèce fussent considérés comme des boucliers de parade, portés par les chefs parés pour la danse, cela ne fait aucun doute ; et cette attribution complète ici les autres : le visage peint, la chevelure ramassée, les extrémités de la coiffure terminées par les plumes de quetzal, le manteau bleu en réseau, la bande précieuse recouvrant les parties génitales, tout ce qui constitue en somme le costume du chef de la danse.

Itlacçaya « ce avec quoi il voyage rapidement ». — Le bâton de voyageur est l'attribut particulier de Yacatecuhtli, du dieu des voyageurs, du conducteur des caravanes. Il a été aussi considéré comme le symbole du dieu. Lorsque les caravanes arrivaient à l'étape, tous les bâtons des voyageurs étaient liés en un faisceau, puis enfoncés dans la terre à l'extrémité de l'endroit où on passait la nuit, « y derramaban sangre delante de ellos, que se escaban de las orejas, ó de la lengua, ó de la piernas, ó de los brazos, y ofrecian copal, hacian fuego, y quemabanle delante delos baculos, o los cuales tenian por imágen del mismo dios, y en ellos honraban al mismo dios Yiacatecutli : con esto le supplicaban que los amparase de todo peligro »(Sahagun, I, ch. 19). — La figure montre un bâton de bambou. Sahagun le mentionne aussi pour le bâton « de voyage des marchands et de Yacatecutli ». En outre, il rapporte qu'on se servait d'une deuxième espèce de bâton, « que es una caña negra liviana maciza, sin ñudo ninguno, que es como junco de los que usan en España » (Sahagun, *l. c.*).

Digitized by Google

Les grandes expéditions commerciales entreprises par les négociants de Mexico soit sur les côtes du Pacifique (Anauac Ayotlan), soit vers Tabasco (Anauac Xicalanco) passaient en quelque sorte pour des expéditions militaires. Car le danger était le même et les armes intervenaient assez souvent. Si nous en croyons les données, certains territoires déterminés étaient exploités par les marchands de Mexico ; aussi le dieu des marchands est-il représenté en guerrier. Mais les marchands étaient à Mexico comme ailleurs les détenteurs particuliers des biens de la terre. Si nous en croyons Sahagun, il faisaient montre de leurs richesses par des banquets et des festins. Il paraît donc convenable que le dieu des marchands soit représenté sous un costume de fête précieux.

10. — CHACHALMECA

Fig. 10. *Chachalmeca.* — L'anneau, autour des yeux, est noir, la gencive est rouge. Le champ du bouclier est moitié vert, moitié rouge. Le tlauitimetl dans la main du dieu, qui correspond peu à son nom (« le timetl rouge ») est vert. Les courroies des sandales sont rouges.

10. *Chachalmeca inechichiuh*, parure de Chachalmeca (v. fig. 10).

Mixquauhcalichiuhticac, il a sur le visage un dessin semblable au barreau d'une cage.

Motenchichillo, il est coloré en rouge autour des lèvres.

Ichalmeca tlatqui yn contlalititicac, il a mis le costume de Chachalmeca.

Yixquatechimal, le bouclier, la plaque du front.

Ycuexcuchtechimal, le bouclier, la plaque de l'occiput.

Ypantoyaoal, *inicpac icac*, les drapeaux flottants sont plantés sur sa tête.

Yyamaneapanal, il s'est entouré d'un ruban de papier d'écorce.

Ymapanca, il porte un bracelet.

Ytzitzil icxic caca, des clochettes sont attachées à son pied.

Ycac, il porte une sandale.

Ychimal eztlapanqui, son bouclier est coloré en rouge sang à moitié.

Ytlavitimeuh ymac ycac, il a dans la main le tlauitimetl.

Digitized by Google

Chachamelca, dieux de la mort. Sur la signification de ce nom voir mon mémoire sur le Tonalamatl du recueil d'Aubin, chap. I, p. 632.

Mixquauhcalichiuhticac, motenchichillo. — Les Chachalmeca partagent avec Paynal et Atlaua (voir plus haut Paynal, n° 2) la coloration rayée du visage, et la peinture rouge de la partie buccale avec Atlaua (n° 25) qui rappelle Chachalmeca par d'autres caractères encore. Par contre il leur manque le demi-masque noir autour de l'œil, la couleur sombre entourée d'yeux en étoile, qui donne à ces deux dieux un aspect si caractéristique.

Ychalmeca tlatqui « la propriété, le costume de Chalmecatl ». Comparez le verbe itqui « llevar ». Je me suis expliqué en détail dans mon travail sur la Tonalamatl d'Aubin (*l. c.*, p. 632, 633) sur les éléments de ce mot qui sont les suivants :

Ixquatechimalli, cuexcochtechimalli, pantoyaualli. Je me contente ici d'y renvoyer le lecteur. Je rappelle encore cependant que le cuexcochtechimalli est nommé par Tezozomoc (chap. 60). Il le traduit par « adarga pescuezolera », c'est-à-dire bouclier de la nuque, et c'était suivant lui « una mano de papel de la tierra » (Quauhamatl). Les chanteurs qui chantent à la fête funèbre du roi le portent fixé à l'occiput avec du caoutchouc.

Eztlapanqui. — Sur la signification du mot tlapanqui, voir mixchictlapanticac chez Totochtin (n° 5). Les Chachalmeca partagent encore avec Atlaua cette particularité du bouclier.

Ytlauitimeuh. — Cet attribut se trouve aussi bien chez les Chachalmeca que chez Atlaua. Mais la signification de cet objet m'est obscure.

11. — IXCOÇAUHQUI.

Fig. 11. *Ixcoçauhqui.* — Le corps et les membres sont blancs. Le visage est jaune et noir, correspondant à son nom (à visage jaune). La tête de dragon (xiuhcoanaualli) est également jaune et noire, il la porte comme devise dans le dos. Seul le bord de la bouche est rouge. Le disque du tlachieloni, qu'il tient à la main, est également jaune et noir. Le drap des hanches est jaune. Le champ de son bouclier est jaune avec des pierres bleues placées en quinconce. La parure de tête se compose d'une bande de pierres fines (chalchiuhtetelli), d'une bande blanche bordée dessus et dessous d'une raie rouge, sur laquelle sont placées deux disques bleus percés. Au-dessus est la couronne de papier amacalli,

Digitized by Google

bleue en dessous, le bord supérieur dentelé est jaune. Faisant saillie, on trouve un bouquet de plumes de quetzal, une paire de plumes vertes dans un tulle jaune qui est enveloppé d'une courroie de cuir rouge. Enfin, sur le côté du front, on trouve les deux pointes de lances, jaunes avec un bouton bleu sous la plume.

Yxcoçauchqui inechichiuh. Parure d'Ixcoçauchqui (du dieu du feu). V. fig. 11.

Motenvlcopinticac, il est graissé de caoutchouc autour des lèvres et du menton.

Ychalchiuchtetel ynicpac contlaliticac, il a mis la bande d'émeraude.

Yyamacal quetzalmiaoayo, il porte une couronne de papier d'écorce avec un bouquet de plumes de quetzal.

Ytlacuchtzon, il porte une couronne de hampes de flèches.

Yxiuhcoanaval ynquimamaticac, il porte sur le dos un habit de serpent de feu.

Yyamaneapanal, il s'est entouré d'un ruban de papier d'écorce.

Tzitzilli oyoalli, *ynixic*, *contlaliticac*, il a attaché au pied des sonnettes et des grelots.

Ycac, il porte ses sandales.

Chalchiuhtepachiuhqui inichimal, son bouclier est garni d'émeraudes.

Tlachialmioni ycentlapal ymac ycac, l'appareil optique se trouve dans sa main.

(Du livre I, chap. 13.)

Yninechichival catta : sa parure était :

Tliltica motenviltec, il s'est graissé les lèvres de noir.

Motlavalti tliltica, il est peint de rouge et de noir.

Motlauhoçac, il est fardé de rouge.

Chalchiuhtetele, il porte le ruban d'émeraude de la tête.

Xiuhtotoa macalc quetzalmiyauayo, il porte la couronne de papier faite de plumes de l'oiseau à plumes bleues et un bouquet de plumes de quetzal.

Mitzone, *tlacochtzone*, il porte une couronne de flèches, de lances.

Xiuhcoanavale, il porte son vêtement de serpent de feu.

Amacozneapanale, il porte un bracelet en papier au bras.

Digitized by Google

No tzitzile cocuyole, et des clochettes et des grelots.
Xiuhtezcatlatlapanqui ynichimal, son bouclier est garni de turquoises brillamment taillées en différentes pièces.
Tlachieltopilc, il porte le bâton avec l'appareil optique.

Ixcoçauhqui, « celui qui a la figure jaune » ou Xiuhtecutli « le maître du gazon, de la croissance, de l'année » est le Ueueteotl, l'ancien dieu de la lumière et du feu, le père des dieux et des hommes.

Motenilcopinticac. — Le dieu du feu partage cette propriété avec les divinités terrestres. La phrase signifie : « il est formé de caoutchouc au menton ». Le verbe copina « mouler » est choisi ici parce que la partie inférieure du visage des divinités nommées était recouverte d'une couche de caoutchouc uniforme, à l'inverse de Vltica tlacuilotli qui signifie une peinture en points et en traits sur une surface de papier blanc. Voir au dessous à Tzaputlatenan n° 19 et au Tepictoton (n° 37).

Ychalchiuhtetel. — Dans mon mémoire sur le Tonalamatl du recueil d'Aubin (l. c. p. 596-597) j'ai faussement rattaché le mot chalchiuhtetelli aux plaques dentées en degrés sur les côtés, que porte le dieu du feu sur la poitrine. J'y ai été conduit par la signification de l'élément tetelli qui est exprimé dans les hiéroglyphes par une pyramide à degrés. Mais il semble que le mot doit se lire tentelli, comme dans le n° 33 chez Xuchipilli. En tout cas l'adjonction ynicpac contlaliticac ne peut être traduite autrement que par « il l'a attaché en haut (c'est-à-dire à la tête) ». Sans doute on a pensé à la couronne du dieu garnie de pierres précieuses.

Yyamacal. — Dans le livre I on dit exactement xiuhtotoamacal. En fait nous voyons indiqué parmi les dents de la couronne un anneau bleu qui était fait de plumes du xiuhtototl.

Quetzalmiauayo. — Miauatl est le panicule des fleurs mâles du maïs. Quetzalmiauayotl, un bouquet de plumes de quetzal sous forme de stigmates de maïs, c'est à dire non un bouquet épais, mais un bouquet formé de quelques fils. Il est indiqué dans notre texte à la parure de la tête des diverses divinités de la montagne et des eaux, et ainsi pour les Tlacateteuhtli, pour les enfants qui étaient portés sur la montagne à la première fête de l'année (quauitleua) et qui y étaient sacrifiés aux dieux de la pluie; enfin dans les morceaux de copal en pain de sucre qui, avec les figurines de caoutchouc, étaient portés aux dieux de la pluie à la sixième fête de l'année (Etzalqualiztli).

Ytlacuchtzon. — De même que dans Tezcatlipuca (et aussi dans Ixtlilton) nous avons trouvé des couteaux de silex (tecpatl) à la place de la parure, nous trouvons ici des hampes de flèches (garnies de plumes). On

Digitized by Google

a voulu faire des hampes, car on ne voit qu'elles de dessinées. Dans le chapitre du manuscrit de Sahagun de l'Académie d'Histoire qui traite des signes hiérarchiques, on voit entre autres un tlacochpatzactli, dans lequel on emploie des bois de flèche disposés de la même manière à la place de plumes de quetzalpatzactli. On dit expressément dans l'explication : çamotquitica tlacochtli mitl mamazyo ynicpac tlauipantli « est garni de bois de flèches et de lances disposés en séries ».

Yxiuhcoanaval. — Le mot naualli dans Molina est traduit par « bruxa » c'est-à-dire sorcière. Mais c'est là une signification détournée. La signification primitive du mot est celle qui s'est maintenue jusqu'aujourd'hui comme étant en quelque sorte technique ; c'est le nagual, l'esprit animal, cet animal ou cet autre avec la nature duquel la nature d'un homme déterminé a été enchaînée. J'ai traduit par le mot « déguisement », parce qu'on a admis que certains hommes peuvent prendre la forme de cet esprit animal. Ce sont les loups-garous, que la mythologie des peuples américains connaît aussi bien que celle des peuples européens. C'est de là qu'est venue l'idée de magicien. Le xiuhcoatl, « le dragon bleu » est l'animal sous la forme duquel apparaît le dieu du feu, et c'est sous cette forme qu'Uitzilopochtli sort de son temple. C'est de la même manière que dans Uitzilopochtli et surtout dans Paynal, il est question de uitzitzil-naualli, du colibri sous la forme duquel Uitzilopochtli et son messager Paynal parlaient aux Aztèques. Les ouvriers en plumes de la confrérie d'Amantlan vénéraient un dieu qui sortait sous la forme d'un coyotl. On dit la même chose dans le texte original aztèque : coyotl inaual « le coyote est son Naualli » c'est-à-dire « il est habillé comme un coyotl ». A côté de ce dernier, on adorait les deux dieux Macuilocelotl et Macuiltochtli. On dit du premier : onacticaca yninaval yn tequani yn tzontecon, orupa valitztica yn ixayac « il portait comme son naualli la tête d'un tigre, à travers laquelle il regardait ». De même du dernier : no onacticac yninaval, yn yuhqui tochin tzontecon « il porte comme son naualli la tête d'un lapin ». La peau humaine écoulée dans laquelle Xipe marche revêtu est désignée dans le texte original de Sahagun, 9, ch. 15 comme étant son « tlacanaualli ».

Chalchiuhtepachiuhqui. — Signifie garni de quelques morceaux d'émeraude ou creusé en profondeur. De pachiut, « enfoncer, s'enfoncer, s'asseoir, s'entasser ». La même chose est exprimée dans le livre I par xiuhtezcatlatlapanqui. Car tlatlapanqui veut dire « brisé en différents fragments » ou « partagé en différents points » ; comparez plus haut tlapanqui dans le sens de « couleur variée ». Dans le chapitre des signes hiérarchiques du manuscrit de Sahagun de l'Académie d'Histoire, il y a un bouclier sur la surface duquel on voit quelques fragments d'or distribués de cette manière, désignés par teocuitla-teteyo, c'est-à-dire « or (teocuitlatl) divisé en quelques fragments (tetetl) ».

Digitized by Google

Tlachialoni. — V. plus haut à Tezcatlipoca (n° 3).

Motlavalti tlitica motlauhoçac. — Ces mots sont de nouveau soulignés dans le texte manuscrit du livre I ; mais ils sont placés ici à leur place, car le dieu de feu est habituellement peint en rouge, avec la partie du menton noire et une raie noire sur l'œil.

12. — IXTLILTON.

Fig. 12. *Ixtlilton.* — Le corps, le visage et les membres sont noirs. A la place des cheveux, une tresse verte. L'ornement de plumes (quachichiquilli) qui est placé sur le vertex a la forme d'une crête et se compose d'une bande inférieure rouge et d'une bande supérieure jaune, et sur cette dernière sont implantés les couteaux de pierre et les plumes vertes de quetzal. Quant à l'ornement de plumes en forme d'ailes qu'il porte sur le dos, les séries inférieures ne sont pas coloriées, par oubli sans doute, la série supérieure est jaune, et des plumes vertes de quetzal forment l'extrémité.

Le cœur, sur le bâton qu'il tient à la main, est, comme d'habitude, jaune au milieu (couleur de mort) à la base et à la pointe qui divergent en branches, la couleur est rouge (couleur de sang). Le drapeau (tonallopantli) qui est implanté dans sa devise du dos, le champ du bouclier, la garniture du bouclier, les touffes qui descendent du bâton, du ruban du bras, et du drap en ceinture sont rouges. La tige et les fibres au-dessus du bâton avec le cœur sont également rouges. Enfin comme toujours les courroies des sandales sont rouges.

12. *Yxtlilton*, le petit visage noir (v. fig. 12).

Mixtlilmacaticac, il s'est mis du noir sur la figure.

Ytecpaquachichiquil, il porte une crête de plumes garnie de couteaux de silex.

Yxopilcuzqui, il porte un collier de griffes d'animal.

Vitonqui ynquimamaticac, *itonalopan ipan icac*, il porte son aile sur le dos et l'étendard du soleil y est attaché.

Ytonallo amaneapan, il porte un ruban de papier sur lequel est peint le soleil.

Ymapanca, il porte un bracelet.

Digitized by Google

tzitzilli oyoalli inicxic caca, des clochettes et des grelots sont fixés à son pied.

Ytonalocac, il porte les sandales du soleil.

Ytonalochimal inimac mani, son bouclier du soleil pend à son bras.

Yiollotopil ynimac icac centlapal, il tient dans une main le bâton avec le cœur.

(Du livre I, chap. 16.)

Ynic mochichivaya, il s'est orné avec.

Moçac, *mocemixtlilpoputz*, il est fardé, tout le visage est enduit d'une épaisse couche de noir de fumée.

Mixtiçatlatlali ynicamapa, il s'est fait sur le visage un dessin avec de la terre d'infusoire, au voisinage de la bouche.

Tecpaquachichiquile quetzallo, il porte une crête de couteaux en silex garnie de plumes de quetzal.

Cueçalvitonqui ynitlamamal, l'aile rouge de Guacamayo est sa devise du dos.

Ytonalopan ypan ycac, son drapeau du soleil y est planté.

Totonaloyo yniamaneapan, le ruban de papier dont il s'est entouré est pourvu de l'image du soleil.

Totonaloyo ynichimal tlauhyo, son bouclier, le rouge, est pourvu de l'image du soleil.

Yyollotopil, il porte son bâton avec son cœur.

Xopilcozque, il porte un collier de griffes d'animal.

Yamamaxtli, il porte une bande de papier d'écorce recouvrant ses parties génitales.

Tzitzile, coyole, il a des clochettes et des grelots.

Ytonalocae, il porte les sandales du soleil.

Ixtlilton, « le petit visage noir », le frère foncé de Macuilxochitl, le dieu venant du sud, dieu du chant, de la danse et du jeu.

Mixtlilmacaticae. — On sait que le dieu a le visage peint en noir, et on peut déjà le voir d'après son nom. Cependant la signification du livre I m'était tout à fait nouvelle : mixtiçatlatlali ynicamapa « il a le pourtour de la bouche dessiné en blanc avec de la terre d'infusoire ». Car la description du costume manque dans le texte espagnol. Cette signification était très intéressante pour moi, car elle me démontre que l'identification que j'ai établie dans mon travail sur le Tonalamatl du recueil d'Aubin (l. c. p. 722), est exacte ; il s'agit de l'identification des deux figures du dieu rouge et noir du *Codex Fejervary* et du *Codex Vaticanus* B. 58 (v. fig. 78)

Digitized by Google

avec Macuilxochitl et Ixtlilton. Il en résulte en outre que la figure qui, dans le *Codex Borgia* 53 et au point correspondant (feuille 30) du *Codex Vaticanus* B, est représentée en face de la déesse Xochiquetzal doit être considérée comme étant Ixtlilton, tandis que nous désignerons le dieu qui danse devant Ueuecoyotl (*Codex Borgia* 51 et *Vaticanus* B. 45), le dieu à l'oreille de coyotl, comme étant certainement Macuilxochilt, en tout cas comme un dieu dont la parenté avec les deux dieux susnommés est au-dessus de tout doute.

Ytecpaquachichiquil. — Je me suis expliqué en détail dans mon travail sur le Tonalamatl du recueil d'Aubin (*l. c.*, p. 728-729) sur la signification de la crête de plumes chez Macuilxochitl et chez Ixtlilton ; c'est en quelque sorte le résidu d'un vêtement d'oiseau.

Yxopilcozqui. — Il résulte neftement de la figure citée plus haut du *Codex Fejervary* 21 (voy. f. 78) qu'on a voulu faire un collier de griffes d'animal, surtout de tigre.

Vitonqui. — Désigné plus exactement dans le livre I par cueçaluitonqui, comme pour Macuilxochitl, pour Quetzalcoatl et les Totochtin (v. plus haut, n. 4).

Itonalopan. — Je me suis également expliqué en détail sur la signification de l'emblème tonallo et de sa relation avec le jeu de haricots-dés, l. c. p. 727-28.

Yiollotopil. — En dehors de Macuilxochitl Xochipilli, les frères clairs de Ixtlilton puis Chalmecaciuatl portent aussi le bâton avec le cœur.

13. — XIPE

Fig. 13. *Xipe.* — Le bras foncé, la jambe et les pieds sont bruns (couleur de la peau du dieu), le bras clair, la cuisse, le corps, la face et le bras qui pend à côté du bouclier sont jaunes (couleur de la peau humaine écorchée, dont le dieu est revêtu). Le ruban qui s'élève en arrière sur sa couronne est également jaune. Toutes les autres parties en tons clairs sont roses, les parties plus sombres sont rouges. Seul le petit revêtement à écailles qui entoure les hanches est vert (le vêtement des zapotèques « tzapocueitl »), et la pointe de la couronne de plumes est noire.

13. *Xippe inechichiuh*, Parure de Xipe (fig. 13).

Mixçolichiuhticac. Il a le visage peint en brun avec les plumes de cailles.

Digitized by Google

Motenmaxaloticac, ses lèvres s'ouvrent.

Yyopitzon contlaliticac, *icpac*, *maxaliuhqui*, il a mis sa couronne-*yopi* avec les extrémités (avec les rubans) qui divergent, se séparent.

Comaquitica yn evatl yyevayo tlacatl, il a revêtu la peau, la peau humaine.

Ytzonchayaval, il porte une perruque faite de plumes frisées.

Iteocuitlanacuch, il porte un piquet d'oreilles en or.

Itzapocue, il porte autour des hanches un vêtement de feuilles de Zapote.

Ytzitzil, *icxic contlaliticac*, il a attaché des grelots au pied.

Ycac, il porte ses sandales.

Ychimal, *tlauhtevilacachiuhqui*, son bouclier est rouge et pourvu de cercles.

Ychicavaz ynimac icac, il porte dans la main son bâton-crécelle.

(Du livre I, chap. 18.)

Yninechichival, *mizçolnechivalc*, sa parure: sur le visage il a une peinture représentant une caille.

Tenmaxaltic oltica, les lèvres sont enduites, avec du caoutchouc.

Yyopitzon contlaliticac maxaliuhqui, il a mis sa couronne-yopi (avec les rubans) les bouts qui divergent.

Conmaquiticac tlacayevatl yyeuayo malli, il a mis la peau d'homme, la peau de prisonnier.

Tzonchayauale, il porte la perruque de plumes frisées.

Teocuitlanacoche, il porte un piquet d'oreille en or.

Tzapocueye, il porte le vêtement des hanches fait de feuilles de zapote.

Tzitzile, il porte des grelots.

Ychimal tlauhtevilacachiuhqui, son bouclier est rouge et pourvu de cercles.

Chicauartli inimac icac, il tient dans la main le bâton-crécelle.

Xipe est *Xiuh-ê*, « le maître des turquoises, du gazon, de l'année ». — Le nom est donc un synonyme de Xiuhtecutli, le nom connu du dieu du feu. Xipe est le dieu des Yopi, des gens rouges, des Tlapaneca. Il est le dieu qui se promène dans une peau d'homme et le dieu des travailleurs de l'or. Comparez pour lui « Tonalamatl du recueil d'Aubin », ch. I, p. 657.

Digitized by Google

Mixçolichiuhticac, mizçolnechiualc. — Cette peinture du visage, représentant une caille, est expliquée dans le texte aztèque original de Sahagun, ch . 9, 15, par « çolihuitl ynixco tztzelo », c'est-à-dire des plumes de cailles sont disséminées sur son visage. Sahagun s'est trompé d'une façon singulière sur le sens de ce passage. Le texte dit immédiatement avant que Xipe porte des sandales rouges, or il traduit « tenia pintado el cuello de las cotaras con plumas de codorniz sembradas por todo el » !

Motenmaxaloticac. — La bouche ouverte est un trait très caractéristique chez ce dieu, qui est exprimé dans les statuettes en pierre et en argile aussi bien que dans les écritures figuratives bien dessinées. V. fig. 208 du *Codex Borgia* 14. Le verbe employé ici se rapporte à une racine par laquelle on désigne le point où les jambes s'écartent. Voir la reproduction de l'élément maxac dans les hiéroglyphes des villes (par ex. les hiéroglyphes d'Amaxac, fig. 83) et le mot maxtlatl qui désigne les bandes qui sont passées entre les jambes. Le mot est encore appliqué à la séparation du chemin (otlamaxac) et à d'autres choses qui divergent.

Yyopitzon. — Dans le texte aztèque original de Sahagun, 9, ch. 15, la couronne de Xipe devient yteoquecholtzon ytlauhquecholtzon, c'est-à-dire une couronne faite de plumes précieuses du bec-à-cuiller (platalea) rouge. Xipe est le dieu rouge et les Yopis sont les Tlapaneca, les gens rouges. Le yopitzontli qui paraît dessiné chez le dieu de notre chapitre est également fait de plumes de tlauhquechol; cela résulte de ce que cette couronne est peinte, non pas du rouge feu des plumes de perroquet (Cueçalin), ni du rouge foncé du tlapal-ivitl, mais en tons rose tendre, avec raies rouge foncé. Dans mes travaux antérieurs j'ai déjà eu l'occasion de faire remarquer que, si la parure de tête appelée tlauhquecholtzontli est indiquée à la première place dans le costume de danse et le costume de guerre des rois mexicains, cela tient à ce que les rois mexicains et le généralissime se présentaient avec le costume de Xipe. Comme confirmation de ce que j'avance, je pourrais ajouter que dans le texte original aztèque qui a trait aux chapitres en question sur tlauhquecholtzontli, on fait non seulement mention du tambourin d'or de Xipe, mais aussi de sa ceinture de feuilles de zapote (voir plus loin).

Comaquitica y euatl. — La peau humaine écorchée dont est revêtu Xipe et qui lui constitue son signe caractéristique est nommée dans le texte aztèque de Sahagun, 9, ch. 15, comme étant son tlacanaualli, son déguisement humain, le déguisement qu'il prend lorsqu'il se montre aux hommes sous sa forme redoutable. Sur naualli, voir ci-dessus à Ixcoçautiqui Xiuhtecutli (n° 11).

Ytzonchayaval. — Pour chayaualli, voir plus haut aux Totochtin (n° 5). Dans Sahagun, 9, ch. 15, il est dit : sa perruque était faite : des mêmes plumes précieuses (que la couronne), notamment des plumes de teoquechol.

Digitized by Google

Itzapocue. — Le petit vêtement vert de feuilles de zapote de Xipe est également une pièce de vêtement très particulière. D'après Sahagun, 9, ch. 15, il était fait de pointes vertes de plumes de quetzal qui étaient disposées en séries « (chilchotic quetzalhuitzli tlahuipantli yc cuecuenticoc ynic tlacencauâlli). Voyez mon mémoire sur le Tonalamatl du recueil d'Aubin, l. c. pp. 659-661, à propos de l'emploi et de la représentation de cette pièce de vêtement dans les figures de Xipe des écritures figuratives.

Ychimal tlauhteuilacachiuhqui. — Le bouclier de Xipe avec des cercles rouges est désigné dans Sahagun, 9, ch. 15, comme étant ychimal teocuitla anauayo. D'après la relation de Tezozomoc, Motecuzoma porte un tlauhquecholtzontli et un bouclier comme les Anauaca, les gens qui habitent les côtes.

Ychicavaz. — Je me suis expliqué en détail dans mon mémoire cité plus haut (l. c. pp. 661-664) sur la forme de cet instrument et sa signification, ainsi que sur la signification de son nom. Le texte aztèque de Sahagun, 9, ch. 15, le nomme y-chicauaz cacalacaya, c'est-à-dire « son instrument à crécelle (son claquoir,) chicauaztli ». Parmi les attributs de Xipe, on ne mentionne pas dans notre chapitre les trois drapeaux avec les rubans flottants qu'il porte comme devise dans le dos (v. fig. 108) ; en outre son tambourin (yn tlatzotzonli), le croissant d'or qu'il porte au nez (yteocuitla yacametz) et un ornement de cou, qui est désigné dans Sahagun, 9, ch. 15, comme étant yeuacozqui teocuitlatl « son collier de peau humaine d'or » et que Sahagun appelle « un joyel ancho de oro de martillo ». Enfin Sahagun signale encore 9, ch. 15, parmi ses attributs, un tzapoicpalli « un siège de feuilles de Zapote » qui jouait un rôle dans les cérémonies du Tlacaxipeualiztli, « à l'écorchement d'hommes », la fête de Xipe.

14. — TETEOINNAN.

Fig. 14. *Teteoinnan.* — Le bouquet de plumes sur le vertex (çoyatemalli) a, immédiatement au-dessus du bouton excavé, un champ rouge, puis deux plumes jaunes et deux plumes vertes. La chemise a une rayure jaune brune immédiatement sur le bord inférieur, constitué par des appendices lâches. Les autres raies du vêtement et les courroies des sandales sont rouges. Le petit disque au milieu du bouclier est jaune.

14. *Teteuynan inechichiuh*, parure de la Teteoinnan (fig. 14).
Motenholcupinticac, elle a une épaisse couche de caoutchouc autour des lèvres.

Digitized by Google

Tlaxapochtli in contlaliticac. Ycamapan elle a fait sur les joues un disque rond avec du caoutchouc pourvu d'un trou au milieu.

Ychcaxochiuh contlaliticac, elle a mis les bandes de coton.

Yxiuhtotonacuch, elle porte le piquet d'oreille fait des plumes de l'oiseau bleu.

Yçoyatemal, elle porte un bouquet de plumes avec chapiteau en forme de clochette ou d'entonnoir.

Cuechtli, *inicue*, *inimitoa*, *çitlallicue*, des coquilles de limaçon sont à son enagua, qui est appelée l'Enagua-étoiles.

Ynivipil ipiloyo, sa chemise est garnie de franges.

Yztac cue, elle porte une Enagua blanche.

Ycacc, elle porte ses sandales.

Ychimalxapo, sur son bouclier est un disque d'or avec un trou au milieu.

Yzquiz, elle porte son balai.

(Du livre I, chap. 8.)

Auh ynic nechichivale, et elle a la parure suivante :

Motenolcopi, elle a autour des lèvres une épaisse couche de caoutchouc.

Tlaxapuchtli quimotlatlali quicamapan, elle a fait un disque rond avec du caoutchouc sur les joues avec un trou au milieu.

Ychca xochiva, elle a une bande de coton.

Coyatemale, elle porte un bouquet de plumes avec un chapiteau en forme de cloche ou d'entonnoir.

Cuechcueye, *mocuechcueti*, elle porte l'enagua de coquilles de limaces.

Yc mitoa citlalli ycue. Cytlalcueye, nommée l'enagua d'étoiles, elle porte l'enagua d'étoiles.

Quavivih tzetzeliuhqui ynivipil, *quauhtzetzeliuhqui*, *iztac quavihuiyo*, sa chemise est parsemée de plumes d'aigles, avec des plumes blanches d'aigle.

Digitized by Google

Ynichimal teocuitla ytixapo, son bouclier a un disque d'or avec un trou au milieu.

Popoua yzquiçe, elle porte son balai.

Teteionnan, « mère des dieux », aussi nommée Toci « notre aïeule » : elle est aussi nommée la grand'mère de la terre, le cœur, c'est-à-dire le plus intérieur ; la Terre, l'épouse du dieu du ciel, la patronne de la maternité, identique avec la Tlaçolteotl qui efface les crimes.

Comparez « Tonalamatl de la collection d'Aubin, *l. c.*, p. 649 ».

Tlaxapochtli in contlalitica ycamapan. — La traduction espagnole dans le livre I, ch. 8, dit « tenia en el rostro como un perche redondo de lo mismo » (c'est-à-dire de olli). Le petit disque noir est nettement indiqué sur la joue de la déesse. Mais il ne s'agit pas plus ici comme plus loin sur le bouclier d'un simple disque, ainsi qu'on peut le présumer d'après les termes de Sahagun et d'après la représentation figurée ; c'est ce qu'indique nettement le mot tlaxapochtli qui signifie « trou ». Ce trou joue un rôle particulier dans l'ornement de la déesse. Elle le porte sur la joue, elle le porte sur le bouclier, même son ornement de plumes présente une perforation ainsi que nous le verrons. J'ai déjà fait remarquer dans mon travail sur le Tonalamatl du recueil d'Aubin (*l. c.*, p. 652) que cet emploi a sa raison dans le fait que, chez les Mexicains tlaxapotlalli « cosa agugerada ó horadada ó virgen corrompida » (Molina) s'associait avec le terme Xapotla « faire un trou dans la paroi », le terme même de la défloration d'une jeune fille. Mais dans le travail cité, j'ai rattaché par erreur le passage en question à la parure de la tête.

Ychcaxochiuh. — Sahagun, livre I, ch. 8, explique : « tenia en la cabeza á manera de una gorra hecha de manta revuelta y añudada ». Cette explication n'est certainement pas du tout exacte, car il ne s'agit pas apparemment d'une bande d'étoffe tissée, mais de coton non travaillé. C'est ce qu'indique le nom ichcatl qui, à l'époque espagnole, était employé pour désigner les moutons introduits seulement par les Espagnols. Le dessin sur la bande est exactement le même que celui que l'on trouve peint sur le coton qui sort de la capsule du fruit, et que celui qui sert à montrer, par exemple dans le *Codex Mendoza*, le coton et l'élément ichca dans les hiéroglyphes des villes (c. fig. 81). Les points et les petits traits sur la surface blanche indiquent les grains de semence du coton brut non encore enlevés.

Yxiuhtotonacuch (v. au dessus à *Uitzilopochtli.*)

Cuechtli, *inicue*, *inimitoa*, *çitlallicue*. — C'est une sorte de ceinture particulière portée en arrière de l'enagua, coupée dans des lanières de cuir et garnie à l'extrémité de coquilles de limaçons. V. fig. 85, le dessin de

Digitized by Google

Teteoinnan dans le *Codex Telleriano Remensis* I, 5. C'est de cette manière que le vêtement est décrit dans Sahagun, 2, chap. 36, à l'article tlamatecutli, et l'on y donne aussi le nom citlalin icue. J'ai déjà fait remarquer dans mon travail sur le Tonalamatl (*l. c.*, p. 656) que c'est un élément du costume uaxtèque. Dans le dessin de notre chapitre (fig. 14) cette particularité n'est pas rendue.

Yçoyatemal. — Le temalli est une balle ronde ou un bouton rond, garni d'un bouquet de plumes à la pointe, qui est placé soit directement sur le vertex, soit porté avec d'autres ornements de la tête; v. le quetzaltemalli, qui est indiqué plus bas à Amimitl (n° 23). Pour le mot çoyatl on n'indique dans le lexique que la signification « palme ». Je puis cependant citer des passages d'où il ressort que le terme avait la signification « d'un développement en forme d'écran ou plus exactement en forme de cloche ou d'entonnoir ». Dans un chapitre du manuscrit de Sahagun de l'Académie d'Histoire il décrit et il figure un teocuitla-çoya-nacochtli. J'ai reproduit cette image dans la fig. 80. On reconnaît que la pièce terminale de ce piquet d'oreille a certainement la forme d'une cloche ou d'une coupe, avec un bord renversé en dehors. On dit la même chose dans la description : ynic tlachiuhtli tlazotzontli teocuitlatl tencuepqui çoyatic « fait d'or martelé, replié sur le bord, à la façon d'un çoyatl ». Le bouton du bouquet de plumes de la déesse doit évidemment avoir cette forme, comme le fait voir le dessin incomplet de notre chapitre.

Ynivipil ipiloyo. — Dans un chapitre du manuscrit de Sahagun de l'Académie d'Histoire, qui traite des manteaux, des bandelettes génitales, des chemises de femmes (uipilli) et des vêtements de femmes (cueitl, enagua), on nomme également le ipiloyo vipilli, et l'on dit aussi qu'il était porté en même temps avec le quapachyo cueitl, c'est-à-dire avec une enegua, sur laquelle était figuré le même dessin que celui du bouclier des déesses de la terre (v. plus loin à Tzaputlatenan et Ciuacoatl). Dans la parure et le vêtement tout avait une signification, tout était strictement réglé et avait sa raison déterminée. Ipiloyo ne peut signifier autre chose que « pourvu d'appendices » ; on ne dit pas de quelle nature étaient ces appendices, peut-être était-ce un bouquet de plumes d'aigle blanches. Les indications de notre chaptre seraient donc en accord complet avec la description donnée dans le livre I, chap. 8, sur la chemise de la déesse.

Ychimalxapō. Ynichimal teocuitla ytixapo. — Sahagun dit : « una rodela con una chapa de oro redonda en el medio ». Cette explication n'est pas tout à fait exacte. C'est un disque d'or pourvu d'un trou au milieu, comme le dit le mot xapo et plus clairement encore l'autre explication teocuitla-iti-xapo « d'or et dedans, un trou ». Dans le chapitre des signes

Digitized by Google

hiérarchiques du manuscrit de Sahagun de l'Académie d'Histoire, outre le tecuitlaxapo, il parle d'un tlilxapo et d'un texoxapo chimalli, c'est-à-dire « pourvu d'un trou noir et d'un trou bleu ». Dans ces deux dernières (fig. 79) on voit pendre en dehors du milieu de la plaque une bande de plumes. Le teocuitlaxapo chimalli est porté par un guerrier en même temps que la devise tozquaxolotl.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

LE XVIe CONGRÈS INTERNATIONAL DES AMÉRICANISTES

(*Vienne, septembre 1908*)

PAR LE Dr CAPITAN

Le seizième congrès international des Américanistes a tenu sa session à Vienne du 9 au 14 septembre 1908.

Suivant l'usage, le représentant du la Société des Américanistes de Paris doit à la Société un compte rendu du Congrès. C'est de cette tâche que je voudrais m'acquitter aujourd'hui. Préparé de longue date par le très dévoué secrétaire général Héger, aidé du trésorier Ausserer et du secrétaire Leo Bouchal, ce Congrès a été des plus réussis. A ce succès, l'affabilité, le tact, l'intelligence du président baron von Weckbecker ont largement contribué. Il ne faudrait pas non plus oublier l'éminente présidente d'honneur, la princesse Thérèse de Bavière, qui n'a pas manqué une séance et dont l'accueil a été pour tous absolument charmant. La présence des plus éminents représentants de l'américanisme a contribué à donner un grand éclat à cette session. Dans le court exposé qui suit j'essaierai de rendre l'impression vécue et éprouvée par un participant très actif, d'autant plus qu'il était le seul à représenter la France.

Le mardi 8 septembre, vers 8 heures du soir, une centaine de Congressistes se pressaient dans la grande salle du rez-de-chaussée de l'Hôtel de Ville et faisaient ou refaisaient connaissance, tout en dînant par petits groupes. A la table d'honneur, la princesse Thérèse de Bavière était entourée des chambellans et des membres du Conseil permanent. Les mains amies se tendaient les unes vers les autres ; mutuellement on se présentait aux amis communs et bien vite la glace était rompue.... surtout entre latins. Argentins, Mexicains, Italiens, Espagnols et Français fraternisaient plus rapidement entre eux qu'avec les Allemands, les Américains du Nord ou les Anglais. Affaire ethnique d'ailleurs. Anglo-saxons et Germains sont des gens froids, calmes et réfléchis qui donnent à leur amabilité une tenue toujours très réservée et quelquefois un tantinet dédaigneuse et à leur sympathie une expression beaucoup moins expan-

Digitized by Google

sive que ne l'est celle des Latins. Je dis sympathie car certes c'est ce qui a dominé dans ce Congrès et nous en a laissé le meilleur souvenir.

Dans le cours de la soirée, le président baron von Weckbecker adressa aux Congressistes en allemand et en français la cordiale bienvenue de la ville de Vienne.

Le lendemain matin, 9 septembre, à 9 h. 1/2, dans une réunion des délégués, le bureau définitif des séances fut constitué ainsi : Président d'honneur : Sir Clements Markham. Présidents des séances : Ambrosetti pour l'Argentine, Seler pour l'Allemagne, Capitan pour la France, Giglioli pour l'Italie, Uhle pour le Pérou, Hartmann pour la Suède, Moguel pour l'Espagne, Boas pour les États-Unis. A ces présidents furent adjoints Lehmann Nitsche pour l'Argentine, Denucé pour la Belgique, S. E. de Oliveira Lima pour le Brésil, Lopez pour le Chili, Thalbitzer pour le Danemark, d'Andree pour l'Allemagne, Sakaki pour le Japon, Crespo y Martinez pour le Mexique, von Panhuys pour la Hollande, Sternberg pour la Russie, Sederholm pour la Suède, Kollmann pour la Suisse, Beniteu y Vilar pour l'Espagne, Mac Curdy pour les États-Unis et Callegari pour l'Italie.

A 11 heures, dans la grande salle des fêtes de l'Université, très solennellement, eut lieu la séance d'ouverture. Successivement chaque orateur montait à la tribune tendue de velours rouge et de dorures, surmontée d'un dais de même étoffe. Devant la tribune, sur un haut fauteuil, la princesse de Bavière, à ses côtés le grand Chambellan de l'empire d'Autriche comte Gudenus et sa tout aimable dame d'honneur baronne de Malsen. Successivement montés à la tribune prirent la parole : d'abord le président baron Von Weckbecker qui sut d'une façon charmante souhaiter la bienvenue à tous les Congressistes. Par une attention bien délicate, il interrompit son discours en allemand pour exprimer, en un excellent français, les regrets du Congrès de n'y point voir le professeur Hamy, un des fondateurs, et dire ensuite au représentant de la France quelques mots fort aimables.

Après lui, prirent la parole successivement : M. Von Fesch au nom du ministre de l'Instruction Publique d'Autriche, MM. Neumayer au nom de la ville de Vienne, Toldt au nom de l'Université, Oberhumer pour la Société de géographie de Vienne, Von den Steinen comme président de la session de Stuttgard en 1904, Boas comme président de la session de Québec en 1902, enfin moi, chargé de prendre la parole au nom des délégués de tous les pays.

A 2 heures, première séance de communications dans laquelle M. Boas exposa d'abord les principaux résultats fournis par les derniers travaux de la mission Jesup sur les côtes septentrionales du Pacifique.

Digitized by Google

L'éminent Sir Cléments Markham exposa quelques points intéressants de l'histoire des Incas par Sarmiento. Il montra le rôle comme réformateur de l'Inca Rocca ; l'influence des grands Incas Pachacutec et Tupac ; l'importance et l'organisation du socialisme dans le Pérou antique.

S. E. Oliveira Lima, ministre plénipotentiaire du Brésil, fit ensuite l'historique de la fondation de Rio-de-Janeiro au moment de l'expédition de Bahia. Il montra son développement lent d'abord, puis rapide à partir du XVIIIe siècle et son essor considérable dès le commencement du XIXe siècle.

De la longue et intéressante communication de M. Thalbitzer, il faut surtout noter ce fait curieux à savoir que les prêtres nationaux et sorciers des Eskimos du Groenland oriental, les angakoks voient rapidement leur pouvoir magique diminuer et qu'en 1906 il n'en restait plus que deux ayant refusé de se laisser baptiser. L'auteur donne d'intéressants renseignements sur leurs pratiques.

La matinée du 10 fut occupée par une série de visites dont nous parlerons après avoir indiqué les communications qui furent faites aux séances successives du Congrès.

Donc à la séance de l'après-midi du 10 septembre, M. Ehrenreich fit une fort intéressante conférence sur l'état de nos connaissances touchant l'ethnographie du Sud brésilien. Il montra la complexité de ces populations et les erreurs graves tenant à la variété des noms qui leur étaient donnés. Il établit un ordre et un classement rationnel dans les noms de ces tribus.

Don Antonio Sanchez Moguel exposa l'intervention de Fray Hernando de Talavera dans les négociations de Colon avec les rois d'Espagne.

C'est à l'étude d'une intéressante reproduction d'un plan du musée de Mexico que Miss Adela Breton a consacré sa communication. Elle a apporté ses éminentes qualités de savante observatrice et de délicate artiste à laquelle on doit les remarquables reproductions des fresques de Chichen Itza.

M. Jean Denucé a étudié à la Bibliothèque nationale de Paris une grande carte de l'Amérique par les Reinel (vers 1516).

Le professeur Kollmann développa la thèse qui lui est chère de l'existence d'une race de *petits* (taille variant de 1 m 20 à 1 m 50) que l'on retrouve dans le monde entier. En Amérique comme en Europe, cette race, clairsemée d'ailleurs, n'est pas composée de sujets malades ou dégénérés mais bien de représentants encore subsistants d'une race primitive qui était petite. M. Kollmann cite des crânes recueillis par la princesse Thérèse de Bavière dans ses fouilles au Pérou, d'autres provenant du Guatemala et des Guyanes qui ont tous appartenu à ces sujets de petite taille. Les Lapons sont les descendants de ces pygmées primitifs

Digitized by Google

Lehmann Nitsche de la Plata a étudié l'anthropologie physique des tribus occidentales du Chaco. Enfin M. Wirth s'est occupé de l'autobiographie de Franz Urban Rawiers (vers 1720). Le manque de temps a empêché de lire les communications de M. de Peralta sur les indigènes et la cartographie de l'Amérique centrale et spécialement de la région comprise entre le 8e et le 15e degré de la latitude Nord, ainsi que celle de M. Moura sur le progrès de l'Amazonie et de ses Indiens.

A la séance du matin du 11 septembre que j'eus l'honneur de présider, assisté du Dr Oberhumer, le Dr Franz Ritter von Wieser (d'Innsbruck) présenta une fort belle reproduction, grandeur naturelle, de la grande mappemonde de Pierre Destelier qui fait partie de la bibliothèque du comte de Wilczek où nous la verrons le 13 septembre. La carte d'Amérique est étonnamment exacte pour toutes les côtes atlantiques et pacifiques du sud jusqu'au Mexique. Seule la partie nord-ouest de l'Amérique du Nord manque totalement.

Sir Clements Markham étudia quelques sculptures sur des pierres de Tiahuanaco et de Chavin. Il établit une parenté entre les figurations de ces deux points. A propos du mot Chavin, Sir Markham a cité avec grands éloges les travaux récents de notre confrère de la Rosa sur Blas Valera. J'ai alors communiqué mes trois notes ainsi intitulées : 1° Les grands anneaux de poitrine des anciens mexicains. Comparaison avec les anneaux chinois, japonais, océaniens et les pièces similaires préhistoriques de la Gaule ; 2° L'entrelac cruciforme dans l'antiquité américaine, en Chine, aux Indes et en Gaule ; 3° L'omichicahuatzli mexicain et son ancêtre de l'époque du renne en Gaule.

Le Dr Schmeltz (de Leyde) a donné quelques détails sur l'expédition néerlandaise à Tumac Humac (Surinam). Les fouilles ont fourni des céramiques variées. Certains vases sont des types péruviens classiques, d'autres au contraire montrent les formes ordinaires du centre Amérique. Le double courant des peuples venus de ces deux points et mélangés sur place est une fois de plus ainsi démontré.

M. Van Panhuys (de la Haye) communiqua un ouvrage sur l'esprit des Indiens. Il apporta aussi une contribution à l'ethnographie et à l'histoire de Surinam.

Le professeur Pabisch (de Vienne) a fait une communication sur les plantes dont se servaient les Américains pour empoisonner leurs flèches.

Le professeur Saville a résumé ses intéressantes recherches archéologiques sur la côte d'Esmeraldas (Équateur). Il a également communiqué un travail de M. Stansbury Hagar, de New-York, sur les éléments des zodiaques mayas et mexicains étudiés d'après six groupes figuratifs du zodiaque. Il conclut à une correspondance à peu près complète entre les

Digitized by Google

signes nahuatl et les signes mayas. Il insista sur les rapports multiples qui existent entre le symbolisme de ces divers signes et les signes similaires péruviens.

Le Dr Th. Preuss (de Berlin) a fait une communication sur la fête du vin chez les Indiens Cora de la Sierra Madre occidentale.

Le professeur Seler montra d'abord une superbe série de projections photographiques des ruines de Chichen Itza en Yucatan et donna à leur sujet les plus intéressantes explications. Dans une seconde communication sur la légende de Quetzalcouat et des Toltèques, d'après les documents les plus récemment découverts, le professeur Seler a projeté une fort nombreuse série de très remarquables figures, généralement extraites des Codex, dessinées par lui et coloriées des tons les plus vifs, nullement atténués par la projection. Il y a là un ensemble de documents d'enseignement des plus remarquables que peuvent surtout admirer ceux qui, comme nous, connaissent les difficultés d'exécution de pareilles projections. (Très aimablement d'ailleurs, le professeur Seler a bien voulu m'indiquer les procédés qu'il emploie.)

C'est de l'alligator dans l'ancien art chiriqui et de ses curieuses transformations que s'est occupé M. George Grant Mac Curdy (de New-Haven, Connecticut). Les représentations exactes de l'alligator se trouvent surtout sur des bijoux en or, tandis que les formes dérivées et stylisées sont surtout abondantes sur deux groupes de poteries. L'auteur présente toute une série de curieuses projections illustrant son sujet.

Le capitaine Wollmar d'Heidelberg communiqua un travail intitulé : Les hiéroglyphes mexicains et la certitude de leur lecture dans les anciennes et les nouvelles interprétations.

L'éminent chef du service archéologique officiel de la République Argentine à Buenos-Ayres, le professeur Ambrosetti a exposé ses vues sur la question calchaqui. Elles sont le résultat d'innombrables observations sur place et d'études d'après des milliers de pièces. Il revendiqua avec juste raison la priorité pour lui et ses élèves des recherches et travaux sur ce sujet. Et à ce propos, il affirma que des prétendus Atacamas ne sont autres que des Calchaquis. Ensuite il montra les résultats fournis par le service des recherches archéologiques qu'il a organisé et qu'il fait marcher de pair avec son enseignement et le musée archéologique créé par lui, tous deux à la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Buenos-Aires. (V. *J. Soc. des Américanistes*. Tome V, n° 1, nouvelle série, page 122.)

Le professeur Max Uhle a fait trois communications : 1° Sur la civilisation primitive aux environs de Lima ; 2° L'interprétation de l'Intihuatana ; 3° Les amas de coquilles au Pérou. Comme M. Uhle est un

Digitized by Google

remarquable photographe, il a pu faire passer devant les yeux des Congressistes une très nombreuse série de fort belles photographies exécutées par lui-même. On peut ainsi le suivre très facilement et se rendre compte très exactement des sujets qu'il expose. Il a montré ainsi diverses particularités des sépultures péruviennes antiques, telle que l'existence d'une sorte de gros bloc ovale, parfois conique, l'intihuatana qui est sculpté dans la pierre tout proche de nombre de sépultures anciennes du Pérou. Les fouilles des monuments, des amas de coquilles ont été aussi photographiées par M. Uhle qui en a projeté également toute une série de clichés.

Le professeur Giglioli, l'éminent professeur et conservateur du musée d'histoire naturelle de Florence, a décrit deux rares colliers précolombiens des Antilles, probablement de Saint-Domingue, qui font partie des collections du musée ethnographique de Florence. D'après les photographies qu'il a montrées, ce sont en effet de fort intéressantes pièces. Ils sont fort curieux aussi les pectoraux de pierre et de coquille précolombiens du Venézuela dont M. Giglioli a également entretenu le Congrès et qui font partie de ses splendides collections ethnographiques.

Le professeur Seler a donné quelques explications publiques — accompagnées de fort belles projections en couleur, d'après les figures des Codex, pour la plupart, — sur le merveilleux ornement en plumes conservé au Musée d'histoire naturelle de la cour à Vienne. Il a exposé les résultats de l'examen minutieux de la pièce et indiqué sa disposition et son mode de fabrication.

Le professeur Julius Nestler de Prague a donné quelques renseignements sur une idole trouvée par le consul d'Autriche à Managua (Nicaragua). Il a également communiqué une étude sur les ruines de Tiahuanaco et leur signification.

Le professeur Sakaki (Japon) a fait une intéressante communication sur la vraie situation géographique du Fou Sang. Il arrive à cette conclusion déduite d'une étude soigneuse des vieux textes chinois que le Fou Sang était une terre japonaise correspondant sensiblement aux environs du golfe de Tokyo actuel.

M. Alberto Fric a fait une communication sur les migrations, l'ethnographie et l'histoire des peuples du Sud Brésilien et sur leur conquête, quelques réflexions un peu dures sur l'interprétation de la manière dont sont traités, d'après l'auteur, certains sauvages de ce pays a soulevé une discussion un peu vive, la seule d'ailleurs qui se soit produite durant tout le Congrès.

Miss Adela Breton, la très fine et très érudite observatrice, a décrit des danses chez les Indiens de Mexico où elle a retrouvé des survivances très nettes de danses rituelles anciennes.

Digitized by Google

Les habitations dans le rocher autour de Ozark Uplift dans l'Arkansas sont nombreuses. Les rochers ressemblent en ces points à ceux de la Dordogne. Ils ont été habités à diverses époques durant les périodes préhistoriques. Les fouilles dont M. Charles Peabody (de Cambridge, Mass) rend compte ont permis de recueillir des instruments en pierre grossiers, des os travaillés, etc.

Mlle Barbara Clara Renz (de Breslau) a étudié l'amour des parents pour leurs enfants chez les tribus américaines. L'auteur ne s'est occupé que d'un petit nombre de tribus actuelles et pourtant elle a apporté un nombre considérable d'exemples. Pour elle, presque partout, l'amour des parents pour leurs enfants est général et ce n'est qu'exceptionnellement qu'ils les maltraitent. Parfois comme chez les Algonquins et les Patagons, tandis qu'ils tuent les enfants malingres ou mal conformés, ils soignent au contraire et affectionnent ceux qui sont forts et vigoureux.

Le Dr Rudolf Trebitsch (de Vienne) a étudié des Esquimaux du Groënland occidental. Pour illustrer sa communication, il projeta d'assez nombreuses figures et fit entendre au phonographe divers chants de ces Esquimaux.

Le Dr Will. Thalbitzer (de Copenhague) étudia la civilisation païenne des Groënlandais orientaux.

Le Dr Hartmann (de Stockholm) présenta et fit fonctionner un nouveau phonographe de son invention haut-parleur qu'il propose pour remplacer le gramophone. Cet appareil donne des résultats intéressants.

A ce propos, le Dr Richard Wallaschek (de Vienne) discuta la valeur de la réception phonographique des chants des peuples sauvages. Il montra les difficultés et les desiderata qui subsistent encore sur ce point.

M. Wissler (de New-York) décrivit les divers types d'habitats dans le centre de l'Amérique du Nord, telles les maisons couvertes de terre le long du Missouri, le *tipi*, tente conique, en usage chez beaucoup de tribus indiennes, les huttes couvertes d'écorces, etc.

Enfin citons, pour terminer, les communications purement linguistiques : Le Père Worice (de Kamloops, British Columbia) : Le verbe dans les langues Dénées. — Dr Jean Denucé (de Bruxelles) : Note sur un vocabulaire complet de la langue yahgane (Terre de feu), œuvre très complète à laquelle l'auteur a travaillé des années. — Dr A. Wirth (de Munich) : La théorie de Trombetti sur les rapports des langues américaines et asiatiques. — Prof. Hestermann (de Mödling) : La langue Pano. — Prof. Schmidt (de Mödling) : Phonologie des langues américaines, leur transcription.

Le 10 septembre, une commission composée de quelques membres du Congrès se réunit dans le cabinet de M. Franz Heger, conservateur

Digitized by Google

de la section ethnographique et préhistorique du musée d'histoire naturelle, pour étudier minutieusement le merveilleux « ornement de plumes mexicain ancien » qui fait partie des collections américaines du musée. Le grand cadre qui renferme cette belle pièce fut ouvert et nous pûmes l'examiner en détail. Le professeur Seler donna de minutieuses explications sur ses usages et sa signification archéologique. Il montra comment cette sorte de coiffure-manteau était portée tantôt sur la tête, tantôt jetée en arrière sur les épaules, tantôt même portée comme une sorte de bannière à l'extrémité d'un bâton. Il illustra d'ailleurs ces très intéressantes explications, dans sa communication sus-indiquée, au moyen d'un grand nombre de figures tirées de l'iconographie mexicaine ancienne, surtout des Codex. Le mode de construction, pourrait-on dire, de ce bel objet fut surtout examiné en détail et chacun put faire et exposer ses observations.

Les dames surtout : la princesse Thérèse de Bavière, MM^mes^ Seler, Uhle, miss Breton firent d'intéressantes et très compétentes remarques sur le mode d'attache des grandes plumes bleues, vertes et brunes (avec disques d'or interposés) qui sont très habilement fixées sur de longues tiges en bois, maintenues par des filets et du papier et se réunissant autour d'une sorte de résille qui se plaçait sur la tête. De très intéressants renseignements sur les oiseaux d'où provenaient ces plumes furent fournis par un naturaliste du musée. Le ministre du Mexique, M. Crespo y Martinez, nous dit que le fameux oiseau qui avait fourni les longues plumes bleues, le Quesal, existe encore au Mexique, quoique devenu très rare.

Le 14 au matin, dernière et fort importante séance de commission dans laquelle les délégués devaient décider du lieu où se tiendrait le prochain Congrès. La discussion fut vive, car les avis étaient très partagés. Depuis longtemps, la République Argentine avait demandé que le Congrès se réunît à Buenos-Ayres. Cette demande avait été formulée il y a plus de quatre ans. D'autre part, Rio-de-Janeiro, par la voix du ministre plénipotentiaire du Brésil à Bruxelles, M. de Oliveira Lima, demandait également d'être choisie comme siège du prochain Congrès. Enfin M. Crespo y Martinez, au nom du Mexique, insistait vivement pour que le Congrès se réunît en 1910 à Mexico, le Mexique célébrant précisément cette année-là le centenaire de son indépendance. Il était donc bien difficile de mettre tout le monde d'accord. Cependant on repoussa tout d'abord l'hypothèse d'un congrès unique dans une seule ville. Alors on fit la proposition suivante. Le Congrès tiendrait deux sessions, l'une dans une ville, l'autre dans la seconde. Mais c'était anti-statutaire. Le professeur Seler et von den Steinen firent alors remarquer

Digitized by Google

qu'il ne pouvait s'agir de *session* mais que l'on pouvait discuter sur *une section*. La proposition suivante fut donc formulée : Le 17e Congrès des Américanistes aura lieu en 1910 à Buenos-Ayres, célébrant une séance à Montévideo, l'autre à Rio-de-Janeiro, et le professeur Seler ajouta : une section mexicaniste se réunira la même année à Mexico. Le représentant du Mexique, M. Crespo y Martinez et le professeur Ambrosetti pour l'Argentine acceptaient ce texte quand M. de Oliveira Lima, le représentant du Brésil, déclara que son gouvernement voulait que le Congrès siégeât à Rio-de-Janeiro mais qu'il n'acceptait pas une séance dans le cours d'une visite qu'y ferait le Congrès. La réunion à Rio-de-Janeiro fut donc supprimée et l'ensemble de la proposition ainsi modifiée allait être votée quand on fit remarquer qu'en somme la solution serait encore irrégulière. Le Congrès se diviserait en deux, d'autre part on répondrait imparfaitement à l'invitation du Mexique (17 voix sur 30 repoussèrent ce projet). Le président et le secrétaire général dont le tact, l'habileté, la courtoisie étaient mis à une rude épreuve finirent par trouver une rédaction, suggérée d'ailleurs par divers membres et qui spécifiait que le Congrès se tiendrait à Buenos-Ayres (par exemple en mai), mais que, dans le courant de la même année (par exemple en septembre), une seconde séance du même Congrès (et je fis formuler : avec le même bureau) aurait lieu à Mexico. La proposition fut ainsi votée à une grande majorité malgré quelques observations des Européens qui firent ressortir l'extrême difficulté pour eux de pouvoir participer aux deux réunions.

Voilà donc qui est décidé : en 1910, congrès à Buenos-Ayres, et dans la même année congrès à Mexico. Cela concilie les désirs de deux grands pays d'une façon dont les délégués de chacun étaient enchantés mais pour nous, gens du vieux monde, cela complique terriblement les choses et nous laisse fort perplexes pour 1910.

Avant de dire un mot des excursions entre les séances, notons que 256 savants s'etaient fait inscrire comme membres titulaires ; 124 étaient présents. 94 avaient souscrit comme participants ; 80 étaient présents. 52 communications figuraient au programme. Plus de 60 furent faites. C'est donc un grand succès. Toutes les séances étaient extrêmement occupées, les communications se succédaient sans arrêt et l'ordre du jour n'était jamais épuisé. Presque toutes étaient d'ailleurs assez longues et presque toujours intéressantes. C'étaient bien plutôt de véritables conférences, faites par des professeurs et accompagnées pour la plupart de très remarquables projections. Les discussions ordinairement courtes furent toujours extrêmement courtoises, purement scientifiques. L'allemand naturellement fut surtout employé, mais nombre de communications furent faites en anglais, plusieurs en français et quelques-unes en

Digitized by Google

espagnol et en italien. Le public toujours nombreux (jamais moins de 30 personnes et parfois 70 à 80) était composé des spécialistes, au premier rang desquels la princesse Thérèse de Bavière qui ne manqua pas une séance et de quelques Autrichiens instruits qui s'intéressaient vivement aux conférences.

Comme singularité à noter : la présence à toutes les réunions d'un Indien Chamacoco du Paraguay ramené par le Dr Fric et dont l'aspect tout asiatique, mitigé de caractères sud-américains, pouvait servir de thème aux partisans des rapports fréquents de l'Amérique antique avec l'Asie.

Lorsque l'on suit très exactement les séances d'un Congrès, on n'a que bien peu de temps pour des visites pourtant bien intéressantes. Les organisateurs du Congrès de Vienne avaient fait pour le mieux à ce point de vue et nous permirent de voir beaucoup de choses en dehors du Congrès et en fort peu de temps. Les musées d'abord. Des visites furent faites au musée des phonogrammes de l'Académie, fort intéressant par l'abondance des très curieuses collections linguistiques et ethnographiques qu il possède et dont on fit entendre plusieurs aux membres du Congrès. Le musée d'ethnographie autrichienne plein également de documents fort intéressants, fut visité par les Congressistes. Je ne parlerai que pour mémoire du Trésor impérial avec ses merveilleuses orfèvreries et ses incomparables étoffes brodées d'or et incrustées de perles du ve au XIIe siècle. Le musée des collections d'art historiques de la Cour renferme des merveilles, mais c'est naturellement aux tableaux que nous avons consacré la plus grande partie des courts instants que nous avons eus pour admirer les incomparables suites du Titien, du Tintoret, de Véronèse, de Rembrandt, de Brueghel l'ancien, etc. contenues dans ce superbe musée.

De chaque côté de la grande place Marie-Thérèse où se dresse sa statue monumentale, se trouvent à gauche le musée des Beaux-Arts dont nous venons de parler, à droite le Musée d'histoire naturelle. Au rez-de-chaussée de celui-ci le domaine de notre ami Heger et quel domaine! toute l'ethnographie et le préhistorique dans de superbes salles, admirablement organisées et tenues avec un soin et un luxe incroyables. On sent que le personnel ne fait pas défaut et Héger nous dit que, chose incroyable, mais indispensable pour la bonne conservation de tant d'étoffes, de peaux et de plumes, toutes les vitrines sont successivement visitées et chaque semaine le contenu de quelques-unes est épousseté, brossé, battu. Aussi comme cela *sent le propre!*

Je n'ai pu voir qu'en courant l'ethnographie générale, ayant consacré la plus grande partie du temps aux antiquités américaines. Les séries en

Digitized by Google

sont intéressantes et nombreuses. La céramique, certes moins importante qu'au Trocadéro, mais en revanche les objets en pierre plus nombreux et fort remarquables. Il y a des séries d'idoles, de figurines et d'amulettes en pierres dures tout à fait remarquables ; une série de superbes grands colliers en pierre dont plusieurs très ornés. Puis les trois perles du musée : la grande coiffure mexicaine en plumes de quesal qui, dans un cadre de près de deux mètres carrés, occupe une place d'honneur et un extraordinaire bouclier en mosaïque de plumes ou chaque couleur est entourée d'un cercle d'or, le tout d'une conservation incroyable. Enfin dans une longue vitrine de la grande salle d'entrée, bien étalé, le superbe Codex zapotèque connu sous le nom de Codex vidobonensis et que la Bibliothèque royale a mis en dépôt dans le musée où il se trouve admirablement à sa place au milieu des séries d'antiquités mexicaines. Une série de petits manuscrits judiciaires ou de comptabilité complète le contenu d'une grande vitrine.

Naturellement l'ami Szombathy a voulu me montrer le musée préhistorique dont il est spécialement chargé et me mettre en mains les plus belles pièces. Il y a là des choses étonnantes, surtout pour ce qui a trait à la période d'Hallstatt, mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler davantage.

L'archiduc Rainer (frère de l'empereur), protecteur du Congrès, est venu le 11 septembre, dans la matinée, au Musée d'histoire naturelle et s'est fait présenter un à un tous les délégués. A chacun, avec la plus grande bonne grâce, il a causé quelques instant dans sa langue, se servant avec la même aisance de l'allemand, de l'anglais, de l'espagnol, du français et même de l'italien.

Quelques promenades intéressantes ont été faites sous la direction de très aimables membres du Congrès Viennois, polyglottes et instruits. Malheureusement la pluie s'est souvent mise de la partie et nous a assez gênés. C'est ainsi qu'après la séance du 10, donc vers 5 heures, nous avons parcouru le parc du château de Schönbrun et aperçu ainsi le château et le belvédère. Un autre soir, nous avons grimpé par le funiculaire au Kahlenberg (hauteur à côté de Vienne) d'où on jouit d'un beau panorama sur la ville et la vallée du Danube. Un autre jour, on nous a promenés dans le vieux Vienne, fort intéressant avec ses vieilles maisons et ses nombreux hôtels à façades très ornées de sculptures intéressantes du XVIIe et XVIIIe siècle. Hors pair bien entendu l'admirable cathédrale Saint-Étienne avec sa flèche de 136 mètres, et une délicieuse petite chapelle (Marie Stiegen) où, sur ma demande, on nous a conduits. C'est un bijou d'architecture dont l'intérieur rappelle absolument la Sainte-Chapelle. C'était le soir, de braves gens fort dévots, comme on l'est à Vienne, remplissaient la chapelle où finissait l'office. Le spectacle était fort intéressant. Je ne parlerai pas du Prater, beau parc au Nord de la ville même, tout proche du Danube, et où se

Digitized by Google

tient en permanence une foire monstre qui nous a permis de faire d'amusantes observations d'ethnographie actuelle.

Quelques réceptions particulières ont permis aux congressistes d'apprécier l'amabilité de leurs hôtes. C'est ainsi que le ministre de Belgique, M. le comte de Borchgrave, nous a invités, quelques délégués belges et moi, à un déjeuner auquel ont assisté plusieurs ministres plénipotentiaires, le président et le secrétaire général du Congrès. Nous avons pu admirer les remarquables œuvres d'art qui ornent les salons du comte de Borchgrave dont l'accueil absolument charmant, en son affectueuse bienveillance, nous a vivement touchés.

La grande réception privée a été celle que le comte de Wilczek a offerte à tous les membres du Congrès le dimanche 13 septembre, en son admirable château de Kreuzenstein, près de Korneuburg. A 9 h. 1/2 du matin les congressistes en grand nombre étaient réunis à la gare Nord-Ouest de Vienne. En une heure à peine, le train nous conduisit à Korneuburg, de là de nombreuses voitures nous amenèrent, en 1/2 heure environ, au merveilleux château-fort, rebâti avec une exactitude rigoureuse par le comte de Wilczeck sur l'emplacement et d'après le plan de celui que ses ancêtres avaient élevé sur cette haute colline dominant le Danube, du XIIe au XIVe siècle.

Non seulement le comte a fait une admirable restitution de l'architecture militaire de cette époque, mais il a rempli, du haut en bas et jusqu'en ses moindres recoins, son château d'objets d'art et d'ethnographie, d'armes, de meubles, de manuscrits et de livres recueillis presque tous dans le pays par lui (comme il a bien voulu me l'expliquer) un à un, dès sa prime adolescence, avec un goût, un discernement et un esprit de méthode étonnants. Il a pu ainsi reconstituer dans ses immenses cuisines tous les accessoires y ayant figuré depuis le XIIe siècle, accumuler dans ses salles d'armes les plus curieuses séries d'armes, remplir les chambres des mobiliers les plus variés, depuis les plus communs jusqu'aux plus riches du moyen âge et enfin garnir les rayons de sa superbe bibliothèque de manuscrits et de livres précieux. C'est là où nous avons pu admirer la si curieuse et si grande mappemonde de Pierre Destelier dont le Dr Ritter von Wieser nous avait entretenus dans la séance du 11 septembre. A cette œuvre admirable il a consacré sa vie et après lui, château et collections qu'il aura légués à la ville de Vienne, lui feront un incomparable musée, ce sera leur Cluny.

L'accueil que nous fit le comte fut charmant. Accueillis aux sons d'un orchestre d'instruments anciens, on nous fit entrer dans la chapelle (vrai musée d'art religieux) où un grand artiste nous tint sous le charme, interprétant sur le grand orgue l'ouverture de Tannhauser. Or cet artiste

Digitized by Google

n'était autre que notre éminent président le baron von Weckbecker ! Après la visite détaillée du château où nous apprîmes beaucoup, où je pus étudier entr'autres la céramique commune des environs de Vienne à toutes les époques, sujet qui m'intéresse spécialement, etc., et où surtout, nous pûmes admirer une foule de détails, tous d'après des spécimens anciens, — une abondante et succulente collation ranima les forces des visiteurs. Alors vinrent les toasts très nombreux : la chope en main, chaque orateur debout dans la cour d'honneur au milieu de ses collègues pittoresquement groupés. J'eus le grand plaisir d'exprimer au comte qui était accompagné de sa toute gracieuse fille, notre admiration et de lui dire que nous, vieux et fervents collectionneurs de bibelots, pouvions très à fond comprendre la somme énorme d'efforts, d'intelligence, de persévérance, d'argent et de flair savant qu'il avait dû fournir pour arriver à d'aussi splendides résultats. Le comte en fut profondément touché et il me donnait encore toute une série d'explications, alors que de la dernière des voitures ramenant les Congressistes à la gare, l'ami Héger me hélait bien haut.

Cette visite nous laissa un souvenir inoubliable et, de nouveau, je tiens encore à adresser nos vifs remerciements au comte de Wilczek.

Le lendemain, 14 septembre, la municipalité offrit aux Congressistes un banquet d'au moins 300 couverts dans l'immense hall des fêtes de l'Hôtel de Ville. Réception fort solennelle et en même temps très amicale. C'est ainsi qu'en entrant dans la salle du banquet, chacun de nous recevait un fort joli étui à cigares en cuir viennois, orné des armes de la Ville avec la date et l'indication de la cérémonie. Le banquet était de premier choix. Il fut terminé par une série de toasts prononcés du haut d'une véritable chaire. Je tins à adresser nos bien vifs remerciements aux protecteurs du Congrès : l'empereur, l'archiduc Rainer, la princesse Thérèse de Bavière, puis à notre éminent président le baron von Weckbecker, à notre cher et si dévoué secrétaire général Héger et à tous les membres du bureau. Ce fut d'ailleurs la note générale des nombreux toasts polyglottes.

La soirée fut charmante et permit de cimenter des amitiés qui dureront entre confrères dont plusieurs ne se connaissaient pas encore personnellement, et ainsi se termina ce beau Congrès si bien réussi.

Alors chacun s'en fut de son côté, les uns revenant directement dans leurs foyers, d'autres passant la journée du 15 sur l'Hochschneeberg à 1800 m. d'altitude et enfin quelques autres, heureux nomades, allant faire les si belles excursions organisées par les soins du bureau, à Budapest, au lac Balaton, sous la direction du professeur Dr L. von Löczy et enfin en Bosnie et Herzégovine sous la direction du directeur Julius Pojman.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA FAMILLE LINGUISTIQUE ZAPARO

PAR H. BEUCHAT ET P. RIVET

Les Záparos constituent un des groupes ethniques les plus importants de l'Orient de la République de l'Équateur.

Velasco [1] divisait les peuples, que nous désignons aujourd'hui sous ce nom collectif, en trois groupes : les ANDOAS, les SIMIGAES et les IQUITOS. Parmi les Andoas, il comptait les *Chudaviñas*, *Frascavinas*, *Guazagas*, *Macavinas*, *Muratas*, *Pavas*, *Pinches*, *Quirivinas*. Les Simigaes étaient divisés en deux sous-groupes : ceux du *Curaray*, qui comprenaient les *Arazas*, *Ginoris*, *Napotoas*, *Nepas*, *Oas*, *Iginoris*, *Incuris*, *Ynúris*, *Zápas*, *Zapáras*, et ceux du *Tigre* qui étaient les *Acamoris*, *Comacoris*, *Conejoris*, *Panajoris*, *Tremojoris*, *Iqueconejoris* et *Itremojoris*. De même, les Iquitos étaient subdivisés en *Iquitos du Tigre* : *Aicores*, *Ayacores*, *Eriteynes*, *Himuetacas*, *Neracamues* et en *Iquitos du Nanay* : *Blancos* et *Huasimoas*.

Hervás [2] répartissait également les Indiens qui nous occupent en trois groupes : les ANDOAS, les SIMIGAECURARIS et les JINORIS. Le premier comprenait : les *Araros*, *Chuudaviños*, *Gaes*, *Guazagos*, *Muratos*, *Pabos*, *Pinches*, *Semigaes* et *Bobonazos*. Les Simigaecuraris se composaient des *Arazos*, *Ijinoris*, *Nevos*, *Oas* et *Zaparros* [3]. Dans le groupe Jinori rentraient : les *Acamaoris*, *Comacoris*, *Iqueconejoris*, *Panajoris* et *Tremojoris*.

De son côté, Villavicencio [4] énumère comme faisant partie de la famille Zápara les *Mueganos*, les *Curarayes*, les *Tiputínis*, les *Matagenes*, les *Yasuníes*, les *Mautas*, les *Shíripunos*, les *Nushinos*, les *Andóas* et les *Rotunos*.

Brinton [5] versa dans le groupe linguistique Záparo tous les peuples ci-dessus énumérés, auxquels il ajouta tout ou partie des tribus réunies

1. J. DE VELASCO. *Historia del Reino de Quito*, tome III. Quito, 1842, pp. 251-252. (L'histoire de Velasco fut écrite en 1789.)

2. HERVAS. *Catálogo de las lenguas de las naciones conocidas*. Vol. I. *Lenguas y naciones americanas*. Madrid, 1800, pp. 262-263.

3. Ajoutons qu'on voit aussi figurer ces derniers dans la famille *Encabellada*, sous le nom de *Zaparos* ou *Encabellados*.

4. VILLAVICENCIO. *Geografía de la República del Ecuador*. New-York, 1858, p. 170.

5. BRINTON. *The American Race*. New-York, 1891, pp. 282.

Digitized by Google

par Velasco sous les noms de Putumayos, de Muniches, de Jeberos et d'Encabellados ; enfin, il puisa en outre dans Markham [1] quelques-unes des peuplades classées par ce dernier parmi les Jeberos, en réservant toutefois un certain nombre, sans qu'on puisse deviner les raisons qui déterminèrent ce choix, pour son groupe linguistique Jíbaro. La liste hétéroclite ainsi formée ne comprend pas moins de 62 tribus.

Nous en éliminons les Encabellados, les Curyies (sans doute les Cunjies de Velasco) et les Anguteris que Brinton [2] lui-même a réunis ultérieurement au groupe Betoya ; les Neocoyos que Velasco et Hervás classent parmi les Encabellados ; les Achuales, les Agapicos, les Bobonazos, les Chudaviñas, les Copatasas, les Gualaquizas, les Guazacas, les Moronas, les Muratos, les Pastazas, les Pindis (sans doute les Pindos), les Rotunos et les Zamoras qui font partie de la nation jíbaro [3] ; les Antires, les Putumayos, les Yetes et les Yegueyos, qui constituent le groupe Putumayo de Velasco ; les Churitunas, branche des Muniches (Velasco), les Tivilos, les Cutinanos ou Custimanos, les Paranapuras, les Inuris, les Zapas (sans doute analogues aux Chapas de Velasco ou aux Chapos d'Hervás), les Tabalosos, que le Père M. Rodriguez [4] classe parmi les Jeberos, toutes tribus que nous avons réunies dans la famille linguistique Cahuapana [5] ; les Ibanomas que le Père Fritz place sur sa carte le long de la rive droite de l'Amazone entre les rios Yurua et Purus ; les Aicores et les Ayacares sans doute identiques aux Aicuares indiqués par Fritz comme vivant entre le bas Yapura et l'Amazone, enfin les Cahuaches qui font partie du groupe Peba ou Lama [6].

1. Markham. *A List of the Tribes in the Valley of the Amazon, including those on the banks of the main stream, and of all its tributaries* (*Transactions of the ethnological Society of London*. Vol. III, nouvelle série, 1865, pp. 149-196).

2. Brinton. *Studies in South American Native Languages*. X. *On the Dialects of the Betoyas and Tucanos* (*Proceedings of the American Philosophical Society*. Philadelphie. Tome XXX, 1892, pp. 100-105). — *Further Notes on the Betoya Dialects, from unpublished Sources* (*Ibidem*, pp. 271-278).

3. P. Rivet. *Les Indiens Jíbaros. Étude géographique, historique et ethnographique* (*L'Anthropologie*, tome XVIII, 1907, nos 3-4-5-6 ; tome XIX, 1908, nos 1-2-3). — Les Indiens Rotunos et les Chudaviñas ne sont pas signalés dans ce travail comme tribus jíbaros. Les premiers vivent sur le Rotuno, affluent de gauche du Bobonaza, où il débouche entre Sarayacu et Juanjiri ; les seconds, d'après la carte de Maldonado, se trouvent sur la rive droite du Pastaza, en amont de son confluent avec le Bobonaza. Ils seraient donc une fraction des Achuales.

4. P. Manuel Rodriguez. *El Marañon y Amazonas*. Madrid, 1684.

5. H. Beuchat et P. Rivet. *La famille linguistique Cahuapana* (*Zeitschrift für Ethnologie*, t. 41, 1909, pp. 616-634).

6. Brinton. *The American Race*, pp. 285-286.

Digitized by Google

Par contre, nous proposons d'ajouter à la liste de Brinton les Acamoris, les Iginoris, les Iquitos, les Blancos, les Pinches, les Matagenes, les Supinus et les Conambos.

En résumé, la famille linguistique Záparo, après ces remaniements, comprendrait encore les trente-neuf tribus suivantes, auxquelles nous restituons leur orthographe primitive, souvent altérée par Brinton [1] :

Acamoris (V), *Andoas* (V), *Arazas* (V), *Blancos* (V), *Comacoris* (V), *Conambos* (Vi), *Conejoris* (V), *Curarayes* (Vi), *Eriteynes* (V), *Frascavinas* (V), *Gaes* (V), *Ginoris* (V), *Himuetacas* (V), *Huasimoas* (V), *Iginoris* (V), *Incuris* (V), *Iqueconejoris* (V), *Iquitos* (V), *Itremojoris* (V), *Macavinas* (V), *Matagenes* (Vi), *Mautas* (Vi), *Mueganos* (Vi), *Napotoas* (V), *Nepas* (V), *Nerecamues* (V), *Nushinos* (Vi), *Oas* (V), *Panajoris* (V), *Pavas* (V), *Pinches* (V), *Quirivinas* (V), *Simigaes* (V), *Shiripunos* (Vi), *Supinus* (S), *Tiputinis* (V), *Tremojoris* (V), *Yasunies* (Vi), *Záparos* (V).

Cette liste renferme certainement encore bien des erreurs et gagnerait sans aucun doute à être encore simplifiée. En tous cas, elle n'a rien de définitif.

Nous sommes malheureusement dans l'impossibilité de localiser d'une façon certaine sur une carte un certain nombre des tribus qui y figurent ; pour celles-ci, nous devons nous contenter des bien vagues indications que nous fournit la classification de Velasco ou celle d'Hervás. Toutefois, nous avons pu arriver à une plus grande précision pour les peuplades suivantes [2] ;

Andoas. La carte de Fritz (1707) les place entre le Pastaza et le haut Tigre. Villavicencio leur donne le même habitat. Non loin du confluent du Bobonaza et du Pastaza et sur la rive gauche de ces fleuves, existe encore le misérable village d'Andoas, composé presque exclusivement d'Indiens de la tribu du même nom, et qui fut plusieurs fois détruit par les incursions des Jibaros Achuales.

Arazas. Sous-tribu des Simigaes d'après Velasco. Requena indique aux sources du Mahuaca, affluent de gauche du bas Pastaza, la tribu des Indiens Aracas, qui semble correspondre aux Arazas de Velasco et d'Hervás.

1. Les lettres qui suivent chaque nom de peuplade indiquent l'auteur qui l'a le premier signalée : V = Velasco ; Vi = Villavicencio ; S = Simson.

2. On trouvera dans notre travail déjà cité : *La famille linguistique Cahuapana*, toutes les indications au sujet des cartes de Fritz, Weigel, Requena, Maldonado, Villavicencio, Wolf, Vacas Galindo, etc... dont nous nous sommes servis pour nos localisations géographiques.

Digitized by Google

Blancos. Tribu des Iquitos établie sur le rio Blanco, affluent de gauche du Nanay (carte de Villavicencio).

Comacoris. Tribu des Simigaes établie sur le cours moyen du Tigre.

Conambos. Le rio Conambo est un affluent de la rive gauche du haut Tigre, en amont du rio Piquena.

Curarayes. Nom général des Indiens vivant sur les bords du Curaray. Villavicencio les place dans sa carte sur la rive gauche de ce fleuve.

Gaes. Vivent entre le Bobonaza et le Pastaza à l'ouest et le Piquena, affluent de gauche du Tigre, à l'est. Leur habitat se confond avec celui des Andoas.

Iginoris. La carte des itinéraires de Crevaux sur l'Iça et le Yapura [1] indique que cette tribu (appelée Ixignores) habite au sud du cours inférieur du Curaray ; cette localisation concorde avec l'indication de Velasco, qui en fait une sous-tribu des Simigaes du Curaray.

Iquitos. Vivent entre le bas Napo à l'est et le Tigre à l'ouest ; le haut Nanay marquerait l'extrême limite de leur habitat vers le sud.

Mautas. Villavicencio place ces Indiens au sud du Curaray, entre celui-ci et le Tigre, et indique une rivière de ce nom comme affluent de droite du bas Curaray. D'autre part, Osculati [2] note sur sa carte un petit village du même nom sur le haut Curaray, en amont du confluent de celui-ci et du Villano.

Mueganos. D'apres Simson [3], le rio Nugano est un affluent du haut Curaray, en aval du rio Supinu.

Napotoas. Napotoa était un petit village, aujourd'hui complètement abandonné, situé sur la rive gauche du haut Napo, entre Ahuano et Sta Rosa.

Nushinos. Le Nushino est un affluent de gauche du haut Curaray.

Oas. Le rio Oas est un affluent de gauche du Curaray [4] dont l'embouchure se trouve en face de celle du Villano. Le petit village de Sta Rosa, sur le haut Napo, est dénommé par Maldonado Sta Rosa de Oas.

Pavas. Vivent aux sources du Chambira, au nord des Roamainas, tribu du groupe linguistique Cahuapana.

Pinches. Vivent entre le haut Pastaza et le haut Tigre, au sud des Andoas.

1. J. Crevaux. *Voyages dans l'Amérique du Sud*. Paris, 1883, p. 324.

2. Osculati. *Esplorazione delle regioni equatoriali lungo il Napo ed il fiume delle Amazzoni*. Milan, 1850.

3. Simson. *Travels in the Wilds of Ecuador and Exploration of the Putumayo River*. Londres, 1886, p. 164.

4. D'après la carte qui accompagne : *Voyage d'exploration d'un missionnaire dominicain chez les tribus sauvages de l'Équateur*. Paris, 1889.

Digitized by Google

Un petit village du même nom existe encore sur la rive droite du Pastaza, au sud d'Andoas.

Simigaes. Vivent un peu au sud des Gaes entre le Pastaza et le Curaray et sur le Tigre moyen. Villavicencio et Osculati indiquent leur habitat entre le bas Curaray et le Napo.

Shiripunos. Le Chiripuno, d'après Villavicencio, est un affluent de droite du haut Tiputini.

Supinus. Le rio Supinu, d'après Simson (*op. cit.*, p. 164 et 166), est un affluent du haut Curaray.

Tiputinis. Le Tiputini est un affluent de droite du Napo, un peu en amont de l'Aguarico.

Yasunies. Le Yasuni est un affluent de droite du Napo qui le reçoit entre le Tiputini et l'Aguarico.

Záparos. Les Záparos proprement dits vivent sur le Curaray et dans les territoires qni s'étendent entre ce rio, le Napo au nord, et le haut Tigre au sud. Les missionnaires qui les visitèrent au XVIIe siècle estiment leur nombre à 10.000. La majorité des néophytes des missions du haut Napo est d'origine Záparo, mais ces Indiens depuis longtemps civilisés ont abandonné leur idiome primitif pour adopter le quichua.

Si insuffisants que soient les renseignements géographiques ci-dessus, ils permettent toutefois de fixer avec une précision satisfaisante les limites du territoire occupé par les tribus de la famille linguistique Záparo, de la façon suivante :

Au nord et à l'est, le Napo ; à l'ouest, le Bobonaza puis le Pastaza ; au sud, la frontière est plus compliquée et serait sensiblement indiquée par une ligne qui se confondrait entre le Pastaza et le Tigre avec le parallèle sud 3°50 environ, puis du Tigre rejoindrait le haut Nanay, suivrait ce fleuve à peu près jusqu'à son confluent avec le rio Blanco et, de là, remonterait directement au nord vers le confluent du Napo et du Curaray.

Les Záparos ont pour voisins : à l'ouest, les Jibaros avec lesquels ils ont été souvent confondus ; à l'est et au nord, les groupes betoyas (Orejones, Encabellados, Piojes) qui d'ailleurs en maints endroits ont pénétré sur la rive droite du Napo (Abigiras, Icaguates, Avishiris) ; au sud, les tribus du groupe Cahuapana (Roamainas, Coronados, Maynas) entre le bas Pastaza et le bas Tigre, puis les Yameos du Mazan, du Nanay et du bas Tigre.

Vocabulaires et Textes. — Le mieux connu des dialectes du groupe Záparo est celui qui lui a donné son nom. En 1850, le voyageur italien

Digitized by Google

Osculati en publia un abondant vocabulaire accompagné d'une esquisse grammaticale [1]. Le vocabulaire a été reproduit par Martius [2]. L'explorateur américain Orton donna également, en 1875, quelques mots de cette langue, principalement les termes de parenté [3], et en 1886, l'Anglais A. Simson en donna une nouvelle liste, très soigneusement recueillie, d'environ 200 mots [4].

L'un de nous, lors de son séjour en Équateur, a reçu du Père Vacas Galindo une petite liste de mots du dialecte Conambo, qui est publiée in-extenso plus loin, et de M. Martinez quelques mots Záparos.

L'Iquito nous est connu par un petit vocabulaire de 60 mots, publié par de Castelnau [5], et reproduit ensuite par Martius [6]. De plus, Gonzalez Suarez [7] a publié un petit texte ecclésiastique en langue iquito [7] dans un ouvrage si rare, que nous avons cru être utiles aux américanistes en le republiant, bien que nous ne soyons pas arrivés à en faire la traduction.

Du Gae, nous ne possédons que 5 mots, insérés dans un article de A. Rimbach [8], qui suffisent néanmoins pour reconnaître qu'il s'agit d'une langue Záparo.

Nous n'avions jusqu'ici aucun spécimen du dialecte andoa. Le Père Vacas Galindo a eu l'obligeance de communiquer à l'un de nous un vocabulaire d'environ 70 mots que nous publions plus loin.

Dans les listes qui suivent, nous avons fait figurer à la suite du mot andoano ou conambo le mot záparo ou gae correspondant, chaque fois qu'une ressemblance assez nette existait entre eux.

De plus, le rattachement de l'Iquito n'ayant jamais été fait d'après une comparaison lexicologique, nous avons cru bon de signaler les nombreuses

1. Osculati, *op. cit.*, *Brevi cenni sull' idioma Zaparo*, pp. 281-297.

2. Martius. *Beiträge zur Ethnographie und Sprachenkunde Amerikas zumal Brasiliens*. Vol. II. *Wörtersammlung brasilianischer Sprachen*. Leipzig, 1867, pp. 302-307.

3. James Orton. *The Andes and the Amazons, or across the Continent of South America*. 3e éd., New-York, 1874, p. 626.

4. A. Simson, *op. cit.*, pp. 263-267.

5. F. de Castelnau. *Expédition dans les régions centrales de l'Amérique du Sud. — Histoire du voyage*. Paris, 1851, vol. V, pp. 295-296.

6. Martius, *op. cit.*, p. 302.

7. Federico Gonzalez Suarez. *Prehistoria ecuatoriana*. Quito, 1904, pp. 69-70.

8. A. Rimbach. *Reise im Gebiet des oberen Amazonas* (*Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*. Ve série, vol. 32, 1897, pp. 360-409), p. 379. Ces mots ont été reproduits par Brinton dans un article intitulé : *On two unclassified recent vocabularies of South-America*. (*Proceedings of the American Philosophical Society*, Philadelphie, vol. XXXVII, 1898, p. 321-323). Le linguiste américain conclut au classement du Gae dans le groupe Záparo.

Digitized by Google

analogies qui existent entre les mots similaires iquitos d'une part, záparos, conambos, andoas ou gaes d'autre part.

Nous avons unifié, autant que possible, la phonétique ; mais nous ne pouvons naturellement répondre de son exactitude parfaite. Nous désignons par A les mots de la langue andoa, par M les mots záparos de Martinez, par O les mots záparos tirés du travail d'Osculati, par S ceux de Simson, par Or ceux de Orton. Le C désigne les vocables du Conambo, I.C. l'Iquito de Castelnau, I.S. les quelques mots que nous avons pu extraire du texte de Gonzalez Suarez et G le Gae de Rimbach.

VOCABULAIRE.

Substantifs.

Arbre, *nakuna* (C.), *naka* (I.C.) « bois », *nakuna* (O.), *nakúna* (S.).
tswakamaka (A.), *twanaka* (O.) « montagne ».
Argent, *kuɣiki* (A.)[1].
Banane (plátano), *sawakadi* (A.), *samwati* (I.C.).
— (guineo), *paɣka* (A.).
Bouche, *ki-tyupa* (A.), *pa-tupwama* (C.), *a-twapama* (O.), *a-tupáma* (S.).
Bras, *ki-namati* (I.C.), *ku-ramáso* (S.), *ku-ramasaka* (O.).
Caña picada, *kokena* (A.).
Canot, *imina* (I.C.), *hwitχa-mino* (O.) « diriger le canot ».
Chemin, *nu* (O.), *nú-gwako* (G.).
Cheveu, *pa-nakači* (I.C.), *a-nakeso* (O.), *nakéso* (S.).
Chicha, *pukwé* (M.).
Chien, *atsaɣ* (A.).
aɣyaku (C.), *aiɣoko* (O.), *aɣyóku* (S.).
Ciel, *nya* (I.C.), *nya-ku-χiɣa* (I.S.), *nia-kosina* (O.), *nia-köuhira* (S.).
Cœur, *ku-iχia*, *ku-iχ* (A.), *hu-isiá* (O.).
ku-swaka (C.).
Coq, *kakaɣahe-yaɣaka* (A.), *taχuka* (C.), *kakaɣaka-tauko* (O.).
Cou, *ku-dikya* (A.).
Couteau, *meɣa* (A.).
Cuisine, *kyakapyeɣ-ketanukuɣ* (A.).
Eau, *muɣitsiaha* (C.), *suɣiča* (M.), *muɣiča* (O.), *muɣiča* (S.).
mugaka (A.), *akwa* (I.C.), *mwaká* (G.).
Enfant, *mayari* (I.C.), *mearika* (O.),
Épaule, *ki-niχinya* (A.), *ta-misina* (O.).

1. Du quichua *ccuri* « or ».

Digitized by Google

Étoiles, *aɣi·χya* (A.), *nareχa* (I.C.), *naɣika* (O.).
Femme, femelle, *maχi* (A.).
item (I.C.), *itininene* (pluriel) (I.S.), *hityuma* (O.), *ityúmu* (S.), *itúm* (Or.) « fille (dit par la mère) ».
Feu, *umani* (A.), *anamišuka* (M.), *ninama* (I.C.), *anamikuča* (O.) « fuoco », *anamišoka* (O.) « candela, lume », *anamišúkwa* (S.).
Fils, *neyene* (I. S.), *niyenin* (I.S.), *nyáno* (S.).
Forêt, *nakugwaχia* (A.), *naka* (I.C) « bois » (cf. arbre), *náku* (S.).
nisa (C.), *aisyaka* (O.) « bois ».
Frère, *mitsiaχia-wiɣimatu* (C.) [cf. sœur], *kiɣimato* (M.).
wapaχano ou *napaχano* (A.) [1].
Front, *ki-χīnyahi* (A.).
pa-tuɣga (C.).
Fusil, *imyakanaχa* (A.), *imakána* (S.).
Homme, *yaɣaka* (A.), *ároko* (S.) « compagnon ».
Jambe, *pu-eχyaku* (C.), *ki-aki* (I.C.), *hu-isiaku* (O.), *iñáku* (S.).
Joue, *ki-myatsaka* (A.), *yatsoke* (O.) « lèvres », *yatsókwe* (S.) « lèvres ».
Jour, *kuwaškiāχi* (A.), *nukwákate* (O.).
tapagate (C.).
Lamantin, *akay* (I.C.), *akáíya* (S.) « capibara ».
Lance, *arwa* (I.C.), *karáhwana* (S.) « punting pole ».
Lune, *aɣaka* (A.).
kašikwa (C.), *kaši* (I.C.), *kačikwa* (O.), *kašíkwa* (S.).
Main, *ku-agwaši* (A.), *pe-kagwaka* (C.), *ki-awaši* (I.C.) « doigt », *yanamaka* (I.C.), *añaki* (O.) « ongle », *kanaka* (O.) « doigt », *kanasú* (Or.) « doigts »,
Maison, *ki-tya* (A.), *nita* (I.C.), *itya* (O.), *ité* (G.).
Manioc (yuca), *múɣaχa* (A.), *momoɣya* (I.C.).
Menton, *ki-myasana* (A.), *ki-amana* (I.C.), *amu* (O.) « barbe ».
Mère, *mama* (A.), *mamwaχwa* (C.), *mamaχá* (S.).
anin (I.S.), *anno* (Or.), *ku-áno* (Or.).
Nez, *ki-nyaχukwa* (A.), *nubúkwa* (O.), *naχúkwa* (S.).
Nuit, *yanukwa* [2] (A.), *niñaká* (O.).
Œil, *ki-nyamiχya* (A.), *pa-namiχya* (C.), *pa-nami* (I.C.), *namisyá* (O.), *namiχya* (S.), *χenamie* (G.).
Oiseau, *pišano* (A.), *pisko* (O.), *pišáka* (S.), [quichua *piscco*, *pišgo*].
Or, *kuɣe* (A.) [3].

1. Incertitude dans la lecture du manuscrit.
2. Voir « soleil » (erreur probable).
3. Du quichua *ccuri*.

Digitized by Google

Oreille, *ki-nyumaku* (A.), *numino* (O.) « entendre ».
ku-tawerekо (C.), *taurike* (O.).
Papier, *tyagwa* (A.).
Paupières, *yanapiea* (I.C.) « cils », *nasapi* (O.).
Peau, *ki-čawe* (A.), *hi-čokwa* (O.), *pu-etsókwe* (S.).
Père, *taitya* (A.) [quichua].
pait-sia-χwa (C.), *ake, sake* (I.S.).
Pied, *ki-nyagwaka* (A.), *pu-enakwa* (C.), *ki-oko* (I.C.) « ongle », *hinoka* (O.), *iñokwá* (S.), *ku-iñoká* (Or.).
Piment, *anakoka* (M.), *anakúkwa* (S.).
Pomme de terre, *katú-χa* (A.).
Poule, *kakaraḥe* (A.), *takara* (C.), *atagwarí* (M.), *kakaraka-ityuma* (O.), *atagwarítwi* (S.).
Rivière, *amyataga* (A.), *humyaka* (O.) « lac ».
Sarbacane, *imuna* (I.C.), *numanukwá* (S.).
Sel, *ičo-χua* (A.), *ičoka* (O.), *ičó-χua* (S.).
Serpent, *kuni* (I.C.), *konu* (O.), *kóno* (S.).
Singe, *šeru-kwa* (I.C.), *tsitsó-kwa* (S.) « mycetes palliatus », *aritióku-kwa* (S.), « simia seniculus ».
Sœur, *ki-rimyato* (A.), *mitsi-χia-wirimatu* (C.), *kwi-rimáto* (Or.).
Soleil, *yañagwa* ou *yañakwa* (C.), *yanamya* (I.C.), *yanokwa* (O.), *yanókwa* (S.), *upananu* (A.), *mpanán* (G.).
Tabac, *χwaneka* (M.), *χaunéka* (S.).
Tête, *ku-anaka* (A.), *p-anaka* (C.), *manaka* (I.C.), *anakaka* (O.), *ánaka* (S.).
Ventre, *ki-kyuri-χia*, *ki-pukwa* (A.).
pa-marata (C.), *maráka* (S.) « entrailles », *marama* (O.).

Adjectifs.

Pesant, *nyasu* (A.), *iñáka* (S.), *iñaka* (O.).
Léger, *mama-χaso* ou *mama-χa-χa*[1] (A.).
Blanc, *iši-šinwatoke* (A.), *uši-kya* (C.), *uki-no* (O.).
Noir, *mero-šinwatoke* (A.).
kakeka (C.), *kakeno* (O.).
Vert, *aṅgaši* (A.)[2].
neeka (C.), *niyika* (O.) « bleu ».
Rouge, *nwašiši* (A.).
Deux, *tarkaniṅga* ou *tarkaniṅgu*[3] (C.).

1. Difficulté de lecture du manuscrit.
2. Cf. yagua *ankači*.
3. Difficulté de lecture du manuscrit.

Digitized by Google

Trois, *aimukumaɣake* (C.), *haimukumaɣaki* (O.), *aimukuɣakí* (S.), *imukúmarakí* (Or.).
Quatre, *kamiɣaikupikagwa* (C.).
Cinq, *pekagwa-kaniṅga* (C.).

Adverbes.

Hier, *šiyaka-pekwas* (A.) « ayer se fue », *tyakaɣi* (O.).
amatsaniki (C.).
Demain, *šiyaka-ikyeɣ* (A.), *šyaka-niχi* (A.), « je viendrai demain ».
taɣga (C.), *taɣeke* (O.), *taɣiké* (S.).
Oui, *aχa* (A.), *ay* (M.), *aitya* (M.) « il y a ».
Non, *gwaki* (A.), *tay* (M.), *taikwa* (M.) « il n'y a pas », *taikwá* (S.).

Pronoms.

Je, *kwi-γya* (C.), *kwi* (O.), *kwí* (S.).
Tu, *kyaχa* (C.), *kya* (I.S) « ton », *ka* (O.), *ča* (S.).

Verbes.

Manger, *kiχi-n-atsa* (A.) « je mange », *atsano* (O.) « manger », *kwi atsaičá* (O.) « je mange », *čatsákva* (S.) « manger ».
Boire, *kiχia-n-iɣatuχya* (A.) « je bois », *čaɣatú* (S.) « bois! ».
Apporter, *kiantyama* (A.) « apporte! », *tiantyama* (S.) « apporte ! ».
Sentir, *kiχya-n-iteɣaheχa* (A.) « je sens ».
kwi-niwikya (C.) « je sens ».
Se laver, *kiχya-ni nyananukya* (A.) « je vais me laver ».
Voir, *kiχya-n-atuɣga* (A.) « je vois » [cf. front C.].
ku-nunikyay (C.) « je vois », *nukino* (O.) « regarder ».
Entendre, *kiχya-n-atanχinχyani* (A.) « j'entends ».
ku-tawikay (C.) « j'entends » (cf. oreille).
Aimer, *χya-n-apaniχyani* (A.) « j'aime », *ku-panikay* (C.) « j'aime », *paničano* (O.) « aimer ».
Donner, *intya* (M.) « donne-moi ».
Venir, *kiχya-n-iχia*, *kiχya-ñ-aniχya* (A.) « je viens », *χiku-aninga* (C.) « je vais », *aničano* « venir » (O.).
ku-šiniɣakaykya ou *ku-šiwiɣakay*[1] (C.) « je viens ».
niɣin (A.) « je vins ».
šyaka-niχi (A.) « je viendrai demain ».

1. Difficulté de lecture du manuscrit.

Digitized by Google

Aller, *ki-χya-ni(χya) nyananukya* (A.) « je vais me laver ».
paryaku (C.) « je vais », *kwi-kwàra-χa* (S.) « je vais ».
puɾako (A.) « allons prier ».
S'asseoir, *ki-χya-n-iseɾahè-χa* (A.) « je m'assieds », *kw-iniwika* (C.) « je m'assieds ».
Mentir, *sokyeɾa-χa* (A.) « tu mens ».
Prendre, *ki-χya-n-ekane* (A.) « je prends », *hičano* (O.) « prendre », *ikano* (O.) « tenir ».
tyanati (C.) « je prends ».

REMARQUES GRAMMATICALES.

Le pluriel des mots paraît se faire de la même façon en Záparo et en Iquito.

Dans le premier dialecte, il est indiqué, d'après Simson, par le suffixe *-ku* ou *-era*, d'après Osculati par le suffixe *-kwa* ou *-era*. En Iquito, il semble qu'on emploie dans le même but les suffixes *-ira* ou *-hua*. Nous relevons en effet dans le texte de Gonzalez Suarez les mots : « *Santo-ira ssunisite* » qui signifient sans aucun doute « *la communion des saints* » où *Santo-ira* est évidemment le pluriel iquito du mot espagnol *Santo*. Ailleurs nous relevons : « *Santo Padre-hua* » qui paraît signifier « *les Saints Pères* ».

Le datif et l'ablatif des pronoms personnels se forment, en Záparo, par la suffixation de *-rata* ou *-ta*. Ex : *kwi* « je, moi », *kwi-rata* « à moi, de moi » ; *noy* « il », *noy-rata* « à lui, de lui ». Parfois, le datif ne comporte que *-ta* et l'ablatif prend seul *-rata*. Ex : *kiná* « vous », *kiña-ta* « à vous », *kiña-rata* « de vous, par vous ».

En Iquito, le complément indirect semble pouvoir être de même indiqué par les suffixe *-χata* ou *-ta*. Ex : *zoquinesi Jesu-Christo anuɾika*
je crois Jésus-Christ son ?

nienin-χata ; *Espiɾitu santo-ta* *zoquinesi*.
fils Esprit Saint à je crois.

Simson nous apprend que, en Záparo, le pronom possessif de la 1re personne du singulier s'exprime par le préfixe *ku-*. Il en est de même pour le dialecte záparo recueilli par Osculati. Ex : *Ku-ɾamasaka*, mon bras. Il est facile de voir que l'Andoano, le Conambo et l'Iquito emploient dans le même but des préfixes analogues, sinon identiques.

Digitized by Google

ANDOANO.

ku-anaka, ma tête.
ki-χīnyahi, mon front.
ki-nyami-χ̄ya, mon œil.
ki-kyuri-χya, mon ventre.
ki-pukwa, mon ventre.
ki-tyupa, ma bouche.
ku-agwaši, ma main.
ki-nyagwaka, mon pied.
ki-nyumaku, mon oreille.
ki-nya-χukwa, mon nez.
ki-myatsaka, ma joue.
ki-myasana, mon menton.
ki-ni-χinya, mon épaule.

CONAMBO.

p-anaka, ma tête.
pa-turga, mon front.
pa-nami-χya, mon œil.
pu-e-χyaku, ma jambe.
pa-marata, mon ventre.
ku-tawereko, mon oreille.
pa-tupwama, ma bouche.
pe-kagwaka, ma main.
pu-enakwa, mon pied.

IQUITO.

ki-aki, ma jambe.
ki-awaši, mon doigt.
ki-atum, mon oreille.
ki-namati, mon bras.
ki-tukwari, mon cou.
ki-amana, mon menton.
ki-aynoy, mon pied.
ki-oko, mon ongle.
ki-areurti, ma poitrine.
pa-nami, mon œil.

De même dans le très court vocabulaire d'Orton, nous relevons :

ku-ičoák, ma main.
ku-iñoká, mon pied.
ku-makaná, mon pouce.

Dans notre texte iquito, « mon » est exprimé par le mot *pwe* (ex. : *pwe sake* « mon père ») qui se rapproche du préfixe conambo *pa-*, *pe-* ou *pu-*.

Le pronom personnel à la première personne du singulier est sensiblement le même dans les dialectes záparo, conambo et andoano.

En Záparo, il est exprimé par *kwi*, en Conambo, par le mot *kwi-χya*, et les quelques verbes que nous avons dans notre vocabulaire commencent par la forme abrégée *ku* ou *kwi*.

Ex. : *ku-panikay*, je veux, j'aime.
kwi-niwikya, je sens.
ku-šinirakaykya, je viens.
ku-šiwirakay, —

Digitized by Google

ku-nunikyay, je vois.
ku-tawikay, j'entends.

En Andoano, la première personne du singulier des verbes est indiquée par le préfixe *ki-χya-* réuni au radical par la lettre de liaison *n* ou *ñ*.

Ex : *ki-χya-n-i-χya*, je viens.
ki-χya-ñ-ani-χya, je viens.
χya-n-apani-χyani, j'aime.
ki-χya-n-atan-χin-χyani, j'entends.
ki-χya-n-aturga, je vois.
ki-χy-n-atsa, je mange.
ki-χya-n-iterahe-χa, je sens.
ki-χya-n-ekane, je prends.
ki-χya-n-iratu-χya, je bois.

En Iquito, le seul verbe à la 1re personne que nous ayons pu trouver dans notre texte est :

χokinesi, je crois.

Cet exemple unique ne permet aucune conclusion.

Le vocable pour exprimer le pronom personnel ou possessif de la 2e personne du singulier concorde également dans les quatre dialectes :

Conambo, *kya-χa* = tu.
Záparo (O.), *ka*, *ča* = tu ; *ča* = ton [1].
Záparo (S.), *ča* = tu.
Iquito (I. S.), *kya* = ton.

Les affinités du Záparo, du Conambo, de l'Andoano, de l'Iquito et du Gae ressortent clairement des comparaisons lexicologiques et des quelques similitudes grammaticales ci-dessus signalées.

TEXTE EN LANGUE IQUITO.

Le Signe de la Croix.

Santa kɣus čiminikwa : Amuyapa χine-χi kyakwaɣete : Dios Pakwinaɣin :
Sainte Croix par mal de délivre ? Dieu Père-nôtre ?

1. Ex. : *tya mičate ča numanukwa* ?
comment ? ta sarbacane

Digitized by Google

Paka (ou *Ake*), *Neyene, Espiritu Santo ke-χini-χena. Amen.*
Père, Fils, Esprit Saint nom-au ? Amen.

Le Pater Noster.

Pwe sake, niyaku-χiɾa kyaya eunyu nayeuniu. Kya nyaku-χiɾa kanakinyu[1]
Mon Père ciel tu es ton ciel nous-donne

ɾiχi aniki. Kea nakaɾe zakane kana-nigwami χyeta namyani : yaku-χiɾa imaχiɾa
ta volonté ? aussi ? nous par ciel terre

kaɾamigwami. Masyaka yabweno bwa-χina, keakaninon seike kanike semannikya nesivite... kanevite nya kya kanivite. Ikakyaki kateɾeke kya kivite, eka kinakaɾe etinnyu. Kikamita numa sennui, zekke eke uyapa χineχi keynanete. Amen.
mal ? de

L'Ave Maria.

Dyos kiɾiteke Maɾya, Dyos misamamita anin-eya χateike : Dyos iki ikea-ta Maɾya
Dieu te salue ? Marie mère toi-avec ? Dieu être

itininene χiχi saχi taχun senu : kea χina komaχi, kimue senu kia niyenin
les femmes béni ? ton ton fils

Jesus. Santa Maɾya, Dios anin, amasei nakanaikwa seseikwa simiikwa. Asimaχa
Jésus. Sainte Marie, Dieu mère

kinenete sakaɾe. Amen.
aussi ?

Le Credo.

Zoquinesi Dios ake-χina, zoquinesi nakuχiɾa imaχiɾa mitikwa. Zoquinesi
Je crois Dieu le Père (à), je crois ciel terre créateur ? Je crois

Jesukɾisto anuɾika nienin-χata lakumaɾin[2]*. Iti Espiritu Santo χineχi kayaiɾá vuete-*
Jésus Christ son fils- à notre Seigneur Esprit Saint de

ke ake, Viɾgen Santa Maria χinakumaχi pueke mueke ake. Ponsio Pilato
Vierge Sainte Marie Ponce Pilate

ɾiakitanikwa nonoguete kiaké, naχimuzen Santo Padɾe-hua nuχukukeaka,
les Saints Pères il délivra ?

nieyeχena kuma zeoaune maχatami. Yahuene-χina nasiete apueχineχi gwanaχeɾe
beaucoup de ?

1. *quigno* « donne », *kana* « nous » (O).
2. *acumerario* « cacique » en langue iquito.

Digitized by Google

keaka. Dios Ake zoena siano zoake χine-χi ukike kami-χi ipua, koasuina nuna
Dieu Père main ? de

zamipue yakaka nanaɣɣe zepuosie. Espiritu Santo zoquinesi, Santa Iglesia kato-
Esprit saint à je crois, Sainte Église catho-

lika-ta, santo-ira ssunisite zakaɣe, huča secce eviteinio, pasinkwa nesiu-
lique-à, saints communion ? aussi ? péché oubliés ?

niu hanen viɣinin atu. Amen.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTE SUR DEUX CRÂNES
DU YUCATAN

PAR LE Dr P. RIVET

M. de Périgny a offert au laboratoire d'anthropologie du Muséum d'histoire naturelle de Paris deux crânes qu'il a déterrés, en février 1907, dans l'église de Chichanha (sud du Yucatan).

L'un de ces crânes a appartenu à un enfant possédant sa première dentition, et dont la première grosse molaire supérieure est encore incluse dansl'alvéole, caractères qui permettent de fixer l'âge du sujet à 5 ou 6 ans. Cette pièce privée de son occipital n'a permis que quelques mensurations et par suite n'offre qu'un intérêt secondaire. Aussi me contenterai-je de signaler qu'elle présente une ressemblance frappante avec le deuxième crâne.

Celui-ci, quoique dépourvu de son maxillaire inférieur, se prête à une étude complète en raison de son bel état de conservation. Sans aucun doute possible, il a appartenu à un sujet masculin, d'âge adulte ; il ne présente aucune trace de déformation artificielle.

Le crâne est petit ; sa capacité n'est que de 1355^{cmc} ; malgré la gracilité des pièces osseuses qui le composent, les insertions musculaires (rainure digastrique, lignes courbes occipitales, etc...) sont bien indiquées et dénotent une musculature développée. Cette remarque s'applique d'ailleurs à un grand nombre de populations américaines.

Toutes les sutures sont ouvertes, sauf la suture basilaire. Elles sont très simples et ne présentent pas d'os wormiens.

Le caractère le plus frappant de ce crâne est son faible développement en longueur, allié à un élargissement considérable au niveau des bosses pariétales, en sorte que l'indice céphalique atteint le chiffre très élevé de 93,16.

En *norma verticalis* (fig. 1), l'aspect est nettement pyriforme. A partir du front, qui est étroit d'une façon absolue (88^{mm}5), et dont la faible largeur apparaît encore plus nettement quand on la compare au diamètre transverse maximum (indice fronto-pariétal : 58,99), le crâne s'évase fortement jusqu'aux bosses pariétales, tandis que la région occipitale est régulièrement arrondie.

Digitized by Google

Le raccourcissement dans le sens antéro-postérieur est associé à un très faible développement vertical (diamètre basilo-bregmatique : 125^{mm}), en sorte que l'indice hauteur-largeur tombe à 83,33.

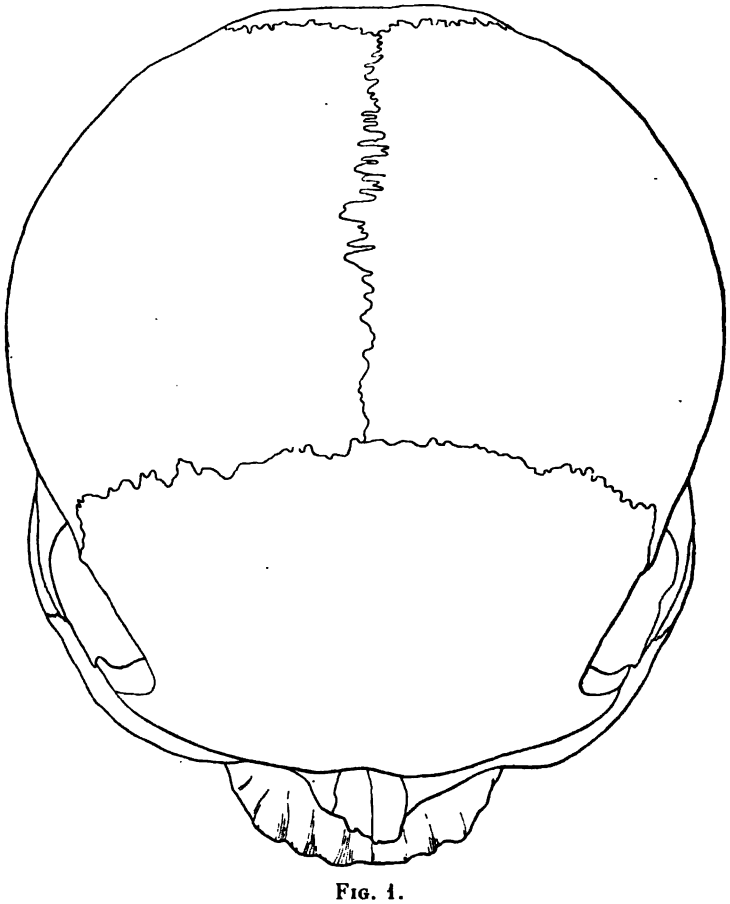


Fig. 1.

En *norma occipitalis* (fig. 2), ce caractère apparaît avec netteté, la voûte est très surbaissée ; malgré sa grande largeur au niveau des bosses pariétales, le crâne, vu par derrière, n'a pas une forme très globuleuse, parce que l'élargissement est déjà fort notable au niveau des temporaux où la racine de l'arcade zygomatique se termine par une crête bien accusée ; cette crête se continue en s'atténuant sur le pariétal pour aller finalement rejoindre la ligne courbe occipitale supérieure. Au-dessus des bosses pariétales, le profil postérieur est régulièrement arrondi, sans saillie de la suture sagittale.

Digitized by Google

La *norma lateralis* (fig. 3) montre une glabelle bien marquée surmontée d'un front fuyant ; du bregma à l'inion, la courbe antéro-postérieure

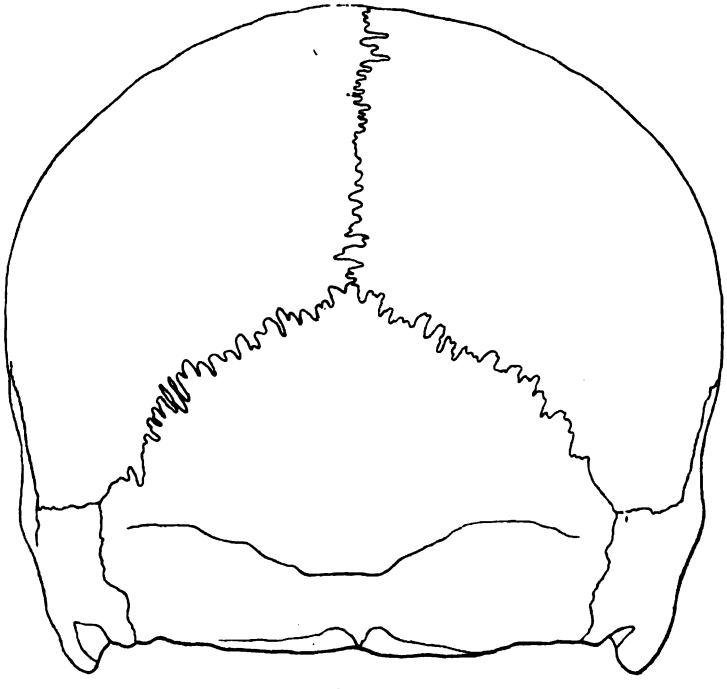


FIG. 2.

décrit sensiblement un arc de cercle, puis au niveau de l'inion, elle s'infléchit assez brusquement en avant et en bas pour aboutir au bord postérieur du trou occipital.

La face présente aussi des caractères accusés et intéressants (fig. 4) : elle est basse et large, en sorte que par son indice de hauteur-largeur elle se classe à la limite inférieure de la mésoprosopie, très près de la chamæprosopie (indice facial supérieur : 50,72 ; indice de Broca : 66,18). Il y a donc harmonie cranio-faciale. Le front est très peu développé en largeur et le rapport fronto-zygomatique tombe à 63,67. Le nez, très étroit à sa racine, est nettement leptorhinien (indice nasal 45,28) ; les os propres font une saillie très notable. Le bord antérieur des fosses nasales est mal indiqué et remplacé par de véritables gouttières surtout accusées du côté gauche. Les orbites sont allongées et rectangulaires ; elles donnent un indice mésosème (83,34) très voisin de la microsémie.

Le maxillaire supérieur est large, de même que la voûte palatine, l'indice maxillo-alvéolaire est de 122,52, l'indice palatin de 91,67. L'arcade

Digitized by Google

alvéolaire est régulièrement parabolique. Les dents sont en bon état, les dents de sagesse ont disparu ; elles étaient uniradiculaires et présentaient la forme atrophique dite « en grain de riz ».

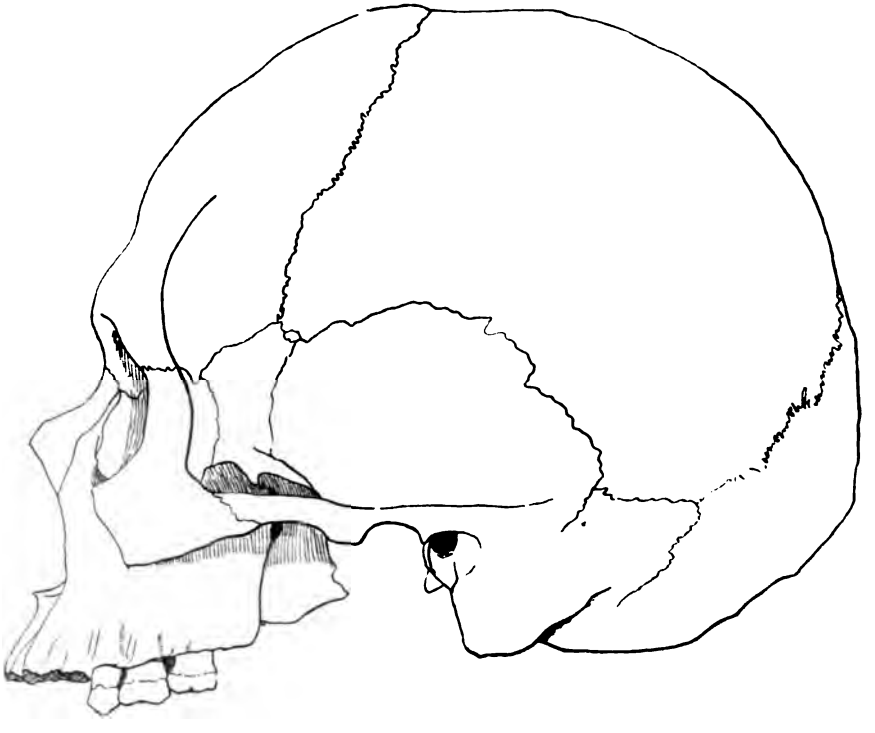


Fig. 3.

Dans son ensemble, la face est prognathe, mais la projection en avant est surtout accusée dans la région sous-nasale. L'angle naso-alvéolo-basilaire[1] est de 63°,50.

Ce prognathisme associé au raccourcissement cranien explique que l'indice basilaire s'élève à 54,02.

Particularités. — Comme particularités, il n'y a à signaler qu'une plaque d'ostéo-périostite, de la grandeur d'une pièce de deux francs, située sur la partie supérieure du frontal, en avant du bregma. A ce niveau, l'os est rugueux et forme un léger relief. La table interne ne présente aucune altération. Il semble qu'il s'agisse là d'une lésion purement locale, peut-être d'origine traumatique.

1. P. Rivet. *Recherches sur le prognathisme* (*L'Anthropologie*, t. XX, fasc. 1, 2, 1909).

Digitized by Google

TABLEAU I

MENSURATIONS DE DEUX CRANES YUCATÈQUES DE CHICHANHA

	Adulte. ♂	Enfant 5 à 6 ans.
A.— Partie crânienne.		
Capacité	1.355cmc	»
Diamètre antéro-postérieur	161mm	150mm (? approché)
— transverse maximum	150	131
— basilo-bregmatique	125	»
— auriculo-bregmatique	110	97
— bimastoïdien	139	102
— frontal maximum	122	107.5
— frontal minimum	88.5	80
Distance naso-basilaire	91	»
Trou occipital — longueur	33.5	»
Trou occipital — largeur	29.0	»
Courbes — horizontale — totale	485	»
Courbes — horizontale — préauriculaire	228	»
Courbes — transversale — totale	300	270
Courbes — transversale — moitié droite	150	132
Courbes — transversale — moitié gauche	150	138
Courbes — sagittale — totale	328	»
Courbes — sagittale — frontale	112	107
Courbes — sagittale — pariétale	110	103
Courbes — sagittale — occipitale	106	»
Circonférence médiane totale	452.5	»
B.— Partie faciale.		
Diamètre bizygomatique	139	94
Hauteur ophryo-alvéolaire	92	»
— naso-alvéolaire	70.5	48
— orbito-alvéolaire	39	23.5
Longueur basilo-alvéolaire	97	»
Orbite — droite — hauteur	32.5	28.5
Orbite — droite — largeur	39.5	32
Orbite — gauche — hauteur	32.5	28
Orbite — gauche — largeur	38.5	30
Largeur interorbitaire (entre les deux dacryons)	19	15
Nez — hauteur	53	35.5
Nez — largeur	24	17
Maxillaire supérieur — largeur	68	49
Maxillaire supérieur — longueur	55.5	36
Voûte palatine — largeur	44	28.5
Voûte palatine — longueur	48	34
Projection — antérieure	97.5	»
Projection — postérieure	83.0	»
Angle naso-alvéolo-basilaire (prognathisme)	63° 50	»
Indices.		
Ind. céphaliques — longueur-largeur	93.16	87.33 (?)
Ind. céphaliques — hauteur-longueur	77.64	»
Ind. céphaliques — hauteur-largeur	83.33	»
Ind. céphaliques — auriculo-longitudinal	68.32	64.66 (?)
Ind. céphaliques — auriculo-transversal	73.33	74.04
Indice du trou occipital	86.56	»
— basilaire	54.02	»
— fronto-pariétal	58.99	61.07
— fronto-zygomatique	63.67	85.11
Indices faciaux — de Broca	66.18	»
Indices faciaux — supérieur	50.72	48.48
Indice nasal	45.28	47.89
— orbitaire	83.34	91.19
— maxillo-alvéolaire	122.52	136.11
— palatin	91.67	83.82

Digitized by Google

*
* *

Le crâne, que je viens de décrire avec quelques détails, me paraît présenter un intérêt tout particulier : en effet, l'exagération de ses princi-

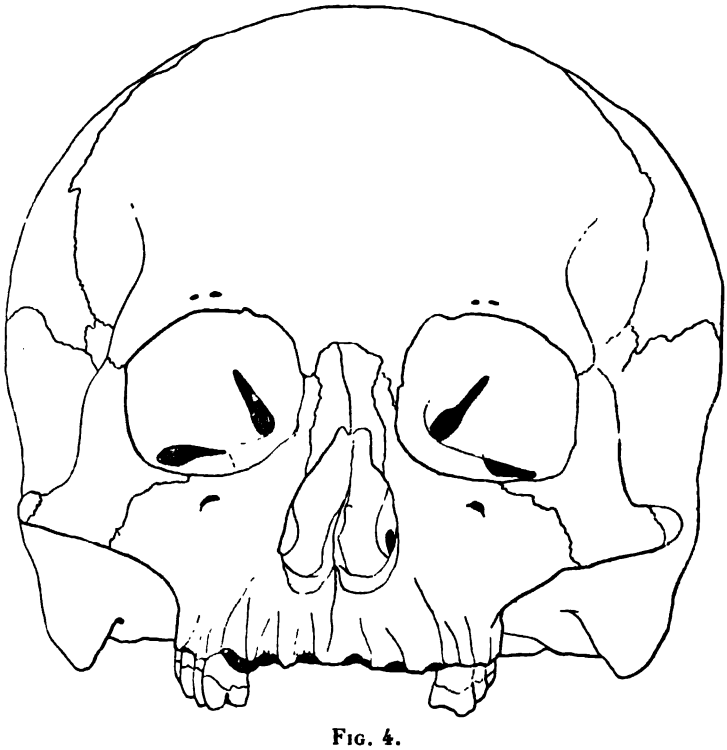


Fig. 4.

paux caractères morphologiques, outre qu'elle rend peu probable un métissage quelconque, me porte à croire que nous nous trouvons en présence d'un de ces crânes-types qui présentent, en les accentuant même, tous les traits essentiels d'une race, comme le vieillard de Cro-Magnon, par exemple, résume, en en soulignant les détails principaux, la morphologie des chasseurs de rennes de l'époque quaternaire.

Ce type ethnique, platybrachycéphale, à front étroit, leptorhinien, à face basse et prognathe, est d'autant plus curieux qu'il forme une antithèse frappante avec le type bien connu de Lagoa-Santa, hypsidolichocéphale, mésorhinien, à front bien développé, chamæprosope et orthognathe. Les différences si profondes qui les séparent l'un de l'autre, et dont le lecteur pourra se convaincre en se reportant au tableau II, expliqueraient

Digitized by Google

aisément l'infinie variété et l'extraordinaire complexité des populations que le croisement de deux races aussi opposées physiquement a pu engendrer. Or, ce croisement a dû fatalement se produire, à en juger par l'aire de dispersion que le type hypsicéphale et le type platybrachycéphale semblent avoir couverte.

En ce qui concerne la race de Lagoa-Santa, j'ai essayé dans un précédent travail [1] de montrer le rôle considérable qu'elle semble avoir joué dans le peuplement du continent sud-américain, rôle sur lequel de Quatrefages avait le premier attiré l'attention.

Le rôle du type platybrachycéphale ne paraît pas moins important. De Quatrefages et Hamy [2] ont insisté particulièrement sur ce point mais cette question demanderait à être étudiée de nouveau avec détail, à l'aide des documents anthropologiques qui ont été publiés ou dont se sont enrichies nos collections depuis la publication des « Crania Ethnica ». Pour l'instant, je me contenterai de quelques indications générales.

Au Yucatan, l'ensemble de la population est resté brachycéphale. Des cinq crânes d'adultes du Yucatan dont Otis [3] a publié les mesures, un seul est de forme allongée (76.69), les autres ont des indices horizontaux oscillant entre 83.43 et 88.10 et sont également platycéphales (indice vertico-transversal : de 79.45 à 87.84) tandis que le crâne dolichocéphale est en même temps hypsicéphale (ind. vertico-transversal = 100). Trois crânes d'enfants de 3 ans à 6 ans 1/2, décrits par le même auteur, rentrent dans le même type (ind. horizontal : 89.64 ; indice vertical : 80.91). Des crânes recueillis à la Haute Vera-Paz, à Campêche [4], à Mérida [5], quoique présentant des caractères un peu atténués, offrent également une ressemblance frappante avec notre crâne de Chichanha.

Les mounds nord-américains ont fourni un matériel anthropologique extrêmement complexe. Le type brachycéphale, qui s'y rencontre avec une assez grande fréquence, est le plus souvent hypsicéphale. Toutefois, un crâne de l'Ohio, décrit par Virchow, donne des indices presque identiques à ceux du crâne yucatèque rapporté par M. de Périgny.

1. P. Rivet. *La race de Lagoa-Santa chez les populations précolombiennes de l'Équateur.* (*Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 5e série, tome IX, 1908, pp. 209-271.)

2. De Quatrefages et Hamy. *Crania Ethnica.* Paris, 1882, pp. 463 et suiv.

3. George A. Otis. *List of the Specimens in the anatomical Section of the United States Army medical Museum.* Washington, 1880, p. 156.

4. *Crania Ethnica*, p. 467.

5. R. Virchow. *Schädel von Merida, Yucatan* (*Zeitschrift für Ethnologie. Verhandlungen*, t. XIX, 1887, pp. 451-455).

Digitized by Google

En Amérique du Sud, les crânes yuncas, certains crânes charruas, la plupart des crânes araucans montrent dans leur morphologie générale

TABLEAU II

	Chichanha ♂	Mérida [1] ♂	Campêche [2] 8 ♂	Haute Vera-Paz [3] 5 ♂	Mound de l'Ohio [4] ♂	Yuncas [5] 2 ♂	Charrua [6] ♂	Araucan [7] ♂	Patagon [8] ♂	Indiens de Pallacala (Lagoa-Santa) [9] 11 ♂
Capacité crânienne	1355cmc	1380cmc	1425cmc	1450cmc	1440cmc	1305cmc	1505cmc	1522cmc	1610cmc	1425cmc
Circonf. horizontale	185mm	505mm	510mm	503mm	508mm	481mm	511mm	526mm	535mm	507mm
Diamètre antéro-postérieur	161	173	173	173	166	165	172	177	181	182
— transverse	150	156	151	149	157	139	150	148	157	130
— basilo-bregmatique	125	131	127	129	136	128	136	138	144	134.6
— frontal minimum	88.5	98	94	93	97	88	94	98	»	93.8
— bizygomatique	139	142	137	139	141	126	140	140	147 (?)	136.6
Haut. ophryo-alvéolaire	92	»	92	98	»	83	91	»	93	88.0
— naso-alvéolaire	70.5	71	»	73.6	71	»	67.5	70	70	68.0
Indice céphalique horizontal	93.16	90.17	87.28	86.12	94.58	84.24	87.21	83.61	86.74	71.43
— hauteur-largeur	83.33	83.97	84.10	86.57	86.62	92.08	90.66	93.24	91.71	103.54
— fronto-pariétal	58.99	62.82	62.25	62.41	61.78	63.31	62.66	66.21	»	72.15
— facial de Broca	66.18	»	67.15	70.50	»	65.87	65.00	»	63.26 (?)	64.00
— facial supérieur	50.72	50.00	»	52.95	50.35	»	48.21	50.00	47.62 (?)	49.07
— nasal	45.28	49.05	48.07	46.29	48.21	52.08	51.02	56.00	52.08	51.48
— orbitaire	83.34	85.00	94.60	97.43	81.37	91.67	97.37	84.44	90.24	86.13
Angle naso-alvéolo-basilaire	63°50	61°25	70°25 (10)	67°44	»	»	68°25	»	70°50	73°81

1. VIRCHOW. *Schädel von Merida*, *op. cit.*
2. *Crania ethnica*, p. 467, note 3.
3. *Crania ethnica*, p. 467, note 2.
4. VIRCHOW. *Crania ethnica americana*. Berlin, 1892, pl. XIX.
5. *Crania ethnica*, p. 467, note 4.
6. *Crania ethnica*, p. 468, note 6.
7. VIRCHOW. *Crania ethnica americana*, pl. II.
8. R. MARTIN. *Altpatagonische Schädel* (*Viertel-jahrsschrift der Naturforschenden Gesellschaft*. Zurich, XLI, 1896, Jubelband, pp. 496-537). J'ai choisi le n° 9 de la série masculine, le seul qui ne soit pas déformé artificiellement.
9. RIVET. *La race de Lagoa-Santa*, etc... *op. cit.*
10. Mesuré sur un seul crâne de la série : n° 9357 de la galerie d'anthropologie du Muséum d'histoire naturelle.

des affinités incontestables avec notre type platybrachycéphale. Enfin, Verneau[1] a décrit un type analogue chez les anciens Patagons.

1. R. VERNEAU. *Les anciens Patagons. Contribution à l'étude des races précolombiennes de l'Amérique du Sud.* Imprimerie de Monaco, 1903, pp. 85-99.

Digitized by Google

Les quelques chiffres que j'ai réunis dans le tableau 2 permettront de se rendre compte des rapports parfois fort étroits qui existent entre des échantillons choisis parmi des populations très éloignées les unes des autres et de suivre dans ses grandes lignes les effets du métissage.

En ce qui concerne l'Amérique du Sud, d'une façon très générale, ce métissage semble avoir eu pour résultat un allongement du crâne avec augmentation corrélative de hauteur, et du côté de la face, une diminution du prognathisme, avec tendance à la chamæprosopie et à la mésorhinie, voire même à la platyrhinie. Il est bien tentant d'attribuer ces modifications du type originel à la race de Lagoa-Santa.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs, le problème reste posé à peu près de la façon dont de Quatrefages et Hamy l'avaient fait ; seules, des recherches plus poussées permettraient d'arriver à une solution certaine. C'est là une étude que je compte entreprendre bientôt.

Digitized by Google

Digitized by Google

VARIÉTÉS

A PROPOS DE LA REDÉCOUVERTE DE LA VILLE ANTIQUE DE CHOQUÉQUIRAO SUR LA RIVE DROITE DE L'APURIMAC (Pérou)[1].

PAR M. G. DE LA ROSA.

Le 7 février dernier arrivait à Lima une dépêche d'Abancay, chef-lieu du département d'Apurimac, annonçant que sur la rive droite de la grande rivière qui porte ce dernier nom, des savants voyageurs américains avaient découvert l'ancienne ville appelée « *Choquequirao* »[2], que tant de monde cherchait depuis plus de 60 ans environ.

La nouvelle, comme c'était à s'attendre, fit grand bruit ; il se forma même sur-le-champ une Société qui demanda, sans succès, au gouvernement, l'adjudication des ruines retrouvées, et on décida d'en charger le savant docteur Uhle, directeur du Musée Archéologique, lequel devait se transporter sur les lieux et faire un rapport sur la fameuse trouvaille du professeur de Harvard, Hiram Bingham.

Le docteur Uhle devait partir à la fin de février et nous ne connaissons encore son rapport, qui sera très important; mais nous n'avons besoin de le connaître pour affirmer de suite qu'il ne s'agit nullement d'une découverte proprement dite, mais d'une redécouverte, très importante tout de même.

La génération présente n'a pas de mémoire ; elle ne se rappelle que de ce qui s'est passé sous ses yeux, et c'est pourquoi elle oublie ce qui s'est passé au Pérou, il y a plus d'un demi-siècle.

A cette époque, entre 1840 et 1850, le nom Choquequirao était très connu de tous ceux qui lisaient les journaux, et sans compter les feuilles locales et les brochures, il nous suffirait de feuilleter les collections du « Comercio », le plus ancien des journaux de Lima, pour y trouver à

1. Cette courte notice a été lue à la séance de la Société du mois de mai 1909.

2. Nous suivons l'orthographe courante ; quoique les quechuistes préfèrent *Choqquéquirau* ou *rao* ; de *choqque* = or, et *quirau* ou *quirao* = berceau en quechua.

Digitized by Google

cette date plusieurs articles qui parlent des expéditions qu'on organisait alors à la recherche de la riche ville, qu'on avait *baptisée* d'un nom quéchua, qui signifie *Berceau d'or*, puisque ce nom n'est mentionné par aucun chroniqueur, ni par tout autre écrivain antérieur à la fin du XVIIe siècle.

Il ne s'agit en effet que d'un nom qui semblerait inventé de toutes pièces par les chercheurs de trésors, quoique la ville même existe, et nous ignorions son vrai nom. Ils se proposaient de cette manière d'attirer les gens qui pourraient leur fournir les fonds pour l'entreprise. C'était au temps où l'on commençait à parler des placers d'or de Californie, qui attiraient le monde entier, et quelques malins du Cuzco ont alors imaginé aussi de trouver de l'or tout près et à peu de frais. Ils ont dit que les derniers rejetons des Incas, qui n'ont pas voulu accepter la domination espagnole, se sont réfugiés dans les régions orientales baignées par les grandes rivières et y ont fondé cette ville, qu'ils tâchaient de retrouver sur la rive droite de l'Apurimac[1].

C'est vrai que les Incas fondèrent à l'Est de cette région, qu'ils occupèrent jusqu'en 1571, quelques villes et villages, dont le chef-lieu était Vilcapampa, qui n'était point celle qui nous occupe.

Le vice-roi Toledo y fit prisonnier l'Inca Tupac Amaru, qu'il fit exécuter vers le milieu de l'année 1572 au Cuzco.

Les aventuriers ne pensaient pas à retrouver ces villes, habitées une trentaine d'années par les Incas, et qui ne pouvaient être très importantes dans un si court espace de temps ; ce qu'ils cherchaient de 1840 à 1850 c'était le fameux Berceau d'or, qui est le même qui a été retrouvé par le Prof. Bingham en 1909.

A cette lointaine époque, poussés par les articles et les brochures que j'ai lus et que je ne possède plus, plusieurs expéditions péruviennes se formèrent, dont les échos arrivèrent jusqu'aux voyageurs français si connus : François de Castelnau, [1846], Angrand et le comte de Sartiges, celui-ci consul de France à La Paz, qui presque au même temps entreprirent le voyage à la cité enchantée. Sartiges nous raconte le sien dans le numéro de juin 1851 de la *Revue des Deux Mondes* (page 1020) sous le pseudonyme de Lavandais, que quelques-uns ont pris pour un nom

1. C'est après l'envoi de ces lignes chez l'imprimeur que m'est parvenu l'excellent rapport de M. C. A. Romeo au Président de l'Institut Historique du Pérou, où il cite une notice où le savant Cosme Bueno parle vers 1778 d'une expédition vers ces ruines; M. Oricaïn du Cuzco les mentionne aussi en 1790. M. Tejada, préfet de cette ville, fit aussi un voyage aux ruines en 1834 et on y lit son nom avec d'autres sur une pierre : il y a eu bien d'autres expéditions en 1862, 1896, etc.

Digitized by Google

de famille. Il nous dit les difficultés qu'il a trouvées pendant son pénible voyage, au bout duquel il a pu admirer la fameuse ville, assez grande tout de même, et bien bâtie sur la rive droite de l'Apurimac.

Depuis 1853, M. Paul Chaix publiait à Genève son résumé de l'*Histoire de l'Amérique Méridionale*, que nous avons sous les yeux, et à la page 231 du 1er volume parle de Choquequirao et de deux de ces voyageurs.

Voici ce qu'il nous dit :

« ... Telle était la ville de *Choquequirao*, sur laquelle l'histoire garde le silence, et dont M. de Lavandais n'a retrouvé récemment le chemin qu'après avoir suivi ses guides dans les montagnes, pendant quatre jours d'une marche ralentie par les forêts, les ravins et les précipices. Elle se trouve dans une vallée sauvage, sur la rive droite de l'Apurimac.

« La ville, maintenant déserte, était assez grande pour avoir contenu 15.000 âmes ; un monticule en promontoire, autour duquel la rivière serpente au fond d'un précipice, est entouré de murs en terrasse. Ce pourrait avoir été à la fois une citadelle et l'un de ces lieux destinés au culte, désignés par le nom d'*Adoratorios del Sol*. Entourée de trois côtés par des abîmes, derrière lesquels se dressent des montagnes neigeuses et dentelées, cette péninsule fortifiée se rattache à la ville par une grande place sur laquelle s'élève un palais. On y distingue de vastes appartements, des bains, des parquets carrelés, de larges briques vernissées, le tout dans un état de conservation supérieur à « la plupart des monuments antiques du Pérou ».

On peut lire dans le *Pérou avant la Conquête* de M. Ernest Déjardins inspirée par mon regretté ami Léonce Rugrand, ce que celui-ci dit sur Choquéquirao. Voyez aussi Castelnau, Expédition, etc., t. I, p. 274.

Il est donc incontestable que Choquequirao a été vue et décrite par les gens du pays et par des étrangers avant 1850, et que c'est à tort qu'on parle à présent de la découverte au lieu de la *redécouverte* de M. Bingham [1].

Ceci est pour faire connaître l'origine de la question, que les jeunes ignorent pour la plupart, mais non pour amoindrir la réelle importance qu'a l'œuvre du savant professseur de Harvard, loin de là.

M. Bingham, après avoir représenté les États-Unis au Congrès scien-

1. Les ruines de la ville Choquequerao ont également été bien étudiées par M. de Sartiges qui y a même pratiqué des fouilles vers 1830 (Voir l'article assez long consacré à ces fort intéressantes observations dans *Société américaine de France* : session de 1878, p. 31 et suivantes). — C.

Digitized by Google

tifique international réuni à Santiago du Chili, est allé visiter et étudier la fameuse ville qu'il a trouvée sur un promontoire, qui plombe sur la grande rivière Apurimac, l'une des deux qui forment l'Ucayali. Il est parti en dernier lieu de la ville d'Abancay, située par 13°51′ latitude S. et 74° 43′ longitude O. de Paris et à 2393 m. au-dessus du niveau de la mer. La rivière Pachachaca baigne la ville et se jette au nord-est, à peu de distance, dans la grande rivière par 13° 25 lat. S. et 75° long., et à défaut d'autres renseignements qui manquent, nous croyons qu'il a trouvé la ville de Choquequirao près de ce confluent, environ à 50 ou 60 kilomètres, en ligne droite du chef-lieu.

Nous ne possédons presque pas de détails, et faute d'autre chose, voici quelques mots que notre savant voyageur a dit sur place à un journaliste: « La semaine que j'ai passée dans mon voyage et mon séjour à Choquequirao je les considère comme des plus importantes de ma vie, parce que, ni en Europe ni dans toute l'Amérique, je n'ai vu des choses si belles et si remarquables qu'à Choquequirao. Je contemplais à une énorme altitude les spectacles les plus sublimes de la nature et des abîmes de plus de deux mille mètres de profondeur. Le majestueux Apurimac, qui coule au pied de montagnes couvertes de neige ; plus loin, l'exubérante forêt, des panoramas et des perspectives qui, je crois, n'ont pas d'égal aucune part.

« La ville incasique (?) de Choquequirao est la chose la plus importante qu'on peut trouver dans toute l'Amérique pour l'histoire et surtout pour l'anthropologie. L'architecture doit y étudier les beaux édifices, les forteresses, les prisons et les maisons, qui sont d'un style très *différent* des ruines du Cuzco, caractéristiques des Incas. Il y a de très belles constructions, dont l'architecture est admirable, et dont je ferai des études que j'enverrai aux États-Unis : il me serait impossible de le faire en espagnol. Nous avons levé quelques plans et nous emportons 75 vues de Choquequirao et de ses monuments et panoramas. »

Nous voudrions faire quelques réserves à ce tableau bien optimiste, mais il est préférable d'attendre le rapport du Dr Uhle au Gouvernement. Nous l'attendons pour exposer à la Société notre pensée définitive sur ces très importantes ruines.

Paris, avril 1909.

M. Gonzalez de la Rosa.

Digitized by Google

LA FIGURE DE LA TERRE

Communication faite à la Société dans la séance du 4 mai 1909.

PAR LE CAPITAINE PERRIER

« J'ai l'honneur de faire hommage à la Société des Américanistes d'un mémoire de Géodésie qui vient de paraître dans la *Revue de Géographie*, créée par Drapeyron, transformée depuis deux ans et devenue annuelle. Le mémoire en question a pour titre *la Figure de la Terre.* C'est donc un sujet qui, a priori, paraît n'avoir aucun rapport avec les études habituelles de notre Société. Si j'ai cru pouvoir prendre la parole aujourd'hui, c'est que les Américanistes sont au contraire directement intéressés par une bonne part des chapitres de ce travail.

Vous savez qu'en Amérique du Sud la région équatorienne a été le théâtre des deux plus grandes expéditions géodésiques que la France ait entreprises.

La première eut lieu au XVIIIe siècle, de 1735 à 1744. C'est celle des Académiciens Godin, Bouguer et La Condamine, aidés des Espagnols Juan et Ulloa, qui mesurèrent, au milieu de péripéties et de difficultés sans nombre, un arc, ou pour parler plus exactement plusieurs arcs de méridien s'étendant des environs de Quito à ceux de Cuenca, mesure célèbre qui contribua à assurer le triomphe de la théorie de Newton, d'après laquelle notre terre a la forme d'un ellipsoïde de révolution aplati aux pôles. A une époque où la spécialisation scientifique n'était point poussée au degré qu'elle atteint aujourd'hui, les Académiciens et leurs adjoints espagnols surent s'intéresser à tout et rapporter de là-bas une telle moisson de résultats qu'on peut les considérer à juste titre comme les promoteurs du mouvement américaniste en France et même en Europe. Ai-je besoin de vous rappeler les ascensions aux volcans de la Cordillère qui font d'eux les précurseurs de Humboldt et Boussingault, les études de la Condamine sur le quinquina, sur les vestiges incasiques, son beau voyage de retour par les Amazones dans lequel il fut accompagné du célèbre don Pedro Maldonado, les voyages de Godin et de Jussieu au Pérou, en Bolivie, en Argentine, au Paraguay, les ouvrages de Ulloa sur les Indiens et leur histoire ?

Cette mission du XVIIIe siècle n'a pas manqué d'historiens, mais

Digitized by Google

malheureusement les uns, je veux dire la plupart des écrivains sud-américains, Cevallos, Gonzalez Suarez, etc., n'étaient point en mesure d'aborder une discussion technique de ses travaux et fort justement ne s'y sont point essayés ; les autres, j'entends ici parler de nombreux savants astronomes et géodésiens, européens ou américains du Nord, Delambre, de Zach, Preston, etc. se sont bornés à cet examen technique et n'ayant jamais vécu dans les régions andines, manquaient d'un des éléments de discussion les plus importants : la connaissance approfondie des conditions dans lesquelles la mission avait opéré. Il en résulte que l'histoire de celle-ci, complète sous le rapport purement documentaire comme sous le rapport scientifique, est encore à écrire. Dans le livre que vous avez sous les yeux, l'auteur a tenté d'en tracer à grands traits un résumé qui, quels que soient ses défauts, aura du moins l'intérêt d'avoir été écrit, permettez-moi l'expression, par quelqu'un du métier, qui s'est trouvé aux prises avec les mêmes difficultés et les mêmes problèmes que les hommes du XVIIIe siècle.

A la fin du XIXe, lorsque les géodésiens voulaient introduire dans la discussion générale qui fournit les axes de l'ellipsoïde terrestre un élément aussi essentiel qu'un arc de méridien mesuré sous les latitudes équatoriales, ils en étaient encore réduits à recourir à l'œuvre des Académiciens et des Espagnols, œuvre magnifique certes en son temps, mais aujourd'hui surannée, dépassée depuis longtemps. Vous n'ignorez pas que cette lacune a été comblée, de 1899 à 1906, par la *Mission de l'Équateur*, que la France, revendiquant ses droits de priorité, à la suite des vœux pressants de l'Association géodésique internationale, a envoyée dans la même région andine. Cette contrée s'imposait aujourd'hui encore pour la mesure d'un arc équatorial pour de nombreuses raisons que je ne puis développer ici. L'arc, mesuré avec toute la précision de la science moderne, a une amplitude double de celui des Académiciens, traversant tout l'Équateur depuis la frontière colombienne jusqu'à Payta au Pérou. De plus, vous le savez, toutes les études latérales qui s'offraient à l'activité de la mission n'ont pas été négligées. En ce qui concerne l'anthropologie, l'ethnographie ou la linguistique, vous connaissez les importants mémoires dont le docteur Rivet et ses collaborateurs du Muséum ont enrichi l'américanisme français. Vous trouverez dans le volume que je vous présente aujourd'hui des détails sur la mission de l'Équateur plus étendus que ceux qui ont pu jusqu'ici être donnés dans les quelques conférences ou articles publiés. Je souhaite que vous en retiriez l'impression qu'elle n'a pas été indigne de sa devancière du XVIIIe siècle. Je profite de l'occasion pour vous dire que les travaux de calcul et de rédaction, activement poussés au Service Géographique de l'Armée, per-

Digitized by Google

mettront sans doute dès la fin de cette année l'apparition de quelques fascicules sur les 11 volumes qui composeront son œuvre, si le Parlement veut bien, comme tout le fait espérer, voter le projet de loi qui doit accorder les crédits nécessaires à la publication, projet qui va être déposé sur le Bureau de la Chambre dès la prochaine rentrée [1].

Enfin, Messieurs, permettez-moi de vous signaler dans le mémoire précité quelques pages consacrées à l'exposé du remarquable mouvement géodésique dont l'essor, aux États-Unis, ne fait qu'augmenter depuis une trentaine d'années, heureux si ces pages pouvaient contribuer à ce qu'il ne soit pas inconnu chez nous. Nous sommes trop souvent ignorants de ce qui se passe chez les autres.

Aucun d'entre nous ne songera à nier un instant que nos études américaines ne sauraient avoir une base solide si elles ne s'appuient sur une connaissance géographique sérieuse du Nouveau Continent. Or, que d'immenses étendues encore mal décrites ou tout à fait inexplorées, dont la géologie, l'histoire, l'ethnographie, la linguistique même s'éclaireraient d'un jour nouveau si nous en possédions une représentation chorographique ou mieux topographique exacte. Vous savez qu'à la base de toute représentation de ce genre doit se trouver une description géométrique du pays, un canevas rigoureusement déterminé dont les mailles peuvent alors se remplir sans que l'accumulation des erreurs fausse les résultats. Vous savez aussi que ce canevas, ce squelette de la carte, c'est le géodésien qui le fournit en couvrant de triangles le pays à représenter. Quand ceux-ci sont mesurés avec une haute précision et accompagnés d'observations astronomiques, ils fournissent aussi des documents pour l'étude des multiples questions théoriques relatives à la forme mathématique de notre globe. Tel est le double but, pratique et spéculatif de la géodésie : elle sert de base aux utiles applications de la géographie et de la topographie, tout en intervenant dans les problèmes les plus élevés de la mécanique céleste et de l'astronomie. Peu de Services Géographiques l'ont aussi bien compris que le *Coast and Geodetic Survey* des États-Unis. Servi par des moyens d'action puissants, disposant d'un budget avec lequel le nôtre ne saurait entrer en comparaison, il a fait preuve dès son origine d'une unité de vues, d'une persévérance, d'un exact sentiment du but à atteindre tels qu'on peut déjà envisager l'époque où sera achevé le réseau de 1er ordre de l'immense territoire sur lequel s'exerce son activité, 58 degrés de longitude sur 23 de latitude. Ce réseau sert

1. Le projet de loi portant ouverture d'un crédit de 100.000 francs rattaché au budget du Ministère de l'Instruction publique, pour la publication des travaux de la mission de l'Équateur, a été en effet voté par les deux chambres au mois de juin.

Digitized by Google

déjà de base à une description topographique de plus en plus serrée des divers États et a donné naissance à de magnifiques études de haute géodésie, parmi lesquelles je citerai les publications spéciales relatives à l'arc oblique du littoral de l'Atlantique et à l'immense triangulation transcontinentale qui s'étend de l'Atlantique au Pacifique le long du 39e parallèle . Une autre œuvre de longue haleine qui sera bientôt menée à bonne fin est l'arc du 98e méridien qui s'étendra de la frontière du Mexique au Canada sur 23 degrés d'amplitude et que les Mexicains travaillent à prolonger sur leur propre territoire.

Je me réserve, Messieurs, si vous me le permettez, de reprendre, soit ici, soit dans le Bulletin, l'étude de quelques questions se rattachant aux sujets dont je viens de vous entretenir. J'ai voulu seulement, à l'occasion de la présentation de ce volume, vous donner de ceux-ci un rapide aperçu ».

Digitized by Google

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

SÉANCE DU MARDI 3 NOVEMBRE 1908

PRÉSIDENCE DU Dr E.-T. HAMY, PRÉSIDENT, MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

Après lecture du procès-verbal de la dernière séance, le président souhaite au début de cette séance de rentrée une cordiale bienvenue à ses collègues et leur demande instamment leur actif concours aux travaux de la Société.

La correspondance imprimée comprend les fascicules arrivés pendant les vacances des périodiques suivants : *Globus*, *Anthropos*, *Zeitschrift für Ethnologie*, *Ymer* n° 2, 1908, *Rendiconti della Reale Academia dei Lincei*, *Memoirs of American anthropological associations*, *Anales del Museo Nacional de Mexico*, *Revue de l'École d'anthropologie de Paris*, juin, juillet, août-septembre 1908, *Bulletin et Mémoires de la Soc. d'anthropologie de Paris*.

M. le Dr Hamy lit un très curieux mémoire intitulé : *Un petit problème d'ethnographie américaine. La Corbeille de Joseph Dombey*. Dans ce très intéressant mémoire, notre président décrit une fort curieuse corbeille appartenant au musée du Trocadéro. Par une série d'analyses ingénieuses et de savantes comparaisons (par exemple entre l'*arte plumaria* des Californiens et des Hawaiiens) M. Hamy montre l'intérêt ethnographique et artistique de cette corbeille dont la décoration était faite avec des plumes de grand prix. Il pense que Dombey a dû se la procurer dans un des ports du Pérou ou du Chili (voir p. 157).

M. le Dr Capitan lit un compte rendu étendu sur le Congrès des Américanistes tenu à Vienne en septembre dernier. Délégué de la Société et, d'ailleurs, seul français présent à ce Congrès, il s'est efforcé de représenter de son mieux la France et la Société. Il donne sur la vie du Congrès des détails circonstanciés. Il insiste sur les multiples preuves de très haute sympathie qui ont été données par les membres du Congrès à notre cher président. Ce fut par exemple le président du Congrès, M. le Cte de Weckbecker qui, en français, dans son discours d'ouverture, exprima les regrets de tout le Congrès de ne pas voir le professeur Hamy y assister, empêché qu'il était du fait de sa santé. Ce furent également tous les délégués du monde entier qui signèrent de tout cœur l'adresse de sympathie au professeur Hamy que leur présenta M. Capitan (voir plus haut p. 222 et 233).

La séance est levée à 6 heures 1/2.

Digitized by Google

SÉANCE DU 1er DÉCEMBRE 1908

PRÉSIDENCE DE M. VIGNAUD, VICE-PRÉSIDENT.

La correspondance écrite comprend :

Les lettres d'excuses de MM. de Peralta et de Kergorlay et du lieutenant colonel Bourgeois.

Une lettre de M. Héger, secrétaire du Congrès de Vienne, exprimant ses vives condoléances au sujet de la mort du Dr Hamy.

Des lettres de condoléance également des divers membres de la Société : Mme la princesse Thérèse de Bavière, MM. de Peralta, de Kergorlay, colonel Bourgeois.

Une lettre de Mme Cameron qui quitte la France pour très longtemps et donne sa démission.

Enfin une lettre de démission du duc de Loubat et comme président d'honneur et comme membre de la Société.

La correspondance imprimée comprend : *La France et la Suède* ; *Anales del Museo Nacional de Mexico*, t. V, num. 7-8 ; *Bulletin du Parler Français au Canada*, vol. VII, oct.-nov. 1908 ; *American Anthropologist*, vol. 10, n° 3 ; *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellshaft in Wien*, Band XXXIII ; *Globus*, Band XCIV, nos 18-19 ; *De Menschetende Aanbiders der Zonneslang* ; *Journal of the Academy of Natural Sciences of Philadelphia*, 2me série, vol. XIII ; *Anales de la Societad Cientifica Argentina, Buenos Aires*, mai, juin, juillet, 1908 ; *Bulletin of the American Geographical Society*, vol. XL, n° 10, octobre 1908 ; *Revue de l'École d'Anthropologie de Paris*, novembre 1908 ; *Anthropological papers of the American Museum of Natural History*, vol. I, part. V ; *Programme du Congrès des Sociétés Savantes à Rennes en 1909*.

M. Vignaud annonce en ces termes la mort du regretté président de la Société, le Dr Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine.

Messieurs,

Vous savez à quel malheur bien inattendu je dois le douloureux privilège de vous présider aujourd'hui. Notre séance sera courte. Sans vous consulter, mais certain d'avance de votre assentiment, nons n'avons inscrit aucune lecture à notre programme. Au lendemain de la mort de celui qui fut tout pour nous, il nous aurait été impossible de penser à autre chose qu'à honorer sa mémoire. Après les quelques communications que nous avons à vous faire, je vous demanderai donc de lever la séance en signe du deuil que nous portons dans nos cœurs.

La mort de notre cher Président frappe, en effet, chacun de nous, car il nous avait tous attachés à lui par l'affection qu'il nous témoignait et par le concours à la fois obligeant et effectif qu'il nous donnait de si bonne grâce et toujours sans marchander. Notre Société dont il était l'âme, est aussi profondément atteinte par ce malheur. Vous savez avec quel dévouement il s'y était

Digitized by Google

consacré, vous connaissez les soins qu'il mettait à la maintenir à la hauteur où dès le début il l'avait placée ; vous vous rappelez avec quel art savant il présidait ou plutôt dirigeait nos travaux.

Aucune des nombreuses questions qui se rattachent au programme un peu vague mais très étendu de ce que l'on appelle l'américanisme ne lui était étrangère. Dans son infatigable activité scientifique, il avait touché à tout et jamais inutilement. Quel que soit le point qui était mentionné par l'un ou l'autre de nos correspondants ou que soulevait incidemment nos discussions, il était prêt à y apporter quelque chose d'intéressant. Manquions-nous de copie, il tirait aussitôt de ses tiroirs, toujours pleins, quelques notes curieuses, ingénieuses, érudites et suppléait ainsi à l'insuffisance, hélas trop grande, de nos travaux. Il apportait parmi nous sa bonne humeur, que n'altérait point l'affection dont il souffrait, un esprit charmant, exempt de toute méchanceté, et une autorité bienveillante qui faisait de lui notre maître et notre ami.

Oui, notre ami, car quel est celui d'entre nous qui n'ait eu recours à ses lumières ou à ses conseils et qui ne s'en soit pas bien trouvé ? En ce qui me concerne, je lui dois beaucoup et dans une circonstance surtout il m'a rendu un de ses bons offices qui ne s'oublient pas. Lorsque j'étais engagé dans ma polémique avec Uzielli, qui ne m'avait pas ménagé les gros mots, je m'étais laissé aller à le suivre sur ce mauvais terrain ; heureusement pour moi Hamy vit mes épreuves et avec cette hauteur de vue qu'il avait en toute chose, il me fit rentrer en moi-même et m'épargna ainsi la mortification que j'aurais eue plus tard d'avoir tenu un langage indigne de moi.

Si je mentionne ce fait, c'est seulement pour montrer combien était précieux le concours de celui que nous avons perdu et que nous ne pourrons jamais remplacer complètement.

Comme un malheur vient rarement seul, j'ai le vif chagrin de vous informer que notre Président d'honneur nous quitte aussi. Le duc de Loubat qui a fondé notre Société avec Hamy, auquel il était profondément attaché, ne croit pas qu'il soit possible de continuer sans lui l'œuvre entreprise en commun : il se retire. Les sollicitations de plusieurs de ses amis, celles de notre Secrétaire, les miennes, n'ont pu jusqu'à présent le faire revenir sur cette fâcheuse résolution qui peut avoir pour nous des conséquences très graves. Nous nous proposons de réunir ces jours-ci notre conseil pour voir s'il est possible de résister à ce nouveau coup ; mais je ne vous cache pas que mes appréhensions sont très grandes.

MM. les Drs Capitan et Verneau donnent lecture des discours qu'ils ont prononcés aux obsèques du président, le professeur Hamy (v. p. 155).

Le Dr Verneau parle de la démission du duc de Loubat comme Président d'honneur. Le président et le secrétaire général disent les démarches qu'ils ont faites auprès du duc de Loubat pour l'engager à retirer sa démission. Il est resté inflexible, estimant que la Société étant l'œuvre de M. Hamy, ne peut lui survivre.

M. Cordier rappelle les débuts de la Société, dit combien il regrette que le Président d'honneur choisisse pour donner sa démission le moment où la Société vient de perdre son président et son fondateur.

Digitized by Google

Tous les membres présents décident à l'unanimité le maintien de la Société des Américanistes de Paris, considérant, au contraire, que c'est un devoir pour eux de continuer l'œuvre du professeur Hamy qui est devenue aussi la leur. Ils s'engagent à y apporter une active collaboration nécessaire pour remplacer celle si importante que donnait le professeur Hamy à la Société des Américanistes.

Il est ensuite procédé à la nomination du président. M. Vignaud est élu président à l'unanimité et par acclamation.

En signe de deuil aucune communication n'est faite et la séance est levée à 5 heures 1/4.

Digitized by Google

BULLETIN CRITIQUE

M. Georges Shaw, *The Chinook Jargon and How touse it*, brochure in-8 de 66 p. (Seattle, 1909).

Laissant de côté les langages formés de toutes pièces par des spécialistes. tels que Vollapük, l'Espéranto et, dans une certaine mesure, les différents argots, nous croyons pouvoir au point de vue de l'usage pratique répartir les idiomes parlés en deux groupes bien tranchés.

Il y a d'abord ceux que nous pourrions qualifier de nationaux et qui servent d'organe soit à une nationalité déterminée, soit tout au moins à des hommes de même origine. Tel serait le cas, par exemple, pour l'Anglais usité aussi bien dans la Grande-Bretagne qu'aux États-Unis. Il peut même arriver que l'emploi de tel ou tel idiome propre à un peuple spécial, s'impose par suite de diverses circonstances à des hommes ayant un parler différent. Citons, à cet égard, le Français reconnu comme langue diplomatique et dont les ambassadeurs sont obligés de se servir pour leurs protocoles.

Inutile d'ajouter que les langues nationales locales sont, en définitive, les seules qui réalisent dans leur plénitude, l'idéal d'un idiome complet. Chacune d'elle possède son développement indépendant, son autonomie, tant au point de vue phonétique qu'à celui de la littérature. Formées sur place, elles n'ont subi que dans une mesure plus ou moins restreinte l'influence du voisinage. Aussi leur mode de prononciation tout aussi bien que leur système grammatical présente-t-il souvent bien des difficultés à l'étranger qui veut s'en rendre maître. Rien de plus aisé par exemple à reconnaître qu'un Italien, ne fût-ce qu'à la façon dont il articule le français. La réciproque d'ailleurs est vraie, et il suffit d'ordinaire à un de nos compatriotes qui veut s'exprimer dans la langue du Dante ou du Tasse d'ouvrir la bouche pour qu'aussitôt on devine sa nationalité.

D'autre part, les besoins commerciaux ont parfois amené la création plus ou moins voulue de ce que les Anglais appellent *Trade languages*. Il est clair que les trafiquants ayant à traiter avec des populations dont le parler n'offre pas d'analogie avec le leur, chercheront par tous les moyens possibles à se faire comprendre. Apprendre à fond les langages de leurs clients serait une entreprise de trop longue haleine, surtout lorsqu'on est en présence de tribus peu nombreuses, mais faisant chacune usage d'un parler différent. Le seul moyen de résoudre le problème consistera dans l'emploi d'un vocabulaire mixte et dont les éléments se trouvent pris aux idiomes de chacune des parties contractantes.

Digitized by Google

De là le caractère propre de ces jargons. Ils sont, si nous osons nous servir d'une telle expression, essentiellement internationaux, mais ne font que se superposer aux dialectes déjà existants et dont ils n'amènent pas la disparition dans l'usage courant de la vie. Leur grammaire se trouve d'ordinaire réduite à sa plus simple expression. Il en est de même pour leur phonétique dont on bannit les sons que chacun des interlocuteurs aurait peine à prononcer. Enfin le vocabulaire se trouve lui-même écourté le plus possible. On n'y fait entrer que les termes absolument indispensables pour les besoins du négoce. Quant aux autres, on s'en passe volontiers. Le *Pidgeon* des ports de Chine, se compose, dit-on, de trois cents mots au plus. Visiblement de tels langages ne se prêteront ni à l'éloquence ni à la poésie. Ce n'est pas cela d'ailleurs qu'on leur demande.

L'ancien Monde nous offre l'exemple de plusieurs de ces idiomes factices. Citons, en dehors du Pidgeon ou Anglo-Chinois déja mentionné, *la lengua Frenca* des Échelles du Levant et qui consiste en une sorte de patois italien, copieusement mélangé de mots turcs ou arabes.

L'hémisphère Occidental sur ce point peut rivaliser avec notre vieux continent. Il possède lui aussi les *Trade-languages*. Sans parler de l'*Englisch Dutch* de Surinam, nous mentionnerons le plus important d'entre eux, à savoir le *Chinook Jargon* des rives de l'Orégon sur lequel M. Shaw nous donne de si intéressants détails. Ses origines semblent plus anciennes que l'expédition de Vancouver, en 1792. Les compagnons de cet explorateur dans leur visite à Grays's harbour constatèrent chez les Indiens de ces régions l'emploi d'un grand nombre de termes pris au lexique des insulaires de Nootka et dont ils se servaient couramment dans leurs relations avec ces derniers. Lewis et Clarke, dans leur voyage à l'embouchure de l'Orégon, en 1806, constatèrent le même fait. L'arrivée d'Astor et des trafiquants qui l'acompagnaient paraît avoir beaucoup contribué au développement de l'idiome en question. Ils y introduisirent force mots anglais. En même temps, les Franco-Canadiens commencent à faire leur apparition. Le résultat en fut de répandre en ces régions l'emploi de quantité de termes Français. Les relations commerciales continuant à s'étendre, le Jargon Chinouk finit par servir de moyen de communication entre blancs et une cinquantaine de tribus indiennes répandus dans l'Alaska, la Colombie Britannique, les états d'Orégon et de Washington. Bien entendu, d'ailleurs, il n'est pas partout absolument identique à lui-même. Outre que certains termes, mentionnés par les anciens écrivains, ont disparu de l'usage courant, d'autres ne sont employés et compris que dans certaines localités déterminées. Quoi qu'il en soit, on peut dire que le fond de la langue reste partout le même. Les sons si durs, si âpres des vieux parlers indigènes y ont disparu. Ceux du *F* et du *R* imprononçables pour ces indiens se trouvent normalement remplacés par *p* et *l*. Malgré sa pauvreté grammaticale, le *Chinook Jargon* ne manque de clarté, ni de flexibilité. Il suffit aux besoins de ceux qui l'ont inventé.

D'après le relevé publié en 1863 par la Smithsonian, sur cinq cents mots environ, l'on en rencontrerait dans le patois en question, 221 pris à la langue Chinouk proprement dite. 94 seraient d'origine française. L'Anglais, de son côté,

Digitized by Google

n'en fournirait que 67. Le reste du lexique semble emprunté à divers dialectes indigènes, notamment à ceux de souche *Selish* ou « Tête plate ».

Sans entrer dans plus de détails, rappelons que le mémoire du M. Shaw se compose en sus de l'introduction, d'un lexique Chinook-Anglais aussi complet qu'on peut le désirer et où la valeur de chaque mot se trouve établie par de nombreux exemples. Ensuite, vient un index qui constitue en quelque sorte le résumé de la partie qui précède. Un vocabulaire supplémentaire se trouve consacré aux termes d'un usage moins courant.

Enfin, l'ouvrage se termine par un guide pour la prononciation avec une liste de mots transcrits phonétiquement et un vocabulaire Anglais-Chinook.

Le mémoire de M. Shaw est sans conteste conçu d'après un plan tout à fait pratique et il donne une idée complète et exacte de l'idiome en question. Les amateurs de philologie américaine en pourront faire leur profit. Qu'il nous soit permis en terminant d'exprimer un regret, c'est que notre auteur n'ait pas, à l'exemple de Horatio Hale, donné un certain nombre de textes tant en prose qu'en vers. Effectivement, il existe en jargon Tchinook, non pas sans doute, une littérature dans le vrai sens du mot, mais du moins quelques chansons que fredonnent volontiers les habitants de ces pays. En tout cas, cette omission n'est que d'assez minime importance et n'enlève à peu près rien au mérite de l'ouvrage.

C. DE CHARENCEY.

E. SARFERT. *Haus und Dorf bei den Eingeborenen Nordamerikas* (La maison et le village chez les aborigènes de l'Amérique du Nord) (*Archiv für Anthropologie*, Neue Folge, Band VII, Heft 2 et 3, pp. 119-215).

Le travail de M. Sarfert sera très utile à tous les ethnographes aussi bien qu'aux américanistes. L'auteur, qui appartient à l'école « anthropogéographique » de Ratzel, y a réuni la plupart des renseignements sur l'architecture tant du village que de la maison chez les indigènes de l'Amérique au nord du Mexique. Il débute par des considérations géographiques et climatériques; il montre comment elles ont pu influencer la construction des maisons. La région orientale, tout en plaines, présente un climat très rude, et la différence énorme des températures annuelles et même diurnes nécessite des dispositions particulières, très différentes de celles devisées par les peuples de la côte du Pacifique, où la température est beaucoup plus égale. D'autres circonstances naturelles, telles que le montant de la précipitation, l'abondance ou l'absence des forêts, influent aussi sur la forme et la situation des abris artificiels de l'homme.

L'auteur examine ensuite les particularités sociologiques de nature à faire varier les formes : les aborigènes de l'Amérique du Nord peuvent être divisés selon leur mode de vie en tribus nomades, semi-fixées et sédentaires. Les premières de ces tribus comprennent tous les peuples dont l'activité économique

Digitized by Google

se borne à la chasse et à la récolte des baies sauvages ; elles constituent la grande majorité des indigènes de l'Amérique du Nord. Les tribus semi-fixées se divisent en tribus fixées en été, qui pendant cette saison pratiquent la culture, la houe : ce sont les peuples algonkins, iroquois, muskokis de l'Est du Mississipi, et en tribus fixées en hiver ; peuples pêcheurs de la côte du Nord-Ouest Eskimos, Californiens au Nord de San-Francisco. La troisième subdivision comprend les tribus d'agriculteurs du Haut-Missouri (Hidatsas, Mandans), certains Muskokis (Chcatas, Chickasas), et les peuples dits Pueblos.

Tels sont les facteurs principaux qui ont pu influer sur la forme des constructions indiennes. Il faut y ajouter cependant des influences plus proprement historiques, telles que les phénomènes d'emprunt et les migrations de peuples.

M. Sarfert entre alors dans le vif de son sujet : il classe d'abord les habitations en deux grands groupes : a) les abris temporaires : hangars de la Californie, du pays des Pueblos, des peuples Utes ; tente des peuples nomades; b) Maisons durables : chez les semi-nomades et les peuples fixés. Chez les semi-nomades les deux types coexistent, soit par suite de circonstances de milieu (abri des Tlinkits, *wikiup* californien), soit pour des causes économiques (tente et maison d'hiver des Eskimos, des Navajos ; huttes de chasse et maisons stables des Indiens des Prairies et Muskokis). Enfin les Cherokis possédaient, au XVIIIe siècle, des maisons d'hiver et d'été d'un type différent.

Les circonstances de milieu ont amené une grande quantité de peuples américains à enfouir à moitié leur maison ; c'est le cas qui se produit chez les Eskimos et les Indiens algonkins qui les avoisinent; chez les peuples du Nord-Ouest, de la Colombie britannique, de la Californie, cet enfouissement n'est plus marqué que par une légère dépression au-dessous du sol, chez les Salishs, au contraire, l'enfoncement est presque total ; l'auteur rattache, avec raison, à ce type, la *kiva* ou chambre souterraine des Pueblos. Cette disposition semi-souterraine de l'habitation a donné naissance à des formes très particulières de voies d'accès : la porte à couloir des maisons eskimos, californiennes, cherokis et la porte de toit des habitations de la Colombie britannique, de la Californie et de la *kiva* pueblo.

Un facteur sociologique qui a eu la plus grande influence sur la forme des maisons de l'Amérique du Nord est celui de la réunion dans un même local des gens d'un clan ; L. H. Morgon y avait attaché une telle importance qu'il expliquait par là toute l'architecture américaine ; M. Sarfert réduit cette influence à ses justes proportions.

Elle nous aide à suivre la différenciation des parties de la maison: tout d'abord, celle-ci ne comprend qu'une pièce où sont réunis tous les habitants de la maison, puis les différentes familles sont séparées par des cloisons, chacune ayant son foyer particulier (Eskimos, Iroquois). L'évolution se poursuit alors dans deux sens différents : chaque famille peut se construire une petite maison (Creeks, Séminoles), ou bien elle peut rester dans la maison commune et y posséder une pièce à elle qui lui sert de dortoir (Cherokis, peuples du Nord-Ouest).

Digitized by Google

Les types architecturaux sont étudiés avec grand soin ; ils sont classés sous deux rubriques : maisons rondes et maisons quadrangulaires. Le style rond prédomine, parce qu'il comprend les tentes de la plupart des nomades. Les tentes circulaires sont divisées en tentes à coupoles (Algonkins de l'Est du Canada et de la Nouvelle-Angleterre, Ojibwés, Winnebagos, peuples Sioux de l'Atlantique, Osages, Iowas, Omahas) (elle produit, par allongement, un sous-type la tente elliptique des Algonkins du centre), et en tentes coniques (Eskimos et Dakotas). La maison ronde, d'écorce ou de bois est aussi très répandue : on la trouve dans la Nouvelle-Angleterre, en Floride, dans le Nord de la Californie et dans l'Orégon, chez les Klamaths, où elle fait la concurrence à la maison de planches carrées. Un type très particulier est la maisou ronde d'herbes ou de feuilles appliquées sur une carcasse de cerceaux en bois, elle est surtout usitée par les peuples Caddos des Prairies, mais on la trouve aussi chez les tribus californiennes des environs de San-Francisco. La maison ronde de terre se rencontre en Californie, chez les Salishs, les Navajos, les Pimas, les Yumas et les tribus sédentaires du Missouri ; elle existait aussi comme maison d'habitation chez les anciens Mounds-builders. Un des types les plus intéressants de la maison ronde est l'*iglu* de neige des Eskimos de la terre de Baffin, qui a complètement détrôné chez ceux-ci l'ancienne maison quadrangulaire en pierres sèches.

Les habitations quadrangulaires offrent des sous-types beaucoup plus nombreux que nous ne pouvons énumérer ici. Elles se trouvent surtout dans les régions où le bois abonde (district des Grands Lacs, bords du Mississipi, Tennessee, Carolines, Géorgie, etc.), On les trouve aussi, construites en pierre ou en terre dans toute l'aire habitée par les Eskimos. Enfin, chez les Pueblos, nous voyons la maison quadrangulaire construite en briques, seul type architectural de l'Amérique du Nord où il soit fait usage d'un « appareil ».

Le village est beaucoup moins influencé par les circonstances extérieures que ne l'est la maison. Il est cependant nécessaire qu'il se trouve à proximité des routes de transport (fleuves, bords de la mer). Mais les facteurs sociaux, groupement particulier, défense contre les ennemis, jouent là le rôle principal. De plus, les besoins de la culture nécessitent aussi le choix d'endroits spéciaux et le déplacement périodique des villages.

La défense contre les ennemis de l'extérieur nécessite la création de divers organes du village : miradors, tours de garde (*cliff-dwellings* du Colarado), fortifications. Toutes les agglomérations de la côte orientale (Algonkins, Iroquois) étaient entourées de fortes palissades de pieux ; en Floride, ces palissades étaient remplacées par des murs en torchis ; chez les Omahas et les anciens *Mound-Builders*, par des levées de terre. Les Kwapas de l'Arkansas entouraient leurs villages de fossés, les Mandans du Missouri combinaient le fossé et la palissade, les anciens Mound-builders, le fossé et la levée de terre. Les anciens Pueblos se réfugiaient dans le creux des falaises et quant aux modernes, on peut dire que chacun de leurs villages constitue une forteresse naturelle.

Dans les villages ouverts, il existe plusieurs dispositifs qui varient suivant la

Digitized by Google

contexture sociale des tribus. L'un des bâtiments les plus importants est celui qui sert de lieu de réunion. Nous le trouvons chez les Eskimos (*kashim*), chez les peuples de l'Orégon et de la Californie, chez les Pueblos, les Caddos, les Cherokis, les Creeks. Les peuples du Nord-Ouest et de la Colombie britannique, les Algonkins, les Iroquois se réunissent dans des maisons particulières. Une autre particularité de la vie indienne qui nécessite un bâtiment spécial est la coutume de la sudation collective : le *sudatorium* existe surtout en Californie et dans l'Orégon ; presque partout ailleurs, les bains de sueur se prennent dans les maisons particulières. Enfin les peuplades du Sud-Est (Natchez, Taensas, Powhattans de la Virginie) possédaient, au dire des anciens auteurs, des maisons particulières pour les chefs et des temples.

Les deux types de villages dominants étaient le type rectilinéaire (Nord-Ouest, Californie, Pueblos) et le type circulaire (Algonkins-Powhattans, Chactas, Eskimos, Maidus de la Californie).

Tel est le contenu de ce travail consciencieux et bien fait. Il nous montre, que, si l'on ne peut parler d'un type architectural Nord-Américain, les constructions de cette région ne peuvent cependant être dérivées de types étrangers. Une constatation importante est que nulle part dans l'Amérique du Nord nous ne trouvons de maisons sur pilotis, circonstance qui induit MM. Frobénius et Gräbner à admettre des influences malayo-polynésiennes en Afrique occidentale. Un autre fait important est le suivant : alors qu'en certaines parties de l'Afrique et dans toute l'Océanie les animaux vivent dans la maison, nous ne voyons jamais le cas se produire en Amérique, même chez les Eskimos, qui tiennent leurs chiens dans une pièce spéciale ou les laissent dehors.

Nous avons à faire une critique assez grave à l'auteur : dans sa monographie du village, il a complètement négligé de parler des « camps » des peuples nomades ; c'est un tort, surtout si l'on considère l'importance qu'attachent actuellement les sociologues à ces groupements temporaires. Cette étude aurait probablement évité à M. Sarfert l'extraordinaire hypothèse suivant laquelle le pueblo dérive de la maison du Nord-Ouest très agrandie et dépourvue de toit. Sous cette réserve, on ne peut que louer ce travail.

H. Beuchat.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES DU TOME V

NOUVELLE SÉRIE

MÉMOIRES

Pages

Les voyages de Richard Grandsire de Calais dans l'Amérique du Sud (1817-1827), par le Dr E.-T. Hamy 1
Les Indiens de Rasilly. Étude iconographique et ethnographique, par le Dr E.-T. Hamy 21
Les documents manuscrits du British Museum relatifs à la colonisation espagnole en Amérique et particulièrement au Vénézuela, par J. Humbert 53
Les tableaux du Métissage au Mexique, par le Dr R. Blanchard 60
Yucatan inconnu, par M. de Périgny 67
Un petit problème d'Ethnographie américaine : La Corbeille de Joseph Dombey, par le Dr E.-T. Hamy 157
Costumes et attributs des divinités du Mexique selon le P. Sahagun, par le professeur Ed. Seler 164
Le 16e Congrès International des Américanistes. Vienne, septembre 1908, par le Dr Capitan 221
La famille linguistique Zaparo, par H. Beuchat et P. Rivet 236
Notes sur deux crânes du Yucatan, par le Dr Rivet 249

VARIÉTÉS

Les Caras de l'Équateur, par G. de la Rosa 85
Les dernières découvertes de M. Maler dans le Yucatan, par M. de Périgny 95
A propos de la découverte de la ville antique de Choquéquirao sur la rive droite de l'Apurimac (Pérou), par M. G. de la Rosa 259
La figure de la terre, par le capitaine Perrier 263

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

Séance du mardi 7 janvier 1908 99
— 4 février 1908 101
— 10 mars 1908 103
— 7 avril 1908 105
— 5 mai 1908 107
— 2 juin 1908 109
— 3 novembre 1908 267
— 1er décembre 1908 268

NÉCROLOGIE

Paul Mirabaud (baron Hulot) 111
Albert Samuel Gatschet (Henri Vignaud) 111

Digitized by Google

L. Brackebusch (H.) 112
H. Mangels (H.) 113
Hermann Obst (H.) 113
Israël C. Russel (H.) 113
Émile Schmidt (H.) 113
Professeur Hamy (Vignaud, Verneau, Henri Cordier, Capitan, Babelon, Paul Richer) 141-156

BULLETIN CRITIQUE

Pedro Sarmiento de Gamboa : *Geschichte des Inkareiches*, traduction de Richard Pietschmann. — *History of the Incas*, traduction de Clements Markham (de la Rosa) 115
H. Montgomery : *Prehistoric Man of Manitoba and Saskatchewan* (E.-T. Hamy). 118
G. Friederici : *Scalping in America* (E.-T. Hamy) 119
Pliny E. Goddard : *The morphology of the Hupa language* (E.-T. Hamy) 119
A. L. Kroeber : *The languages of the Coast of California; south of San Francisco* (E.-T. Hamy) 120
Fr. Boas : *Decorative designs of Alaskan Needlecases* (E.-T. Hamy) 120
Fr. Boas : *Second report of the Eskimo of Baffin land and Hudson Bay from notes collected by Captain George Comer, Captain James S. Mutchand Rev. E. J. Peck* (Capitan) 121
Juan B. Ambrosetti : *La facultad de filosofía y letras de la Universidad Nacional de Buenos Aires y los Estudios de Arqueología Americana* (Capitan) 122
G. V. Callegari : *L'Antico Messico* (Capitan) 123
Hrdlicka : *Skeletal Remains suggested or attributed to early man in North-America* (comte de Charencey) 124
F. Gonzalez Suarez : *Prehistoria Ecuatoriana* (E. T. Hamy) 128
Juan B. Ambrosetti : *Exploraciones arqueológicas de la Ciudad prehistórica de « La Paya »* (E.-T. Hamy) 130
George T. Emmons : *Petroglyphs in Southeastern Alaska* (Capitan) 131
David I. Bushnell : *An Early account of Dighton rock* (Capitan) 132
Georges Shaw : *The Chinook jargon and how to use it* (C. de Charencey) 271
E. Sarfert : *Haus und dorf bei den Eingeborenen Nordamerikas* (H. Beuchat). 273

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

Nomination de M. le duc de Loubat en qualité d'associé étranger de l'Institut de France 135
Récente exploration de M. Hewett dans le grand désert américain 135
Ethnologie de la Vallée de la Kuskokwim, Alaska 135
Le trésor des Incas 136
Au détroit de Behring 136

ILLUSTRATIONS

Les Indiens de Rasilly (planche hors texte) 21
Carte du Yucatan 72
Ruines nouvelles du Yucatan : Rio-Beque et Nohochna (3 planches hors texte) 78
Portrait du professeur E.-T. Hamy 141

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

Digitized by Google

l'Equateur (1 carte). — Textes et documents. Un mémoire du XVIIIe siècle relatif au Texas, publié par le baron M. de VILLIERS DU TERRAGE. — Dr Walter LEHMANN. Traditions des anciens Mexicains, texte inédit et original en langue nahuatl avec traduction latine et notes.

Actes de la Société. — *Nécrologie* (Andrews, Chapman, Hatcher, Philippi Stolpe, Saussure, Washington Matthews, Girard de Rialle, Jules Oppert, le duc de Bassano). — *Bulletin critique.* — *Mélanges et Nouvelles* (Le Congrès de Stuttgard. Ethnographie moderne et questions précolombiennes, par L. Lejeal; Les voyages du Dr Koch, par Ed. de Jonghe, avec 1 pl.; Sur un document céramique péruvien relatif à la lèpre précolombienne par le Dr W. Lehmann, avec 1 pl.; Les volcans de l'île Jan Mayen et la Relation du Zeni, par L. Lejeal; Ethnographie religieuse des Indiens Pueblos, par L. Lejeal; Les ruines de « Quie-ngola » en 1854 par G.-E. Trusson, etc...).

TOME IV

Dr E.-T HAMY. Le bas-relief de l'hôtel du Brésil au musée départemental d'antiquités de Rouen. Notes et figures réunies. — ÉMILE SALONE. Les sauvages du Canada et les maladies importées de France au XVIIe et au XVIIIe siècle : la picote et l'alcoolisme. — LÉON DIGUET. Le « peyote » et son usage rituel chez les Indiens de Nayarit. — HENRI BEUCHAT ET Dr RIVET. Contribution à l'étude des langues Colorado et Cayapa (République de l'Équateur). — HENRI CORDIER. Bahia en 1847 — Deux lettres de M. Forth-Rouen. — BARON ERLAND NORDENSKIÖLD. Recettes magiques et médicales du Pérou et de la Bolivie. — GABRIEL MARCEL. Le Père Yves d'Évreux — J. HÉBERT. Survivance décoratives au Brésil. — MANUEL GONZALEZ DE LA ROSA. Découverte de trois précieux ouvrages du métis péruvien Blas Valera qu'on croyait détruits en 1596. — Dr E.-T. HAMY. La hache d'Antoine de Jussieu (1723). — Dr R. VERNEAU. Les collections anthropologiques équatoriennes du Dr Rivet. — Dr E.-T. HAMY. Album des habitants du Nouveau Monde d'Antoine Jacquard, graveur poitevin du commencement du XVIIe siècle.

Actes de la Société. — *Nécrologie.* — Félix Régamey ; Ernest Foerstemann ; Léon Lejeal ; Laugier Villars ; Louis de Turenne. — *Bulletin critique.* — *Mélanges et Nouvelles Américanistes* — Momies boliviennes, par Anger Berthin ; Au pays du Curare, par le Dr Gaillard de Tiremois ; Traditions des Indiens des Prairies, par H. Beuchat ; Travaux récents sur le rituel des Indiens des Prairies, par H. Beuchat ; L'immigration aux États-Unis, par le comte Jean de Kergorlay ; Nouvelles acquisitions des Musées de Cambridge et d'Hambourg, par E. de J. ; La mythologie des Mayas modernes par H. Beuchat ; Lacandon, Chol, Chorti, par H. Beuchat ; Codex Popoloca, par G. de la Rosa ; L'Institut historique du Pérou, par G. de la Rosa ; Musée Mitre, par E. B. ; Voyage au Mexique. — *Illustrations et cartes* : L'Esbat américain (1550), planche hors texte; Bas-relief de l'hôtel du Brésil à Rouen (planche hors texte) ; Huichols au retour de la récolte du peyôte (planche hors texte); Indiennes du Rio Nabilèque; Vase de Macupy (planche hors texte) ; L'Album des habitants du Nouveau Monde, d'Antoine Jacquard (4 planches hors texte).

Digitized by Google

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE PARIS

SOMMAIRE DU NUMÉRO II (Tome V)

TEXTE

	Pages
Nécrologie du professeur E.-T. Hamy	141
Un petit problème d'Ethnographie américaine : La Corbeille de Joseph Dombey (E.-T. Hamy)	157
Costumes et attributs des divinités du Mexique selon le P. Sahagun, 1re partie (E. Seler)	164
Le 16e Congrès International des Américanistes. Vienne, septembre 1908 (Capitan)	221
La famille linguistique Zaparo (H. Beuchat et P. Rivet)	236
Note sur deux crânes du Yucatan (P. Rivet)	249
Variétés. — A propos de la découverte de la ville antique de Choquequirao sur la rive droite de l'Apurimac (Pérou) (de la Rosa)	259
La figure de la terre (capitaine Perrier)	263
Actes de la Société (novembre-décembre 1908)	267
Bulletin critique	271

ILLUSTRATIONS

Portrait du professeur Hamy	141

Les communications concernant la RÉDACTION doivent être adressées à M. le Dr CAPITAN, secrétaire général, au siège de la Société, 61, rue de Buffon, Paris.

Les demandes d'ABONNEMENT ou de NUMÉROS ISOLÉS sont reçues à la Librairie Ernest LEROUX, 28, rue Bonaparte, Paris.

Chaque numéro se vend séparément 10 francs. — Abonnement d'un an : 20 francs.

Un certain nombre de collections de la première Série du Journal sont mises en vente au prix de 15 francs le volume in-4°.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

STALL STUDY

CHARGE

Digitized by Google

2044 090 116 997

Digitized by Google